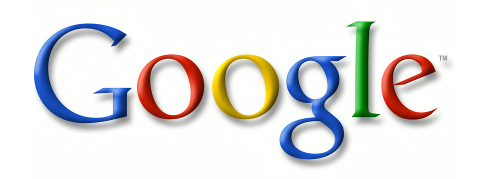
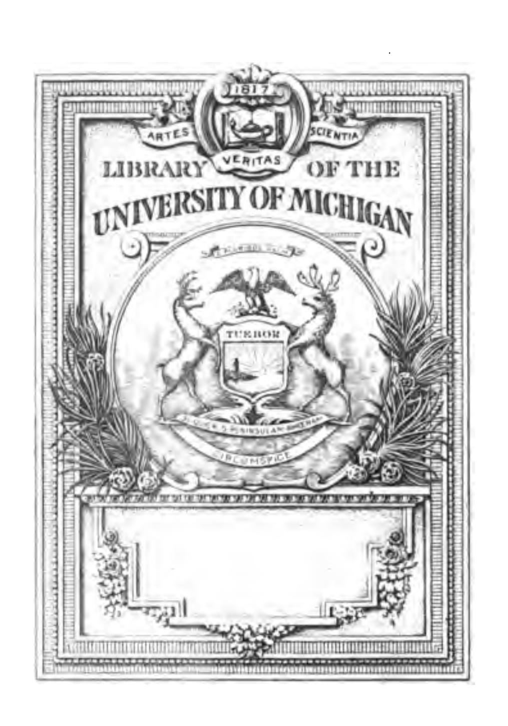



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME CINQUANTE-TROISIÈME.



À PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1812.

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXXV. — *Samedi 3 Octobre 1812.*

POÉSIE.

ÉLOGE DE GOFFIN, OU LES MINES DE BEAUJONC,

PAR M. MOLLEVAULT,

Correspondant de la Classe d'Histoire et de Littérature Ancienne;

Pièce qui, au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut impérial, a obtenu l'*Accessit* du Prix extraordinaire, proposé pour le meilleur ouvrage de poésie sur le généreux dévouement d'Hubert Goffin et de son fils.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
Hor.

Près de ces bords rians où les flots de la Meuse
Arrosent lentement cette cité fameuse,
Qui, dans des jours heureux, riche et libre à-la-fois,
Superbe, se créait son sénat et ses lois;
Sous d'immenses coteaux, inclinés vers la plaine,
Un peuple, prolongeant sa ville souterraine,

A ses noirs flancs arrache un bitume fumant,
De l'éternelle flamme éternel aliment.
Là, d'une longue tâche implorant le salaire,
Enseveli, vivant, dans le sein de la terre,
Rebelle à la fatigue, il creuse, il creuse encor,
Ravit au gouffre avare un utile trésor :
Heureux, si quelquefois, sous la voûte éthérée,
Il embrasse et secourt sa famille adorée!

Enfans du sombre abyme, ah! quittez vos travaux!
Fuyez!... un fleuve, au loin, roulant de vastes eaux,
Précipite sur vous ses vagues menaçantes,
Et ravage, en tonnant, vos voûtes mugissantes.
Mais en vain, à grands pas, près de l'étroit séjour,
Qui promet de les rendre à la clarté du jour,
Tous s'élancent.... en vain le panier secourable
S'abaisse et les réclame : ô destin déplorable!
A peine quelques-uns à leurs fils sont rendus;
D'autres pâles, tremblans, sur l'antre suspendus,
Retombent.... Malheureux! l'impitoyable abyme,
Avide, ressaisit sa mourante victime.

Quel modeste héros les dispute au trépas?
Goffin! il pourrait fuir, mais il ne le veut pas;
Son cœur est déchiré, son front paraît tranquille;
Il s'écrie : « Accourez, Goffin est votre asile;
» Goffin veut au trépas échapper après tous;
» Il veut tous vous sauver, ou périr avec vous. »
Ses généreux accens et sa noble assurance,
Dans les cœurs consternés rappellent l'espérance.
On l'écoute, on s'assemble, on s'empresse, on le suit;
On sonde sur ses pas la formidable nuit....
Mais quel terrible obstacle exerce leur courage!
Une immense barrière interdit le passage;
De tout son poids la terre a pesé sur leurs fronts;
Privés de tout secours, entassés sous ces monts,
Leur unique aliment est la vapeur brûlante,
Leur unique boisson une onde malfaisante;
Et leur dernier flambeau, jetant un jour douteux,
Tremble, fume, pâlit, va mourir avec eux....
Mais non, Goffin leur reste en ce péril extrême :
Un grand cœur sait combattre et vaincre la mort même.

Alors qu'à son exemple, indocile au repos,
Sa troupe veut percer le flanc de ces cachots,
Des femmes, des enfans, déplorables victimes,
Errent autour du gouffre, en sondent les abymes :
O plaintes ! ô douleurs ! ô sanglots superflus !
Nulle voix à leur voix, hélas ! ne répond plus !
Peuple, accourez ouvrir ce champ des funérailles ;
D'une terre homicide arrachez les entrailles ;
Et d'abyme en abyme, osez, dans vos efforts,
Conquérir des vivans sur l'empire des morts.
Tous s'empressent : ici, la pompe haletante
Péniblement au gouffre enlève une eau grondante,
Qui, dans les airs vomie, en son cours orageux,
S'étonne de rouler sous la voûte des cieux.
Là, dompté par le fer, le roc crie et se brise ;
Le salpêtre l'attaque, en éclats le divise,
Et déjà le mineur, du fond de longs caveaux,
Croit entendre un bruit sourd appelant ses travaux.

De son côté Goffin suit sa route inconnue,
Et lentement allonge une étroite avenue ;
Le pic, qui sur le roc rend un plus grave son,
S'enfonce ; et l'avertit qu'il ouvre sa prison.
Comme en leurs tristes yeux la joie éclate et brille !
Chacun d'eux, en espoir, embrasse sa famille ;
La fatigue a cessé : les bras, creusant toujours,
Du labyrinthe obscur poursuivent les détours,
Attaquent les flancs nus d'un rocher qui succombe,
Frappent, frappent encore, et la barrière tombe....
O désespoir ! l'œil plonge en d'affreux soupiraux :
Malheureux ! ils n'ont fait qu'agrandir leurs tombeaux !
Un vent contagieux sort de cet antre humide,
Les abat, les poursuit de son souffle homicide ;
D'un choc épouvantable ébranle tous les airs.
Tel qu'un foudre brisant la porte des enfers,
L'intrépide Goffin, debout, ferme, immobile,
Seul l'attend, lui résiste, et, de son bras docile,
Repoussant la barrière avec un long effort,
Dans l'éternelle nuit a replongé la mort.

Mais aux pieds de Goffin, le front contre la terre,
Implorant du trépas l'asile salutaire,

Les mineurs consternés, sourds au commandement,
Rejettent du travail l'inutile instrument.
Le chef leur montre en vain sa stoïque constance ;
Tous ils ont répondu par un morne silence.
Cependant rien n'abat la vertu de Goffin ;
Seul, défiant l'abyme, il leur cherche un chemin ;
Son fils, qu'il veut sauver, rend sa force invincible.
O prodige! ce fils, levant un front paisible :
« Hommes moins forts, dit-il, que de faibles enfans,
» Mon père l'a promis, nous serons triomphans ;
» Obéissez, ouvrons un glorieux passage,
» Et dans un grand danger montrons un grand courage. »
A la voix d'un enfant, à ses accens vainqueurs,
Une force héroïque a pénétré les cœurs ;
On se relève : tous au travail s'enhardissent,
Et de nouveaux chemins sous leurs bras s'agrandissent.

Inutiles efforts! dernier espoir trompé!
De leurs sanglantes mains le fer s'est échappé.
Tout combat leur courage en cet horrible empire :
Même en respirant l'air, c'est la mort qu'on respire ;
Même en se prosternant sur le roc inhumain,
Le roc brûlant embrase et déchire leur sein ;
Et la seule clarté, dont les lueurs funèbres
Entr'ouvraient en tremblant le voile des ténèbres,
Meurt.... ciel! pour tant de maux est-il assez de pleurs!
L'épaisse nuit accroît leurs sinistres terreurs.
L'un, dans son désespoir, de ses mains frénétiques,
Frappe encore, au hasard, ces ténébreux portiques ;
L'autre, sans mouvement, couvert d'affreux lambeaux,
Semble un pâle fantôme, assis sur des tombeaux ;
Plusieurs brûlent de soif, et leurs lèvres arides
Boivent le sang impur de cadavres livides....
Dans son délire, hélas! l'un appelle à grands cris
Le jour et ses foyers, et sa femme et ses fils ;
L'autre accuse Goffin, l'outrage, l'abandonne :
Goffin lui tend les bras, le plaint, et lui pardonne.
En ce suprême instant, pontife, père, époux,
Il bénit des enfans tombés à ses genoux ;
Ecoute les erreurs que la foi lui confesse ;
Presse contre son cœur le fils de sa tendresse ;

Ce cœur désespéré revolant vers le jour :
« Mes six enfans, dit-il, objet sacré d'amour,
» Vous irez donc, ô vous ! ma plus riche espérance,
» L'œil en pleurs, mendier le pain de l'indigence. »
Il appelle la mort : et l'écho de ce bord
De caverne en caverne a répété, *la mort*.

Non, tu ne mourras pas ! un bruit lointain s'avance :
Entends-le traverser l'abyme du silence ;
Vois à pas lents creuser, et s'enfoncer toujours
La sonde voyageuse apportant ses secours.
L'impatient mineur la suit avec audace,
Brave du dernier roc la dernière menace,
Le rompt.... l'air s'agitant avec un bruit joyeux,
De leur triomphe étonne et l'enfer et les cieux.
Savans ingénieurs, magistrats magnanimes,
Comptez ces malheureux dérobés aux abymes ;
Que de vos cœurs émus chaque doux battement,
Vous donne un noble prix d'un noble dévoûment.
Mais ne prodiguez pas les secours qu'on envoie :
L'homme, hélas ! périt moins de douleur que de joie !
Que leur œil, par degrés, essaie un nouveau jour ;
S'élève lentement sur tant d'objets d'amour :
C'est un fidèle ami, c'est une tendre mère,
C'est un fils tout baigné des larmes de son père.
Plusieurs, pâles, tremblans, égarés, éperdus,
Sur le gouffre, les yeux et le cœur suspendus,
Cherchent en vain.... et, seuls, à l'écart ils demeurent ;
Et, sur la pierre assis, baissent le front, et pleurent.
Goffin, toujours plongé dans ce vivant tombeau,
Comme un tendre pasteur compte son cher troupeau,
Rassemble ses amis, les soutient, les ranime,
Et, le dernier de tous, calme, il sort de l'abyme.
A travers sa fatigue et sa noble sueur,
Dans tous ses traits éclate une mâle grandeur.
Il emporte son fils, ô touchante victoire !
Son fils, premier laurier de sa paisible gloire.
Tandis que tout un peuple exaltant son bonheur,
Voit briller sur son sein l'étoile de l'honneur,
Du Pinde voit déjà l'auguste aréopage
Offrir à sa vertu un immortel hommage,

Modeste, il se dérobe aux regards curieux,
Et, trois fois prosternant son front religieux,
S'humilie, et rend grâce à ce Dieu de clémence,
Qui daigna le choisir pour sauver l'innocence.

ÉNIGME.

Je suis utile au crime comme au vice,
A la séduction, ainsi qu'à l'artifice;
A l'inconstance, à l'infidélité,
A l'imposture, à la duplicité;
A l'insolence, ainsi qu'à la malice,
A l'infamie autant qu'à l'injustice;
A l'indécence, à l'immoralité,
A la corruption, à la perversité,
A l'orgueil, à l'envie, ainsi qu'à l'avarice;
A l'impudence autant qu'au maléfice;
Au sacrilége, à l'incrédulité,
A l'indévotion comme à l'impiété;
A la coquetterie ainsi qu'à la licence,
A l'indiscrétion ainsi qu'à l'imprudence;
A la sottise, à l'imbécillité,
A l'ignorance, à l'incapacité;
Au ridicule, à la fainéantise,
A la folie, ainsi qu'à la bêtise;
Je suis utile enfin tant à l'oisiveté,
Qu'à l'indolence, et même à l'inutilité.

S.........

LOGOGRIPHE.

Je fais craindre la misère
Et souvent j'offre de l'or:
Il est plus d'un pauvre hère
Pour qui je vaux un trésor.
Par fois je ravis, j'étonne;
Je rassure, ou je fais peur;
Et, suivant mon possesseur,
Je suis riche, monotone,
Très-brillante, ou sans couleur.

Des pieds dont je me compose,
Tu peux former à ton choix,
D'abord le plus joli mois,
Le mois où fleurit la rose :
Certain mot qui dans un jeu
Est le cri de la victoire ;
Un être qu'on rencontre peu,
Un autre qu'on montre à la foire ;
Un terme qui peint la laideur,
De la journée une partie ;
Un caractère dont l'humeur
Sait bannir la mélancolie ;
Un titre d'honneur en Hongrie ;
Ce que cherche ici le lecteur
Et qu'il a trouvé, je parie.

THÉODORE DE JUSTIN.

CHARADE.

Au milieu de Goa se trouve mon premier ;
Près de Constantinople, on peut voir mon dernier ;
Mon tout est à Paris, à Berlin, à Padoue,
A Londres, à Milan, et peut-être à Cordoue ;
Il est grand ou petit, bouffon ou sérieux ;
Il captive l'oreille, il enchante les yeux.

V. B. (d'Agen.)

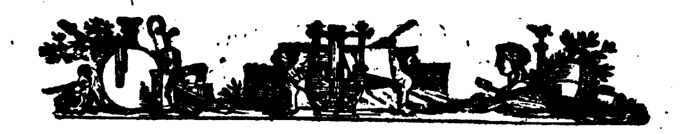
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Langue*.

Celui du Logogriphe est *Calice*, dans lequel on trouve : *ciel*, *lice*, *île* et *lie*.

Celui de la Charade est *Songe-creux*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyage dans l'Amérique méridionale, commençant par Buenos-Ayres et Potosi jusqu'a Lima, avec un appendice contenant la description la plus complète et la plus exacte des possessions ou colonies espagnoles dans l'Amérique méridionale, appendice formé de l'extrait des meilleurs voyages les plus modernes; par Antoine Zacharie Helms, traduit de l'anglais par M. B. B. D. V. — Paris, à la librairie française et étrangère de *Galignani*, rue Vivienne, nº 17.

En 1787, le gouvernement espagnol envoya, dans ses colonies d'Amérique, plusieurs minéralogistes allemands. L'objet de leur mission était de remédier aux nombreux abus que l'ignorance et la cupidité avaient introduits dans l'exploitation des mines du Pérou, et de faire jouir ces établissemens des découvertes que la science avait faites en Allemagne. Ce projet, comme tant d'autres du même genre, fut contrarié, et demeura presque sans résultat, par l'effet des manœuvres de quelques individus qui, trouvant leur compte aux abus dont le gouvernement espagnol avait à se plaindre, vinrent à bout de dénigrer les opérations de ses commissaires et même de calomnier leurs intentions. M. Helms, l'un de ces derniers, et auteur du Voyage que nous annonçons, après un séjour de quatre ans en Amérique, où il avait été envoyé comme directeur des fonderies, et où il eut à combattre tantôt les préventions de l'ancien système, tantôt le monopole de quelques agens supérieurs, revint, en 1793, à Madrid, et n'obtint pour prix de ses services, après six mois de sollicitations, qu'une modique pension viagère.

Ce ne fut que cinq ans après, qu'il publia, en allemand, une relation de son Voyage, espèce de journal, dans lequel il se borne le plus souvent à indiquer le

nombre de milles qu'il a parcourus, et la distance d'un lieu à un autre, depuis son arrivée à Buenos-Ayres jusqu'à Potosi et à Lima.

L'intérêt de cette relation, comme on peut croire, est assez borné. Tout voyage spécial et qui a pour objet particulier, soit une découverte, soit une science quelconque, court risque de ne plaire qu'à ceux qu'intéresse cette science ou cette découverte. Il n'en est pas ainsi des Voyages qui, traitant des mœurs, des coutumes, de la religion et du gouvernement des différens peuples, nous représentent l'homme sur les différens points du globe, avec ses analogies ou ses variétés, et sont, pour toutes les classes de lecteurs, aussi instructifs qu'amusans. Un grand esprit d'observation, de la candeur et de la simplicité dans les récits, telles sont les qualités qui, même encore aujourd'hui, sont le plus généralement estimées dans les voyageurs. On rend une justice éclatante et bien méritée à ceux dont les nobles travaux vont enrichir de nouveaux trésors, l'histoire naturelle ou les sciences physiques; mais si, trop occupés de leurs savantes recherches, ils négligent l'homme pour le sol, le monde moral pour le monde physique, leurs descriptions les plus brillantes n'auront, pour le plus grand nombre, d'autre mérite que celui d'un paysage sans figures, et que n'anime aucune scène vivante.

On aurait tort de conclure de ce que nous venons de dire, que le Voyage de M. Helms soit absolument dénué d'intérêt. Ce n'est pas un spectacle indigne de l'observateur philosophe, que celui d'une réunion de savans, animés du seul désir de répondre à la confiance dont un gouvernement étranger les honore, mais que toute la protection de ce même gouvernement ne peut rendre assez puissans pour opérer le bien, et triompher seulement d'un intendant de province : tant l'intérêt général est faible contre la plus petite poignée d'intérêts particuliers! Ici c'est un gouverneur qui, accoutumé à se faire payer quatre fois la valeur des matériaux qu'il fournit pour les ateliers des mines, s'irrite contre les procédés économiques que M. Helms veut introduire; là, c'est un vice-roi, qui, quoiqu'il ait en mains des

fonds considérables destinés aux travaux dont M. Helms est chargé, lui refuse tout secours pécuniaire, et s'oppose même à tout autre moyen qu'il pourrait tenter pour s'en procurer. Ailleurs ce sont des négocians qui, dans le pays de l'or, prêtent à quarante pour cent, et qui, lorsque M. Helms s'élève contre une aussi énorme usure, forment des cabales contre lui et ses compatriotes, et les représentent aux paysans indiens comme des hérétiques, des juifs et des fripons.

Pendant long-tems le courage de M. Helms est égal aux obstacles qu'il rencontre. Le zèle de la science et du bien public semble le soutenir. Sa santé finit cependant par en être altérée. On lui voit faire non-seulement les fonctions de directeur, mais encore le métier de charpentier, de maçon, de serrurier. On ne peut s'empêcher de rendre justice à sa persévérance.

Au surplus, la mission des minéralogistes allemands n'est pas le seul objet d'utilité publique dont se soit occupé le gouvernement espagnol et toujours sans succès. Le roi d'Espagne avait déjà rendu quelques lois très-sages dans la vue d'améliorer le sort des Indiens qui travaillent à l'exploitation des mines. Ces lois n'ont pas même été promulguées; et ces hommes patiens et laborieux, à qui l'on doit tout l'or et l'argent qui vient de l'Amérique espagnole, gagnent à peine de quoi acheter pour leur repás un peu de pommes-de-terre et quelques patates.

Voici le portrait que fait M. Helms de cette classe d'Indiens :

« Ils sont d'un caractère doux, patient et soumis; » mais dans l'état abject où on les a mis, et opprimés » par les subdélégués, ils sont devenus timides et soupçonneux. Il est à présumer que s'ils avaient reçu une » meilleure éducation et un traitement plus doux, ils » auraient formé un des meilleurs peuples qu'il y ait sur » la terre; car, dans leurs relations entr'eux, ils ont toujours donné des preuves de leur humanité et de leur » amour pour la justice. Ils montrent beaucoup moins » d'égoïsme et d'orgueil que les créoles; ils paraissent » avoir aussi des idées plus vraies du juste et de l'injuste.

» Ils sont d'une couleur cuivrée; ils ont une physio-
» nomie agréable et une conformation vigoureuse; ils
» sont d'une taille moyenne et doués d'un excellent ju-
» gement; ils sont cependant plus portés à la mélancolie
» qu'à la gaîté. »

M. Helms est en général très-sobre de réflexions. Il se contente d'observer, sans chercher à former de conjectures. A quelques milles de Potosi, sont de grandes masses de granit : il s'étonne de les trouver là, et à une aussi grande distance de Tucuman où finissent les montagnes granitiques.

« Ont-elles été roulées, dit-il, par un déluge universel? ou bien ont-elles été lancées par quelque autre
» révolution de la nature, partielle et locale? J'aban-
» donne la solution de cette question aux naturalistes
» systématiques et aux géologues. »

Nous accorderons volontiers au traducteur français, que l'ouvrage est écrit d'un *style simple, clair, précis et laconique*. Nous ne conviendrons pas aussi facilement de ce qu'il dit ensuite : « Que M. Helms rend le lecteur
» présent partout où il passe, et le fait assister à tous les
» événemens et à toutes les scènes qu'il décrit. » On ne ferait pas autrement l'éloge d'un style brillant et pittoresque; et, comme nous l'avons déjà dit, une bonne moitié de l'ouvrage n'est qu'un journal de route, dans lequel l'auteur ne s'élève pas au-dessus de la rédaction d'un livre de postes.

La première traduction du Voyage de M. Helms parut en anglais. Il en a été fait, en très-peu de tems, deux éditions à Londres. C'est sur la dernière de ces éditions qu'a été faite la traduction française.

Le Voyage de M. Helms ne contient que 78 pages; mais par une petite ruse de l'éditeur anglais, ruse connue à Londres comme à Paris, on est parvenu à enfler le volume et à le porter à 257 pages, en ajoutant des particularités sur les possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale, extraites de différens voyageurs.

ŒUVRES DE PONCE DENIS (ECOUCHARD) LE BRUN, membre de l'Institut de France et de la Légion-d'Honneur, mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, membre de l'Institut; et précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, rédigée par l'Editeur. — Quatre vol. in-8°, imprimés par *Crapelet.* — A Paris, chez *Gabriel Warée*, libraire, quai Voltaire, n° 21.

(TROISIÈME ARTICLE.) (1).

LE BRUN annonça, dès le premier pas qu'il fit dans la carrière lyrique, cette noblesse de style, ce sentiment exquis de l'harmonie, et aussi cette hardiesse d'expression qui l'ont distingué jusqu'à la fin. Lorsqu'un jeune homme de vingt ans envoie à un concours académique une ode telle que celle qui a pour titre : *L'Amour des Français pour leurs rois consacré par les monumens publics* (2) ; lorsqu'il emploie déjà heureusement et qu'il manie avec adresse un rhythme difficile (3), lorsqu'il ose dire au bon Henri, en contemplant sa statue :

Tu revis dans le cœur d'un peuple qui t'adore ;
Ton souvenir est roi ;

et qu'après avoir avoué les désastres qui ternirent la fin du beau règne de Louis XIV, il ajoute cette image aussi neuve qu'elle est grande et poétique :

Mais le flambeau des arts dissipa ces nuages ;
Le siècle de Louis, malgré de vains orages,
S'élève avec splendeur sur les siècles divers,
Comme on voit du Mont-Blanc la cime éblouissante,
Des Alpes, à ses pieds, souveraine imposante,
S'élever dans les airs ;

(1) Voyez les deux premiers articles dans les Mercures du 25 juillet et du 29 août.

(2) T. I des Œuvres, l. I, ode V, p. 16.

(3) Ce sont de grandes strophes composées de huit vers hexamètres, et de deux vers de huit syllabes, tombant avec grace après le 3e et après le 8e vers.

certes, on peut concevoir de lui de grandes espérances. On l'attend au second pas. Son jeune ami part pour Cadix, et quitte les Muses pour le commerce; et cet ami est le petit-fils du grand Racine; et ils ont été élevés ensemble sous les yeux de Louis Racine dans l'amour de la poésie et des lettres. Quoi! lui dit-il (1),

Quoi! tu fuis les neuf sœurs pour l'aveugle fortune!
Tu quittes l'amitié qui pleure en t'embrassant!
Tu cours aux bords lointains où Cadix voit Neptune
L'enrichir en la menaçant!

Sur les flots où tu suis ta déesse volage,
Puissent de longs regrets ne point troubler ton cours!
Les Muses, l'amitié, ces délices du sage,
N'ont point d'infidèles retours.

Ton père nous guida tous deux sur le Parnasse;
Nos jeunes pas erraient dans les mêmes sentiers;
Nos jeunes cœurs, épris de Tibulle et d'Horace,
Aspiraient aux mêmes lauriers.

Quel doux soleil nous vit, pleins de tendres alarmes,
Pleurer avec Junie et Monime, tes sœurs!
Infidèle à ton nom; infidèle à tes larmes,
Quel bien te vaudra ces douceurs?

Je demeure, et tu pars! comme un tilleul paisible
Qui borne ses destins à de rians vallons,
Quand le pin hasardeux fend la vague terrible,
Et s'abandonne aux aquilons.

O combien ton aïeul frémit au sombre empire
De voir qu'impatient des trésors du Bœtis,
Son fils, son doux espoir, sur un frêle navire
Se livre aux fureurs de Thétis!

Malheur à qui des mers franchit la borne antique,
Pour se désaltérer dans les sources de l'or!

Et voilà le jeune poëte qui après avoir maudit cet amour de l'or ou plutôt cet or même, et les malheurs qu'il cause, et les crimes qu'il fait commettre, lui reproche le sang qu'il fit verser dans le nouveau monde, et celui de Mon-

(1) L. I, od. XIII, p. 38.

tézume, et la destruction de l'empire des enfans du soleil, Son génie lui dicte alors une de ces fictions épisodiques qui animent si souvent les grandes odes de Pindare.

Avant que ta présence (1) eût inspiré ces crimes,
Plutus, long-tems voisin de l'empire des morts,
Sous des rochers épais, dans les flancs des abîmes,
Avait reculé ses trésors.

Mais nos avides mains que l'avarice inspire,
Et ce fer qui devait n'ouvrir que les sillons,
De Cybèle en courroux perçant le vaste empire,
Pénètrent ces gouffres profonds.

Sous les coups redoublés qui troublent son silence,
Plutus de ses palais voit crouler les lambris;
Il se lève, il menace; il frémit; il s'élance
Du fond de ses riches débris.

Il voit, il voit son or, jadis inaccessible,
Tressaillir sous les pas des avides brigands.
De l'abîme étonné l'écho sombre et terrible
Répéta ces cris menaçans:

Quoi! vous osez, mortels, etc.!

Plutus menace d'abord et cherche à effrayer les ravisseurs; rien ne les arrête; il leur cède enfin cet or qu'il voudrait en vain défendre, mais il le leur donne dans sa colère, et leur en prédit les cruels effets.

Recevez dans cet or les dons de ma vengeance,
Vous, riches des forfaits qu'enfantent les trésors!
Indigens de vertus, de mœurs et d'innocence,
Chargés de faste et de remords!

Vous qui dérobez l'or, que l'or soit votre chaîne!
Qu'il soit la coupe affreuse où vous boirez les pleurs!
Tison de la discorde et flambeau de la haine,
Qu'il dévore ses ravisseurs!

. . . .

Il dit, et les comblant d'une affreuse largesse,
Il égare leurs pas, il aveugle leurs yeux;
Il leur souffle l'orgueil, la discorde et l'ivresse
Qu'exhale un or contagieux.

(1) La présence de l'or.

Les voilà ces bienfaits que Plutus même avoue !
O mortels ! de ce Dieu craignez les dons vengeurs ;
Et n'enviez jamais l'insensé qu'il dévoue,
A ses implacables faveurs.

Dès ce moment, c'est-à-dire, dès l'âge de 2[illegible] ans, lorsque Le Brun était encore, pour ainsi dire, sous l'aile et à l'école de Louis Racine, ce style plein d'audace en même tems que d'harmonie, et quand il le faut, de douceur, était déjà le sien. Quoi de plus harmonieux, de plus doux, de plus Racinien que les six premières strophes ! Cependant on y voit partout l'esprit qui pense et le génie qui crée. Neptune qui *enrichit* Cadix *en la menaçant*, n'est remarquable que par la pensée ; mais ces expressions : *ne point troubler ton cours*, pour : ne point troubler le cours de ton voyage ; *quel doux soleil nous vit pleurer*, pour : quel heureux tems que celui où nous pleurions ! et ce mot aussi neuf que délicieux, adressé à un jeune homme du sang de Racine : Junie et Monime, *tes sœurs* ; et cette belle opposition entre *le tilleul paisible* et *le pin hasardeux* ; et *infidèle à tes larmes*, comme on dit infidèle à tes sermens ; et plus encore *impatient des trésors*, pour impatient d'acquérir les trésors ; tout cela est du même style qui fut jusqu'à la fin celui de Le Brun.

Rien de plus poétiquement imaginé ni de plus fortement exprimé que la fiction de Plutus dans les quatre strophes citées ensuite. Plutus n'avait point caché, enfoui ses trésors, il les avait *reculés dans les flancs des abîmes* ; nos mains ne sont pas excitées, poussées, mues par l'avarice, cette vile passion *les inspire*. Tout ce qui suit est plein de vie, de force et de mouvement. Les quatre dernières strophes sont d'un éclat de style qui frappe d'abord, et d'une nouveauté qu'il importe de remarquer. *Les dons de ma vengeance, riches de forfaits, indigens de vertus, chargés de faste et de remords ;* toutes expressions de cette langue hardie que le jeune auteur avait apprise à une école qui n'est point celle des rimeurs timides et routiniers. Dans la strophe suivante, l'or est non-seulement une *chaîne*, puis une *coupe où l'on boit les pleurs*, mais *un tison*, mais *un flam-*

beau qui brûle et qui dévore. Accumulation de métaphores incohérentes, diront ici quelques censeurs, mais les connaisseurs en poésie y verront une succession de métaphores diverses qui débordent, pour ainsi dire, de l'imagination du poëte, et par lesquelles il cherche à rendre tous les désordres et tous les maux dont le seul amour de l'or est la source. Une *affreuse largesse*, un *or contagieux* qui *exhale l'orgueil, la discorde et l'ivresse*; des *faveurs implacables*, et un insensé que Plutus *dévoue* à ses faveurs; tout cela encore une fois est, dans cette première ode, composée à vingt-cinq ans, et comme sous l'œil du maître, du même style dans lequel Le Brun a écrit pendant cinquante ans. On y voit sur-tout ces alliances imprévues de mots qu'il prodigua peut-être un peu trop dans la suite, mais qui bien employées sont une des sources les plus fécondes d'invention et de nouveauté. C'est l'effet qu'elles produisent sur les imaginations sensibles que l'auteur de cet article avait tâché de rendre, dans ces vers d'une faible épître, adressée à Le Brun il y a près de trente ans :

D'un plaisir inquiet tu nous vois tressaillir
A ces expressions neuves, inattendues,
Richesses du langage en tes vers répandues,
A ces accords de mots jusqu'alors ennemis,
Qui placés avec art et désormais unis,
Portent sans murmurer une commune chaîne,
Et ne semblent surpris que de leur vieille haine.

C'est donc une vue entièrement fausse que de regarder Le Brun comme s'étant fait, en avançant en âge, un système de style qui n'avait pas d'abord été le sien. Ce que son style a de particulier n'était pas même en lui l'effet d'un système; c'était celui d'une sorte d'instinct poétique que lui avait donné la nature, et qu'il avait développé de bonne heure par l'étude des grands poëtes anciens et des nôtres.

La mémorable catastrophe du tremblement de terre de Lisbonne qui, peu de tems après, épouvanta l'Europe, lui inspira une ode (1) où l'on voit le même génie

(1) L. I, od. IX, p. 25.

de style et une audace qui va croissant à mesure que les sujets s'agrandissent. Quel noble et imposant début!

L'orgueilleux s'est dit à lui-même :
Je suis le Dieu de l'univers ;
Mon front est ceint du diadême ;
J'enchaine à mes pieds les revers.
Mes palais couvrent les montagnes ;
Mon peuple inonde les campagnes ;
La volupté sert mes festins ;
Les feux brûlent pour ma vengeance ;
L'onde et les vents d'intelligence
Livrent la terre à mes destins.

Mortel superbe ! folle argile !
Cherche tes destins éclipsés ;
De la terre habitant fragile,
Tes pas à peine y sont tracés !
Quoi ! son berceau touche à la tombe !
Echappé du néant, il tombe
Dans le noir oubli du cercueil ;
Ses jours sont des éclairs rapides
Qu'engloutissent des nuits avides :
Quel espace pour tant d'orgueil !

Il est un Dieu qui t'environne, etc.

Trois strophes dignes des premières représentent ce Dieu de justice et de puissance, disposant à son gré des destinées humaines, calme et immobile au milieu du bouleversement des empires et du désordre des élémens. Lisbonne se présente alors à l'imagination du poëte : il la personnifie, il lui parle selon l'usage des poëtes, et comme l'ont fait les prophètes, qui étaient des poëtes aussi.

O Lisbonne ! ô fille du Tage !
O superbe reine des mers !
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ses flots amers.
Pour dompter des ondes rebelles,
La Fortune attacha ses ailes
A tes vaisseaux impérieux ;
Et dans ces lointaines contrées,

De nos astres même ignorées,
Tu lanças la foudre des dieux.

. . . .

Le dernier soleil qui t'éclaire
Pâlit sous des voiles sanglans;
Les premiers traits du Sagittaire
Menacent tes peuples tremblans.
La mer qui te rendait hommage
Ne t'offre qu'un tribut d'orage
Dont tes remparts sont insultés.
Tage! dis-nous quelle épouvante
Jusqu'à ta source frémissante
Repousse tes flots révoltés!

Je ne m'arrêterai point ici à faire observer les beautés, ni à justifier quelques expressions et quelques vers que la critique froide peut attaquer, mais qui n'ont pas besoin de justification devant ceux qui sentent la poésie, ou, si j'ose le dire, à qui le sens poétique n'a pas été refusé. Dans la première de ces deux strophes, quelle image neuve, fidelle et presque vivante que celle de la Fortune qui *attache ses ailes aux vaisseaux* de Lisbonne! C'est une idée ingénieuse, dans la seconde, d'avoir marqué par le signe du zodiaque l'époque de l'événement. Dans cette même strophe, ce n'est plus un hommage que la mer rend à Lisbonne, c'est l'orage qu'elle y porte en tribut, c'est *un tribut d'orage* qu'elle lui offre, et ce tribut ennemi attaque impétueusement ses remparts, *ses remparts en sont insultés*, non comme on insulte quelqu'un en l'injuriant, mais comme une troupe aguerrie insulte, attaque à découvert une ville de guerre. Dès que vous pouvez expliquer de cette manière les expressions dont un poëte lyrique s'est servi, elles n'ont rien de répréhensible; seulement elles ne sont pas de la langue commune, mais de la langue poétique, de la langue de Pindare, d'Horace, de Malherbe et de Rousseau.

Dans les deux strophes suivantes, Le Brun a peint avec un désordre et un fracas admirables, l'épouvantable catastrophe où Lisbonne fut ensevelie sous ses ruines; on y peut critiquer de même, et aussi peu justement, quelques vers imitatifs où l'accumulation des mots rend

en quelque sorte celle des désastres et l'entassement des ruines. J'en excepterai ce seul vers :

Tout la fuit (*la mort*), la reçoit, *la peint*,

ou plutôt ce seul mot qui est à la fin : tout fuit la mort, tout la reçoit en la fuyant, s'entend à merveille, mais ou *la peint* n'a aucun sens, ou il signifie que tout en présente l'image, et alors ce n'est qu'une répétition vicieuse du vers précédent :

Tout est la mort ou son image.

Je n'excuserai pas non plus *un épisode d'amour* que le poëte imagina comme un moyen de mettre de la variété dans un sujet qui ne présentait que des objets terribles. Je crois qu'il se trompa, et j'ai même retrouvé dans ses papiers une preuve écrite que telle avait été mon opinion dans un tems déjà fort éloigné, où il me permettait de lui parler franchement sur ses ouvrages. Mais avec quelle force il se relève ensuite, pour peindre l'état affreux où Lisbonne est plongée, et le moment où son roi, revenant vers les remparts où il avait régné, n'en voit pour ainsi dire plus que les débris, et les souffrances horribles de son peuple et les siennes ! L'ode est terminée par ces deux magnifiques strophes.

Tu fus, Lisbonne ! ô sort barbare !
Tu n'es plus que dans nos regrets.
Un gouffre est l'héritier avare
De ton peuple et de tes palais.
Tu n'es à la vue alarmée
Qu'une solitude enflammée
Que parcourt la Mort et l'Horreur :
Un jour les siècles, en silence,
Planant sur ton cadavre immense,
Frémiront encor de terreur.

Tel un sapin dont les ombrages
Couronnaient la cime des monts,
Dévoré du feu des orages,
Tombe et roule dans les vallons.
Il tombe ! les forêts voisines
Redisent long-tems aux collines

Sa chute et la fureur des cieux;
Les vents en dissipent la poudre;
La seule trace de la foudre
Le rappelle encore à nos yeux.

Ce mot simple et terrible, qui est comme l'épitaphe d'une ville entière : *tu fus, Lisbonne! ce gouffre qui hérite* de tout un peuple, cette *solitude enflammée* qui remplace la ville détruite; *les siècles* personnifiés, qui *planeront* en frémissant *sur le cadavre immense* de Lisbonne, expression neuve en français, mais aussi heureusement que hardiment empruntée du latin, *tot urbium cadavera* (1); ce sont-là de ces beautés, de ces *richesses du langage*, que toutes les critiques du monde ne peuvent effacer, et qui seront senties de plus en plus, à mesure que l'on s'éloignera davantage du tems où elles ont pu effaroucher par leur nouveauté quelques esprits timides. Quant à la dernière strophe, elle renferme une comparaison si grande et si belle, la pompe de l'expression y répond si bien à la noblesse de l'image, qu'il est inutile de la faire remarquer; elle saisit l'esprit, frappe l'oreille et fait retentir à-la-fois la chûte du sapin des montagnes et celle de la cité dont il est l'emblême. Sans vouloir préférer à personne le poëte qui à vingt-six ans publiait de pareils vers, je me crois permis de dire qu'aucun de nos grands poëtes lyriques n'avait encore eu à peindre de si grands objets, et qu'aucun peut-être ne les eût peint avec de plus vives et de plus fortes couleurs.

Le Brun en choisit un plus grand encore dans une seconde ode qui fait suite à la première; ce fut la cause générale de ces terribles phénomènes dont Lisbonne venait d'être la victime; il entreprit de parcourir le globe entier, en suivant les traces des bouleversemens et des ravages produits par les feux souterrains (2). Ces feux qui semblent tout animer quand ils errent dans tous les corps, troublent, quand ils sont réunis, l'harmonie universelle. Concentrés sous les mers, ils en font bouillonner

(1) Dans une lettre de Sulpicius à Cicéron.

(2) L. II, od. XVIII, p. 133.

les ondes ; ils font s'engloutir des îles, s'élever des montagnes et des volcans.

Voyez ces monts, race effrayante,
Peuple de géans en fureur,
Qui de leur bouche foudroyante
Jettent la flamme et la terreur !
De feux leurs têtes étincellent ;
A leurs pieds les villes chancellent ;
Ils versent des fleuves brûlans :
L'Hécla, le Vésuve s'entr'ouvre ;
Et l'enfer que l'œil y découvre
Bouillonne dans leurs vastes flancs.

Ces monts volcaniques changés en un peuple de géans furieux, quoiqu'ils ne soient qu'une application métaphorique de la fable, sont une création poétique très-hardie. L'effet en est d'une singularité qui mérite d'être observée. Quelque grand que l'on se figure un géant, il le paraît toujours moins qu'une montagne telle que l'Hécla, le Vésuve et l'Etna ; cependant en faisant un géant de cette montagne le poëte l'agrandit, parce qu'il la personnifie et l'anime. Sa fureur purement physique et machinale était déjà très-effrayante, elle l'est bien plus dès qu'elle est une fureur morale, et l'effet d'une passion ou d'une volonté.

Le Brun se donna, dans une des strophes suivantes, une tâche singulièrement difficile ; ce fut d'y renfermer les trois grandes révolutions du globe, qui ont séparé l'Angleterre d'avec la France, la Sicile d'avec l'Italie, et l'Afrique d'avec l'Espagne ; et il en fit une des plus belles strophes qui existent même parmi les siennes.

France ! Albion ! vous que la guerre
Divise encor plus que les flots,
Autrefois une même terre
Unissait vos peuples rivaux.
L'onde enleva dans sa furie
Aux bords féconds de l'Hespérie
Les champs par l'Etna désolés ;
Un Orage est l'Hercule antique
Qui des rives de la Bœtique
Détacha les climats brûlés.

Enflammé par cette triple catastrophe, le génie du poëte ne s'arrête plus; il s'élance avec la même rapidité que le feu dont il peint les ravages.

Mais l'effroi dont frémit le Tage
Passe aux îles de Gérion,
De l'Ebre aux sables de Carthage,
De l'Afrique aux champs d'Albion.
Les deux mers s'appellent, s'unissent;
Leurs flots se heurtent et mugissent
Couverts de monstres bondissans;
Et du sein des ondes fumantes
Le gouffre des mers écumantes
Vomit la flamme des volcans.

La scène de destruction s'étend; les élémens se heurtent et se combattent; la guerre allume ses flambeaux au feu de la foudre; l'Europe déchire ses propres entrailles; elle prend cette mer agitée et cette terre encore frémissante pour théâtre de ses fureurs.

La tempête, agitant ses ailes,
Comme un effroyable vautour,
Couvre les yeux d'ombres mortelles,
Et des mers fait l'immense tour.
Des reflux troublant l'harmonie,
Autour de la froide Hibernie
L'onde bondit de toutes parts;
Tandis que la vague rapide
Va, sous les colonnes d'Alcide,
De Cadix noyer les remparts.

Ce sont de bien bonnes gens, ou des critiques bien aveuglés par leurs préventions, que ceux qui croient qu'avec du travail, des combinaisons, un système, on peut faire de pareils vers!

L'essor qui emporte le poëte, amène tout-à-coup un changement de scène et de style. Dans cette convulsion des élémens, cet ami si cher qu'il avait accompagné de ses regrets et de ses vœux, à son départ pour Cadix, le jeune Racine y avait péri. Transporté sur le lieu même, à l'instant du désastre, ou plutôt du péril, au moment où la mer s'élance, Le Brun s'adresse à la mer elle-même,

pour la fléchir, à son ami, pour qu'il fuie le danger; il n'est plus tems, les flots l'entraînent, il expire; et cette ode remplie de tant de mouvement, de fracas et de tableaux si terribles, se termine par les tendres regrets de l'amitié.

(L'étendue de ce troisième article a forcé de le partager en deux en d'en renvoyer la fin au numéro prochain.)

AMÉLIE ET JOSEPHINE, OU LA SURPRISE.

(SUITE.)

Je suis, dit Joséphine, la fille unique d'un pasteur de village; je perdis ma mère lorsque je sortais de l'enfance. Mon père confia mon éducation aux soins d'une tante qui n'avait point d'enfant, et qui demeurait à Weimar dans une situation très-agréable. Mon oncle avait une charge à la cour du duc; je fus donc à même de jouir de tous les avantages qui distinguent cette ville et en rendent le séjour si intéressant. Les hommes célèbres qu'elle renferme se rassemblaient souvent chez nous; leur entretien instructif développait mes idées, et la tendresse plus que maternelle de ma tante, toute ma sensibilité. Je parvins ainsi jusqu'à l'âge de dix-sept ans, alors cette tante bien-aimée nous fut enlevée en huit jours par une fièvre nerveuse; je perdis ainsi ma seconde mère. Je revins sous le toit paternel, où la tendresse de mon père, sa joie de me retrouver furent ma consolation. Il n'y avait que deux mois que j'étais auprès de lui, lorsqu'un matin un homme, en belle livrée de chasse, entra chez nous tout effaré, et nous apprit la triste nouvelle que son maître, le baron de Lindau, venait d'être blessé mortellement dans un bois voisin par l'inadvertance d'un ami avec lequel il chassait. Ce malheureux ami, chez qui il était en visite, avait fui; des piqueurs apportaient lentement le blessé, et son chasseur avait pris les devans pour demander la permission de l'amener chez nous, notre maison étant la plus prochaine. Mon père y consentit et m'ordonna d'aller préparer une chambre et un lit au plain-pied. On ne tarda pas à amener le blessé, il ne donnait aucun signe de vie, et je n'oublierai jamais l'impression que me fit cette belle et noble figure avec la pâleur de la mort et couverte de sang. Un messager fut dépêché à la ville la plus voisine pour chercher un chirurgien et un médecin; en les attendant, nous lui prodiguâmes tous les

soins qui dépendaient de nous pour arrêter son sang et pour le ranimer. Ils ne furent pas inutiles, nous eûmes le bonheur de lui voir faire quelques mouvemens; il ouvrit enfin les yeux et les attacha sur moi, qui soutenais sa tête, pendant que mon père et son chasseur l'enveloppaient de linges : mais il ne pût prononcer un seul mot, tant il était affaibli par la perte de son sang, et retomba bientôt sans connaissance. Le médecin et le chirurgien arrivèrent et l'examinèrent. Nous attendions leur arrêt avec une extrême émotion; il ne fut pas prononcé, ils déclarèrent seulement la blessure très-dangereuse et le transport impossible. Ainsi le baron de Lindau devint notre hôte. Frantz, son chasseur, lui paraissait fort attaché, et resta auprès de lui; il nous raconta que son maître était très-riche, point marié; qu'il avait élevé et adopté le fils d'une sœur, qu'on nommait le baron de Dorneck. Quoiqu'il n'eût que dix à douze ans de plus que ce neveu, il ne paraissait point vouloir se marier, et ce jeune homme était regardé comme son héritier. Frantz alla lui apprendre le malheur qui venait d'arriver, et nous pria de veiller sur son maître en son absence. Cette recommandation était inutile, il suffisait de ses souffrances pour nous intéresser. Mon père ne quittait point sa chambre, et moi-même, autant que la bienséance me le permettait, j'y restais avec lui et lui rendais tous les services qui étaient en mon pouvoir. Le chirurgien et le médecin venaient le visiter tous les jours; lorsqu'ils sortaient d'auprès de lui, je cherchais dans leur regards l'espérance ou la crainte. Enfin, le septième jour j'eus le bonheur de leur entendre dire qu'il était sauvé, mais que sa guérison serait très-lente, dépendait de la tranquillité, du repos profond dans lequel il devait vivre, et qu'il ne fallait pas songer à le déplacer. Ah! madame, je les aurais volontiers embrassés pour l'une et l'autre de ces nouvelles.

Ce même jour Frantz et le jeune baron Dorneck arrivèrent. Ce dernier me déplut beaucoup, sans que j'eusse pu dire pourquoi. Mais non, je me trompe, j'en sus fort bien la raison; il me parut que la joyeuse nouvelle que nous nous hâtames de lui donner, que son oncle était hors de danger, ne fit pas sur lui la même impression que sur nous : il n'eut pas l'air de sentir ce bonheur comme je le sentais; cependant, lorsqu'il fut introduit auprès du malade, il lui témoigna et sa douleur et sa joie avec une vivacité qui me donna aussi de l'humeur contre lui. On avait expressément défendu toute émotion, et le baron

Dorneck fit tout ce qu'il fallait pour lui en donner; aussi M. de Lindau fut-il moins bien ce jour-là. Le neveu demanda à mon père de lui permettre de rester pour soigner son oncle; il fallut bien y consentir. Naturellement sa présence me bannit de la chambre du malade, et je n'y entrais plus que lorsqu'il le fallait absolument; mais celui-ci s'aperçut bientôt que mille petits soins que les femmes seules savent rendre lui manquaient: il avait vu combien je partageais ses douleurs, il disait que je savais les adoucir, et trouvait mille prétextes pour m'attirer auprès de lui; mais j'y trouvais son neveu, et je n'y restais pas.

Bientôt j'eus un autre sujet de peine; le baron de Dorneck ne négligeait aucune occasion de me parler de l'amour qu'il prétendait que je lui avais inspiré, et qui m'était insupportable. Enfin son oncle lui donna quelques commissions pour Leipsick, et il partit à ma grande satisfaction, mais en disant qu'il reviendrait bientôt chercher son oncle pour le ramener dans son château. La santé de Lindau se fortifiait tous les jours; cependant il assurait qu'il se sentait encore trop faible pour voyager. Enfin je pus reprendre mon poste auprès de lui, je pus le distraire en lui lisant ses auteurs favoris, et même par mon innocent babil; il aimait à me faire causer de ce que j'avais vu et entendu à Weimar; il connaissait de vue ou de réputation les hommes savans et aimables que j'avais entendus; il rectifiait mes idées, il éclairait mon esprit, et s'emparait insensiblement de tous les sentimens de mon cœur; mais c'était encore un mystère pour moi, j'appelais ce que j'éprouvais, compassion, amitié, admiration, intérêt pour ses souffrances, et je ne me doutais pas que c'était de l'amour. Il était sensiblement mieux, et j'en jouissais avec délices, lorsqu'il reçut une lettre de son neveu, qui le mit dans un tel désespoir, que peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie; il lui apprenait, sans le moindre ménagement, que cet ami qui l'avait blessé si malheureusement, était devenu fou de chagrin, au point qu'on avait été obligé de l'enfermer, et que les médecins désespéraient de sa guérison. M. de Lindau en fut si douloureusement affecté que nous le trouvâmes sans connaissance, la fatale lettre serrée entre ses mains. Au premier moment je le crus mort, et ma douleur ne connut plus de bornes, non plus que ma joie lorsque cette crise fut passée et que je le vis rendu à la vie. Je m'étais entièrement trahie; mon bon père devina le secret, qui de ce moment n'en était plus un pour moi; je venais de m'a-

vouer que je ne survivrais pas à Lindau, que je l'aimais passionnément, et je ne cherchai pas à le cacher à mon père : il en fut effrayé et me représenta avec une douceur vraiment paternelle, mais mêlée d'angoisses, les chagrins que cette passion sans espoir me préparait. Hélas ! c'était une prophétie : le seul moyen de guérir était l'absence, il me conseilla de l'essayer et d'aller passer quelque tems chez un de nos amis dans un village peu éloigné. C'était trop tard, et mon sort était déjà fixé sans retour ; j'y consentis cependant, mais je trouvais des prétextes pour renvoyer d'un jour à l'autre : je ne pouvais me résoudre à quitter mon cher convalescent, tant que ma présence et mes soins pouvaient lui être utiles, et qu'il n'y avait personne pour me remplacer ; il était loin d'être remis de l'affliction que lui causait la démence de son ami.

Le baron de Dorneck revint; il rapportait à son oncle la bonne nouvelle que l'on avait pu, dans un moment lucide, apprendre sa guérison à son ami, et que depuis cet instant il avait recouvré la raison. Nous vîmes aussi depuis lors renaître notre cher malade : ah ! quelle joie remplit mon ame quand j'entendis le médecin lui dire qu'il était en effet complètement guéri ! mais quelle douleur en pensant qu'il allait nous quitter, et que je ne le reverrais peut-être de ma vie ! son départ n'était retardé que par quelques réparations à son château. Mon père, qui craignait cette douleur au moment du départ, renouvella sa prière de m'éloigner, et cette fois j'y consentis sans peine, pour éviter les odieuses poursuites du baron de Dorneck. Je partis donc, et peu de jours après M. de Lindau envoya son neveu tout préparer pour son retour chez lui. Seul avec mon père, il lui demanda la cause de mon éloignement, et témoigna le désir de me revoir. Mon père, embarrassé, ne sut que répondre ; Lindau insista, l'embrassa tendrement, lui dit qu'il le regardait comme son sauveur, qu'il voulait nous dévouer la vie que nous lui avions conservée, et qui n'aurait de prix pour lui que par le don de mon cœur et de ma main ; qu'il osait espérer que le cœur lui appartenait déjà, et qu'il demandait ma main à mon père. Tout ce que ce dernier put lui dire pour le dissuader de cette mésalliance fut inutile : il lui répondit que la véritable noblesse étant la vertu, personne n'était plus noble que nous ; que d'ailleurs il était son propre maître, que sans moi il ne pouvait vivre, que sans lui, peut-être.... Enfin il conjura mon père d'aller me chercher, et ce bon père

éleva ses mains, tremblantes de joie, au ciel pour le remercier du bonheur de sa fille chérie, nomma Lindau son fils, et vint me chercher.

Je le vis de loin, et mon cœur se serra à en mourir; je crus que son arrivée était l'annonce du départ de Lindau; pâle, baignée de larmes, je me jette dans ses bras. Il est parti! m'écriai-je, ô mon père! ayez pitié de moi, cachez ma douleur dans votre sein; je ne le verrai plus. — Tu ne le quitteras plus, il t'aime, il a lu dans ton cœur, il te veut pour la compagne de sa vie..... Ah! madame, ce moment! une éternité de peines n'en effacerait pas le doux sentiment. Je revins avec mon père. Lindau était venu au-devant de nous; nous le rencontrâmes dans un petit bois, au travers duquel nous devions passer: dès qu'il nous aperçut, il accourut les bras ouverts; mon père m'y plaça, et je tombai sur sa poitrine presque inanimée à force d'émotion et d'amour. J'étais bien certainement alors la plus heureuse personne de la création. Mon digne père bénit notre future union avec une joie qui n'était pas sans mélange; un sombre pressentiment pesait sur son cœur, sa main tremblait en mettant la mienne dans celle du baron; mais moi je n'éprouvais qu'un bonheur pur et complet; aucune crainte, aucun pressentiment funeste ne m'avertit du sort qui m'attendait: j'étais toute à l'amour, toute à mon adoré Lindau; j'étais dans la jouissance d'une félicité céleste; je devais embellir cette vie pour laquelle j'avais si fort tremblé; je devais rendre heureux celui à qui mon cœur appartenait en entier. —Pardon, madame, si je vous entretiens si long-tems du bonheur que je devais à mon Lindau; j'ai tort, sans doute, et..... Elle baissa les yeux; Amélie détourna les siens remplis de larmes: elle serra la main de Joséphine en silence; il lui eût été impossible de prononcer un seul mot.

Oui, reprit Joséphine lentement, encore quelques instans de joie et de bonheur, et vous verrez l'infortunée tomber dans un obscur précipice, et tout s'anéantir pour elle.

Lindau désirait d'emmener son épouse avec lui dans sa terre; il supplia mon père de hâter notre mariage. Son intention, nous dit-il, était seulement de passer quelques semaines à Waldstat (c'était le nom de sa terre), et de me mener ensuite à Leipsick, où nous ferions toutes les emplètes nécessaires à la baronne de Lindau. Mon père y consentit; et le dimanche suivant, à l'église de la paroisse,

il donna à son heureuse fille, avec une joie inexprimable, l'époux que son cœur avait choisi. Une petite fête champêtre, à laquelle tout le village fut invité et vint partager notre bonheur, embellit encore cette journée : la générosité de mon époux envers mon père et moi dans le contrat qu'il fit dresser, et le douaire qu'il m'assura, lui donnèrent de nouveaux droits à notre reconnaissance.

Le jour suivant fut encore donné à l'amour paternel. Le baron, qui vit la douleur de mon père, le pressa vivement de quitter sa cure et de nous suivre; son bonheur serait augmenté, nous dit-il, s'il pouvait à son tour prolonger la vie de son sauveur et soigner sa vieillesse; mais mon père était trop attaché à son troupeau, et à ses devoirs de pasteur, pour les abandonner; il refusa avec un cœur déchiré, mais avec fermeté, en faisant promettre à mon mari de m'amener chez lui une fois toutes les années, et lui s'engageant de nous rendre notre visite. Une nièce assez âgée, de feue ma mère, devait venir me remplacer; le surlendemain nous nous arrachâmes de ses bras; ses vœux nous accompagnèrent. Oh ! pourquoi les vœux de ce digne père, de ce respectable vieillard ne furent-ils pas exaucés ! Mon cœur était serré au-delà de toute expression, mais j'étais avec Lindau, et..... malgré ma vive douleur je me trouvais si heureuse !

Mon arrivée à Waldstat n'était ni attendue, ni désirée; l'étonnement et la consternation du baron de Dorneck, quand son oncle me présenta à lui comme sa femme, furent au point qu'il ne put les cacher; cet événement lui ôtait à-la-fois toutes ses espérances. Lindau fut assez généreux pour excuser sa mauvaise humeur et pour le rassurer ; il lui dit qu'il gagnait plus qu'il ne perdait par son mariage, puisqu'il lui donnerait tout de suite ce qu'il n'aurait eu qu'après sa mort, une portion de son bien assez considérable pour le mettre à son aise, et il lui promit de plus qu'il le trouverait toujours dans les cas imprévus. Dorneck feignit une vive reconnaissance de la générosité de son oncle ; mais l'enfer n'en fut pas moins dans son cœur. Sa conduite avec moi dans la maison de mon père, redoubla d'abord son embarras ; mais je n'en avais pas parlé à mon mari pour ne pas l'irriter contre son neveu ; je lui avais toujours témoigné un tel repoussement que j'étais bien sûre qu'il n'oserait pas continuer sur le même ton. En effet, au bout de quelques jours, il me témoigna en apparence une amitié respectueuse, et

beaucoup de tendresse à son oncle. Lindau y fut trompé; ainsi que tout le monde, excepté moi, qui ne pus jamais, malgré tous mes efforts, surmonter l'aversion qu'il m'avait d'abord inspirée. Hélas! mon cœur prévoyait que j'étais entourée d'un mauvais génie, et sans en avoir la preuve, je le regarde comme l'auteur de toutes mes souffrances. Au bout de quelques semaines il retourna à Leipsick, où nous ne tardâmes pas à le suivre. L'amour de mon mari se montra dans tout ce qu'il fit pour moi; rien n'était assez beau, assez précieux pour sa Joséphine, qui n'aurait voulu d'autres trésors que son cœur. Il souhaitait que mon père me vît dans tout mon éclat; moi je désirais seulement de lui dire combien sa fille était heureuse, comme son époux était bon pour elle. — Ah! oui, si bon, si excellent! Ressembleras-tu à ton père, Edouard? dit-elle en baisant son enfant, qui s'était réveillé et souriait comme un petit ange. Voyez, Madame, comme il lui ressemble! Ah! il aura son cœur aussi, j'en suis bien sûre, comme il a ses yeux et son sourire. Elle le serra contre son sein en essuyant une larme maternelle sur la joue de l'enfant.

Amélie aussi fut frappée de sa ressemblance avec Lindau, depuis que ses yeux étaient ouverts; elle se leva et resta un moment à la fenêtre, elle avait besoin de respirer. Ah! elle sentait bien tout ce qu'elle allait perdre; mais elle éprouvait aussi un vif intérêt pour celle qui lui enlevait toutes ses espérances. Un moment après, elle vint se remettre à sa place, et pria Joséphine de continuer son récit.

Au printems nous revînmes à Waldstaf. Le baron voulait y rester jusqu'en automne, et me conduire ensuite à Vienne, pour me présenter à des parens qu'il avait dans cette ville; il n'épargna rien pour me rendre le séjour de la campagne agréable. Oh! tout me l'était avec lui; mais je préférais la campagne qui nous rapprochait plus l'un de l'autre. Je n'avais plus qu'un seul vœu à former, c'était de porter dans mon sein un gage de l'amour de mon cher Lindau, qui l'attacherait plus encore à moi; je le demandais au ciel avec ardeur, mais j'étais mariée depuis plus d'une année sans que rien m'annonçât qu'ils fussent exaucés. Lindau voyait mon désir et mon chagrin, et il en devenait encore plus tendre pour moi.

Un soir nous nous promenâmes appuyés l'un sur l'autre dans le parc: la nature était si belle, et j'étais si heureuse! Ah! c'était le plus beau jour de ma vie! ce fut aussi mon

dernier jour de bonheur. Jamais encore mon Lindau n'avait été aussi tendre, il me rappelait jusqu'aux moindres détails de son séjour chez mon père, et de la naissance et des progrès de son attachement, et avec quel délice il avait vu naître le mien; il me peignit son bonheur quand dans le petit bois je tombai sur son sein, et que mon père lui dit : elle vous aime de toute la force de son cœur innocent, et je vous la donne, sûr que vous seul pouvez faire son bonheur. Ah! oui, lui dis-je, toi, toi seul au monde...

Nous rentrâmes au château, il était arrivé une lettre pour le baron qu'on lui remit : il l'ouvrit en ma présence; il frémit, il pâlit, parut d'abord comme frappé de la foudre. Il lut encore cette fatale lettre, et son regard devint toujours plus sombre et tous ses traits plus décomposés. Inquiète, interdite, je m'avançai pour l'embrasser, et il me repoussa avec un mouvement de fureur; je fondis en larmes, et je pris un tremblement général si violent, que je serais tombée s'il ne m'avait pas soutenue. Sa tendresse parut se réveiller; il m'embrassa plusieurs fois, prit soin de moi sans appeler ma femme-de-chambre; il chercha à me tranquilliser. Cette lettre, me dit-il, contenait une nouvelle très-désagréable : elle allait l'obliger à me quitter pour quelques jours; il comptait partir de bonne heure le lendemain, mais il espérait de pouvoir revenir bientôt. Malgré ses efforts, il ne put m'en imposer, je voyais parfaitement le combat intérieur qu'il éprouvait, et la peine inutile qu'il se donnait pour paraître calme; je ne voulus pas l'augmenter par mes doutes et par mes larmes, et je tâchais aussi de lui cacher mes inquiétudes. Je me couchai : de toute la nuit je ne pus fermer l'œil; hélas! c'étaient les premières épines du mariage, elles n'en déchirèrent que plus mon cœur, et bientôt elles devinrent des poignards acérés. Sur le matin je m'endormis de lassitude, et quand je me réveillai.... Lindau était parti, parti sans me dire adieu; comment vous exprimer ma douleur, mon tourment? Cependant il avait promis de revenir bientôt; mais cette lettre, que pouvait-elle contenir de si terrible? Je savais bien qu'une femme ne doit pas prétendre à savoir tous les secrets de son mari : jusqu'alors cependant sa confiance en moi avait été entière; mais peut-être des affaires de famille! Peut-être lui reprochait-on sa mésalliance! Les gens de cette classe privilégiée font si peu de cas du cœur. Oui, c'est cela, me disais-je, et voilà la cause de son trouble et de son silence; mais il m'aime, et je n'ai rien à

craindre. Sans doute, il est allé leur dire comme sa Joséphine le rend heureux. Ainsi je cherchais à tranquilliser mon cœur, mais j'eus bien de la peine à y parvenir.

Je restai toute la journée dans ma chambre; comme elle me parut longue cette première journée d'absence! Le soir l'ennui et la fraîcheur m'attirèrent dans le parc: ma femme-de-chambre m'accompagna; c'était une jeune fille assez gaie et causeuse à l'ordinaire; ce soir-là elle ne disait pas un mot, et paraissait mal à son aise. Je lui en demandai la raison; elle allégua un grand mal de tête, mais j'en soupçonnais une autre cause. Depuis quelque tems j'avais cru m'apercevoir qu'elle et Frantz, le chasseur de mon mari, s'aimaient. Je distinguais ce garçon des autres domestiques, c'était lui qui avait amené son maître chez nous, et qui était ainsi la première cause de mon bonheur; j'avais été témoin des soins qu'il lui avait donnés, et j'avais bien l'intention de prier mon mari de lui assurer un sort et de le marier avec Annette. Au détour d'une allée nous le rencontrâmes j'en fus surprise, je le croyais avec son maître qu'il suivait toujours; j'allai vivement à lui et je lui demandai pourquoi il ne l'avait pas accompagné. Il me dit que M. le baron ne lui en avait pas donné l'ordre; sa présence m'expliqua l'humeur d'Annette, je pensai qu'ils devaient sans doute se promener ensemble, et que je les en empêchais. Je rentrai plutôt que je n'avais compté; je me couchai aussi de bonne heure, fatiguée de ma mauvaise nuit; Annette me déshabilla. J'avais l'habitude de boire tous les soirs un verre d'eau, elle l'avait oublié et alla le chercher; je l'avalai d'un trait, je me mis au lit et je la renvoyai; contre mon attente, je m'endormis d'abord et pesamment. Je fus tout-à-coup réveillée par un coup de pistolet; j'ouvre les yeux. Jugez de mon étonnement; à la pâle lueur de ma lampe de nuit, je vois une porte, qui n'était d'aucun usage et toujours fermée, ouverte, et le chasseur du baron fuyant au travers. Au milieu de la chambre était Lindau, retenu par Dorneck et par l'intendant du château, et tenant encore d'un air égaré le pistolet qu'il venait de tirer. A côté de mon lit était Annette avec l'air très-effrayé. Je nommai Lindau en étendant mes bras vers lui; il fit un mouvement pour s'approcher de moi, mais se détournant avec horreur, il alla à mon bureau, ouvrit plusieurs tiroirs, tomba sur un paquet de papiers, et le prit avec un mouvement de rage; ce ne pouvaient être que des lettres de mon père, je n'en avais aucune autre, et je n'écrivais qu'à lui seul. En-

core une fois je nommai Lindau faiblement, et je retombai sur mon oreiller sans connaissance. Quand je revins à moi, tout avait disparu, j'étais seule avec Annette qui me soignait. Je demandai vivement mon mari, elle me dit qu'il était parti à cheval. Parti! et il me laisse dans cet état, m'écriai-je avec désespoir. — Mais quand était-il arrivé? Pourquoi cette porte était-elle ouverte? Comment le chasseur était-il dans ma chambre? Pourquoi son maître voulait-il le tuer? Qu'est-ce que faisait là Dorneck? A toutes ces questions je n'eus que cette seule réponse, je ne le sais pas. Je voulus me lever, le jour commençait à paraître, je voulais envoyer courir après Lindau; je ne pouvais croire qu'il fût en effet parti. J'étais à peine habillée que l'intendant entra les larmes aux yeux; c'était un très-digne homme, à qui j'avais fait du bien et qui m'aimait; il me dit doucement que la voiture était attelée. — La voiture...... attelée...... Pourquoi? — Par les ordres de M. le baron : en disant cela il me remit un billet, et les larmes arrêtèrent sa voix. Je le pris promptement, je le lus, et de nouveau mes sens m'abandonnèrent; il ne contenait que ces mots : « Vous vous servirez de ma voiture » pour vous rendre chez votre père, et là vous attendrez » mes ordres. »

On me porta dans la voiture, où il y avait déjà plusieurs de mes effets empaquetés: l'intendant s'y plaça à côté de moi, et je quittai ainsi cette maison où j'avais été si heureuse il y avait si peu de jours; ma femme de chambre était aussi avec nous. Dès que je pus parler, je demandai quelques explications; son unique réponse était toujours, je ne sais rien. En vain je conjurai l'intendant de me donner le mot de cette affreuse énigme. « Que voulez que je » vous dise, madame, si vous ne le savez pas vous-même! » Ce fut tout ce que je pus obtenir: ma situation était horrible.

Notre voyage se fit très-vite, et dans peu de jours j'aperçus le clocher de mon village, à côté du toit paternel. Avec quel sentiment, il me serait impossible de le décrire, nous traversâmes le petit bois si plein de doux souvenirs! mon pauvre cœur battait bien fort. Cette fois aussi je vis quelqu'un de bien cher accourir; c'était mon père : je fis arrêter, et en jetant un cri je tombai sans connaissance dans ses bras tremblans. Quand je revins à moi, j'étais couchée sur le gazon; l'amour paternel cherchait en vain mon pouls et ma respiration, des larmes d'angoisses coulaient sur ses joues vénérables : mon père! ma fille! fut tout ce que nous pûmes prononcer; long-tems je sanglottai sur son sein.

Enfin il me repoussa doucement, et avec un regard et un ton que je n'oublierai de ma vie, qui me firent frissonner malgré mon innocence, et qui m'aurait foudroyée si j'avais été coupable. Devant Dieu et devant cet homme, me dit-il, puis-je encore te nommer ma fille? Est-il vrai que tu t'es écartée des sentiers de la vertu?.... Es-tu la plus indigne des femmes? Alors n'entre pas dans ma demeure, et laisse moi mourir seul et désespéré; mais si tu es innocente et malheureuse, victime de la trahison et de la calomnie, comme mon cœur aime à le croire, viens, mon enfant, viens sur le cœur de ton père; reçois avec soumission les peines que Dieu t'envoie, je les supporterai avec toi.

Que puis-je vous dire, mon père? je ne sais ce qu'on me veut et de quoi je suis accusée; je sais seulement que je n'ai rien à me reprocher.

Rien! s'écria mon père, Dieu soit béni mille fois! Oui, oui, je te crois, et ce Dieu qui t'éprouve découvrira ton innocence. Non, tu ne pouvais pas être tombée aussi bas. Viens, ma fille, ne rentre pas dans cette voiture, et plût au ciel que jamais tu n'y fusses montée! Viens à pied jusqu'à cette humble maison que tu quittas innocente et heureuse, où tu reviens malheureuse, mais encore innocente. Se tournant avec dignité vers mon conducteur: monsieur, lui dit-il, ramenez cette voiture et tout ce qu'elle contient, ma fille n'en a pas besoin; je la reprends avec ce que votre maître n'a pu lui donner ni lui ôter, son cœur et son innocence. Le bon intendant nous supplia de consentir à ce qu'il apportât chez mon père les effets qui m'appartenaient, suivant les ordres du baron, mais mon père le refusa positivement et le pria de repartir.

Mais Lindau, m'écriai-je douloureusement, ne le reverrai-je pas? ne puis-je lui parler? Ah! dites-lui, Wolmen, dites-lui, Annette, quand vous le verrez, que mon cœur m'absout de torts envers lui, que je ne l'ai jamais volontairement offensé, que je n'ai commis aucune faute, rien, oh! non rien, qui mérite une punition aussi sévère. L'intendant saisit ma main, et la baisa respectueusement avant que je pusse l'empêcher. Le ciel, me dit-il, protégera votre innocence. Annette pleurait en silence. Ils remontèrent dans la voiture et partirent: moi je pris le bras tremblant de mon père, et je m'acheminai vers sa demeure. Oh! Madame, que je ne puis-je vous le faire connaître! il est le meilleur des pères et le plus digne des hommes.

ISAB. DE MONTOLIEU.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES.—*Académie impériale de musique.*—Parmi les causes qui font réussir un opéra, il faut compter en première ligne les ballets, sur-tout lorsqu'ils sont de M. Gardel; ceux de *Jérusalem délivrée* ont un défaut, ils sont trop courts. M. Gardel a parfaitement senti qu'il était difficile de placer beaucoup de danses dans un ouvrage aussi sérieux : il a saisi le prétexte de la fête donnée par le roi de Solime au sultan qui vient à son secours. C'est dans le troisième acte seulement qu'il a pu développer toute la richesse de son imagination : rien de plus frais, de plus gracieux que les danses de cet acte, aussi sont-elles exécutées par Vestris, Albert, Antonin, Beaupré, Mérante, et par mesdames Gardel, Clotilde, Chevigny, Biggotini, Rivière et Fanny Bias. Je crois que Jérusalem eût été mieux défendue par ces aimables enchanteresses que par les noires conjurations du magicien Ismen.

Les décorations n'ont pas répondu à l'attente générale; il faut peut-être l'attribuer à ce que l'artiste qui en est chargé est malade depuis long-tems. B.

Théâtre-Français. -- Le mercredi 30 septembre, Mlle Duchesnois, après une assez longue absence, a fait sa rentrée au théâtre par le rôle de Phèdre. Elle en a, comme à son ordinaire, fort bien saisi l'ensemble. Les actrices, qui avaient joué ce rôle avant elle, s'étaient bornées à nous représenter Phèdre livrée à toutes les fureurs d'un amour incestueux; mais elles avaient négligé cette partie bien plus difficile de l'art qui consiste à donner à la peinture des passions la nuance que les remords y doivent ajouter pour en varier les effets. Mlle Duchesnois, malheureusement, n'a pas paru, dans cette représentation, avoir autant soigné les détails. Elle ne retient pas assez sa voix dans les bornes du *medium*. Elle laisse *affadir* (s'il est permis de s'exprimer ainsi) son organe; enfin, quelquefois sa déclamation devient lente et monotone. Aussi les applaudissemens qu'elle a reçus, quoique nombreux, n'ont pas été universels. Peut-être doit-on attribuer cette espèce de froideur du public, envers une actrice aimée, au bruit qui s'est répandu, que cette représentation de Phèdre, et la rentrée de Mlle Duchesnois, qui pouvaient être retardées, ont suspendu, et nous le craignons, interrompu pour toujours les débuts de Mlle Regnier, qu'on a voulu dégoûter, en lui faisant subir l'inconvénient de mon-

trer l'inexpérience d'un talent qui ne donne que des espérances, à côté d'un talent déjà consommé. Mlle Regnier, dont la modestie s'exagère ce désavantage, a cru devoir s'y soustraire en se retirant. C'est ainsi que des intrigues de coulisse et de petites cabales peuvent nous priver *pour toujours* du plaisir d'entendre une débutante qui méritait d'être encouragée, et dont chaque pas dans la carrière était un nouveau progrès dans le plus difficile de tous les arts d'imitation.

On a donné mardi dernier, au théâtre de l'Impératrice, la première représentation de *Jacques II*, comédie en trois actes et en prose.

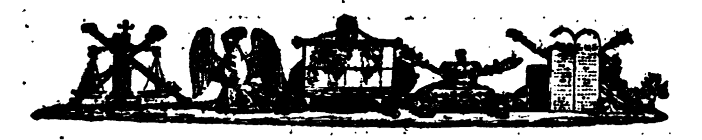
Cet ouvrage est le coup d'essai de deux jeunes auteurs qui ont trouvé plus commode de s'emparer d'un sujet connu, que de se mettre en frais d'imagination pour inventer quelque nouvelle intrigue.

Jacques II, roi d'Ecosse, s'égare à la chasse ainsi que Henri IV; comme lui, il est bien reçu chez un bon paysan, père de la jolie Elfride; comme lui, il soupe, chante et boit à la santé du roi; mais je préfère la chanson de Collé à celle du paysan écossais, dont voici le refrain :

Vive notre souverain,
Aimable, jeune et populaire!
Amis, répétons en refrain,
Vive notre souverain!

La simplicité et le naturel sont deux qualités précieuses, mais il ne faut pas les pousser aussi loin : après le souper le roi va se coucher; rien de plus naturel encore. Le lendemain il prend congé de son hôte et lui promet de ne pas oublier son obligeant accueil. Tout près de la chaumière il est attaqué par trois coquins et délivré par l'amant d'Elfride qui avait conçu quelque jalousie des assiduités du roi : Jacques II, en reconnaissance de ce service, unit les deux amans, et voilà toute la pièce.

Les auteurs ont pris plusieurs scènes dans *la Partie de Chasse de Henri IV*, quelques-unes aussi dans *la Jeunesse de Henri V* et dans *la Revanche*. De ces dépouilles opimes ils ont fait un tout qu'ils croyent peut-être leur appartenir. Il faut bien que cet habit retourné ait paru neuf au parterre de l'Odéon; car il a désiré en connaître les auteurs; ce sont MM. Bergeron et Saint-Léon : lorsqu'ils feront représenter une comédie dont le fonds et les détails leur appartiendront, on pourra juger s'ils sont destinés à réussir un jour au théâtre. B.



POLITIQUE.

L'ARMÉE française est entrée le 14 de ce mois dans Moscou : les détails de cette prise de possession de l'antique capitale de la vieille Russie ne sont pas encore connus. Voici le Bulletin qui décrit la bataille mémorable qui nous a ouvert les portes de cette importante cité.

Mojaisk, le 10 septembre 1812.

Le 4, l'Empereur partit de Ghjat et vint camper près de la poste de Grituova.

Le 5, à six heures du matin, l'armée se mit en mouvement. A deux heures après midi on découvrit l'armée russe placée, la droite du côté de la Moskwa, la gauche sur les hauteurs de la rive gauche de la Kologha. A douze cents toises en avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé neuf à dix mille hommes. L'Empereur l'ayant reconnu, résolut de ne pas différer un moment, et d'enlever cette position. Il ordonna au roi de Naples de passer la Kologha avec la division Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski, qui était venu par la droite, se trouva en mesure de tourner la position. A quatre heures, l'attaque commença. En une heure de tems, la redoute ennemie fut prise avec ses canons; le corps ennemi chassé du bois et mis en déroute, après avoir laissé le tiers de son monde sur le champ de bataille. A sept heures du soir le feu cessa.

Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur parcourut les avant-postes ennemis : on passa la journée à se reconnaître. L'ennemi avait une position très-resserrée. Sa gauche était fort affaiblie par la perte de la position de la veille; elle était appuyée à un grand bois, soutenue par un beau mamelon couronné d'une redoute armée de vingt-cinq pièces de canon. Deux autres mamelons couronnés de redoutes, à cent pas l'un de l'autre, protégeaient sa ligne jusqu'à un grand village que l'ennemi avait démoli, pour couvrir le plateau d'artillerie et d'infanterie, et y appuyer son centre. Sa droite passait derrière la Kologha en arrière du village de Borodino, et était appuyée à deux beaux mamelons couronnés de redoutés et armés de batteries. Cette position parut belle et forte. Il était facile de manœuvrer et d'obliger l'ennemi à l'évacuer; mais cela aurait remis la partie, et sa position ne fut pas jugée tellement forte qu'il fallût éluder le combat. Il fut facile de distinguer que les redoutes n'étaient qu'ébauchées, le fossé peu profond, non palissadé ni fraisé. On évaluait les forces de l'ennemi à 120 ou 130 mille hommes. Nos forces étaient égales; mais la supériorité de nos troupes n'était pas douteuse.

Le 7, à deux heures du matin, l'Empereur était entouré des ma-

réchaux à la position prise l'avant-veille. A cinq heures et demie, le soleil se leva sans nuages; la veille il avait plu: « C'est le soleil » d'Austerlitz, » dit l'Empereur. Quoiqu'au mois de septembre, il faisait aussi froid qu'en décembre en Moravie. L'armée en accepta l'augure. On battit un ban, et on lut l'ordre du jour suivant:

« Soldats,

» Voilà la bataille que vous avez tant désirée! Désormais la victoire » dépend de vous: elle nous est nécessaire; elle nous donnera l'abon- » dance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la Patrie! » Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk, à » Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre » conduite dans cette journée; que l'on dise de vous: *Il était à cette* » *grande bataille sous les murs de Moscou!*

» Au camp impérial, sur les hauteurs de Borodino, le 7 septembre, » à deux heures du matin. »

L'armée répondit par des acclamations réitérées. Le plateau sur lequel était l'armée était couvert de cadavres russes du combat de l'avant-veille.

Le prince Poniatowski, qui formait la droite, se mit en mouvement pour tourner la forêt sur laquelle l'ennemi appuyait sa gauche. Le prince d'Eckmuhl se mit en marche le long de la forêt, la division Compans en tête. Deux batteries de soixante pièces de canon chacune, battant la position de l'ennemi, avaient été construites pendant la nuit.

A six heures, le général comte Sorbier, qui avait armé la batterie droite avec l'artillerie de la réserve de la garde, commença le feu. Le général Pernetty, avec trente pièces de canon, prit la tête de la division Compans (4e du 1er corps), qui longea le bois, tournant la tête de la position de l'ennemi. A six heures et demie, le général Compans est blessé. A sept heures, le prince d'Eckmuhl a son cheval tué. L'attaque avance, la mousqueterie s'engage. Le vice-roi, qui formait notre gauche, attaque et prend le village de Borodino que l'ennemi ne pouvait défendre, ce village étant sur la rive gauche de la Kologha. A sept heures, le maréchal duc d'Elchingen se met en mouvement, et sous la protection de soixante pièces de canon que le général Foucher avait placées la veille contre le centre de l'ennemi, se porte sur le centre. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre la mort.

A huit heures, les positions de l'ennemi sont enlevées, ses redoutes prises, et notre artillerie couronne ses mamelons. L'avantage de position qu'avaient eu pendant deux heures les batteries ennemies nous appartient maintenant. Les parapets qui ont été contre nous pendant l'attaque redeviennent pour nous. L'ennemi voit la bataille perdue, qu'il ne la croyait que commencée. Partie de son artillerie est prise, le reste est évacué sur ses lignes en arrière. Dans cette extrémité, il prend le parti de rétablir le combat, et d'attaquer avec toutes ses masses ces fortes positions qu'il n'a pu garder. Trois cents pièces de canon françaises placées sur ces hauteurs foudroient ses masses, et ses soldats viennent mourir au pied de ces parapets qu'ils avaient élevés les jours précédens avec tant de soin, et comme des abris protecteurs.

Le roi de Naples, avec la cavalerie, fit diverses charges. Le duc d'Elchingen se couvrit de gloire, et montra autant d'intrépidité que de sang-froid. L'Empereur ordonne une charge de front, la droite en avant : ce mouvement nous rend maîtres des trois parts du champ de bataille. Le prince Poniatowski se bat dans le bois avec des succès variés.

Il restait à l'ennemi ses redoutes de droite; le général comte Morand y marche et les enlève; mais à neuf heures du matin, attaqué de tous côtés, il ne peut s'y maintenir. L'ennemi, encouragé par ce succès, fit avancer sa réserve et ses dernières troupes pour tenter encore la fortune : la garde impériale en fait partie. Il attaque notre centre sur lequel avait pivoté notre droite. On craint pendant un moment qu'il n'enlève le village brûlé; la division Friant s'y porte. Quatre-vingts pièces de canon françaises arrêtent d'abord et écrasent ensuite les colonnes ennemies qui se tiennent pendant deux heures serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer, et renonçant à l'espoir de la victoire. Le roi de Naples décide leur incertitude; il fait charger le 4e corps de cavalerie qui pénètre par les brèches que la mitraille de nos canons a faites dans les masses serrées des Russes et les escadrons de leurs cuirassiers; ils se débandent de tous côtés. Le général de division comte Caulincourt, gouverneur des pages de l'Empereur, se porte à la tête du 5e de cuirassiers, culbute tout, entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce moment, plus d'incertitude, la bataille est gagnée : il tourne contre les ennemis les 21 pièces de canon qui se trouvent dans la redoute. Le comte Caulincourt, qui venait de se distinguer par cette belle charge, avait terminé ses destinées; il tombe mort, frappé par un boulet : mort glorieuse et digne d'envie!

Il est deux heures après-midi, toute espérance abandonne l'ennemi : la bataille est finie, la canonnade continue encore; il se bat pour sa retraite et pour son salut, mais non plus pour la victoire.

La perte de l'ennemi est énorme; 12 à 13,000 hommes et 8 à 9,000 chevaux russes ont été comptés sur le champ de bataille; 60 pièces de canon et 5,000 prisonniers sont restés en notre pouvoir.

Nous avons eu 2500 hommes tués et le triple de blessés. Notre perte totale peut être évaluée à 10,000 hommes; celle de l'ennemi à 40 ou 50,000. Jamais on n'a vu pareil champ de bataille. Sur six cadavres, il y en avait un français et cinq russe. Quarante généraux russes ont été tués, blessés ou pris; le général Bagration a été blessé.

Nous avons perdu le général de division comte Montbrun, tué d'un coup de canon; le général comte Caulaincourt, qui avait été envoyé pour le remplacer, tué d'un même coup une heure après.

Les généraux de brigade Compere, Plauzonne, Marion, Huart ont été tués; sept ou huit généraux ont été blessés, la plupart légèrement. Le prince d'Eckmuhl n'a eu aucun mal. Les troupes françaises se sont couvertes de gloire et ont montré leur grande supériorité sur les troupes russes.

Telle est en peu de mots l'esquisse de la bataille de la Moskwa, donnée à deux lieues en arrière de Mojaisk et à vingt-cinq lieues de Moscou, près de la petite rivière de la Moskwa. Nous avons tiré

soixante mille coups de canon, qui sont déjà remplacés par l'arrivée de huit cents voitures d'artillerie qui avaient dépassé Smolensk avant la bataille. Tous les bois et les villages depuis le champ de bataille jusqu'ici sont couverts de morts et de blessés. On a trouvé ici deux mille morts ou amputés russes. Plusieurs généraux et colonels sont prisonniers.

L'Empereur n'a jamais été exposé; la garde, ni à pied, ni à cheval, n'a pas donné et n'a pas perdu un seul homme. La victoire n'a jamais été incertaine. Si l'ennemi, forcé dans ses positions, n'avait pas voulu les reprendre, notre perte aurait été plus forte que la sienne; mais il a détruit son armée en la tenant depuis huit heures jusqu'à deux sous le feu de nos batteries, et en s'opiniâtrant à reprendre ce qu'il avait perdu. C'est la cause de son immense perte.

Tout le monde s'est distingué : le roi de Naples et le duc d'Elchingen se sont fait remarquer.

L'artillerie, et sur-tout celle de la garde, s'est surpassée. Des rapports détaillés feront connaître les actions qui ont illustré cette journée.

Nous pourrions ici nous livrer à quelques considérations sur la haute importance de la conquête de Moscou, sur la position respective dans laquelle elle met les deux souverains et les deux armées, sur l'existence nouvelle que vont recevoir les provinces de la Russie Occidentale, sur la situation à laquelle va se trouver réduite Pétersbourg, du moment que le vainqueur, maître de toutes les grandes communications de l'Empire, de trois grands fleuves et de la véritable capitale, anéantit par la seule influence de sa position l'existence artificielle de Pétersbourg : mais n'est-il pas plus piquant pour le lecteur qui trouverait ces raisonnemens naturels, mais intéressés sous notre plume, de les devoir à une plume anglaise, d'obtenir ces preuves de concessions ennemies, et d'apprécier les avantages de notre victoire par les aveux qu'elle arrache aux écrivains britanniques?

« S'il existe, dit le *Morning-Chronicle,* une série de propositions politiques évidemment susceptibles d'une réduction *ad absurdum,* ce sont sans contredit celles que l'on emploie pour justifier les conseils du cabinet russe. L'histoire fait mention de peuples fuyant devant un vainqueur puissant, et laissant derrière eux des déserts, afin d'être poursuivi moins rapidement. Une maxime moderne prescrit même de faire un pont d'or à l'ennemi puissant qui fuit, plutôt que de le réduire au désespoir; mais nous n'avons pas encore vu, dans les annales politiques et militaires, d'exemples de folies pareilles à celles qui permettent à un ennemi de s'emparer impunément d'un pays riche et

fertile, et d'occuper la plus belle portion d'un vaste empire couvert de villes magnifiques et d'une population nombreuse. Il faut, pour le permettre, y avoir été contraint par des défaites successives et irrémédiables, ou bien mal entendre les intérêts de sa gloire et de son pays : telle est la seule alternative qui s'offre aux Russes dans le jugement qui s'est porté sur cette campagne, déjà si mémorable et si importante dans ses futurs résultats. »

« L'indignation que nous font éprouver les mensonges avec lesquels on abuse chaque jour de la crédulité du public, en nous parlant des succès des Russes et de leurs *Te Deum*, nous ont déterminés à mettre en lumière la véritable situation des affaires, et à prouver par cette exposition que la guerre commencée par les Russes avec une froide langueur, et continuée comme on l'a vu, peut honorer le courage individuel de leurs soldats, mais doit infailliblement se terminer par leur ruine.

» En vain parle-t-on de recrutemens dans une ville à la porte de laquelle se trouve l'ennemi ; il est absurde de proposer une diversion sur les derrières d'un général que précède la victoire : une telle opération peut bien achever la destruction d'une armée battue ; mais elle ne peut faire une impression sérieuse sur un ennemi triomphant, qui a d'ailleurs pris tous les moyens que lui offre sa puissance, pour n'être pas inquiété sur les positions qu'il laisse derrière lui.

» Quel est l'état actuel de la guerre? L'empire de Russie, plus étendu que celui jadis établi dans l'antique Italie, a, malgré sa grandeur, deux augustes capitales, dont l'une est à portée d'être atteinte par l'ennemi, et l'autre très-près d'être occupée par lui. Personne ne doute, dans les circonstances actuelles, que l'intention de Napoléon ne soit de planter ses aigles sur les remparts de Moscou (1), et peu de gens douteront qu'il n'ait les moyens d'accomplir ses desseins redoutables : mais il en est qui supposent que lorsqu'il se sera avancé jusque là, la Russie sera encore entière, et que le siége de l'Empire fondé par Pierre-le-Grand à lui seul peut mettre le souverain en état de soutenir

(1) Le rédacteur du *Morning-Chronicle* écrivait ceci le 26 septembre. Au moment où nous écrivons nous-mêmes, il apprend que par le passé il avait bien jugé du présent, et que le plan de l'Empereur avait été effectivement calculé pour attaquer au cœur le corps immense qu'il avait à combattre.

encore le rang élevé qu'il a tenu parmi les monarques de l'Europe et de l'Asie.

» Une courte explication détruira ce préjugé. Le sang n'est pas plus nécessaire à l'existence animale, que le pays actuellement occupé par les Français, et particulièrement Moscou, s'ils y pénètrent (ce que Dieu veuille prévenir), n'est indispensable au maintien du commerce, de la force, de la richesse, de la puissance, et même de l'existence de Saint-Pétersbourg.

» Cette superbe capitale n'a été élevée au milieu des marais, que parce que son fondateur voulait pénétrer dans la Baltique; la mer Blanche, la mer d'Asow, la Caspienne et le Pont-Euxin ne suffisaient pas aux vues de l'ambition démésurée de Pierre Ier, et cette politique a donné lieu à des mesures suivies dans toute l'étendue de ce vaste Empire, pour détourner le commerce de ses canaux naturels et faciles, et le forcer à suivre les voies les moins naturelles et les moins praticables. Enfin, par les travaux d'un siècle, et à force d'hostilités extérieures et d'oppression intérieure, Pétersbourg seul fut mis en possession de la moitié du commerce de la monarchie.

» Il est facile, d'après ce coup-d'œil, d'établir la proposition que l'épée de la France venant de trancher ces artères, la santé et la vie de Pétersbourg sont détruites; et que l'occupation de la ligne qui s'étend de l'embouchure de la Dwina à Moscou, interceptant toute communication avec toute la partie de l'Europe située au midi de cette limite, assure à l'occupant la possession de toutes les ressources de l'Empire. La nature et le caractère du commerce de Pétersbourg n'offrent aucun trait de ressemblance avec le commerce d'aucun autre pays. Le bruit des victoires n'y trouble point le repos des habitans; la fumée des fourneaux n'y obscurcit point comme ici l'atmosphère; la maison du riche négociant n'est point encombrée, ni des énormes ballots ni de ces tonneaux qu'on voit dans nos places maritimes et de commerce. Tout y offre l'aspect d'une résidence impériale, où la richesse et le luxe se font seuls apercevoir, sans que l'on puisse découvrir les pénibles moyens que l'on emploie nécessairement pour les acquérir; mais quoique rien ne se fasse dans l'intérieur de la capitale, par-tout l'industrie s'occupe à soutenir sa magnificence. Les trois principaux fleuves de la Russie occidentale, la Dwina, le Niémen, le Borysthène, prennent leurs sources dans les mêmes marais, non loin de Smo-

lensk. Près de là est une vaste étendue de terrain, tellement arrondie, qu'elle pourrait facilement être enclose; là on tirait tout le chanvre dont la Grande-Bretagne a un si grand besoin pour sa marine et pour le besoin des particuliers. Trois grands dépôts de cette denrée et d'autres marchandises de toute espèce, produits du pays, sont établis dans le voisinage. Un de ces dépôts est à Ghjath, d'où le Bulletin français du 3 de ce mois est daté : on trouve, en outre, dans les environs, de vastes édifices où sont préparés tous les articles avant d'être livrés au commerce.

» Telle est la position, tel est le territoire, et tels sont les établissemens que les Russes ont été forcés d'abandonner à leur ennemi. Pétersbourg n'en étant qu'une dépendance, et tirant tout de ces contrées, toute son importance se trouve perdue : on juge combien les Français sauront profiter des grandes facilités que leur offre un tel pays, pour faire transporter tous les objets qu'ils y trouveront à leur convenance, soit à Riga, s'ils le prennent, soit à Memel, soit à Dantzick, soit sur tout autre point commode au midi du golfe de Finlande.

» On verra, dit le *Morning-Chronicle* en terminant, que dans notre examen de l'état de la Russie, au milieu de la lutte terrible dans laquelle elle se trouve engagée, nous n'avons pas envisagé les suites de cette lutte par rapport à nous-mêmes. Nous ne nous occuperons pas à présent de cet objet, quoiqu'il touche de très-près notre prépondérance maritime et les intérêts commerciaux de l'empire britannique; mais il est de nature à faire faire les plus sérieuses réflexions, et il ne serait pas impossible de prouver que, dans cette dernière combinaison politique aussi adroite que les autres, notre ministère aura atteint, comme à l'ordinaire, les deux buts qu'il semble toujours se proposer. Il aura entraîné notre allié à sa perte, et nous aura fait participer d'une manière très-sensible à cette perte elle-même : étrange destinée de l'Angleterre, fatal résultat de sa politique qui, depuis dix ans d'une guerre si imprudemment entretenue, fait toujours retomber sur nous, et sur ceux que nous lions à notre cause, tous les maux dont nous voulons obstinément accabler un ennemi, habile à se faire un levier de nos efforts pour renverser sa puissance! »

Le *Moniteur* vient de publier un assez grand nombre d'articles et extraits de correspondances officielles sur les affaires d'Espagne; ces détails remontent à une date assez arriérée, mais il paraît qu'ils seront conduits par la suite

de la narration jusqu'au moment actuel. La plupart des mouvemens et des engagemens rapportés dans les pièces officielles ont été indiqués par les journaux anglais, et en les retraçant nous avons eu comme de coutume le soin de les apprécier et de les lier l'un à l'autre plus par les résultats et les dates, que par la couleur sous laquelle la bonne foi britannique les a présentés. C'est ainsi que nous avons parlé des divers engagemens du général Hill avec le comte d'Erlon, des détachemens de l'armée du midi avec Ballasteros, des affaires de Murcie, de Grenade et de Saint-Roch, des nouveaux mouvemens de l'armée de Portugal, de la reprise de Bilbao, du combat qui a couvert la retraite de l'armée du centre contre l'avant-garde de l'armée anglaise; c'est ainsi que nous avons surpris dans les journaux anglais cités par le *Moniteur* l'important aveu de la position embarrassante dans laquelle s'était engagé le général lord Wellington: nous disions avec raison qu'il ne tiendrait pas dans sa position avancée vers le midi de l'Espagne, qu'il serait rappelé au nord par la reprise des opérations de la part de l'armée du nord; nos conjectures se sont tout-à-fait vérifiées; au lieu de s'avancer sur Cordoue, lord Wellington a été obligé de se reporter rapidement sur Valladolid. Voici un aperçu de la position actuelle des divers corps agissant dans la péninsule.

Les dernières dépêches reçues d'Espagne, dit le *Times*, prouvent un ou deux faits qu'il n'est pas inutile en ce moment de mettre sous les yeux du public.

« D'abord, que lord Wellington et le maréchal Soult sont actuellement à près de 340 milles l'un de l'autre : le premier étant retourné subitement du côté de Valladolid, et le second à Andusar sur le Guadalquivir : Andusar est à 250 milles de Valence, et rien ne peut de ce côté s'opposer à la marche de Soult, excepté le corps anglais de 7000 hommes aux ordres du général Maitland, et les petits corps espagnols portés de ce côté. Or, le maréchal Soult a 45,000 hommes effectifs, et il n'est qu'à 70 milles de Grenade, l'un de ses principaux magasins ou dépôts.

» Au nord de l'Espagne, quand bien même les Français ne seraient pas assez nombreux pour livrer bataille au lord Wellington, ils lui ont encore paru assez redoutables pour les ramener sur eux et le déterminer à ne pas s'engager au centre de la Péninsule; ils le sont au moins assez pour forcer le général anglais à employer des forces considérables uniquement à les tenir en échec. Le corps du gé-

néral Hill pouvait à la vérité suivre le maréchal Soult dans sa marche vers l'est, mais l'état de ses équipemens et ses moyens ne paraissent pas pouvoir le lui permettre, d'autant que Soult, d'après les nouvelles de Lisbonne, a gagné beaucoup de marches sur lui; indépendamment de la grande supériorité de ses forces. Ainsi tout espoir de vaincre Soult, depuis la concentration de ses troupes, paraît évanoui.

» En second lieu, il est certain que le 17 août le roi Joseph et son armée étaient à la Roda, à 100 milles ouest de Valence; que le 29 il était à Almanza à 60 milles de Valence, et à environ 30 milles de San-Felippe où se trouve le maréchal Suchet; ainsi leur jonction était certaine autant que facile, et leurs forces réunies étaient de beaucoup plus que suffisantes pour rejeter l'expédition d'Alicante et le général Maitland sur ses vaisseaux.

» Le 17, le général Maitland était à Monforte, à environ 20 milles d'Alicante, sur la route d'Ycela où se trouve Odonell avec les débris de son corps battu à Gertellar. Le général Roche, battu dans la même affaire, est aussi dans ces environs : supposons donc que le plan du général Maitland et sa première opération soient de réunir son corps, composé de 7000 hommes de toutes nations, aux Espagnols aux ordres d'Odonell et de Roche, généraux déjà placés sous le coup d'une accusation de la junte pour leur précédente conduite, il serait encore de beaucoup trop faible contre l'armée du centre et celle de Valence réunies, qui, au pis aller, seraient inexpugnables derrière le Xucar, en s'appuyant sur Valence et Murviedro.

» On voit ainsi que lord Wellington retournant vers le nord a été obligé de renoncer à agir contre Soult, que le général Hill n'est pas assez fourni de vivres et d'argent pour suivre ce maréchal, et qu'ainsi le général Maitland courrait grand risque de se compromettre, placé entre le maréchal Soult qui s'avance et le maréchal Suchet qui l'attend. Ces deux derniers réunis, en supposant que Soult abandonne le Guadalquivir et Grenade, réuniraient plus de soixante-dix mille hommes, sans comprendre les garnisons et les postes qu'au besoin ils pourraient concentrer avec la masse de leurs forces.

» On voit enfin que tandis que les Français se réunissent et concentrent leurs mouvemens, lord Wellington n'est plus assez fort pour les menacer sur tous les points, pour les observer au nord et pour les combattre au midi, sur une ligne d'opérations qui est d'environ 300 milles de longueur.

Aussi, dit le *Statesman*, lord Wellington réclame-t-il justement des secours et de l'argent; aussi chaque jour y a-t-il des embarquemens à Portsmouth; aussi nous épuisons-nous d'hommes et d'argent pour soutenir cette cause à jamais fatale. Il nous fait ensuite l'honneur de nous emprunter cette réflexion : « Il faut en convenir, dit-il, s'il était entré dans les desseins de notre infatigable ennemi d'entretenir la guerre dans la péninsule, pour nous y condamner à des sacrifices que leur durée et leur étendue ont depuis long-tems mis hors de proportion avec les moyens de l'Angleterre, son plan, plus destructeur pour nous que la perte de plusieurs batailles, a été bien secondé par l'entêtement et l'aveuglement du ministère britannique. »

La victoire la plus mémorable, la conquête la plus importante ont donc couronné au nord le plan du génie de la guerre, et les efforts de nos fidèles soldats : tandis qu'au midi, déjà peut-être, les armées françaises ont entendu l'appel qui leur a été fait, et y ont répondu d'une manière digne d'elles. S....

ANNONCES.

Traité du cubage des bois, ou Nouveaux tarifs pour cuber les bois carrés ou de charpente, les bois bâtards et en grume, les bois ronds, le bois de débit ou les planches, et le bois de chauffage ou de feu, en anciennes et nouvelles mesures; précédés d'instructions, tant sur les mesures de solidité, d'après le système métrique, que sur la manière de cuber les différentes espèces de bois, et de mesurer le bois de chauffage, soit à la plume, soit avec les tarifs; suivis du mode d'exécution des lois et réglemens pour l'empilage du bois de chauffage dans les ventes, dans les chantiers et sur les ports; avec une planche représentant la hauteur de la membrure du stère, d'après la longueur de la bûche; à l'usage de MM. les agens des administrations des eaux et forêts et des poids et mesures; de ceux de la marine et des officiers et ouvriers d'état employés, soit au martelage des bois de marine et d'artillerie, soit dans les arsenaux de construction de terre et de mer, ainsi qu'à tous les charpentiers, menuisiers, architectes, entrepreneurs de bâtimens, marchands, adjudicataires et propriétaires de bois, gardes-ventes, etc. etc.; par P.-E. Herbin de Halle, auteur de différens ouvrages. Prix, 5 fr. br., et 6 fr. franc de port. Chez S. C.

l'Huillier, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Essai biographique sur M. Perceval, premier ministre d'Angleterre, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur. In-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. A la librairie française et étrangère de Galignani, rue Vivienne, n° 17.

Recherches historiques et pratiques sur le Croup; par Louis Valentin, docteur en médecine, ancien professeur, membre ou associé d'un grand nombre de sociétés savantes d'Europe et d'Amérique. Un vol. in-8°. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Art de prévenir le cancer au sein; par M. L. J. M. Robert, docteur en médecine. Un vol. in-8° de 466 pages. Prix, 5 fr. Chez Boiste, imprimeur-libraire, rue Poupée, n° 7, près la place Saint-André-des-Arcs.

La Jérusalem délivrée, traduite en vers français par M. Baour-de-Lormian. Deux vol. in-8°, avec de jolies gravures. Prix, 7 fr., et 9 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Rivaroliana, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, sarcasmes, réparties, satires, épigrammes et autres pièces peu connues de Rivarol, avec des notes et éclaircissemens, précédés de la vie de l'auteur; par Cousin d'Avalon. Un vol. in-18, avec portrait. Prix, 1 f. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. A l'entrepôt de librairie tenu par J. M. Davi et Locard, libraires, rue Neuve-de-Seine, au coin de celle des Boucheries, faubourg Saint-Germain.

Le Mercure paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au Directeur général du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXXVI. — *Samedi* 10 *Octobre* 1812.

POÉSIE.

CANTATE (1).

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

Le lendemain de sa première retraite de la Cour (2).

RÉCITATIF.

Les premiers rayons de l'aurore
Eclairent ces austères lieux;
Et le sommeil, qu'en vain j'implore,
Le doux sommeil, hélas ! n'a point fermé mes yeux.
Triste nuit, que va suivre un jour plus triste encore !
D'un monarque adoré j'ai pu tromper l'amour !
J'ai pu le fuir ! j'ai pu m'éloigner du séjour
Qu'il embellit de sa présence !
Je ne le verrai plus !... une éternelle absence
A tout ce que j'aimais m'arrache sans retour !

(1) Cette Cantate, mise en musique par les deux élèves du Conservatoire qui ont remporté le prix de composition musicale, a été exécutée dans la dernière séance publique de la Classe des Beaux-Arts de l'Institut.

(2) Au couvent de Chaillot.

D

Je ne le verrai plus!... que dis-je?
L'amour, égarant mes esprits,
Vient me le retracer, par un heureux prestige,
Tel qu'hier il s'offrait à mes yeux attendris!
Je le revois, traînant tous les cœurs sur sa trace,
Fier, sensible, brillant de noblesse et de grâce,
Trop séduisant peut-être!..... O criminelle erreur!
Dans cet asile saint quel trouble me dévore!
Je viens chercher ici le repos de mon cœur,
Hélas! et ce cœur brûle encore.

AIR.

Descends des cieux, calme mes sens,
Aimable et paisible innocence!
D'un charme impérieux je crains trop la puissance:
C'est à toi, s'il se peut, d'apaiser mes tourmens.
Des épouses d'un Dieu déjà les voix fidèles
Montent vers la retraite où je pleure en secret.
Pourquoi d'un bonheur pur le simple et doux attrait
Ne peut-il m'enchaîner comme elles?

Descends des cieux, calme mes sens,
Aimable et paisible innocence!
D'un charme impérieux je crains trop la puissance:
C'est à toi, s'il se peut, d'apaiser mes tourmens.

RÉCITATIF.

Mais le jour, plus brillant, colore la campagne;
Et l'oiseau matinal, auprès de sa compagne,
Fait retentir les airs de ses chants amoureux!
Tout s'anime, tout est heureux.
Et moi!... de mes regards j'embrasse en vain la plaine;
Rien ne s'offre à mes yeux qui console ma peine.
Ah! quand je m'abreuve de pleurs,
L'amant que malgré moi rappelle ma faiblesse,
S'occupe-t-il de mes douleurs?
Un autre obtiendra sa tendresse;
Charmé de mille objets divers,
Il oubliera bientôt la triste La Vallière!....
Mais quel nuage de poussière
Au loin s'élève dans les airs?

Le bruit d'un char qui vole a frappé mon oreille:
Sous les pas des coursiers la plaine a résonné.
Ecoutons! Le bruit croît. Mon cœur a frissonné.
Quel effroi, quel espoir tout-à-coup s'y réveille!

Si c'était ?.... C'est lui-même... Oui, je vois ses couleurs.
Je vois ce front qu'anime une grâce charmante....
Il cherche dans ces lieux une trop tendre amante !
Ah ! de plaisir encor je sens couler mes pleurs.

AIR.

Il vient ! je respire à peine ;
Et de l'amour qui m'entraîne,
La flamme, de veine en veine,
Court agiter tout mon cœur.
J'entends cette voix que j'aime !
Tout accroît mon trouble extrême.
Que sera-ce quand lui-même
Va me montrer mon vainqueur !...
Il vient, je respire à peine,
Et de l'amour qui m'entraîne,
La flamme, de veine en veine,
Court agiter tout mon cœur.

Par M. DAVRIGNY.

ÉNIGME.

QUE mon sort est à plaindre ! on me coupe en morceaux ;
On me déchire, on me met en lambeaux :
Pour m'applatir et me rendre plus mince,
Une barbare main traîtreusement me pince,
Et me serre entre deux fers chauds.
Quand je sens qu'ainsi l'on me traite,
Insensibles humains ! je n'ai pour vous qu'un vœu ;
C'est que vous perdiez tous la tête ;
Car autrement, achevant ma défaite,
Vous allez m'arracher et me jeter au feu.

S........

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, s'il te fallait, pour savoir qui je suis,
Parcourir autant de pays
Qu'il en est où je prends naissance,
Ce serait peu de parcourir la France ;
Il te faudrait encore voyager
En plus d'un lieu chez l'étranger :

Par exemple, dans l'Italie,
En Hollande, dans l'Helvétie,
Dans la Savoie et cætera.
Lecteur, je n'en finirais pas,
Si je voulais te faire entendre,
Ni toi, si tu voulais apprendre
Tous les cantons, tous les lieux où,
Je suis tantôt dur, tantôt mou.
Qu'il te suffise de connaître
Qu'en mes sept pieds l'on voit paraître
Un arbre, une ville, un métal,
Ce qui fait distinguer l'homme de l'animal,
Un élément fort sujet aux tempêtes;
Le plus grand secret des coquettes;
Un mal incurable, un savant,
Ce qui fait qu'on est tel, et non pas autrement.

S.......

CHARADE.

Pour me cacher les lis d'une jambe arrondie
Par les Grâces et les Amours,
Mon aimable Azéma, cette ame de ma vie,
De mon premier se sert toujours.
Qu'elle me parle ou qu'elle chante,
Mon dernier me rend de sa voix
Cette expression si touchante
Qui plaît toujours autant que la première fois.
Dans ses concerts, cette adorable amie
Veut que j'apporte mon entier,
Et là, sans me faire prier,
Mais en grondant toujours, j'augmente l'harmonie.

Bonnard, *ancien militaire.*

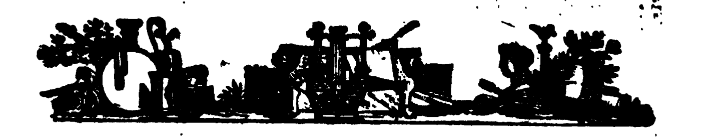
---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est la lettre *I*.

Celui du Logogriphe est *Imagination*, dans lequel on trouve: *mai*, *mat*, *ami*, *nain*, *magot*, *gai*, *magnat* et *mot*.

Celui de la Charade est *Cochinchine*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ŒUVRES DE PONCE DENIS (ECOUCHARD) LE BRUN, membre de l'Institut de France et de la Légion-d'Honneur, mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, membre de l'Institut; et précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, rédigée par l'Editeur. — Quatre vol. in-8°; imprimés par *Crapelet*. — A Paris, chez *Gabriel Warée*, libraire, quai Voltaire, n° 21.

(SUITE DU TROISIÈME ARTICLE.)

L'ODE à Voltaire en faveur de mademoiselle Corneille, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter. On y trouve, comme dans presque toutes les autres, parmi des beautés du premier ordre, quelques défauts, beautés qui appartiennent à l'auteur, et qui le rangent parmi les poëtes du premier ordre, défauts attachés à ses qualités mêmes, et qui naissent presque toujours de trop d'audace et de ce penchant à inventer, à créer sans cesse des expressions nouvelles, à vouloir retirer la langue poétique de l'espèce de langueur et d'anéantissement où on l'avait fait tomber. L'idée principale de cette ode est très-belle et très-noble. La descendante de Corneille languit dans la pauvreté; dans ses douloureuses insomnies elle invoque ce nom couvert de tant de gloire, et dont elle est fière au milieu de son malheur. L'ombre de son aïeul lui apparaît, la console, lui nomme Voltaire, dont la renommée a percé jusqu'aux sombres bords, l'engage à implorer avec confiance celui dont l'humanité et la bienfaisance sont aussi célèbres que le génie, et finit par ces vers auxquels il était impossible que Voltaire ne se rendît pas :

Dis-lui que si Mérope eût devancé Chimène,
De son chaos obscur dégageant Melpomène,
Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui.

S'il eût été Corneille et si j'étais Voltaire,
Généreux adversaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui.

Les critiques de ce tems-là firent comme ceux du nôtre; ils s'appesantirent sur les défauts, se turent sur les beautés, ou même les nièrent positivement et les transformèrent en défauts. Ils reprirent jusqu'à ces vers touchans et sublimes que Corneille adresse à sa fille:

Dans les champs du bonheur, à ta voix désolée,
Mon ombre s'est troublée;
Et mes lauriers émus ont pleuré tes ennuis;

Heureuse imitation du vers si connu de Virgile:

Illum etiam lauri, etiam flevêre myricæ.

Les critiques ne travaillèrent pas seuls contre cette ode; Voltaire, qui ne pouvait pas être en poésie du même avis que Fréron, écrivait en vain à Le Brun sur la beauté de ses vers; il écrivait inutilement à d'autres qu'il y avait dans son ode *des strophes admirables;* et dans ce nombre il comprenait sur-tout les dernières qui le déterminèrent, disait-il, sur-le-champ à se charger de mademoiselle Corneille, et à l'élever comme sa fille. On voulait, à Paris, qu'il effaçât ces mots, pour mettre *des sentimens admirables;* on avait même fait faire par Thiriot cette substitution. Il fallut que Voltaire se fachât pour que l'on voulût bien qu'il eût dit ce qu'il devait dire, et ce qu'il avait dit en effet (1). Toutes ces menées sont bien viles; mais le mouvement qui inspira cette ode à Le Brun, mais le style dont il l'écrivit, et l'action généreuse de Voltaire, dont il fut le premier auteur, sont bien nobles. Un demi-siècle s'est écoulé depuis, et ces mots qu'il mit pour épigraphe en tête de son ode, sont aussi vrais qu'ils l'étaient quand il la fit imprimer: *fama manet facti.*

On a bien moins présentes deux grandes et belles odes qu'il fit à-peu-près à la même époque, ou environ deux ans

(1) Voyez là-dessus la Notice sur la vie de Le Brun, t. I de ses œuvres, p. XXII et XXIII; et dans les notes, l'extrait d'une lettre de Voltaire, p. XLIV.

après, en 1762, l'une adressée *aux Français*, après nos défaites multipliées, et l'autre *sur la paix*. Elles sont toutes deux dans ce rhythme noble et grave, où un petit vers de six syllabes succède à trois vers alexandrins. La première est imitée en plusieurs endroits de Tyrthée, et c'est Tyrthée qui parle lui-même dans les premiers vers (1); c'est son génie qui semble inspirer l'ode entière, et dire aux Français, dès la deuxième strophe :

Français, ressaisissez le char de la victoire ;
Aux armes, citoyens ! il faut tenter le sort.
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire,
Le triomphe ou la mort.

Celui que Mars couronne au bout de la carrière,
Sur ses pâles rivaux lève un front radieux ;
Et la palme qui luit sur sa tête guerrière
Le place au rang des Dieux.

La palme suit de près un espoir magnanime ;
Le doute des succès déjà touche aux revers.
Accourez, combattez ; la France vous anime ;
Les prix vous sont offerts.

L'entendez-vous gémir, cette auguste Patrie ?
Elle vous tend les bras, et ses yeux sont en pleurs ;
Ses lauriers sont épars ; sa guirlande flétrie
Implore des vengeurs.

O mes fils, vous dit-elle, etc.

et c'est la France personnifiée qui fait entendre ses plaintes, ses reproches, les souvenirs de sa gloire passée ; qui fait retentir aux oreilles des Français vaincus et découragés, les noms des Clisson, des Dunois, des Bayard. Le poëte reprend la parole et leur reproche à son tour de s'être laissé vaincre par le luxe et par la mollesse. Pour les faire rougir davantage, il avilit leurs ennemis, qui étaient alors, comme aujourd'hui, les Anglais.

Quels sont vos ennemis ? des lâches, des parjures,
Implorant tour-à-tour et bravant les traités,

---

(1) O Messène ! frémis : Sparte n'est point domptée, etc.
L. IV, od. I, p. 222.

Des restes fugitifs de légions obscures
Par vous-mêmes domptés.

Vous n'eûtes pour vainqueur ni le fer homicide,
Ni ces piéges de flamme échappée en volcans ;
Votre ennemi fatal, c'est ce luxe timide,
Corrupteur de vos camps.

Il oppose à la honte de leurs défaites, des victoires mémorables et de glorieux souvenirs.

De Crevelt, de Minden si la triste mémoire
Imprimait dans vos cœurs ou la honte ou l'effroi,
Rappelez-vous Lauffeld, rappelez-vous la gloire
Des champs de Fontenoi.

Du sang de nos rivaux ces plaines sont fumantes ;
Le soc y vient heurter leurs ossemens épars ;
Et l'Escaut roule encor jusqu'aux mers écumantes
Les casques et les dards.

Les palmes d'Hastembeck filles de votre audace,
Et Minorque soumise à vos premiers efforts,
Tout devait, dissipant la terreur qui vous glace,
Enflammer vos transports.

Sortez enfin de votre léthargie ; rallumez en vous ce feu qui brûle dans l'ame des braves ; sachez vaincre, ou, s'il le faut, sachez mourir comme meurt un héros.

Dans les plaines de Mars s'il doit trouver sa tombe,
Sa tombe est un autel respectable aux guerriers,
Et couvert de cyprès, heureux vainqueur, il tombe
Sur un lit de lauriers.

Ainsi tomba jadis dans les champs de Ravène,
Entouré d'Espagnols immolés par son bras,
Ce Nemours indompté que Mars suivait à peine
Dans le feu des combats.

Vous eussiez vu la Gloire, en ces momens funestes,
De son voile de pourpre entourant ce héros,
Le porter tout sanglant sur les voûtes célestes,
Loin des yeux d'Atropos.

Il reprend ici l'imitation de Tyrthée dont il s'est long-tems écarté. Le lâche, le fugitif, au contraire,

Revient, les yeux baissés, par de sombres détours,

Il est voué à la honte ; sa patrie, son père, son épouse, ses fils le rejettent de leur sein. Vous rougissez, soldats! Votre ame se réveille pour l'honneur ; marchez, ne quittez point ce fer que vous ne soyez vengés.

S'il vous manque des chefs, du fond des rives sombres
Evoquons Luxembourg, ou Turenne, ou Villars ;
Héros de nos aïeux, marchez, augustes ombres,
Devant nos étendards.

Toujours on vit l'audace enchaîner la fortune ;
Faites à la Victoire expier son erreur ;
Dans le sein d'Albion, chez les fils de Neptune,
Renvoyez la terreur.

Tels d'affreux léopards, dans leurs courses sanglantes,
Ravagent de Barca les déserts escarpés ;
Mais l'aspect d'un lion, roi des plages brûlantes,
Les a tous dissipés.

Dieux ! avec quels transports une épouse, une mère,
Vont presser le vainqueur entre leurs bras chéris!
Qu'il est beau de couvrir les cheveux blancs d'un père
Des lauriers de son fils!

Ce fils verra les siens, un jour dans sa vieillesse,
Autour de lui pressés, suspendus à sa voix,
Éveiller leur audace, enflammer leur jeunesse
Au bruit de ses exploits.

C'est alors que ma lyre, amante du courage,
Consacrant ce mortel par d'immortels accens,
Fera d'un nom si beau retentir d'âge en âge
Tout l'empire des tems.

Quel feu! quelle véhémence! quelle marche brûlante et rapide! et quel style! Comment s'arrêter en copiant de pareils vers, avant d'être arrivé jusqu'à la fin? Comment les copier ou les lire froidement et ne se pas demander : quels Français ce sont donc, et quel est le français que parlent et qu'écrivent ceux qui traitent un tel poëte d'écrivain barbare, qui le comparent à Ronsard, et qui, de leur autorité privée, le rayent de la liste des poëtes qui font et feront à jamais l'honneur du Parnasse français?

L'ode *sur la paix* (1) est inférieure à ce chant de guerre pour le mouvement et, pour la chaleur, et cela devait être; mais elle plaît par le ton calme qui convenait au sujet, par l'opposition entre les images douces de la paix et les images terribles de la guerre, et par de très-belles strophes. Le début est d'un poëte qui fuit les routes communes, et ne se traîne point dans les sentiers battus et rebattus.

J'ai vu Mars ! je l'ai vu des sommets du Rhodope
Précipiter son char et ses coursiers fougueux :
Je t'ai vue, ô Bellone ! épouvanter l'Europe
De tes cris belliqueux.

Parmi les strophes où sont retracés les maux qu'entraîne la guerre, on trouve celle-ci qui commence par des traits connus, mais qui se termine par une image neuve, grande et hardie :

Alors furent changés en glaives homicides
Le soc de Triptolème et la faulx de Cérès :
Aux yeux du laboureur le char des Euménides
Sillonna les guérets.

L'emploi que l'on fait, dans les fêtes de la paix, des instrumens de destruction, est heureusement exprimé dans cette strophe :

Que ces bouches de feu qui soufflaient le carnage,
Que ces monstres d'airain se taisent pour jamais,
Ou grondent sans fureur, expiant leur ravage,
Aux fêtes de la Paix.

L'ode se termine par une comparaison pleine de charme et de douceur. Le poëte dit à la Paix :

Tu souris ; et de Mars domptant la fière audace,
Tu vois fuir les combats devant tes yeux sereins ;
Ta présence bannit la guerre et la menace
Du cœur des souverains.

Ainsi, quand les Zéphyrs, sur leur aile fleurie,
Ramènent l'Alcyon, doux espoir des nochers,
Le flot grondant s'apaise, et roule sans furie
Du sommet des rochers.

(1) Ode XVI, page 262.

Voilà comment écrivait, parvenu à la force de l'âge et du talent, ce poëte que l'on prétend avoir promptement oublié les fruits de l'école de Racine, pour se jeter dans les bizarreries d'un style corrompu et d'une imagination déréglée; et voilà les vers que publiait, près de trente ans avant la révolution, celui que l'on a voulu faire passer pour un rimeur éclos dans nos troubles révolutionnaires, et qui leur a dû sa renommée.

Douze ans l'en séparaient encore, quand il composa sa première ode à *M. de Buffon* (1). Laharpe la critiqua durement et prolixement dans le Mercure, ce qui lui attira une douzaine d'épigrammes, plus ou moins, et ces jolis vers de l'*Epître sur la bonne et la mauvaise plaisanterie*:

Jadis il me louait dans sa prose enfantine;
Mais dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude, et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Laissant à part ces critiques toujours faciles quand on est décidé à traiter de barbare tout ce qui est neuf; d'insensé, tout ce qui est hardi; d'étranger au bon sens, tout ce qui l'est à la routine; et d'outrage fait à la langue, tout ce qui l'enrichit, je ne puis m'empêcher de regarder cette ode comme l'une des plus belles de Le Brun. Je ne trouve dans aucune autre, ni un vol plus audacieux, ni un plan plus grand et mieux tracé, ni une noblesse et une élévation plus soutenue d'idées et de style. Elle est remplie et animée tout entière par une triple fiction. L'idée de la première ne pouvait être plus ingénieuse. Le poëte personnifie le Génie; il s'adresse à lui; il célèbre ses découvertes, les systèmes qu'il a créés, les travaux qu'il a entrepris; et ce sont les systèmes et les travaux de Buffon lui-même. Les premières strophes sont de la poésie la plus pompeuse et la plus sublime.

Cet astre, roi du jour au brûlant diadême,
Lance d'aveugles feux et s'ignore lui-même,

(1) Liv. II, Od. XIII, pag. 114.

Esclave étincelant sur le trône des airs ;
Mais l'astre du Génie, intelligente flâme,
Rayon sacré de l'ame,
A sa libre pensée asservit l'univers.

O Génie ! à ta voix l'univers semble éclore !
Ce qu'il est, ce qu'il fut, ce qu'il doit être encore,
Malgré les tems jaloux, se révèle à tes yeux ;
Ton œil vit s'élancer la comète brûlante
Qui de la sphère ardente
A détaché ce globe autrefois radieux.

Tel qu'on nous peint Délos, au sein des eaux flottante,
Tu le vois dans sa course invisible et constante,
Sur son axe rouler dans l'océan des airs.
Aux angles des vallons tu vois encore écrite
La trace d'Amphitrite,
Et les monts attester qu'ils sont enfans des mers.

La strophe consacrée au dernier ouvrage que Buffon avait publié, aux *Epoques de la nature*, est plus sublime encore ; c'est, sans nul doute, une des plus belles qui existent dans aucune langue. C'est toujours au Génie que le poëte adresse la parole :

Au sein de l'infini ton ame s'est lancée ;
Tu peuplas ses déserts de ta vaste pensée.
La Nature avec toi fit sept pas éclatans ;
Et de son règne immense embrassant tout l'espace,
Ton immortelle audace
A posé sept flambeaux sur l'abîme des tems.

La seconde fiction est mythologique ou plutôt allégorique. Buffon sortait d'une maladie grave. Une fièvre ardente, une brûlante insomnie avaient fait craindre pour ses jours. On se rappelle la force physique et presque athlétique de cet homme célèbre ; c'était peut-être le premier accès de fièvre qu'il eût eu de sa vie ; c'est sur cela que la fiction est fondée. L'Envie blessée de ses succès, poussée à bout par la statue qui venait de lui être élevée, va chercher aux enfers la Fièvre et l'Insomnie. *Noires divinités*, leur dit-elle, *un demi-dieu nous brave !* Elle les excite à la vengeance, et les envoie attaquer le modèle de ce marbre qu'elle abhorre. *Quoi! M. de Buffon*

brave la fièvre et l'insomnie! écrivait un critique, et ce critique était Laharpe; *qu'est-ce que cela veut dire?* Cela veut dire, en poésie, que jusque là M. de Buffon s'était toujours bien porté et avait toujours bien dormi; pas davantage. Veut-on savoir ce que ce même critique put dire de la prémière strophe? il la traita d'*inconcevable amphigouri*.—Et les suivantes, et sur-tout celle des *Epoques de la nature*, qu'en dit-il?— Il n'en parla pas.

Continuons. Les deux monstres obéissent à l'Envie; et volent vers le séjour habité par le Pline français.

A peine elles touchaient au seuil du noble asile,
Que la fille d'Hébé l'abandonne et s'exile;
Morphée en gémissant voit flétrir ses pavots.
Leur vol a renversé ces tubes et ces sphères
Qui loin des yeux vulgaires,
Servaient du demi-dieu les sublimes travaux.

Déjà le grand homme languit; sa vie s'éteint; la nature jette un cri d'amour et d'épouvante; ce cri pénètre jusqu'aux bords du Cocyte : Lachésis et Clotho en sont émues; mais Atropos est inflexible, et

Déjà presse le fil entre ses noirs ciseaux.

C'en était fait; soudain une ombre tout en pleurs s'élance du fond de l'Elysée et se jette aux genoux de la Parque. C'est l'ombre d'une épouse que Buffon avait perdue à la fleur de l'âge et de la beauté. Il y a autant de douceur et de sensibilité dans sa prière qu'il y a, dans tout le reste, de nouveauté, de force et de grandeur.

« Ah! garde-toi de rompre une trame si belle;
Par le nom d'un époux ma gloire est immortelle;
Je lui dus le bonheur, qu'il me doive le jour.
Orphée, en t'implorant, obtint son Eurydice;
Que ma voix t'attendrisse!
Sois sensible deux fois aux larmes de l'Amour!

Dès mon aurore, hélas! plongée aux sombres rives,
Je ne regrette point ces roses fugitives
Dont l'amour couronna mes fragiles attraits :
O mort! combien pour moi ta coupe fut amère!
J'étais épouse et mère;
Un fils et mon époux font seuls tous mes regrets.

Ah! prends pitié d'un cœur qui s'immole soi-même,
Qui, par excès d'amour, craint de voir ce qu'il aime!
Qu'il vive pour mon fils, c'est vivre encor pour moi.
O Parque! ma douleur te demande une vie
Déjà presque ravie :
La moitié de lui-même est déjà sous ta loi. »

A peine elle achevait : le demi-dieu respire, etc.

Soyons de bonne foi, lorsqu'un poëte a produit un pareil chef-d'œuvre, (car il faut appeler les choses par leur nom,) lorsqu'au lieu des applaudissemens qu'il mérite, il est accueilli par des critiques pointilleuses, fausses et malveillantes, il paraît bien excusable d'avoir terminé la seconde édition de son ode par ce mouvement d'orgueil et ces expressions de mépris :

. . . . Qu'entends-je?
Quel reptile insolent coasse dans la fange?
Mes chants en sont plus doux; ses cris plus odieux.
Tandis qu'un noir Python siffle au bas du Parnasse,
Pindare avec audace
Vole au sommet du Pinde et chante pour les Dieux.

On a moins critiqué, ou, si l'on veut, plus généralement loué la seconde ode à M. de Buffon (1). Elle a pourtant encore éprouvé des critiques injustes; et si l'on en a cité de fort belles strophes, je ne me rappelle pas que l'on ait même parlé de celles que je regarde comme les plus belles; ce sont les deux strophes de la fin. Il est vrai que cela brûle à copier; cela est aussi trop beau, trop supérieur pour l'élévation des pensées, la sensibilité vraie et profonde, l'harmonie et la perfection du style, à tout ce qu'on pourrait vouloir mettre en parallèle.

Buffon! dès que rompant ses voiles
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton ame aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'Empyrée
Tu verras la France éplorée

(1) C'est la première du Recueil.

T'offrir des honneurs immortels,
Et le Tems, vengeur légitime,
De l'Envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talens et de vertus,
Je dirai, soupirant ta perte :
Illustre ami! tu ne vis plus!
La Nature est veuve et muette.....!
Elle te pleure, et son poëte
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès.

Figurons-nous ces vers chantés devant Buffon lui-même, sur une musique expressive (1), par une dame qui avait alors des talens aimables, et qui comprenait encore que l'on pût trouver beaux les vers de Le Brun et avoir quelque bon goût ; représentons-nous l'émotion de toute l'assemblée, et celle de l'illustre vieillard, qui se lève et qui embrasse, en fondant en larmes, et la cantatrice et le poëte........ Au lieu de nier ce qui est évident, de vouloir ternir ce qui est beau et ravaler ce qui est grand, ne vaut-il pas mieux, quand on aime son pays, la poésie et les lettres, jouir encore en idée, ou par le souvenir, de cette scène attendrissante et de ces beaux momens de la lyre française ?

J'ai cru devoir entrer dans quelques détails sur les premières grandes odes de Le Brun, pour y faire observer ce que sa manière avait été dès l'origine, en quoi elle consiste, et comment, en hasardant trop, en inventant presque toujours, le poëte, il est vrai, pouvait quelquefois donner lieu à de justes critiques ; mais combien

(1) C'était Mlle Beaumesnil de l'Opéra qui avait mis cette ode en musique, à la demande de Mme de G...., et ce fut cette dame qui la chanta, en s'accompagnant de la harpe. J'ai entendu ailleurs, et eu entre les mains cette musique. Plusieurs strophes que je me rappelle encore étaient remarquables par la grâce, l'expression, et par une heureuse facilité.

plus souvent les critiques dures et violentes qu'on en a faites, ont eu des causes toutes contraires à l'esprit de justice, à la connaissance et au sentiment de l'art. Maintenant le lecteur impartial est instruit; il peut ouvrir au hasard les six livres dont ce recueil est composé, il y trouvera, d'un bout à l'autre, ce style et cette manière. Je ne m'arrêterai donc plus à en citer des exemples, je ne ferai que désigner, dans chaque livre, les grandes odes où il y aurait, pour le bien de l'art, le plus d'observations à faire, et pour le plaisir du lecteur, le plus de citations à prendre.

Je mettrai de ce nombre, et au premier rang, l'ode *sur l'enthousiasme* (1), que quelques taches ne peuvent pas empêcher d'être une des plus grandes et des plus riches productions de notre muse lyrique; je citerai l'ode *sur le passage des Alpes* par le prince de Conti, consacrée à la gloire de ce prince après sa mort; et celle sur l'*état de décadence de l'ancienne monarchie française*, faite vers la fin du règne de Louis XV; et dans un genre plus doux, quoique toujours d'un grand style et dans de grandes proportions, l'ode du troisième livre, intitulée *Astrée, ou les regrets de l'âge d'or*, et celle qui porte le nom d'*Europe*, et celle qui est adressée *à Vénus*. Dans le quatrième livre, outre plusieurs odes citées plus haut, la traduction du *Pindarum quisquis studet æmulari* d'Horace, traduction qui réunit la hardiesse à l'exactitude, et le mérite d'une version fidèle à la liberté d'une composition originale. Dans le cinquième, l'ode charmante *Sur nos paysages*, dont chaque strophe, à une ou deux près, offre un petit tableau parfait, et qui forme, dans son ensemble, une galerie de paysages délicieux; et la grande ode morale *Contre le luxe*; et la sublime et terrible ode intitulée *Alcée contre les juges de Lesbos*, unique dans notre langue, et sans modèle, même dans l'antiquité; et malgré quelques strophes qui sentent un peu trop le travail d'une composition plus réfléchie que dictée par l'enthousiasme, l'ode qui a pour titre *Les conquêtes de l'homme sur la nature*; et l'ode vraiment anacréontique

(1) Liv. II, Ode I, pag. 73.

Sur les avantages de la vieillesse, et celle qui, de l'aveu même de tous les critiques, est la plus belle de l'auteur, j'ajouterai une des plus belles que nous ayons dans notre langue, et qui existent dans aucune, l'ode *Sur le vaisseau le Vengeur*. Dans le sixième livre, enfin, je citerai encore l'ode si piquante par son sujet, et si brillante dans son exécution, intitulée *Mes souvenirs, ou les deux rives de la Seine*; et ce sublime *Chant d'un philanthrope pendant les horreurs de l'anarchie*; et cette grande *Ode nationale contre l'Angleterre*, l'une des dernières, et l'une des plus grandes compositions de l'auteur; et cet *Exegi momentum*, où l'on voit sans doute l'élan d'un orgueil poétique un peu fort, mais qui suffirait seul pour le justifier.

Voilà donc vingt-cinq grandes odes, au moins, qui sont, par leur étendue, par les sujets qu'elles traitent, par les mouvemens, par les images et par le style, dignes d'être placées parmi nos plus belles poésies lyriques. Quel est celui de nos grands poëtes dont on en peut compter autant? J'en pourrais indiquer beaucoup d'autres sur divers sujets, telles que celle qui a pour titre : *A nos sybarites sur le jour de la moisson*; et l'ode satirique *Contre Sisyphe*, et celle où l'auteur soutient *Que l'étude de la nature est préférable même à celle des anciens*. J'ajouterais l'ode élégiaque *Sur la mort de Lycoris*, et celle qui fut écrite *Pendant une maladie de l'auteur*; et la très-belle ode, quoique de peu d'étendue, qui a pour titre : *Arion*; et enfin un grand nombre d'autres, dont les sujets sont aussi variés que le rhythme et les formes, mais dont les titres seuls tiendraient ici trop de place, et dont la simple nomenclature, puisque je ne puis plus me permettre aucun détail, ferait trop ressembler cet article à une table des matières.

Et je n'ai encore rien dit d'un nombre, pour le moins égal, de petites odes anacréontiques, bachiques et galantes, qui, entremêlées avec les grandes odes, délassent agréablement l'esprit du lecteur. Pour délasser aussi celui des nôtres que cette sèche énumération peut fatiguer, je finirai par citer deux de ces petites odes tout entières, l'une du premier, l'autre du second

livres. Elles pourront leur donner une idée de la manière dont Le Brun, si audacieux et si grand dans les grands sujets, savait, dans les sujets agréables, adoucir ses couleurs et rabaisser son vol sans renoncer cependant à cette poésie de style qu'il ne croyait étrangère à aucun genre. La première de ces deux odes est en dialogue. Elle n'a que huit vers; mais dans un si court espace elle offre une vaste scène, et met, pour ainsi dire, sous les yeux l'Olympe, le triomphe du maître des Dieux et sa défaite. On la croirait tirée de l'Anthologie.

Querelle de Jupiter et de l'Amour.

JUPITER.

D'un trait je puis te mettre en poudre;
Sors, faible enfant, sors de ma cour.

L'AMOUR.

Va! mon arc se rit de ta foudre;
Crains ce faible enfant, crains l'Amour.

JUPITER.

Orgueilleux! connais mon empire;
Vois-tu ces géans foudroyés?

L'AMOUR.

Dieu tonnant! vois Léda sourire;
Deviens cygne, et tombe à mes pieds.

L'autre est plus longue, et d'une couleur de style un peu plus forte, mais d'un goût exquis. Sans être une imitation précise d'aucun ancien poëte, elle respire, en général, l'imitation des anciens et particulièrement le génie d'Horace.

A un jeune ami (1).

A ta volage Cythéride,
Ami, c'est trop donner de regrets et de pleurs,
Abjure une plainte timide;
Dédaigne une amante perfide
Dont la pitié superbe insulte à tes douleurs.

Souviens-toi des mœurs de Bysance (2)!
Digne de ton berceau, maîtrise la beauté :

(1) C'était l'intéressant et malheureux André Chénier.

(2) André Chénier, ainsi que son frère, était né à Constantinople.

Ou du moins implorant l'absence,
Arme-toi contre la puissance
De ces yeux où périt ta douce liberté.

En vain l'élégie éplorée
Te peindrait exhalant ta douleur et tes jours;
Serais-tu beau comme Nirée,
Une douleur désespérée
Jamais ne ralluma le flambeau des Amours.

Je sais bien qu'Achille à ton âge
Pleura pour Briséis au fond de ses vaisseaux;
Et ses cris frappaient le rivage
Où Thétis, comme un doux nuage,
A ses yeux désolés s'éleva sur les eaux.

Mais tu sais qu'une docte lyre
Charma le désespoir de ce jeune lion;
La gloire prompte à lui sourire
Triompha de ce vain délire;
Et ses pleurs essuyés menaçaient Ilion.

Entends-tu le cri de la gloire?
Cours défendre ces bords où pâlit le croissant;
De Vénus éteins la mémoire;
Ceins le glaive de la Victoire,
Et fais payer tes pleurs au Scythe frémissant.

J'en pourrais citer un grand nombre d'autres, et maintenant que j'ai transcrit ces deux-ci, je m'en rappelle plusieurs qui me semblent plus agréables, ou plus piquantes. Il y en a de tout-à-fait anacréontiques; il y en a aussi que l'on pourrait nommer élégiaques, telles que presque toutes celles qui sont adressées à Adelaïde, dans le troisième livre, et à Lucile dans le cinquième. Je regrette aussi de n'avoir pu parler avec quelqu'étendue d'aucune des grandes odes faites dans un âge avancé, pour faire voir que la manière et le style y sont absolument les mêmes que dans celles de la jeunesse et de l'âge mûr de l'auteur; car ce n'est point ici un de ces recueils de vers dans lesquels l'amitié, l'obligeance, et souvent l'esprit de coterie ou de parti trient avec peine quelques vers heureux, et les citent pour exemple du mérite général d'un

ouvrage où ils sont presque seuls; c'en est un où des dispositions toutes contraires peuvent seules engager à ne citer que des défauts, à donner pour constant que c'est ce qui y domine, et à paraître embarrassé pour y démêler quelques beautés.

Des défauts, il y en a sans doute, et même d'assez graves. Les deux principaux sont ou des nouveautés hasardées et quelquefois tout-à-fait inadmissibles, ou des jeux d'esprit et des oppositions affectées, qu'il est étonnant qu'un poëte nourri toute sa vie des études les plus saines, et qui n'eut jamais sous les yeux que les modèles les plus purs, se soit permis. Je ne donnerais point pour exemple du premier de ces défauts les deux vers de la seconde ode à M. de Buffon :

> Poursuis ! que tes nouveaux ouvrages
> *Remportent* de nouveaux outrages.

Ce mot seul *remportent*, au lieu de tout autre mot qu'il eût été facile de trouver, fait voir les outrages de l'envie comme des récompenses et des prix. Je ne choisirais pas non plus, dans l'ode sur l'enthousiasme, ces vers sur l'invention des aérostats :

> Et Mongolfier quittant la terre
> *Se précipite* dans les cieux,

Aucun des mots communs qui se présentaient naturellement, ne pouvait peindre aussi bien que *se précipite* la rapidité prodigieuse avec laquelle s'élevèrent quelques uns des premiers aérostats. Je respecterais aussi, ou plutôt j'admirerais dans une autre ode cette expression qui consacre un fait réel, honorable pour un artiste français :

> Quand Vernet peignit la tempête,
> Neptune, écumant sur sa tête,
> *Admira* les traits du pinceau.

Ici la mer, ou même, si l'on veut, la vague, personnifiée par ce seul mot qui lui donne un sentiment, comme la poésie le peut et le doit, fait elle-même tableau; et le poëte se montre le rival du peintre. Mais dans cette sublime ode sur l'enthousiasme, je citerais, comme le

trait peut-être le plus fort et le plus répréhensible en ce genre, ces quatre vers :

Les ames de gloire effrénées ;
Par un essor inattendu,
Se plongent dans leurs Destinées
A travers l'obstacle éperdu.

Ce n'est pas que l'ingénieux auteur ne trouvât moyen de les défendre, et qu'il ne tînt sur-tout beaucoup au dernier vers. Les lâches ont peur de l'obstacle, disait-il, et fuient éperdus devant lui ; les braves l'affrontent et le renversent ; c'est à lui de fuir et d'avoir peur. Je persisterais cependant à blâmer cet excès d'innovation et d'audace, comme je l'ai fait du vivant même de Le Brun, et de vive voix et par écrit.

Le second défaut se fait sur-tout sentir dans ses petites odes, pleines d'images gracieuses, de pensées fines et délicates, mais qui vont quelquefois jusqu'à une sorte d'affectation et de raffinement. Cela est cependant plus rare qu'on ne l'a prétendu ; on ne pourrait trouver dans tous les six livres aucun autre exemple d'idées et d'expressions antithétiques et peu naturelles aussi condamnable que cette strophe entière d'une ode, d'ailleurs charmante, *A un ami quitté par sa maîtresse* (1).

Ah ! poursuivre la chimère
D'un espoir désespérant,
C'est vouloir dans l'onde amère
Boire un flot désaltérant ;
C'est, Danaïde insensée,
Remplir une urne percée ;
C'est aux vents tendre ses rets ;
C'est prêter avec démence
Une crédule semence
A d'insolvables guérets.

Mais pour être juste, il faut ajouter que cet exemple est unique dans tout le recueil, et que le reste de l'ode même d'où il est tiré est plein de grace, en même tems que de poésie et de nouveauté. Je n'en veux pour preuve

(1) L. IV, od. XXIV, p. 286.

que la dernière strophe, que j'offre ici au lecteur ami des vers, pour le consoler de l'autre.

C'est donc peu que l'infortune
Nous laisse un noir souvenir;
Et notre crainte importune
Rêve des maux à venir!
Telle, aux bocages de Gnide,
Dormant d'un sommeil timide,
La colombe des amours,
Par un vain songe obsédée,
Souvent expire en idée
Sous l'ongle absent des vautours.

J'ai tâché de faire connaître au public plutôt par des citations que par des discussions quel est le mérite réel d'un poëte lyrique qu'on ne lui a pas présenté jusqu'ici sous les mêmes traits. J'ai repris d'un peu loin ce sujet, et l'ai rattaché aux grandes questions du style poétique sur lesquelles l'exemple des grands lyriques anciens, étrangers et même français, pouvait seul jeter du jour. Je crois qu'il en résulte, à tous les yeux non prévenus, une preuve très-évidente, que Le Brun considéré comme poëte lyrique, mérite, et ne peut manquer d'obtenir dans la postérité une place éminente sur notre Parnasse. C'est à cette postérité seule qu'il appartient de lui assigner son véritable rang. Il me reste à le considérer dans les autres genres qu'il a traités; c'est ce que je ferai plus brièvement, ces genres n'ayant pas pour nous, à mon avis, la même importance que celui dans lequel nous n'avions encore qu'un, ou tout au plus deux poëtes à qui l'on pût donner le nom de grand. GINGUENÉ.

(Le dernier article à un prochain numéro.)

Essai sur le Journalisme, depuis 1735 jusqu'a l'an 1800. — Un vol. in-8°. — Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *D. Colas*, imprim.-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

(SECOND ARTICLE.)

Les rédacteurs de ces nombreux *Magasins*, *Chroniques*, *Revues*, etc. qui paraissent en Angleterre, se don-

nent rarement la peine de faire une analyse raisonnée des ouvrages nouveaux ; ils en publient de longs fragmens dans huit ou dix numéros consécutifs ; quelquefois ils n'émettent pas même leur opinion sur le livre : et, en effet, leur opinion ne serait-elle pas superflue ? Le lecteur qui a vu passer sous ses yeux le livre presque entier, peut aussi bien juger que le journaliste, et n'a pas besoin qu'on l'aide à penser.

Cette méthode pourrait ne pas plaire en France, aux auteurs eux-mêmes, qui craindraient que les lecteurs ne se contentassent des longs extraits qu'ils liraient de leurs ouvrages, et se dispensassent de les acheter ; elle ne pourrait d'ailleurs être employée que dans les journaux entièrement littéraires : ceux qui sont à la fois politiques ne trouveraient point assez de place pour des articles si étendus.

Mais en citant beaucoup plus qu'on ne le fait en France, même dans les journaux littéraires, on peut ne pas copier le livre entier, ni s'interdire toutes réflexions. C'est ce mode d'extraire que je vais employer ici en rendant compte de *l'Essai sur le Journalisme*.

L'auteur ne s'est nommé ni dans le titre, ni dans le corps de l'ouvrage ; mais il me semble que c'est uniquement par oubli ; car, dans un endroit de son livre, il annonce qu'il *le signe de son nom*, et partout il se désigne comme l'auteur d'ouvrages très-nombreux et connus, entr'autres de *la Philosophie de la Nature*.

« Il est un tort dont je m'accuse, dit-il dans une note » préliminaire, et que, sur la fin de ma carrière, je suis » loin de dissimuler ; c'est d'avoir, pendant le cours de » plus de cinquante ans, publié près de soixante vo- » lumes : fécondité qui cependant n'approche pas des » trente-six mille traités que l'antiquité attribue à Hermès » Trismégiste, et encore moins des quarante énormes » in-folio de la collection réunie des œuvres du petit » Albert-le-Grand et du bienheureux Thomas d'Aquin. »

On sent bien que c'est ici une plaisanterie de l'auteur, et que le premier, sans doute, il ne trouve pas son excuse très-bonne. On ne lit plus, depuis long-tems, ni Albert, ni Thomas ; et il espère bien, j'en suis sûr, qu'on n'ou-

bliera pas sitôt *la Philosophie de la Nature*, *l'Histoire des Hommes*, *Homère et Orphée*, etc. etc.

Quant à l'*Essai sur le Journalisme*, je ne sais ce qu'en penseront d'autres critiques; mais, pour moi, ce n'est point sans un grand intérêt que je lis les réflexions des hommes qui, comme M. de Sales, ont vécu près de Voltaire, ont joui souvent et profité des brillantes conversations de Diderot, qui me rapprochent enfin de tous les hommes célèbres dont j'ai été habitué, dès mon enfance, à admirer le génie ou les talens.

Dès les premières pages, par exemple, M. de Sales me fait connaître la tournure d'esprit d'une femme qui, surtout depuis quelques mois et long-tems après sa mort, recommence à faire du bruit dans le monde :

« J'ai connu dans ma jeunesse, dit-il, cette Mme du » Deffand qui m'étonnait par ses saillies d'un genre neuf, » lors même que sa raison était évidemment en éclipse; » mais sa société n'avait pour moi que le frivole attrait » d'une curiosité de circonstances : je m'imaginais tou- » jours converser avec ces êtres fantastiques du monde » imaginaire dessiné par Cyrano de Bergerac; mon cœur » tout de feu était d'ailleurs aussi révolté que mon en- » tendement; l'incompréhensible marquise n'aimait per- » sonne, et, à l'inverse de Grimm, elle ne s'aimait pas » elle-même. On peut admirer une fois des personnages » pareils, mais en désirant que le moule en fût brisé, » pour justifier la nature et consoler les êtres purs qui » ne deviennent ses chefs-d'œuvre que parce qu'ils » savent aimer. »

Mais, ce qui vaut mieux que de s'arrêter sur le portrait de cette vieille du Deffand, l'auteur parle souvent de Voltaire, et toujours avec enthousiasme. Il l'a vu dans son intérieur; il a pu juger de ses excellentes qualités, donner témoignage de ses bonnes actions, rappeler sa gaîté à-la-fois bienveillante et maligne. On ne sera peut-être pas fâché de savoir ce que le philosophe de Ferney pensait de certains journalistes, et combien il regrettait le tems qu'il avait passé à leur répondre.

« J'ai un peu trop abusé, disait-il, de ma supériorité » sur ces imperceptibles folliculaires qui ne prouvent

» leur existence que par leurs piqûres. Le tems que j'ai
» perdu à démontrer qu'il y avait un intervalle incom-
» mensurable entr'eux et les gens de lettres, m'a peut-
» être coûté un troisième poëme épique et cinq ou six
» tragédies....

» Il faut, ajoutait-il, pour avoir une ombre de bon-
» heur dans ce meilleur des mondes, badiner avec la vie.
» Fontenelle, sans passion, ne lisant jamais les satires où
» l'on flétrissait ses ouvrages, et jouant pour ainsi dire
» avec les flèches qu'on lui décochait, est mort centenaire.
» Il me prend quelquefois envie d'être aussi froid que ce
» bel esprit, d'ailleurs homme de mérite, et qui nous a
» transmis le dernier souffle du beau siècle de Louis XIV,
» pour me créer, à sa manière, une espèce d'immortalité
» de sommeil. »

Il faudrait prendre le parti des Journalistes contre Voltaire, si vraiment il les eût tous rangés dans la même classe. Plus d'une fois il dut trouver parmi eux, des critiques honnêtes et francs, à qui il ne pouvait refuser et qui méritaient le titre *d'hommes de lettres*; plus d'une fois il aurait pû profiter de leurs observations. Mais telle est la susceptibilité même des auteurs du plus grand talent: la *piqûre* du dernier des folliculaires leur est plus sensible, plus douloureuse que les éloges même ne leur ont fait de plaisir. A plus forte raison reçoivent-ils sans reconnaissance, et souvent avec dépit, des observations sages, judicieuses, mais sévères.

M. de Sales ne reconnaît d'hommes de lettres que *ceux qui ont publié des ouvrages*. C'est ce que certainement on lui contestera. Si la littérature a des règles, des principes, c'est un art; on peut en apprendre la théorie, et conséquemment on peut en juger les productions. Ainsi on ne passera point à l'auteur cette espèce de maxime, qu'il émet pourtant avec confiance:

« L'homme de lettres par excellence ne pouvant être
» jugé que par ses pairs, a droit à ne point regarder
» comme lui étant affilié, le simple Journaliste qui n'a
» pas constaté son existence littéraire par quelques ou-
» vrages.... »

Mais ce qui suit immédiatement, me paraît plus juste:

« L'homme de lettres (celui qui a publié quelques ou-
» vrages), qui a le malheur de se faire Journaliste, offre
» dans sa lutte une chance plus favorable à son adver-
» saire, parce que ses écrits étant répandus, c'est l'opinion
» publique qui met le poids dans la balance, et qu'à la
» différence du gazetier inconnu, qui ne donne aucun
» gage de ses lumières, il s'expose, s'il a tort, au droit
» de représailles.... »

Il me semble que la question à examiner n'est pas celle-ci : pour être bon journaliste, faut-il de toute nécessité avoir publié des ouvrages ? Il en est une bien plus importante : ne serait-il pas à désirer pour l'intérêt des lettres, sinon pour celui des journaux, que la critique fût toujours impartiale et décente ? Je crois avoir, dans un premier article, prouvé suffisamment l'affirmative.

Mais tel n'était point le plan de M. de Sales : il voulait démontrer, par des exemples, qu'il existe une secte éternellement ennemie des lumières, qui pour les éteindre, s'est servi du pouvoir qu'ont usurpé les journaux ; et il a esquissé l'histoire de cette secte avec esprit, souvent avec cette vigueur de style que donne l'indignation. C'est l'abbé Desfontaines qu'il regarde comme le fondateur du *Journalisme*.

« Desfontaines ne dissimulait à personne, dit M. de
» Sales, qu'il n'était armé que pour faire une guerre de
» corsaire : le sage abbé Prevost lui ayant écrit pour le
» ramener à des principes de justice et de tolérance ;
» *Alger*, répondit le pirate, *mourrait de faim, s'il restait*
» *en paix avec ses ennemis*. L'algérien Desfontaines ne
» mourut pas de faim ; car il se faisait payer ses feuilles
» mensongères au poids de l'or ; mais il mourut en guerre
» avec ses nombreux ennemis, qui se vengèrent sur sa
» mémoire. »

Après l'abbé Desfontaines, c'est de Fréron que s'occupe l'historien du Journalisme. Il dit sa bassesse, sa honteuse conduite, son courage digne d'une meilleure cause. Mais telle est la générosité peut-être excessive de M. de Sales, tels sont ses principes de loyauté, qu'il blâme Voltaire de s'être trop vengé de son ennemi, d'avoir employé contre

lui des armes que reprouvent l'humanité, l'honnêteté, d'avoir fait enfin *le pauvre diable* et *l'Ecossaise*. Lorsqu'on professe ces sentimens de douceur et de philanthropie, peut-être n'est-on pas appelé à écrire contre le Journalisme. C'est avec une massue qu'Hercule combattit l'hydre, et pour nétoyer les étables d'Augias, pour se garantir du méphitisme qu'elles exhalaient, lui eût-il suffi de se parfumer d'essence de rose? M. de Sales désapprouve même, comme trop injurieux, le jugement que portait Laharpe de l'auteur de *l'Année littéraire*, lorsqu'il disait dans sa *correspondance*: « Fréron n'a jamais écrit qu'en homme de collége qui prodigue les figures triviales et ne connait point la bonne plaisanterie; il ne s'est long-tems soutenu que par des scandales, son nom seul eût pu décrier la meilleure cause. Il a vécu frappé d'une proscription sociale, accablé du mépris public auquel il s'accoutumait, et après avoir été méchant, lâche et imposteur pendant trente ans, il est mort insolvable. » Et pourquoi ce jugement serait-il trop rigoureux, s'il est mérité? M. de Sales ne dit-il pas lui-même en finissant son chapitre sur ce Zoïle du 18e siècle: « Fréron cessa » d'exister pour l'opprobre et pour le malheur en 1776. » Il fut reconnu, après sa mort, que l'intolérant arche» vêque de Paris, Christophe de Beaumont, le pension» nait pour dire du mal des philosophes. » Certainement un censeur de cette espèce ne méritait aucun ménagement.

Les successeurs de Fréron ne furent ni moins emportés, ni moins virulens. Montesquieu, d'Alembert, les principaux auteurs de l'Encyclopédie, tous les hommes de lettres enfin, qui se faisaient un nom dans la littérature, étaient les dignes objets des satires, des calomnies de la *Gazette ecclésiastique*, des *Mémoires de Trevoux*, etc., etc.

Le nom de Linguet devait figurer dans l'histoire du Journalisme: aussi M. de Sales s'arrête-t-il un moment sur ce paradoxal écrivain.

« Linguet, né avec une imagination ardente, dont » rien ne tempérait la fougue, et une ambition de tout » embrasser, ce qui l'empêchait de rien saisir, com-

» mença sa carrière littéraire par des chutes. Il fit une
» histoire du *Siècle d'Alexandre* sans matériaux, et des
» *Révolutions de l'Empire romain* avec des paradoxes. Il
» se releva un peu dans sa *Théorie des lois*; mais en
» rabaissant à son petit niveau Montesquieu son maître,
» ainsi que celui de tous les hommes qui raisonnent ou
» déraisonnent sur l'abîme incommensurable des lois;
» mais en substituant à la simplicité sublime de son
» modèle un échafaudage absurde de tropes et de méta-
» phores, qui gâterait jusqu'à l'éloquence académique;
» mais en faisant de des discussions philosophiques un
» prétexte pour désoler les nombreux ennemis qu'il
» s'était créés, en les abreuvant du poison de la haine
» et du fiel de la satire.

» Linguet, dans l'origine de ses travaux, voulut
» qu'on parlât de lui; il n'écrivait pas pour instruire,
» mais pour que son nom passât par toutes les bouches
» et occupât toutes les trompettes de la renommée. Ce
» premier faux pas influa sur toute sa vie, et ses triom-
» phes clandestins dans l'art de nuire, lui firent perdre
» ses titres à des succès légitimes.

» On ne peut disconvenir que sa manie d'innover,
» qu'il regardait comme l'apanage d'un esprit créateur,
» n'ait contribué à rendre le public injuste sur ses vrais
» titres littéraires. C'est lui qui a comparé Sulli à l'abbé
» Terrai; qui a écrit contre d'Alembert, Voltaire et le
» chancelier de l'Hospital, et qui de la même plume en-
» censait Tibère et le duc d'Aiguillon; c'est lui qui
» voulait que les *Provinciales* fussent dévouées à l'oubli;
» qui écrivait contre le *poison lent* du pain, indiquait
» aux oppresseurs le danger des Lettres, et faisait l'apo-
» logie raisonnée de l'esclavage. »

C'est en suivant ainsi les *annales orageuses* du journa-
lisme, que M. de Sales arrive à l'époque de la révolution.
« Jamais, dit-il, le journalisme n'a plus triomphé que
dans les dix ans qui se sont écoulés, depuis que
Louis XVI donna sa couronne à l'assemblée consti-
tuante. » C'est alors que le Journalisme immola de plus
illustres victimes : il ne se contenta plus d'attaquer la
gloire littéraire; mais il chercha dans les plus nobles

classes de la société le mérite et la vertu, pour les livrer aux bourreaux. Le Journalisme était le digne allié du jacobinisme. On le voit ainsi servir toutes les sectes qui veulent dominer, sur-tout lorsque ces sectes ont pour objet l'anéantissement des lumières, des idées grandes et libérales. Là, M. de Sales jette un coup-d'œil sur les nombreux journaux qui, à la fatale époque de la révolution, étaient les guides, les phares de l'opinion publique. On dit que, dans son immense bibliothèque, il possède une collection complette de toutes ces feuilles périodiques : collection devenue précieuse pour l'histoire, et la seule peut-être qui existe en Europe.

Le reste du livre de M. de Sales est presqu'entièrement consacré à la défense de ses propres ouvrages contre les attaques de quelques journalistes. Certainement c'est un tort aux journalistes d'avoir injurié un écrivain doux, paisible, qui a employé sa longue vie à publier toutes les vérités qu'il a cru utiles ; qui les a soutenues avec zèle, avec talent ; qui n'a jamais peut-être souillé d'une satyre, d'une injustice, sa plume franche et pure ; qui enfin est parvenu à une honorable vieillesse, *sans tache et sans reproche*.

M. de Sales avait donc bien droit de se défendre. Mais, je l'avouerai, il a mal choisi le moment et la place pour publier une apologie de ses ouvrages. N'a-t-il pas craint de ne paraître s'armer contre le journalisme que pour venger des injures personnelles ?

J'aurais aussi désiré dans l'ouvrage plus d'ordre, plus de méthode ; mais il ne faut pas oublier que l'intention de l'auteur n'a été que de publier une esquisse, un *essai*.

Peu importe qu'il l'ait écrit avec plus ou moins de méthode, si on le lit avec plaisir et fruit. Or, on y trouvera souvent des anecdotes curieuses et piquantes, des pensées justes et originales. Le résultat que tireront de cette lecture tous les bons esprits, est que, pour contrebalancer du moins, sinon pour empêcher les critiques injustes, fausses, indécentes, il serait à désirer qu'il s'élevât un journal sur les opinions duquel le public pût compter avec confiance, qui fût comme un tribunal de justice et de paix où porteraient leurs réclamations les

auteurs blessés par de rigoureuses et injustes censures. Ainsi l'on vit long-tems ces nobles fonctions exercées par l'estimable *Journal des Savans*. M. de Sales me fournira encore à ce sujet une dernière citation.

« Rien n'honore plus les lettres que la longue et hono-
» rable existence de ce *Journal des Savans*, dont j'ai
» connu presque tous les coopérateurs influens, qui
» régnait sur l'opinion publique, lorsqu'elle n'était pas
» dépravée, et comptait, dans son bon tems, cent mille
» lecteurs éclairés, non pas entassés sur un seul point,
» mais disséminés dans toutes les Académies et les Uni-
» versités de l'Europe.

» Ce Journal n'a jamais été confié qu'à des hommes
» de lettres du premier ordre, qui avaient fait leurs
» preuves de lumières, d'érudition et de vertu. On y
» discutait sans disputer, on mettait les poids dans la
» balance; et une analyse sortie de cette espèce de bu-
» reau généalogique de Chérin, était un titre de noblesse
» qui ouvrait, à un homme de lettres jusqu'alors in-
» connu, la porte de tous les chapitres où il voulait
» s'affilier.

» Le gouvernement, sur-tout sous les deux règnes
» des derniers Bourbons, s'honorait de protéger cette
» institution mère, qui correspondait d'ailleurs avec
» toutes les Sociétés littéraires de l'Europe, telles que
» les propagateurs des *Transactions philosophiques* et
» les têtes pensantes qui organisaient les Académies. Le
» conseil des coopérateurs de ce Journal à jamais recom-
» mandable, était mis sous la surveillance spéciale des
» chanceliers de France et de ses gardes des Sceaux. Il
» s'assemblait au Louvre, où il fut long-tems présidé
» par l'illustre Malesherbes, et conserva le palladium
» des lumières jusqu'en 1793, époque où le délire révo-
» lutionnaire tenta de faire un nouveau monde, en exter-
» minant, dans l'ancien, les richesses, le génie et la
» vertu. »

Ne voilà-t-il pas tracé en peu de mots le plan d'organisation du journal dont les véritables gens de lettres attendent l'établissement, autant que le redoutent les écrivains qui vivent de scandales et de calomnies?

A. Z.

AMÉLIE ET JOSEPHINE, OU LA SURPRISE.

(SUITE ET FIN.)

Arrivés à sa cure, dit Joséphine, je conjurai mon père à genoux de m'expliquer cette effrayante énigme ; je ne pouvais plus supporter cette ignorance et cet état d'anxiété : il me montra une lettre du baron. Il lui disait qu'il lui renvoyait sa fille, déjà aussi coupable, à ce qu'il avait lieu de le croire, au moment où il l'avait épousée, qu'elle l'était actuellement. En présence de plusieurs témoins, et lorsque je le croyais absent, il avait trouvé, pendant la nuit, (je rougis, madame, de vous répéter cette infamie) son chasseur Frantz dans ma chambre, et il avait en main les preuves les plus positives, que cette indigne liaison s'était formée pendant qu'il était malade chez nous, et qu'elle avait continué depuis ; que le misérable avait échappé à sa rage ; qu'il m'avait épargnée en considération des secours qu'il avait reçus de mon père et de moi pendant son malheureux séjour chez nous ; qu'il m'épargnerait encore, mais que je ne devais plus me regarder comme sa femme, et qu'il espérait que je n'apporterais aucun obstacle au divorce qu'il allait solliciter.

Si vous me croyez innocente, madame, vous devez comprendre à quel point cette lettre déchira mon cœur. Nous ignorions complétement de quel moyen on s'était servi pour persuader à mon mari une calomnie aussi scandaleuse : je voyais seulement que j'étais la victime d'une horrible scélératesse, et je ne pouvais en accuser que le baron Dorneck ; mon père partageait mes soupçons, mais je vous assure, madame, que, malgré l'excès de mon malheur, mon cœur saignait plus pour Lindau que pour moi-même ; je connaissais sa profonde sensibilité et son amour pour moi, ses souffrances devaient être inexprimables. Je suppliai mon père de me permettre de lui écrire : il reconnaîtra, lui dis-je, le langage du cœur et de la vérité ; mon innocence sera découverte. Mon père y consentit. J'écrivis.... et je ne reçus point de réponse ; nous ne savions pas même où il était ; ma lettre fut adressée à un banquier à Leipsick, qui était chargé de ses affaires.

Et vous ne l'avez pas revu depuis, demanda Amélie ?

Jamais, pas même lorsque, quelques semaines après,

ma santé succomba enfin aux agitations de mon ame; je fus très-malade, mais quel fut mon saisissement quand le médecin que mon père appela à mon secours, me déclara qu'il me croyait enceinte..... Ah! cette espérance que j'avais désiré si vivement de voir réalisée, qui manquait seule à mon bonheur, il y avait si peu de jours, me remplissait actuellement d'angoisse, de crainte, et cependant de joie et d'espoir. Mon père communiqua cette nouvelle au baron; nous ne reçûmes point encore de réponse, mais quelques semaines après un avocat vint en son nom nous faire part de ses propositions: « Si je consentais sans difficulté au divorce qu'il allait demander, il m'assurerait la somme de mille écus par an, sous la condition que je me reconnaîtrais coupable de ce dont j'étais accusée, et convaincue par les preuves les plus positives, et que je ne porterais plus son nom. » L'avocat était chargé d'une déclaration signée du baron de Dorneck, d'un domestique, de ma femme-de-chambre et de l'intendant, qui témoignaient avoir trouvé le chasseur dans ma chambre à coucher, la nuit que mon mari était absent; il avait de plus beaucoup de lettres de cet homme, adressées à un de ses amis au service du baron Dorneck, quelques-unes datées du tems où il demeurait chez mon père avec son maître, et d'autres plus récentes, par où cet infame lui confiait notre prétendue liaison: il s'égayait sur l'aveuglement de son maître qui ne s'apercevait de rien, et prenait pour son compte toutes les preuves d'amour que je ne cessais de lui donner: depuis mon mariage il en plaisantait encore de la plus indigne manière, en disant qu'il était aussi content de *la belle baronne* que de *la charmante fille du pasteur*. Dans la dernière écrite le même jour avant la fatale nuit, il lui faisait part de la coupable espérance que lui donnait l'absence du baron. Un autre paquet de lettres, trouvées dans mon bureau, m'étaient adressées à moi-même. — Epargnez-moi, madame, la honte de vous parler du contenu de ces odieux et scandaleux papiers, qu'il me fut impossible de lire, tant j'en fus révoltée: c'était bien l'écriture du chasseur; pendant que son maître était malade, il lui avait souvent servi de secrétaire en ma présence; depuis mon mariage, dont je le regardais comme la première cause, je me servais de lui de préférence aux autres domestiques, et j'avais eu plusieurs comptes de sa main; je lui avais souvent fait de petits présens, et ma bonté, ma reconnaissance tournaient contre moi d'une manière aussi

affreuse. Je rejetai avec horreur cette infame correspondance, et je refusai avec fermeté mon consentement à un divorce qui aurait pour base mon déshonneur. Je déclarai à l'avocat, en présence de mon père, que, quoiqu'il ne me fût pas possible de découvrir l'odieuse trame dont j'étais la victime, comme je savais au moins que j'étais innocente, je devais au titre d'épouse du baron de Lindau et de mère de son enfant, de ne pas abandonner mon honneur si indignement outragé.

L'avocat fut frappé de ma fermeté : il voulut m'effrayer par la force des lois, mais le sentiment de mon innocence me mit au-dessus de toute crainte ; il partit avec ma déclaration. Huit jours après il revint avec une lettre du baron de Dorneck, dans laquelle il lui disait « que son oncle » blessé jusqu'au fond de l'ame de l'indigne conduite d'une » personne qu'il avait honorée de son cœur et de sa main, » et ne voulant plus rien avoir à démêler avec elle, l'avait » chargé de terminer cette affaire. La nouvelle de ma gros- » sesse l'avait extrêmement frappé : ayant vécu deux ans » avec son oncle sans avoir eu d'enfant, il fallait attendre » le résultat ; mais lors même que ce serait vrai, cet évé- » nement était sans doute la suite des rendez-vous qu'ils » avaient troublés, et son oncle ne pouvait pas se charger de » cet enfant ; les preuves étaient trop claires, trop positives, » pour qu'il fût possible de les nier. Il s'estimait heureux » d'avoir pu éclairer son oncle sur l'indigne conduite d'une » femme qui abusait de son amour pour elle, et dont les » inclinations étaient aussi basses que sa naissance, mais » qui ne devait pas déshonorer le noble nom de Lindau. »

Le ton de mépris de cette lettre révolta mon ame : je me vis si enlacée qu'il ne me restait aucune ressource, mais je restai ferme dans ma résolution de ne pas renoncer volontairement au titre d'épouse de Lindau, puisque ce serait convenir que j'étais coupable d'un crime dont la seule pensée me faisait horreur. Mon père était parfaitement d'accord avec moi, et quoique dans son premier mouvement d'indignation il eût résisté à rien recevoir du baron, il ne refusa plus de garder comme ma propriété des paquets de mes effets qui me furent envoyés par un exprès.

L'avocat, contraint de s'en retourner une seconde fois sans avoir rien arrangé, nous déclara qu'il allait entamer juridiquement la procédure ; et mon père consulta de son côté un homme de loi. Pendant ce tems arriva le moment de ma délivrance, je pus serrer contre mon cœur maternel

le fils de Lindau, cet enfant chéri des derniers jours de mon bonheur. Sa naissance fut annoncée à son père, et nous n'eûmes point de réponse. Mais l'affaire était portée devant les tribunaux. Ma conduite irréprochable, tant chez ma tante que chez mon père avant que j'eusse connu Lindau, fut attestée par nombre de témoins; et toutes les personnes que j'avais vues à Wadstat témoignèrent de même, qu'elles n'avaient jamais aperçu la moindre trace d'une liaison illicite, à l'exception de ma femme de chambre, qui, à ma grande surprise, témoigna que la soirée avant la malheureuse nuit, j'avais dit quelques mots en secret au chasseur en me promenant avec elle dans le parc, et que je l'avais renvoyée plus tôt qu'à l'ordinaire: cependant l'habileté avec laquelle mon avocat soutint mes droits et ceux de mon fils, firent traîner l'affaire en longueur. Il me fut fait une foule de propositions, soit au nom de Lindau, soit de la part du baron de Dorneck; je rejetai tout ce qui tendait à empêcher que mon fils ne fût reconnu pour celui du baron de Lindau. Dans ces entrefaites j'appris par mon avocat la relation qui s'était établie entre vous, Madame, et mon mari, et le bruit de votre mariage avec lui. Cette nouvelle.... je ne le nie pas, m'ébranla profondément, plus profondément peut-être que tout ce qui s'était passé précédemment; mais mon cœur est brisé, il est lassé de combattre, ma résolution est prise: je veux céder toutes mes prétentions comme épouse de Lindau, puisque cela peut faire son bonheur, mais sans reconnaître un crime que mon cœur déteste, et sans priver mon fils du père et du nom auquel la nature lui a donné tous les droits. C'est à vous que je le confie; voyez, Madame, on dirait qu'il voit dans votre regard, dans vos larmes, que vous voulez lui rendre son père. Epousez Lindau, je ne m'y oppose plus; hier il doit avoir reçu mon consentement au divorce; soyez heureux l'un par l'autre; il me restera mon innocence, le sentiment d'avoir rempli mes devoirs de mère, et, j'ose l'espérer, votre estime et votre amitié.

Joséphine se leva; son ton, sa manière, tout en elle portait le caractère de la vérité et de l'innocence. Amélie fut aussi convaincue de la pureté de son cœur, que de celle du sien propre; elle prit l'enfant dans ses bras, le couvrit de baisers et lui jura qu'il retrouverait son père, et sa mère un époux.

Je reconnais votre générosité, Madame, répondit Joséphine, je l'accepte pour mon fils; et mon cœur vous en

remercie; mais pour moi.... hélas! que pouvez-vous faire? pouvez-vous pénétrer l'obscurité qui m'environne? dépend-il de vous d'effacer de l'esprit du baron des soupçons fondés sur le témoignage de ses propres yeux, et de tant de témoins qu'il croit irrécusables? Non, non, Lindau est perdu pour moi à jamais, pour ce monde au moins, dit-elle avec enthousiasme et en élevant sa main et ses beaux yeux bleus vers le ciel; mais là, là où toutes les illusions cessent, où toutes les erreurs disparaissent, où chaque nuage (comme dit mon père) se dissipera devant le soleil de vérité, là où je languis d'être, là où bientôt j'irai l'attendre, je le retrouverai et il sera encore à moi; vous me le rendrez tard, bien tard si mes vœux sont exaucés; mais ici bas c'est impossible

Non, non, s'écria une voix trop bien connue de ces deux femmes, et la porte de la bibliothèque s'ouvre, non, cela n'est pas impossible! ici déjà tu me retrouves, si tu veux me pardonner, s'écrie Lindau en tombant aux pieds de Joséphine. Ma femme, mon fils, mon amie, oui, je suis déjà au milieu des anges, et tous les nuages ont disparu devant le soleil de vérité. O ma Joséphine! si cruellement tourmentée, si souffrante, si persécutée, et si innocente, pourras-tu m'aimer encore? Lève les yeux sur ton époux désabusé, à jamais désabusé, que ton fils et le mien plaide ma cause. O mon fils, dit-il en serrant l'enfant contre son cœur, demande-lui de pardonner à ton père.

Joséphine était retombée sur sa chaise, presqu'inanimée à force d'émotion et de surprise. Amélie, à-peu-près dans le même état, regardait fixement ce groupe intéressant, et tâchait de fortifier son cœur oppressé : elle comprit que le baron était venu pour lui apprendre lui-même qu'il était libre par le consentement de Joséphine, mais que leur lien allait au contraire se renouer plus fortement que jamais, et qu'elle devait se sacrifier elle-même; elle y était décidée du moment où elle avait reconnu l'innocence de la baronne, mais la présence inattendue de Lindau, sans ébranler sa résolution, la troubla violemment. Joséphine rouvrit les yeux, elle vit celui qu'elle croyait avoir perdu pour toujours à ses pieds, serrant son fils contre son cœur; elle ouvrit les bras et réunit ces objets chéris sur le sien Tout, tout fut oublié; plus heureuse qu'elle ne l'avait encore été, elle ne trouvait point de paroles, mais que d'amour et de bonheur dans son regard, dans ses yeux pleins de douces larmes! dans la création entière elle ne voyait que son

époux et son fils, et dans ce premier moment Amélie même s'effaça de sa pensée. S'il était resté quelques doutes à Lindau, ils se seraient tous évanouis dans cet instant.

Le cœur d'Amélie ne put plus se contenir, elle fondit en larmes, et en fut soulagée; elle vola vers les époux, elle prit leurs mains réunies, qu'elle serra fortement entre les siennes : toujours, toujours ainsi, dit-elle en sanglotant, et elle sortit de la chambre. M. et Mme de Lindau voulurent la suivre.

Laissez-moi, mes chers amis, leur dit-elle; un instant de solitude m'est nécessaire. Elle les repoussa doucement dans la chambre, ferma la porte, et descendit rapidement l'escalier; les époux restèrent seuls.

N'as-tu plus aucun doute sur mon innocence? dit Joséphine avec calme et tendresse.

— Aucun, aucun, ma Joséphine; je bénis le ciel de ce que toi seule les as complètement détruits; l'accent de la vérité a pénétré dans mon cœur, il a dissipé jusqu'au moindre nuage. Grâces soient rendues à la Providence qui m'a mis à même de l'entendre! Il lui raconta qu'il avait voulu surprendre Amélie, et qu'il avait suivi immédiatement la lettre où il lui annonçait sa liberté; ayant appris qu'elle avait une visite, il était entré dans la bibliothèque en attendant qu'elle fût seule. Une voix bien connue avait frappé à-la-fois son oreille et son cœur, elle avait prononcé son nom, c'était la voix de Joséphine; sa respiration s'arrêta, il resta comme attaché à cette porte et ne perdit pas une des paroles qui l'intéressaient si fortement. Avec quel sentiment à-la-fois délicieux et cruel je repassai, lui dit-il, sur les commencemens de notre connaissance, où je croyais voir si clairement que ton jeune cœur s'attachait à moi! et chaque mot que tu prononçais à Amélie, me disait que tu ne m'avais pas trompé. Je frémis de la conduite de mon neveu avec toi, et dès cet instant je saisis tous les fils de cette odieuse trame. Mon ame entière fut inondée de bonheur quand tu as parlé de notre enfant; dès cet instant tous mes soupçons, que je croyais des certitudes, se sont évanouis : déjà alors j'aurais volé dans tes bras et à tes pieds, si l'idée d'Amélie ne m'avait retenu. Mais quand je t'ai entendue exprimer, d'une manière si touchante, ton espoir d'être réunie avec moi dans les demeures célestes, je n'ai plus été le maître de mon émotion, toute autre considération a disparu; il n'exista plus pour moi que ma Joséphine si injustement accusée, ma Joséphine innocente et si mal-

heureuse ; j'ai ouvert la porte involontairement, et je suis tombé à tes pieds.

Ah! combien ils auraient été heureux sans la pensée de la généreuse Amélie ! ils voulurent aller la joindre, mais le pasteur entra et leur apprit qu'elle avait tout de suite fait mettre des chevaux à sa chaise et qu'elle venait de s'éloigner ; il leur remit un billet qui ne contenait que ces lignes, tracées d'une main un peu tremblante :

« Mes chers amis, je vous donne rendez-vous à Wa dstat, » allez m'y attendre ; dans un mois au plus tard vous y verrez arriver votre amie, heureuse de vous y trouver ensemble. » AMÉLIE DE W.

Joséphine baisa ces lignes, et trouva Amélie bien magnanime de se détacher ainsi de toutes ses prétentions sur Lindau ; et celui-ci?..... Nous n'approfondirons pas plus ses pensées et ses sentimens qu'il ne le faisait lui-même ; il adorait sa Joséphine, il admirait son Amélie, il les chérissait toutes les deux : mais, s'il avait pu y réfléchir, il aurait pu parfaitement établir la différence entre l'amour passionné et l'amitié exaltée, entre le bonheur parfait et le doux contentement. Chère Amélie, s'écria-t-il en baisant aussi son billet, puisse ton cœur angélique trouver un jour sa récompense!

En partant elle avait conjuré M. et Mme Winder d'engager la baronne de Lindau à se reposer quelques jours à Weissenberg, de sa longue course à pied et de tout l'ébranlement d'une aussi vive émotion ; ils y consentirent ; on leur prépara un appartement, celui d'Amélie leur rappelait trop qu'elle n'y était plus. Le sage pasteur les empêcha ainsi d'entrer dans un cabinet où elle dessinait, et où Lindau aurait trouvé son image plus d'une fois répétée et tracée par la main de l'amour. Pauvre Amélie ! qui ne dira pas avec Lindau : puisse ton cœur céleste trouver sa récompense !

Nous n'aurions plus rien à dire au lecteur, mais il y en a qui voudront savoir les infâmes moyens dont Dorneck s'était servi pour perdre l'innocente Joséphine, et la punition de ce monstre : quoiqu'il nous en coûte pour nous occuper de lui, nous allons donner un extrait aussi court que possible de ce que Lindau raconta très-longuement à sa femme, et de ce qu'il apprit depuis.

La lettre qu'il avait reçue en revenant du parc était de Dorneck : il découvrait à son oncle la prétendue infidélité de sa femme, en l'engageant à ne s'en rapporter qu'à ses

propres yeux, quoique lui Dorneck eût en main les preuves les plus irrécusables que Lindau avait été trompé dès les commencemens de sa connaissance avec Joséphine; il le sollicitait de venir s'en convaincre chez lui à Rubertsbourg, et il engageait son honneur, sa vie, l'amitié de son oncle chéri, pour preuve de la vérité de l'accusation.

On comprend que tout était concerté d'avance. Frantz gagné par une forte somme d'argent et par les promesses les plus brillantes pour l'avenir, avait consenti à tout, et bientôt il eut à son tour gagné Annette qui l'aimait et qui devait partager sa fortune : dès-lors tout devint facile à la scélératesse, et la pauvre Joséphine tomba dans l'affreux piége dont elle ne pouvait se douter. Les lettres furent dictées au chasseur par Dorneck; celles qui étaient adressées à la baronne furent mises dans son bureau par Annette le soir où leur complot s'exécuta; les autres furent censées avoir été données à Dorneck par son domestique, ami et confident de Frantz. Annette mêla une poudre soporifique, que Frantz lui remit, dans l'eau de sa maîtresse, et lorsque celle-ci fut profondément endormie, Annette ouvrit doucement la porte condamnée, et introduisit le chasseur dans la chambre; elle-même voulut y rester, et sauva peut-être par cette précaution l'honneur de sa maîtresse, mais non pas sa réputation. Au moment où Lindau suivi de Dorneck et de l'intendant entra dans la chambre, Annette se cacha dans les rideaux; le malheureux époux abusé ne vit que Frantz près du lit de sa femme, et faillit à l'immoler à sa rage. Dorneck avait promis à celui-ci d'avoir soin que son oncle n'eût point d'armes; mais sans doute ce monstre n'aurait pas été fâché d'être débarrassé de cette manière de son complice, qui échappa au travers de la même porte par laquelle il s'était introduit, et depuis ce tems on n'en avait pas entendu parler. Il fut facile à Dorneck de s'emparer de l'esprit d'un homme égaré par la douleur au point où l'était Lindau; tout l'amour qu'il avait eu pour Joséphine se changea en mépris, et dans une telle aversion qu'il ne pouvait plus entendre prononcer son nom : ce fut alors qu'il alla cacher son désespoir à Carlsbad, et que son neveu lui offrit de se charger de terminer cette horrible affaire, qu'il représentait à son oncle comme un complot entre le père et la fille pour l'entraîner dans ce honteux lien. Il combla de nouveau son neveu de bienfaits pour le récompenser de son zèle, et je me doutais d'autant moins de sa perfidie, disait Lindau à sa femme, qu'avant sa prétendue découverte il ne

cessait de me parler de toi avec un tendre respect et en me faisant ton éloge. La confidence de son domestique l'avait désespéré, me disait-il, mais il avait cru de son devoir de m'avertir à quel point tu nous trompais. Je ne sus ta grossesse qu'après la naissance de ton fils, et Dorneck me persuada qu'elle n'était qu'une preuve de plus de ton crime : ô Joséphine ! pourras-tu me pardonner? — Ah ! Lindau, dit Joséphine en frémissant d'horreur, pourras-tu, voudras-tu me croire innocente?...

Comme cet enfant, dit Lindau, dont le sourire seul et ce que je sens pour lui suffirait pour m'assurer qu'il est mon fils; mais je ne le voyais pas, et tout était calculé pour m'aveugler. A présent, ma Joséphine, je te dois de te justifier aux yeux du monde entier, comme tu l'es aux miens : et il lui développa son plan d'après lequel il la pria de retourner chez son père avec leur enfant, jusqu'au moment où il viendrait la reprendre pour la reconduire triomphante à Waldstat. Ce bon père la sachant chez un de ses confrères n'était pas inquiet de son retard; il l'avait priée lui-même, en lui permettant cette course, de se reposer un jour ou deux avant de revenir. Mais Dieu! quelle douce surprise quand le troisième jour il entend une voiture rouler sur le pavé de la cour, et qu'il en voit sortir son gendre, tenant sa fille dans ses bras; elle se jette au cou de son père, et Lindau à ses pieds sollicite son pardon. Ces larmes sont de joie, dit-elle, en essuyant les joues vénérables de son père qui en versait aussi. Rendez-la moi, s'écriait Lindau, que je tienne encore une fois de vous cet ange si pur et si offensé. On en vint à une explication, et quand le digne pasteur sut que Lindau n'avait, ainsi que lui-même, d'autre preuve de l'innocence de sa femme que cette innocence elle-même brillante de tout son éclat; quand il apprit à quel point on l'avait abusé, et que la voix seule de Joséphine avait suffi pour détruire tant de témoignages mensongers, il lui pardonna facilement, et reconnut là le doigt de la Providence qui veille sur l'innocence et la protége à son insu.

Le baron ne put se refuser le bonheur de passer un jour entier avec tout ce qui lui était si cher dans un lieu si plein de doux souvenirs; le surlendemain il partit pour Leipsick à cheval. Son premier soin fut de faire chercher Annette qui y demeurait : avec l'aide d'un homme de loi il fit tout ce qu'il put pour l'amener à un aveu de sa duplicité et de celle des auteurs de cette infâmie : elle résista long-tems à convenir de tout. Enfin Lindau lui ayant dit qu'il était

réuni avec sa femme et convaincu de son innocence par les aveux de Frantz, elle se trahit. Dieu! Frantz est ici, dit-elle; et tombant aux pieds du baron, elle demanda son pardon, et lui détailla tout ce qu'on vient de lire, en avouant que l'espoir d'épouser le chasseur et de jouir avec lui d'une rente de quatre cents écus, qui leur était promise par Dorneck s'ils réussissaient, l'avait séduite; elle s'en repentait d'autant plus que son amant lui déclarait que pour rien au monde il ne reviendrait s'exposer à la colère du baron : et cependant, dit-elle, le voilà revenu, mais pourrez-vous nous pardonner? *A vous* si vous me dites où il est, car je l'ignore; je vous ai trompé à mon tour pour obtenir votre aveu; *à lui* s'il se répent ainsi que vous, et joint son témoignage au vôtre. Annette donna son adresse; il avait changé de nom, mais quelques jours après il fut arrêté par ordre de la police, et amené sous sûre garde à Leipsick, où il fut soigneusement renfermé, ainsi que l'était Annette. Lindau demanda qu'ils fussent interrogés en secret, par les mêmes magistrats qui avaient reçu ses plaintes et sa demande de divorce.

Frantz avoua tout; ses dépositions, exactement conformes à celles d'Annette, ne laissèrent aucun doute sur l'innocence de la baronne et le crime de Dorneck : celui-ci, occupé par les ordres de son oncle dans une terre éloignée, ne se douta de rien. Il était consterné du bruit qui se répandait du nouveau mariage de son oncle avec Mme Amélie de Waldorf; il avait espéré que trahi si cruellement par son premier choix, il n'en ferait pas un second; trompé dans cette attente, il cherchait encore dans son esprit infernal quelque moyen de l'empêcher, quand il reçut une lettre de son oncle qui l'invitait à re rendre à Waldstat pour une affaire pressée et très-avantageuse. Dorneck, qui l'avait vu dégoûté de cette belle terre après ce qui s'y était passé, crut qu'il voulait la lui donner, et se hâta d'arriver. Il se précipita dans la chambre de son oncle et voulut l'embrasser; Lindau se recula et lui dit avec un sérieux glacial : je me remarie, Dorneck, et j'ai lieu de croire que cette nouvelle ne vous fera pas plaisir.

Dorneck fut terrassé, mais prenant sur lui pour que son oncle ne s'en aperçût pas, il lui répondit avec une joie affectée : Je vous prie de croire, mon cher oncle, que votre bonheur m'est aussi cher que le mien propre. Vous avez sans doute fait choix d'une épouse qui par ses vertus et sa naissance est digne de vous appartenir, et qui....

Oui, Dorneck, j'ai choisi la meilleure, la plus vertueuse et la plus outragée des femmes, dit-il en ouvrant la porte de la chambre voisine; la voilà, jugez vous-même si une vie entière de repentir et d'amour peut effacer tout ce qu'une méchanceté sans exemple a fait souffrir à la digne mère de mon fils. Dorneck frémit de la tête aux pieds en voyant Joséphine assise, son enfant dans ses bras; il voulut fuir, mais toutes les issues étaient déjà fermées, et le baron l'arrêta par un regard foudroyant: l'hypocrite alors prit un autre parti, il vint se précipiter à genoux devant Joséphine : Ma chère tante, lui dit-il, puisque mon oncle vous juge innocente, vous l'êtes sans doute, et votre cœur généreux pardonnera une erreur..... Ta tante, indigne misérable! oses-tu prononcer ce nom respectable? oses-tu te prosterner devant l'innocente victime de tes forfaits, et chercher à les nier? Tes complices, bien moins coupables que toi, que tu as entraînés dans cette iniquité, l'ont du moins avouée; demande, si tu l'oses, leur témoignage et leur signature; et tirant un rideau au fond de la chambre, il lui montra Frantz et Annette enchaînés, et à côté d'eux, sur des siéges élevés, les trois magistrats qui avaient reçu leur déclaration. Elle fut lue à haute voix au coupable Dorneck; les magistrats prononcèrent sur lui la peine infamante des calomniateurs. Joséphine à genoux demanda sa grace, et l'obtint en partie; Lindau pouvait-il refuser quelque chose à cette sainte outragée? Va, dit-il au coupable, rends grace à celle que tu voulus perdre, et qui te sauve la vie, ou du moins une détention perpétuelle; va porter ailleurs ton déshonneur et ta méchanceté; je ne veux jamais te revoir. Une chaise de poste t'attend et te conduira au port de mer où s'embarquent les troupes pour l'Amérique; tu seras conduit sur un vaisseau avec le vil agent à qui tu appris à trahir le maître et la maîtresse qui les comblèrent de bontés. Les domestiques du baron détachèrent Frantz, et le conduisirent dans la chaise de poste, où Dorneck se jeta au milieu des huées et des cris de malédictions des gens et des vassaux du baron; il s'embarqua, et trouva bientôt en Amérique une mort trop honorable pour lui. Annette fut renvoyée à Leipsick chez ses parens, et vécut dans le remords et dans le repentir. Joséphine lui avait pardonné et ne l'abandonna pas, mais Annette ne pouvait se pardonner à elle-même sa trahison envers une si bonne maîtresse, dont l'innocence fut pleinement reconnue.

Au tems fixé par Amélie, ils eurent le bonheur de la

voir arriver à Waldstat; les heureux habitans de cette belle demeure volèrent au-devant d'elle; Joséphine se jeta dans ses bras; le baron lui aida à descendre de voiture, pressa sa main sur son cœur, sur ses lèvres. Joséphine courut chercher son fils, et le plaçant de manière que ses deux petits bras entouraient leur cou à toutes les deux : Tu as deux mères, Edouard, lui dit-elle, aime-les également. L'enfant leur souriait, et des larmes coulaient sur leurs joues; le baron en versait aussi : Amélie lui tendit la main, il s'approcha, et fut embrassé de ses deux amies, comme son fils les embrassait. A jamais votre amie, s'écria Joséphine! A jamais notre ange tutélaire, répondirent-ils. Ils ont tous tenu parole, et jamais aucun nuage ne vint obscurcir leurs sentimens et leur bonheur.

(*Imité de l'allemand, par* ISAB. DE MONTOLIEU.)

POLITIQUE.

L'ARMÉE impériale est entrée le 14 de ce mois dans l'antique capitale des Moscovites, dans leur cité sainte, dans la Jérusalem du Nord. Notre auguste monarque toujours victorieux est entré dans l'enceinte sacrée, il a saisi le palladium russe; son étendard s'est déployé sur le sommet des tours de Kremlin, et il s'est assis sur le trône occupé par les premiers czars : on va lire le récit de cette conquête dont l'imagination la plus familiarisée avec les vastes conceptions de l'Empereur et leur exécution rapide aurait eu peine à calculer le terme, à mesurer l'étendue. L'Empereur est parti de Saint-Cloud le 9 mai; il a passé le Rhin le 15, l'Elbe le 29, la Vistule le 6 juin. Le 7 septembre, il terrassait à Mojaisk l'armée réunie pour servir de rempart à sa capitale; le 14, il y entrait en vainqueur.

La loyauté française garantissait à cette importante cité une sauve-garde entière, une protection toute puissante; tout dans ses murs était placé sous l'égide des lois de la guerre, de la guerre qui détruit quand elle est faite par un barbare, mais qui conserve toutes les ressources et régularise l'emploi de tous les moyens lorsqu'elle est faite par un souverain généreux et par un grand capitaine réunis dans le même homme. Moscou nous offrait un repos nécessaire après tant d'efforts, des secours désirés après une marche si rapide. Un génie infernal dont les horribles traits eussent défié l'imagination du Dante lui-même, en a autrement

ordonné. Vaincus, dispersés, hors d'état de couvrir par leurs bataillons rompus l'enceinte de cette capitale immense, les généraux russes en ont froidement ordonné l'anéantissement : ils ont condamné trois cent mille individus à s'éteindre dans les flammes, ou à errer sans asyle et sans pain. Ils ont condamné leurs propres soldats à une mort horrible : trente mille guerriers échappés au fer des Français n'ont pu s'élancer de leur lit de douleur; la torche russe les a atteints, ils sont tombés victimes d'un épouvantable fratricide. Si quelques infortunés ont été arrachés aux flammes, si quelques parties de la ville ont été préservées, si tout n'a pas été englouti dans l'océan de flammes dont les flots se soulevaient jusqu'au-dessus des remparts du Kremlin, on va voir qu'on le doit au généreux dévoûment des soldats français, aux périls nouveaux qu'ils ont bravés, à l'activité, à l'humanité de leurs dignes chefs.

19e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Moscou, 16 septembre 1812.

Depuis la bataille de la Moskwa, l'armée française a poursuivi l'ennemi sur les trois routes de Mojaisk, de Svenigorod et de Kalouga sur Moscou.

Le roi de Naples était, le 9, à Koubiuskoë; le vice-roi, à Rouza; et le prince Poniatowski, à Feminskoë. Le quartier-général est parti de Mojaisk le 12, et a été porté à Peselina; le 13, il était au château de Berwska; le 14, à midi, nous sommes entrés à Moscou. L'ennemi avait élevé sur la montagne des Moineaux, à deux werstes de la ville, des redoutes qu'il a abandonnées.

La ville de Moscou est aussi grande que Paris; c'est une ville extrêmement riche, remplie des palais de tous les principaux de l'Empire. Le gouverneur russe, Rostopchin, a voulu ruiner cette belle ville, lorsqu'il a vu que l'armée russe l'abandonnait. Il a armé 3000 malfaiteurs qu'il a fait sortir des cachots; il a appelé également 6000 satellites et leur a fait distribuer des armes de l'arsenal.

Notre avant-garde, arrivée au milieu de la ville, fut accueillie par une fusillade partie du Kremlin. Le roi de Naples fit mettre en batterie quelques pièces de canon, dissipa cette canaille, et s'empara du Kremlin. Nous avons trouvé à l'arsenal 60,000 fusils neufs et 120 pièces de canon sur leurs affûts. La plus complète anarchie régnait dans la ville; des forcenés ivres couraient dans les quartiers, et mettaient le feu partout. Le gouverneur Rostopchin avait fait enlever tous les marchands et négocians, par le moyen desquels on aurait pu rétablir l'ordre. Plus de quatre cents Français et Allemands avaient été arrêtés par ses ordres; enfin, il avait eu la précaution de faire enlever les pompiers avec les pompes : aussi l'anarchie la plus complète a désolé cette grande et belle ville, et les flammes la consument. Nous y avions trouvé des ressources considérables de toute espèce.

L'Empereur est logé au Kremlin, qui est au centre de la ville,

comme une espèce de citadelle entourée de hautes murailles. Trente mille blessés ou malades russes sont dans les hôpitaux, abandonnés, sans secours et sans nourriture.

Les Russes avouent avoir perdu 50,000 hommes à la bataille de la Moskwa. Le prince Bagration est blessé à mort. On a fait le relevé des généraux russes blessés ou tués à la bataille : il se monte de quarante-cinq à cinquante.

20e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Moscou, le 17 septembre 1812.

On a chanté des *Te Deum* en Russie pour le combat de Polotsk; on en a chanté pour les combats de Riga, pour le combat d'Ostrowno, pour celui de Smolensk; partout, selon les relations des Russes, ils étaient vainqueurs, et l'on avait repoussé les Français loin du champ de bataille; c'est donc au bruit des *Te Deum* russes que l'armée est arrivée à Moscou. On s'y croyait vainqueur, du moins la populace, car les gens instruits savaient ce qui se passait.

Moscou est l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe; ses magasins étaient immenses; toutes les maisons étaient approvisionnées de tout pour huit mois. Ce n'était que de la veille et du jour même de notre entrée, que le danger avait été bien connu. On a trouvé dans la maison de ce misérable Rostopchin des papiers et une lettre à demi-écrite; il s'est sauvé sans l'achever.

Moscou, une des plus belles et des plus riches villes du monde, n'existe plus. Dans la journée du 14, le feu a été mis par les Russes à la Bourse, au Bazar et à l'Hôpital. Le 16, un vent violent s'est élevé; 3 à 400 brigands ont mis le feu dans la ville en 500 endroits à la fois, par l'ordre du gouverneur Rostopchin. Les cinq sixièmes des maisons sont en bois : le feu a pris avec une prodigieuse rapidité; c'était un océan de flammes. Des églises, il y en avait 1600; des palais, plus de 1000; d'immenses magasins : presque tout a été consumé. On a préservé le Kremlin.

Cette perte est incalculable pour la Russie, pour son commerce, pour sa noblesse qui y avait tout laissé. Ce n'est pas l'évaluer trop haut que de la porter à plusieurs milliards.

On a arrêté et fusillé une centaine de ces chauffeurs; tous ont déclaré qu'ils avaient agi par les ordres du gouverneur Rostopchin, et du directeur de la police.

Trente mille blessés et malades russes ont été brûlés. Les plus riches maisons de commerce de la Russie se trouvent ruinées : la secousse doit être considérable; les effets d'habillement, magasins et fournitures de l'armée russe ont été brûlés; elle y a tout perdu. On n'avait rien voulu évacuer, parce qu'on a toujours voulu penser qu'il était impossible d'arriver à Moscou, et qu'on a voulu tromper le peuple. Lorsqu'on a tout vu dans la main des Français, on a conçu l'horrible projet de brûler cette première capitale, cette ville sainte, centre de l'Empire, et l'on a réduit 200,000 bons habitans à la mendicité. C'est le crime de Rostopchin, exécuté par des scélérats délivrés des prisons.

Les ressources que l'armée trouvait, sont par-là fort diminuées; cependant l'on a ramassé et l'on ramasse beaucoup de choses. Toutes les caves sont à l'abri du feu, et les habitans, dans les 24 dernières

heures, avaient enfoui beaucoup d'objets. On a lutté contre le feu; mais le gouverneur avait eu l'affreuse précaution d'emmener ou de faire briser toutes les pompes.

L'armée se remet de ses fatigues; elle a en abondance du pain, des pommes-de-terre, des choux, des légumes, des viandes, des salaisons, du vin, de l'eau-de-vie, du sucre, du café, enfin des provisions de toute espèce.

L'avant-garde est à 20 werstes sur la route de Kasan, par laquelle se retire l'ennemi. Une autre avant-garde française est sur la route de Saint-Pétersbourg où l'ennemi n'a personne.

La température est encore celle de l'automne : le soldat a trouvé et trouve beaucoup de pelisses et des fourrures pour l'hiver. Moscou en est le magasin.

21e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Moscou, le 20 septembre 1812.

Trois cents chauffeurs ont été arrêtés et fusillés. Ils étaient armés d'une fusée de six pouces, contenue entre deux morceaux de bois; ils avaient aussi des artifices qu'ils jetaient sur les toits. Ce misérable Rostopchin avait fait confectionner ces artifices en faisant croire aux habitans qu'il voulait faire un ballon qu'il lancerait plein de matières incendiaires sur l'armée française. Il réunissait sous ce prétexte les artifices et autres objets nécessaires à l'exécution de son projet.

Dans la journée du 19, et dans celle du 20, les incendies ont cessé. Les trois quarts de la ville sont brûlés, entre autres le beau palais de Catherine, meublé à neuf. Il reste au plus le quart des maisons.

Pendant que Rostopchin enlevait les pompes de la ville, il laissait 60,000 fusils, 150 pièces de canons, plus de 100,000 boulets et bombes, 1,500,000 cartouches, 400 milliers de poudre, 400 milliers de salpêtre et de soufre. Ce n'est que le 19 qu'on a découvert les 400 milliers de poudre et les 400 milliers de salpêtre et de soufre, dans un bel établissement situé à une demi-lieue de la ville; cela est important; nous voilà approvisionnés pour deux campagnes.

On trouve tous les jours des caves pleines de vin et d'eau-de-vie.

Les manufactures commençaient à fleurir à Moscou; elles sont détruites. L'incendie de cette capitale retarde la Russie de cent ans.

Le tems paraît tourner à la pluie. La plus grande partie de l'armée est casernée dans Moscou.

Ces bulletins ont été accompagnés dans le *Moniteur* de pièces et extraits divers de la gazette de Moscou. Ces pièces sont intéressantes, mais volumineuses. On y trouve une proclamation de l'empereur Alexandre à Moscou, sa première capitale, il promet de s'y rendre, et de diriger sa défense; une note sur son arrivée au Kremlin dans la nuit du 11 juillet, un procès-verbal des solennités auxquelles sa présence a donné lieu; les offres de la noblesse de Smolensk et de Kalouga de lever chacune vingt mille hommes; un discours du métropolitain de Moscou, Platon, surnommé la bouche d'or russe, qui de la part de l'empereur

fait présent à la garnison de Moscou de l'image de Saint-Serge. La bouche d'or russe chante *Ozanna* à l'arrivée de l'empereur Alexandre, nomme la nôtre Goliath, et compare la sainte religion russe à la fronde de David. Parmi les mêmes pièces, on lit encore un ordre de l'empereur pour des levées momentanées destinées à la défense spéciale de Moscou, les délibérations de la noblesse de Novogorod pour subvenir à la défense commune; nombre de rapports officiels signés des généraux Tormazow, Platow et Wigeinstein, annonçant toujours la défaite des troupes françaises; une épître *amicale* du commandant de Moscou, dans lequel ce gouverneur déclare avoir été chargé de *veiller* sur la ville, et promet de justifier *la confiance* du souverain; un ordre qui enjoint aux Français résidant à Pétersbourg de se retirer sur les bords du Volga, etc., etc.

Ces diverses pièces offrent un mélange de tons et de caractères fort remarquable; tantôt c'est l'imitation du style oriental, tantôt le langage grossier d'une nation inculte; toujours les traces de l'ancienne barbarie et le cachet d'une civilisation peu avancée. Quant au fond, on y reconnaît la précipitation qui suit l'imprévoyance, le sentiment de la terreur, le besoin de se tromper soi-même sur ses propres périls, le défaut de confiance et d'ensemble, l'exagération qui accompagne la faiblesse, l'emploi des moyens qui la décèlent.

Tous nos journaux se sont empressés de se rendre les interprêtes des sentimens que font naître de tels événemens: quelques plumes ont puisé dans leur indignation des traits éloquens pour dévouer le barbare Rostopchin à la malédiction divine et humaine, et après cette juste imprécation, elles ont tracé habilement le tableau de ce que perd la Russie au moment où son vainqueur s'est emparé de sa vieille capitale. Les journaux anglais l'avaient pressenti, l'avaient indiqué à l'avance: les nôtres ont développé sous ce rapport des notions dont l'exactitude égale l'intérêt. Ils ont mesuré la force présumée des Russes et sa force réelle, calculé l'étendue de son territoire, l'effectif de sa population, ses moyens de communication, ses ressources de guerre, ses facultés pour le recrutement, les approvisionnemens, les munitions de toute espèce; ils ont vu une armée redoutable détruite dans les combats où elle s'est constamment proclamée victorieuse, et derrière elle rien de préparé pour la soutenir: point d'appui pour sa ligne d'opération, point de réserve sur pied: des proclamations, des appels

au patriotisme, des dons civiques, des régimens votés sur le papier, des citadins appelés au combat, et de malheureux serfs attendus de la mer Caspienne et de la Sibérie, pour être opposés aux vieilles bandes françaises, voilà pour l'état de défense.

Ils ont ensuite envisagé la question sous un autre rapport; ils ont traité des résultats forcés de la conquête de Moscou; ils ont montré Pétersbourg séparé de ses fertiles greniers d'abondance, attendant vainement les convois qui lui sont indispensables, et que la position de l'armée française, maîtresse des grands fleuves et de toutes les communications, va lui intercepter. Où rassembler de nouvelles forces? d'où les faire venir? sur quel point les former? de quels magasins les vêtir, les équiper, les nourrir? avec quel papier les payer dans l'épouvantable crise commerciale et financière à laquelle de tels désastres livrent tout un peuple et son gouvernement avec lui? Des considérations plus éloignées, mais non moins pressantes, se présentent aussi à l'esprit. Quelle impression ne doivent pas faire la destruction de la ville centrale de la Russie, et son occupation par nos armées, sur les nations vassales et nouvellement tributaires de la Russie! L'armée russe est en retraite sur Kasan; mais les Tartares qui occupent cette province, autrefois dominateurs des Russes, étaient naguère indépendans. Ne pourraient-ils pas, ainsi que les Cosaques, reprendre leurs privilèges et leurs droits? L'occasion n'est-elle pas favorable aux Perses pour profiter de l'assistance de ces Anglais qui, par une contradiction si bizarre, sont attachés à la cour de Téhéran, tandis que le ministère britannique s'est allié pour le perdre à la cour de Pétersbourg? Constantinople enfin ne peut-elle jeter un œil de regret sur les provinces qu'elle a laissé envahir, et que la retraite des Russes laisse aujourd'hui maîtresses de leur propre sort? C'est de ce point élevé qu'il faut jeter la vue pour reconnaître avec exactitude la position de l'Empire russe. De ce même point on voit l'armée française maîtresse d'une position centrale, protégée contre toute attaque par la saison qui se déclare, appuyée à droite par ses fidèles alliés, à gauche par les corps victorieux qui occupent les bords des fleuves qu'elle a franchis, sûre de ses communications et libre dans ses mouvemens.

Ainsi que la France et l'Italie, l'Allemagne entière retentit d'actions de graces: les temples de tous les cultes sont ouverts; les chrétiens de toutes les sectes y vont bénir

le Dieu des armées qui a couvert leurs cités et protégé leurs campagnes. Ils ne sont plus les tems funestes où soulevée contre la France par le génie de la Discorde, l'Allemagne voyait les armées françaises victorieuses reporter le théâtre de la guerre sur son propre territoire; ils ne sont plus les tems malheureux encore, où divisée d'intérêts et s'armant contre elle-même, l'Allemagne comptait parmi ses souverains des adversaires de Napoléon et des partisans de sa cause, combattant sous des drapeaux ennemis. Aujourd'hui l'Allemagne entière est armée, mais elle est unie; mais elle suit les bannières du prince qui ne vaincra que pour s'en rendre le protecteur et l'arbitre. Un orage s'est formé au nord : c'est sur l'Allemagne que pouvait tomber la foudre, et cette immense contrée pouvait être en proie à ses ravages; mais le protecteur puissant de la Confédération du Rhin, fidèle à sa noble habitude, s'est rapidement élancé au-devant du danger; il a prévenu l'ennemi au lieu de l'attendre. Ce ne sont pas les champs polonais, les fertiles campagnes arrosées par l'Oder, l'Elbe ou le Rhin qui voient les armées ennemies en présence; ce ne sont pas Vienne, Berlin, Dresde, Munich, dont on assiège les portes, dont un barbare furieux mesure les remparts et calcule les richesses; ce sont les champs moscovites qui sont teints du sang russe; ce sont les cités russes que les Russes détruisent eux-mêmes; ils ont levé le brandon incendiaire contre nous; ce brandon n'a réduit en cendres que leurs propres habitations : sur eux seuls retombent les fléaux d'une guerre suscitée par la perfidie anglaise, et tous les résultats funestes d'un parti embrassé par la faiblesse, soutenu par l'irréflexion et perdu par l'inexpérience.

Capitales de l'Allemagne, vous le reconnaissez sans doute aujourd'hui, votre cause et celle de Paris étaient les mêmes. Moscou est en cendre, Pétersbourg en frémit, et vous, tandis qu'un petit nombre de vos fils prennent une honorable part à la guerre, vous jouissez de tous les biens de la paix, de toutes les jouissances de la civilisation, de tous les fruits du commerce et de l'industrie. Dans quelles circonstances plus mémorables avez-vous jamais remercié la Providence? Sobieski ne sauva que Vienne de l'invasion des Barbares, et il fut salué du nom d'envoyé de Dieu. Quel nom donnerez-vous dans votre reconnaissance à celui qui dans la marche rapide de ses aigles a sauvé sept royaumes, et porté la guerre à trois cents lieues de leurs capitales?

S....



MERCURE DE FRANCE.



N° DLXXXVII. — *Samedi* 17 *Octobre* 1812.

POÉSIE.

ÉLÉGIE A M. L'ABBÉ CHARRAING.

Citò proferte stolam primam et induite illum ; et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus, etc....

LUC. XV.

Du culte évangélique ô ministre fidèle !
Qui nous portes de Dieu l'alliance éternelle,
Dont la vertu modeste et la simplicité
Rappellent ces pasteurs, par qui la vérité
Détruisit et l'Olympe et ses fêtes célèbres,
De ton toit paternel, entends les sons funèbres
D'un luth que le malheur va briser sous mes doigts ;
Il éveille l'écho pour la dernière fois !
Insensible aux accens des nymphes d'Aonie,
J'ai quitté ce vallon qu'habite le génie.

Du nouvel hémisphère, arbrisseau transplanté
Sur le sol dangereux de ce climat vanté,

G

Les autâns ont courbé mon rameau jeune encore !
J'ai vu pâlir mon astre à peine en son aurore !
Dans l'azur de l'Ether, sillonné par ses feux,
Ainsi le météore un instant brille aux yeux.

O toi dont la sagesse, affable, tolérante,
T'a fait le protecteur de ma jeunesse errante,
Sois donc dépositaire et juge en même tems,
Du délire fatal qui flétrit mon printems;
Et que, pour moi, ta voix, consolante et sacrée,
Soit le phare qui luit pour la barque égarée.

Né dans cette île heureuse (1), où l'astre d'orient,
Toujours pur, toujours beau, dans ses douze voyages,
Sur le double tropique et l'équateur ardent,
Roule son disque d'or dans un ciel sans nuages,
J'apportai, jeune encor, de ce pays lointain,
Un cœur vierge et brûlant, un cœur américain.
Mais hélas! sur ces bords, célèbres dans l'histoire,
Par les arts, les combats, et trois mille ans de gloire,
Le vice, revêtu de dehors innocens,
Egara ma jeunesse et séduisit mes sens.
Voyageur étranger, dans ce climat perfide,
J'errai, pendant long-tems, sans boussole et sans guide:
Tels on a vu jadis, dans ce palais brillant,
Que décrit dans ses vers le chantre de Roland,
D'illustres paladins, jouets de l'imposture,
Sous des voûtes sans fin marcher à l'aventure.
Du bandeau de l'amour mes yeux étaient couverts;
Qui ne connaît l'amour? qui n'a porté ses fers?
Il commande; à sa voix la Sagesse est muette;
Son arc est, dans ses mains, la magique baguette
Qui nous métamorphose au gré de ses désirs:
Ainsi le jonc flexible obéit aux zéphyrs.
Autrefois la Beauté, de ses mains virginales,
Attachait une rose aux palmes triomphales,
Que donnait la patrie à ces mortels heureux,
Qui disputaient d'adresse et de faits glorieux (2).

(1) Saint-Domingue.

(2) Mariages samnites.

L'Amour était alors cet enfant plein de charmes,
Qui de myrtes parait ses cheveux et ses armes;
Des jeunes citoyens il épurait le cœur,
Il conduisait leurs pas dans les champs de l'honneur;
Ses devises ornaient leur armure éclatante;
Au milieu des combats, son écharpe flottante
Etait de la victoire un présage certain;
Ils bravaient avec elle et Mars et le destin.
Ce beau siècle n'est plus!.. A ces vierges craintives,
A cet amour si pur, à ces mœurs si naïves,
Succèdent le désordre et ses excès honteux.
O Vénus-Uranie! un voile officieux
Jadis embellissait tes formes attrayantes;
On profane aujourd'hui tes charmes et tes lois,
De la chaste Pudeur on n'entend plus la voix!
De nocturnes banquets et des fêtes bruyantes,
Remplacent ces tournois où brillait la valeur,
Et ce repas frugal où régnait le bonheur.
Ah! combien j'applaudis l'ami de la nature,
Qui, maître de son cœur, simple dans ses penchans,
Habite le village et cultive les champs.
Il rêve, au bruit flatteur d'un ruisseau qui murmure,
Sur ce monde d'argile et sur ses vains honneurs;
Il connait le néant de nos folles erreurs.
Un Horace à la main, loin des yeux du vulgaire,
Il va chercher la paix dans un bois solitaire.
C'est pour lui que les prés sont émaillés de fleurs;
C'est pour lui que Zéphyr tempère les chaleurs.
Doucement il arrive au terme de la vie,
Et monte dans les cieux sa dernière patrie.
Tel fut cet empereur à jamais admiré (3),
Qui descendit du trône et vécut ignoré.
Loin de ce Capitole, où sa voix souveraine
Commandait le respect à l'univers soumis,
Il trouva le repos et quelques vrais amis
Qu'effrayaient les faisceaux et la pourpre romaine.
En vain de sa retraite on voulut l'arracher;
Les titres, les grandeurs, ne purent le toucher;

(3) Dioclétien.

Il connaissait le poids de ses chaînes rompues !
« Reviens, lui disait-on, laisse là ton rateau ;
» Commander à la terre est un destin plus beau. »
Le sage répondit : *Venez voir mes laitues.*

Imprudent, j'ai quitté le sûr abri d'un port
Pour chercher sur les mers le naufrage et la mort.
Sur la scène du monde, acteur trop inhabile,
J'essayai de marcher d'un pas mal assuré.
Jouissant du présent, sur l'avenir tranquille,
D'un bonheur idéal je m'étais enivré ;
Mon esprit voyageait dans l'empire des fables ;
Je sommeillais, bercé de chimères aimables,
Filles de la mollesse et de l'oisiveté.
Par un chemin de fleurs, conduit par la Beauté,
J'arrivai, tout surpris, dans le fond d'un abîme,
Séjour du repentir, du délire et du crime.
Mais ici mes crayons refusent de tracer,
D'un malheur mérité l'image déplorable.
Du récit de mes maux je pourrais te lasser ;
Jetons donc sur ces maux un voile impénétrable.
Un jour je trouverai (j'en ai du moins l'espoir !)
Dans les champs paternels un horizon moins noir ;
Là, tirant prudemment ma nacelle fragile,
Sur le sable affermi d'un rivage tranquille,
Je verrai sans effroi l'orage se former,
Les vents agiter l'air, la foudre s'allumer :
Sur un roc sourcilleux, ainsi nous peint Lucrèce
Cet immortel Platon, enfant de la sagesse,
Ecoutant, d'un front calme, au milieu des éclairs,
La tempête mugir et soulever les mers.

L. J. H***.

ÉPITRE A UN PROFESSEUR AIMABLE.

M'INTERROGER, Damis, sur l'emploi que je fais
Des jours que la parque me laisse,
C'est demander un compte à la faiblesse,
Sûr d'y trouver les abus des bienfaits.
Faut-il vous l'avouer ? j'aime assez la paresse,
Et j'aime également l'ardente activité ;

Celle-ci convient fort à ma vivacité,
Mais l'autre, je le crois, s'allie à la tendresse.
Ne doit-on pas nommer une douce langueur
La paresse d'un cœur sensible,
Qui se plaît dans un lieu paisible
A méditer sur le bonheur?
Moi, dans ma tranquille demeure,
Grace à l'imagination
Je sais changer de situation,
De climats, de plaisirs, plusieurs fois dans une heure.
Souvent, Damis, je suis auprès de vous.
Là, je cache mon sexe, et sous un maintien sage,
J'ai tous les charmes du bel âge,
L'esprit vif, l'air espiègle et doux,
Du plus intéressant élève.
J'écoute avec respect vos éloquens discours,
Mais quelquefois, hélas! un peu trop fille d'Eve
Je regrette un talent perdu pour les amours.
Bientôt, vous m'ordonnez de réciter Virgile:
Je m'attendris sur le sort de Didon;
De louer *Æneas* me paraît difficile,
J'ose le comparer au perfide Jason.
Vous vous fâchez, moi, je m'excuse,
Et je vous dis: si je m'abuse
Accusez-en ma sensibilité.
Les Dieux pourraient-ils nous prescrire
La barbarie et l'infidélité?
Ah! la tendre pitié qu'inspire
L'amante qui pour nous soupire,
Doit l'emporter sur la rigidité.
Vous vous taisez, et mes maximes
N'obtiennent point tout haut votre approbation;
Mais j'entrevois que votre opinion
Rend mes principes légitimes.
Après l'étude et le repas,
Parmi la jeunesse folâtre,
Vous venez conduire mes pas;
Je ne puis vous quitter, et je laisse s'ébattre
Crier, sauter, courir cet essaim d'étourdis.
De ma tranquillité vous paraissez surpris:
Mais vous l'êtes bien plus, lorsque ma main tremblante

Cherche la vôtre. et malgré vous,
L'offre à ma bouche caressante.
Votre rougeur me peint votre courroux :
Je la devine, elle accroit mon estime,
Et de pousser ce jeu me paraîtrait un crime.
Je vous regarde en souriant :
Vous retrouvez en moi les traits de votre amie,
Je me nomme tout bas et je fuis à l'instant...
Voilà ma douce erreur finie.
Une autre fois.... Mais taisons-nous,
Du plaisir que je goûte en ces heureux mensonges
Les faux dévots pourraient être jaloux,
Et sans l'aveu du ciel, me damner pour des songes.

Par feu Mme DE MONTANCLOS.

ROMANCE.

Doux chant d'amour me trouble dès l'aurore;
Doux chant d'amour le jour vient m'affliger;
Doux chant d'amour le soir m'attriste encore;
Que n'est-ce, hélas! le chant de mon berger!

J'entends ces mots: « Aime-moi!.. je t'adore....
» C'est pour toujours.... Plus ne saurais changer!.. »
Ah! dans ces mots est poison qui dévore:
Les entendais jadis de bon berger.

Jeunes beautés, puisse amour que j'implore
N'être pour vous Dieu cruel, ni léger!
Mais, par pitié, faites que je l'ignore;
Bien vous cachais les feux de mon berger.

Ou, dans la nuit, si de la tendre Isaure
Le doux sommeil vient les maux soulager,
Que chant d'amour pour vous résonne encore :...
Mais que je rêve entendre mon berger.

EUSÈBE SALVERTE.

ÉNIGME.

Aux yeux des hommes et des Dieux,
Je suis un vice abominable,
Qu'on hait et méprise en tous lieux,
Parce qu'il est par-tout et bas et détestable;
Mais, lecteur, ne crois pas, prise en un autre sens,
Que telle soit ma destinée,
Que je sois toute la journée
Sans mérite et sans agrément.
Faite pour ménager la vue,
Une belle avec moi peut voir sans être vue;
Je la préserve constamment
Des incommodités d'un soleil trop ardent.
Si par trop vive est la lumière,
C'est encor moi qui la tempère;
Et quand le jour vient à passer,
Pour qu'il entre il suffit de me faire hisser.
Le philosophe de Genève,
Dans ses leçons à son élève,
Disait que pour embellir son manoir,
On ne devait jamais négliger de m'avoir.
Il recommandait que sur-tout
Ma mise fût de couleur verte;
Or Jean-Jacques avait du goût;
C'est vous en dire assez pour être découverte.

S........

LOGOGRIPHE.

Je suis dans l'ordre naturel
Un écrivain surnaturel;
Au rebours, tu peux à merveille,
Lecteur, me voir dans un chapeau,
Dans un sac, dans une bouteille,
Dans un panier, dans un tonneau,
Ainsi que dans mainte futaille;
Si le soldat français,

Dans un jour de bataille,
Ne me montre jamais,
La troupe moscovite
Me présente au plus vîte,
Quand l'Empereur et Roi
La met en désarroi.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Lorsque des bois le timide habitant
Entend de mon premier le bruit retentissant,
Effrayé du péril qui de loin le menace,
Il fuit en maudissant notre amour pour la chasse.
Un espiègle se plaît à faire mon dernier,
Et les lambris supportent mon entier.

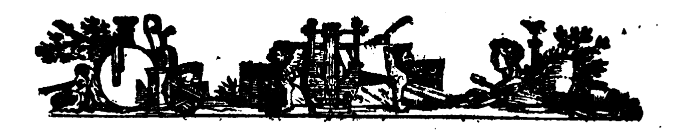
---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Papillote*.

Celui du Logogriphe est *Fromage*, dans lequel on trouve : *orme*, *Rome*, *or*, *ame*, *mer*, *âge*, *rage*, *mage* et *forme*.

Celui de la Charade est *Basson*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Tableau de la mer Baltique, considérée sous ses rapports physiques, géographiques, historiques et commerciaux, avec une carte et des notices détaillées sur le mouvement général du commerce, sur les ports, etc., etc.; par J. P. Catteau-Calleville, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires. — Deux vol. in-8°. — Prix, 15 fr. — A Paris, chez *Pillet*, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

Horace était poëte et philosophe, mais il fut moins philosophe que poëte lorsqu'il se souleva contre l'audace de l'homme qui franchit les détroits sur des barques impies, et qui se rit des défenses des Dieux. Le poëte traite la mer d'insociable (*Oceano dissociabili*). Le philosophe, dans un moment plus calme, aurait reconnu que la mer, loin d'éloigner et de séparer les hommes, les rapproche et les réunit. Si toutefois cette réflexion a pu lui échapper dans un tems où la navigation était encore dans l'enfance, elle se présente aujourd'hui naturellement aux yeux de quiconque jette un coup-d'œil sur le commerce du monde, sur les découvertes et les conquêtes que l'Europe doit à cet art perfectionné. La vérité s'étant une fois manifestée par ces immenses résultats, l'esprit la retrouve facilement ensuite dans ceux dont on n'avait pas d'abord senti l'importance; il la découvre aux époques anciennes où elle n'avait pas frappé les contemporains. C'est, en effet, de cette vérité, c'est des grands services que la mer rend à l'homme, ou plutôt de ceux qu'il sait en tirer, que part l'estimable écrivain dont nous annonçons l'ouvrage. M. Catteau observe que les rivages de la mer ont été, en général, le berceau de la civilisation, des arts et de l'industrie. Il remarque que les mers méditerranées ont joui spécialement de cet avantage, et, en effet, elles étaient les

seules qui fussent à l'usage des premiers navigateurs. Il passe de là à une observation moins générale, mais aussi importante ; savoir, que l'Europe, la partie la plus industrieuse et la plus civilisée du globe, est aussi celle dont le sein reçoit, s'il est permis de le dire, le plus grand nombre de mers. Au nord et au midi la Baltique et la Méditerranée la pénètrent dans toute sa largeur et la traversent en différens sens ; l'une par les golfes de Finlande et de Bothnie, l'autre par le golfe de Chypre, par la mer Noire et la mer d'Azof. Après de telles prémisses, il est facile à M. Catteau de prouver de quel intérêt ces grands bassins maritimes doivent être pour le physicien, pour le naturaliste, pour le géographe, pour le philosophe et l'homme d'Etat. L'un de ces bassins, ajoute-t-il fort bien, la Méditerranée proprement dite, placée sous le plus beau ciel, entourée des plus antiques souvenirs, a depuis long-tems fixé l'attention ; on l'a examinée avec soin sous tous ses rapports ; on a recherché jusqu'à ses traditions les plus fabuleuses. Placée sous un ciel rigoureux, environnée de pays qui n'ont pu atteindre la gloire de la Grèce et de l'Italie, la Baltique n'a pas obtenu jusqu'ici la même célébrité ; mais M. Catteau ajoute, avec raison, que son importance actuelle n'est pas moins grande. Il remarque que les circonstances tournent aujourd'hui tous les yeux vers les pays qui environnent cette mer, et nous pensons avec lui qu'il ne pouvait choisir un moment plus heureux pour nous la faire connaître, avec des détails et une exactitude qui ont manqué jusqu'à présent aux ouvrages publiés en France dont elle a été l'objet.

En donnant à son livre le nom de *Tableau*, notre auteur a suffisamment annoncé qu'il ne bornait pas son plan à une nomenclature géographique ou à des calculs de statistique fort utiles sans doute, mais fort ennuyeux. En rendant instructif son tableau de la Baltique, il n'a point renoncé à en faire un ouvrage intéressant. Je considérerai cette mer, dit-il, non-seulement en elle-même, relativement à son bassin, mais dans les rapports où la nature et l'homme l'ont mise avec les pays adjacens, et je la représenterai comme le centre d'un

vaste ensemble d'objets qui reçoivent d'elle le mouvement et la vie. Cette manière dont M. Catteau envisage son sujet nous a paru très-heureuse. Du moment qu'il a voulu nous peindre la Baltique comme le foyer d'activité des contrées septentrionales de l'Europe, il a dû en tracer le tableau physique, géographique, politique et commercial, non plus par des faits sèchement exposés et scientifiquement liés les uns aux autres, mais dans l'ordre historique et toujours en les rapportant à son idée mère, l'utilité de ce grand bassin maritime, son influence sur le commerce et la civilisation. Dès-lors tout s'enchaîne naturellement, tout prend l'intérêt que l'histoire des hommes doit toujours inspirer à l'homme, et le lecteur se trouve avoir fait un cours complet d'instruction sur la mer Baltique, sans avoir jamais été rebuté par les formes sévères et peu attrayantes que l'instruction directe nous présente presque toujours.

Tel est le bon esprit dans lequel M. Catteau a entrepris son ouvrage. La division qu'il y a établie ne fait pas moins d'honneur à son jugement. Sa première partie est, en quelque sorte, géographique et topographique; c'est là qu'il décrit les lieux, qu'il fixe les positions, qu'il réunit tout ce qu'on a su de la Baltique et de ses bords depuis les premiers siècles où elle a été connue. M. Catteau n'attache pas grande importance aux connaissances vagues que pouvaient en avoir les anciens et qu'ils n'ont dues qu'au commerce de l'ambre jaune; il les rapporte cependant; il cite même le parti qu'en ont voulu tirer quelques patriotes du nord pour placer dans leur pays le berceau de la race humaine; mais il s'attache sur-tout, et avec raison, à la véritable topographie de la Baltique depuis qu'on a connu, observé et décrit ses bords avec soin.

La seconde partie, où l'auteur traite de cette mer sous ses rapports physiques, nous a paru encore plus intéressante. La Baltique offre dans ce genre des phénomènes singuliers. On sait qu'elle n'est point sujette au flux et au reflux comme l'Océan; que ses eaux fournies en partie par de grands fleuves sont beaucoup moins salées; mais elle est sujette à des crues extraordinaires qui ont

beaucoup exercé les conjectures des savans, et qui ont été attribuées à diverses causes. Un savant suédois paraît à M. Catteau avoir enfin découvert la véritable dans l'inégale pression de l'air sur diverses parties du bassin maritime. Une suite d'observations barométriques toujours concordantes, ont fourni cette conclusion au savant Schulten, et M. Catteau remarque très-bien que si d'autres observations les confirment, il en résultera une théorie dont l'application pourra s'étendre au-delà de la Baltique et donner des résultats importans.

Notre auteur traite encore, dans cette seconde partie, une question qui a beaucoup occupé les savans du dernier siècle. Certains faits, peut-être mal observés, avaient fait croire que les eaux de la Baltique diminuaient sensiblement. Le fait admis, on ne manqua pas d'académiciens pour en deviner la cause. Cette cause étant générale de sa nature, on en tira des conclusions pour les autres mers, et d'après une proportion donnée on calcula sans peine l'époque où, la mer et la terre étant desséchées, il en résulterait une conflagration générale du globe. La prédiction n'était pas consolante, quoique le terme en fût éloigné, et quoiqu'on eût l'attention d'ajouter que la conflagration produirait de nouvelles vapeurs qui éteindraient le feu par un nouveau déluge, après lequel le globe renaîtrait à la vie, pour être ainsi successivement brûlé et noyé. Linné lui-même avait adopté et soutenu cette hypothèse. Heureusement M. Catteau nous apprend que depuis Linné on a de nouveau examiné la chose; les premiers faits ont été vérifiés; on en a observé de nouveaux; on a reconnu que si la mer s'abaisse et recule d'un côté, elle s'élève et avance de l'autre, d'où il suit que jusqu'à nouvel ordre nous pouvons, sur cet article, être fort tranquilles pour nos petits neveux.

La troisième partie traite des productions de la Baltique, et sur-tout de ses habitans, oiseaux aquatiques, amphibies, cétacées et poissons. M. Catteau, fidèle à son plan, les considère sur-tout dans leurs rapports avec l'homme. L'eyder est le plus intéressant des oiseaux, sous ce point de vue, par le duvet précieux qu'il four-

nit. Les poissons, les cétacées, les amphibies, sont tous plus ou moins importans aux yeux du pêcheur. M. Catteau les décrit tous avec plus ou moins de détails, mais il s'arrête avec le plus de complaisance sur la pêche des phoques et celle du hareng. La première est la plus dangereuse, et l'auteur la compare, avec raison, à la chasse du chamois dont la séduction n'est pas dans le gain qu'elle produit, mais dans les périls qu'on y brave. La pêche du hareng est la plus utile et la plus abondante que l'on fasse dans nos mers. M. Catteau, en la faisant connaître, détruit plusieurs opinions erronées, long-tems soutenues par d'autres écrivains; il rend à la Baltique l'honneur usurpé par la Hollande d'avoir salé les premiers harengs, et montre que l'anglais Anderson s'est trompé en décrivant leurs miraculeux voyages.

Dans la quatrième partie, M. Catteau s'occupe des îles de la Baltique; il en donne l'histoire et la géographie, qui lui fournissent des faits et des détails intéressans. Nous ne pouvons nous y engager avec lui, mais nous observerons que les moins considérables de ces îles ne sont pas toujours celles qui méritent le moins l'attention des lecteurs. Fémern, située sur la côte du Holstein, vis-à-vis du port d'Heiligenhafen, est peu de chose par elle-même; mais la simplicité antique, les mœurs pures, quoique grossières, de ses habitans, leur hospitalité patriarchale, leur fidélité à leurs usages et à leurs lois en font un des points les plus intéressans de la côte. Des souvenirs religieux, d'antiques traditions, répandent aussi beaucoup d'éclat sur les îles situées à l'embouchure de l'Oder; et Bornholm, isolée au milieu de la Baltique, peut citer avec honneur la manière dont elle s'affranchit du joug odieux de la Suède, et nommer un héros patriote parmi ses plus humbles citoyens.

Il nous est encore impossible de suivre M. Catteau dans sa cinquième partie, où considérant les fleuves qui se jettent dans la Baltique, il trace leur cours depuis leur origine jusqu'à leur embouchure, et désigne les limites où ils se rapprochent des fleuves tombant dans d'autres mers, afin de pouvoir indiquer l'étendue de toutes les communications qu'ils établissent. On conçoit

vra combien le sujet est vaste, si l'on se rappèlle à quelle distance de la Baltique prennent leur source l'Oder, la Vistule et la Duna, et si l'on songe aux canaux par lesquels la main des hommes a réuni la plupart de ces fleuves. Cette partie est très-importante et très-curieuse, mais de peur d'excéder les bornes qui nous sont prescrites, nous y renverrons le lecteur, afin de poursuivre et d'achever la revue de l'ouvrage.

C'est dans les sixième et septième parties qu'ayant décrit le *matériel* de la Baltique (qu'on nous passe l'expression), M. Catteau s'occupe de l'histoire de ses peuples, ou plutôt de leur commerce et de leur navigation. La manière dont l'un et l'autre commencèrent et se développèrent, offre un spectacle très-curieux. Après les missionnaires du christianisme qui par-tout ont jeté chez les peuples modernes les premières semences de la civilisation, c'est la ligue anséatique qui y joue le plus grand rôle. L'origine en est assez obscure, mais M. Catteau en décrit très-bien les développemens, la politique et les progrès. Des villes allemandes se réunissent pour mettre leur commerce à l'abri des brigands terriens. D'autres villes entrent dans la confédération; leur position les dirige vers le commerce de la Baltique dont elles occupent les côtes méridionales. Elles se trouvent former un intermédiaire naturel entre le nord de l'Europe tout-à-fait barbare et le midi où les arts commencent, mais où l'on manque de plusieurs matières premières que produit le nord. La Hanse dans cette position est utile aux deux parties, mais bientôt, comme toutes les associations commerçantes, elle prend trop exclusivement à cœur ses propres intérêts. Elle abuse contre le nord des arts du midi dont le commerce lui a donné connaissance; elle établit dans une île de la Suède, en Norwége, en Russie et jusqu'à Londres, des factoreries indépendantes qui tendent au monopole du commerce de ces pays. L'usurpation réussit d'abord, les souverains cèdent, s'humilient, tremblent même devant les flottes de ces marchands; mais peu-à-peu un grand changement s'opère. Les commerçans intéressés ont beau s'armer d'une jalousie, d'un esprit prohibitif

qui sont contraires à l'essence même du commerce, les effets des relations commerciales se font naturellement sentir. Les Danois, les Norwégiens, les Suédois s'éclairent; ils s'instruisent dans la navigation et dans les arts. L'intermédiaire de la Hanse cesse de leur être utile, et ils finissent par en secouer le joug. La Russie seule le porte quelque tems encore, parce qu'elle est moins éclairée, et même elle ne le porte qu'autant que son ignorance ou son indolence lui en font encore un besoin. Tel est le résumé de l'histoire de la Hanse par M. Catteau. Ce serait aussi celui de l'histoire des républiques commerçantes de l'Italie. Aussi notre auteur, qui se distingue par un jugement droit et par une grande impartialité, après avoir fait le récit des entreprises ambitieuses de la Hanse, après avoir peint son injuste orgueil, ne prononce-t-il aucune sentence rigoureuse contre cette fameuse association. Les Anséates se laissaient guider par leur intérêt comme tous les marchands, comme tous les hommes. Il ne faut pas leur en savoir plus mauvais gré qu'à d'autres. Ils furent long-tems utiles à la société générale; ils introduisirent les arts, l'industrie, le commerce parmi les peuples du nord, et ces peuples surent bien s'affranchir de leur joug à l'époque où l'enfant brise ses lisières. De combien d'institutions encore plus fameuses ne pourrait-on pas en dire autant?

L'histoire du commerce de la Baltique depuis la décadence des villes anséatiques est beaucoup plus connue. M. Catteau la raconte avec beaucoup de clarté et de précision. Il en termine le tableau par des détails sur le mouvement des principaux ports de la Baltique et sur les établissemens qui s'y rapportent, par des états des vaisseaux qui y sont entrés et en sont sortis dans le cours de certaines années, par une notice des mesures, poids et monnaies en usage des les Etats du nord. Il a aussi placé, à la fin de son ouvrage, des additions importantes sur quelques fleuves ou canaux, et sur la marine russe. Ce sont encore là de ces choses qu'il faut chercher dans l'auteur lui-même. Il est plus de notre ressort de lui attirer la confiance qu'il mérite en faisant connaître les sources où il a puisé. La première et la plus

importante, est sans doute le long séjour et les nombreux voyages qu'a faits M. Catteau dans les pays du nord. La connaissance qu'il a de leurs langues l'y a mis à portée, non-seulement de voir par ses propres yeux, mais de recueillir des renseignemens authentiques. Les bibliothèques publiques et particulières lui ont été ouvertes ; enfin les savans de Berlin, de Copenhague, de Stockholm, de Pétersbourg, lui ont communiqué leurs mémoires et leurs observations.

M. Catteau a eu des secours non moins importans pour la carte de la Baltique et des pays adjacens qu'il a jointe à son ouvrage ; il s'est servi des meilleures que l'on ait gravées en Danemarck, en Suède, en Russie, et en particulier des excellentes cartes marines de l'amiral Nordenankar.

Le style de cet ouvrage est ce qu'il doit être, clair, simple et correct. L'auteur sait même y joindre de l'élégance et s'élever, lorsqu'il le faut, avec son sujet. J'en citerai pour exemple le morceau où il peint le passage du Sund, celui de la chasse aux phoques, le tableau des mœurs de l'île de Femern, etc. Les traits historiques dont il a semé son ouvrage sont racontés avec intérêt et mêlés de réflexions judicieuses. Il ne nous appartient pas de prononcer sur la justesse de toutes ses données relativement à un pays que nous n'avons pas vu comme lui ; mais dans ce que nous avons vu, nous l'avons trouvé très-fidèle, et nous craindrons peu d'être démentis par l'événement en disant que le *Tableau de la Baltique* prendra place parmi les ouvrages utiles et intéressans, et qu'il confirmera la réputation que l'auteur s'est acquise par son *Voyage en Allemagne et en Suède*, et par son *Tableau des États Danois*.

C. V.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, ADRESSÉE A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE, DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'EN 1782; par le baron de GRIMM et par DIDEROT. Cinq volumes in-8° de 2300 pages. *Seconde édition*, revue et corrigée; avec le portrait du baron de GRIMM, dessiné d'après nature par M. DE CARMONTELLE, gravé en taille-douce, et parfaitement ressemblant. — Prix, 28 fr., et 35 fr. franc de port. En papier vélin le prix est double. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(PREMIER ARTICLE)

SI l'on voulait chercher une preuve du goût général en France pour les écrits légers, épigrammatiques, et dictés plutôt par l'esprit que par le raisonnement, on le trouverait dans le succès que vient d'obtenir la publication de plusieurs correspondances très-volumineuses. Le baron de Grimm était loin de penser peut-être qu'un jour ses jugemens, ses opinions et ses sarcasmes feraient les délices de Paris, qu'une première édition de ses lettres s'enlèverait en peu de mois, et qu'il ne serait peut-être pas assez d'une seconde pour satisfaire la maligne curiosité des lecteurs. C'est pourtant ce qui arrive; cette deuxième édition paraît, et tout lui présage un succès aussi marqué que celui de la première. Il faut avouer aussi que cette collection porte avec elle le garant de sa réussite; si l'on doit à l'éditeur des remercîmens de nous l'avoir fait connaître, il faut le féliciter du choix qu'il a su faire. Il appartenait à un littérateur d'un goût aussi exercé que délicat, de rendre cet hommage à un homme distingué par son esprit et par ses connaissances. Grimm, étranger, venu en France à l'âge où l'on acquiert difficilement, ne tarda pas à se placer parmi les juges les plus éclairés dans les lettres. Choisi par un souverain d'Allemagne pour entretenir une correspondance littéraire et philosophique, il s'acquitta de cette mission avec autant de finesse que de discernement; quelquefois ses opinions sur plusieurs points se ressentent de leur origine

germanique, mais les principes essentiels sont purs, et dénotent un goût naturel, que l'étude des maîtres et la fréquentation des hommes les plus marquans du dix-huitième siècle avaient développé et nourri.

A l'époque où le baron de Grimm écrivait, la secte des encyclopédistes brillait de tout son éclat; sa puissance sur la littérature était alors sans bornes. Grimm fut lié avec tous les membres de ce parti, il était l'ami de Diderot; mais il sut se préserver de l'exagération d'hommes qu'il admirait, et la justesse de son esprit le retint toujours dans les bornes d'une sage modération.

Grimm, passionné pour les bons ouvrages de Voltaire, ne se laissait pas éblouir en faveur des faibles productions enfantées dans la vieillesse de cet auteur. Il en parle avec les égards dus au génie, mais avec franchise et liberté. Peu sensible d'abord aux charmes de notre style tragique, il blâmait également le système dramatique suivi par les plus beaux génies dont s'honore la France. Notre tragédie lui paraissait fondée sur des bases mesquines et déraisonnables. C'est-là que le baron de Grimm écrivant à un prince allemand cesse d'adopter les goûts français : peut-être était-ce encore l'influence de sa première éducation; peut-être aussi le désir de flatter les idées ou les préjugés de son auguste correspondant. Quoi qu'il en soit, le passage est assez curieux pour être transcrit.

« Je me suis plus que jamais confirmé, dit-il, dans » l'opinion que la vraie tragédie, celle qui n'existe point » en France, celle qui est encore à créer, ne pourra être » écrite qu'en prose, et ne s'accommodera jamais du lan- » gage pompeux, arrondi et phrasier du vers alexan- » drin. Je soutiens que toutes nos plus belles pièces » sont de la poésie épique, et ne sont pas de la poésie » dramatique; que ces deux poésies sont essentiellement » différentes, et que, puisque les Français n'ont pas, » comme les Grecs, les Romains et les Italiens mo- » dernes, un vers dramatique, il faut qu'ils écrivent » leurs tragédies en prose, ou qu'ils n'en aient jamais » de vraies. Faut-il donc jeter Voltaire et Racine au feu? » Non; il faut les admirer et les lire éternellement; mais

» il ne faut pas croire qu'à la représentation leurs tragé-
» dies puissent avoir la vérité frappante, ou produire
» l'impression terrible des tragédies de Sophocle et
» d'Euripide; le jeu d'enfant percera toujours par quelque
» coin. Vous verrez, il est vrai, les chefs-d'œuvre des
» plus beaux et des plus rares génies de France, mais
» vous remarquerez la fausseté de l'instrument; et la
» plupart du tems il n'y aura point d'accord entre le
» pinceau de l'auteur et le sujet du tableau. Que nous
» sommes peu avancés dans la carrière du génie! et nous
» avons l'ineptie de penser que tout est fait, et de nous
» plaindre qu'on ne nous avait rien laissé à faire! Oui,
» malheureusement, tout paraît fait pour nous, et nous
» n'avons qu'à nous enorgueillir de nos grands hommes,
» parce qu'il ne nous en viendra plus; mais notre gloire
» passera, si jamais la génération d'enfans est remplacée
» par une génération d'hommes. »

Ne croirait-on pas que, lorsque Grimm écrivit cette verte diatribe contre notre poésie dramatique, honteux lui-même de son hérésie, il courut se mettre à l'ombre des grands noms d'Euripide et de Sophocle? Des noms grecs ne gâtent jamais rien, et font bien augurer de l'érudition de celui qui sait les employer à propos.

Si Grimm dans les premières années montra cette irrévérence, le tems, la réflexion, et peut-être l'habitude modifièrent chez lui ce que ses opinions eurent d'abord de tudesque. Les derniers volumes de sa correspondance ne peuvent laisser aucun doute à cet égard, et si l'on voit qu'il ne sentait pas encore peut-être toute la grâce enchanteresse de Racine, au moins ne peut-on nier qu'il ne rendît à ce grand poëte des hommages bien sincères.

On a dit que la correspondance de Grimm, qui s'étend depuis 1770 jusqu'en 1782, ne faisait que répéter ce que nous apprend la correspondance de Laharpe avec le Grand-Duc de Russie. Sans doute l'époque est la même, les événemens étaient aussi les mêmes, et l'on trouve dans les deux recueils beaucoup de lettres qui roulent sur un fonds semblable; mais quelle différence dans la narration, et sur-tout dans le sentiment qui anime les deux écrivains! Laharpe correct, grave, mé-

thodique, traite tous les sujets en démonstrateur; il emploie toutes les ressources de sa dialectique pour soutenir le parti qu'il a embrassé, et le plus souvent pour déguiser son acharnement. Il disserte, il se cuirasse d'argumens contre celui qui a encouru sa colère, il revient sans cesse sur ses pas; malheur au téméraire qui l'a critiqué! il ne le quittera qu'étendu sous le poids de ses raisonnemens et presque toujours de ses injures. Grimm, homme du monde, négligé quelquefois dans son style, fin dans ses aperçus, ne visant point à l'érudition, qu'on pourrait comparer à ces amateurs en qui l'habitude de voir et de comparer des tableaux, fait reconnaître la touche de tel maître, sans qu'ils sachent eux-mêmes conduire un pinceau; Grimm tenant un fouet armé d'aiguillons court au milieu de la mêlée, distribuant de droite et de gauche des déchirures dont plus d'un nourrisson des Muses, qui ne s'en est pas vanté, portera long-tems les stigmates. Certes les mêmes évenemens ne peuvent être vus sous le même aspect, par deux hommes aussi différens.

Grimm n'était le rival d'aucun homme de lettres, aussi ne trouve-t-on chez lui que des jugemens dégagés de toute passion haineuse; jamais l'envie ne conduit sa plume. Caustique par penchant, mais juste par raison, la vogue, ou l'esprit de coterie ne l'éblouissent jamais. S'il se montre adorateur du génie de Voltaire, il sait fort bien, avec tous les ménagemens possibles, s'exprimer librement sur ce prodigieux talent dans sa décrépitude. On peut juger si le disciple favori est plus épargné que le patriarche. Il faut l'entendre parler de la traduction des douze Césars.

« En examinant avec attention l'état actuel de la litté-
» rature en France, on ne tardera pas à remarquer deux
» phénomènes en apparence contradictoires; la négligence
» de l'étude des anciens et l'ignorance qui en est résulté
» deviennent de jour en jour plus sensibles, et cependant
» on n'a jamais été plus occupé qu'en ces derniers tems
» à enrichir le public des traductions des meilleurs écri-
» vains de l'antiquité. La contradiction de ces deux phé-
» nomènes n'est pas aussi forte qu'elle le paraît, et peut-

» être la multiplicité des traductions même est-elle un
» symptôme certain et infaillible de la décadence des
» études. »

Cette réflexion est de 1771 ; plus nouvelle, perdrait-elle rien de sa justesse? Poursuivons.

« Les douze Césars de Suétone n'avaient pas encore
» trouvé de traducteurs parmi les littérateurs du jour.
» M. de Laharpe entreprit cette besogne, et ne cessa de
» nous préparer de mois en mois, par des annonces, à
» recevoir ce bienfait de sa main. Il nous en gratifia
» l'année dernière. Il a voulu que cette traduction fît
» grand bruit et grande fortune, et qu'elle lui ouvrît les
» portes de l'Académie française pour y occuper une
» des places vacantes ; et pour avoir trop fait de frais
» d'avance, il s'est retiré en perte à la fin de sa partie.

» M. de Laharpe est né avec du talent ; il a du style,
» il a de la douceur et de l'harmonie dans sa versifica-
» tion ; en un mot, il a annoncé d'heureuses dispositions ;
» mais ces dispositions veulent être perfectionnées, et il
» n'est pas permis de les montrer dix ans de suite sans
» aucun progrès sensible. Le malheur de nos jeunes
» gens est de vouloir être placés à vingt-cinq ans parmi
» les oracles de la nation ; ils croient qu'on n'a qu'à se
» fabriquer son trépied comme on peut, le porter de
» spectacles en spectacles, de soupers en soupers, et
» qu'on ne peut manquer d'être bientôt un grand homme.
» Je crains que M. de Laharpe ne ressemble à ces jeunes
» étourdis qui, nés dans une aisance honnête, auraient
» pu vivre dans l'opulence s'ils avaient eu l'esprit de con-
» duite, et qui finissent par être ruinés pour avoir voulu
» dépenser trop tôt. Son ton arrogant et tranchant est
» d'ailleurs un signe de médiocrité qui trompe rarement ;
» il lui a déjà attiré une nuée d'ennemis ; et comme il
» paraît aimer la petite guerre, les épigrammes, il trou-
» vera à chaque pas à qui parler ; il peut s'arranger pour
» guerroyer en partisan toute sa vie : métier triste et péni-
» ble dont les fatigues ne sont pas compensées par la
» gloire qu'il procure.

» Quand on lit à la suite de la vie de Jules-César un
» parallèle à la manière de Plutarque, entre César et

» notre roi Henri IV ; c'est-à-dire entre les deux hommes » sur la terre qui se sont le moins ressemblés, on hausse » les épaules, et l'on sent qu'il ne faut pas s'occuper plus » long-tems du Suétone-Laharpe, ou de Plutarque tra- » vesti en bel esprit du pavé de Paris. »

Ce jugement est rigoureux, les termes sont durs, mais quelle vérité dans les observations! de telles vues ne pouvaient appartenir à un esprit médiocre.

Grimm distribue la censure ou les éloges à tous les littérateurs de son tems. Grands ou petits, chacun a sa part, et l'on peut dire qu'il ne les a pas consultés. S'il critique durement Laharpe, il est plus favorable à Thomas, mais ses louanges ne sont pas sans restriction.

« M. Thomas manque souvent de naturel et de vérité; » il n'observe point assez dans ses tableaux les règles du » clair obscur; il commande trop à son sujet, au lieu de » se laisser entraîner par lui. La monotonie, qu'on lui » reproche, est bien moins choquante dans son *Essai sur* » *l'éloge* que dans ses autres ouvrages. Elle est inter- » rompue au moins par le grand nombre de passages » qu'il emprunte des différens auteurs qu'il a voulu carac- » tériser. J'y trouve moins d'incorrections, moins de » redondance, moins de bouffissure; mais quand il y en » aurait encore beaucoup, tous ces défauts ne sont-ils » pas rachetés par de grandes beautés? N'est-on pas » obligé de convenir que son livre est rempli de pensées » profondes, d'observations fines et d'une infinité de » traits de la plus brillante éloquence? Eh bien! parce » qu'un homme aura les joues un peu boursouflées, ne » tiendrez-vous aucun compte des excellentes choses » qu'il pourrait vous dire? »

D'après ces opinions franches et d'une rigoureuse justesse sur ces coryphées littéraires, on peut juger de quelle manière Grimm traite une foule d'écrivains alors enivrés de l'encens des succès, et depuis long-tems remis à leur place. Que de gloire évaporée! que de réputations exhumées! Est-il rien qui soit plus perfide que la publication de ces correspondances posthumes? Combien de grands génies s'endorment tous les jours à l'ombre de leurs lauriers, qu'une heureuse illusion leur fait voir

toujours verts! Contens d'eux, ils relisent avec une douce quiétude leur brevet d'immortalité, dûment contresigné par un confrère en Apollon; et voilà qu'un malin fantôme les traîne tout-à-coup devant une génération nouvelle qui se plaît à les accueillir par de grands éclats de rire. En vérité, c'est une plaie nouvelle qui tombe sur les beaux esprits de notre siècle en expiation de leurs chefs-d'œuvre. Toute la nation poétique frémira si l'on publie encore de pareils recueils de lettres: à la simple annonce, tous croiront entendre sonner la trompette du jugement.

Les discussions littéraires et l'examen des ouvrages ne sont pas l'unique sujet de la correspondance du baron de Grimm. Ses relations avec la société la plus spirituelle et la mieux choisie de son tems, le mirent à portée d'enrichir ses lettres d'une foule d'anecdotes et de mots heureux, qu'avec la tournure de son esprit il ne pouvait dédaigner; beaucoup ont été rapportés, d'autres auront le mérite de la nouveauté. Nous en ferons connaître quelques-uns dans un second article, en attendant que les faiseurs d'*Anas* exploitent cette mine féconde.

G. M.

Maximes et réflexions sur différens sujets de morale et de politique; par M. de Levis. *Quatrième édition.* Deux vol. in-18.—Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port.— A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

S'arrêter à considérer l'ensemble d'un livre dont les éditions successives ont dû être examinées dans les journaux, ce serait ne rien dire de particulier; mais sans avoir ces *articles* sous les yeux, on évitera les répétitions, du moins en général, si l'on choisit des objets isolés dans le nombre de ceux qui peuvent le mieux faire connaître combien l'ouvrage renferme d'idées utiles, de pensées neuves et spirituelles, ou parmi ceux qui présentent quelques difficultés et qui donneraient lieu même à de fortes objections.

Des maximes détachées, des réflexions indépendantes de ce qui précède et de ce qui suit, composent une grande partie de ce recueil. Ces pensées, déjà numérotées, pourraient être classées en diverses colonnes, dont les plus remplies sans comparaison seraient sous les titres de justes, excellentes, heureusement exprimées. Plusieurs personnes, en acquérant des livres de ce genre, aimeraient peut-être à rencontrer un exemplaire chargé de telles indications en notes marginales, mais ces listes ne formeraient ici qu'une nomenclature aride. D'ailleurs des remarques de cette nature semblent n'être à leur place que dans le cabinet, et quand le souvenir n'en est conservé que pour soi seul : l'équité les rendrait presque toutes plus ou moins favorables, et cependant M. de Levis aurait quelque droit de se plaindre de la liberté minutieuse de tous ces jugemens prononcés devant le publc. J'abandonnerai donc la plupart de mes notes. En faisant usage de celles que je conserve, je dois motiver d'abord ces restrictions légères, mais inévitables, et dire ce qui pourrait sembler un peu faible dans un livre qui a sans doute l'approbation générale, qui la mérite, mais qui devait l'obtenir d'autant plus sûrement qu'on y trouve une profondeur moyenne assez conforme aux inclinations du tems où nous vivons, et très-propre à satisfaire ou les besoins, ou même les prétentions de l'esprit, sans fatiguer dangereusement les organes intellectuels.

Soit pour ne pas s'écarter tout-à-fait de cette sorte de prévoyance, soit que ses méditations aient pris habituellement un autre cours, M. de Levis traite avec moins de supériorité quelques matières qui en exigent une grande ; et quoique sa pensée ne manque ni de justesse, ni d'énergie, et que souvent elle rencontre des aperçus nouveaux, elle n'est plus aussi heureuse quand elle a besoin de pénétrer jusqu'à la raison première des lois morales, qui est aussi la base de la politique. La difficulté seule fait trouver imaginaire la région peu connue où sont les principes des notions humaines; elle est semblable à cette terre réputée chimérique, donc les Castillans virent enfin l'existence quand il fut permis au génie

de Colomb de les y conduire. L'auteur n'aime point les obscurités de la métaphysique, mais il n'en dit qu'un mot, et je ne ferai point d'observations sur sa manière de voir a cet égard; cependant, si l'espace, moins vague qu'on ne pense, où les Clarke, les Leibnitz ont pu se tromper sans se perdre, si la métaphysique se trouvait interdite à l'homme, l'édifice social s'écroulerait, et même il ne nous resterait que des perceptions sans idées complexes. Quant aux considérations politiques, M. de Levis s'en occupe spécialement; je parlerai d'abord de cette partie de son livre. Elle est fort remarquable, et je devrais en faire connaître tout le mérite, s'il s'agissait d'un ouvrage absolument nouveau; mais ce soin devient superflu. Dans ce qui est généralement louable, s'il y avait quelque découverte à faire, ce serait celle des imperfections. J'observerai donc que pour juger si des choses de ce genre sont essentiellement bonnes, il faut toujours remonter aux lois universelles; or un auteur paraîtrait les avoir perdues de vue quelquefois, s'il proposait plusieurs maximes qui différassent essentiellement dans leurs conséquences, ou qui ne pussent résulter des mêmes principes.

M. de Levis observant (*Troisième Essai*) que les grands Etats sont maintenant faciles à gouverner, que les armées permanentes reculent les bornes qu'on assignait aux empires, et que les nouvelles inventions alongent, pour ainsi dire, les bras du prince, ajoute que *cette fois le vœu de l'ambition est conforme à celui de l'humanité*, puisque les ravages de la guerre seront moindres sur des frontières moins étendues : mais il avoue, dans la section *Mélanges*, que *le luxe déprave les mœurs*, etc., que s'il gagne les basses classes, il les *fait participer aux maladies des gens du monde*, que la *grande culture*, qui, en dernier résultat, paraît *funeste à l'humanité*, est la cause du luxe, et que l'on trouve une grande corruption *dans tous les nombreux rassemblemens d'hommes*. Ce ne sont point là de ces contradictions plus visibles qu'essentielles, qui se trouvent sur-tout dans les mots, et que souvent il faut regarder comme de simples inadvertances; on négligerait d'en remarquer de sem-

blables au milieu de pages excellentes : mais il y a dans la manière de voir un défaut d'accord assez frappant, qui fait craindre que l'auteur n'ait pas saisi la chaîne des questions premières. Les idées politiques ont la plus grande influence sur les destinées des peuples, et peut-être doivent-elles seules les régler un jour : cette partie des sciences humaines demande impérieusement un génie vaste qui réunissant les tems et les lieux, marche à son but avec plus de force encore que de circonspection, qui en examinant quelquefois ce qui s'est fait naturellement, considère toujours ce que la raison eût pu établir, et qui sur-tout ne prétende jamais rassembler des institutions d'un esprit contraire, afin d'opérer dans tous les genres un peu de bien ; vaine tentative dont il ne résulterait, sous des dehors spécieux, que discordance et confusion. Cette politique indépendante diffère essentiellement de celle dont les derniers siècles ont vu plus d'une fois les entreprises maladroites et désastreuses, de cette politique turbulente qui, par une conséquence même de sa faiblesse, multipliant ses vues et voulant l'exécution subite de ses plans, renverse sans abolir, et bâtit tous les jours sans rien édifier.

Depuis l'usage de l'artillerie, la guerre n'inspire point de férocité ; le vaincu, dès qu'il a posé les armes, n'est plus victime des passions auxquelles la mêlée, le combat corps à corps donnait autrefois une violence durable. M. de Levis développe parfaitement les résultats de cette nouvelle manière de combattre. J'ignore si ces observations avaient été faites ailleurs avec la même étendue ; mais elles étaient indiquées dans un livre imprimé en 1809. Il y est dit : « La vengeance, l'acharnement sont plus rares ;..... ces coups portés de loin, » dans la fumée, semblent venir du hasard ;..... c'est la » fatalité qui choisit ses victimes.... Les haines de la » guerre ont diminué ; les passions prennent une sorte » d'habitude pacifique de s'en remettre de tout au sort. »

On y lit aussi : « En politique, les conséquences de » ces changemens ont été fort grandes ; mais la plus importante est celle qui arrache pour jamais aux *Barbares* la domination sur la terre.... La force guerrière

» a passé des bras dans la tête : une campagne est une » opération de mathématiques.... Les grandes invasions » deviennent impraticables, etc. » M. de Levis dit, au contraire, à la fin de ses réflexions sur les diverses formes de gouvernement : La vaccine détruisant le fléau de la petite-vérole, permettra aux nations du nord-est de l'Asie de reprendre leurs forces. « Ils reparaîtront » alors ces Vandales, ces Huns.... Et qu'on ne croye » pas que la civilisation et les lumières puissent arrêter » ces torrens dévastateurs ; les Grecs et les Romains, les » plus éclairés d'entre les hommes, y ont succombé. » Je n'ai nullement ici l'intention de prononcer entre ces deux auteurs ; mais M. de Levis n'a pas assez remarqué peut-être que les lumières de Rome n'empêchaient point qu'elle ne combattît à-peu-près comme ces Goths, ces Hérules, et qu'une discipline plus exacte faisait alors la principale différence ; mais qu'il en est une plus essentielle entre une armée d'Européens modernes et une armée de *Barbares*.

La guerre, encore terrible, n'est plus atroce : mais M. de Levis attribue trop exclusivement, je crois, à l'usage de l'artillerie une telle amélioration. Il dit et il paraît prouver que la religion y contribue fort peu. Quant à la philosophie, ajoute-t-il, qu'elle ne revendique pas non plus ce bienfait. Pour moi, je pense qu'elle y a certainement quelque part, et j'entends ici par philosophie l'effet de la communication des lumières, l'affaiblissement des préjugés, et l'habitude d'examiner les diverses faces des objets, d'où résultent l'impartialité, la justice, et bientôt l'humanité. Dans le tems des sages par excellence, poursuit M. de Levis, on était barbare envers les vaincus. Dans le tems des sages, pourrait-on répondre, les philosophes qui, ainsi que Socrate, s'occupèrent de la vraie sagesse, furent en petit nombre ; avant l'imprimerie, l'instruction ne fut jamais vraiment populaire ; dans Athènes même on lisait peu les écrits des sages, et ceux qui assistaient aux leçons publiques des philosophes, couraient sur-tout aux écoles où l'on enseignait, par exemple, l'art de prouver que celui qui s'accuse de mensonge est un homme vrai, puisqu'il dit

faux. L'on en conclurait que sur les devoirs étrangers, soit aux lois expresses de la patrie, soit à l'amour de la famille, ou à l'amitié, l'opinion générale n'était ni ne pouvait être bien formée chez les anciens. Dans une révolution si long-tems appelée par les vœux de la philosophie, dit encore M. de Levis, un décret atroce défendit de faire des prisonniers, etc. La réponse serait également simple: S'il existait une philosophie dont les vœux eussent appelé cette révolution dans laquelle les lois du brigandage prévalurent non-seulement sur toute sagesse, mais aussi sur le bon sens, ce serait une fausse philosophie, comme le fanatisme est une fausse religion. On peut voir dans M. de Levis, *Troisième Essai*, quel changement doivent avoir opéré dans les mœurs tant de facilités en tout genre, et la manière nouvelle d'administrer, qui, en maintenant les peuples dans une exacte subordination, substitue insensiblement le besoin de l'ordre aux penchans irréguliers. C'est un progrès semblable qui affaiblit les inimitiés, et qui doit, si l'on peut s'exprimer ainsi, rendre la guerre même plus pacifique.

Ce n'est point du respect que l'on doit aux femmes en général, dit très-bien M. de Levis, 126e *maxime*. Et ailleurs, dans l'*Essai sixième*, il s'élève fortement contre l'usage européen et moderne de rendre commune aux deux sexes la vie naturellement active des hommes, et contre la manie (car comment donnerais-je à cette vieille habitude un nom plus honorable!) de faire des femmes indistinctement l'objet d'une sorte de culte très-puéril, très-insignifiant, et de substituer ces hommages affectés à l'estime ou aux inclinations qu'un tel empressement devrait prouver, mais qu'il ne suppose même plus. « Qu'elles sont vicieuses ces institutions qui donnent » tant de prise aux passions, et qui laissent si peu de » chances à la vertu! La Grèce, ce modèle.... n'avait- » elle pas ses gynécées, appartemens isolés des femmes? » — Il est vrai : mais cet usage des Orientaux ne convenait qu'imparfaitement à un peuple aussi actif, et l'on sait à quelles mœurs cette vie retirée des femmes paraît avoir, plus que toute autre cause, entraîné les hommes. Les suites naturelles de la manière de vivre des femmes

parmi nous, sont visiblement en opposition avec les vraies convenances et avec les devoirs reconnus; mais il faut avouer que dans l'activité de l'Occident, l'état des femmes est très-difficile à régler, et que les turbulens Européens sont loin de concilier leurs divers principes de conduite, ou de pouvoir suivre même les lois qui pourtant les gouvernent. Si les femmes vivent retirées, la société n'a plus de charme; mais faut-il, pour le bonheur, que la société soit à tout moment séduisante? Ce continuel et fastidieux mélange altère beaucoup les véritables douceurs du commerce des deux sexes.

Dans le portrait d'un homme vraiment vertueux, M. de Levis, proscrivant un enthousiasme trop sujet aux écarts, assigne, *dans le sanctuaire de ses devoirs*, la première place à ses proches, et non pas à ses compatriotes. D'autres ont prétendu que si la patrie n'est pas tout, bientôt elle n'est rien. De quel œil le peuple eût-il vu dans une république ancienne un citoyen qui, si l'intérêt et la sûreté de tous l'eussent visiblement exigé, n'eût pas sacrifié son fils, comme il eût dû se sacrifier lui-même? Je vais plus loin: la prochaine explosion d'une mine doit, je le suppose, faire périr plusieurs milliers de Français: celui qui seul en a connaissance, peut les sauver s'il consent à envoyer son fils sur les lieux. Aucun autre moyen ne se présente pour avertir ce corps de troupes, et il est impossible que le père s'y rende lui-même; cependant il lui est démontré que son fils ne pouvant se faire entendre des Français qu'en se jetant au milieu d'un gros d'ennemis, sera immolé à l'instant même. Que doit faire ce père? La réponse de l'auteur serait peut-être contraire à son principe, parce que ce principe est du nombre de ceux qu'il ne faut pas établir sans restriction et sous la forme de précepte. Un fils est beaucoup plus qu'un simple compatriote, puisqu'il est à-la-fois et un compatriote et un fils; mais seul vaut-il plus pour nous que mille de nos concitoyens? C'est-là que se trouve la difficulté. Si on peut la résoudre, ce n'est pas du moins en peu de mots: je supprime donc les conséquences que l'on en tirerait; d'ailleurs elles ne

seraient point, au milieu de nous, à l'avantage du patriotisme républicain, et je me retrouverais en cela d'accord avec M. de Levis.

« Le culte d'une religion qui n'admet point les châtimens d'une autre vie, ne doit pas être toléré dans un » état bien policé. » Donc l'on peut choisir entre les diverses religions, donc les raisons de ce choix sont des considérations politiques : les gens éclairés n'en porteront pas un autre jugement, et c'est une opinion que le peuple même partagera bientôt; en sorte que l'effet de la religion devenant presque nul, les châtimens d'une autre vie en imposeront beaucoup moins que les châtimens visibles. Ces conséquences ne doivent pas m'être imputées; vraisemblablement elles ne sont pas bien conformes aux intentions de M. de Levis, pourtant je ne suis que son interprête : ce que je conclus, quant à moi, c'est que depuis un certain tems, la plupart de ceux qui reconnaissent la religion ne semblent point admettre qu'elle soit d'institution divine et nécessaire, c'est-à-dire qu'ils *paraissent* ne point reconnaître la religion. Si, dans l'avenir, une grande contrée revient à sa croyance avec une certaine ferveur et très-peu de foi, ce sera un phénomène curieux, mais non pas nouveau.

« Insensés qui prétendez gouverner les hommes par » la raison, sans appeler à votre aide la religion et » l'honneur, vous ne savez pas tout ce qu'il vous faudrait de supplices pour maintenir l'ordre. » Ou bien il faudrait gouverner selon l'ordre; il faudrait, avant de songer à maintenir l'ordre, établir un ordre réel; il faudrait cesser de le rendre impossible, etc., etc. « Etablissez l'ordre, l'habitude l'entretiendra. » C'est littéralement une des maximes de l'auteur, au premier volume.

« Gouverner, c'est choisir. » — Il résulte de cette pensée qu'on ne pouvait exprimer avec plus de précision et de justesse, que l'exercice de l'autorité suprême demande beaucoup de moyens naturels, et peu de ces talens que l'on acquiert avec effort. Des études rapides, mais bien dirigées, peuvent suffire, puisqu'un excellent esprit a plus besoin de lumières générales que d'une scrupuleuse érudition. Quand la tête se trouve assez

forte, le soin de gouverner n'est pas si pénible qu'on le pense; mais rien ne remplace entièrement ce premier don de la nature. Si une intelligence supérieure choisissait dans chaque peuple le génie le plus capable de gouverner avec cette sagesse dont un petit nombre d'hommes extraordinaires a donné l'exemple, il est probable qu'elle le prendrait le plus souvent parmi ceux que la multitude ne remarque pas, soit parce qu'ils sont peu propres à gérer d'une manière brillante des affaires communes, soit parce qu'ils ne montrent point d'empressement pour se mêler de l'administration.

En 1790, l'assemblée nationale a déclaré que la France se bornerait à maintenir l'intégrité de son territoire, et n'attaquerait point celui de ses voisins. C'est, à ce qu'il paraît, sur la proposition de M. de Levis que l'on adopta cette mesure : elle est très-louable dans un pays puissant, dès que les circonstances ne s'y opposent pas, et une telle résolution prise solennellement a tous les caractères de la vraie grandeur : cependant le principe sur lequel on se fondait, me semble faux, et est certainement douteux. Il faudrait une convention expresse pour que *le droit de guerre offensive n'appartînt à personne*, comme le prétend M. de Levis. Dans la cité, les individus n'ont pas le droit d'attaque; mais les Etats l'ont conservé entre eux. Des développemens ultérieurs justifieraient cette assertion; mais ces matières politiques ont déjà rempli l'une des deux parties de l'espace que je m'étais assigné. Les pensées morales et diverses qui me restent à citer ne seront pas toujours interrompues par des digressions aussi étendues; j'aurai moins d'objections à proposer. DE SEN**.

(La suite au numéro prochain.)

MÉMOIRES DU COMTE DE GRAMMONT; par ANTOINE HAMILTON. — A Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

LES Mémoires du comte de Grammont n'offrent rien ou du moins presque rien de ce qu'on cherche ordinai-

rement dans les ouvrages de ce genre, c'est-à-dire de ces faits particuliers qui servent à discuter et à éclaircir des points généraux d'histoire, qui portent tantôt le doute dans des opinions accréditées, tantôt la conviction dans des opinions incertaines ou probables, et de ce choc font quelquefois jaillir la lumière et la vérité; mais ils offrent en revanche un modèle inimitable de légèreté, de grâce et de naturel dans le style. Ce n'est donc pas de l'instruction qu'il y faut chercher, encore moins de ces peintures dans lesquelles le vice est immolé au ridicule. Il n'y a ici de ridicule que les femmes laides et les maris jaloux. On a reproché à Lesage de n'avoir presque jamais peint que de mauvaises mœurs : on pourrait adresser le même reproche à l'auteur des Mémoires; mais le premier, comme peintre de la société, le second, comme historien, ne pourraient-ils pas répondre qu'ils ont retracé ce qu'ils ont vu? Si mes peintures sont fidèles, dirait l'un, si mes récits sont exacts, dirait l'autre, de quoi peut-on nous accuser? On a été plus loin à l'égard des Mémoires de Grammont : on a voulu les rendre coupables de ce dont Rousseau accuse la comédie, c'est-à-dire de renforcer les mœurs qu'elle prétend corriger. « Ce livre a été long-tems, dit Chamfort, le bréviaire de » la jeune noblesse. C'est lui qui a le plus contribué à » fonder en France une école d'immoralité prétendue » agréable, et d'une perversité réputée charmante. » Réussir auprès des femmes fut d'abord le premier » mérite; les tromper fut le second; et comme tous les » arts vont en se perfectionnant, les livrer au déshon» neur et à la dérision publique, devint la jouissance la » plus délicieuse. C'est ce qui paraît inconcevable; mais » ce n'est pas tout. Le comte de Grammont étendit beau» coup les bornes de l'art et les ressources du talent; » celui de friponner au jeu devint une gentillesse parmi » les adeptes ou les concurrens; et enfin la science fut » portée à son comble par l'admission des friponneries » de toute espèce et même de la filouterie. » Voltaire, sans attribuer au livre d'Hamilton une influence aussi funeste, porte un jugement à-peu-près pareil du héros des Mémoires. Chamfort ne fait que le commenter, avec

l'avantage que lui donnait le droit de tout dire, acquis par deux ans de révolution. Un des effets de cette révolution a été, sinon de nous rendre meilleurs, au moins d'anéantir la tradition de cette perversité brillante. Le vice aujourd'hui a perdu ses grâces, et les vicieux ne sont plus charmans. Par une conséquence nécessaire, ils reçoivent moins d'hommages, et leur exemple est moins pernicieux; en sorte que le livre d'Hamilton, n'offrant plus que des portraits désormais sans modèles, peut, jusqu'à un certain point, passer pour un jeu d'esprit, une débauche d'imagination, et devient une lecture beaucoup moins dangereuse. On trouve bien encore quelques élèves de cette école fondée par le comte de Grammont, de ces vieilles renommées d'esprit et d'immoralité; mais dépouillée des agrémens du jeune âge, leur existence est sans éclat et sans prestige. On les voit vivre sur quelques bons mots qu'ils ont dits autrefois. Du reste, ce n'est plus sur leur adresse au jeu que leur fortune se fonde, mais sur l'agiotage et d'autres spéculations non moins honorables.

Pour en revenir au comte de Grammont, on serait tenté de croire, avec l'auteur de la notice imprimée en tête de la dernière édition complète d'Hamilton, que, sous la minorité de Louis XIV, l'escroquerie au jeu n'avait rien d'avilissant, « puisque, dit-il, le comte de » Grammont en tira long-tems une sorte de gloire, et » que, bien des années après, on voit son panégyriste » se donner fort peu de peine pour l'en justifier. » Il y a plus, c'est que ce même panégyriste, réunissant quelques-uns des traits les plus caractéristiques de son héros, le peint, de la meilleure foi du monde, toujours gai, toujours vif, et *dans les commerces essentiels, toujours honnête homme*.

Il serait curieux de savoir ce qu'Hamilton entendait par les *commerces essentiels*, et si, par exemple, lorsqu'il courait sur la route de Douvres, après le chevalier de Grammont qui avait oublié d'épouser sa sœur, ce même Antoine Hamilton trouvait alors le chevalier aussi *honnête homme dans les commerces essentiels*. Mais celui-ci répara, comme on sait, ce léger tort de mémoire;

et le beau-frère, devenu dans la suite historien et panégyriste, dut trouver que son héros s'était toujours comporté en homme d'honneur, puisqu'il avait épousé, quoiqu'en se faisant prier, Mlle Hamilton. Les amours du chevalier de Grammont avec cette Anglaise, sont peut-être le seul article des Mémoires sur lequel il soit permis de révoquer en doute la véracité de l'écrivain. On a de la peine à se figurer le chevalier de Grammont, blasé, comme on le connaît, sur les plaisirs du cœur et les jouissances du sentiment, transformé tout-à-coup en amant discret et langoureux. Quand on ne saurait pas d'ailleurs qu'à la première nouvelle de son rappel en France, ce beau feu s'éteignit tout d'un coup, et qu'il quittait l'Angleterre sans songer à Mlle Hamilton, ou plutôt en songeant à se soustraire aux engagemens qu'il avait pris avec elle, on pourrait encore douter que cette passion fût aussi vive et aussi sincère qu'Hamilton voudrait le faire croire.

Une chose assez remarquable dans ses Mémoires, sur-tout s'il est vrai, comme on dit, qu'ils aient été rédigés sous les yeux et d'après les propres récits du comte de Grammont, c'est que, sous le rapport d'homme à bonnes fortunes, il n'est pas peint avec trop d'avantage, qu'il échoue dans un assez bon nombre d'entreprises de ce genre, et ne s'en console qu'en suscitant des tracasseries aux amans qu'il n'a pu désunir. On n'avait pas encore appris à se venger des dédains ou seulement de la résistance d'une femme, en envoyant un équipage et des laquais se morfondre à sa porte : manière ingénieuse de mettre le public dans la confidence de faveurs qu'on n'avait pas obtenues. La gloire de cette invention était réservée à un homme qui n'a imité le comte de Grammont que pour le surpasser.

On ne saurait trop répéter que ces Mémoires sont le premier des livres frivoles. Il n'y a que ce moyen de faire passer quelques traits d'une morale que les moins sévères trouvent par trop relâchée. Il faut être, en effet, doué d'une imperturbable gaîté pour raconter, comme le fait Hamilton, l'histoire de cette Mme de Schrewsbury dont le mari va demander raison au duc de Buckingham

de ses assiduités auprès de sa femme, et est tué d'un coup d'épée. Hamilton qui rapporte le fait, et qui ne pouvait guère ignorer, quoiqu'il n'en dise rien, que Mme de Schrewsbury tenait, pendant le combat, le cheval de son amant, termine par cette réflexion : « Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accou» tume à tout, et le tems sait apprivoiser la bienséance » et même la morale. » Il y a quelque chose de révoltant dans ce ton léger, et cette agréable insouciance avec laquelle l'auteur des Mémoires parle d'une action criminelle et odieuse ; car on ne peut s'y méprendre ; ce n'est pas ici l'ironie amère et philosophique dont la morale outragée emprunte quelquefois l'expression, au lieu du langage d'une indignation vertueuse ; c'est le jugement d'un historien impassible et froid, d'un homme du monde que rien ne scandalise, et qui laisse *les mœurs du siècle aller leur train*.

Si l'auteur des Mémoires, pour donner plus de jeu et d'expression à la physionomie de son héros, avait voulu créer exprès un personnage et l'associer aux fortunes diverses du comte de Grammont dans l'amour et dans le jeu, il n'eût pas mieux fait que l'histoire : il n'eût rien inventé de mieux que Matta, l'ami et le compagnon d'armes du chevalier de Grammont dans la campagne de Trin, ce Matta, si gai, si plaisamment ignorant, et d'un esprit si naturel que tous les Mémoires du tems se sont servis de ce trait pour le peindre. On sait comme il anime cette première partie des Mémoires dans laquelle il est en scène, soit qu'il soutienne de son infanterie la partie de quinze contre le pauvre Caméran, soit que, voué au culte de la blonde Mme de Sénantes, il effraye sa délicatesse par la témérité de ses entreprises, et la brusque déclaration de son douloureux martyre, toujours aimable, toujours charmant, lors même qu'il a l'air d'être le plus écrasé sous l'ascendant du chevalier de Grammont.

La longue galerie des originaux qui brillent à la cour de Charles II, offre le même talent de peindre et la même verve de gaîté. La plus saillante de ces figures est celle de Rochester, courtisan bel-esprit, dont beaucoup de

nos Français doivent la connaissance à l'un de nos auteurs comiques les plus distingués, qui a su transporter avec un rare bonheur sur notre scène ce personnage des Mémoires de Grammont.

La nouvelle édition est précédée d'un extrait de la notice de M. Auger sur Hamilton, imprimée en tête des œuvres complètes de cet écrivain.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation des *Rendez-vous de Minuit*, vaudeville en un acte, de MM. Dupin et Dartois.

Lorsque le public cédant à l'attrait de la nouveauté se rend en foule à une pièce nouvelle, il espère être dédommagé de sa peine, et trouver du plaisir pour son argent; s'il est trompé dans son attente, il a à sa disposition un moyen de compensation tout simple, et dont malheureusement pour les auteurs il n'use que trop souvent. En cas de chute, l'acteur a toujours quelque compensation de la peine qu'il s'est donnée inutilement; il peut se dire qu'il a fait son possible pour sauver l'ouvrage. L'auteur lui-même jouit de quelque compensation : s'il s'est trompé, son intention était bonne, et il se promet de mieux faire une autre fois pour amuser le public; mais le pauvre journaliste, forcé pendant tout le cours de l'année d'assister soigneusement aux premières représentations de nouveautés si peu *nouvelles*, où trouver une compensation pour lui? On ne peut admettre que c'en soit une que la liberté de dire crûment qu'une pièce n'est pas bonne. M. Azaïs lui-même serait embarrassé pour établir la compensation.

Si l'on trouve singulier que je parle métaphysique à propos d'un vaudeville, je répondrai que c'est la faute des auteurs et non la mienne, car ils ont établi dans leur ouvrage que tout était *compensé dans la vie*.

Il est d'usage au théâtre du Vaudeville que l'on fasse précéder chaque ouvrage nouveau d'un couplet d'annonce, dans lequel on réclame l'indulgence du parterre. Ce couplet est d'une importance plus grande qu'on ne pense, et pour parler le langage du pays, c'est un échantillon sur lequel on juge la *pièce*. Le couplet d'annonce des *Rendez-*

vous de Minuit, avait donné de l'ouvrage une idée favorable ; je l'ai retenu sans peine, et le voici :

L'auteur, malgré son épouvante,
Messieurs, tout-à-l'heure m'a dit,
Que son intrigue était piquante
Et ses couplets remplis d'esprit,
Enfin que cette œuvre légère
Etoit un ouvrage parfait :
Si ce n'est pas ce qu'il a fait,
C'est bien ce qu'il a voulu faire.

Il fallait du talent pour soutenir cette plaisanterie ; le public n'aime pas les louanges prématurées, sur-tout quand c'est l'auteur qui se les donne lui-même.

Les *Rendez-vous de Minuit* m'ont rappelé (je sais bien pourquoi) *la Famille extravagante* de Legrand, donnée en 1709. Si je nomme la Famille extravagante, la plupart de mes lecteurs ne la connaîtront pas, mais les auteurs des *Rendez-vous de Minuit* la connaissent bien. Fabre d'Eglantine la connaissait aussi, car c'est là qu'il a pris le rôle d'une vieille femme qui ne parle que par proverbes, personnage comique, et qu'il avait fort heureusement placé dans *l'Intrigue Epistolaire*.

Pour revenir aux *Rendez-vous de Minuit*, je dirai donc que leur ressemblance avec la *Famille extravagante* est un peu trop forte : même intrigue, presque même nombre de personnages, et qui agissent de même dans les deux ouvrages ; seulement MM. Dupin et Dartois ont changé les noms et le lieu de la scène. On trouve dans cette imitation de fort jolis couplets ; peut-être même sont-ils un peu lestes, sur-tout ceux que chantent les demoiselles : dans le monde les jeunes filles ne disent pas tout ce qu'elles savent, et je crois qu'au théâtre il est inconvenant de leur faire parler du souvenir et de l'espérance. Comment une demoiselle peut-elle aussi chanter les douceurs de la maternité ?...

En résultat, il importe peu aux spectateurs que la pièce soit de Legrand ou de MM. Dupin et Dartois. Est-elle amusante ? Oui. Y trouve-t-on de jolis couplets ? Oui. Fait-elle passer une heure agréable ? Oui. En ce cas je crois que les *Rendez-vous de Minuit* seront quelquefois le rendez-vous de ceux qui aiment à rire sans s'informer du nom des auteurs à qui ils en ont l'obligation. B.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE. — La classe des beaux-arts a tenu une séance publique le samedi 3 octobre.

Voici le programme et l'ordre de la séance :

M. Joachim Lebreton, secrétaire-perpétuel, a présenté la notice des travaux de la classe, depuis le 1er octobre 1811.

Le même a lu une notice historique, très-intéressante, sur la vie et les ouvrage de M. Moitte, membre de l'Institut.

On a ensuite procédé, au milieu des plus vifs applaudissemens, à la distribution des grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture, de gravure en taille-douce, de gravure en médailles, et de composition musicale.

La séance a été terminée par l'exécution des deux scènes qui ont remporté les grands prix de composition musicale. (Nous avons inséré, dans le dernier N°, la Cantate sur laquelle s'étaient exercés les concurrens.) Elles avaient été précédées de l'ouverture du *Jeune Henri*, par M. Méhul, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.

NÉCROLOGIE. — M. F. DE VERNEUIL, dont on a inséré dans ce journal un assez grand nombre de poésies, toutes plus ou moins remarquables par de nobles sentimens et de beaux vers, vient de mourir, à vingt-quatre ans, d'une maladie longue et douloureuse. Il laisse une épouse inconsolable, et des amis qui regretteront long-tems les estimables qualités de son ame franche et loyale. Des travaux commencés, son ardeur pour l'étude, sa jeunesse, et quelques-uns de ces suffrages qui sont les garans des succès, tout lui permettait d'aspirer à cette gloire littéraire qui fut toujours le premier, ou plutôt l'unique objet de ses vœux.

Il laisse manuscrits divers ouvrages, parmi lesquels on cite un *Poëme* dans le genre de la *Boucle de cheveux*, de Pope, et des *Odes* qui ne sont dépourvues ni de chaleur, ni d'harmonie. Ces nouvelles poésies, réunies à celles qu'il avait publiées lui-même, formeront un recueil très-varié, digne d'attirer l'attention des amis des lettres, et qui, pour obtenir du succès, n'aura pas besoin de l'intérêt que ne peuvent manquer d'inspirer les qualités morales de l'auteur, et sa fin prématurée.

M. de Verneuil avait donné au théâtre de l'Odéon une

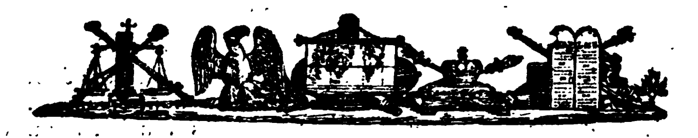
petite *Comédie* intitulée : *le Jeune frondeur*, qui reçut beaucoup d'applaudissemens, et a été jouée plusieurs fois. Un de nos poëtes dramatiques le plus justement célèbres, M. Andrieux, a fait sur sa mort ces vers touchans qui seront gravés sur sa tombe :

Sur ton front, jeune encor, quelques rayons de gloire,
S'éclipsèrent, voilés par les jaloux cyprès :
Les Muses, l'Amitié chériront ta mémoire,
Et de l'Hymen en pleurs partagent les regrets.

Note des Rédacteurs. — Dans un Discours en vers de M. de Ferlus, qui a pour titre : *De la nécessité d'un état*, et que nous avons inséré dans le N° 582, article *Poésie*, on lit ces deux vers :

Des cavernes de Foy, des antres de Gemblin,
Du gouffre où l'on s'immole *un cornet à la main*.

Nous prévenons nos lecteurs que ce dernier hémistiche n'est point de M. Ferlus ; nous convenons en même tems, que l'hémistiche auquel nous l'avons substitué, rendait beaucoup mieux l'idée de l'auteur, était plus poétique.... Mais toutes les convenances nous ont fait un devoir de le supprimer... Cette déclaration doit satisfaire M. de Ferlus, à qui personne ne doit plus reprocher avec justice les *six syllabes*, bonnes ou mauvaises, que nous avons été obligés de lui prêter, pour ne pas perdre une pièce de vers dont nous voulions enrichir notre feuille.



POLITIQUE.

Le 22e Bulletin a été publié par le *Moniteur*.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Le consul général Lesseps a été nommé intendant de la province de Moscou. Il a organisé une municipalité et plusieurs commissions, toutes composées de gens du pays.

Les incendies ont entièrement cessé. On découvre tous les jours des magasins de sucre, de pelleteries, de draps, etc.

L'armée ennemie paraît se retirer sur Kalouga et Toula: Toula renferme la plus grande fabrique d'armes qu'ait la Russie. Notre avant-garde est sur la Pakra.

L'Empereur est logé au palais impérial du Kremlin. On a trouvé au Kremlin plusieurs ornemens servant au sacre des Empereurs, et tous les drapeaux pris aux Turcs depuis cent ans.

Le tems est à-peu-près comme à la fin d'octobre à Paris. Il pleut un peu, et l'on a eu quelques gelées blanches. On assure que la Moskwa et les rivières du pays ne gèlent point avant la mi-novembre.

La plus grande partie de l'armée est cantonnée à Moscou, où elle se remet de ses fatigues.

Quelques jours auparavant, le *Moniteur* avait aussi publié quelques-uns de ces actes auxquels le gouverneur Rostopchin a si bien imprimé le cachet de la barbarie de son langage, si digne de celle de ses actions.

Des lettres particulières ont ajouté des détails intéressans sur la catastrophe de Moscou; ces lettres ont paru dans les journaux les plus accrédités. Nous les mettrons sous les yeux du lecteur.

« Dans la première semaine de juin, il était arrivé à Moscou un homme qui disait s'appeler Schmidt, et être natif de Wurtzbourg. Cet homme, que de fortes raisons font soupçonner d'être Anglais de nation, et de porter un nom supposé, était accompagné d'un aide-de-camp du prince d'Oldenbourg, qui avait aussi pris un autre nom. Tous deux s'établirent dans une maison située à Woronzoff, à quatre werstes de Moscou, vers le chemin de Ka-

louga. Peu de jours après leur établissement dans cette maison, plus de cinq cents ouvriers y étaient déjà réunis ; des gardes furent placés aux portes, et l'on interdit l'entrée de la maison à quiconque n'y était pas employé. Les directeurs de cet atelier firent alors la demande d'une quantité énorme de limaille de fer, et l'on commanda au fabricant, nommé Preitre, pour 45000 roubles d'huile de vitriol. Preitre fit bientôt sa première livraison, et reçut comptant 20000 roubles : sa seconde livraison, qui est de 1500 pounds, se trouve encore à sa fabrique, éloignée de Moscou de quarante werstes ; elle était à la disposition du gouverneur Rastopchin. Celui-ci publia, le 4 septembre, un avertissement pour que le peuple ne s'effrayât pas d'une explosion qui pourrait avoir lieu le lendemain ; c'était, disait-il, l'essai d'une machine inventée pour exterminer l'armée française, et l'on était sûr du succès. La machine ne fut prête que le 8 : on en fit l'essai le même jour ; mais cette espèce de ballon ne put quitter la terre. Le bruit se répandit alors qu'on travaillait à y faire des changemens, et peu de jours après, les habitans apprirent qu'on avait renoncé à ce projet pour s'occuper de la fabrication d'artifices destinés à incendier la ville, si notre armée se présentait pour l'occuper.

» Il paraît que le soi-disant Schmidt était arrivé de Vienne, muni de passe-ports pour entrer en Russie, et de lettres de crédit qui lui avaient été remises par le ministre russe près la cour impériale d'Autriche. Il n'a quitté Moscou que deux ou trois jours après l'entrée victorieuse de la Grande-Armée dans cette capitale. »

Une autre lettre est ainsi conçue :

« On aurait pu croire que l'incendie de Moscou était le résultat d'un premier mouvement de désespoir, lorsque l'impossibilité d'arrêter la marche de l'armée française a forcé les Russes d'abandonner leur ancienne capitale. Cette idée était si naturelle, que plusieurs personnes l'avaient adoptée ; et quoiqu'elle ne pût justifier la conduite du gouverneur Rostopchin, elle affaiblissait un peu l'horreur qu'inspire naturellement l'image affreuse d'une ville immense livrée aux flammes par les mêmes mains qui devaient la protéger. Aujourd'hui que des faits constans, et qui n'admettent aucun doute, prouvent que cet embrâsement avait été conçu d'avance, que les moyens de destruction ont été combinés à loisir avec une habileté réfléchie, l'étonnement et l'indignation ne connaissent plus de bornes.

» Jamais combinaison destructive ne fut mieux organisée. Les agens de Rostopchin, c'est-à-dire les cinq mille bandits auxquels il avait fait ouvrir les portes des prisons, allaient, la torche à la main, dans les divers quartiers de la ville, mettre le feu aux maisons; et pour rendre l'incendie plus rapide, ils observaient de quel côté le vent soufflait, afin de brûler tous les édifices qui étaient sous le vent. On a découvert dans plusieurs maisons des étoupes imbibées de goudron et de soufre placées sous les escaliers de bois, dans les écuries, dans les remises et dans les greniers. On y faisait parvenir le feu du dehors à l'aide de matières combustibles telles que des liens de paille et des cordes de la nature des mèches à canon. Nos soldats ont aussi rapporté des fusées incendiaires si bien conditionnées et faites avec un tel soin, qu'une fois allumées il devenait impossible de les éteindre.

» Tous ces faits expliquent comment le feu prenait dans des édifices et des maisons fermées, et où personne n'habitait. Le superbe bâtiment de la banque a été presqu'entièrement consumé avant qu'on ait pu en enfoncer les portes de fer et y pénétrer. Ce qui passe toute croyance, c'est que, lorsque les Français se sont présentés pour arrêter les progrès des flammes, ils n'ont pu trouver une seule pompe. Les pompiers mêmes avaient été forcés de quitter cette malheureuse ville, dont l'inévitable destruction a été calculée avec un sang-froid qui fait frémir l'humanité. »

Voici en outre un fait qui caractérise à lui seul et le barbare Rostopchin, et le gouvernement qui l'avait revêtu de sa confiance, et l'état de civilisation véritable du peuple qu'il était chargé de défendre; on croit lire un trait du Dgezzar-Pacha, ou apprendre une exécution ordonnée sur un de ses muets par quelque despote africain.

« Un malheureux, nommé Wertiaginn, était détenu depuis six mois dans un cachot, pour avoir écrit qu'avant six mois l'Empereur des Français serait à Moscou. A la première nouvelle de l'arrivée des Français, le gouverneur-général s'est fait amener le prisonnier, et sans aucune forme judiciaire, sans aucune espèce de jugement, il a ordonné qu'on lui coupât la main droite et qu'on le sabrât, ce qui a été exécuté sous ses yeux, dans la cour même de la maison du gouvernement. Rostopchin a voulu se donner l'horrible plaisir d'insulter à cet infortuné : « Tu as an» noncé, lui a-t-il dit, que l'Empereur des Français vien-

» drait à Moscou; s'il y vient, tu ne le verras pas. » Par un raffinement de cruauté, Rostopchin avait envoyé chercher le père de la victime pour être témoin de son supplice. Heureusement il avait pris la fuite.

» Quel pays que celui où un fonctionnaire public se met ainsi, de son autorité privée, au-dessus de toutes les lois de la justice et de l'humanité !

» L'avant-garde de l'armée française s'avançait avec une telle rapidité, que les Russes n'ont pas eu le tems d'enlever le corps mutilé de la victime de Rostopchin. On l'a trouvé dans la cour de la maison dans laquelle avait résidé ce digne gouverneur-général. »

Une autre lettre particulière donne les détails suivans : L'ordre est rétabli dans la ville. Le maréchal duc de Trévise est nommé gouverneur de Moscou et de la province, et le général Milhaud commandant de la place. La ville est divisée en vingt quartiers ; chacun d'eux a son commandant spécial. Selon le rapport des habitans, on attendait l'empereur Alexandre le 10 septembre. Il n'y a point paru. Le grand-duc Constantin, arrivé après la bataille de la Moskwa, s'est retiré précipitamment. On découvre tous les jours des magasins. Les approvisionnemens de l'armée sont assurés pour long-tems.

Cependant que sait-on à Pétersbourg de ces événemens rapides qui en un moment ont changé la face de l'Empire, ordonné un nouveau système de défense, et après la destruction d'une capitale ont mis l'autre en danger, et l'ont livrée aux terreurs que lui doit inspirer une si épouvantable manière de préserver une ville des atteintes ennemies ? Que fait-on dans cette nouvelle capitale de l'Empire ? Se prépare-t-on à soutenir la guerre ? Adresse-t-on des vœux au monarque pour qu'il obtienne la paix de son vainqueur ? Non. Pétersbourg, à la date des dernières nouvelles, était encore abusée par des relations mensongères, et la basilique de Saint-Isaac retentissait d'actions de grâces : un *Te Deum* solennel y était chanté en présence de l'empereur et de toute la famille impériale pour remercier la Providence d'avoir favorisé les armes du général en chef Kutusow à la bataille de la Moskwa, bataille que l'histoire nommera de Moscou, puisqu'elle avait pour objet la défense de cette capitale et que sa prise en a été le résultat.

Il paraît donc qu'après la bataille de Moscou le général Kutusow, après un éloge complet et mérité du courage des guerriers qui ont combattu sous lui, a trouvé convenable

d'écrire à son prince que ce courage, dirigé par son habileté, avait été couronné par la victoire, que l'armée française avait perdu le champ de bataille, beaucoup d'hommes et du canon, qu'elle avait battu en retraite pendant quatorze werstes, etc., etc., etc.

A la réception de ces dépêches, l'empereur Alexandre a cru devoir à l'ambassadeur de son nouvel allié, au ministre britannique, de lui faire part d'une si agréable nouvelle; celui-ci, lord Cathcart, n'a eu rien de plus pressé que d'écrire à sa cour dans le sens de la relation. Voici sa lettre; elle est très-remarquable en ce qu'on reconnaît facilement que cet ambassadeur, déjà souvent pris pour dupe, se refuse à l'être tout-à-fait dans cette circonstance, et qu'il ne se donne pas pour parfaitement assuré de ce qu'il écrit; on voit qu'il répète, mais qu'il ne presse pas son gouvernement de croire à tout ce qu'on lui dicte. Voici cette dépêche adressée à lord Castelreagh.

Pétersbourg, le 13 septembre.

« Milord, j'ai le bonheur, en commençant ma correspondance de Saint-Pétersbourg, d'annoncer que les armes de S. M. I. ont été victorieuses dans une bataille générale et très-obstinée, qui a eu lieu le 7 septembre, au village de Borodino, entre Mojaïsk et Ghiath, sur la route de Smolensk à Moscou.

» Il paraît que Napoléon avait concentré ses forces après les combats et la prise de Smolensk.

» Le prince Kutusow, de son côté, avait choisi une forte position et établi ses troupes dans son voisinage.

» Le 4 septembre, l'ennemi fit une reconnaissance en force et fut repoussé avec perte.

» Le 5 septembre, les Français attaquèrent la gauche et furent repoussés. Leur perte dans le combat a dû être considérable.

» Le 6, il ne se passa rien d'important, si ce n'est que le prince Kutusow fut rejoint par ses réserves, qu'il completta ses dispositions et ajouta plusieurs retranchemens et batteries sur sa gauche.

» Le 7, à la faveur d'un brouillard épais, les Français attaquèrent de nouveau la gauche avec beaucoup d'impétuosité, et avec tous les moyens qu'ils ont coutume de déployer quand ils jugent nécessaires des efforts décisifs.

» Ils furent reçus par les divisions de grenadiers appartenant à l'aile gauche, et commandées par le prince Bagra-

tion. Le centre de la ligne russe s'étant porté contre les forces les plus avancées contre sa gauche, l'attaque devint générale.

» *L'ennemi a*, dit-on, *couvert sa retraite par un corps considérable de cavalerie. Il s'est retiré à plus de 13 werstes du champ de bataille, poursuivi par le général Platow.*

» J'ai retardé deux jours l'envoi de cette dépêche, croyant apprendre de nouveaux renseignemens, et *recevoir un rapport plus détaillé; mais comme il est arrivé des lettres jusqu'au 9 septembre, et que je ne reçois pas de renseignemens plus positifs* (1), j'ai jugé à propos de vous expédier cette dépêche telle qu'elle est; elle contient une affaire qui doit à jamais ajouter à l'éclat des exploits militaires de cet Empire, et laquelle, *quoiqu'elle ne paraisse pas décisive*, ne peut pourtant manquer d'occuper une place importante dans cette guerre.

» J'ai vu des lettres d'officiers distingués et très-expérimentés; ils regardent cette bataille comme la plus terrible et la plus destructive qu'ils aient jamais vue. Beaucoup d'officiers généraux ont été tués ou blessés, et la perte des officiers de rang inférieur a été en proportion avec celle des soldats. Je n'ai pas entendu qu'on ait estimé la perte des Russes pendant l'action à moins de 25,000 hommes.

» Les troupes nouvellement levées à Moscou ont rejoint l'armée; elles paraissent répondre au but. Une partie de ces troupes avait déjà pris part au combat et s'était bien conduite.

» La nouvelle de la bataille du 7 a été reçue par l'Empereur le jour de son anniversaire. S. M. m'a envoyé aussitôt un aide-de-camp pour m'en faire part, et après le service divin dans la cathédrale, un officier a lu, en présence de LL. MM. et de leur cour, le rapport du général en chef. *Le peuple a manifesté la joie la plus vive.*

» J'ai l'honneur, etc. *Signé*, CATHCART.

Nous ne chercherons point à dépeindre d'après les journaux anglais la joie que cette brillante nouvelle a répandue à Londres. Dans tous les cercles politiques, à la bourse, au café Lloyd, des bulletins au crayon faisaient circuler les principaux *faits* énoncés dans la lettre de l'ambassadeur.

---

(1) Le général Kutusow était probablement encore occupé à poursuivre les Français, et ne pouvait donner à son ministre de nouveaux détails sur sa victoire!

Pour ajouter à cette comédie, dit *le Statesmann*, il fut publié une *gazette extraordinaire*, et les cris de *lord Cathcart, victoire, Russes, seconde*, 3e *et* 4e *édition* du *Courrier*, retentirent tour-à-tour dans les rues jusqu'au lendemain, accompagnées de la joyeuse musique ministérielle des cors de fer-blanc. Ainsi se termina cette farce politique, dont l'exposition, l'intrigue et le dénouement paraissent n'être qu'une contrefaçon grossière de celle qui fut représentée à l'époque de la bataille d'Austerlitz.

« Mais, ajoute le même journal, par une fatalité qui s'attache à tout ce que nos ministres entreprennent pour donner le change à l'opinion, le 19e Bulletin de la Grande-Armée est arrivé sur ces entrefaites, et on n'a plus été tenté de faire crier le 1re, 2e, 3e, 4e édition du *Courrier*. Ici la scène a changé, et les cors de fer-blanc ont fait silence ; on n'entendait plus que répéter tristement le nom de Moscou. L'illusion était détruite, le prestige anéanti, les ministres confus, l'indignation publique à son comble, en voyant à quel acte nous en sommes de cette tragédie si désastreuse pour les Russes, dont le contre-coup sera si terrible en Angleterre, après s'être appesanti sur Pétersbourg : tragédie dont nous ne serons pas long-tems sans doute à attendre le dénouement. Nous espérons alors que nos compatriotes ouvriront enfin les yeux, et que les contes misérables dont ils sont depuis si long-tems la dupe seront appréciés par les faits, par les résultats, c'est-à-dire à leur juste valeur. »

Qu'à notre tour il nous soit permis de jeter un coup-d'œil sur le théâtre de la guerre, et de l'envisager non pas comme le *Courrier* avec la lunette de l'ambassadeur anglais à Pétersbourg, mais tel que l'établissent les faits et les renseignemens les plus authentiques.

L'Empereur est à Moscou : son armée s'y repose près de lui : ses avant-gardes éclairent sur divers points la marche des ennemis, et surveillent leurs mouvemens. Toutes les communications avec Smolensk et de Smolensk avec Wilna et le Grand-Duché sont sûres et libres. Les convois, les approvisionnemens, les renforts, tout peut se diriger dans l'ordre le plus régulier vers le centre des opérations. On peut juger aujourd'hui que les corps français et alliés placés sur la basse Duna, ou devant Riga, ont honorablement coopéré aux succès de l'armée commandée par l'Empereur en personne, en tenant en échec à Polosk et à Riga les corps russes placés devant eux, et en les empê-

chant de se réunir à leur armée principale. Cette réunion est devenue désormais impossible. Le 10ᵉ corps aux ordres du maréchal duc de Tarente, et le corps prussien mis au grand complet, vont pousser sérieusement le siége de Riga. L'artillerie nécessaire est arrivée, et le moment est venu. Le 2ᵉ et le 6ᵉ corps formés de troupes bavaroises, réunis sous les ordres du maréchal Gouvion Saint-Cyr, presse de son côté le général Wiggenstein qui s'attache à couvrir Pétersbourg. Au centre, par la grande ligne de communication, s'avance le 11ᵉ corps commandé par le maréchal duc de Bellune, fort de 45 à 50 mille hommes, sans compter les garnisons qu'il distribue dans la route; corps disponible et prêt à appuyer, au besoin, la gauche, le centre, ou la droite de l'armée.

A cette extrême droite est placé le 7ᵉ corps d'armée aux ordres du général Régnier, le corps des Saxons, et le corps autrichien réunis sous les ordres du prince de Schazenberg, que son souverain, juste appréciateur de ses services, vient d'élever au grade de feld-maréchal. Ces troupes font face à l'armée de Tormazow, et le retiennent en Volhynie où elles l'ont rejeté. Les troupes autrichiennes, portées rapidement et en grand nombre sur leurs frontières de la Galicie, observent la marche de l'armée russe qui revient lentement du Danube, et que les nouveaux mouvemens des Turcs paraissent retenir dans l'incertitude depuis le changement du grand-visir.

Enfin, en seconde réserve, on compte l'armée du duc de Castiglione, centre et point de ralliement de toutes les troupes qui traversent l'Allemagne et couvrent les côtes de la Baltique, désormais à l'abri de toute insulte. Cette armée est évaluée à plus de 60 mille hommes, et de Berlin, son quartier-général, elle peut, en peu de jours, être portée à un nombre d'hommes beaucoup plus considérable.

Tel est l'ensemble de dispositions et de forces sur la garantie desquelles s'est exécuté le plan si hardi et si décisif d'attaquer l'Empire russe par ses plus riches provinces, et de pénétrer, en s'appuyant sur leurs ressources, jusqu'au cœur de cette immense domination, plan qui, par une sorte de magie attachée aux grandes entreprises de l'Empire, met en communication journalière et rapide deux capitales éloignées de 600 lieues, commande à la fortune sur les bords du Volga, assure le repos et la prospérité sur les rives de la Seine et du Tibre, et réunit au-delà de

l'Ebre et du Tage les aigles françaises disséminées sur le territoire espagnol.

Cette importante réunion vient en effet de s'opérer. L'armée du Roi, celle du maréchal duc d'Albufera, celle d'Andalousie, aux ordres du maréchal duc de Dalmatie, ont opéré leur jonction. Le 30 septembre, le duc de Dalmatie était de sa personne à Calasparra, et devait immédiatement se rendre auprès de S. M. C. à San-Felipe.

Lord Wellington pendant ce tems est à l'autre extrémité de l'Espagne près de Burgos, devant cette armée française de Portugal dont il semblait croire n'avoir plus rien à redouter.

Il a été reconnu par les cortès généralissime des armées en Espagne. Voici, à cet égard, les réflexions que fait un des journaux anglais : elles nous paraissent fondées sur une connaissance exacte des hommes et des choses dans le pays dont il est question.

« Lord Wellington a été reconnu par les cortès généralissime des armées en Espagne. Les cortès ont montré dans cette occasion un degré de condescendance auquel nous étions loin de nous attendre : se soumettre à l'influence anglaise paraissait de leur part une chose difficile à obtenir. Un nouveau système de guerre va donc être suivi, et nous avons lieu de craindre que la défense des Espagnols, leur coopération devenant secondaire, ne perde beaucoup de son énergie et de cet esprit de résistance et d'opiniâtreté qui leur a commandé tant d'efforts. Soutenir leur élan était notre emploi le plus raisonnable; mais nous convenait-il de prendre le premier rôle, et de ne donner que le second à la nation sur le territoire de laquelle nous occupons quelques points? Sous le rapport des rivalités que cette disposition doit faire naître, pour quiconque connaît le caractère espagnol, la suprématie de lord Wellington, avantageuse au premier coup-d'œil, peut avoir un résultat prochain défavorable à la cause générale. » S....

Le Mercure paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au Directeur général du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXXVIII. — *Samedi 24 Octobre 1812.*

POÉSIE.

L'AMOUR FUGITIF.

IMITATION DU TASSE.

C'est du troisième ciel mon empire et ma cour,
Qu'aujourd'hui je suis descendue
Pour demander mon fils, l'Amour.
Le petit fugitif se dérobe à ma vue.
Hier jouant avec moi, soit hasard ou dessein,
D'un de ses traits dorés il me perça le sein.
Au même instant il fuit à tire d'aile,
Craignant une punition,
Et je ne connais pas le lieu qui le recèle.
Ma colère bientôt devint compassion,
Car je suis tendre et je suis mère;
Je l'ai cherché de toutes parts,
J'ai visité toute ma sphère,
J'ai parcouru celle de Mars.
Les mondes roulans, immobiles
Ont passé tous sous mes regards,
Et je ne trouve point mon fils dans ces asiles.
Faibles mortels, enfin je descends parmi vous;
Je sais que le petit rebelle

Va souvent dans ces lieux que vous habitez tous ;
Ah ! donnez-m'en quelque nouvelle.
Je ne crois pas le voir à vos côtés,
Femmes ! dont les attraits sont le brillant partage ;
Et si de vos cheveux et de votre visage
En folâtrant il touche les beautés,
Dans votre cœur il n'a point d'espérance ;
Et s'il veut habiter chez vous,
Vous lui montrez la résistance
De vos dédains et de votre courroux.
Mais j'aurai mon fils, je l'espère,
Parmi vous, hommes polis.
De votre cœur l'Amour pénètre les replis,
Sans attirer jamais votre colère.
Troupe chérie, indiquez-moi l'Amour :
Celui de vous qui saura sa demeure,
S'il me l'indique tout-à-l'heure,
Sera payé d'un aimable retour.
Le plus tendre baiser sera sa récompense.
Si près de moi vous l'amenez,
Alors mes dons ne seront pas bornés ;
Je donnerai, pour prix de ma reconnaissance,
De si magnifiques présens
Que le trône d'amour et toute ma puissance
N'en pourraient donner de plus grands.
Ma promesse vous en assure,
Et par le Styx je vous le jure,
Mais rendez-moi mon fils. Quoi ! vous vous taisez tous ?
Aucun ne me répond : dites, est-il chez vous ?
Inconnu, dans ces lieux, il habite peut-être ;
De ses ailes sans doute on le voit dégagé.
Il aura laissé l'arc dont il était chargé,
Et tous les attributs qui nous montrent un maître.
Mais je vous donnerai des signes merveilleux
Où vous pourrez le reconnaître.
L'Amour qui se cache à vos yeux,
Paraît encore enfant, et pourtant il est vieux
Dans les ruses et la finesse.
N'en jugez point d'après sa petitesse,
Ses membres délicats, et son air gracieux.
Comme un enfant, il s'agite sans cesse ;
Comme un enfant, il est capricieux.

Tantôt le moindre jeu l'amuse et l'intéresse ;
Tantôt rien ne suffit à ses amusemens,
Qui souvent sont remplis de maux et de tourmens.
Sa colère ! un rien vous l'attire,
Mais il s'apaise promptement,
Et dans ses yeux on voit presque en un seul moment
Les pleurs mêlés avec le rire.
L'éclat de l'or brille dans ses cheveux :
Telle on dépeint la Fortune à nos yeux.
Ils sont bouclés, touffus, et forment un ombrage
Sur le sommet du front. Le reste du visage,
Et les côtés sont découverts.
Son teint a l'éclat de la flamme,
Et vous voyez bientôt par des signes divers
Paraître dans ses yeux les travers de son ame.
Un feu brillant anime ses regards.
Ses yeux pleins de gaité sont remplis d'artifice ;
Il les tourne de toutes parts,
En dessous, de côté, comme va son caprice.
Ses discours sont mêlés d'une aimable douceur.
Mais en parlant il s'interrompt sans cesse.
Chez lui tout est charmant : rempli de gentillesse,
Les accens de sa voix pénètrent jusqu'au cœur.
On voit sur sa bouche cruelle
Paraître un souris malin,
Qui prouve qu'à tromper il a le cœur enclin.
Tel sous les fleurs un serpent se recèle.
S'il aborde quelqu'un, d'un air humilié
Il dit : Recevez-moi par grace et par pitié.
Vous l'accueillez ; il vous commande en maître,
Il est plus insolent qu'il n'est permis de l'être !
La clef des cœurs est dans ses mains,
Souvent il a chassé de leurs anciens domaines,
Sans nul sujet, une foule d'humains,
Pour leur imposer d'autres chaînes.
Il veut régler l'esprit, captiver la raison,
Et loin de garder l'apparence
De la douceur, de la soumission,
Il commande avec arrogance
A celui qui voudrait lui faire la leçon.
A présent j'ai tout dit, je pense,
Pour vous aider à connaître l'Amour.

Ah ! s'il est en votre puissance,
Donnez-m'en l'avis sans détour.
Quoi ! vos voix resteront muettes ?
Vous voulez le cacher, insensés que vous êtes ?
Eh ! ne savez-vous pas que malgré tous vos soins,
Dans vos yeux, dans votre langage,
Et quand vous y songez le moins,
Paraîtra le petit volage.
Tel celui dont le sein recelait un serpent
Se trahit par ses cris, et le sang qu'il répand.
Mais puisqu'ici mes recherches sont vaines,
Avant de retourner aux cieux,
Je vais, sans différer, dans mes courses lointaines,
De la terre avec soin parcourir tous les lieux.

Par Mlle Sophie de C.......

LE CLAIR DE LUNE.

CHANT D'UN BARDE.

« Astre des nuits dont la douce lumière
» Dans tous les cœurs éveille le désir,
» Viens éclairer ma paisible chaumière;
» De ta présence elle doit s'embellir.
» Le mois passé, dans sa course fatale,
» Ton char rapide abandonna ces lieux ;
» Mais de l'absence expire l'intervalle,
» Et ton retour va combler tous mes vœux.

» Je crois déjà sous un ciel sans nuage
» Voir les rayons de ton disque argenté,
» De ces bosquets pénétrant le feuillage,
» Y réfléchir leur douteuse clarté.
» Ce demi-jour levé sur la nature
» Invite l'homme à rêver le bonheur :
» C'est le flambeau qui dans la nuit obscure
» Guide les pas du tremblant voyageur.

» Quand ta présence inspire le poëte,
» A son amante il raconte ses feux ;
» Et le Zéphyr sur son aile discrette
» Porte à l'Echo ses accords amoureux.
» La volupté qui l'enflamme et l'inspire,
» D'un charme heureux embellit ses accens,

» Et si l'amour a causé son délire
» Il est lui seul le sujet de ses chants. »

Assis au pied d'un orme séculaire
Dont les rameaux s'élançaient vers les cieux,
Ainsi chantait un Barde solitaire.
L'astre des nuits soudain frappe ses yeux;
De ses rayons la lumière tremblante
Vient de son cœur redoubler les transports;
Il touche alors sa harpe frémissante,
Et le plaisir anime ses accords.

L. A. M. BOURGEAT.

LE JEU DU DIABLE.

Ce jeu savant est bien nommé.
Du Diable le son harmonique
Vient frapper le tympan charmé
D'un concert vraiment diabolique.
Celui que du soir au matin,
Enchante ce bruit lamentable,
Ravi des talens du voisin,
De tout son cœur le donne au Diable!

Combien il faut de jugement
Pour diriger chaque baguette,
Et retenir adroitement
Le Diable sur sa cordelette!
Le col tendu, le nez au vent,
Dans une attitude admirable,
En tous lieux, chacun maintenant,
A bras ouverts reçoit le Diable!

Tantôt, vivement balancé
Il cède au pouvoir qui l'agite;
Tantôt, avec force lancé,
Il s'élève et se précipite.
Pauvres humains! malgré vos vœux
Vous éprouvez un sort semblable:
Ainsi vous bercent dans leurs jeux,
L'Amour, la Fortune et le Diable!

Cet agréable amusement,
Nous vient, dit-on, de l'Angleterre:

Moi, je ne puis croire vraiment,
Qu'un jeu si beau soit né sur terre.
Je pense que, chez Lucifer,
On fit cet instrument aimable,
Et que l'inventeur, en Enfer,
A reçu son brevet du Diable !

Par Mme R. GORRÉ.

ÉNIGME.

J'aime ces jeux sur-tout où l'esprit se déploie,
A dit Hector, parlant du *joli jeu de l'Oie*.
Remarquez cependant qu'il s'agissait d'un jeu
Où l'esprit n'est que pour bien peu;
Disons mieux, n'est pour rien. Où le hasard commande,
Il n'en faut point. Des jeux la liste serait grande.
J'en suis un pour lequel la main seule suffit,
Pourvu qu'avec la force elle unisse l'adresse,
Et l'habitude et la prestesse.
Ces moyens-là souvent valent mieux que l'esprit.
Je vais en peu de mots expliquer mon affaire.
Parmi les nobles jeux compté,
Utile dès long-tems, agréable et vanté;
Exercice interdit à l'homme solitaire,
Et que l'on ne peut jamais faire
Que par (de deux à quatre) une société
Qui ne peut avoir lieu qu'avec rivalité,
Aux jeunes gens sur-tout je savais plaire,
Et je leur procurais bonne grâce et santé.
C'est pour ce double but qu'on m'avait inventé.
Hélas ! combien tout dégénère !
Les tems, l'esprit, les goûts, les mœurs, tout est changé.
Très en vogue autrefois, maintenant négligé,
Je le suis à tel point qu'il est certaines villes,
Où j'avais jusqu'à trois, quatre ou cinq domiciles
Qu'on a détruits incessamment;
Ni souvenir, ni monument,
Dans la plupart des cités de la France,
Ne rappelleront plus mon ancienne existence.
Mais je me trompe assurément,
En cessant d'être un jeu qu'on trouvait amusant,
Je vous suis encor nécessaire :

Car, sans vous occuper de perte ni de gain,
Jouez, ne jouez pas, et vous aurez beau faire,
Vous me verrez toujours dans votre main.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

LECTEUR, nous sommes trois dans cet ancien monde,
A trois pieds notre taille est réduite, et pourtant
Tous trois nous dominons sur la terre et sur l'onde,
Le premier au midi, le second au couchant,
Et le troisième auprès du pays de Golconde.
Tels que le mont Atlas, nos fronts audacieux,
Narguent le genre humain et menacent les Dieux.
Nous pouvons nous vanter aussi d'être fort vieux :
On croit que l'un de nous (son surnom le désigne)
D'avoir vu naître Adam eut l'avantage insigne ;
L'autre rempli d'amour pour ses premiers enfans,
Sous ses pieds caverneux garde leurs ossemens ;
Et le dernier enfin, est une des barrières
Qui long-tems sépara deux nations guerrières
Faites pour s'estimer, qui devraient se chérir,
Et que Napoléon saura bientôt unir.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

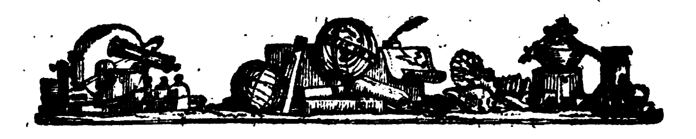
L'homme en naissant est toujours mon premier,
Pour lui dès ce moment commence mon dernier,
Et de mon tout le rapide passage,
De sa courte existence est la parfaite image.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Jalousie.*
Celui du Logogriphe est *Luc,* dans lequel on trouve : *cul.*
Celui de la Charade est *Corniche.*



SCIENCES ET ARTS.

Dictionnaire des Sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens. — Tomes I et II. — A Paris, chez *Panckoucke*, éditeur, rue et hôtel Serpente, n° 16; et chez *Crapard*, libraire, rue du Jardinet, n° 10.

(Second article.)

Il n'en est pas d'un Dictionnaire consacré aux sciences comme d'un Dictionnaire consacré aux beaux arts. Dans les arts d'imagination, tout est variable et mobile comme le goût de ceux qui les cultivent. Donnez à vingt écrivains différens un ouvrage à composer sur la peinture, la poésie, la musique, vous aurez vingt opinions, vingt systèmes différens. C'est que dans les arts d'imagination, il s'agit d'apprécier des sensations, et que les sensations n'agissant pas de même sur tous les individus, il en résulte une discordance d'avis et de sentimens au milieu desquels il est fort difficile d'établir des règles fixes et immuables. Dans les sciences au contraire tout est positif, car la certitude des sciences repose sur des faits; et quand les faits ont été recueillis avec soin, quand ils sont transmis par des esprits judicieux et éclairés, incapables de préjugés et d'intérêts personnels, il est impossible de commettre une erreur.

Pourquoi la marche des sciences a-t-elle été si longtems lente, timide, incertaine? C'est qu'au lieu d'observer soi-même, on aima mieux se servir des observations des autres; c'est qu'à l'époque de la renaissance des lumières, dans le premier enthousiasme qu'inspira la lecture des anciens, on leur décerna un culte superstitieux; c'est qu'on regarda leurs moindres préceptes comme des oracles, et que les mystères de la science furent traités comme les mystères de la foi. On n'osa soupçonner que des génies tels qu'Hippocrate, Aristote, Pline, fussent capables de se tromper.

Il fallait un homme d'un esprit élevé et supérieur pour affranchir l'esprit humain de cette servitude; il fallait que Descartes parût et osât dire aux hommes, *doutez*. C'est, en effet, depuis qu'on a eu le courage de douter que les sciences ont pris un essor libre et rapide. C'est en doutant qu'on est parvenu à la vérité. Ce qui distingue particulièrement le *Dictionnaire des Sciences médicales*, c'est qu'il est composé par des hommes tous animés des mêmes pensées, tous remplis de cet esprit philosophique qui porte par-tout le mouvement et la vie. Là plus de préjugés, de routine, de respect humain. Les grands hommes de l'antiquité y sont révérés, mais sans esclavage et sans crainte. Le savoir s'y montre sans pédanterie, le doute sans hauteur, la vérité sans faste. Tous les auteurs semblent réunis dans une unique pensée, celle de servir l'humanité et de faire triompher la raison.

Les deux premiers volumes, dont nous avons à rendre compte, renferment un grand nombre d'articles remarquables par l'intérêt du sujet, l'esprit d'analyse, l'étendue des recherches, la justesse et la solidité des résultats. Tels sont les articles *Abstinence*, *Accouchement*, *Age*, *Air*, *Alimens*, *Allaitement*, *Animaux*, *Aiguillette*, *Antipathie*, *Archée*, *Ascarides*, *Asthénie*, *Bains*, etc. Ce dernier est sur-tout l'un des plus curieux et des plus complets que nous ayons sur cette matière. Il est de MM. Hallé, Guilbert et Nysten. Les auteurs recherchent d'abord quel était l'usage des bains chez les anciens. Ils les considèrent successivement chez les Grecs, les Egyptiens, les Indiens, les Turcs, les Romains.

Il est constant que, de tous les tems, l'homme a senti, comme tous les animaux, la nécessité de plonger ses membres dans l'eau pour en entretenir la propreté, rafraîchir la chaleur du sang, ranimer les forces épuisées; mais l'art et le luxe s'emparèrent bientôt de ces avantages. Les bains furent transportés au sein des habitations; l'homme riche les construisit à grands frais; la prévoyance des gouvernemens en ouvrit de gratuits à l'homme pauvre.

Les Grecs entretenaient de vastes bains à côté de leurs gymnases. Les athlètes y descendaient après leurs exer-

trices, et y renouvelaient leurs forces épuisées. On voit par la lecture d'Homère que les héros de l'antiquité faisaient un usage fréquent du bain. Quand Ulysse arrive à la cour d'Alcinoüs, de jeunes princesses s'empressent de répandre des flots d'eau pure sur son corps, et le couvrent ensuite de vêtemens blancs comme la neige. La magicienne Circé, avant de métamorphoser les compagnons du héros en animaux immondes, ne leur avait point refusé les jouissances qu'elle avait prodiguées à leur chef. « Une nymphe, dit Ulysse, apporta de l'eau, » alluma du feu, et prépara tout pour le bain. On nous » versa des flots d'une eau tiède et salutaire sur la tête » et sur les épaules; on nous parfuma d'essences ex- » quises, et lorsque nous fûmes remis des fatigues que » nous avions éprouvées, et que nous témoignâmes le » désir de sortir du bain, on nous revêtit d'une tunique » d'un tissu délicat et d'un manteau magnifique. »

Les Romains portèrent le luxe des bains beaucoup plus loin encore que les Grecs; les bains publics étaient des édifices considérables. Au milieu de l'emplacement était un vaste bassin, dont l'eau se distribuait dans des réservoirs particuliers, qui offraient au public des bains chauds, tièdes ou froids. Les bains chauds étaient entourés de salles où étaient préparées des étuves sèches et humides; d'un fourneau immense chauffé souvent avec des bois et des plantes aromatiques, partaient des tuyaux sans nombre, qui versaient aux étuves sèches et humides des torrens de chaleur. Ces étuves étaient circulaires et voûtées; leur partie supérieure était terminée par un vaste bouclier d'airain, que l'on élevait et qu'on baissait à volonté pour laisser échapper du calorique si l'étuve était trop échauffée. On s'y rendait par des galeries dont la température augmentait graduellement. On laissait couler la sueur, l'on passait sur la peau une sorte de couteau courbé pour en enlever tout ce qui pouvait nuire à la transpiration, et on la frottait ensuite d'huile ou d'autres essences parfumées.

L'heure où les anciens prenaient ordinairement le bain était la huitième, c'est-à-dire celle qui précédait le repas du soir. Dans les premiers tems, ils avaient été

très-favorables à la santé du peuple. On n'y payait qu'un *quadrans*, c'est-à-dire à-peu-près deux centimes de notre monnaie. Les règles de la décence la plus scrupuleuse y étaient observées. Les édiles ne dédaignaient point d'en être eux-mêmes les inspecteurs. Long-tems on se trouva si bien à Rome de l'usage des bains, qu'au témoignage de Pline, on n'y connut point d'autre médecine pendant six cents ans; mais alors aussi on vivait sobrement. Les dictateurs se contentaient d'un plat de légume qu'ils apprêtaient souvent de leurs mains souveraines; mais quand le luxe des festins eut succédé à la simplicité du premier âge, alors il fallut recourir à l'art des médecins. Le célèbre Musa prescrivit à Auguste les bains froids, et les bains froids devinrent à la mode. Les plus riches citoyens y introduisirent à grands frais les eaux de la mer; on y fit descendre la neige des montagnes; on y répandit avec profusion le safran et toutes les substances odorantes. Les bains publics et particuliers devinrent des lieux de licence et de débauche. Les femmes quittaient à peine les salles de bain. Les empereurs Commode et Gallien se baignaient sept à huit fois par jour.

Quand les Romains eurent conquis la plus grande partie du monde connu, ils y portèrent leurs usages et leurs mœurs. Les Gaulois eurent des bains chauds et des étuves. Il n'est presque pas aujourd'hui une ville ancienne où l'on ne trouve quelque rue qui porte le nom de rue des Etuves; mais, quand les invasions des Barbares eurent ramené les mœurs sauvages, la plupart de ces établissemens furent détruits, et les villes n'eurent plus de bains que l'eau de leurs rivières. Depuis quand la ville de Paris peut-elle se flatter de posséder dans ce genre des établissemens de quelque prix? Depuis une trentaine d'années. Mais que la plupart de ces établissemens sont loin de répondre au faste de leurs titres et à la magnificence des bains anciens! Les bains chinois et les bains turcs n'ont rien de chinois et de turc que leur nom.

Voulez-vous savoir de quelle manière on se procure les plaisirs du bain en Turquie? Voici ce que les auteurs du *Dictionnaire des sciences médicales* vous en apprendront:

« Les édifices qui servent aux bains des Turcs sont » construits en pierres de taille, et composés de plusieurs » pièces pavées de marbres et chauffées au moyen de » tuyaux qui parcourent leurs parois et portent la cha- » leur par-tout. Après s'être déshabillé dans une chambre » particulière, on s'enveloppe d'une pièce de coton ; on » prend à ses pieds des sandales de bois, pour les ga- » rantir de la chaleur du pavé, et l'on entre dans la salle » du bain qui est construite comme les étuves des an- » ciens. On ne tarde point à y suer. On est lavé, essuyé, » peigné, et long-tems frotté avec un morceau de came- » lot qui débarrasse la peau des débris de l'épiderme ; » puis on passe sur tout le corps du savon ou d'autres » cosmétiques. Ce bain dure une demi-heure en hiver, » un quart-d'heure en été. Après le bain on se repose » sur un lit, où l'on prend du café, des sorbets, de la » limonade. Les femmes turques se baignent de cette » manière à-peu-près tous les jours ; les hommes un peu » moins souvent.

» Il n'est point de village turc avec une mosquée qui » n'ait un bain public. Les musulmans riches ont des » bains magnifiques, décorés de tout ce qu'a pu inventer » le luxe de l'Asie. »

Il ne suffit donc pas, pour se procurer des bains turcs, de peindre sur la porte une figure basanée, la pipe à la bouche et le turban sur la tête ; il ne suffit pas de décorer d'un croissant doré le sommet de quelques pavillons, de les enrichir intérieurement de draperies et de dessins bizarres : ces ornemens ne changent rien à la dimension de la baignoire, ni à la pureté des eaux.

Les Chinois et les Indiens sont bien plus recherchés encore que les Turcs. Leurs bains sont établis dans des salles vastes et richement décorées, mais on n'y néglige rien de tout ce qui peut servir ou le plaisir, ou la beauté. Lorsqu'on sort de l'étuve, un des serviteurs du bain, après vous avoir étendu sur une planche d'un bois pré- cieux et odorant, vous arrose d'eau chaude ; il vous presse ensuite le corps avec un art et une délicatesse admirable. Il fait jouer toutes les articulations ; il s'age- nouille sur vous, force toutes les vertèbres du dos à

s'étendre, s'empare des parties les plus charnues du corps, les manie, les presse, les frappe même ; il arme ensuite sa main d'un gant de crin, le passe rapidement sur toute l'habitude du corps, au point de se mettre lui-même en sueur ; il vous oint de savons et d'essences ; il vous rase, vous épile, et après trois-quarts d'heure de cet exercice vous rend à vous-même dans une sorte de quiétude et de rajeunissement qui enivre l'ame de désirs et de voluptés. La peau est quelque tems couverte d'une sueur légère qui donne une douce fraîcheur. On se sent vivre. On passe ensuite deux heures sur un canapé, on fume un demi *hoka* et l'on s'endort dans un sommeil calme et délicieux.

Les femmes prennent les bains de la même manière, et prolongent cette cérémonie, qui porte le nom de *massage*, une grande partie de la journée. Des esclaves à genoux auprès d'elles, sont occupées de ce genre de toilette, dont la volupté semble faire son profit encore plus que la santé.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de ces recherches du luxe asiatique aux jouissances qu'on peut se flatter de trouver dans nos bains chinois ; mais nos mœurs s'accommoderaient peut-être mal de ces excès de raffinement et de mollesse. Il faut une disposition particulière à l'oisiveté et à l'indolence pour s'accommoder de ce genre de plaisir.

De tous les peuples modernes, ceux qui semblent s'être rapprochés davantage de la méthode des anciens, sont les Russes et les Finlandais. On a vanté beaucoup chez nous leurs bains de vapeur et d'eau froide. On les a même mis fort au-dessus de ceux des anciens. Cependant ce luxe prétendu se réduit à une salle unique, construite en bois, et dans laquelle on a établi un large fourneau de fonte, rempli de cailloux de rivière, rougis et presque embrasés par l'action du fourneau. Lorsqu'on y entre, on éprouve une chaleur si violente, on respire un air si ardent, que les personnes qui n'y sont point accoutumées ne peuvent y rester sans être suffoquées et se trouver mal ; mais, lorsque l'on en a contracté l'habitude, on peut supporter quelque tems cette redoutable

atmosphère. On se déshabille, on se couche sur des banquettes. On verse alors des torrens d'eau froide sur ces cailloux rougis, et cette étuve sèche se transforme aussitôt en une étuve humide. Une vapeur épaisse, ardente, enveloppe de toutes parts ceux qui se sont soumis à cette épreuve ; les flots de sueur coulent de tous leurs pores. Pour entretenir les vapeurs, on verse de l'eau sur les cailloux de cinq minutes en cinq minutes. Le thermomètre de Réaumur monte ordinairement à 45 degrés. Sur la fin du bain on se fait administrer de légères flagellations avec des branches de bouleau amollies dans l'eau ; on emploie les frictions de savon pour diminuer la sueur ; on se lave à l'eau tiède, puis à l'eau froide, dont on reçoit plusieurs seaux sur la tête. Au défaut de bains d'eau froide, on va se plonger dans une rivière, un étang, ou un ruisseau voisin, quelquefois même dans la neige.

On s'est souvent demandé comment l'on pouvait supporter sans périr ces brusques passages d'une chaleur ardente à un froid excessif. On a cru que les Russes étaient doués d'une constitution particulière. Les auteurs du *Dictionnaire des Sciences médicales* expliquent très-bien ce phénomène. Toutes les fois qu'on a imprimé aux fluides une circulation rapide et extraordinaire, et que dans tout le système il se fait un grand mouvement du centre à la circonférence, le froid extérieur ne fait, pendant quelques instans, aucune impression. Le docteur Fordyce, qui a souvent répété les épreuves des bains russes, a constamment soutenu, sans en éprouver aucune incommodité, le passage subit d'une chaleur de 43 degrés du thermomètre de Réaumur à un froid de plus de 4 degrés au-dessous de zéro.

Après ces descriptions des bains anciens et de quelques bains modernes, les savans auteurs du *Dictionnaire des Sciences médicales* considèrent leur sujet sous le rapport de la santé. Ils examinent successivement les effets des bains en général ; les avantages et les inconvéniens des bains chauds, des bains froids, des bains modérés, des étuves sèches, des étuves humides. Tout ce qu'ils disent à ce sujet est le résultat d'une étude ap-

profondie, de recherches exactes et lumineuses. Il nous serait difficile d'entrer ici dans tous ces détails intéressans; nous nous bornerons à rapporter l'opinion des auteurs sur les bains froids appliqués aux enfans.

On sait quelle est en France l'autorité de la mode; on sait avec quelle rapidité les doctrines nouvelles se répandent quand elles sont accréditées par quelque exemple puissant. Les bains d'eau froide usités chez les Anglais, conseillés par quelques-uns de nos plus célèbres écrivains, ont obtenu, il y a quelques années, une vogue singulière. Combien d'enfans ont péri victimes de cette mode funeste! Voici de quelle manière s'expriment à ce sujet MM. Hallé, Guilbert et Nysten.

« C'est un usage des peuples du nord de plonger les » enfans nouveau-nés dans l'eau froide; mais quoi qu'on » ait écrit pour nous persuader de suivre un tel exem- » ple, il ne sera jamais sûr de précipiter dans l'eau » froide un enfant qui sort du sein de sa mère, c'est-à- » dire d'un milieu dont la température est de près de » 30 degrés du thermomètre de Réaumur.

» Si nous considérons l'enfant quelques mois après sa » naissance, nous le voyons assujéti ordinairement à des » dépurations de la peau que le bain froid pourrait sus- » pendre, ce qui n'arrive pas sans de graves inconvé- » niens. Ne sont-elles point encore développées? Le bain » froid, par l'effet qu'il exerce sur la peau, en retarde » l'époque. La peau des enfans auxquels on fait prendre » des bains froids est plus sèche, plus dure qu'il ne » convient à cet âge. On l'a vue quelquefois devenir si » rude et si écailleuse qu'elle se gerçait, et qu'on était » obligé de recourir à l'application des corps gras pour » lui rendre sa souplesse.

» D'autre part, la susceptibilité nerveuse de l'enfance » quelquefois excessive ne saurait, en général, s'accom- » moder du bain froid. Que sera-ce si le pauvre enfant » est soumis aux ébranlemens qui en sont la suite, au » milieu du travail de la dentition, et de la disposition » aux convulsions, dont il est trop souvent accompagné?

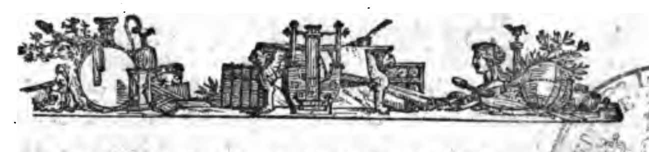
» Ne point élever les enfans dans la mollesse et les » accoutumer peu-à-peu à supporter toutes les tempé-

» ratures, est un principe sage : mais les livrer aux effets » de l'eau glacée, n'en est pas une juste conséquence. » Que gagne-t-on à les élever à la manière des sauvages? » Tout ce qui est d'une faible constitution meurt; une » éducation mieux calculée a l'avantage de conserver les » faibles. »

On lira encore avec beaucoup d'intérêt tout ce que les auteurs ont écrit sur les bains d'eau courante, sur les bains de vapeur, les bains d'eau thermale, sur les eaux minérales factices, les demi-bains, les pédiluves, les boues de S. Amand, les étuves, et tout ce qui se rapporte à cette matière d'un si grand usage dans la vie domestique et dans les procédés de l'art de guérir.

Peut-être aurait-on pu désirer qu'ils jetassent un coup-d'œil rapide sur les bains publics qui se sont, depuis quelques années, établis à Paris. On ne saurait nier qu'ils ne soient aujourd'hui singulièrement perfectionnés du côté de l'élégance, de la propreté, et de la salubrité. Les bains Vigier sont sur-tout remarquables par l'étendue des bâtimens, l'abondance des eaux puisées dans les flots de la Seine, les jolis jardins dont leurs bords sont embellis, et sur-tout le soin extrême avec lequel tout est prévu pour la propreté du linge, des baignoires, et des vêtemens qui servent aux baigneurs. Les bains de Montesquieu, ceux de la rue Saint-Sauveur, les bains Turcs, les bains Chinois, sont encore recommandables sous ces divers rapports. Il eût été à souhaiter que nos savans auteurs eussent examiné si les eaux de rivière, toujours courantes et toujours renouvelées, ne sont pas préférables aux eaux fournies par les pompes de Perrier, ou à celles de puits dont on est peut-être forcé de faire usage, quand les pompes ou les canaux qui en dérivent sont en réparation; qu'ils eussent pu citer quelques expériences qui nous auraient éclairés sur les avantages et les inconvéniens de ces divers établissemens.

Nous regrettons que les bornes dans lesquelles nous sommes forcés de nous renfermer ne nous permettent pas de nous occuper des excellens articles rédigés par MM. Marc, Barbier, Alibert, Roux, Pinel, Chaussier, Pariset, et tant d'autres habiles coopérateurs déjà célèbres par leurs ouvrages. SALGUES.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Maximes et réflexions sur différens sujets de morale et de politique; par M. de Levis. *Quatrième édition.* Deux vol. in-18.—Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

(SUITE ET FIN.)

« La possession calme l'amour et souvent l'éteint ; » mais elle ne sert qu'à exciter l'ambition et l'avarice. » — C'est que l'amour seul *possède* en effet : mais l'avarice et l'ambition sur-tout n'ont point d'objet déterminé, de perspective limitée. Un négociant devenu possesseur des mines de l'Amérique espagnole, ne se trouverait pas assez riche pour peu qu'il se piquât de n'avoir point un esprit vulgaire, et de ne pas s'arrêter à des spéculations mesquines. Le monarque qui parviendrait à régner sur toutes les parties du globe, aurait alors tant de choses à faire pour les gouverner mieux, et le globe d'ailleurs est si petit dans l'univers, que si vous ne lui supposez pas une ame commune, il faut qu'il se plaigne et de la brièveté d'une vie qui finit à cent ans, et des bornes étroites d'un domaine dont les navigateurs peuvent faire le tour en trois cents journées.

« Notre première parole d'honneur appartient à la » vertu ; c'est cette priorité qui ordonne de manquer à sa » promesse lorsqu'on s'est malheureusement engagé à » faire une mauvaise action. » Cependant que deviendra la confiance si dans les cas difficiles tout dépend d'une interprétation subséquente ? Lorsqu'on a pris un engagement insensé, quand on a fait une de ces promesses qu'on ne peut tenir sans crime, est-il permis de manquer tout simplement à sa parole sans aucune formalité, sans offrir, s'il se peut, quelque dédommagement, sans expiation en quelque sorte ? L'intérêt trouverait par-tout des

prétextes, et dans les circonstances où l'on aurait d'abord recueilli le fruit de ces conventions illégales ; on s'attribuerait ensuite le droit de ne les point ratifier. Des malfaiteurs entre les mains de qui vous êtes tombé, vous laissent libre d'après votre promesse de livrer le lendemain une somme considérable ; et le lendemain vous jugez qu'en donnant cet argent vous dérangeriez vos affaires, vous compromettriez essentiellement les intérêts de votre famille. Cependant ces brigands ne vous ont pas ôté la vie. Bien qu'ils soient inexcusables d'ailleurs, leur confiance est noble ; doit-elle être trompée ? De plus, ne seriez vous pas responsable jusqu'à un certain point des divers excès auxquels leur ressentiment pourrait se porter ? Que faire donc, en général ? se mettre, je crois, à la disposition de ceux envers qui l'on a eu la faiblesse de contracter de tels engagemens, et offrir, en ne sacrifiant que soi-même, la satisfaction qu'il leur plaira de recevoir. Si l'on trouve ceci trop sévère, je transcrirai cette belle réflexion de M. de Levis : « Un » cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accom- » modement en morale qu'une oreille juste n'en admet » en musique. »

« Diminuez vos rapports avec les hommes, augmentez- » les avec les choses. » Cette maxime n'est pas seulement d'un bon esprit, mais d'un sage. Les choses ne sont pas aussi agitées ; elles ont du moins une permanence apparente, et, relativement à nous, une immobilité qui rend l'ame plus égale et plus ferme. Cette même cause fait que les sciences, ainsi que l'observe ailleurs M. de Levis, amortissent la sensibilité. « Elles enlèvent, con- » tinue-t-il, dans une région supérieure à ce monde de » misères, et dirigent cet intérêt si vif que l'on prenait à » des biens périssables, vers des choses indépendantes » de la fortune. » En effet, les sciences ont principalement pour objet les choses immuables ; or la contemplation de ce qui est fixe et illimité devient tôt ou tard l'aliment des ames fortes.

Cette sagesse que l'on vient de voir, on en retrouvera des traces dans les pensées suivantes, qui toutes sont

tirées du premier volume. « Si les peines détruisent le bon-
» heur, les plaisirs le dérangent. — Le moyen de passer
» doucement la vie est de préférer les plaisirs qui vien-
» nent de l'habitude à ceux que donne le changement. —
» L'activité est aussi nécessaire au bonheur que l'agi-
» tation lui est contraire. — Ne comptez pas sur la justice
» de celui dont l'esprit manque de justesse. Justesse
» d'esprit, précieux don du ciel, c'est toi qui apprends
» à être équitable envers les autres et modéré pour soi-
» même. — Sacrifier ses goûts à ce que l'on aime, est une
» jouissance bien douce que la morale autorise ; mais si
» vous laissez prendre de l'influence sur vos opinions,
» comment pourrez-vous répondre de ne pas manquer à
» vos devoirs ? — S'il vous reste quelque prudence, ne
» souffrez pas que vos passions tuent vos goûts ; vous
» serez trop heureux de les retrouver un jour. — La gué-
» rison spontanée d'une égratignure est plus admirable
» que tous les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine. »

M. de Levis définit la philosophie, *la raison du juste;* et il dit de la raison en général, qu'elle est *le sens du bonheur.* Selon lui, *la morale est la conscience raisonnée; la pensée est une inspiration; la réflexion un travail,* et ce travail *est un devoir d'où découle la moralité des actions;* la vertu *est le triomphe* de la générosité sur l'intérêt, et la délicatesse *est la fleur de la vertu.* L'éducation, dit-il encore, *n'est qu'un exercice raisonné et suivi.*

Une manière concise, loin d'exclure l'effet pittoresque, semble très-propre à le faire rencontrer plus souvent. S'il paraît y avoir un peu de recherche dans ce mot : « vous croyez que vous êtes modeste..... Je ne » vous savais pas si orgueilleux ; » ou peu de naturel dans cette sorte de figure : « les spéculations sont à la » mode ; en voici une qui présente un gain assuré : lors- » que vous êtes triste, tirez des lettres-de-change sur » l'avenir ; elles pourront être protestées à l'échéance, » mais qu'importe pourvu que le présent les escompte ? » Si, dis-je, on condamnait dans ceci quelque léger défaut de goût, dont il n'y a peut-être pas deux autres exemples dans le recueil entier, cent mots heureux formeraient une compensation surabondante, et parmi les

pensées justes, ou les remarques ingénieuses que je vais citer, on trouvera des expressions que La Bruyère eût saisies avec plaisir. « La nature humaine est si faible que » les hommes honnêtes qui n'ont pas de religion, me » font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les dan- » seurs de corde avec leurs dangereux équilibres. — Les » plus douces caresses ne sont pas celles où nous recon- » naissons l'intention de nous plaire. — Les pensées des » femmes ne sont guère que des allusions. — Dans les » affaires d'intérêt les femmes ont en général moins de » justice, mais plus de loyauté que les hommes; elles » réservent la mauvaise foi pour des affaires d'un autre » genre. — Voici pour donner du courage une recette assez » bonne et dont on se trouve généralement bien en Eu- » rope : prenez trois aunes de gros drap, etc.; affublez » de cet attirail un pauvre paysan timide.... ; vous aurez » un brave guerrier; mais si vous tenez absolument à » avoir un héros, il faudra faire encore la dépense d'un » grand bonnet de peau d'ours, et de deux grenades de » cuivre doré. — L'orgueil de la naissance serait le plus » sot et le plus insupportable de tous, sans l'orgueil des » parvenus qui semblent toujours pressés de regagner le » tems perdu. — Ne vous désespérez pas, jeune homme, » bientôt l'inconstance de votre maîtresse ne vous tou- » chera pas plus que ne le fait aujourd'hui la perte de » cette toupie, qui, dans votre enfance, vous a coûté » tant de larmes. — Peu de gens ont la fatuité de croire » qu'ils iront droit en paradis, etc. — Tous les monumens » des hommes ont péri.... et voilà qu'un volcan.... nous » a conservé des villes entières... Tout subsiste, tout est » à sa place.... et l'effet de ce grand bouleversement a » été d'empêcher que rien ne fût dérangé. »

L'abondance des choses ne laisse point de place pour les remarques que j'eusse dû faire en plusieurs endroits, sur quelques définitions, par exemple, et sur la *périlleuse vertu* de ceux qui sont tout simplement des hommes honnêtes : néanmoins je n'ai pas pris l'engagement de ne plus rien contester à M. de Levis, si l'occasion s'en présente encore, de ne plus faire de commentaires et même d'observations critiques.

En lisant ce passage, accompagné d'une note qui en fait un principe rigoureux : « les peuples ne se ressem- » blent que par la crainte, la vanité, et le sentiment de » la paternité; ils diffèrent en tout le reste, » je trouvais un peu restreint le nombre des dispositions attribuées à l'espèce entière. La vanité, disais-je, est-elle plus universelle que ce triste calcul, cette déplorable industrie de l'amour-propre, qui chez les peuples libres, comme chez les peuples asservis, porte insensiblement ceux qui ont l'ame étroite à se soumettre aux uns avec bassesse, dans le flatteur espoir de dominer insolemment sur les autres? Et ensuite j'ai remarqué, dans le premier volume, cette réflexion à laquelle je ne m'étais pas arrêté d'abord : « En voyant tant de bassesses et tant d'injus- » tices, on doute si c'est pour la servitude ou pour la » tyrannie que les hommes ont plus de penchant. » Peut-être est-il encore, aux Antipodes, derrière Botany-Bay, dans le fond des terres, une tribu dont on pourrait dire : elle se borne à l'indépendance, *ne veut point conquérir et ne veut point dépendre ;* mais une peuplade aussi étrange ne ferait pas exception, car il y aurait chez elle tout aussi peu de vanité que de servitude. L'auteur peut, il est vrai, rapporter à la vanité ce penchant à la dépendance, à la domination; mais, en généralisant ainsi, l'on ne trouverait plus dans l'homme que l'amour de soi; la crainte, et même le sentiment de la paternité ne devraient plus en être distingués.

« Je ne sais si chez les hommes capables d'une véri- » table amitié, ce sentiment n'est pas encore plus ex- » clusif que l'amour. » — C'est peut-être aller trop loin; l'amitié n'est pas, comme l'amour, une affection *naturellement* exclusive.

« Il est encore plus facile de juger de l'esprit d'un » homme par ses questions que par ses réponses. » — Dans ses réponses il n'a pas le choix des objets; elles sont accidentelles, pour ainsi dire, et tiennent souvent à la partie la moins importante de sa pensée; mais dans ses questions, on le voit presqu'entier, car s'il ne croit pas devoir en faire sur ce qui l'occupe principalement, du

moins il les dirige d'une manière analogue à la pente de son esprit.

« Voulez-vous savoir ce qui fait la plupart des bons » ménages? — La conformité des goûts et des humeurs, » sans doute. — Erreur : les sens dans la jeunesse, l'ha- » bitude dans l'âge mûr, le besoin réciproque dans la » vieillesse. » — L'importance de la conformité des goûts n'est pas une erreur : si les sens suivent d'abord cette direction exclusive que l'union suppose, une certaine conformité des humeurs y contribue puissamment ; et dans les engagemens contractés plus tard, quand les sens ont peu de pouvoir, et qu'il n'existe point d'habitude antérieure, cette analogie dans les inclinations fait presque seule les bons ménages. Ce qu'il faut chercher, ce n'est pas, il est vrai, la totale ressemblance des caractères, mais une même manière de voir et de sentir sur les jouissances véritables, et sur cette partie de l'ordre qui règle tout dans la vie domestique.

« La grande difficulté dans l'éducation consiste à tenir » les enfans dans la soumission, sans dégrader leur ca- » ractère. » — N'assujétissez point l'enfant aux volontés arbitraires d'un homme, mais ayez soin de le placer dans des situations où la force des choses le subjugue naturellement ; alors cette difficulté sera levée. Les hommes qui le conduisent ne doivent être que les agens de la nécessité, les ministres de l'ordre : c'est un des principes les plus féconds de l'Emile.

« Si les hommes étaient sages, ils donneraient à la » religion et à la médecine la plus grande partie du tems » que ne réclament pas les devoirs de leur état. » — Au mot *religion*, substituez le mot *morale*, car la foi n'est pas universelle, et mettez l'hygiène à la tête de tout ce que l'idée de médecine comprend ; alors cette pensée sera rigoureusement vraie. « Lecteur, que cette réflexion » étonne, continue M. de Levis, il y a apparemment des » choses qui vous touchent de plus près que votre ame » et votre corps, mais aussi vous n'êtes pas sage. »

« O inconséquence ! l'on conduit les hommes à la » mort par la crainte. » — L'homme que, dans un tems de terreur, on mène à la mort, n'y est pas conduit par

sa propre crainte, mais par son impuissance, et par la stupeur dont sont remplis d'autres hommes qui évitent de s'y faire conduire, du moins actuellement. C'est donc, si l'on veut, l'effet de l'égoïsme et d'une sorte de faiblesse générale qui n'aurait pas lieu si l'on en prévoyait tous les résultats; mais ce n'est point une inconséquence. On parle beaucoup des inconséquences des hommes : si l'on en voit tant, c'est, je pense, faute de rapporter avec assez de soin à des causes diverses des résultats opposés. Les contradictions humaines sont comme les caprices et le hasard; ces mots vagues servent de réfuge à notre ignorance. On avoue communément que ce qui paraît livré au hasard est produit par des causes invisibles; il faut ajouter qu'en général, l'inconséquence est imaginaire, excepté chez les sots, et que les caprices réels (car on peut aussi affecter d'en avoir), sont fondés en raison, mais d'une manière secrète, ou quelquefois trop faible.

« Un malheur, quelque grand qu'il soit, donne du » ressort à l'énergie; mais une longue suite d'infortunes » rouille le courage et le change en résignation. » — On craint alors de s'engager dans une lutte téméraire contre la nécessité même. Cette force irrésistible qui entraîne du moins les choses premières, règne autour de nous, à des distances inconnues; qui pourra déterminer où commence son empire? L'auteur avait dit auparavant : « Ce » qu'il y a de plus difficile dans la vie, c'est de savoir » jusqu'à quel point il faut chercher à vaincre la fortune » avant que de se résigner à son sort. Céder trop tôt, » c'est lâcheté; trop tard, c'est folie. »

La raison n'a guère de pouvoir que sur l'homme qui veut être juste. La partialité volontaire serait donc à-peu-près incurable; c'est d'ailleurs un mal évident, et il y a peu de choses utiles à dire à cet égard. M. de Levis a mieux aimé prémunir les hommes sincères, mais encore susceptibles de se préoccuper, contre l'esprit de système qui *rend les sens complices de l'imagination*. « N'adoptez, » poursuit-il, qu'avec la plus grande circonspection les » expériences faites dans la vue de justifier une théorie. » L'impartialité est si belle et si rare que je voudrais pouvoir citer ici tout ce qu'on a dit de meilleur à ce sujet.

Nul peut-être, en cela, n'a porté plus loin le scrupule que M. Meiners de l'université de Gottingue : sans doute il a pensé que l'on ne pouvait prescrire trop sévèrement des devoirs qui ne demandent d'autres forces que celles de la volonté. Voici ce qu'il dit (traduction de M. Laveaux), dans la préface de son important ouvrage sur les sciences dans la Grèce : « Il faut au commencement » de chaque recherche se demander à soi-même.... si » l'on ne désire pas secrétement qu'elle ait tel ou tel ré- » sultat plutôt que tel autre. Il faut examiner si nous ne » donnons pas une attention particulière à la recherche » de témoignages favorables ou défavorables à certains » peuples, à certaines assertions...... enfin, si certains » passages importans n'excitent pas en nous une joie » plus grande que celle que nous éprouvons ordinaire- » ment à la découverte des faits les plus utiles, et si la » cause de cette joie extraordinaire ne vient pas de ce » que nous avons trouvé dans ces passages un grand » appui pour quelque opinion favorite, etc. »

« Si vous avez le loisir d'écrire et que vous croyiez » avoir le talent de composer, réfléchissez beaucoup et » lisez peu : vous n'aurez que trop de mémoire. » — Pour que ce conseil, très-bon d'ailleurs, fût suivi sans inconvénient, il faudrait communiquer ses manuscrits à des personnes qui eussent au contraire cultivé leur mémoire, et qui pussent indiquer les choses déjà connues que l'on croit dire le premier, soit parce qu'on ne les a pas rencontrées ailleurs, soit parce qu'elles n'ont laissé dans la tête qu'une trace trop confuse pour que l'origine en paraisse étrangère. Comment les distinguer alors de celles qui dans un sens opposé nous trompent également, et qui ont donné lieu à cette autre réflexion de M. de Levis ? « Il y a des vérités si frappantes, que » l'on croit les reconnaître quoiqu'on les entende pour » la première fois. » Réflexion dont je dois d'autant mieux apprécier la justesse, que j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'elle soit elle-même une pensée nouvelle. J'abandonne cette décision à ceux qui ont lu davantage, ou dont les souvenirs sont plus sûrs ; et s'ils

ont la curiosité de soumettre à cet examen quelques autres passages sur lesquels je formerais un doute semblable, ils pourront s'arrêter particulièrement à ceux-ci. « On se lasse de tout, excepté du travail.—Les faiblesses » des hommes supérieurs satisfont l'envie et consolent » la médiocrité. —O vous qui vous plaignez de l'ingrati- » tude, n'avez-vous pas eu le plaisir de faire du bien?— » Il y a tant de bassesse dans la plupart des louanges, » qu'elles avilissent plus ceux qui les donnent qu'elles » n'honorent ceux qui les reçoivent.—Réprimez, vous » aurez moins à punir. » Cette dernière maxime est d'une grande importance; eût-elle été imprimée vingt fois, il serait bon de la répéter encore.

Les lignes que je viens de transcrire, et un très-petit nombre d'autres, sont-elles ou ne sont-elles point des réminiscences? c'est à-peu-près une question oiseuse. M. de Levis a pu s'y tromper, mais il est plus vraisemblable que je me trompe moi-même. Si d'ailleurs ma conjecture se trouvait fondée, ce serait assurément le cas de dire, sur l'ouvrage de M. de Levis, ce qu'il dit lui-même, en partie seulement et d'une manière moins positive : *Ubi plura nitent, non ego paucis offendar maculis*. Quel livre d'ailleurs, même sous une forme sententieuse, pourrait ne contenir que des idées neuves dans nos siècles encore puérils et déjà vieux?

DE SEN**.

TRADUCTION DE QUELQUES ODES DE PINDARE.

Les hommages les plus glorieux ont été rendus par l'antiquité au génie de Pindare. Alexandre, entrant en vainqueur dans Thèbes, ordonna de respecter la maison que ce poëte avait habitée. Horace le représente comme le premier des poëtes lyriques, et déclare que ce serait une témérité semblable à celle d'Icare, que de vouloir l'imiter.

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope dædalea
Nititur pennis, etc.

La plupart des modernes ont souscrit à cette admiration des anciens ; mais, en même tems, ils ont observé qu'il est plus difficile maintenant de sentir les beautés du poëte thébain. Une grande partie du charme qui devait naître de la cadence et de l'harmonie des vers, est perdue pour nous ; les allusions aux jeux publics et à plusieurs usages contemporains, les allégories mythologiques, les traditions des âges reculés sur les premiers héros et les premiers législateurs, ne peuvent exciter de nos jours cet intérêt qu'ils devaient avoir pour les habitans d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe, et même pour ceux de Rome, dont les souvenirs historiques se rattachaient à plusieurs époques mémorables des fastes de la Grèce. Il naît même de ces circonstances des difficultés dans l'interprétation du texte, qui exigent des recherches pénibles, dont les résultats sont plus d'une fois insuffisans. Cependant on reconnaît et l'on retrouve encore de nos jours le génie du poëte. On admire son élan aussi hardi que sublime et soutenu, la pompe de ses expressions, la variété et la richesse de ses images, l'élévation de ses idées et de ses sentimens, et les brillantes couleurs dont il sait revêtir les grandes vérités de la philosophie et de la morale. Il est plus souvent dans les cieux que sur la terre ; mais son vol n'est point téméraire, et après avoir interrogé les dieux sur le passé et sur l'avenir, sans s'égarer, il retourne parmi les mortels, pour leur donner les leçons de la sagesse, ou pour leur offrir le prix de l'adresse et du courage. Anacréon sacrifie aux graces et à l'amour. Horace est riche en détails brillans, varié dans sa marche, harmonieux dans son rhythme ; mais il a moins de grandeur dans ses conceptions, et moins d'abandon dans son enthousiasme, que le poëte thébain. On voit que c'est après avoir étudié tour-à-tour Pindare, Anacréon et Horace, que Boileau a tracé le caractère de l'ode.

L'Ode avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au ciel son vol audacieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
Mène Achille sanglant au bord du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage.

Elle peint les festins, les danses et les ris,
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et par un doux caprice
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Nous offrons aux lecteurs la traduction de quelques odes de Pindare. Cet essai a besoin d'une grande indulgence, quelques efforts que nous ayons faits pour surmonter les difficultés. Nous commençons par la quatrième et la cinquième olympiques, adressées à Psaumis, de Camarine en Sicile, et qui se lient l'une à l'autre autant par le sujet même, que par le genre des développemens poétiques.

IVe *Olympique.*

« MAÎTRE des dieux, Jupiter dont les mains agitent la foudre rapide, les Heures (1), vos enfans, m'ont donné le signal de me rendre dans ces lieux avec les accens variés de ma lyre, pour être témoin des plus glorieux combats. Les gens de bien, apprenant l'heureuse nouvelle des succès de leurs amis, sentent aussitôt s'élever dans leur cœur les transports de la joie. Fils de Saturne, vous qui résidez sur l'Etna, où se forment les orages, et dont le poids accable Typhon aux cent têtes, jetez, en faveur des grâces protectrices de Camarine, un regard favorable sur l'hymne qui célèbre une victoire remportée dans les jeux olympiques.

» ORNEMENT immortel des plus sublimes vertus, cet hymne arrive sur le char de Psaumis. La tête ceinte de l'olive qu'il a cueillie dans les champs de Pise, Psaumis s'empresse de répandre sur Camarine sa patrie l'éclat de la gloire. Puisse une divinité propice accomplir tous ses vœux! Je vante ici son adresse à former un coursier, les soins hospitaliers qu'il prodigue avec joie, et son amour pour la tranquillité conservatrice des villes. Le mensonge n'aura point fardé mes discours. L'expérience est le sceau de la vertu des hommes.

---

(1) Les heures étaient représentées par les anciens comme des déesses, filles de Jupiter et de Thémis.

» L'EXPÉRIENCE mit Erginus, fils de Climenus, à l'abri des outrages dont les femmes de Lemnos voulurent couvrir ses cheveux blancs. Vainqueur à la course, et revêtu de ses armes d'airain, il dit à Hypsipyle (2), en s'approchant pour recevoir la palme : C'est moi, la vîtesse de mes pas égale encore la force de ma main et le courage de mon cœur. Les cheveux blancs croissent quelquefois avant le tems, même sur la tête du jeune homme. »

Ve *Olympique.*

» NYMPHE de Camarine (3), fille de l'Océan, recevez favorablement la douce fleur des nobles vertus et des couronnes olympiques ; c'est l'hommage de Psaumis vainqueur sur son char infatigable. Illustrant votre ville, nourrice féconde des peuples, Psaumis avait décoré douze autels pour les fêtes des dieux ; de nombreux taureaux furent immolés, et cinq jours virent célébrer des jeux divers. Couronné par la victoire, il vous environne d'une gloire éclatante ; il répand au loin le nom de son père, et celui des cieux, où naguère il fit son séjour.

» QUAND, de ces aimables contrées qu'habitèrent jadis Œnomaüs et Pélops, il retourne dans sa patrie, sa voix célèbre la forêt sainte, qui vous est consacrée, ô Pallas, protectrice des villes. Il chante le fleuve Oanus, le lac qui baigne sa terre natale, et les sources sacrées de l'Hipparis, dont les eaux vont restaurer l'habitant de Camarine. Par ses soins de nombreux édifices s'élèvent dans cette ville comme une haute forêt, et un peuple de citoyens se relevant de ses infortunes (4), devient heureux et florissant. Toujours le travail et la peine combattent autour des vertus, pour vaincre les périls cachés des grandes entreprises, et ceux qui parcourent cette carrière avec succès, préservés de la jalousie, reçoivent de leurs concitoyens le glorieux nom de sages.

(2) Reine de Lemnos, qui avait ordonné des jeux publics.

(3) La ville de Camarine était située près d'un lac et sur le fleuve Hipparis.

(4) La ville de Camarine avait été ravagée deux fois par les Syracusains.

» JUPITER, conservateur des mortels, vous que portent les nuages, qui résidez sur la colline de Saturne, qui protégez l'Alphée répandant au loin ses ondes, et l'antre sacré de l'Ida, je viens, avec la cadence lydienne, vous supplier d'accorder dans tous les âges à cette ville des hommes vaillans. Je demande aussi que vous, ô Psaumis, couronné dans les champs olympiques, et dont le courage se plaît à dompter le fier animal qui sortit de la terre à la voix de Neptune, vous puissiez atteindre le terme de la vie, dans une tranquille vieillesse, entouré de vos fils, témoins de votre bonheur! »

J. P. CATTEAU-CALLEVILLE.

THÉATRES.

OBSERVATIONS SUR LES PRINCIPAUX SPECTACLES.

LA gloire nationale est en partie fondée sur nos brillans succès dans la carrière dramatique (1). En ce genre, les anciens et les modernes n'ont rien à nous opposer; c'est au moins le sentiment de tous les littérateurs que les préventions nationales et le respect idolâtre de l'antiquité n'aveuglent pas. Nos théâtres, à qui tant de richesses sont confiées pour les faire valoir, n'ont-ils, à cet égard, aucun reproche à se faire? Répondent-ils toujours à l'idée que s'en forment les étrangers qui, arrivés à Paris, sont si souvent trompés dans leur attente, et voient des chef-d'œuvre quelquefois moins bien exécutés qu'en province? L'examen de cette question fera le sujet de ces observations, dans lesquelles je passerai en revue les trois principaux spectacles de Paris. Dirigé par le seul amour de l'art, *sine ira et studio* (comme dit Tacite), si je nomme quelquefois les individus, c'est par impossibilité de me faire entendre autrement. On pourra m'accuser d'erreurs, mais jamais de malveillance.

En commençant par le théâtre français, le premier de tous aux yeux de la raison, mes remarques s'étendront d'abord sur la tragédie, et je me joindrai aux critiques

(1) Il faut ici supposer qu'en effet les lettres contribuent à la gloire d'une nation. Ceux qui ne pensent pas ainsi, pourront trouver mon assertion ridicule; mais ce n'est pas pour eux que j'écris.

déjà faites contre la déclamation lourde, monotone et traînante, qui est actuellement en usage. Aucun artiste n'est entièrement exempt de ce défaut, et il est véritablement insupportable dans quelques-uns.

On peut regarder comme à-peu-près vacant l'emploi si important des reines et des pères nobles. Saint-Prix et mademoiselle Raucourt (les seuls qu'on puisse citer) jouent rarement et dans un petit nombre de pièces; le moment de leur retraite n'est probablement pas fort éloigné. Aucun talent ne s'est encore présenté pour les remplacer. La dignité, les avantages physiques manquent à mademoiselle Duchesnois, qui, d'ailleurs, est si bien partagée du côté de l'ame et de la sensibilité. Quant aux premiers rôles, ils seront bien remplis tant que Talma et Lafond voudront s'entendre, ce qui me paraît extrêmement facile, puisqu'ils ont chacun un genre tout-à-fait différent, et que les rôles qui conviennent à l'un, ne sauraient convenir à l'autre. Les échanges qu'ils font quelquefois ne me paraît pas heureux, et je les invite à y renoncer pour les intérêts du public et de leur propre réputation. Je ne dis rien des jeunes princesses et des jeunes premiers; on tolère la médiocrité dans ces deux emplois plus que dans ceux dont j'ai parlé précédemment, et il faut convenir que cette indulgence est plus que jamais nécessaire.

La comédie, quoique généralement beaucoup mieux jouée que la tragédie, laisse encore à désirer sous bien des rapports. Le talent de Fleury sera bientôt perdu, et qui le remplacera ? Saint-Phal met dans ses rôles beaucoup de vérité et d'intelligence, mais ses moyens ne répondent pas à ses intentions : on a quelquefois de la peine à l'entendre. La tradition des *petits-maîtres* de l'ancien régime est entièrement perdue; l'élégance et la noblesse de leurs manières a fait place à la fatuité grossière et sans grâce de nos jeunes gens actuels. Dans l'emploi des valets, Thénard est le seul qui n'apporte pas sur la scène la froideur et l'ennui. Cet acteur a des momens très-heureux, et mérite des encouragemens; on désirerait qu'il jouât dans des pièces où il est absolument nécessaire. On ne peut presque plus compter mademoiselle Devienne, qui fait si rarement jouir les spectateurs de son aimable talent. Mademoiselle Demerson a de la chaleur, de la force comique, mais son jeu est quelquefois faux; il a besoin d'être dirigé. Grandmesnil a laissé des regrets

pour l'emploi des rôles dits *à manteaux*, cependant Devigny n'est point sans mérite; son jeu est franc, naturel, et ne me semble pas assez apprécié. Les deux Baptiste et Michot sont excellens dans quelques pièces, mais leur sphère est bien circonscrite : il est fâcheux que Baptiste aîné ait renoncé à des rôles qu'il remplissait très-bien, comme celui du Glorieux, du Distrait. Mlle Leverd et Mlle Mars ont un talent précieux, et ne doivent rivaliser que de zèle; chacune a ses droits à la faveur du public, à qui elles sont également agréables.

Je doute que le projet de substituer un comité d'auteurs dramatiques à un comité de comédiens pour l'admission des nouveautés, soit une idée heureuse. Ce mode ne présenterait pas moins d'inconvéniens que celui qui est actuellement en usage; mais ne pourrait-on pas, soit dans l'Institut, soit dans les rédacteurs de journaux, trouver des gens de lettres qui, sans s'être exercés dans la poésie dramatique, seraient très en état d'en apprécier les productions, et formeraient un tribunal aussi éclairé qu'impartial? On devrait au moins imposer aux comédiens l'obligation de donner un plus grand nombre de nouveautés, et de jouer, dans un intervalle donné, *tous les ouvrages restés au théâtre* (2). Des pièces excellentes, sans doute, mais fastidieuses par leur continuelle répétition, sont sans cesse sur l'affiche, tandisque d'autres n'y paraissent presque jamais ou très-rarement. C'est par une revue de ces pièces à remettre, que je terminerai mes remarques sur le théâtre français.

Je ne dirai rien de Brutus et de la Mort de César, dont des circonstances, étrangères au mérite de ces deux beaux ouvrages, peuvent empêcher la remise; mais par quelle raison priver le public de Mérope, d'Oreste, de Rome sauvée? La première de ces trois tragédies est un des chefs-d'œuvre de notre scène, et depuis dix ans, je crois, n'y a point paru (3). Celles d'Oreste et de Rome sauvée sont

(2) Les auteurs vivans ont beaucoup de peine à faire représenter leurs pièces; celles même qui sont restées au théâtre, et qui y ont été toujours applaudies (à l'exception d'un très-petit nombre), ne sont pas jouées; que deviendra l'art dramatique, si l'on décourage entièrement ceux qui le cultivent?

(3) Je sais bien que le principal rôle, qui fit la réputation de Mlle Dumesnil, et que j'ai vu très-bien joué par Mlle Sainval aînée, n'est pas favorable à Mlle Raucourt; mais pourquoi Mlle Duches-

très-estimées des littérateurs; l'une joint, au mérite de la simplicité et du coloris antiques, beaucoup d'intérêt; et l'autre, parfaitement écrite, offre la peinture la plus vraie et la plus énergique des illustres personnages qui y sont dépeints. On peut comparer aux plus belles scènes de notre théâtre celles de Catilina et de César. Andronic, Gustave, Spartacus, Inès de Castro, Absalom, Amasis, Mahomet II (de la Noue), Roméo et Juliette, Fénélon, les Vénitiens, Etéocle et la Mort d'Abel (de M. Legouvé), le siége de Calais, Hypermnestre, la veuve du Malabar, Zelmire, Gabrielle de Vergy, n'ont pas été jouées depuis fort long-tems. Elles n'ont pas toutes le même mérite, mais il n'en est aucune qui n'ait obtenu un grand succès, motif suffisant pour ne pas les oublier. Le drame de Béverley (4), les comédies de l'Ecole des Mères, du Glorieux, de Démocrite, du Chevalier à la mode, du Muet, du Jaloux désabusé, des Précieuses ridicules, de la Comtesse d'Escarbagnas, de Dupuis et Desronais, d'Esope à la cour, de la Surprise de l'Amour, du Mariage fait et rompu, du Double veuvage, du Français à Londres, du Procureur arbitre, de la Jeune Indienne, des Mœurs du tems, du Magnifique, des Trois frères rivaux, etc., etc., ont tout-à-fait disparu. Que les comédiens les rendent à la vie, et ils ne pourront que s'en féliciter, s'ils apportent à leur remise les soins que mériteraient aussi tant d'excellentes pièces dédaignées (5) des premiers acteurs, et par consé-

---

nois, qui a joué ceux de Clytemnestre et de Gertrude dans Hamlet, ne l'essayerait-elle pas?

(4) A ce mot, je vois déjà bien des lecteurs se récrier: qu'ils se rassurent; je n'aime pas plus qu'eux les productions monstrueuses de la scène anglaise; mais je les invite à relire Laharpe, qui ne les aimait pas davantage, et qui cependant loue beaucoup Béverley. C'est un ouvrage très-moral, rempli d'intérêt, et qui offre le tableau le plus terrible et le plus vrai des funestes excès où peut entraîner la passion du jeu. En supprimant (ce qui serait très-facile) le morceau blâmé avec raison par Laharpe, dans lequel Béverley veut attenter aux jours de son fils, ce drame n'aurait rien qui pût révolter le spectateur, et bien joué il produirait le plus grand effet. C'est, à mon avis, la meilleure des productions de ce genre.

(5) Comme l'Avare, les Ménechmes, le Distrait, le Légataire, l'Ecole des Femmes, l'Avocat Patelin, etc.

Les chefs-d'œuvre de Molière, de Regnard, de Corneille, de

quent du public, dont la majeure partie ne juge des ouvrages dramatiques que par ceux qui les représentent (6).

Si généralement les spectacles de Paris ne répondent pas à l'idée que s'en forment les étrangers, cette vérité n'est nullement applicable à la danse et aux décorations de l'Opéra, qui surpassent toujours leur attente; il n'y a, sous ce rapport, que des éloges à donner. L'administration de ce théâtre en mérite aussi pour n'avoir point cédé au caprice de la mode (7), et pour avoir constamment offert au public les chefs-d'œuvre que leur ancienneté ne saurait faire vieillir. Plus on entend une belle composition musicale, plus elle charme : les connaisseurs y découvrent toujours de nouvelles beautés. Quelques personnes disent que l'académie impériale de musique ne varie pas assez son répertoire : cette plainte n'est pas fondée. Les soins qu'exige chaque représentation donnée à ce théâtre, ne lui permettent pas la même variété qu'aux autres; autrefois on ne donnait, dans le courant de l'année, que trois ou quatre pièces; une nouveauté (comme en Italie), était jouée sans interruption jusqu'à ce qu'elle n'attirât plus personne. Le seul reproche à faire à la direction de ce spectacle relativement au répertoire, c'est l'abandon des beaux opéras de Piccini. Dans la querelle des Gluckistes et des

---

Racine et de Voltaire devraient toujours être représentés par l'élite des acteurs, pour lesquels c'est une obligation de donner aux immortelles productions, dont ils sont dépositaires, tous les soins qu'elles méritent. Les rivalités, l'amour-propre, toutes les petites considérations qui n'ont malheureusement que trop d'influence, devraient alors disparaître. On a vu Le Kain jouer des rôles très-secondaires dans les pièces, pour ne les pas faire manquer.

(6) Autrefois les affiches n'indiquaient pas le nom des acteurs, et l'on n'allait au spectacle que pour les pièces. Cet usage n'était pas sans inconvénient pour les spectateurs, qui souvent étaient trompés dans leur attente; mais celui qui a prévalu depuis, égare le goût du public, en le faisant aller à de mauvais ouvrages favorisés des premiers comédiens, et en l'écartant des chefs-d'œuvre qu'ils abandonnent.

(7) La musique entendue à ce théâtre a toujours conservé le caractère qui lui est propre. On en a constamment écarté ces ornemens insignifians prodigués à l'Opéra-Comique, et qui sont la mort de l'expression.

Piccinistes, les premiers ayant enfin prévalu, sur-tout parmi les administrateurs de l'Opéra, ils en ont écarté les ouvrages de l'Orphée italien, à l'exception de Didon, qu'on donne même assez rarement. Ne serait-il pas tems enfin que ces misérables discordes musicales finissent, qu'on rendît à chaque compositeur la justice qui lui est due, et que chacun leur appliquât ce vers de Virgile :

Tros rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

L'Iphigénie en Tauride de Piccini est un chef-d'œuvre de mélodie et d'expression, égal et peut-être supérieur à Didon ; pourquoi ne pas la remettre ? On pourrait la donner alternativement avec celle de Gluck, et offrir ainsi aux amateurs le plaisir de la comparaison. La musique de Roland et d'Atys, moins dramatique, il est vrai, que celle d'Iphigénie, est pleine de grâces et de charme : actuellement que les rôles de Médor et d'Atys seraient *chantés* et non *criés*, comme ils l'auraient été naguères, le public entendrait avec ravissement les morceaux délicieux dont ils sont remplis. Il est aussi étonnant que l'administration ne remette pas au théâtre l'acte d'Ariane, dont la musique (d'Edelman) est remplie d'expression et d'effet ; il conviendrait beaucoup au beau talent de Mme Branchu.

On a reproché souvent aux acteurs de l'Opéra des cris insupportables, des convulsions d'énergumènes ; ce n'était pas sans raison. Mais ces défauts, autrefois bien communs, sont devenus plus rares depuis l'admission de Nourrit et de Lavigne, dont les talens seront appréciés à mesure que les vieilles préventions feront place à la justice. Quant à ceux de Lays et de Mme Branchu, ils ne sont contestés de personne, et les débuts brillans de Mlle Paulin donnent les plus grandes espérances.

Que manque-t-il à l'Opéra-Comique pour jouir des plus brillans succès ? Ce ne sont pas assurément les pièces ; son répertoire est très-riche. Ce ne sont pas les talens (8) ; il suffit de nommer Elleviou, Martin, Gavaudan, Juliet,

---

(8) A ce théâtre, ce n'est pas l'indigence qui nuit, c'est la superfluité ; il est surchargé de sujets inutiles. Le seul emploi vacant est celui des rôles pathétiques de femmes, qui ne conviennent ni à Mme Duret, ni à Mlle Regnault, et pour lesquels on doit regretter la perte de Mlle Paulin. Mmes Huet et Paul Michu ont de l'intelligence, de la sensibilité ; mais leur chant ne répond pas à leur jeu.

Chénard, Mme Duret, Mlle Regnault, Mme Gavaudan. Outre ceux que je viens de désigner, Lesage, Saint-Aubin, Moreau, Paul, Huet, Baptiste, Darancourt, Mmes Huet, Paul Michu, Belmont, Crétu, Desbrosses, Joly-Saint-Aubin, ont des titres à la faveur du public. Mais une mauvaise distribution des rôles et un mauvais choix des ouvrages, rendent souvent inutile cette heureuse réunion.

Il en est des opéras-comiques comme des chefs-d'œuvre du Théâtre-Français; les meilleurs, joués par des acteurs subalternes, ou qui n'ont pas la vogue (car la mode exerce ici son empire comme en toute autre chose), n'attireront jamais le public. Les premiers sujets devraient se faire un honneur et un devoir d'y paraître, lors même que les rôles ne leur plairaient pas; mais ces rôles sont exécutés le plus souvent avec une négligence extrême, sur-tout par l'orchestre (9), qui devrait se proposer pour modèle celui de l'Opéra-Buffa, dont l'exécution est toujours pleine de chaleur et de vie.

J'ai parlé de la monotonie du répertoire au Théâtre-Français; mais il est très-varié comparativement à celui de l'Opéra-Comique, qui tourne depuis quelque tems autour d'un cercle d'une trentaine de pièces, dont il ne sort pas, tandis qu'il en a une centaine au moins à sa disposition. Je ne conseillerais pas, à quelques (10) exceptions près, la remise des opéras joués avant 1768, époque à laquelle Grétry commença d'enrichir la scène lyrique de ses chefs-d'œuvre; les progrès de l'art ont rendu nos oreilles plus difficiles. Mais pourquoi nous priver entièrement de la Bonne Fille (11), de Sylvain (12), de l'Amitié à l'Epreuve,

(9) Il y a parmi ces musiciens un cor qu'on dit excellent; mais je voudrais bien qu'il ne se fît pas entendre au préjudice des voix et des violons, qu'il couvre quelquefois tout-à-fait.

(10) Comme le Peintre Amoureux de Duni, le Bûcheron, le Sorcier et Tom-Jones de Philidor, compositeur d'un très-grand mérite et beaucoup trop négligé. Je ne parle pas des opéras au courant du répertoire et toujours entendus avec plaisir, comme le Roi et le Fermier, Rose et Colas, etc.

(11) Piccini n'est pas moins délaissé par l'administration de l'Opéra-Comique que par celle de l'Académie Impériale. Cependant la Bonne Fille est un chef-d'œuvre de musique, et le poëme, arrangé par M. Cailhava, est fort au-dessus des autres canevas italiens. Le Faux

du Magnifique (13), des Mariages Samnites, d'Henri IV (14), des Trois Fermiers, d'Ariodant (15), de Ponce de Léon (16), de Télémaque, de Lodoïska (de Chérubini), et de plusieurs opéras parodiés de l'italien, comme le Marquis de Tulipano, l'Infante de Zamora, dont la musique est si délicieuse (17). Pourquoi jouer si rarement la Rosière de Salency, le Jugement de Midas (18), la Caverne, le Droit du Seigneur, Renaud-d'Ast, Marianne, le Jockey, et bien d'autres encore que je pourrais nommer?

Si les sociétaires du théâtre Feydeau apportent beaucoup trop de négligence pour la remise des bons ouvrages, ils montrent, au contraire, pour les compositions nouvelles une excessive indulgence qui ne leur est pas moins funeste.

Lord a eu peu de succès à sa reprise, mais on n'en peut accuser que l'exécution, puisqu'il renferme des morceaux charmans.

(12) Pourquoi Elleviou, qui a tant contribué au succès de Zémire et Azor, du Roi et le Fermier, de Richard Cœur-de-Lion, de l'Ami de la Maison, n'a-t-il pas essayé le rôle de Sylvain? C'est dans cet opéra, le chef-d'œuvre de Grétry pour le pathétique, que se trouve ce fameux duo, le plus beau morceau de musique peut-être qu'il ait fait.

(13) Quelle cause a pu empêcher la reprise de ce Magnifique, annoncée deux ou trois fois depuis plusieurs années, et toujours renvoyée? On n'a pas oublié l'effet qu'a produit aux exercices du Conservatoire le charmant morceau connu sous le nom du *Quart-d'heure du Magnifique*. Les autres n'en sont pas indignes, et cette composition est une des meilleures de Grétry.

(14) Si quelque cause empêchait la représentation de la pièce, que n'exécute-t-on au moins de tems en tems la magnifique ouverture qui la précède, et qui peut soutenir la comparaison avec celle du jeune Henri?

(15) Un des chefs-d'œuvre de Méhul.

(16) Composition charmante de Berton, et supérieure à plusieurs de celles du même auteur qu'on donne habituellement. Il est vrai que plusieurs scènes de la pièce appartiennent entièrement à la farce; mais sont-elles les seules de ce genre qu'on trouve à l'Opéra-Comique?

(17) J'avoue que les poëmes sont bien mauvais; mais le sont-ils beaucoup plus que quelques-uns de ceux qu'on joue actuellement?

(18) C'est Elleviou qui aurait dû jouer Apollon. Ce rôle si agréable, si léger, lui convenait parfaitement, et il est d'ailleurs de son emploi.

D'une douzaine d'opéras donnés chaque année, à peine deux survivent-ils à dix représentations, et l'on en a joué de si pitoyables, qu'on ne saurait concevoir qu'ils aient pu être admis. En admirant le beau talent de Mme Duret et de Martin pour le chant, peut-on assez déplorer le mauvais goût qui leur fait préférer les misérables broderies modernes au chant mélodieux et expressif de nos plus célèbres musiciens ? MARTINE.

VARIÉTÉS.

INSTITUT IMPÉRIAL. — Dans sa séance du 8 de ce mois, la Classe de la langue et de la littérature françaises a élu, en remplacement de feu M. Le Gouvé, M. *Alexandre Duval*, auteur du *Tyran domestique*, du *Chevalier d'industrie*, de la *Jeunesse de Henri V*, des *Héritiers*; des *Projets de Mariage*, etc., pièces restées au répertoire du Théâtre-Français. M. *Aignan*, qui a publié une *Traduction de l'Iliade en vers français*, et M. *Michaud*, auteur du *Printems d'un Proscrit*, poëme, et d'une *Histoire des Croisades*, ont partagé les suffrages de la classe.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — La Société Philotechnique réunie cette fois dans un local séant et commode, que le conseiller-d'Etat préfet du département de la Seine a bien voulu lui accorder à l'hôtel de la Préfecture même, a tenu sa séance publique le dimanche 4 octobre.

Après le court exposé des travaux et acquisitions de la Société depuis sa dernière séance, M. de la Chabeaussière a fait un rapport sur le concours du prix de poésie de 1812, dont le sujet était *le triomphe de Molière, ou la première représentation du Tartuffe*. Il a commencé par indiquer, à-peu-près, la marche que devaient suivre les concurrens, les développemens que ce sujet pouvait fournir, et a fini par déclarer qu'aucune des pièces de vers envoyées à la Société n'ayant atteint le but proposé, le prix était remis à la séance d'octobre 1813 ; mais que le sujet restait le même ainsi que les conditions du programme.

La Société a mentionné honorablement deux ouvrages ; le premier portant pour devise :

> L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
> Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu.

Et le second :

> Un grand homme souvent a besoin d'un grand roi.

M. de la Vallée a fait le rapport sur le concours pour le prix d'éloquence, dont le sujet était l'éloge de Nicolas Poussin. La Société ayant déterminé de couronner la dissertation lumineuse et savante de M. Emeric David, le prix lui a été décerné, et l'accessit a été obtenu par l'auteur d'un discours plus académique peut-être, plus oratoire, mais moins profond que celui de M. Emeric David. L'auteur ne s'étant pas fait connaître, le rapporteur a déclaré que c'était celui du discours portant cette épigraphe :

> *Ut poesis..., pictura........*

M. Emeric David a lu des fragmens de l'ouvrage couronné. Ils ont justifié l'honneur qu'il avait reçu.

M. Miger a récité une traduction en vers de l'ode d'Horace :

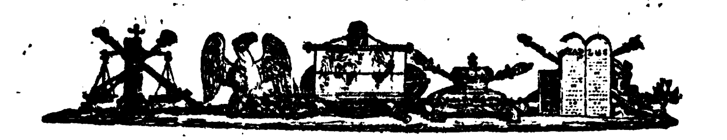
> *Justum et tenacem propositi virum.*

M. le Noir, une dissertation sur la métempsychose.

M. le Masurier, un conte fort gaîment écrit.

M. de la Chabeaussière a lu, pour M. Fayolle, une imitation en vers du *Cimetière de Village*, élégie de Grey, et pour M. de la Vallée quelques fragmens d'un poëme sur l'art théâtral.

Ces différens morceaux ont été plus ou moins applaudis, et la séance s'est terminée par quelques morceaux de musique moins brillans qu'ils ne devaient l'être, par la nécessité où les musiciens se trouvaient, ce jour-là, d'assister au *Te Deum* du château et de la cathédrale, en actions de grâces des succès de la Grande-Armée.



POLITIQUE.

Toutes les nouvelles d'Allemagne, et particuliérement la Gazette de Berlin, s'accordent à annoncer que des actions brillantes ont eu lieu sur la basse Duna et devant Riga. L'inspection de la carte suffit pour faire connaître pourquoi ces actions ne sont pas encore connues officiellement par des rapports émanés du grand quartier-général impérial à Moscou, et pourquoi ils ont pu être transmis de Riga à Berlin et à Paris. Leur authenticité ne peut être révoquée en doute.

M. le major de Wrangel, aide-de-camp de S. M. le roi de Prusse, est arrivé le 9 octobre à Berlin. Il était porteur de dépêches annonçant la nouvelle d'une victoire importante que le corps d'armée prussien a remportée en Courlande, et sur laquelle il a paru les détails suivans :

« La garnison de Riga ayant été, depuis le 19 septembre, renforcée de 20 à 30 mille hommes, le lieutenant-général d'Essen, gouverneur de cette place, résolut de surprendre le corps prussien, qui occupait, en trois divisions, séparées les unes des autres par des marais impénétrables, un circuit de 9 milles d'Allemagne.

» Le 26, les Russes menacèrent le poste de Tamozna, repoussèrent les gardes du camp du colonel de Horn, et marchèrent avec des forces considérables contre le général d'Yorck. Cet officier général, qui avait fait une reconnaissance sur la grande route de Mietau à Riga, se détermina à abandonner le poste d'Olai, à se réunir au colonel de Horn et à se porter sur Ekau. A peine cette jonction étaitelle opérée, que l'ennemi arriva le 27 avec des forces supérieures. Il était évident que son projet était de s'emparer du parc d'artillerie de siége rassemblé à Ruhenthal, et d'obliger à renoncer au moins pour l'instant au siége de Riga.

» Le général d'Yorck se replia sur Bauske, et marcha le 28 derrière l'Aa, jusqu'à Ruhenthal pour défendre le parc.

» Le 29 au matin, la brigade du général de Kleist étant arrivée à Ruhenthal, le général d'Yorck était sur le point de reprendre l'offensive, lorsqu'il apprit que les Russes passaient l'Aa, non loin de Graventhal. Il envoya l'aile

gauche du général de Kleist sur la rive gauche de l'Aa, où l'avant-garde aux ordres du colonel de Jeanneret avait déjà commencé l'attaque avec succès. De ce moment, il s'engagea un combat acharné. Les Russes furent repoussés et contraints de repasser l'Aa avec perte de 500 prisonniers.

» Le 30, on poursuivit l'ennemi sur les deux rives de l'Aa. On l'atteignit près de Schlockhoff, où on lui livra bataille ; il fut chassé de sa position. Le 3e régiment de chasseurs russes et un bataillon du 25e mirent bas les armes devant le 3e régiment de hussards prussiens.

» Le 1er octobre, les Russes furent encore repoussés et la presque-totalité du régiment de dragons et de cosaques de Finlande fut sabrée. Les Russes décampèrent pendant la nuit et se retirèrent sur Péterhof et Olai.

» Le 2, on se remit à leur poursuite, mais ils se hâtèrent de rentrer dans Riga ; on leur a pris une vingtaine de cosaques et quelques centaines de traîneurs.

» Quoique ces avantages n'aient pas été remportés sans perte du côté des Prussiens, cependant elle n'est pas en proportion avec celle de l'ennemi, que l'on peut, sans exagération, évaluer à 4 ou 5000 hommes. On lui a fait 2500 prisonniers et pris un canon.

» Tels sont les résultats des combats que les troupes prussiennes ont livrés du 27 septembre au 2 octobre, et au moyen desquels elles sont parvenues, non-seulement à sauver le parc d'artillerie destiné au siége de Riga, mais aussi à maintenir et raffermir toute l'aile gauche de l'armée alliée dans sa position importante.

» Les troupes prussiennes sont rentrées dans la capitale de la Courlande, et dans toutes les positions qu'elles occupaient précédemment. »

Au surplus, nous connaissons aujourd'hui d'une manière certaine ce qu'on sait enfin à Pétersbourg de la bataille de Moscou et de ses suites. Le voile est tombé ; l'illusion est détruite.

Le *Moniteur* a extrait du *Courrier* les détails suivans.

Extrait d'une lettre particulière de Pétersbourg, le 17 septembre.

« Dans le moment où cette ville ne paraît songer qu'aux réjouissances pour la bataille de Mojaisk, la cour et le sénat plient bagage pour partir, dit-on, pour Archangel. Cette nouvelle n'est connue que de peu de personnes, attendu qu'on n'a pas eu de nouvelles depuis la bataille du 7, ou

que du moins rien d'officiel n'a été publié concernant la grande armée russe. Le cours du change, qui était à 25 à l'ouverture de la bourse, a baissé à 24 à sa clôture, sur un bruit sourd qui circule que l'Empereur des Français marche sur Moscou en rejetant nos troupes sur cette ville.

» Une frégate anglaise est entrée à Cronstadt, ayant à bord des fonds pour le gouvernement russe en monnaie frappée au coin d'Angleterre.

» Nous avons des nouvelles du comte de Wittgenstein, et nous sommes fâchés d'avoir à annoncer qu'il a résigné son commandement à cause de sa mauvaise santé; ce qu'on doit attribuer à des fatigues excessives et aux blessures qu'il a reçues en combattant contre le corps qui était sous les ordres du maréchal Oudinot. »

Extrait d'une autre lettre de Pétersbourg, du 16 *septembre.*

« Les dernières nouvelles du prince Kutusow sont du 11 septembre. Ce général était occupé à réorganiser et à réunir ses troupes après la sanglante bataille du 7. Il attendait les renforts de Moscou, et se préparait à livrer une seconde bataille.

» Celle du 7 sera considérée comme une des plus meurtrières qui aient été livrées. Il n'y a pas une famille distinguée à Pétersbourg qui n'ait à regretter un parent. Les régimens de la garde qui composent la réserve ont demandé à grands cris à aller au feu, et ils ont tellement souffert qu'il y a fort peu de leurs officiers qui ne soient morts ou blessés.

» Le prince Bagration, depuis son arrivée à Moscou, a été obligé de subir une des plus pénibles opérations par les mains du chirurgien de l'Empereur. On ne croit pas qu'il puisse reprendre son commandement. »

(*Seconde édition du* Courrier.)

Bureau des affaires étrangères, 15 octobre.

On a reçu ce matin des nouvelles du général lord Cathcart, datées de Pétersbourg, le 22 septembre; en voici un extrait :

« Le maréchal prince Kutusow ayant retiré son armée de devant Moscou, l'ennemi y est entré le 14. Après la bataille du 7, le prince se retira à quelque distance sur la route de Moscou. Il chercha alors à s'assurer d'une position plus tenable près de Moscou, mais n'en ayant pas trouvé de convenable, il s'est retiré après la tenue d'un

conseil de guerre sur une autre position, à 20 milles au-delà de Moscou, laissant à l'ennemi l'entrée de la ville libre.

» La milice de Kalouga et des environs est dans ses positions; celle de Moscou est avec le prince Kutusow. Les détachemens de Riga et de la Finlande sont en marche pour renforcer les divers corps sur lesquels ils sont dirigés. »

Le *Statesman* s'est hâté de s'emparer des aveux de l'ambassadeur anglais, d'en prendre acte, et il y ajoute les réflexions suivantes :

« Le bulletin *maigre* que les ministres ont publié hier soir (voyez ci-dessus) ne contient pas un seul événement que nous n'ayons prévu et opposé aux relations anticipées. Ce bulletin, tel qu'il est, n'a pas besoin de commentaire : on y renonce enfin au désir de nous tromper. On a d'ailleurs des lettres particulières postérieures à l'*intéressante* dépêche de lord Cathcart, qui font un bien triste tableau des affaires de la Russie. Un grand nombre de négocians et autres personnes ayant des propriétés se préparaient à quitter Pétersbourg. L'opinion générale des personnes indépendantes du parti qui dirige les affaires était que pour sauver le reste du royaume, il était indispensable de chercher à conclure la paix le plus tôt et aux meilleures conditions possibles. Une de ces lettres annonçait en outre que les Français avaient commencé d'ériger leurs batteries près de Riga, et que le siége allait être poussé avec toute la vigueur nécessaire. »

Quel changement dans les bulletins russes, dans les lettres de l'ambassadeur Cathcart, et dans le ton du courrier *ministériel !* Quelques jours plus tôt, la victoire des Russes avait été solennellement promise par l'image de la Sainte-Vierge portée devant leur front de bataille; les Français avaient été taillés en pièces, ils étaient poursuivis à six lieues du champ de bataille, ils avaient eu 25,000 hommes tués, 16,000 blessés, ils avaient perdu 100 pièces de canon, le vice-roi d'Italie et le maréchal Ney étaient tombés en leur pouvoir, le prince d'Eckmull était mort, le canon retentissait à la citadelle de Pétersbourg et remplissait la ville d'une joie universelle........

Quelques jours se sont écoulés ; il a bien fallu que la vérité perçât, et une fois qu'elle a été connue, nos ennemis ont pris le parti de l'avouer. Ils consentent donc à déclarer que nous sommes dans Moscou, mais comme jamais l'esprit anglais n'est en défaut quand il s'agit de donner un tour

favorable à l'événement qui l'est le moins, leurs écrivains ministériels font ces étranges raisonnemens :

« L'Empereur des Français a été complettement défait à » la bataille du 7, et il s'est retiré sur Kalouga, mais delà » il a dérobé une marche à l'armée russe victorieuse, et » par un *détour* il a gagné Moscou, où il est entré le 14. »

« Nous avouons, dit à cet égard le *Morning-Chronicle*, que nous aimons ici à laisser parler; nous avouons que l'on ne peut pas compter davantage sur la crédulité publique, et que c'est un étrange *détour*, après une prétendue défaite, qu'une marche de Mojaisk à Moscou en ligne directe, en six jours, sans obstacle, et même sans être observé. Si Napoléon battu, suivant les rapports russes, est entré à Moscou six jours après la bataille qui a décidé du sort de cette ville, qu'eût-il donc fait s'il eût été vainqueur? Nous le demandons à ceux qui s'efforcent de réduire à rien l'avantage de la possession de l'ancienne capitale moscovite.

Il n'a été publié récemment aucune note officielle sur les affaires d'Espagne. Le lecteur connaît les positions respectives des armées depuis la réunion de l'armée d'Andalousie à celle du centre et de Valence. Ces armées doivent avoir commencé leur mouvement dans le midi, tandis qu'au grand étonnement des Anglais, lord Wellington est occupé et retenu devant Burgos, dont les premières attaques lui ont fait éprouver des pertes considérables.

Lord Wellington est malade : son armée souffre aussi beaucoup des maladies qu'elle a contractées, et qui sont les suites des fatigues excessives qu'elle a essuyées dans une saison défavorable. Les maladies inhérentes au climat ont fait plus de ravages qu'à l'ordinaire : plus de 200 officiers de santé sont restés malades dans les hôpitaux. Un officier écrit de Salamanque qu'il s'y trouve 250 officiers et 5000 malades que la mort moissonne rapidement. L'armée éprouve le plus grand besoin et de renforts pour compléter le vide éprouvé dans ses cadres, et d'officiers de santé pour l'organisation de ses hôpitaux.

De tels renseignemens sur l'état vrai des choses vont prêter à la prochaine rentrée du parlement des argumens bien vigoureux à l'opposition. Quelque couleur que le discours émané du trône puisse donner aux événemens, nous sommes à concevoir sur quels faits l'adresse votée par les chambres pourra appuyer ses remercîmens.

Les deux chambres rendront-elles des actions de grâces

au ministère pour avoir si bien réussi à entraîner la Russie à la guerre? On ne peut croire que le malheur soit au sein du parlement britannique l'objet d'une injure aussi grave. Les *Te Deum*, les salves d'artillerie sont bons pour donner un moment le change à l'opinion; les dépêches controuvées, les bulletins à la main peuvent occuper un jour ou deux les oisifs des tavernes de Londres et la populace de ses carrefours; mais il n'en est pas ainsi de la réunion imposante des représentans des trois royaumes. Il faudra leur répondre sur les événemens, sur les causes et les résultats.

Les événemens, les voici : Après avoir épuisé tous les moyens de rapprochement et de conciliation, Napoléon, sommé par la Russie d'évacuer la Prusse, la traverse avec sa rapidité accoutumée, sauve le duché de Varsovie, fait briller l'aurore d'un jour nouveau sur le peuple qui se range sous les aigles de son libérateur, passe les trois fleuves qui ceignent l'occident du territoire russe, livre des combats sanglans, triomphe des légions ennemies, triomphe même de la dévastation dont elles se couvrent dans leur retraite; une de ces luttes terribles que de loin en loin l'histoire marque comme le point d'élévation ou de décadence des Empires, lui ouvre les portes de la capitale de son ennemi; elle ne lui échappe même pas par l'incendie auquel ses défenseurs la laissent en proie. Il s'y assied et y réunit sans obstacle les moyens militaires et politiques que lui donne cette situation importante au cœur même des Etats moscovites.

Les résultats : ils sont toujours dans la main de la destinée, mais on a tout fait pour enchaîner la fortune quand on l'a maîtrisée par de si grands succès, que l'audace a toujours marché accompagnée de la sagesse, et que les combinaisons les plus sûres ont toujours présidé à des plans dont les yeux ordinaires ne peuvent mesurer l'étendue : les résultats sont, pour le moment du moins, et sans trop embrasser ce qu'ils promettent, la délivrance d'un grand peuple, la réparation d'une injure éclatante faite aux droits des nations, la destruction des immenses ressources préparées par l'ennemi, l'anéantissement de son ancienne capitale, la terreur répandue au sein de la nouvelle, l'abaissement du colosse dont la force réelle ne répondait pas aux proportions gigantesque de sa stature, et ce qu'on ne croyait plus possible, une gloire militaire nouvelle ajoutée à celle conquise dans

tant de climats divers, et chez tant de nations réunies aujourd'hui sous nos drapeaux.

La cause, car il n'y en a qu'une, est celle qui depuis la rupture du traité d'Amiens a répandu sur l'Europe tant de calamités, et entraîné tant de gouvernemens au bord du précipice où ils seraient tombés si la main libérale du vainqueur ne les eût elle-même retenus après leur en avoir fait sonder de l'œil l'épouvantable profondeur : la cause est ce sentiment de haine et de jalousie contre la France auquel l'Angleterre paraît disposée à tout sacrifier, tout jusqu'à ses armées, ses trésors, son commerce, et son existence elle-même. Ce sentiment est aveugle, puisqu'il est passionné ; puisse la session qui va s'ouvrir et qui peut avoir une si grande influence sur les destinées du monde, dessiller quelques yeux, éclairer quelques esprits ! que cette cause que nous signalons et dont le génie du mal a su se faire une arme si terrible, disparaisse ou s'affaiblisse ; que la voix de la raison, que celle de l'humanité se fasse enfin entendre au sein du parlement anglais, et si cette voix est écoutée, c'est alors que cette adresse, portée cette fois par de véritables représentans aux pieds du trône, aura l'assentiment unanime des nations. S....

Ministère de la Police générale.

Trois ex-généraux, Mallet, Lahorie et Guidal, ont trompé quelques gardes nationales ; ils les ont dirigées contre le Ministre de la Police générale et le Commandant de la place de Paris ; ils ont tenté des violences contr'eux.

Ils répandaient faussement le bruit de la mort de S. M. l'Empereur.

Ces ex-généraux sont arrêtés, convaincus d'imposture ; il va en être fait justice. Le calme le plus absolu règne à Paris, et il n'a été troublé que dans les deux hôtels où les brigands se sont portés.

Le présent Avis sera imprimé et affiché à la diligence de M. le Conseiller-d'Etat Préfet de police.

Paris, le 23 octobre 1812.

Le Ministre de la Police générale.

Signé, le Duc de Rovigo.

ANNONCES.

Collection de Cartes géographiques, dressées conformément au texte du Précis de la Géographie universelle de M. Malte-Brun, par l'auteur et par M. Lapie, capitaine ingénieur-géographe; volume in-folio renfermant 24 cartes gravées par d'habiles artistes, imprimées sur le quart de beau papier nom de Jésus, et coloriées avec grand soin. *Seconde édition*, revue et corrigée. Prix, 18 fr. pris à Paris et solidement cartonné, et 19 fr. 50 cent. franc de port.

Atlas supplémentaire du Précis de la Géographie universelle de M. Malte-Brun, dressé conformément au texte de cet ouvrage par l'auteur et par M. Lapie; volume in-folio publié à la demande des souscripteurs du *Précis;* précédé d'une *Notice raisonnée de l'Atlas*, et renfermant 51 cartes de géographie ancienne et moderne, dont deux de grandeur double; elles sont gravées à plus grand point et en plus gros caractères que les 24 cartes ci-dessus, et elles en forment le développement et complément. Prix de ce volume colorié avec soin et solidement cartonné, 36 fr., et 38 fr. franc de port.

Ces deux Atlas se vendent séparément aux seuls souscripteurs du *Précis*. Réunis, ils forment l'Atlas complet de cet ouvrage en un volume in-folio de 75 cartes. Prix, pour les non-souscripteurs, 60 fr., solidement cartonné et précédé de la *Notice raisonnée* des 75 cartes; et 63 fr. franc de port.

A Paris, chez Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, nº 10.

On prévient les acquéreurs que la poste ne se chargeant jamais de livres cartonnés, on ne pourra leur expédier par cette voie les Atlas que brochés en papier, et roulés avec soin.

Galerie Théâtrale, ou Collection gravée et imprimée en couleur, des portraits en pied des principaux acteurs des trois premiers théâtres de la capitale, depuis leur origine, c'est-à-dire vers la fin du 16e siècle, dans les rôles les plus importans de leur emploi, avec une Notice sur la tradition successive de leur rôle. Cet ouvrage, in-4° sur *Nom-de-Jésus vélin*, composé d'environ 180 planches, formera cinq volumes, et paraîtra par livraisons, de mois en mois, à commencer du 1er novembre 1812. Chaque livraison sera composée de trois figures gravées avec soin par les artistes les plus distingués, avec notice formant une feuille et demie, imprimée sur Nom-de-Jésus vélin et par les soins de Gillé fils, imprimeur. Le prix de chaque livraison sera

de 12 fr., et 13 fr. franc de port pour les départemens. On ne paiera rien en souscrivant, mais les épreuves seront distribuées aux souscripteurs suivant la date de leur inscription; les lettres et l'argent doivent être affranchis. On souscrit à Paris, chez l'Editeur, rue des Fossés-Montmartre, près la place des Victoires; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, nº 23; Roland, place des Victoires, nº 10; Bance, rue St-Denis, nº 214; veuve Filhol, rue de l'Odéon, nº 35; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, nº 17; Delaunay, libr., Palais-Royal, galerie de bois, nº 43; Bossange et Masson, rue de Tournon, nº 6; et Gillé fils, imprimeur, rue Saint-Jean-de-Beauvais, nº 18.

Nota. Les personnes qui voudront connaître cet ouvrage avant de souscrire, pourront en voir le premier numéro déposé chez les marchands indiqués ci-dessus, ou en écrivant à l'éditeur, qui s'empressera de le communiquer avant sa publication.

Essai sur le Diagnostic de la Gale, sur ses causes, et sur les conséquences médicales pratiques à déduire sur les vraies notions de cette maladie; par J. C. Galés, docteur en médecine de la Faculté de Paris. Brochure in-4º avec figures. Prix, 2 f. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Méquignon l'aîné, père, libraire de la Faculté de médecine, rue de l'Ecole de Médecine.

Lettres sur l'Italie, en 1785; par M. Dupaty. *Nouvelle édition*, très-bien imprimée sur beau papier, ornée du portrait de l'auteur et de deux jolies figures tirées des peintures antiques d'Herculanum, gravées avec beaucoup de soin. Trois vol. in-18. Prix, 3 fr. 25 c., et 4 fr. franc de port; papier vélin, figures avant la lettre, 6 fr., et 6 fr. 75 c. franc de port. Chez L. Duprat-Duverger, libraire, rue des Grands-Augustins, nº 21.

La Biographie Universelle, troisième livraison, formant les volumes V et VI, vient de paraître en 2 vol. in-8º. Prix, papier ordinaire, 14 fr., et 19 fr. franc de port; papier grand-raisin, 24 fr., et 29 fr. franc de port; papier vélin superfin, 48 fr., et 53 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, nº 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

Œuvres complètes de madame de la Fayette. Nouvelle édition, revue, corrigée et précédée d'une Notice historique et littéraire, et d'un Traité sur l'origine des Romans. Cinq vol. in-18, beau papier. Prix, 9 fr., et 11 fr. franc de port. Chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, nº 80.

GRAVURE. — Gravure allégorique représentant le portrait très-ressemblant de S. M. I. et R. sous l'emblême du Soleil ; peint par Dabos, et gravé au burin par Tardieu.

Dans ce moment où tous les arts concourent à célébrer le souverain qui les protége, aucun genre ne doit être exclu de l'honneur de lui payer son tribut. Les artistes les plus distingués ont employé le pinceau et le burin à retracer ses actions les plus éclatantes. Il restait à l'Allégorie à s'en acquitter à son tour ; c'est donc sous ses emblêmes ingénieux qu'on a peint cette auguste image. La tête de l'Empereur est environnée d'un disque radieux qui représente ainsi le Soleil, père de la nature. Ce disque passe sur l'arc-en-ciel où se forme le nom de MARIE-LOUISE, et auprès brille une constellation où paraît celui du ROI DE ROME ; au-dessous du Soleil, on voit le Globe Terrestre, et la partie occupée par l'Empire Français, éclairée par les rayons de l'astre qui le vivifie. Au haut du tableau sont les armes réunies d'Autriche et de France, entrelacées de myrtes et de lauriers.

Cette gravure a 448 millimètres (18 pouces) de haut sur 379 millimètres (14 pouces) de large. Les épreuves avant la lettre sont du prix de 20 fr. ; après la lettre, 10 fr. A Paris, chez M. Gerardy, éditeur-propriétaire, rue Vivienne, n° 7.

Avis aux Amis de l'Agriculture et des Arts.

LE sieur Tripet, fleuriste à Paris, avénue de Neuilly, n° 20, invite derechef les personnes auxquelles il reste des billets de loterie de fleurs, a en envoyer chercher le montant. Il offre en même tems, aux amateurs Français et Etrangers, de superbes Jacinthes de Hollande, Tulipes, Anémones et Renoncules de Chypre, de Candie, de Rome et de Bourgogne, Couronnes impériales, Jonquilles et Narcisses doubles de Constantinople ; le tout à un prix modéré. On est prié d'affranchir les lettres et l'argent.

Nota. Ledit sieur Tripet offre, gratuitement, aux personnes qui achèteront de ses fleurs, de la graine de ses Choux de la Sibérie, qui font en ce moment l'admiration de tous les curieux.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année ; de 24 fr. pour six mois ; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXXIX. — *Samedi* 31 *Octobre* 1812.

POÉSIE.

A MONSIEUR DELILLE,

SUR SON POÈME DE LA CONVERSATION.

Lorsqu'autrefois ta muse embellit les jardins,
Delille, la nature approuva tes dessins ;
Pour prix de tes travaux, le dieu des paysages
Voulut placer ton buste au milieu des bocages.
Depuis, quand tu peignis le simple ami des champs,
Ses utiles travaux, ses paisibles penchans,
Rivalisant ton maître en tes chants didactiques,
Tu fis aimer encor ces autres Géorgiques ;
Chacun dit, de ta muse admirant les beaux traits :
C'est ainsi que Virgile eût écrit en français.
Lorsque tu coloras, sous tes pinceaux fidèles,
Des trois règnes d'Opis les beautés immortelles,
Et que l'on vit sortir de ton brillant cerveau,
L'Imagination, ce chef-d'œuvre nouveau ;
Tous les vers échappés à ta facile veine,
Parurent plus coulans que l'eau de l'Hippocrène.
Ton front sexagénaire, honneur de l'Hélicon,
Dépouilla de lauriers les bosquets d'Apollon.

N

Mais c'est peu : t'élançant dans une autre carrière,
Tu parais, défiant Montaigne et La Bruyère,
Par un livre brillant d'esprit et de gaîté,
Véritable miroir de la société !

La CONVERSATION !.... Quel champ vaste et fertile !
A ce genre déjà tu sais plier ton style.
Comme le Tintoret, tu tiens, maître excellent,
Un pinceau tour-à-tour de plomb, d'or et d'argent :
Si gai sans contrainte, et toujours [illegible] sans faste,
Tu saisis des portraits le rapide co[illegible];
Et toujours ton esprit, Protée ingénieux,
Y varie à son gré pour briller encor mieux.
Tel on voit, dans les jours de publique allégresse,
Le salpêtre, imitant notre bruyante ivresse,
Tantôt développer, à nos regards surpris,
La guirlande de Flore et l'écharpe d'Iris ;
Dessiner d'un palais les riches colonnades ;
Faire jaillir des feux qui tombent en cascades ;
Et tantôt simulant la foudre et les éclairs,
Peupler d'astres nouveaux l'immensité des airs.

Qui pouvait mieux que toi, dans des cadres propices,
De l'art de converser nous peindre les délices ?
Qui pouvait mieux chanter ce plaisir ravissant,
De la société l'ame et le nœud puissant,
Que cet auteur chéri, dont l'éloquence aimable
Est, dans l'art de causer, un modèle admirable ;
Qui sait nous captiver par son accent vainqueur,
Qui divertit l'esprit, intéresse le cœur ;
Et, conteur toujours neuf, a dans sa tête unique,
De traits fins et piquans un arsenal comique ?

Dans un cercle ennuyeux, captif infortuné,
Sans espoir d'en sortir, hier j'étais enchaîné ;
Et là, je maudissais les tristes personnages,
Dont ta main a calqué les fidèles images.
Discoureur assommant, chacun d'eux s'admirait ;
J'allais fuir.... Tout-à-coup ton ouvrage parait ;
On l'ouvre : le bavard, gardant son caractère,
Ici ne tarit plus, tant l'écrit sait lui plaire ;
Démentant son humeur, là, le mystérieux
Te proclame à l'instant peintre délicieux ;

Plus loin, le beau parleur, oubliant son emphase,
Dit que le dieu du goût et t'éclaire, et t'embrase;
L'égoïste tout seul, songeant à son plaisir,
S'armant du livre heureux qu'il brûlait de saisir,
Se poste dans un coin, pour jouir en silence;
Celui qui prédit tout, dans sa triste démence,
Criant que ton poëme enrichira Michaud,
Pour la première fois est applaudi tout haut;
Celui qui se répète, en son défaut aimable,
Nous charme en redisant : Il est inimitable !
Enfin les ennuyeux, signalés dans tes vers,
Admirant tes portraits, ont ri de leurs travers.

Dans ton livre charmant, plein d'esprit et de verve,
Que t'inspira Momus, que te dicta Minerve,
Tu brilles sans effort; tu plais sans le savoir.
L'art, dans le genre simple, est ne n'en point avoir.
Triomphe ! du bon goût tu séduis les apôtres:
Ta CONVERSATION en fait naître mille autres.

Mais, quoi ! Delille, ici transfuge des vallons,
Quitte un tapis de fleurs pour celui des salons !
Euterpe fut l'objet de son premier hommage :
Pour Thalie, en ce jour, il deviendrait volage !
Non, sans doute; de Pan, de Flore et de Palès,
S'il déserte par fois les rustiques palais,
Ce poëte-Nestor, dans les bois, les prairies,
Reviendra promener ses douces rêveries,
Aux mânes de Virgile adresser ses chansons,
Et répéter encor de sublimes leçons
Sur son luth pastoral, nos plus chères délices.
S'il peignit des cités les travers et les vices,
La peinture qu'il fait des sots et des méchans,
Satire de la ville, est l'éloge des champs.

H. DE VALORI.

ÉNIGME.

MON nom rappelle une cité
Qu'on trouve chez ce peuple illustre
Qui naguère acquit tant de lustre
En combattant avec fierté
L'ennemi de sa liberté.

N 2

Pour varier cette peinture,
J'offre, sans changer de structure,
Un jeu fréquemment usité
Des rives de la Seine aux rives...... de l'Isère :
Jeu qui nous porte à réfléchir,
Jeu piquant où, pour s'enrichir,
Chacun aime à crier misère.

J. A. L******, *ex-trésorier d'infanterie.*

LOGOGRIPHE

Proposé aux personnes composant la société réunie chez M. De la Flach.... *dans sa campagne près de Saint-Vérand, département du Rhône, le* 8 *octobre* 1812.

Pour occuper un instant vos loisirs
Par un frivole badinage,
Et, s'il se peut, varier les plaisirs
Dont sur vos pas on trouve l'assemblage,
Je vais, si vous le permettez,
De son dernier asile exhumer un grand homme
Qu'aujourd'hui même encore avec respect on nomme,
Et qui, par ses exploits, ses rares qualités
Et ses longues prospérités,
Surpassa les héros de la Grèce et de Rome.
Ses traits ici ne seront point flattés ;
A défaut de talent je serai véridique,
Et pour vous le prouver dans ce panégyrique,
J'entre en matière ; or, écoutez :

Jadis avec éclat j'ai régné sur la France ;
Dans ses fastes brillans mon nom est consacré ;
Protecteur des beaux arts, j'employai ma puissance
A combattre en tous lieux l'erreur et l'ignorance,
Et cet empire heureux par moi fut illustré ;
Mais après moi tout change, et mon vaste héritage,
Un pouvoir si long-tems révéré des humains,
Passent, avec mon sceptre, en d'inhabiles mains,
Qui des miennes bientôt en détruisant l'ouvrage,
Livrent ce beau pays aux plus tristes destins.....
Ami lecteur, eh bien! en faut-il davantage ?

Faut-il de ce tableau multiplier les traits,
Pour qu'avec moins d'efforts ton esprit me saisisse ?
Demande, et sans tarder je vais à cette esquisse
Ajouter de nouveaux portraits.
Arme-toi donc de patience,
Tu vas en avoir grand besoin,
Et je prétends te mener loin
Dans ma ténébreuse science.
Onze pieds.... à ces mots tu recules d'effroi;
De son poids ce nombre t'accable :
C'est pourtant, parole de roi,
Des lettres de mon nom le compte redoutable;
Onze pieds donc, ensemble réunis,
Présentent, rayonnant de gloire,
Ce nom illustre à ta mémoire.....
Un peu de vanité m'est, je crois, bien permis,
J'ose en prendre à témoin la muse de l'histoire;
Mais faisons trève aux vains discours,
Et commençons par offrir à ta vue
Une cité des Normands bien connue,
Où Malherbe, dit-on, passa ses premiers jours;
Une en Russie, enfin une troisième
Célèbre chez le Hollandais;
Une arme dont l'Amour à ses nombreux sujets
Fait sentir le pouvoir suprême;
Un élément dont l'inconstance extrême
A renversé bien des projets;
Un titre éminent que l'on donne
A ceux qui savent les premiers
Cueillir les plus nobles lauriers
Dans les jeux sanglans de Bellone;
Un artisan qui, sans éclat,
Par d'utiles travaux sert la chose publique,
Et chaque jour met en pratique
Les préceptes de *Bourgelat* (*);
Un mot qu'au lutrin l'on entonne
Et qui nous vient du peuple hébreux;

(*) Fondateur de l'Ecole vétérinaire de Lyon, établissement qui par son but et son excellente organisation prouve mieux qu'aucun éloge le mérite de cet homme célèbre et ses droits à l'immortalité.

Un nom bien connu dans ces lieux,
Et qui rappelle une personne
Dont l'apanage précieux
Est d'être ensemble aimable, douce et bonne;
Près d'elle un habitant des cieux
Vient, par l'éclat qui l'environne,
Eblouir et flatter nos yeux.
Remarque encore, cher Œdipe,
Un pays qui, jadis fameux,
Fut témoin des amours heureux
Et de Laïs et d'Aristippe.
A sa suite un meuble léger
S'offre pour varier la scène,
Meuble d'hiver qu'on devine sans peine
Et dont le règne est passager;
L'oiseau dont le sombre plumage
Est l'emblême d'un deuil parfait;
Le gîte étroit où, captif, il nous fait
Entendre son joyeux ramage;
L'instrument qui retient au port
Le vaisseau prêt à fendre l'onde;
Un des fils de Noé dont la tige féconde
En peuplant l'univers a bien rempli son sort;
Le mouvement que sans effort
L'Etre immortel imprime au monde;
Deux habitans des humides Etats
Soumis au sceptre de Neptune,
Destinés par même fortune
A figurer dans nos repas;
Le détroit qui de l'Angleterre
Fait la force et la sûreté;
Ce que jamais n'a présenté
Un corps de forme circulaire;
Ce puissant attrait qui pour plaire
Est préférable à la beauté;
L'effet que sur nous il opère
Quand à son comble il est porté;
Une substance agréable et légère
Dont l'art du confiseur assure le débit;
Ce qui d'un nouveau-né, délices de sa mère,
Compose le premier habit;

Un mont fameux dans la Sainte-Ecriture,
Et que Marie autrefois visita ;
Une élégante et fragile voiture
Qu'un luxe frivole inventa ;
Cette surface unie et trop souvent fidèle
Par qui nos traits sont répétés ;
Deux verbes dont l'un nous rappelle
Un plaisir, un besoin qui, de nos facultés,
Exerce la plus naturelle.
L'autre dans l'empire amoureux
Pourrait bien avoir pris naissance,
Mais comme il prêche l'inconstance,
Il faut le bannir de ces lieux,
Et signaler une chose bien chère
A quiconque est ami des plaisirs de Comus,
Plaisirs de nous très-bien connus,
Et l'un de ceux qu'on goûte à *la Flach*....
Séjour charmant où l'on trouve à-la-fois
Soins empressés, accueil aimable,
Et qui nous semble préférable
Au brillant asile des rois.

Par le même.

CHARADE.

Mon premier commence demain
Et finira.... Quand? Ma foi, je l'ignore;
Pour vivre sous les lois d'hymen
On reçoit mon dernier de celle qu'on adore ;
Mon tout, ami lecteur, n'existe pas encore,
Mais sois sûr qu'il est en chemin.

Par le même.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Paume*.

Celui de l'Enigme-Logogriphe est *Pic* (du Midi, dans les Pyrénées, de Ténériffe et d'Adam).

Celui de la Charade est *Nuage*.



SCIENCES ET ARTS.

MÉMOIRE HISTORIQUE ET PHYSIQUE SUR LES CHUTES DE PIERRES TOMBÉES SUR LA SURFACE DE LA TERRE A DIVERSES ÉPOQUES; par M. P. M. S. BIGOT DE MOROGUES. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Merlin*, libraire, quai des Augustins, n° 29, et *Allais*, libraire, rue de Savoie.

L'HISTOIRE de tous les peuples fait mention des pluies de pierre. Ouvrez les annales des Juifs, des Chinois, des Indiens, des Perses, des Grecs, des Romains et des Français, vous y trouvez des détails très-circonstanciés sur les phénomènes de ce genre. Cependant, malgré le témoignage unanime des historiens, les savans qui doutent toujours, n'avaient rien voulu croire jusqu'à ces derniers tems où le fait a été constaté de manière à ne laisser aucune prise au pirrhonisme. Auparavant, lorsqu'une Académie avait à examiner une pierre tombée de l'atmosphère, elle commençait toujours son rapport en niant l'existence et la possibilité de la chute. On sait qu'en 1768, après un coup de tonnerre accompagné de circonstances extraordinaires, une pierre de sept livres et demie était tombé à Lucé. L'abbé Bachelay l'envoya à l'Académie des Sciences, qui nomma aussitôt une commission composée de Lavoisier, Cadet et Fougeroux, pour l'examiner. Après une analyse aussi exacte qu'on la pouvait faire alors, ces académiciens conclurent que cette pierre n'était qu'un *grès schisteux* enfoncé sous une couche de terre, et que la foudre en le frappant avait mis en évidence. On expliqua de cette manière toutes les chutes de pierre dont il est fait mention dans l'histoire. Cette explication parut plausible, et comme elle peut convenir à quelques faits isolés, on l'adopta pour tous; mais enfin en 1803 il a fallu y renoncer. On sait que le 26 avril de cette année il tomba proche de l'Aigle, entre une heure et deux heures de l'après-midi, une grande quantité de pierres, en présence de plusieurs témoins qui, après avoir failli à en être les victimes,

dressèrent une espèce de procès-verbal des circonstances de cet étonnant phénomène. L'Institut en fut instruit et chargea M. Biot, l'un de ses membres, d'aller sur les lieux pour y faire une plus ample information. Fourcroy et Vauquelin analysèrent avec un très-grand soin les échantillons qu'on leur soumit, et proclamèrent l'existence des *aérolithes*, qui n'avaient pas attendu cette décision pour menacer les habitans de la terre de les écraser. Dès-lors il s'éleva une grande contestation entre les savans pour expliquer l'origine d'une pluie aussi surprenante. Les uns entassant hypothèses sur hypothèses la trouvèrent dans les volcans de la lune : les autres n'y virent qu'une réunion et une condensation subite des gaz errans dans l'atmosphère. Cette dernière opinion a prévalu.

M. Bigot de Morogues, savant minéralogiste et auteur de plusieurs mémoires insérés dans le *Journal des mines*, a voulu retracer l'histoire de la chute des pierres depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Cette entreprise exigeait beaucoup de travail : en effet, combien n'a-t-il pas fallu feuilleter de volumes pour en extraire tout ce qui s'y trouve de relatif à un fait dont il y a eu tant d'exemples à différentes époques, dont les unes sont modernes, d'autres plus anciennes, d'autres enfin qui se perdent dans la nuit des tems! Peu de personnes eussent eu le courage de tenter une telle entreprise, et parmi celles qui l'auraient osé, il ne s'en serait trouvé qu'un très-petit nombre en état de la bien conduire. C'est un bonheur pour les sciences que M. de Morogues n'ait pas été prévenu, car il a fait un ouvrage qui ne laisse rien à désirer. Une érudition variée, une saine critique et des connaissances étendues en histoire et en physique, sont les qualités qui le distinguent. Beaucoup d'autres à sa place auraient écrit un livre médiocre qui aurait empêché d'en faire un meilleur.

M. de Morogues remonte jusqu'à la pluie de pierre dont Dieu se servit pour anéantir l'armée des cinq rois cananéens que combattait Josué. Cet événement n'était pas, ce me semble, de nature à figurer dans un ouvrage tel que celui que j'annonce, parce qu'il sort de la classe des événemens ordinaires, et n'a aucun rapport avec la chute des aérolithes, phénomènes étonnans, mais na-

turels. Il en est de même de cette grêle de cailloux à l'aide de laquelle Jupiter écrasa les ennemis de son fils Hercule. Dom Calmet a prétendu que cette fable mythologique n'est qu'une parodie du miracle en faveur de Josué. J'aime mieux le croire que d'examiner jusqu'à quel point sont fondées les preuves, à l'aide desquelles le bon historien des *Vampires* motive une opinion que quelques personnes regarderont comme très-hasardée. M. de Morogues parle ensuite des pierres adorées dès l'antiquité la plus haute sous le nom d'Elagabale chez les Phéniciens, et de Cybèle en Phrygie. Ces pierres, disaient les prêtres, étaient tombées du ciel. Il pourrait bien se faire que la fourberie profitant d'un événement extraordinaire, mais très-naturel, lui eût donné des causes surnaturelles pour alimenter la crédulité publique. Ainsi M. Biot est persuadé que la vénérable mère des Dieux adorée à Pessinunte, où elle était tombée, et cédée ensuite par le roi Attale aux Romains, qui la confièrent aux soins de Scipion Nasica, était une véritable Bœtilie. Les anciennes histoires parlent sans cesse des chutes de pierres. Arnobe dit qu'il en tomba une près des bords du fleuve Ægos-Potamos, et à la conservation de laquelle la superstition avait attaché la destinée de l'Empire romain. Tite-Live parle d'une pluie de pierres qui tomba sur le Mont Albanus, immédiatement après la guerre des Sabins. Dom Calmet raconte que vers l'an 216, avant l'ère chrétienne, une semblable pluie eut lieu sur la même montagne, et qu'elle dura deux jours. Enfin les historiens nous apprennent qu'à diverses époques des pierres sont tombées à Aricie, à Capoue, à Rome, à Lavinium, à Amiternes, et dans la marche d'Ancône. Après avoir rapporté ces exemples, M. de Morogues fait cette judicieuse réflexion : « Attendons quelque tems encore, et peut-être que beaucoup de faits consignés dans les ouvrages des anciens, qui naguère nous paraissaient totalement miraculeux, ne nous paraîtront plus aussi complétement contraires aux lois de la nature. »

Nos découvertes tendent sans cesse à détruire l'accusation de mensonge qui pèse sur la mémoire de presque tous les écrivains de l'antiquité. Naguère encore on affec-

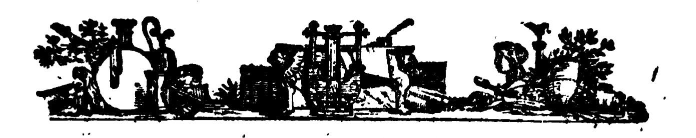
tait un dédain bien ridicule lorsqu'on lisait dans leurs ouvrages le récit des chutes de pierres. Aujourd'hui des faits incontestables les ont justifiés. Il serait bien plus philosophique de douter d'un fait qui pour être extraordinaire ne répugne pas à la raison, que de le nier sans preuve; mais nier tout est, pour trop de savans, une méthode fort commode, parce qu'elle est tranchante. On croit faire preuve de génie en prononçant de prompts jugemens qu'on est incapable de motiver d'une manière plausible, et presque toujours des faits inattendus démontrent l'erreur des juges.

M. de Morogues, pour bien remplir le but qu'il s'était proposé, a divisé son Mémoire en six sections. Dans la première, il remonte à l'antiquité la plus reculée, pour venir à travers les beaux jours de la Grèce et de Rome, jusqu'au quinzième siècle, époque de la renaissance des sciences, des lettres et des arts. J'ai cité quelques-uns des faits dont se compose cette première section. La seconde commence au quinzième siècle. La chute d'une pierre arrivée en 1492 à Ensisheim, en présence de l'empereur Maximilien, est l'événement le plus important de cette période, qui finit au dix-huitième siècle. C'est en 1762 que commence la troisième section. La pierre tombée à Lucé, et analysée par Cadet et Lavoisier, ouvre la période. Plus on avance ensuite, plus on a d'exemples d'un phénomène trop longtems contesté; les renseignemens deviennent moins vagues, les détails se multiplient, et les circonstances sont mieux connues. Les annales des sciences ont conservé les dates des chutes de pierres arrivées à Aire, à Mankiréhen, à Rodach, à Fabriano, à Barbatan, à Sales, etc.; mais une chose qui surprendrait si l'opiniâtreté de l'esprit de système était moins connue, c'est que dans un intervalle de trente-six ans, où il arriva vingt chutes de pierres bien caractérisées, on en ait nié la réalité. Dans la quatrième section l'auteur raconte les faits qui ont forcé de reconnaître l'existence des aérolithes. Les pierres tombées à l'Aigle firent ouvrir les yeux aux physiciens, et le voyage de M. Biot, dont la relation a été publiée, ne laissa plus aucun doute sur la réalité du phénomène. Le récit des principales circonstances de

cet intéressant voyage, et l'exposé des travaux des plus habiles chimistes, pour reconnaître la nature des *pierres tombées du ciel*, remplit toute la quatrième section du Mémoire de M. de Morogues. L'importance de cette période, eu égard aux découvertes qu'on y fit, est en raison inverse de l'espace de tems qu'elle embrasse. La cinquième section, qui commence en 1803, se termine en 1812. On y rappelle toutes les chutes de pierres dont les journaux ont fait mention, et qui paraissent être plus fréquentes, parce qu'on y donne plus d'attention. L'auteur rapporte avec soin les résultats des analyses chimiques faites pour reconnaître les principes constituans des aérolithes. Enfin, dans la dernière section sont indiquées les principales substances qu'on a présumé être tombées sur la terre, mais dont l'époque de la chute est ignorée. On trouvera dans cette section des faits qui sont de nature à faire naître le doute. Il serait cependant ridicule de les nier, mais, avant toute décision quelconque, on doit attendre que l'expérience permette de la motiver.

Cet exposé démontre tout l'intérêt de l'ouvrage de M. de Morogues ; il est rédigé avec beaucoup d'ordre, et le style a le mérite trop rare de la correction et de la clarté. Avant de le lire, quelques esprits chagrins répéteront peut-être leur éternel *cui bono ?* Je laisse à l'auteur le soin de leur répondre : « Le but que je me » suis proposé, dit-il, dans ce long Mémoire sur une » suite de faits qui ne sont plus douteux, est 1° de faire » connaître une série de chutes de pierres bien cons- » tatées, plus complètes que celles qu'on a publiées jus- » qu'à ce jour ; 2° de distinguer ce phénomène de ceux » avec lesquels il a pu être confondu ; 3° de démontrer » combien est commun un phénomène que naguère » nous regardions comme une absurdité évidente ; 4° de » faire observer combien il est long et difficile de faire » croire les faits les plus certains, lorsqu'ils nous parais- » sent inexplicables ; et 5° de faire remarquer à com- » bien d'erreurs la chute des pierres a donné lieu, et » quel parti la politique a su quelquefois en retirer. » M. de Morogues a parfaitement atteint son but en remplissant avec beaucoup de talens un plan si bien tracé.

J. B. B. Roquefort.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ANNALES DE L'ÉDUCATION, rédigées par F. GUIZOT. *Deuxième année*, Nos II—VI. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

IL y a long-tems que nous n'avons entretenu nos lecteurs de cet ouvrage périodique aussi instructif qu'intéressant. La vérité est qu'il se recommande assez de lui-même et que le nom seul du rédacteur principal suffirait pour répondre de la bonté des principes que l'on y professe, et de la solidité de l'instruction qui s'y trouve semée avec discernement et avec goût. Mme P. M. G. continue aussi à donner des preuves de la finesse de son esprit et de la justesse de ses vues dans le journal adressé par une femme à son mari sur l'éducation de ses deux filles. Il en paraît un numéro dans chaque cahier des *Annales*, et l'auteur, fidèle à son plan de mettre les préceptes en action, rend ainsi la morale plus efficace et plus attrayante. M. le docteur Friedlaender n'est pas moins exact à donner des conseils très-judicieux pour l'éducation physique. Depuis quelque tems les *Annales* offrent de plus une suite de lettres sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle, adressées, les unes au rédacteur par un de ses amis, les autres par un père à son fils, et toutes très-propres à inspirer le goût de ces sciences dont elles font connaître les élémens. Des analyses courtes, mais substantielles, donnent une idée des nouveaux ouvrages relatifs à l'éducation. Les nouvelles qui y ont rapport sont recueillies avec soin, et l'on trouve même, dans ces derniers numéros, un morceau très-intéressant de M. D. P. de N. sur l'éducation nationale dans les Etats-Unis de l'Amérique. Enfin des contes ou des dialogues qui mettent au jour quelque ingénieuse moralité, varient agréablement ce recueil et ajoutent beaucoup à l'intérêt qu'il présente.

Ce n'est cependant d'aucun de ces articles que nous voulons nous occuper aujourd'hui. Quel que soit leur mérite, il nous semble que la préférence est due à ceux où M. Guizot développe les idées de Montaigne en fait d'éducation. Le travail du même genre qu'il a exécuté sur Rabelais et que nous avons fait connaître, semblait répondre d'avance de la bonté de celui-ci, et l'évènement n'a pas trompé nos espérances.

M. Guizot considère d'abord Montaigne, comme Rabelais, au milieu de ses contemporains. Les époques où vécurent ces deux écrivains sont assez rapprochées. Les lumières n'étaient guères plus vives ni plus étendues à l'une qu'à l'autre, mais l'époque de Montaigne se distingue d'une manière déplorable par les guerres civiles et religieuses qui en remplirent le funeste cours. M. Guizot s'attache à nous faire observer quelle influence l'ignorance et la barbarie du siècle durent exercer sur le philosophe de Bordeaux. Son esprit élevé, sa raison pénétrante et exercée lui dirent bientôt que rien n'était bien autour de lui; mais son caractère indolent et paresseux, tout en lui permettant de relever les erreurs de son siècle, l'arrêta dans tous les projets qu'il aurait pu concevoir pour les réformer. Il se fit une philosophie indépendante qui lui était propre; il ne craignit même pas d'attaquer toutes les idées reçues; mais effrayé du spectacle des guerres civiles qui l'environnaient, il aurait craint de déplacer une charge ou d'altérer un titre; il n'eût pas proposé de détruire ou d'établir une seule institution. L'éducation, dit M. Guizot, est la seule partie où il ait osé donner des préceptes positifs, parce que c'était la seule où il crût que les innovations ne seraient pas dangereuses.

M. Guizot part de ces premières données pour examiner les idées de son auteur, et toutes celles qui se présentent paraissent en effet un résultat nécessaire de ses facultés et de la position où il se trouvait. Le bon sens exquis de Montaigne lui fit d'abord reconnaître cette grande vérité, qu'il faut élever l'homme pour être homme, qu'il faut avant tout lui apprendre à vivre, et que, lorsqu'il en sera tems, il se formera bien aisément

lui-même à la profession qu'il lui conviendra d'embrasser. Il est nécessaire de cultiver en même tems les facultés de son corps et celles de son esprit, puisqu'il n'est séparément ni l'un ni l'autre, mais un composé de tous les deux. Montaigne, au reste, ne dit que peu de mots de l'éducation physique dont il ne s'était jamais occupé, mais il n'en insiste que plus fortement sur l'éducation morale. Il la fait consister principalement à former le jugement de l'élève; cet élève, en effet, est destiné par la nature à vivre et à vouloir, et pour que la volonté soit raisonnable c'est le jugement qu'il faut exercer et rectifier. On ne saurait trop tôt, dit Montaigne, en commencer l'exercice, et l'on ne saurait trop en cacher l'intention à l'enfant. Il ne s'agit pas de verser dans ses oreilles, comme dans un entonnoir, des préceptes et des maximes qu'il repète comme un perroquet sans les avoir digérées, mais de les faire naître en quelque sorte des circonstances où il se trouve, des événemens qu'on lui raconte ou de ceux dont il est témoin; et c'est aussi par cette méthode qu'on lui donnera la connaissance des choses de la vie, non par les livres, mais en les lui expliquant à mesure qu'elles lui passent sous les yeux.

Quelque justes que soient ces idées, quelque honneur qu'elles fassent à un écrivain du seizième siècle, elles sont aujourd'hui si généralement adoptées que nous ne suivrons pas M. Guizot dans leur développement. Il vaut mieux nous occuper des observations neuves et intéressantes qu'il nous communique sur le caractère de leur auteur. Montaigne veut que la justice soit la base de l'éducation; c'est cette vertu qu'il veut sur-tout que l'on inculque aux enfans, mais il songe peu à leur inspirer la générosité et la bienfaisance. Cette omission est relevée et en même tems excusée par M. Guizot. Il remarque très-bien que la sensibilité est une plante très-délicate qu'une culture trop zélée et trop assidue peut faire dégénérer; il ajoute avec non moins de raison que la véritable justice est bien près de la plus haute vertu, qu'il est plus difficile d'empêcher l'homme de faire le mal que de l'engager à faire le bien, et que l'éducation qui l'a rendu juste, peut laisser à la nature le soin de le rendre

généreux. Cependant il n'oublie pas cette première marque d'insensibilité donnée par Montaigne, et bientôt il en trouve une autre dans la manière dont ce philosophe traite de l'affection des pères envers les enfans. Montaigne fut un fils tendre et respectueux, il fut un père doux et facile; et il se montre entièrement dénué d'intérêt et de tendresse pour ses enfans au berceau, et même jusqu'à l'âge où ils peuvent mériter cet intérêt et cette tendresse. Son cœur ne lui parle point pour eux, et sa raison ne lui fournit aucun motif de les aimer, parce qu'ils n'ont encore rien d'aimable. M. Guizot combat avec force ces idées, qui, si je ne me trompe, ont été renouvelées par Helvétius. Elles sont conséquentes chez l'homme qui ne voit dans sa courte existence d'autre but que cette existence, qui n'envisage rien au-delà : mais chez cet homme même un instinct naturel qu'il ne peut détruire, cherche à s'étendre et dans l'avenir et dans le passé. Sa vie se rattache malgré ses raisonnemens à celle de ses enfans et à celle de ses pères; et Montaigne, dans un endroit où il parle du sien de la manière la plus touchante, témoigne pour lui un respect qui semble craindre d'offenser son ombre. On veut vivre dans l'avenir, on veut se survivre soit dans ses enfans, soit dans ses ouvrages, soit dans l'influence que l'on exercera encore sur la postérité long-tems après avoir disparu de la terre. Dès-lors on regarde ses enfans à peine nés comme une partie de soi-même, on les aime avant qu'ils l'aient mérité. Ces idées d'une philosophie consolante et sublime ont manqué à Montaigne, dit M. Guizot, et il faut convenir que ce n'est pas dans le tems où il a vécu qu'elles pouvaient naître. Son siècle était trop absurde et trop barbare pour qu'il vécût avec lui. Obligé de s'isoler, il eut recours à une sorte de stoïcisme, au défaut d'un épicuréisme qu'il ne pouvait contenter; ne voyant dans sa vie d'autre but que la vie, il voulut se défaire de tout ce qui pouvait en troubler le calme, et delà cette insensibilité que M. Guizot lui reproche et qu'on n'a point assez remarquée. « La raison, dit-il, restait presque seule dans cet homme singulier qui, tenant fortement à la vie, se désolant de sa brièveté, et n'ayant aucune des idées qui

auraient pu lui donner des consolations ou des espérances, avait cherché à rompre tous les liens qui pouvaient la lui rendre chère, pour n'avoir pas trop de peine à la quitter. On parle toujours de la gaîté et de l'aimable insouciance de Montaigne : je le trouve triste et profondément triste, de cette tristesse raisonnée qui, ne trouvant rien de propre à la guérir, ne sait que s'étourdir et se distraire. Il aime la vie, et rien dans la vie n'a de prix à ses yeux; le vide du cœur est pour lui le seul moyen d'échapper à la douleur; il se déprend de tout pour n'avoir rien à regretter; la mort, sans cesse présente à sa pensée, ne lui laisse de plaisir que celui de vivre seul, sans affections et sans espérances : il s'applique à glacer son ame pour pouvoir la lui livrer à la fin sans déchirement et sans effroi. Je ne saurais voir qu'avec une amertume profonde cet homme d'un esprit si fort, d'un caractère si élevé, d'un cœur si droit et si juste, ne vivant que pour travailler à s'éteindre, se travaillant pour s'isoler et s'isolant pour mourir. Un seul homme lui a paru digne de son affection. Il l'a aimé comme il pouvait aimer, d'une amitié rare, tendre, presque sublime; il le perd et ne sait plus aimer personne : il *n'épouse plus que soi;* son siècle ne lui inspire que du mépris, ses enfans que de l'indifférence; pour se détacher de lui-même, il a besoin de se détacher de tout, et il ne sait que *se plonger la tête baissée, stupidement, dans la mort, sans la considérer et reconnaître, comme dans une profondeur muette et obscure, qui l'engloutit d'un saut et l'étouffe en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et d'indolence!* »

Cette citation suffira pour donner une idée de l'esprit dans lequel M. Guizot a lu et jugé Montaigne; il serait difficile de voir de plus haut, et il nous semble que la justesse de jugement répond à la hauteur du point de vue. Nous nous bornerons donc à avoir excité la curiosité de nos lecteurs sur ce sujet, et nous profiterons de l'espace qui nous reste pour indiquer à leur attention deux autres morceaux du même auteur. Dans le premier, intitulé : *Consultation du bon-homme Richard, ou moyen sûr d'avoir de bons fils*, l'auteur a pris avec beaucoup de

succès la manière et le ton de Francklin, pour développer sur l'éducation des idées qui rentrent dans celles de Montaigne. Le philosophe français ne voulait pas qu'un père se regardât comme le propriétaire de ses enfans. En les pliant à sa volonté, le père selon lui ne doit pas prétendre asservir leur raison à la sienne ; il s'élève contre le despotisme paternel qui existait alors en France, et rapporte les regrets touchans du maréchal de Montluc à la mort d'un fils de la plus grande espérance à qui, comprimé par le cérémonial alors en usage, il n'avait jamais laissé voir combien il l'aimait. En un mot, si Montaigne semble manquer de tendresse paternelle, il veut au moins gouverner les enfans par la raison, et s'il paraît restreindre les devoirs des pères, il reconnaît dans toute leur étendue les droits des enfans. Le philosophe américain que M. Guizot met en scène, est consulté par trois fermiers ses voisins, tous trois pères de famille. Le premier est fort content des bonnes qualités de son fils, mais il le voit se marier à regret parce que c'est un bon travailleur qu'il va perdre ; le bon-homme Richard lui fait sentir l'égoïsme d'un pareil sentiment. Le second commande à son fils tout le travail qu'il est capable de faire, et s'étonne qu'il ne fasse rien sans qu'on le lui ait commandé ; Richard en prend occasion de prêcher sur cette sage maxime : que la bonne volonté fait plus de chemin en une heure, que l'obéissance en un jour ; d'où il suit qu'en commandant moins à son fils, le fermier en obtiendra davantage. Le troisième père de famille donne dans un excès tout différent ; il ne laisse à ses enfans que trop de liberté et trop de loisir ; et le bon-homme n'a pas de peine à lui démontrer le danger d'une telle indulgence. Viennent enfin les conseils généraux sur l'éducation, que donne Richard à ses amis, et dont nous nous contenterons d'extraire les maximes suivantes : « Le désintéressement persuade mieux que l'éloquence. — Dieu ne fait pas l'usure, mais il ne donne rien *gratis*. — Ce n'est pas le bienfait qui attire la reconnaissance, c'est le désintéressement du bienfaiteur. — Il ne faut pas mettre ce qu'on donne dans le bassin d'une balance et vouloir que l'autre se remplisse de ce qu'on reçoit. — Dire ce qu'on

a donné, c'est demander qu'on nous le rende : et les hommes aiment mieux faire des présens que de payer leurs dettes, etc. »

Le second morceau que nous avons indiqué, est la continuation du voyage de M. de Vauréal avec son fils Adolphe dans l'intérieur de Paris. Il n'est pas moins intéressant que le commencement dont nous avons déjà rendu compte. Si le bon Adolphe retient bien tout ce que son père lui raconte et toujours très-à-propos, il en saura bientôt plus sur nos anciennes mœurs et notre ancienne histoire, que beaucoup de gens qui se disent instruits.

C. V.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, ADRESSÉE A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE, DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'EN 1782; par le baron de GRIMM et par DIDEROT. Cinq volumes in-8° de 2300 pages. *Seconde édition,* revue et corrigée ; avec le portrait du baron de GRIMM, dessiné d'après nature par M. DE CARMONTELLE, gravé en taille-douce, et parfaitement ressemblant. — Prix, 28 fr., et 35 fr. franc de port. En papier vélin le prix est double. — A Paris, chez *F. Buisson,* libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(SECOND ARTICLE.)

CE ne sera pas une des particularités littéraires les moins remarquables de la fin du dix-huitième siècle, que ces correspondances entretenues avec tant de soin, et pendant tant d'années, entre plusieurs souverains et des hommes qui n'avaient d'autre titre que celui de littérateur. La France, en étendant de jour en jour le goût de ses arts, de sa littérature et de son idiôme, préludait à la suprématie qu'il lui était réservé d'obtenir. Vainement les écrivains étrangers se sont-ils déchaînés contre les productions des muses françaises, vainement se sont-ils efforcés de lutter contre nos chefs-d'œuvre dans des langues plus énergiques peut-être et plus abondantes, les préjugés nationaux proclamaient leurs triomphes ;

tandis que leurs princes, émules quelquefois de nos beaux esprits, s'empressaient de s'instruire dans nos arts, cherchaient à s'approcher du goût français, et ne croyaient pas rabaisser la majesté suprême en admettant à leur intimité des hommes qui ne devaient leur renommée qu'à leur talent. Les plus petits détails n'étaient pas jugés indignes de cette auguste confidence. La gravité allemande pouvait bien quelquefois s'effaroucher de la légèreté de nos opinions, des querelles futiles et passablement ridicules qui souvent ont divisé le Parnasse français; de quelques anecdotes où l'esprit national est tellement empreint, que partout ailleurs on a pu fort bien ne pas y croire; de nos bons mots, de tant de vives réparties, productions du sol, qui n'arrivent que décolorées sur une terre étrangère. C'est là que le talent de l'ambassadeur trouvait une ample matière à s'exercer. Il devait soutenir la curiosité de son maître, l'exciter à propos, la satisfaire en lui donnant toujours de nouveaux désirs, faire succéder à de graves discussions, à des observations profondes ou satiriques, le récit de ces aventures dont Paris est le fécond théâtre; il fallait alors choisir avec discernement, et personne à cet égard ne s'est montré, je crois, plus habile que le baron de Grimm. Au milieu des traits passablement caustiques qu'il décoche sur tous les aigles de la littérature d'alors, il donne de tems à autre des éloges dont on ne peut suspecter la sincérité. Peut-être penserait-on que tous ceux qu'il frappe lui eussent pardonné la blessure en faveur du baume réparateur; mais quelle eût été leur fureur en lisant l'histoire burlesque de leurs fréquentes déconvenues, de leur ignoble colère lorsqu'ils croyaient voir un rival, ou trouver un détracteur! esprit, grâce, bon ton, philosophie, tout disparaissait, l'homme seul se montrait avec toutes ses passions primitives. Grimm en rapporte un exemple qu'il n'est pas hors de propos de citer.

« Les fameuses querelles de l'abbé Cotin et de Cas» sagne, si plaisamment traduites dans les *Femmes Sa» vantes* de Molière, sous les noms de Trissotin et de » Vadier, ont paru apparemment si naturelles à quel-

» ques soi-disant gens de lettres, et la manière de les » terminer si commode, que M. de Laharpe et M. Blin » de Saint-Maur viennent de les renouveler. Ils en ont » donné une représentation *gratis* au public, qui pourra » bien leur fermer plus d'une porte, à commencer par » celle de l'Académie. Heureusement qu'ils ont pris la » rue pour leur théâtre. M. de Laharpe, à qui on ne » peut certainement sans injustice refuser beaucoup de » talent, venait de donner, dans le *Mercure* de ce mois, » une analyse de l'*Orphanis* de M. Blin. Ce morceau est » fait avec une animosité, une amertume, d'autant plus » intolérables, qu'il est rempli de personnalités offen- » santes. Il paraît cependant que M. Blin n'a de tort réel » que d'avoir osé dire, dans la simplicité de son cœur, » que son éloge de Racine valait mieux que celui de » M. de Laharpe. Eh! pourquoi lui en faire un crime? » M. de Laharpe n'a-t-il pas dit que son éloge de Racine » valait mieux que celui de M. Blin? Quoi qu'il en soit, » le doux M. Blin, blessé de la licence de la plume de » M. de Laharpe, a guetté le jour où, bien poudré et » paré de son habit de velours noir, sa veste dorée et ses » manchettes de filet brodé, il allait à un dîner de jolies » femmes et de beaux esprits. Il l'aborde poliment dans » la rue, lui donne quelques coups de poing, et le sauce » un peu dans le ruisseau, sans respect pour sa parure, » et puis s'en va. M. de Laharpe prétend que la chose ne » s'est pas passée ainsi, qu'il a eu le tems de mettre la » main sur son épée, qu'il a ordonné à son valet de » prendre Blin au collet, et a eu le tems de s'enfuir sans » coup-férir. Ce qu'il y a de certain, c'est que battu ou » battant, il arriva à son dîner fort en désordre et si » crotté, que l'indulgence des jolies femmes et des gens » de lettres, en le recevant, parut assez singulière à un » étranger qui était invité du dîner. Il ne put s'empêcher » de le qualifier en lui-même de *poëte crotté*. Les ama- » teurs des talens de ces messieurs sont d'ailleurs fort » tranquilles sur les suites de cette ridicule aventure, » qui peut être regardée comme un tour de carnaval. »

Le prince qui recevait par la poste de pareils détails, devait être un peu surpris de la politesse et de l'aménité qui

regnait dans la littérature moderne; il voyait de beaux fruits de la philosophie et de la méditation! ce n'est jamais que dans leur écrits que nos lettrés ont vanté les charmes de la modération. Des scènes presqu'aussi délicates se retrouvent assez fréquemment dans l'ouvrage de Grimm, et par malheur M. de Laharpe y est toujours pour quelque chose. L'académie était obligée d'admonester ce belliqueux écrivain sur l'aigreur de son style, qui l'exposait à des affronts dont la dignité de tout le corps se trouvait blessée. *Nous aimons tous infiniment M. de Laharpe*, disait l'abbé de Boismont, l'un des quarante; *mais on souffre, en vérité, de le voir arriver sans cesse l'oreille déchirée.* On peut remarquer aussi que par une attention toute remplie de bienveillance, Grimm a soin de placer Laharpe toujours sur le premier plan de ses tableaux.

L'avantage était grand pour les étrangers qui pouvaient établir des correspondances du même genre; ils ne jugeaient pas seulement les pièces nouvelles, les brochures éphémères; ils apprenaient à connaître des hommes dont les principes contrastaient si fortement avec les actions, à distinguer le masque et le visage.

On sait quel pompeux étalage de sensibilité, de vertu, d'humanité, le marquis de Mirabeau répandit dans son ouvrage de *l'Ami des hommes;* le succès fut complet, le nom de l'auteur vola de bouche en bouche; on vanta la sagesse profonde, la tendre philanthropie de ce coryphée des économistes, que Grimm appelle plaisamment *les capucins de l'Encyclopédie*. Quelque tems après, les fameux démêlés que le marquis soutint contre sa femme donnèrent lieu de mettre au jour quelques-uns de ses écrits domestiques. Le scandale dut être grand parmi les Dames, en lisant ce passage d'une de ses lettres adressées à la marquise:

« Au fait, une femme est la première servante de son » mari, et un mari le premier garde de sa femme. Vous » voyez que je ne mâche pas mes termes et ne cache pas » ma façon de penser: tout ce qui vous viendra dans la » tête à l'encontre de cela, est purement contraire » au droit humain et divin. J'ai toujours regardé vos

» biens comme les miens. Si vous êtes changée, votre » tâche vous sera dictée; je m'estime autant que les maris » qui trouvent dans leurs femmes obéissance et soumis- » sion. »

Rien de plus curieux que la naïve expression de son amour propre d'auteur; au sortir d'une prison d'état où il avait été enfermé pour quelqu'ouvrage inconsidéré, il eut le plaisir de voir, « que tout Egreville et encore tout » Nemours étaient en haie double et triple aux fenêtres, sur » les toits et partout, pour le voir passer. J'ai trouvé, » dit-il ensuite, autant d'empressement dans la capitale; » mais ma conduite modeste fera tomber tout cela. »

Le nom de Voltaire revient souvent dans cette correspondance, qui embrasse les huit dernières années de la vie du patriarche de Ferney; on sait qu'elles ne furent pas les moins fécondes en anecdotes, qui mieux que ses ouvrages donnent une idée du caractère véritable de cet homme extraordinaire. Grimm n'a pas manqué d'enrichir ses lettres de toutes ces particularités, qui fournissaient alors aux réflexions et aux entretiens de toute la France. Il fait beau voir le grand mage du Parnasse faire acheter par de cruelles railleries les brevets de gloire dont il était si libéral envers tant d'auteurs qu'il nommait ses héritiers. L'auteur des *Fausses Infidélités* en fit une dure épreuve. Il s'était rendu à Ferney dans l'intention de lire une comédie en 5 actes, en vers, de sa façon, intitulée *l'Homme personnel;* la lecture est acceptée, tout le monde se place, Barthe commence; « aux dix premiers » vers, M. de Voltaire fait des grimaces et des contorsions » effroyables pour tout autre que pour M. Barthe. A la » scène où le valet raconte comment son maître lui fit » arracher une dent pour s'assurer de l'habileté du den- » tiste, il l'arrête, ouvre une grande bouche : *Une dent!...* » *là.... ah! ah!....* L'instant d'après un des interlocu- » teurs dit, vous riez. — *Il rit?* — Oui, monsieur; » trouvez-vous que ce soit mal-à-propros? *Non! non,* » *c'est toujours fort bon de rire....* Tout l'acte est lu sans » le plus léger applaudissement, pas même un sourire, » et lorsqu'il est question de commencer le second, il » prend à M. de Voltaire des bâillemens terribles; il se

» trouve mal; il est désolé, et laisse le pauvre Barthe dans » un grand désespoir. Madame Denis conseille à l'auteur » malencontreux de ne pas souper à Ferney, elle craint » de nouvelles boutades de son oncle. On remet bien » vîte les paquets dans la voiture, et l'on s'en retourne à » Genève. Il est facile de juger quelle nuit on passe après » une pareille aventure. Pour s'en consoler, on reçoit le » lendemain un billet fort doux de M. de Voltaire, qui » demande avec instance la continuation de la lecture, » et qui promet très-expressément que l'accident de la » veille ne lui arrivera pas une seconde fois. Quelle pro- » messe! quel persiflage! Malgré tout ce qu'on put lui dire, » M. Barthe s'obstine à en être la dupe. Sans doute il » serait trop dur de ne pas finir une lecture commencée » avec tant de peine. Il retourne à Ferney. M. de Voltaire » le reçoit encore mieux que le premier jour; mais après » avoir écouté tout le second acte en bâillant, il s'éva- » nouit au troisième avec tout l'appareil imaginable; et » le pauvre Barthe est réduit à partir sans avoir pu ache- » ver de lire sa pièce, et, ce qui ne lui coûta peut-être » guère moins, sans avoir osé battre personne. Il n'y a » que l'excès de l'accablement où le plongea une si » cruelle scène qui ait pu modérer les transports de sa » fureur. *Hélas!* disait ensuite M. de Voltaire, *si Dieu* » *n'était pas venu à mon secours, j'étais perdu!* »

Barthe pouvait se consoler, il avait payé par-là le tribut que le malicieux vieillard imposait à ses adulateurs. Saint-Ange, le traducteur d'Ovide, dont il se disait lui-même le secrétaire, crut devoir, ainsi que tous les beaux esprits, offrir ses hommages à M. de Voltaire. Tout enchanté d'une réception aimable, il voulut marquer sa visite par un coup de maître; et d'un ton langoureux, en tournant son chapeau entre ses doigts: *Aujourd'hui*, *monsieur*, dit-il, *je ne suis venu voir qu'Homère; je viendrai voir un autre jour Euripide et Sophocle, et puis Tacite, et puis Lucien*, etc..... — *Monsieur, je suis bien vieux, si vous pouviez faire toutes ces visites en une fois!* . . . .

Le grand nombre d'anecdotes rapportées par le baron de Grimm assurent à sa correspondance un succès d'un

genre qui ne s'affaiblit pas ; il est fondé sur la curiosité naturelle de voir de près, et presqu'en déshabillé, les personnages célèbres de son tems. Une grande réputation est un prisme qui change l'ordonnance des traits. Grimm sait rendre à chacun sa véritable physionomie. Tous, il est vrai, ne sont pas entourés de la même auréole de gloire. La renommée des uns pâlit dans l'éloignement ; pour les autres, elle n'est fondée souvent que sur cet esprit de cercle, brillant phosphore qui éblouit un moment pour disparaître à jamais. Il en est enfin dont le nom occupe une place sans être attaché à aucune production. Plusieurs exemples en font foi ; on les trouve le plus souvent parmi les femmes. Douées d'une grande flexibilité dans l'esprit, leurs aperçus sont fins et rapides ; elles jouissent de l'heureux privilège de pouvoir raisonner sur tout sans rien approfondir. Il est facile à une femme riche, aimable et spirituelle, de faire de sa maison le rendez-vous des beaux esprits et des gens de goût ; les éloges, les vers, les comparaisons flatteuses abondent de tous côtés ; reine d'un peuple fier de sa soumission, elle sait donner à-propos de la grâce au savoir, contenir dans de justes bornes les fusées de l'esprit, et se faire adorer en s'enivrant de toutes les jouissances de l'amour-propre. Telle fut à-peu-près Mme Geoffrin, dont plusieurs de nos littérateurs ont conservé un si touchant et si honorable souvenir. Certainement elle posséda au même degré les qualités du cœur et les agrémens de l'esprit. Sa vie s'est écoulée au milieu de ses nombreux amis, et leurs voix se sont réunies pour célébrer sa mémoire. Grimm rapporte les éloges et leurs motifs ; s'ils font connaître l'ame bienfaisante de Mme Geoffrin, ils honorent leurs auteurs. On a publié dernièrement un recueil qui contient ces éloges : l'accueil qu'ils ont reçu prouve qu'on a su dignement apprécier le sentiment qui les a dictés. On se plaît à voir rajeunir des souvenirs de quarante années ; l'expression de la reconnaissance est plus touchante dans la bouche d'un vieillard. Les vertus sont toujours respectables, mais sous des cheveux blancs elles semblent appartenir à quelque chose de plus que l'humanité. Le baron de Grimm, admis chez Mme Geoffrin,

a recueilli dans cette société d'élite de nombreuses anecdotes dont il enrichissait sa correspondance. Parmi les étrangers qui briguaient l'avantage d'être présentés à Mme Geoffrin, Grimm cite un M. Clerk, écossais, qui revenait de Portugal où il avait servi avec distinction. « C'est un homme d'esprit, dit le baron de Grimm, mais » grand parleur et même fatigant par le tic qu'il a d'ajou- » ter à chaque phrase qu'il prononce, un *hem!* De » sorte qu'il a l'air de vous interroger continuellement, » quoiqu'il n'attende jamais votre réponse. Le baron » d'Holbach l'avait mené chez Mme Geoffrin, et après » les premiers complimens et une visite d'une demi- » heure il s'était levé pour s'en aller. M. Clerk, au lieu » de suivre celui qui l'avait présenté, comme c'est l'usage » dans une première visite, reste. Mme Geoffrin lui de- » mande s'il va beaucoup aux spectacles. — Rarement. » — Aux promenades. — Très-peu. — A la cour, chez » les princes. — On ne saurait moins. — A quoi passez- » vous donc votre tems? — Mais quand je me trouve » bien dans une maison, je reste et je cause. A ces mots » Mme Geoffrin pâlit; il était six heures du soir; elle » pense qu'à dix heures M. Clerk se trouvera peut-être » encore bien dans sa maison, cette idée lui donne le » frisson de la fièvre. Le hasard amène M. d'Alembert; » Mme Geoffrin lui persuade, au bout de quelque tems, » qu'il ne se porte pas bien, et qu'il faut qu'il se fasse » ramener par le général Clerk. Celui-ci, charmé de » rendre service, dit à M. d'Alembert qu'il est le maître » de disposer de son carrosse, et qu'il n'en a besoin lui » que le soir pour le ramener. Ces mots furent un coup » de foudre pour Mme Geoffrin, qui ne put jamais se dé- » barrasser de notre Ecossais, quelque changement qu'il » survînt successivement dans son salon, par l'arrivée » où le départ des visites. Elle ne pense pas encore au- » jourd'hui de sang-froid à cette journée; et elle ne se » coucha pas sans prendre ses mesures contre le danger » d'une seconde visite. »

Les lettres du baron de Grimm ont paru presqu'au moment où la correspondance de Mme du Deffant occupait tous les lecteurs, et devenait le sujet d'une prodi-

gieuse quantité d'articles dans les journaux ; tous cherchaient à faire connaître le genre d'esprit de cette femme singulière. Il était naturel de penser que l'on trouverait dans les lettres du baron quelques traits caractéristiques qui fixeraient les opinions encore partagées ; mais cet espoir n'a été que faiblement rempli. Grimm ne vivait point dans la société de Mme du Deffant ; il ne parle d'elle que deux ou trois fois, et pour dire qu'elle était aussi célèbre par son esprit que par ses méchancetés. Quelques personnes l'avaient dit, beaucoup l'avaient pensé ; ainsi le baron ne nous a rien appris de bien nouveau. Il me semble toutefois qu'il calomnie un peu Paris, ceux qui l'aiment et les liaisons qu'on y forme, quand il rapporte sous le titre d'*Idée des liaisons de Paris*, une conversation de Mme du Deffant et de M. de Pont-de-Veyle. « Qu'on se représente Mme la marquise du Deffant aveugle, assise au fond de son cabinet, dans ce » fauteuil qui ressemble au tonneau de Diogène, et son » vieux ami Pont-de-Veyle couché dans une bergère » près de la cheminée. C'est le lieu de la scène. Voici » un de leurs derniers entretiens.

» *Pont-de-Veyle.* — Madame. — Où êtes-vous ? — Au » coin de votre cheminée. — Couché les pieds sur les » chenets, comme on est chez ses amis ? — Oui, madame. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi » anciennes que la nôtre. — Cela est vrai. — Il y a cinquante ans. — Oui, cinquante ans passés. — Et dans » ce long intervalle aucun nuage, pas même l'apparence » d'une brouillerie. — C'est ce que j'ai toujours admiré. » Mais, Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-il pas de ce » que nous avons toujours été fort indifférens l'un à » l'autre ? — Cela se pourrait bien, madame. »

On ne sait si M. de Grimm a voulu seulement amuser son prince par le récit d'une anecdote piquante qui pouvait flatter sa vanité en dépréciant le caractère des habitans de la capitale, ou s'il n'a jamais su former lui-même que des liaisons aussi sèches et aussi fragiles. Dans ce cas, l'aveu n'a rien de fort honorable, il serait même entaché d'une teinte de fatuité qui pourrait facilement faire croire à sa sincérité. Sans doute le tour-

billon du monde et des plaisirs détourne des affections profondes et durables, mais juger les mœurs d'une grande capitale et le caractère de ses habitans sur un pareil échantillon, on conviendra que cela n'est pas d'un observateur exercé, ni d'un moraliste bien profond.

Après avoir fait cette querelle au baron, j'ai besoin, pour me réconcilier avec lui, de revoir quelques-uns des mots plaisans qu'il a su rassembler pour les semer dans sa correspondance. Je vais prendre au hasard, car il est impossible d'observer un ordre dans des citations qui n'ont aucun rapport entre elles; la rapidité de la narration est tout ce qu'on désire dans de semblables sujets.

Moncrif qui avait composé, dans sa jeunesse, une *Histoire des Chats*, donna au public, quelques années après, l'*Essai sur les moyens de plaire*. Le poëte Roi en fit une satire sanglante. Moncrif, naturellement irascible, l'attendit au sortir du Palais-Royal et lui donna des coups de bâton. Roi, familier avec ce traitement, retourne la tête et dit à Moncrif en tendant le dos: *Pate de velours, Minon, pate de velours.*

Quand on cite des bons mots, il est difficile de ne pas penser à la célèbre Sophie Arnould. Par-tout où l'on cherche de l'esprit, on est sûr de la rencontrer. Grimm a recueilli avec soin plusieurs de ses saillies. On lui demandait un jour si elle avait vu représenter *Zémire et Azor*, et ce qu'elle en pensait: *Ah! oui*, dit-elle, *je l'ai vu, c'est la musique qui est la belle!*

Cette actrice avait à discuter avec le ministre chargé du département de Paris, une affaire relative à une cheminée. Thomas l'académicien lui dit: Mademoiselle, j'ai vu M. le duc de la Vallière, je lui ai parlé de votre cheminée. Je lui en ai parlé d'abord en citoyen, ensuite en philosophe. *Eh! monsieur*, interrompit Mlle Arnould, *ce n'était ni en citoyen, ni en philosophe, c'était en ramoneur qu'il fallait en parler.*

Un jour Baculard d'Arnaud, le funèbre auteur des *Epreuves du Sentiment*, arriva chez un jeune seigneur au moment où celui-ci était à sa toilette, et voulant lui faire un compliment d'un genre peu commun, il lui dit:

Ah monsieur le comte ! vous avez des cheveux de génie ! — Ah d'Arnaud ! lui répondit le comte, *si je le croyais, je me les ferais couper tout-à-l'heure, pour vous en faire une perruque.*

Lorsque Marmontel fut reçu à l'Académie française, il alla voir le directeur pour lui lire son discours, et pour avoir communication de sa réponse. Ce directeur était M. Bignon, le même qui fut aussi prévôt des marchands et bibliothécaire du roi. Il dit à Marmontel : *Je sais bien que j'aurais dû parler de vous et de vos ouvrages avec éloge, mais je n'en ai rien fait de peur de me faire des ennemis.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est plaint de la morgue et de la vanité de quelques-uns de nos héros de coulisse, mais aucun dans ce genre n'a égalé Vestris le père. Un jour son fils, pour une désobéissance envers ses supérieurs, reçut l'ordre de se rendre au Fort-l'Evêque. Rien de plus touchant et de plus pathétique que les adieux du père et du fils : *Allez*, lui dit *le Diou de la danse*, *voilà le plus beau jour de votre vie ; prenez mon carrosse, et demandez l'appartement de mon ami le roi de Pologne ; je paierai tout.*

Lorsque le jeune Vestris débuta, son père, *le diou de la danse*, se présenta avec lui sur le devant du théâtre, et après avoir harangué le parterre, il se tourna d'un air imposant vers le jeune candidat, et lui dit : *Allons, mon fils, montrez votre talent au poublic ; votre père vous regarde.*

Les bornes de ce journal ne permettent pas de multiplier davantage les citations de ce genre ; on transcrirait une grande partie du recueil, s'il fallait rapporter tout ce qui est digne de remarque. La correspondance littéraire de Grimm est entre les mains de tout ce qui porte quelque intérêt aux lettres, et cette grande publicité n'a pas encore ralenti l'avidité des lecteurs. Cette collection tiendra une place distinguée parmi les Mémoires littéraires ; elle sera consultée dans la suite, et l'avis d'un étranger servira peut-être à débrouiller quelques points devenus douteux dans l'histoire de la littérature à la fin du dix-huitième siècle. L'utilité d'un semblable recueil

sera mieux appréciée encore, et l'homme de lettres à qui nous en devons la connaissance, doit s'applaudir du service qu'il a rendu, en publiant un ouvrage dont le goût français lui garantissait d'avance la réussite; elle est assurée maintenant. Les suffrages du public lui donnent la récompense que son zèle lui a si bien méritée.

G. M.

BEAUX-ARTS.

Dans un moment où les ouvrages des artistes modernes vont être exposés aux regards du public, j'ai cru pouvoir lui offrir quelques réflexions sur les divers changemens que l'école française a éprouvés, avant d'arriver au point où elle est aujourd'hui. C'est la première fois peut-être qu'on a vu, dans l'espace de deux siècles, les arts s'élever d'abord à un très-haut degré de perfection, présenter ensuite tous les signes de la décadence la plus complète, et par une troisième révolution se relever tout-à-coup de leur chute, s'ouvrir une route nouvelle, et briller d'un éclat aussi vif qu'inattendu. Le simple récit des faits suffira pour nous révéler les causes de cette succession rapide de triomphes et de revers.

Le bon goût avait commencé à s'introduire en France sous le règne de François Ier; mais ce germe heureux ne put se développer qu'avec une lenteur extrême au milieu des dissentions qui agitèrent le royaume sous le règne de ses successeurs. La sculpture et l'architecture produisirent pourtant quelques ouvrages, dont les travaux de nos artistes modernes soutiendraient difficilement la comparaison : aussi Philibert de Lorme et Jean Goujon ne sont-ils pas moins célèbres dans les annales des arts, que Malherbe dans les annales de la littérature française.

Il était réservé au siècle de Louis XIV de voir s'achever une révolution si heureusement commencée. Que de circonstances favorables semblaient se réunir pour en assurer le succès ! La paix venait de se rétablir dans l'intérieur; la victoire fidèle à nos drapeaux reculait chaque jour nos limites, et répandait au loin la gloire du nom français; un noble enthousiasme s'était emparé de tous les esprits, et cette impulsion générale recevait encore une nouvelle éner-

gie des encouragemens prodigués aux sciences, aux lettres et aux arts, par un monarque jeune, ami du faste, et toujours prêt à accueillir ce qui pouvait répandre de l'éclat sur son règne. Depuis long-tems la France s'était montrée l'égale de toutes les autres nations, sous le rapport du courage et des vertus guerrières : elle fût enfin en état de ne craindre aucune espèce de rivalité. Les Italiens eux-mêmes, si fiers de leur supériorité dans les arts, ne purent refuser leur estime aux productions des peintres français; et Le Poussin, Le Sueur, Mignard, Lebrun et Claude Le Lorrain jouirent parmi eux d'une réputation non moins brillante qu'au sein même de leur patrie. La sculpture ne fût pas cultivée avec le même succès que la peinture; mais si Le Pujet, Girardon, et quelques autres ne se distinguèrent pas par un goût aussi pur que les sculpteurs du siècle précédent, néanmoins il serait injuste de méconnaître le talent réel dont ils ont fait preuve dans quelques-uns de leurs ouvrages. Quant à la gravure, elle acquit sous le burin de Nanteuil, d'Edelinck, de Masson, de Pesne et de Gérard Audran, un degré de perfection au-delà duquel il paraît impossible qu'elle puisse jamais s'élever. Une réunion si rare d'hommes extraordinaires dans tous les genres semblait promettre à l'école française une longue suite de succès. Pouvait-on se douter que sa gloire allait s'évanouir avec le siècle qui l'avait vu naître?

Personne, je crois, n'a cherché jusqu'ici à rendre raison d'un changement aussi brusque; je vais l'essayer en peu de mots. La plupart de nos grands peintres avaient été en Italie terminer leurs études, et se perfectionner dans la pratique de leur art. Ils y avaient trouvé sans doute des leçons sublimes dans les monumens antiques dont elle était remplie, et dans les chefs-d'œuvre immortels du siècle de Léon X; mais ils y avaient trouvé aussi des exemples dangereux à suivre dans les ouvrages des artistes vivans, exemples d'autant plus faits pour séduire qu'ils étaient donnés par des hommes d'un vrai mérite, et qu'ils semblaient autorisés par l'admiration de toute l'Europe. Leur talent s'était donc formé de ce mélange de bons et de mauvais principes, et portait avec lui un germe vicieux qui ne pouvait pas tarder à se développer (1). La décadence s'an-

---

(1) Notre littérature formée entièrement sur les ouvrages des anciens, où elle avait puisé cette pureté de goût qui la distingue de

nonça d'une manière sensible vers les dernières années du règne de Louis XIV. Le Poussin et Le Sueur n'existaient plus, et ceux qui leur avaient succédé n'avaient point hérité de leur génie; ils ne réussirent qu'à imiter, en les outrant, les défauts de leurs modèles, mais sans les faire excuser comme eux par de grandes beautés. La corruption qui s'introduisit dans les mœurs pendant la Régence, ne fit qu'aggraver encore le mal; il fut porté à son comble sous le règne de Louis XV. Une malheureuse routine avait remplacé l'étude profonde qu'exige la culture des arts; et le peintre abandonnant la route tracée par les grands maîtres, ne prenait plus pour guides que son caprice et les systèmes d'une imagination déréglée; une certaine affectation théâtrale dans la composition, un dessin vague et tourmenté, un coloris factice, qui ne paraissait harmonieux que parce qu'il était terne et sans vigueur, les grimaces substituées à l'expression, et la minauderie à la grâce, en un mot, l'absence totale de goût, de noblesse et de vérité, voilà quels étaient les vices dominans de presque toutes les productions accueillies alors avec le plus d'enthousiasme. L'état de dégradation était tel, qu'un des peintres (2) les plus renommés de cette époque, ne pouvait s'empêcher de parler avec mépris du genre auquel il était redevable de ses succès, et se riait lui-même de l'admiration qu'inspiraient ses ouvrages. Il se garda bien pourtant de lutter contre le goût de son siècle, et l'on ne doit pas s'en étonner : la route qu'il avait choisie le conduisait sans peine à la fortune et même à la célébrité; celle qui mène à la gloire est étroite, escarpée, couverte d'épines, et presqu'inaccessible.

M. Vien fut le premier qui eut le courage d'opposer une digue au torrent : doué d'un esprit juste, il sentit que le principal but de la peinture était l'imitation de la nature, et il en recommanda l'étude à ses nombreux élèves. Ce service rendu à l'école française lui procura une très-grande

---

celle des autres nations, devait nécessairement marcher avec moins de rapidité vers la décadence. Aussi vit-on briller dans le dix-huitième siècle plusieurs écrivains dignes d'obtenir une place à côté des meilleurs auteurs du siècle de Louis XIV, tandis qu'on aurait beaucoup de peine à citer un seul artiste dont le nom méritât d'être conservé.

(2) Boucher.

réputation, dont il eut le bonheur de jouir jusqu'à la fin de sa vie.

De tous les peintres qu'il a formés, M. David est sans contredit le plus célèbre, et les artistes le regardent aujourd'hui comme le véritable restaurateur de la peinture en France. Lorsqu'il entra dans la carrière, les tableaux de dévotion étaient peu recherchés par les amateurs et le public, imbu des opinions nouvelles, accordait toute sa faveur aux sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire grecque et romaine. La nécessité d'étudier le costume, de copier les portraits des héros qu'on avait à représenter, de connaître enfin le caractère et les attributs qui convenaient à chaque divinité, força les artistes à consulter plus souvent les monumens antiques, et contribua ainsi au triomphe du bon goût. M. David éprouva plus qu'aucun autre cette influence salutaire : son maître lui avait appris à imiter faiblement une nature pauvre et commune; il reconnut bientôt que le sublime de l'art était l'imitation franche et vigoureuse d'une nature noble et choisie. On aperçoit dans tous ses ouvrages les efforts continuels qu'il a faits pour arriver à ce but. Le succès le plus complet a couronné sa persévérance, et son tableau des Sabines est déjà regardé comme une œuvre classique sous le rapport de la pureté du dessin, du choix et de l'élégance des formes, et de ce goût vraiment antique, qui est le caractère distinctif de son talent.

Plusieurs artistes, dont il ne m'est pas possible de parler ici, ont concouru à la réforme par leurs leçons et par leurs exemples. Il est sorti de l'école de M. David, de celles de MM. Regnault et Vincent, et de quelques autres encore, un grand nombre de peintres distingués, qui ont déjà donné au public des preuves d'un mérite supérieur; l'impulsion est générale, et les arts, encouragés par le monarque puissant dont ils nous retracent chaque jour les merveilleux exploits, ne peuvent manquer de marcher à grands pas dans la route nouvelle qui leur est ouverte, si les élèves veulent se rappeler sans cesse que c'est par l'étude combinée de la nature et de l'antique que leurs maîtres se sont formés, et qu'ils pourront eux-mêmes obtenir des succès qui soient un jour confirmés par le suffrage de la postérité(3).

S. Delpech.

---

(3) Dans l'examen du Salon, je me propose d'ajouter quelques réflexions sur l'état actuel de la sculpture et de la gravure en France.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation d'*Héloïse*, drame en trois actes et en vers de M. de Murville.

Si je voulais rendre compte de ce drame d'une manière à-la-fois plaisante et facile, ainsi que l'a fait plus d'un de mes confrères, je me bornerais, au lieu de faire connaître la pièce, à lancer contre le sujet et le principal personnage quelques plaisanteries bien rebattues; mais je crois qu'un auteur qui a su réussir, mérite au moins qu'on lui fasse l'honneur de parler sérieusement de son ouvrage.

La scène se passe chez Fulbert, oncle d'Héloïse. Abeilard persécuté pour ses opinions théologiques, et forcé de se cacher, est rappelé par son amour auprès d'Héloïse. Craignant pour les jours de son amante, il voulait reparaître dans les lieux qu'elle habite; elle se décide à lui écrire pour l'engager à différer son retour. Pierre, l'ami d'Abeilard, doit se charger de cette lettre; elle attend le retour de Pierre, mais à sa place c'est Abeilard lui-même qui paraît à ses yeux: il n'a pu vivre plus long-tems loin d'elle, il brave tous les dangers pour la revoir un seul instant. A peine a-t-il goûté le bonheur de la serrer dans ses bras, que Pierre accourt guidé par l'amitié les avertir du danger qui les menace. Il ne précède en effet Fulbert que de quelques instans; celui-ci, instruit par Gérard, rival d'Abeilard, se présente à leurs yeux; justement irrité de la présence d'Abeilard, il l'accable des plus vifs reproches: en vain Héloïse pour le défendre s'accuse elle-même; son dévouement paraît un nouveau crime aux yeux de Fulbert; il sort avec Gérard pour se consulter sur le parti qu'il doit prendre. Les amans livrés au bonheur de se revoir, oublieraient presque le danger qui les menace, s'ils n'en étaient avertis par Pierre, qui connaît toute la violence de Fulbert et la duplicité de Gérard. Bientôt Gérard reparaît, il annonce à Héloïse qu'il a su fléchir son oncle, et qu'Abeilard lui-même n'a plus rien à craindre de sa colère; les amans se livrent à l'espérance: Pierre seul doute de la sincérité de Gérard, et se promet de veiller sur eux.

Au second acte, Abeilard revoit le salon où il instruisait

Héloïse; tout dans ces lieux lui parle de son amour, et il se livre à la douceur de ce souvenir : Héloïse elle-même paraît, son oncle a permis qu'elle reprît avec son maître le cours de ses études. Cette faveur dangereuse est encore un piége de Gérard; convaincu que les amans ne pourront se trouver seuls sans se parler de leur amour, il décide Fulbert à se cacher pour être témoin de leur entretien; cette épreuve est trop forte pour Abeilard : enivré de son bonheur, il tombe aux pieds d'Héloïse et renouvelle ses sermens : Fulbert paraît alors, il va décider du sort d'Abeilard, lorsque Pierre, qui veillait sur eux, annonce qu'il va prendre les ordres de l'abbé Suger, et jusqu'à son retour il rend Fulbert responsable de la vie de son ami.

Héloïse, au troisième acte, reproche à Gérard de les persécuter; il se défend, et pour preuve de sa sincérité, il l'instruit du danger qui la menace; Fulbert doit, dit-il, feindre de consentir à leur union, mais le consentement d'Héloïse sera l'arrêt de mort d'Abeilard. Effrayée de cet horrible complot, elle se promet de sacrifier jusqu'à son amour pour sauver les jours de son amant : Gérard usant alors de l'ascendant qu'il a sur l'esprit de Fulbert, lui représente que le mariage peut seul sauver l'honneur de sa nièce; Fulbert y consent à regret; il annonce lui-même à Abeilard qu'il s'est laissé fléchir, et le charge d'en instruire Héloïse; mais quel est l'étonnement d'Abeilard lorsque son amante refuse d'unir son sort au sien! En vain il la conjure au nom de l'amour, elle reste inflexible, et Abeilard au désespoir sort pour instruire Fulbert de l'étrange résolution de sa nièce. Redoutant bientôt les suites d'un pareil refus, elle veut rejoindre Abeilard; mais Pierre paraît, il lui annonce que déjà son amant n'existe plus pour elle, et que c'est à Dieu seul qu'Abeilard va désormais consacrer sa vie.

On voit par cette analyse que l'auteur s'est écarté de la tradition historique et qu'il a créé toute l'intrigue. Pourrait-on l'en blâmer lorsqu'on pense que les malheurs du célèbre Abeilard ne pouvaient sans de notables changemens être représentés sur la scène. Pope et ensuite Colardeau les avaient, il est vrai, retracés avec un grand talent; mais c'était dans des héroïdes, et tous ceux qui sont sensibles au charme des beaux vers savent par cœur ces deux héroïdes célèbres. M. de Murville a pensé qu'on pouvait porter sur la scène les sentimens qu'ils ont exprimés, et si la tentative était

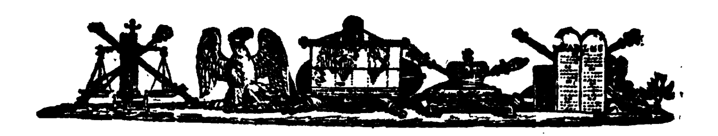
hasardée, l'auteur a été absous par le succès : *audaçes fortuna juvat*.

Je suis loin de prétendre que l'ouvrage soit irréprochable sous le rapport du plan ; mais un style assez ferme, quelquefois élégant, souvent passionné ; enfin des vers pleins d'amour et de sentiment, et qui rappellent ceux de Colardeau, ont fait triompher l'ouvrage des préventions bien naturelles que le choix d'un pareil sujet avait fait naître.

Clozel a joué le rôle d'Abeilard avec intelligence ; sa diction est soignée ; il était indispensable de représenter ce personnage avec noblesse pour éviter le ridicule ; l'acteur s'est heureusement tiré de cette difficulté.

Mlle Délia représente Héloïse avec chaleur et force ; mais on s'aperçoit trop qu'elle veut copier Mlle Duchesnois dans le rôle de Phèdre. Les acteurs chargés des rôles de Fulbert, de Pierre et de Gérard, se sont acquittés de leur tâche beaucoup mieux que ne l'aurait peut-être fait plus d'un acteur du premier théâtre français.

B.



POLITIQUE.

Les Anglais ne peuvent prévoir aucun changement dans les dispositions des conseils américains avant la convocation du congrès, qui est fixée au 2 novembre prochain. L'armistice signé avec les Anglais par le général Deaborn, a dû expirer le 8 septembre. Un échange de prisonniers devait avoir lieu, mais il a été rompu. Le commodore Roger a publié le compte rendu de la croisière et de la course dont nous avons indiqué les divers points. Il a ramené de 800 à 1000 prisonniers. Le capitaine Hull, dans son brillant combat contre *la Guerrière*, a rempli les espérances des amis de la patrie. Sous le rapport de l'honneur du pavillon américain, son rapport est consolant pour les patriotes qui ont été si profondément blessés par le désastreux et inexplicable incident qui, sur terre, a rendu le général Hull et son corps prisonniers des Anglais au fort Détroit.

L'Amérique méridionale vient d'être le théâtre d'un nouveau complot tendant au renversement du gouvernement insurrectionnel de Buenos-Ayres. Une proclamation du gouvernement a annoncé que la conspiration a été découverte, que vingt-cinq conjurés ont péri sur l'échafaud, et que les poursuites criminelles contre les autres continueraient jusqu'à ce que la société fût purgée des conspirateurs et de leurs complices. Voici quelques détails sur cette affaire, extraits des feuilles de Buenos-Ayres, cités dans les papiers anglais.

« Un nombre considérable d'Espagnols européens avaient ourdi dans cette capitale, sous le sceau du secret, une conspiration horrible dont la postérité ne lira qu'en tremblant le récit. Ils avaient pris leurs mesures pour se révolter pendant une de ces nuits où la confiance ou plutôt la négligence des détachemens militaires leur faisait espérer un heureux résultat. La direction du plan était confiée à l'Espagnol Martin Alzaga, connu par sa turbulence et son audace. Ils avaient, à cet effet, placé dans leurs compagnies et dans leurs régimens d'infanterie des officiers dont ils étaient sûrs. Le père Bethleemite Joseph

Delas Animas commandait en chef la cavalerie. L'hôpital des Convalescens devait servir de point de ralliement à tous les conspirateurs. Leur premier objet était de s'emparer des corps-de-garde, des casernes, et comme ils comptaient sur le secours de tous les Espagnols licenciés, ceux-ci devaient garder les points principaux, tandis que l'on devait armer les conspirateurs les plus distingués par leur courage et leur adresse. La cavalerie devait s'emparer du parc d'artillerie. L'exécution du complot devait avoir lieu à deux heures du matin. La capitale devait êtregouvernée par l'auteur de la conspiration, Martin Alzaga, qui aurait été indépendant de Monte-Video jusqu'à la décision des Cortès. Le grand objet étant de rendre la suprématie aux Espagnols.

» Le procès des conspirateurs a fait connaître les détails précédens; mais Dieu, qui veille sur les bons, a fait découvrir la conspiration au moment où elle allait éclater. Un des conjurés s'ouvrit imprudemment en présence d'un esclave qui, obéissant à un sentiment d'humanité, fit part de ce qu'il avait entendu à une personne en qui il avait confiance; et, de cette manière, le gouvernement en fut instruit: trois des conspirateurs furent d'abord fusillés et exposés aux regards du public. Le traître Alzaga, dès qu'il apprit cette nouvelle, tenta de s'échapper, mais ne tarda pas à tomber entre les mains de la justice, qui lui fit supporter la peine due à ses crimes. Le peuple courut aux armes, arrêta les criminels, et avec une modération qui lui fait beaucoup d'honneur, les mit sous la main de la justice. Pendant leur exécution le peuple en foule criait: *Périssent les traîtres!* La musique jouait des airs patriotiques. Aucun excès n'a été commis contre les personnes ou les propriétés des Espagnols européens. »

« Les troupes portugaises ont commencé leur retraite de San-Francisco le 13 de ce mois.

» En conséquence des événemens qui se sont passés à Buenos-Ayres, le gouvernement de Monte-Video a interdit toute communication avec ce pays, sous peine de mort. »

Les nouvelles de Pétersbourg reçues à Londres, sont du 27 septembre; celles de Berlin sont de la même date; celles de Gothenbourg du 11. La nouvelle de l'occupation de Moscou, dit *le Times*, a produit à Pétersbourg une très-pénible sensation. Une députation des négocians de cette ville se présenta aussitôt à l'Empereur pour obtenir la per-

mission de rembarquer une portion des propriétés commerciales qui se trouvaient en danger par les succès de l'ennemi. Le gouvernement répondit qu'il ne voyait encore aucun sujet de crainte pour la sûreté de Pétersbourg, néanmoins qu'il serait donné permission d'exporter de nouveau les marchandises importées, et que les droits qui avaient été payés seraient remboursés.

Par suite de cette nouvelle, le change a essuyé une baisse considérable, et le fret a augmenté de 3 liv. sterl. sans tonneau. On avait déjà embarqué 26,375 tonneaux de chanvre, 3,820 tonneaux de lin, et 10,165 tonneaux de suif; le tout se trouvait sur 264 bâtimens étrangers.

« On va présenter au parlement, dit le même journal, des pétitions sans nombre pour demander la paix. Une assemblée nombreuse et respectable des amis de la paix a eu lieu, il n'y a pas long-tems, à Loughborough. M. Strutt, écuyer, occupait le fauteuil de président, et on y a adopté plusieurs résolutions importantes. Une autre assemblée a été tenue à Derby; les résolutions qui y ont été prises sont fortes, mais modérées. »

Les Anglais n'ont pas encore réussi à faire parvenir à ceux de leurs officiers qui servent en Perse contre les Russes, que les Russes et les Anglais aujourd'hui étaient alliés. Ainsi, pendant que le gouvernement anglais s'épuise en secours de toute espèce pour aider celui de Russie à résister aux Français, les Perses, aidés par l'artillerie légère anglaise, combattent les Russes aux pieds du Caucase. Voici les détails reçus par la voie de l'Inde.

« Le paquebot de Bassora, arrivé du golfe de Perse, a apporté des lettres de Tabriz à la date du 13 mai. Les officiers anglais étaient de retour d'une campagne d'hiver sur les bords du Kur, pendant laquelle le prince de Perse avec le corps d'artillerie légère levé nouvellement de 2500 hommes d'infanterie, avait forcé les retranchemens des Russes qu'il avait obligés de se rendre à discrétion, avec perte de 500 hommes tués ou blessés, de deux drapeaux et deux canons, dont un de gros calibre; de 24 officiers, sept seulement sont restés vivans, et encore deux d'entre eux étaient-ils blessés.

» L'attaque de ce retranchement avait été confiée au major Darey. Les Russes prirent les canons du capitaine Lindley arrivant au galop pour un parti de cavalerie, et firent sur lui de leurs pièces un feu que celui du capitaine Lindley eut bientôt éteint. Le capitaine Christian pénétra

dans le village et en chassa les Russes, qui s'étant aperçus que les Persans, fidèles à leur ancien usage, s'étaient dispersés pour chercher des vivres, se rallièrent et les repoussèrent à la baïonnette; mais étant sortis du village pour les poursuivre, la mitraille du capitaine Lindley les y fit bientôt rentrer. Nous avons perdu deux sergens européens; la perte des Persans s'élève, dit-on, à 150 morts et 360 blessés. Les Russes ont eu plus de 500 hommes hors de combat. »

Suivant les mêmes papiers anglais, le paquebot l'*Elisabeth,* venu de Lisbonne en six jours, avait annoncé que lord Wellington était toujours retenu devant Burgos, que la lenteur du général Maitland et son immobilité à Alicante l'avaient fait révoquer, et que l'armée d'expédition était toujours devant Alicante, tandis que les armées françaises réunies avaient commencé leur mouvement vers le centre, et allaient mettre de nouveau lord Wellington dans la nécessité de se retirer de devant l'armée de Portugal, comme les mouvemens de cette dernière l'avaient forcé d'abandonner son plan de campagne au midi; nous allions établir, à cet égard, quelques rapprochemens, lorsque les notes officielles suivantes ont été publiées par le *Moniteur;* nous nous empressons de les consigner ici : le lecteur remarquera peut-être que dans les aveux faits par les journaux anglais sur les divers événemens qui y sont rapportés, nous avions trouvé le moyen de donner, sur les opérations dont il s'agit, quelques renseignemens qui ne manquaient point de vérité.

« Depuis les événemens de Salamanque, il s'est passé en Biscaye, et sur les derrières de l'armée du Nord, divers faits militaires, dont nous allons donner les principaux détails.

» A la première nouvelle de la retraite de l'armée de Portugal, et des dispositions que faisait l'ennemi pour la suivre dans son mouvement, le général comte Caffarelli, commandant l'armée du Nord, crut devoir sur-le-champ rappeler à lui et concentrer les troupes sous ses ordres, pour être prêt à se porter en avant, si les circonstances venaient à l'exiger. Des ordres furent expédiés en conséquence à tous les généraux commandant sur divers points de la Biscaye, et le général Rouget, commandant à Bilbao, reçut en particulier, le 7 août, l'ordre d'évacuer cette place et de se rendre immédiatement à Vittoria.

» Cet ordre fut exécuté sur-le-champ; et l'hôpital se trou-

vait évacué, lorsque le général en chef de l'armée du Nord, mieux instruit de la situation de l'armée de Portugal et des ressources dont elle pouvait encore disposer, voulut conserver Bilbao, et contre-manda son premier ordre; mais l'abandon de cette place était déjà consommé; le mouvement de retraite de la garnison était commencé, et le général Rouget, embrassant un parti moyen, arrêta son mouvement à Durango, avec l'approbation du général Caffarelli, et avec ordre, puisque Bilbao était évacué, d'empêcher au moins l'ennemi de s'y établir lui-même.

» En effet, immédiatement après le départ de la garnison, toutes les bandes qui infestaient la province s'étaient dirigées sur Bilbao. Le général Rouget, sur l'avis de leur arrivée, et conformément à ses instructions, poussa une reconnaissance sur la place, où les insurgés, au nombre de 5,000 hommes, des bandes de Marquesito, Mugartegui, Pinto, avec Renovalès à leur tête, s'étaient déjà rassemblés. Mais à la vue des Français, et malgré la supériorité du nombre, les insurgés évacuèrent en désordre et avec précipitation la place, et prirent position sur les hauteurs voisines. Le général Rouget entra dans la ville avec trois compagnies; l'alcade et la municipalité de Bilbao n'avaient pas attendu son arrivée, et s'étaient rendus au-devant de lui avec tous les témoignages d'une joie sincère. L'accueil des habitans répondit à l'empressement des magistrats.

» Cependant les insurgés, postés sur les hauteurs environnantes, étonnés et bientôt enhardis par la faiblesse de la colonne française, hasardèrent un engagement et attaquèrent sur plusieurs points. Dans toutes ces attaques, qui se renouvelèrent le lendemain, ils furent repoussés vivement : leur perte fut au moins de 300 hommes; la nôtre fut de 7 hommes tués et de 14 blessés. Le général Rouget eut particulièrement à se louer dans cette occasion du courage et de la bonne contenance du régiment de Marche et de la gendarmerie.

» Dans l'intervalle, les forces des insurgés s'augmentaient par de nouveaux renforts; les Anglais étaient en rade avec quatre frégates et un brick, et venaient de débarquer 600 hommes. Le général Rouget avait amené trop peu de monde avec lui pour tenir la place, et il rentra à Durango.

» Tous les chefs de bandes et le commandant de l'escadre anglaise se réunirent à Bilbao; et bientôt toutes leurs forces se trouvant rassemblées, ils formèrent le projet d'at-

taquer le général Rouget à Durango même. Le général Rouget crut devoir prévenir ce mouvement, et le 21, renforcé par quelques troupes, se porta lui-même en avant, pour surprendre l'ennemi dont toutes les forces étaient réunies à Zornoza, où il occupait une position formidable. Le 40e régiment fut chargé de tourner cette position, mais l'ennemi, averti à tems, leva son camp pendant la nuit, et prit la même direction que le corps français, dont la marche et le but furent ainsi mis à découvert. Après un engagement très-vif, l'opération se trouvant manquée, le général Rouget crut devoir rentrer dans ses positions, et se retira par l'Arabezua. L'ennemi voulut inquiéter le mouvement de la troupe française; mais repoussé avec vigueur, et dégoûté par ses pertes, il cessa d'en contrarier l'exécution.

» Le général commandant l'armée du Nord, informé de cette succession d'événemens, crut devoir se porter lui-même sur les lieux avec une forte colonne, et appuyer les opérations du général Rouget. Ce mouvement et celui du général Soulier, qui arriva par Orosco, eurent pour résultat de faire évacuer subitement Bilbao, et de disperser les rassemblemens ennemis. La colonne du général Soulier rencontra la bande de Longa près de Miravalès, et la mit en déroute complète.

» Le 31 août, le général Caffarelli partit de Bilbao dans le but de poursuivre l'ennemi et d'assurer les communications avec Santona. Le général Rouget, resté à Bilbao avec quelques troupes, eut bientôt à fournir des détachemens qui affaiblirent ses ressources. Dans cette situation, et averti que les bandes se formaient de nouveau, il prit le parti d'évacuer la place et de reprendre sa première position à Durango.

» Il apprit bientôt que les bandes s'étaient jetées sur les communes maritimes et arrêtaient la rentrée des contributions. Informé qu'Artala, avec un bataillon, occupait Guernica, il partit le 13 septembre dans l'espérance de le surprendre; il trouva en effet les insurgés à Guernica; mais leur fuite fut plus prompte encore que la marche de nos troupes, et s'échappant en hâte de la place, ils se dispersèrent dans les montagnes. Deux jours après, ils reparurent devant Guernica avec des renforts, et firent des démonstrations offensives; plusieurs détachemens, envoyés en reconnaissance sur différens points, les poussèrent si vivement qu'ils ne tinrent dans aucune position; et après

leur avoir tué ou blessé bon nombre d'hommes, le général Rouget perdit tout espoir de les joindre et de les engager à une action; en conséquence, il ramena immédiatement sa colonne sur Durango, où il rentra le 16 septembre.

» Dans cet intervalle, une nouvelle réunion de bandes s'était formée et menaçait Guetaria; le général Rouget reçut, le 21 septembre, l'ordre de se rendre à Bergara sous le commandement du général Dumoutier, pour dissiper cette réunion; l'approche des forces commandées par ce général suffit pour disperser les rassemblemens; seulement un poste de cavalerie de Longa fut surpris à Placencia, où il perdit la moitié de son monde et tous ses chevaux.

» Le 3 du courant, trois bataillons aux ordres de Renovalès se portèrent sur Dima, pour y surprendre un de nos postes. Le général Rouget y marcha de son côté, et rencontra l'ennemi qui ne fit pas une longue résistance; il eut dans cette action plus de 200 hommes tués, et un plus grand nombre de blessés. Immédiatement après la déroute de cette bande, un grand nombre d'habitans rentrèrent dans leurs maisons.

» Dans toutes ces diverses poursuites, nos troupes ont eu plus de fatigues à essuyer pour joindre l'ennemi que pour le combattre; le général Rouget n'a cessé de se louer du courage et de la résolution du régiment de Marche; plusieurs militaires sont également cités pour s'être conduits avec distinction. Dans ce nombre on remarque M. Lasalle, lieutenant de voltigeurs au 118ᵉ régiment, et M. Foulon, sous-lieutenant de gendarmerie. »

Armée de Portugal et du nord de l'Espagne.

« Depuis les derniers événemens militaires survenus dans le nord de l'Espagne, entre l'armée de Portugal et l'armée anglaise, il ne s'est passé aucun fait important. L'armée française, après une marche habilement combinée, qui a trompé tous les calculs de l'ennemi, et dans laquelle on n'a pas perdu une seule voiture, a été ramenée dans le plus grand ordre à Valladolid, et delà sous les murs de Burgos. Le général Clauzel, qui commandait provisoirement l'armée, a su, dans le cours même de cette marche, pourvoir à tous les besoins, réunir et conserver toutes les ressources de l'armée, disputer pas à pas le terrain à l'ennemi, et lui imposer au point de rester maître de ses mouvemens.

» Lord Wellington avait paru un instant abandonner toute idée d'opérations offensives devant l'armée de Por-

tugal : mais bientôt il reporta de nouveau ses efforts du côté de Burgos. Le 17 septembre, l'armée anglaise se dirigea sur cette place ; l'armée de Portugal prit position à quelques lieues en arrière de la ville, laissant le fort approvisionné de tout ce qui était nécessaire à sa défense, avec une garnison suffisante, commandée par le général Dubreton.

» Le 19, l'ennemi commença ses opérations par l'attaque du mont Saint-Michel, position défendue par un commencement de fortifications, ou plutôt par quelques ouvrages en terre non terminés. Quoique l'on n'y eût laissé qu'un faible détachement, l'ennemi éprouva une vigoureuse résistance ; il ne se rendit maître des ouvrages qu'après de longs efforts, et avec une perte de plus de 400 hommes tant tués que blessés.

» L'ennemi fit ensuite ses dispositions pour attaquer le fort même de Burgos. Pendant trois semaines, il a livré à ce fort plusieurs assauts, qui ont été constamment repoussés ; à l'attaque du 23 septembre, il paraît n'avoir pas perdu moins de 2000 à 2500 hommes ; à celle qui a eu lieu le 11 octobre, les Ecossais du 42[e] régiment ont été très-maltraités, et ont perdu beaucoup de monde. Le 14 octobre, le fort continuait de se défendre avec vigueur.

» L'armée française, à cette époque, ayant reçu les renforts qu'elle attendait, se préparait à reprendre l'offensive, et à dégager le fort de Burgos : mais avant même l'arrivée de ces renforts, elle n'avait pas cessé d'inquiéter l'ennemi, et de lui faire éprouver journellement des pertes plus ou moins considérables. Le 29 septembre, le général Clauzel avait fait pousser plusieurs reconnaissances dont le résultat mérite d'être connu.

» L'une de ces reconnaissances fut dirigée par le général Foy, qui, à la tête de la première division, se porta sur Poza, où il trouva et détruisit un bataillon espagnol. Le 6[e] d'infanterie légère, commandé par le lieutenant-colonel Frossard, surprit ce bataillon dès la pointe du jour, au milieu de la place ; tout ce qui voulut résister, fut tué ; le reste, au nombre de 200 hommes, fut fait prisonnier.

» Le général Maucune, qui se trouvait à l'avant-garde de l'armée, à Briviesca, se porta avec sa cavalerie légère sur Monasterio ; il rencontra à Prodanos plusieurs escadrons des chevau-légers de l'armée anglaise, les chargea avec vivacité, et les poussa jusqu'à Monasterio ; le chef

d'escadron Hulman, du 1er régiment de hussards, se distingua dans cette circonstance; M. Lachapelle, aide-de-camp du général Maucune, fit lui-même plusieurs prisonniers et eut un cheval tué sous lui.

» Deux autres reconnaissances furent poussées sur Escarrai et Villafranca, par la 3e division, et la division de dragons; mais les troupes espagnoles, qui occupaient ces deux points, n'attendirent point nos troupes, et se retirèrent à leur approche.

» Le 2 octobre, il y eut un engagement entre 2000 Espagnols de l'avant-garde de l'armée anglaise et la brigade du général Gautier, aux environs de Prodanos. On a donné dans le *Moniteur* du 9 de ce mois les détails de cette action, où le général Gautier a fait 150 prisonniers.

» A cette époque, lord Wellington avait son quartier-général à Villa-Toro; celui de Castanos était à Quintanilla.

» L'armée de Portugal, renforcée et parfaitement rétablie, n'attendait plus, pour se porter en avant, que la première nouvelle de la diversion que les armées du centre et du midi, réunies sous les ordres directs de S. M. C., devaient opérer de leur côté.

» La désunion commence à se glisser entre quelques chefs de l'armée espagnole; Porlier a abandonné Mendizabal. Tous n'approuvent pas les opérations des Anglais; les habitans de la Castille voient avec peine l'évacuation sur Rodrigo et le Portugal de beaucoup d'objets pris à Madrid, et l'enlèvement des grains de toutes les provinces, pour être dirigés par convois vers le Portugal; mesure qui annonce que les Anglais eux-mêmes ne comptent pas faire un long séjour en Espagne. Les Anglais ne paient rien dans le pays; ils délivrent des bons, ou des reçus pour les fournitures qui leur sont faites. Cette manière de payer déplaît fortement aux paysans, qui espéraient mieux de ceux qui se disent leurs libérateurs. »

Quelques journaux ont publié sur les opérations ultérieures de la Grande-Armée, après son entrée à Moscou, et sur la position des corps de Tormazow et du prince Scharzenberg, des notes que nous ne reproduirons point ici. Nous serons constamment fidèles à notre circonspection et à l'habitude prudente de ne devancer en rien les rapports officiels. Voici le texte du 23e Bulletin.

Moscou, le 9 octobre 1812.

L'avant-garde, commandée par le roi de Naples, est sur la Nara, à 20 lieues de Moscou. L'armée ennemie est sur Kalouga. Des escar-

mouches ont lieu tous les jours. Le roi de Naples a eu dans toutes l'avantage et a toujours chassé l'ennemi de ses positions.

Les Cosaques rôdent sur nos flancs. Une patrouille de 150 dragons de la Garde, commandée par le major Marthod, est tombée dans une embuscade de Cosaques entre le chemin de Moscou et de Kalouga. Les dragons en ont sabré 300, se sont fait jour, mais ils ont eu vingt hommes restés sur le champ de bataille qui ont été pris, parmi lesquels le major blessé grièvement.

Le duc d'Elchingen est à Boghorodock. L'avant-garde du vice-roi est à Troitsa sur la route de Dmitrow.

Les drapeaux pris par les Russes sur les Turcs dans différentes guerres, et plusieurs choses curieuses trouvées dans le Kremlin, sont partis pour Paris. On a trouvé une madone enrichie de diamans et de perles, avec l'inscription suivante, en langue russe.

« Les Français et les Polonais ayant été vaincus par les Russes, et la ville de Dantzick ayant été prise en 1733, l'impératrice Anne Iwanowa fit enrichir, en 1740, de perles et de diamans cette image de la vierge, en action de grâces de cet événement. »

Ce tableau a été trouvé dans la principale église du Kremlin. On l'a aussi envoyée à Paris.

Il paraît que Rastopchin est aliéné. A Voronovo il a mis le feu à son château et y a laissé l'écrit suivant attaché à un poteau :

« J'ai embelli pendant 8 ans cette campagne, et j'y ai vécu heu-
» reux au sein de ma famille. Les habitans de cette terre, au nombre
» de 1720, la quittent à votre approche (1), et moi je mets le feu à
» ma maison pour qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. —
» Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou avec
» un mobilier d'un demi-million de roubles. — Ici, vous ne trou-
» verez que des cendres (2).

Signé, comte FEDOR RASTOPCHIN.

» Ce 29 septembre 1812, à Voronovo. »

Le palais du prince Kurakin est un de ceux qu'on est parvenu à sauver de l'incendie. Le général comte Nansouty y est logé.

On est parvenu avec beaucoup de peine à tirer des hôpitaux et des maisons incendiées une partie des malades russes. Il reste encore environ 4,000 de ces malheureux. Le nombre de ceux qui ont péri dans l'incendie est extrêmement considérable.

Il fait depuis huit jours du soleil et plus chaud qu'à Paris dans cette saison. On ne s'aperçoit pas qu'on soit dans le Nord.

Le duc de Reggio, qui est à Wilna, est entièrement rétabli.

Le général en chef ennemi, Bagration, est mort des blessures qu'il a reçues à la bataille de la Moskwa.

L'armée russe désavoue l'incendie de Moscou. Les auteurs de cet attentat sont en horreur aux Russes. Ils regardent Rastopchin comme une espèce de Marat. Il a pu se consoler dans la société du commissaire anglais Vilson.

L'état-major fait imprimer les détails du combat de Smolensk et

---

(1) Ils sont retournés.

(2) Effectivement il a mis lui-même le feu à sa maison de campagne, mais cet exemple n'a pas eu d'imitateurs. Toutes les maisons des environs de Moscou sont intactes.

de la bataille de la Moskwa, et fera connaître ceux qui se sont distingués.

On vient d'armer le Kremlin de 30 pièces de canon, et l'on a construit des flèches à tous les rentrans. Il forme une forteresse. Les fours et les magasins y sont établis.

Une commission militaire a été créée à Moscou, par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, pour juger les auteurs et fauteurs de l'incendie des 14, 15 septembre, et jours suivans.

Cette commission était composée de M. le général comte Laner, grand-prévôt de l'armée; du général baron Michel, commandant le 1er régiment des grenadiers à pied de la garde; du général baron Saunier, grand-prévôt du 1er corps d'armée; du colonel baron Bordelin, commandant les fusiliers grenadiers de la garde; de l'adjudant-commandant Théry, du chef d'escadron de gendarmerie d'élite Jeannin; M. le général comte Monthion, faisant les fonctions de procureur impérial, et M. Wuber, chef d'escadron celles de rapporteur. La commission s'est assemblée au palais Dolgorouki. La commission a reconnu que, depuis trois mois, le gouvernement russe pressentant l'impossibilité d'empêcher les Français d'entrer à Moscou, avait résolu d'employer, par la détresse, des moyens extraordinaires d'incendie et de destruction, réprouvés par les nations civilisées; qu'il avait accueilli, à cet effet, les propositions d'un certain docteur Schmitt, anglais, se disant allemand; qu'il est constant que, sous prétexte de la construction d'un aérostat au château de Voronzow, on ne s'occupa à ce château que de la confection des artifices, fusées incendiaires, huiles phosphoriques, et autres matières inflammables destinées à incendier la capitale; que le comte Rastopchin, gouverneur militaire de Moscou, arrêta alors le plan d'incendier la ville par tous les moyens en son pouvoir; qu'à cet effet, il fit ouvrir les portes des prisons, qu'il en sortit 800 malfaiteurs auxquels on promit leur liberté pour prix de leurs crimes; que les mèches et autres matériaux saisis entre les mains de plusieurs militaires et particuliers russes au moment de leur arrestation, signalèrent de suite les véritables auteurs de l'incendie, dont un grand nombre, pris sur le fait, furent, par un mouvement d'indignation spontané, fusillés par les patrouilles françaises, ou assommés par les habitans même. En conséquence elle a déclaré coupables du crime ci-dessus et condamné à la peine de mort les nommés Ignatieff Peters, du 1er régiment de chasseurs à pied à

Moscou; Baroff, Karhem, soldat de police; Jean Christophe, né à Moscou, commis marchand; Stignowietz, peintre; Ogokomow, maréchal-ferrant; Maximus Ivaz, domestique du prince Siberiski; Akramein Siméon; Levontew, peintre; Federow, tailleur.

Seize autres individus ont été condamnés à être détenus dans les prisons de Moscou jusqu'à nouvel ordre.

Une commission militaire a été formée le 23 de ce mois, par arrêté du conseil des ministres, présidé par S. A. S. M. le prince archichancelier de l'Empire, et conformément aux ordres de S. M., pour juger les auteurs et complices de l'attentat commis dans cette journée; cette commission était présidée par S. Exc. M. le comte Dejean, grand officier de l'Empire, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, premier inspecteur général du génie.

Cette commission a condamné à la peine de mort, en réparation du crime contre la sûreté intérieure de l'Etat, par un attentat dont le but était de détruire le gouvernement et l'ordre de successibilité au trône, et d'exciter les citoyens ou habitans à s'armer contre l'autorité impériale, les dénommés ci-après :

Mallet, Lahorie, Guidal, ex-généraux de brigade; Rabbe, colonel du 1er régiment de la garde de Paris; Soulier, chef de bataillon, commandant la dixième cohorte; Stechouwer, Borderieux, Piquerel, capitaines; Fessard, Lefebvre, Regnier et Beaumont, lieutenans; Rateau, caporal, et Boccheiampe, prisonnier d'état.

Elle a acquitté les sieurs Gomont, Lebis, Provost, Godard, Villawhielle, Caron, Limozin, Chaumette et Rouff, officiers ou sous-officiers de la dixième cohorte ou du premier régiment de la garde de Paris.

L'exécution a eu lieu le jeudi 29 à trois heures à la plaine de Grenelle, en présence d'un concours immense de spectateurs. Par ordre de S. Exc. le ministre grand-juge, il avait été sursis à l'exécution du colonel Rabbe et du caporal Rateau.

S....

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DXC. — *Samedi 7 Novembre* 1812.

POÉSIE.

COMBAT DE TANCRÈDE ET D'ARGANT.

(JÉRUSALEM DÉLIVRÉE , Chant VI°.)

VERS le champ du combat où l'attend l'infidèle ,
Tancrède s'avançait plein d'une ardeur nouvelle ;
Quand , debout sur un tertre , au milieu des soldats ,
Brillante de blancheur , de jeunesse et d'appas ,
Telle qu'un mont couvert d'une neige récente ,
Tout-à-coup à ses yeux Clorinde se présente :
Ses armes de son front rehaussent la fierté ,
Et semblent à la grâce unir la majesté.

A peine il l'aperçoit qu'un charme irrésistible
Le subjugue , l'arrête , et le rend insensible.
En vain Argant menace et la terre et les cieux ;
Sans voix , sans mouvement , Tancrède , à tous les yeux ,
Tandis qu'un feu secret le dévore en silence ,
D'un marbre inanimé présente l'apparence ;
Il oublie , en voyant ces funestes appas ,
Son honneur , son devoir , Argant et les combats.

Q

Mais du Circassien la sombre impatience
S'irritant d'un délai perdu pour sa vengeance,
Il s'écrie : Eh quoi donc ! infâmes étrangers,
Vous perdez le courage à l'heure des dangers ?

Absorbé par l'amour qui le dompte et l'enchaîne,
Tancrède ne voyait que sa belle inhumaine,
Quand tout-à-coup un jeune et brillant chevalier
S'élance dans la lice et pousse son coursier.

C'est Othon : le premier emporté par son zèle,
Il s'offrit pour punir l'orgueil de l'infidèle,
Et cédant à regret cet honneur périlleux
Il suivait du héros le cortége nombreux,
Lorsqu'il entend d'Argant les superbes paroles.
Sans perdre un seul instant en réponses frivoles,
Tandis que le chrétien paraît anéanti,
Il court au Sarrasin porter son démenti.

Tel on voit dans Barca, moins prompt et moins rapide
Se jeter sur sa proie un léopard avide,
Tel l'intrépide Othon s'élance contre Argant :
Lui, la lance en arrêt, il se dresse et l'attend.

A ce bruit imprévu qui frappe son oreille,
Comme d'un long sommeil Tancrède se réveille.
Il s'avance, il s'écrie : Arrêtez, arrêtez,
Le combat m'appartient.... Par leur fougue emportés,
Tous deux n'écoutaient plus que leur bouillante audace....
Honteux, désespéré qu'un autre ait pris sa place,
Tancrède en vains regrets exhale sa douleur,
Et sent brûler son front d'une indigne rougeur.

Déjà le Sarrasin au tiers de sa carrière
Est par le fer d'Othon atteint sur la visière ;
Mais d'Argant, à son tour, le bras plus affermi,
Perce le bouclier de son faible ennemi.
Il chancèle, et son corps va mesurer la terre....
Mais que peut contre Argant une lance vulgaire !
Il reste inébranlable, et vainqueur déloyal
Il brave par ces mots son malheureux rival :
« Jeune imprudent, rends-toi, c'est assez pour ta gloire
» D'avoir avec Argant essayé la victoire ;

» Livre-moi ton épée en gage de ta foi.
» Je te permets de vivre, esclave près de moi. »
— « Tant que je conserverai mon glaive et mon courage,
» C'est assez pour punir ton superbe langage,
» Dit Othon ; jusque-là, cesse de m'outrager :
» D'autres m'excuseront ; moi, je cours me venger. »

On eût dit qu'à ces mots Tisiphone et Mégère
Dans les yeux du païen attisaient la colère.
« Insensé, qui d'Argant méconnais la bonté,
» Dit-il, reçois le prix de ta témérité. »

Oubliant de l'honneur les lois et le langage,
Le brutal Sarrasin, dans un transport de rage,
S'élance sur Othon : plus leste, ou plus heureux,
Evitant du coursier le choc impétueux,
Le chrétien contre Argant dirige son épée,
Et du sang ennemi la retire trempée.
Le barbare en frémit, et cet échec léger
Ajoute à sa fureur la soif de se venger.

Othon s'applaudissait d'un succès éphémère,
Quand soudain ramenant son coursier en arrière,
Le Sarrasin sur lui se jette furieux,
Le choque, le terrasse et l'étend à ses yeux....

Le malheureux Othon couché sur la poussière,
Du jour, autour de soi, voit pâlir la lumière ;
Sans force, sans couleur, ses flancs avec effort
Poussent de longs soupirs précurseurs de la mort.

« Mon bras, s'écrie Argant, apprête à tout superbe
» Le sort de ce chrétien que je foule sur l'herbe. »
A ces mots l'infidèle élance son coursier
Sur le corps haletant du jeune chevalier.

Soudain Tancrède accourt, sa voix tonne et menace,
Mais rien du Sarrasin n'imposait à l'audace,
Quand le héros, d'Othon prêt à venger l'honneur,
Par ces mots outrageans provoque son vainqueur :
« Tu souilles ta victoire, ame vile et brutale,
» Par ces emportemens dignes d'un cannibale ;
» Sache que parmi nous de semblables excès
» Sont vengés, sont punis à l'égal des forfaits.

» Sans doute d'un brigand tu reçus la naissance,
» Et de lâches bandits ont instruit ton enfance :
» Fuis au fond des forêts, monstre horrible, va, cours,
» Vivre avec tes pareils les tigres et les ours. »

Le fougueux Sarrasin, peu fait à ce langage,
Sent tout son corps frémir de vengeance et de rage.
Il veut et croit répondre, un long mugissement
Exhale en sons confus son vain ressentiment.
Ainsi de la Sicile ébranlant les rivages,
L'Etna par un bruit sourd prélude à ses ravages,
Ou tel, dans une nue au milieu des éclairs,
Le tonnerre en grondant s'avance dans les airs.

Mais dédaignant bientôt l'injure et la menace,
Terribles, pleins de feu, de jeunesse et d'audace,
Retournant sur leurs pas, on voit les deux guerriers
S'éloigner, prendre champ, et fixer leurs coursiers.

Muse qui célébras la colère d'Achille,
Au niveau du sujet daigne élever mon style,
Et que mes vers bruyans, roulant avec fracas,
Des armes et du fer imitent les éclats.

Déjà des deux rivaux les lances menaçantes,
Paraissent dans leurs mains deux antènes pesantes;
La flèche que suit l'œil, l'oiseau qui fend les airs,
La lumière, le vent, la foudre, les éclairs,
Peuvent seuls de leur course exprimer la vitesse;
Mais quel art de leur choc peut peindre la rudesse?
Leurs lances en éclats, à leurs regards surpris,
Volent et sèment l'air de leurs brillans débris.

La terre au loin gémit sous ce coup qui l'accable,
L'écho des bois répond par un bruit effroyable;
Succombant sous l'effort, leurs rapides coursiers
S'abattent, sans courber le front des deux guerriers.
A ce danger pressant, échappés avec peine,
Ils s'élancent à terre, et sans reprendre haleine,
A de nouveaux combats ils s'apprêtent soudain,
Et déjà leur épée étincelle en leur main.

En garde, et méditant l'attaque et la défense,
Ils s'observent d'abord dans un affreux silence;

On les voit tout-à-coup se porter en avant,
Ou cédant à dessein frapper en reculant :
A chaque instant la vue est séduite et trompée
Par les écarts savans de leur terrible épée,
Opposant l'art à l'art, le sang-froid à l'ardeur;
La menace est un piége et l'espoir une erreur.

Au Sarrasin lassé de cette longue attente,
Découvert d'un côté le Chrétien se présente;
Argant se précipite et semble triompher...
Mais d'un coup ferme et sûr Tancrède abat son fer,
Et lorsque, avec effort, le géant se relève,
Il le frappe à loisir du tranchant de son glaive :
Et par un bond léger, loin de lui s'élançant,
Rend sa riposte vaine et son bras impuissant.

Argant qui voit jaillir le sang de sa blessure,
A son emportement se livre sans mesure.
Tout ce que la vengeance ajoute à la fureur,
Le dépit à l'orgueil, la honte à la douleur,
Ranime dans son sein l'espérance trompée.
Avec des cris affreux, brandissant son épée,
Il s'élance... Tancrède, aussi prompt que l'éclair,
Le prévient, et l'atteint de la pointe du fer....

Tel qu'un ours qu'ont blessé les chasseurs de l'Epire,
Emportant dans ses flancs le trait qui le déchire,
Sur ses fiers meurtriers se jette furieux,
Et dédaigne les cris, les lances et les pieux;
Tel l'ardent Sarrasin, de sa double blessure,
Voyant son sang couler et rougir son armure,
N'écoute que sa rage, et bravant le danger,
Il veut périr ou vaincre, et sur-tout se venger.

Plus fort que son rival, plus puissant par sa masse,
Plus robuste, et joignant la fureur à l'audace,
Il roule avec fracas son glaive impétueux.
La terre au loin frémit, l'air paraît tout en feux :
De ses coups redoublés telle est la violence,
Que l'art semble inutile et vaine la défense....
Quel asile, quelle arme, ou quels heureux secours
Pourront sauver Tancrède et protéger ses jours ?

Abrité sous l'airain, maître de son courage,
Opposant le sang-froid et le calme à l'orage,
Par les détours adroits d'une sage lenteur
Il tâche du géant d'épuiser la vigueur.
C'est en vain ; rien ne peut conjurer la tempête,
A l'affronter du moins Tancrède enfin s'apprête,
Indigné qu'un barbare, en son brutal courroux,
Le prenne impunément pour le but de ses coups....

Oubliant la raison, l'art et l'expérience,
Aveuglés par la haine, enivrés de vengeance,
Ils frappent à l'envi.... Désormais plus certain,
Chaque coup taille, perce, ou déchire leur sein.
Leur armure, autour d'eux, en lambeaux sur l'arêne,
De ses débris sanglans rougit au loin la plaine,
Et leur glaive rapide, agité dans les airs,
Eblouit, tonne et frappe au milieu des éclairs.

Les témoins opposés, etc....

FORNIER DE SAINT-LARY, *membre du Corps législatif.*

XIVe ÉLÉGIE DE PROPERCE (*). (Livre Ier.)

A TULLUS.

ASSIS aux bords du Tibre, au doux bruit de ses flots,
Videz parmi les fleurs les coupes de Lesbos ;
Suivez des yeux, sur l'onde, ou la barque volante,
Ou de nos lourds vaisseaux la course plus pesante ;
Contemplez ces bois verds, pareils à ces forêts,
Qui du Caucase altier surchargent les sommets ;
O Tullus ! mon amour surpasse vos délices :
L'Amour, avant Plutus, reçoit nos sacrifices.
Soit qu'en un long baiser s'écoule tout un jour,
Soit qu'en ses bras, la nuit, je rêve encor d'amour,
Aux pieds et sur le sein d'une amante adorée,
Je trouve le Pactole et la perle Erythrée.

(*) Ces Elégies font partie d'un recueil d'Elégies de Properce et de fragmens du poëme de David, que l'auteur se propose de publier incessamment. Cet ouvrage, tiré sur papier vélin et orné de jolies gravures, se vendra chez Rosa, libraire, rue de Bussy, n° 15.

Le premier roi du monde envierait mes plaisirs :
Puissent-ils n'expirer qu'à mes derniers soupirs !
Un amour malheureux attriste la Fortune ;
Si Vénus ne lui rit, elle n'est qu'importune,
Vénus qui des héros aime à briser le sein,
A porter la douleur en des ames d'airain.
Sans crainte elle franchit le seuil des hauts portiques ;
Et sans avoir égard aux couches magnifiques,
Malgré la pourpre et l'or de leur tissu vermeil,
Des yeux de sa victime écarte le sommeil.
Oui, pour moi, de Cypris je préfère un sourire
Aux biens d'Alcinoüs, au fardeau d'un empire.

XVIIe ÉLÉGIE. (Livre II.)

A CYNTHIE.

Les querelles d'amour sont mères de la haine ;
C'est à la patience à vaincre une inhumaine.
Si vous voyez trop clair, niez avoir des yeux ;
Au milieu des tourmens, proclamez-vous heureux.
Mais je suis jeune ! ô ciel ! que serait-ce si l'âge
Eût blanchi mes cheveux, sillonné mon visage !
L'Aurore, réponds-moi, désertant l'horizon,
Laisse-t-elle en son lit languir le vieux Titon ?
Son char descend à peine, et le joug fume encore,
Qu'elle échauffe en ses bras cet époux qu'elle adore ;
Quand aux rives du Gange elle dort sur son sein,
Elle accuse les dieux et l'astre du matin,
Et sa main à regret prend ses rênes de rose.
Oui, ce vieillard vivant, qui jour et nuit repose,
Reçut plus de soupirs de ces chastes ardeurs,
Que Memnon au bûcher ne lui coûta de pleurs :
De ses jeunes baisers l'Immortelle caresse
Des cheveux qu'a blanchis une antique vieillesse ;
Et toi que va bientôt courber le faix des ans,
Tu dédaignes ma flamme et mes jours fleurissans !
Heureux d'abord, l'amour a des retours funestes :
De mes chagrins mourans étouffons donc les restes.

De quel vice nouveau ton cœur se montre atteint !
Quoi ! d'un fard étranger tu composes ton teint !

La beauté doit son lustre aux mains de la nature;
Le vermillon du Belge à nos fronts fait injure.
Dieux ! fermez l'Élysée à la femme dont l'art
A sur son teint menteur pétri le premier fard.
O Cynthie ! à mes yeux, veux-tu paraître belle,
Viens me voir à toute heure, et sois simple et fidèle :
Crois-tu qu'un teint formé de carmin et d'azur,
Soit pour dompter les cœurs le charme le plus sûr ?

Etrangère au doux nom et de sœur et de mère,
Je serai tout ensemble et ton fils et ton frère ;
Ne cache point ton front sous un lustre emprunté,
Que ton lit soit gardien de ta fidélité ;
Mais crains la Renommée, elle sème en sa course
Tous les secrets éclos du midi jusqu'à l'ourse.

DENNE BARON.

ÉNIGME.

DANS un palais construit avec compartiment,
En demi-cercle, en double rang postées,
Et radicalement plantées,
Nous y formons un riche ameublement.
Là, chacune de nous se montre dans sa loge,
D'où jamais elle ne déloge,
Si ce n'est advenant le cas
De rage qui contraint notre propriétaire
A recourir au ministère
De certain officier qui, pour nous mettre à bas,
Armé d'un acier sanguinaire,
Lui prête l'effort de son bras.

Soit que la jeune Américaine
Double notre blancheur par un beau noir d'ébène,
Soit qu'un beau rouge de corail
Relève encor le prix du plus charmant émail,
Nous pouvons sans orgueil dire que la nature
Nous prodigua les agrémens,
Et que nous sommes la parure
Qui sied le mieux à la figure
De toute beauté de quinze ans.

L'enfance ne nous a qu'en versant bien des larmes,
La jeunesse de nous se sert,
Et nous ajoutons à ses charmes;
Aussi n'est-ce pas sans alarmes
Que dans la vieillesse on nous perd.

S........

LOGOGRIPHE

Quatre pieds, blanc et noir,
Forment ma consistance :
Ma tête à bas, mon existence
Est dans Paris facile à voir;
De cetté illustre capitale
Au monde n'ayant plus d'égale,
Où messieurs les traitans furent jadis si fiers,
Oui, cher lecteur, toute la vie,
Malgré les jaloux et l'envie,
J'occuperai près des deux tiers.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Tout avec mon premier, lecteur, paraît faisable;
Mon dernier déplaît fort à tout solliciteur,
Et mon tout est le nom d'un célèbre imposteur
Qui fit à tout un peuple un trait plus que pendable.

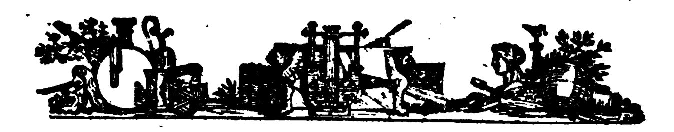
Par le même.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Boston*.

Celui de l'Enigme-Logogriphe est *Charlemagne*, dans lequel on trouve: *Caen*, *Archangel*, *Harlem*, *arc*, *mer*, *maréchal* (d'empire), *maréchal* (ferrant), *amen*, *M*........, *ange*, *Grèce*, *écran*, *merle*, *cage*, *ancre*, *Cham*, *marche*, *merlan*, *hareng*, *Manche*, *angle*, *grâce*, *charme*, *caramel*, *lange*, *Carmel*, *char*, *glace*, *manger*, *changer* et *chère*.

Celui de la Charade est *Demain*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGE A GENÈVE ET DANS LA VALLÉE DE CHAMOUNI EN SAVOIE; ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire, le commerce, l'industrie, les mœurs des habitans, etc., etc.; par P. X. LESCHEVIN, membre des Académies de Dijon, Turin et Besançon; des Sociétés des sciences naturelles de Wétéravie, de physique et d'histoire naturelle de Genève, d'histoire naturelle et de minéralogie d'Iéna, des sciences et arts de Grenoble, Lille et Trèves; et des Sociétés d'agriculture et de pharmacie de Paris. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et à Genève, chez Guers, rue de la Fusterie.

CET ouvrage est un manuel pour les voyageurs que des études minéralogiques, d'autres recherches, ou même le seul désir de voir, conduisent au Mont-Blanc par Genève et Chamouni. C'est la voie la plus facile, comme la plus fréquentée; c'est la plus naturelle, du moins, pour ceux qui viendraient de l'Angleterre et de la plus grande partie de la France, ou même de l'Allemagne occidentale. Aucun point des Alpes n'excite une curiosité plus générale. Des glaciers très-étendus et d'un accès facile couvrent une partie des bases du Mont-Blanc. On parvient sans fatigue jusqu'au pied même de cette montagne, et les vallées qu'elle domine étant profondément creusées, les vastes escarpemens qui en soutiennent le dôme présentent l'un des plus magnifiques aspects que l'on puisse rencontrer en ce genre sur la terre entière. La cîme du Mont-Blanc paraît être le point le plus élevé de notre continent (1). Celles du Mont-Rosa

(1) Des voyageurs prétendent aujourd'hui que le Kasbeck, dans le Caucase, est aussi élevé que le Mont-Blanc; mais d'autres ne donnent que 5420 pieds à l'Elbours, montagne voisine qui, dit-on, ne le cède guères au Kasbeck.

(*Mittagshorn*) et du Mont-Cervin (*Matterhorn* ou *Silvio*), sur les confins du département du Simplon, à l'entrée de l'Italie, ont vingt et cent quarante toises de moins. Les sommets les plus élevés ensuite se trouvent dans la chaîne des Alpes suisses, au canton de Berne, vers les sources de l'Aar, d'où leur vient la dénomination générique, mais assez peu connue, d'Aar-Gletchers.

L'heureuse tentative du guide J. Balmat et du docteur Panard en 1786, les observations du savant de Saussure, les descriptions de M. Bourrit et beaucoup d'autres travaux ont rendu cette montagne et la vallée de Chamouni célèbres dans toute l'Europe. C'est dans une saison trop avancée que M. Leschevin a fait cette incursion, et la Mer-de-Glace, auprès du Montanvert, fut le terme de son voyage. Il faut chercher les renseignemens ultérieurs soit dans le grand ouvrage de M. de Saussure, soit dans les nombreux écrits dont cette partie des Alpes a été l'objet sur-tout depuis environ trente ans, et dont l'introduction au voyage de M. Leschevin contient une liste raisonnée. Il se borne donc à donner sous presque tous les rapports une connaissance précise, mais qui paraît exacte, de la vallée que parcourent les eaux de l'Arve, de la ville de Genève, et même du Faucigni en général.

Cet itinéraire ne laisserait peut-être rien à désirer s'il était accompagné d'un plan topographique de cette partie de l'ancienne Savoie, avec la position des sommets dont l'élévation est indiquée à la fin du chapitre XXXIIe. Mon intention, dit l'auteur, a été de rendre mon voyage utile aux étrangers qui me suivront dans les lieux que j'ai visités. Ils eussent pu trouver ailleurs une grande partie des observations que M. Leschevin a réunies; mais il eût fallu consulter un certain nombre de volumes, et c'est un inconvénient très-réel dans des contrées que l'on doit sur-tout parcourir à pied. Si ce qui concerne la minéralogie ou la géologie appartenait à l'auteur, je regretterais de ne pouvoir apprécier ce travail, et de manquer absolument des connaissances nécessaires; mais à cet égard il a suivi M. de Saussure, comme il le déclare formellement : « Pas une observation intéressante sur l'histoire naturelle de cette route n'ayant

» échappé à M. de Saussure, j'ai fait usage de son texte » même........ pour presque toutes les observations mi-» néralogiques, etc. »

La plupart des autres remarques paraissent appartenir à M. Leschevin. Son livre est une sorte de *statistique*, et non pas une de ces compilations où cent choses inutiles sont admises dans le seul dessein de multiplier les feuillets. Il décrit ou considère successivement et avec ordre, Genève et les petites villes de Carouge, Cluse, Sallanches; les villages que l'on rencontre en allant au Prieuré, Magland, Chede, Servoz, etc.; le petit lac de Chede, site des plus remarquables; le Nant d'Arpenaz, le Montanvert, la voûte de glace d'où sort l'Arveiron; les diverses vallées, leur commerce, leur culture, et l'introduction des mérinos; le langage, l'étymologie des noms, et les inscriptions; la nature des roches et des autres substances minérales sur toute la route; la chasse des chamois et des bouquetins; les mines de Servoz, de Sixt, et plusieurs autres objets. Il indique aussi les meilleures auberges, les précautions à prendre pour visiter les glaciers ou parcourir sans péril les hautes neiges, et les guides les plus sûrs, les plus exercés dans ces courses où la vie du voyageur dépend de leur prudence.

Sans s'être arrêté à des descriptions proprement dites, M. Leschevin fait assez bien connaître les lieux : en divers endroits il peint rapidement ou l'agréable village de Magland, et l'Arve précipitant son cours à travers les roches, ou l'isolement d'un berger qui, tous les ans, passe près de quatre mois dans le pré nommé le Plan de l'Aiguille du Dru, derrière la Mer-de-Glace; ces passages écrits sans prétention, ne paraîtront pas toujours dénués d'intérêt. L'auteur n'aime point les phrases emphatiques: elles expriment effectivement très-mal la beauté des grands objets, et lorsqu'on les destine à relever les petites choses, elles deviennent burlesques. Il rend justice aux talens peu ordinaires de l'*historien des Alpes*, M. Bourrit; mais il blâme la pompe habituelle de ses expressions, et il la trouve quelquefois un peu puérile. « M. de Saus-» sure est, dit-il, le premier observateur qui ait visité » la caverne de Balme. Il le fit avec moins de bonheur

» ou avec une imagination plus froide que M. Bourrit, » qui y aperçut tout de suite une chapelle magnifique, » les ruines d'un riche palais, des colonnes posées sur » des piédestaux, un arsenal avec des armes rangées, et » beaucoup d'autres belles choses. » Il reproche encore à M. Bourrit un défaut d'exactitude qui a beaucoup d'analogie avec ces écarts de l'imagination; il observe que dans ses dessins très-connus et qui ont été gravés, M. Bourrit s'est laissé entraîner à la manie d'enjoliver comme un artiste ordinaire; et il ajoute que les plus habiles dessinateurs en ce genre tombent dans le même défaut, soit qu'il ne leur reste plus, lorsqu'ils achèvent leur travail, que des souvenirs bien disproportionnés avec la réalité des objets, soit que l'art, qui prétend toujours embellir la nature, ne parvienne jamais qu'à la rétrécir et à la gâter. Dans ces gravures et ces dessins on retrouve bien les masses, mais pour l'exactitude souvent ils ne peuvent soutenir de comparaison avec les souvenirs mêmes de l'observateur et du naturaliste.

Il est, sur-tout dans les montagnes, des effets de perspective que l'art ne saurait rendre, et auxquels Vernet lui-même a renoncé. Si l'on ne s'écartait de la nature que dans ces sortes de circonstances, il faudrait l'attribuer au besoin de substituer une expression équivalente à celle qui sort des limites de l'art. Ainsi, quand un poëte traduit un autre poëte, ne pouvant *traduire* en effet la justesse des pensées, la naïveté des figures, il est réduit le plus souvent à chercher çà et là des images analogues, et abandonnant le trait original, il en conserve toutefois quelque trace dans des vers faits seulement à l'occasion de ceux qu'il voulait imiter. Mais défigurer volontairement avec la prétention d'orner ou de réformer, dire, voilà tel site, après en avoir retranché ce qu'on n'aime pas, ou ce qu'il est moins facile de peindre, c'est une infidélité tout-à-fait inexcusable: autant vaudrait, en faisant le récit des événemens publics, supprimer les désastres ou les actions odieuses, et donner à ce roman le nom d'histoire.

L'affluence des voyageurs devait nécessairement changer sous plusieurs rapports les mœurs des habitans de

Chamouni; mais il paraît que l'amour du gain, qui déjà leur a fait contracter plusieurs défauts, n'a pas éteint chez eux les vertus hospitalières. Laborieux, intelligens, et d'une fidélité inviolable, ils conservent encore les premiers traits qui caractérisent le bon peuple de Savoie. Dans l'Europe entière peut-être n'en était-il pas de plus estimable. Chambéri même, qui à la vérité n'est pas une fort grande ville, est connue pour la bienveillance simple, l'urbanité réelle de ses habitans, et paraît avoir droit à un genre de gloire que les florissantes capitales ne lui disputeront pas. Mais l'exagération pour laquelle on a tant de penchant, et qui au défaut du mal se porte volontiers sur le bien même, a peut-être fait choix de cette vallée de Chambéri; c'est si loin de nous, et tout auprès commence un pays si peu connu! Le tems d'ailleurs et les crises politiques peuvent y avoir apporté quelque changement. Il faut se borner, avec M. Leschevin, à cette petite province de Faucigni dont plusieurs relations assez récentes donnaient une idée favorable, et qu'il vient de visiter il y a deux ans seulement. Les chapitres XXXe et XXXIIIe ont principalement pour objet les usages et les mœurs de ces cantons, où ne s'introduisent que trop facilement les *douceurs* de la vie, avantage trompeur qui, dans des lieux semblables, ne s'obtient qu'aux dépens des vrais biens.

« Tout, dans les contrées montagneuses, avait dit » auparavant l'auteur, a une physionomie qui leur est » propre, et qui frappe malgré lui l'homme habitué aux » jouissances et à la vie tumultueuse des grandes cités. » Sans partager l'exaltation sentimentale des faiseurs de » romans qui placent exclusivement dans les montagnes... » la réunion de toutes les vertus, on ne peut s'empêcher » de convenir que les hommes qui y vivent ont...... des » qualités précieuses qu'on trouve bien plus rarement » ailleurs. » Il y a dans les régions sauvages, dans la vie austère des montagnes, un charme très-grand pour quelque hommes, et que les autres ne conçoivent pas. On y connaît des sensations d'un ordre particulier, ou, si l'on veut, celles que l'on connaissait y prennent un autre caractère. Ainsi tout déplaisait dans cette tristesse assez

légère pourtant, et facile à dissiper, qu'on ressentait quelquefois au milieu des plaines, dans le silence des champs: celle des profondes vallées est beaucoup plus grande, elle paraît affreuse en de certains momens, et l'on croirait qu'elle menace l'existence même; cependant elle se fait aimer. Le bien-être qu'on éprouve sur les cimes d'une élévation moyenne, vient sur-tout de la pureté, de la subtilité de l'air, ainsi que Rousseau l'a observé dans le passage que M. Leschevin rapporte : il en est autrement de l'impression profonde et constante que la vue des montagnes peut faire sur les hommes qui sentent beaucoup et qui ne se passionnent point; elle a des causes plus étendues, mais plus secrètes et moins propres à agir sur le grand nombre. Parmi les voyageurs qui parcourent ces régions élevées, les uns avouent que rien ne pourrait les décider à y passer leurs jours, tandis que les autres disent aussitôt, c'est là qu'il fallait vivre. Là se trouvent, en partie du moins, le repos des hommes et le mouvement des choses, la cabane tranquille et la féconde pauvreté, le lait, le miel, la châtaigne, l'eau du torrent, la joie simple et la vie uniforme, la fatigue du corps et le calme de la pensée, l'ignorance antique, l'éloignement du monde, le doux oubli des plaisirs et du trouble inutile. Faiblesses de l'imitation! Deux amis, encore jeunes, n'oseront point quitter le bruit des salons et l'importun besoin d'être célèbres; ils n'iront pas affermir dans la paix des montagnes le génie qui leur fut donné, se suffire l'un à l'autre durant la semaine qu'on passe sur la terre, et publier en mourant un de ces livres qu'on ne fera point dans les villes.

Mais c'est en dire beaucoup trop; et je conçois qu'en parcourant les journaux à l'heure de partir pour le bois de Boulogne, on trouve romanesques toutes ces choses éloignées.

M. de Sen**.

Cours d'études a l'usage de la jeunesse, contenant les élémens de la grammaire, le style épistolaire, l'arithmétique, la géographie, la chronologie, l'histoire, le dessin, l'architecture, la rhétorique, la poésie, l'histoire naturelle, la physique, la mythologie, etc.; précédé d'une méthode d'enseignement, d'après les principes d'une théorie simple, claire et vraie. — Un gros volume in-12, orné d'une carte géographique et de cinq planches, qui renferment plus de 150 figures; par M. D. Pfluguer. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port. — A Paris, chez *Arthus Bertrand,* libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'utilité de l'ouvrage que M. Pfluguer vient de publier en faveur de la jeunesse, me paraît incontestable. Dirigé par un jugement sain et par de sages principes, l'auteur rejette tout ce qui tient à l'esprit d'innovation et de système pour n'admettre que des préceptes dictés par l'expérience et par la raison. Je n'entreprends pas d'en faire l'éloge; mais c'est rendre un véritable service à tous les pères de familles que de leur recommander ce recueil intéressant, qui est aussi complet et aussi détaillé que le comporte l'étendue de l'ouvrage.

Il serait impossible de parler ici avec détail des nombreux articles de cet ouvrage. Il est divisé en onze chapitres, tellement coordonnés que rien de ce qui concerne les élémens d'une bonne éducation n'y est oublié; chaque chose y est à sa place, et les articles en général sont pleins de vues sages et d'une application facile.

On trouve à la tête de l'ouvrage un discours préliminaire, dont nous citerons quelques phrases pour donner une idée du style de l'auteur. Voici comme il parle de l'éducation et de ses avantages : « L'éducation a pour » objet de rendre l'homme heureux; car elle a une in- » fluence marquée sur son existence *physique*, *morale*, » *civile* et *politique* : sur son existence physique, en ne » négligeant aucun des soins pour lui procurer un corps

» sain et une santé vigoureuse; sur son existence mo- » rale, en ornant son esprit des talens qui l'embellissent, » en épurant ses mœurs, et lui inspirant les sentimens » dont il a besoin pour se conduire avec sagesse; sur » son existence civile, en lui donnant la connaissance » de ses affaires, et en lui apprenant à se conduire con- » venablemeut dans le monde; sur son existence poli- » tique, en lui facilitant les moyens de parvenir à un » état honnête, à une fortune suffisante, et à l'état de vie » qui lui convient. Elle a aussi pour objet le bonheur de » la société entière, puisqu'elle est la source où tous les » membres qui la composent, puisent les talens qui lui » sont nécessaires, utiles et agréables. . . . .
. . . .

» Nous naissons dans les ténèbres de l'ignorance, et » la mauvaise éducation y ajoute beaucoup de faux pré- » jugés. L'étude dissipe les premières et corrige les » autres : elle donne à nos pensées et à nos raisonne- » mens de la justesse et de l'exactitude; elle nous accou- » tume à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans » toutes les matières dont nous avons à parler ou sur les- » quelles nous devons écrire.

» Enfin, dit Cicéron, les lettres forment la jeunesse et » réjouissent les vieillards; elles consolent, elles sou- » lagent dans l'affliction; et dans la prospérité, elles » rehaussent le lustre de la fortune. Par-tout elles don- » nent d'innocens plaisirs, et jamais elles n'embar- » rassent : la nuit elles nous entretiennent; elles nous » désennuyent à la campagne, et nous délassent dans » les voyages. »

Cette citation suffit pour faire sentir que cet ouvrage doit être distingué de la classe commune des livres destinés à la jeunesse : nous espérons que nos lecteurs céderont au désir de le connaître davantage, et qu'ils sauront en apprécier encore mieux l'agrément et l'utilité.

A....

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE ET SUR LES CAUSES DE SA DÉCADENCE.

Dramatic poetry has among civilized nations been considered as a rational, and useful entertainement, judged worty of careful and serious discussions,

BLAIR, *lect. on Rhetor.*

Si la littérature française a quelque supériorité sur celle de nos voisins, notre théâtre comique est peut-être de tous nos titres celui qui nous assure les droits les moins contestés ; aucune nation ne peut nier que nous n'ayons su peindre avec le plus de vérité les scènes habituelles de la vie, et saisir avec le plus de justesse le côté ridicule des vices et des faiblesses de l'homme. Quel que soit le doute un peu sévère de Boileau, il est aujourd'hui prouvé que notre Molière l'emporte de beaucoup sur ses nombreux rivaux, que lui seul réunit toutes les qualités de ses prédécesseurs, et qu'il a composé son talent de ce qu'ils avaient de plus parfait ; aussi l'abbé Batteux a dit avec raison :

« Il (Molière) a pris d'Aristophane le comique, de » Plaute le feu et l'activité, et de Térence la peinture des » mœurs ; plus naturel que le premier, plus réservé que » le second, plus agissant et plus animé que le troisième, » aussi fécond en ressort, aussi vif dans l'expression, aussi » moral qu'aucun des trois. »

Ce jugement est confirmé par la postérité, car nous sommes déjà la postérité pour Molière.

Quoique ceux qui l'ont suivi n'ayent jamais atteint à la hauteur de son génie, il avait frayé une route trop belle pour être sitôt abandonnée, et plusieurs poëtes comiques méritent d'être remarqués, quoiqu'ils soient à une grande distance de leur modèle. Regnard qui le suit de plus près, Dancourt, Lesage, Bruyeïs, Duffresny, conservèrent le feu sacré, et se distinguèrent encore par une peinture naïve de nos mœurs, par un dialogue vif, enjoué, et enfin par cette gaîté naturelle et franche, l'ame de la comédie.

Plus nous nous sommes éloignés de Molière, plus nous

avons oublié ses leçons, et perdu de vue son exemple; nos auteurs se sont frayé des routes qui lui étaient inconnues; l'esprit a remplacé le naturel, et l'attendrissement a succédé au comique. La nation même paraît dégoûtée de ses richesses, et les immortels ouvrages de ce grand génie n'attirent plus désormais qu'un petit nombre d'adorateurs zélés: ceux-là, sans doute, y retrouvent toujours des beautés nouvelles, mais si leur réputation se soutient, augmente même parmi les gens de lettres, elle diminue à mesure dans l'esprit des hommes du monde, qui déjà ne l'admirent plus que sur parole. La plupart des auteurs modernes n'ont cherché, dans de telles dispositions, qu'un prétexte d'abandonner le chemin difficile qui leur était tracé: *Le public est changé*, disent-ils; *superbe et dédaigneux, il serait aujourd'hui blessé par la représentation trop naïve de nos vices: il faut tenter des moyens nouveaux; si Molière lui-même reparaissait au milieu de nous, on ne pourrait supporter ses ouvrages, qui déjà ne sont joués que par un reste de vénération pour son génie.* Ces raisons sont plus spécieuses que solides, et si le public semble moins porté vers les ouvrages de Molière, ce n'est pas le goût de la nation qui est changé, ce sont ses mœurs et ses habitudes. Molière a peint une société différente de la nôtre, voilà le vrai motif du peu d'empressement qu'on marque à la représentation des pièces de nos anciens comiques.

Sans doute dans la comédie le poëte doit se proposer pour objet principal de peindre le cœur de l'homme qui ne change point, mais il n'atteindrait son but qu'imparfaitement, si à cette peinture il ne joignait celle de son siècle. Ecoutons Molière lui-même qui fait développer ses propres principes à l'un de ses personnages dans la critique de *l'Ecole des Femmes.*

« Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que » vous voulez; ce sont des portraits à plaisir où l'on ne » cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à » suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essort, » et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. » Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre » d'après nature; on veut que les portraits ressemblent, » *et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les* » *gens de votre siècle.* »

Tel est le principe fondamental posé par le père de la comédie, et tous ses ouvrages sont l'exemple de cette

règle ; en effet, il y aura toujours des hypocrites, des jaloux, de faux dévots et de faux braves, des vieillards grondeurs, des valets fripons, des jeunes gens étourdis et dissipateurs ; mais selon le siècle où les caractères seront placés, ils s'exprimeront de diverses manières ; c'est cette expression ainsi modifiée par les circonstances qui ajoute si fort au comique, et qui contribue le plus à faire atteindre à votre ouvrage le but où il doit tendre, de corriger les vices par le ridicule. Il est donc essentiel de conserver aux personnages qu'on met sur la scène le costume et les manières du siècle où l'on vit. L'avare de Plaute doit faire éclater sa passion par d'autres moyens que celui de Molière. Il faut que la comédie nous retrace les moindres détails de la société, que nous y reconnaissions notre langage, nos habitudes, nos façons d'agir, et qu'enfin nous y retrouvions la copie fidèle des originaux que nous avons vus la veille dans le monde ; il en était ainsi dans le siècle de Louis XIV :

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vit avec plaisir, et crut ne s'y point voir.

Ainsi ce qui explique la froideur du public pour de bons ouvrages, c'est que nous ne nous y retrouvons plus, toutes les allusions sont perdues ; tout ce qui tient à l'habillement, à la coquetterie de cette époque nous semble chimérique, *l'Ongle long du petit doigt*, les *Aiguillettes de l'Avare*, le *Pourpoint d'Arnolphe*, *l'Homme aux rubans verts*, tous ces détails, dis-je, nous sont aussi étrangers maintenant que la *toge* ou la *pretexte* des anciens Romains. Les anecdotes du tems n'ont plus le mérite de l'application, et le langage maniéré de l'hôtel Rambouillet ne ressemble point au jargon scientifique adopté depuis un demi-siècle. Les spectateurs, à la représentation de ces ouvrages, sont obligés de se reporter à des tems qui ne sont plus, et de se rappeler une foule d'usages qu'ils ne connaissent que par tradition. Ce travail, ces souvenirs qui, comme étude, peuvent avoir beaucoup de charme dans le silence du cabinet, détruisent une partie des jouissances qu'on va chercher au théâtre : aussi trouve-t-on plus de plaisir à la lecture qu'à la représentation de ces ouvrages.

Revenons donc au principe de Molière, qui avait bien senti qu'il fallait peindre les hommes tels qu'ils étaient, sans cela le but de la comédie était manqué ; et n'en doutons pas, le public serait encore plein d'enthousiasme aux

pièces de nos anciens maîtres, si elles peignaient les mœurs de notre siècle. Je puis même citer à l'appui de cette opinion les ouvrages d'un auteur qui s'applique à trouver dans notre société actuelle des sujets propres à la comédie ; ont-ils manqué de succès quand ils ont peint avec énergie l'immoralité de certains hommes que la révolution a rendus peu délicats sur les moyens de faire fortunè, lorsqu'ils ont offert à nos yeux les ridicules et les tripotages d'une petite ville de province ; lorsqu'ils ont représenté avec vérité cette envie de paraître, cette manie de briller qui semble être aujourd'hui un des traits les plus saillans de nos ridicules ? Non, sans-doute ; et convenons que si une nation possède des modèles qui lui ont donné l'idée du beau, si son goût a été façonné à cette école, il est bien difficile de le pervertir entièrement ; mais il faut avouer aussi qu'on peut l'égarer, lui faire illusion, et le tromper pour un tems.

Cette réflexion nous aidera à expliquer pourquoi la multitude a montré une si vive ardeur pour tous ces ouvrages pleins de sentimens exagérés et faux, où le romanesque et l'enflure avaient remplacé le naturel et le vrai. Les circonstances particulières où nous nous sommes trouvés, et la médiocrité de ceux qui cultivèrent le théâtre, hâtèrent cette décadence. Si l'esprit d'une nation influe sur la littérature, à son tour la littérature donne une nouvelle force aux idées qui commencent à dominer ; aussi voyons-nous nos auteurs dramatiques profiter habilement de la situation particulière où nous avaient placés nos troubles politiques, et ne rien négliger pour irriter une certaine sensibilité nerveuse que des malheurs réels avaient rendue plus susceptible. Nous avons été facilement la dupe des moyens employés pour nous séduire ; quand le cœur est ému, l'esprit raisonne mal, et nous nous livrons volontiers alors aux émotions qu'on veut exciter en nous. Ce secret une fois découvert, le mauvais goût ne tarda pas à franchir toutes les limites, l'exagération devint l'unique moyen de réussir ; quelques lieux communs d'une morale usée, quelques sentences rebattues, exprimées en phrases niaises et ridicules, tinrent lieu de génie et d'étude ; le moindre romancier prétendit à des honneurs plus éclatans que ceux qui étaient réservés à nos premiers poëtes ; on alla jusqu'à taxer de dureté celui qui ne pleurait pas à une réconciliation pathétique, et toutes les sottises eurent un libre

cours pourvu qu'elles fussent revêtues des livrées de la sensibilité. . . . .

Cette facilité à obtenir de semblables succès produisit deux inconvénieus. Le premier fut d'ouvrir une voie large à la médiocrité ; dès-lors de nombreux auteurs se jetèrent dans la carrière : fiers d'un succès dont l'amour-propre dissimule toujours le peu de valeur, leurs productions se succédaient avec une telle rapidité que le public n'avait pas le tems de la réflexion ; il était entraîné par une nouveauté continuelle, et contractait ainsi l'habitude d'une scène avilie par un ramas d'ouvrages où les lois du goût et de la raison étaient également violées. Le second inconvénient fut d'empêcher ceux qui pouvaient mieux faire, de rectifier le goût du public ; ils se découragèrent de travailler en conscience, si je peux m'exprimer ainsi, et trouvèrent bien plus commode de s'abandonner à l'impulsion donnée ; il leur en coûtait moins de travail, et ils acquéraient plus de gloire. Comment résister? Ainsi le talent qu'ils auraient pu consacrer à de bons ouvrages, ils l'employaient à créer des genres qu'ils croyaient neufs parce qu'ils étaient bizarres.

Malgré ces causes qui toutes concouraient à perdre sans retour le goût de la nation, pas un des ouvrages qui depuis vingt ans ont obtenu de si grands succès ne peut reparaître aujourd'hui sur la scène. Tous, il faut le dire, n'ont dû leur existence éphémère qu'à l'esprit capricieux de la mode, à l'enthousiasme irréfléchi qu'inspirait un acteur, ou enfin à telle autre circonstance aussi fugitive ; mais à peine cette base fragile leur a-t-elle manqué, ils sont à l'instant tombés dans l'oubli auquel les condamne leur médiocrité.

Qu'il nous soit permis d'égayer ces réflexions par le récit d'une anecdote qui servira à prouver le peu de cas qu'il faut faire de cette gloire obtenue par de si misérables moyens. . . . .

Tout le monde se rappelle le succès effrayant qu'obtint dans le tems un drame intitulé : *Misanthropie et Repentir*, production informe qui nous arriva des foires de l'Allemagne, dont le titre métaphysique et obscur annonçait, comme on le dit aujourd'hui, l'intention de *viser à l'effet*. Notre but n'est point d'indiquer ici les causes de ce succès ; arrivons au fait, et le voici.

Il y a quelques années, le petit auteur de ce mémorable ouvrage arrive à Paris, persuadé qu'on lui préparait un triomphe et qu'on n'était occupé qu'à lui tresser des couronnes. Pendant six mois au moins ses oreilles furent frap-

pées du bruit prodigieux que son drame faisait parmi nous; dans tous les journaux il n'était question que du brave Menaut, de sa chère femme et des pleurs qu'ils faisaient répandre. Cette pièce avait eu les honneurs de la parodie, de *grands artistes* avaient imaginé une coiffure qui portait son nom, elle avait fait naître plusieurs aventures singulières, elle était le sujet de toutes les conversations, et se trouvait enfin sur toutes les toilettes; rien ne manquait à la gloire de son auteur : il vivait ainsi dans ces douces pensées quand il vint à Paris; partout il fut reçu avec cette politesse, cet accueil aimable qui distingue si bien notre nation, mais on ne jouait plus son drame, et c'était ce qu'il désirait par-dessus toutes choses; depuis long-tems il était effacé de la mémoire des comédiens et du souvenir des spectateurs. Cet abandon commença dès-lors à lui donner une bien mince idée de nos lumières; il pensa que la révolution ne nous avait point encore placés à la hauteur de son génie, et pour nous faire rougir de notre oubli, il voulût absolument qu'on remît sa pièce au théâtre : il pria, sollicita, intrigua, s'agita en cent façons, et parvint à décider les acteurs de la comédie française à rapprendre sa larmoyante psalmodie; ils jouèrent la pièce, mais ils la jouèrent dans le désert. Cet illustre auteur a dit quelque part : *il est dans le cœur de l'homme certaines cordes qu'on ne peut faire vibrer sans qu'elles résonnent des sons de douleur*. La corde sensible d'un auteur, c'est l'amour-propre; quand elle est pincée d'une certaine manière, elle ne produit que des sons aigres et déchirans. Combien son ame sensible dut-elle être douloureusement affectée quand il entra dans cette salle *veuve de spectateurs!* combien son cœur n'éprouva-t-il pas de tourmens en voyant cet enfant de prédilection voué à des barbares, et n'ayant pour soutien que quelques désœuvrés que l'ennui avait conduits au spectacle! aussi c'est de cette époque funeste que M. Kotzbue date la décadence de notre goût.

Pour comble de malheur, il avait consacré sa soirée à la société d'une femme qui recevait plusieurs gens de lettres : c'était là qu'il comptait recueillir une ample moisson d'éloges; quel mécompte! Notre dramaturge n'obtient de chacun qu'une politesse accoutumée, et les complimens d'usage : personne même ne se doutait qu'on eût joué ce grand chef-d'œuvre; furieux, il déclame contre la perte du goût; il se déchaîne contre les acteurs et contre les spectateurs, insulte ceux qui ont bâillé a sa triste pièce, et eux

qui n'y ont pas bâillé, et s'emporte contre toute la nation; mais voyant que sa mauvaise humeur ne faisait pas meilleure fortune dans le salon que son ouvrage au théâtre, il sort avec dépit, jurant haine éternelle au nom français, parce qu'on n'avait pas applaudi son malheureux drame qui n'a plus été joué depuis.

Ce trait prouve combien il faut peu compter sur ces succès d'un moment, et combien il est difficile d'égarer tout-à-fait le goût du public; malgré toutes les ruses de la médiocrité, il finit toujours par rejeter ce qui est mauvais, et revient tôt ou tard aux bons ouvrages.

C'est une vérité dont nos auteurs doivent bien se pénétrer: ils ont beau choisir des sujets, adopter de nouveaux genres qui dissimulent la faiblesse de leurs moyens, leurs ouvrages n'en dureront pas davantage; c'est donc à mûrir leurs talens, à se nourrir des bons modèles, à se perfectionner dans l'art d'écrire, à étudier le cœur humain et la société, qu'ils doivent sur-tout s'appliquer, s'ils prétendent à des honneurs qui leur survivent. Aussi ne craindrai-je pas de le répéter, c'est moins au mauvais goût de la nation contre lequel on crie beaucoup, qu'au manque de talent de nos auteurs qu'il faut attribuer l'avilissement de notre scène: leur rapidité dans la composition et leur négligence ont porté les plus terribles coups à la bonne comédie; tous ne cherchent que les moyens les plus prompts sans s'inquiéter des meilleurs; ils pensent que quelques applaudissemens de coterie leur donnent des droits à paraître sur un plus grand théâtre, et s'imaginent qu'une saillie, un trait heureux d'esprit tiennent lieu de génie et d'étude.

Sans m'attacher à prouver la vanité de ces prétentions, je vais jeter un coup-d'œil rapide sur les difficultés que présente aujourd'hui l'art de la comédie, moins pour justifier nos auteurs que pour développer encore une des causes qui hâtent parmi nous sa décadence.

De tous les genres de comédie, le plus parfait sans doute est celui qui comprend les pièces connues sous le nom de *comédies à caractère*. Ce genre consiste à choisir un caractère pris dans la nature, et à le placer dans les situations les plus propres à son développement; pour arriver à ce but l'auteur doit imaginer une fable dont le caractère donné soit l'ame et le mobile, et dont tous les autres personnages ne doivent concourir à l'action que d'une manière secondaire, et pour faire saillir davantage le caractère principal.

Dans un genre moins relevé, et sans avoir en vue un

caractère unique, le poëte peut composer un ouvrage où il représente en général les travers et les ridicules de la société; ces sortes de pièces sont appelées communément *comédies d'intrigues*. Les traits qui tiennent à l'état où se trouve la société, tout ce qui a rapport au rang, à la profession, y deviendra une source abondante de gaiété et de comique; le but de ce genre est, comme celui des pièces à caractère, de corriger un vice, ou de combattre un ridicule, avec cette différence que dans la *comédie à caractère* le vice ou le ridicule est direct à l'homme en général, et dans la *comédie d'intrigue* direct à ses habitudes sociales; ainsi *les Précieuses ridicules, les Femmes savantes, les Plaideurs* représentent les ridicules du moment, et dans *le Tartuffe, le Joueur, le Glorieux,* les auteurs ont peint des vices ou des ridicules qui tiennent à l'humanité en général, quels que soient d'ailleurs les usages qui gouvernent les hommes.

Si la *comédie d'intrigue* offre de grandes difficultés, celles qu'offre la *comédie à caractère* sont bien plus grandes encore, puisque dans celle-ci non-seulement il faut peindre l'homme tel qu'il est dans tous les tems, mais encore adapter ce caractère aux usages et aux habitudes du moment où l'on écrit; on peut donc considérer la *comédie à caractère* comme réunissant les difficultés des deux genres.

Et combien ne verrons-nous pas ces difficultés s'accroître, si nous réfléchissons que pour peindre ces ridicules d'une manière convenable à la comédie, il faut que l'organisation de cette société les rende assez saillantes pour qu'ils soient aisément sentis! ainsi la nation qui fournira le plus de modèles au poëte comique, sera celle où l'usage aura établi une grande distinction dans les rangs, où chaque état aura une place fixe, et chaque classe une couleur bien marquée, de telle sorte que chacun s'aperçoive aisément des efforts que fait l'amour propre pour franchir la ligne tracée par les habitudes sociales.

Que de scènes comiques fondées sur la seule prétention des bourgeois à la noblesse, sur la différence des manières de la cour et de la province! Combien le langage obscur et pédantesque des anciens médecins, la prolixité des avocats n'ont-ils pas fourni de traits heureux, et même des pièces entières à nos auteurs! Quel parti Lesage n'a-t-il pas tiré des manières basses et viles des traitans! Aussi un des grands avantages de nos prédécesseurs a été non-seulement de cultiver un terrain neuf, mais encore de parcourir un

site pittoresque qui leur offrait mille points de vue différens par la seule disposition des modèles.

C'est sur-tout dans le siècle de Louis XIV, ce prince si sévère sur l'étiquette et les convenances, alors que chacun faisait valoir avec tant de force les prétentions de son rang, ou tachait d'en sortir pour arriver à un rang plus élevé, c'est dans ce siècle, dis-je, que la société dut être considérée comme le vrai patrimoine des poëtes comiques; mais sitôt que les rangs se rapprochèrent, que les nuances devinrent moins tranchantes, la comédie dut perdre de son véritable caractère : lorsque les gens de la cour se rendirent plus populaires, que les savans, les personnes vouées à l'art de guérir, celles destinées au barreau se dépouillèrent de leur faste scientifique, pour parler un langage à la portée du grand nombre, que les professions graves abandonnèrent un costume distinctif, la société n'offrit plus de traits au poëte comique; il ne vit plus de toute part qu'une teinte égale et uniforme; quand il voulut placer sur la scène un caractère saillant, ce caractère ne parut qu'une caricature dont il n'existait plus de modèle. Les auteurs dramatiques se virent donc obligés de prendre une nouvelle route.

On se méprendrait étrangement si l'on concluait de ces réflexions, que nous regrettons les ridicules dont la comédie elle-même a tâché de nous guérir; non, sans doute : on ne considère ici la société que sous le rapport des difficultés qu'elle peut offrir au poëte comique; cette question purement littéraire est indépendante de toutes les autres. On ne veut point non plus conclure qu'il soit impossible de faire une bonne comédie, mais seulement faire remarquer les obstacles qu'on doit rencontrer, et ces obstacles sont si réels, si difficiles à surmonter, que presque tous nos auteurs cherchent plutôt à les éviter qu'à les vaincre. Depuis que la nation, revenue de sa grande sensibilité, s'est dégoûtée des scènes sentimentales, on a tenté d'autres routes, et toujours arrêté par la difficulté de peindre les hommes d'aujourd'hui, on a recours à ceux que nous donne l'histoire; on se met en quelque sorte sous la protection d'un nom illustre, et l'on tâche de suppléer par de grands souvenirs à la peinture de nos mœurs, et à la représentation fidèle de nos ridicules, tant on ne se rapproche qu'avec effroi du vrai caractère de la comédie !

Quelques réflexions sur ce dernier genre qu'on peut nommer *comédie historique*, termineront ce petit écrit; pour donner plus de poids à mes idées, examinons les

quatre *pièces historiques* restées au théâtre français, et dont les auteurs font autorité; cet examen, je l'espère, loin de détruire nos principes, achevera de les confirmer.

Il ne faut que se rappeler les précédentes observations pour se convaincre combien l'auteur qui choisira son sujet dans un pays éloigné, ou dans des tems reculés, par cela même se placera dans une situation peu favorable à la comédie. D'ailleurs, la dignité historique s'accorde mal avec le ridicule nécessaire à la comédie : Clio, chaussée du brodequin, sera toujours sans noblesse, et Thalie sans grâce, si l'on met dans ses mains, destinées à porter le masque, les attributs de la muse de l'histoire.

Les personnages historiques sont environnés d'une trop grande renommée pour se mouvoir à l'aise dans un cadre où doivent être représentées les scènes ordinaires de la vie, et leurs noms se rattachent à des souvenirs trop imposans pour permettre qu'ils s'allient à la gaîté : la puissance des conquérans, la majesté des rois, le malheur ou la félicité des peuples, les guerres, les révolutions, telles sont les idées que réveillent en nous les noms historiques, et toutes ces idées sont incompatibles avec les effets qu'on attend de la comédie.

Malgré les défauts inhérens à ce genre, Molière n'a pas craint de mettre un roi sur la scène, et même un roi conquérant; ainsi l'Amphytrion pourrait être considéré comme une pièce historique : pourtant il faut observer que le trait appartient plus à la fable qu'à l'histoire; c'est même le merveilleux mythologique qui fait naître les scènes les plus gaies; elles sont toutes fondées sur l'identité des personnages, et les méprises continuelles ne pouvaient avoir lieu qu'en admettant les divinités du paganisme. Ici la majesté et la puissance du monarque s'évanouissent pour ne laisser apercevoir que le comique, et ce comique est si fort lié à ce sujet particulier qu'il ne saurait faire autorité. D'ailleurs Molière a tellement embelli son ouvrage de tous les charmes du style, la versification en est si facile, le dialogue si enjoué et si naturel, que ces beautés seules, indépendantes de toutes les autres, suffiraient pour rendre cette comédie immortelle; car, n'en doutons pas, c'est sur-tout le style qui assure aux productions littéraires une réputation solide et durable.

Après Molière, Regnard a tenté de mettre sur la scène un personnage historique; il a fait agir et parler le philosophe d'Abdère, et quoique la fable soit de son invention

il n'en est pas moins vrai que les principaux personnages tiennent à l'histoire par leurs rangs, leurs noms et leurs dignités : dès-lors cette pièce doit participer des défauts que j'ai attribués au genre ; aussi tous les critiques conviennent-ils que cette comédie est froide, et que le philosophe qui riait de tous les hommes s'entendait fort mal à les faire rire. Si cette pièce est restée au théâtre, on le doit à une seule scène entre un valet et une soubrette ; cette scène ne manque jamais son effet ; mais il faut remarquer qu'elle est entièrement dans nos usages, et quoiqu'ils portent des noms grecs, Cléanthis et Strabon appartiennent entièrement à nos mœurs. Ainsi ce n'est que lorsque Regnard abandonne l'histoire pour devenir le peintre de son siècle, qu'il retrouve sa verve, son originalité, son dialogue vif et piquant.

M. de Laharpe, en parlant de cette pièce, a dit : « Peut-» être la crainte de dégrader un philosophe célèbre a-t-elle » empêché l'auteur de le rendre propre à la comédie. » N'en doutons pas, et c'est là justement ce qui arrivera toutes les fois que vous placerez sur la scène un personnage historique : ou vous blesserez les convenances en le rendant ridicule, ou votre pièce sera froide et ennuyeuse.

Un an après le *Démocrite* de Regnard, on joua *Esope à la cour*. Cette pièce qui doit à son style et à quelques scènes charmantes d'être resté au théâtre, est moins une comédie qu'un cadre heureusement imaginé pour y faire entrer la moralité des fables d'Esope, et l'on peut même considérer cette pièce comme un apologue adressé à tous les courtisans. Boursault, à l'exemple de Regnard, a peint nos mœurs quand il a voulu être poëte comique. La scène de M. Griffet, qui sollicite une place dans les fermes, n'a aucun rapport avec les habitudes phrygiennes et le gouvernement de Crésus ; le nom même est tout français, et la scène du colonel, où se trouve le mot le plus heureux de la pièce, rappelle nos usages et nos ridicules. Ainsi cet ouvrage, comme le précédent, confirme nos principes sur ce genre.

Enfin, dans le dernier siècle, Collé a mis sur la scène *la Partie de Chasse de Henri IV*. Cette pièce qu'on peut regarder comme tout-à-fait historique a toujours obtenu le plus grand succès, et, malgré ses irrégularités, jouit d'une bonne réputation parmi nos littérateurs. Mais aussi qui n'aimerait pas à voir revivre sur la scène les actions nobles et généreuses de ce bon Henri ? Qui n'éprouverait

pas une vive jouissance à cette conversation si pleine d'intérêt, copiée mot à mot des Mémoires de Sully? Qui pourrait ne pas sourire à la franchise naïve du bon homme Michaud, à ce dialogue simple et naturel qui s'établit entre le laboureur qui chérit son prince, et le roi qui cherche toujours le bonheur de son peuple et les moyens d'en être aimé? *La Partie de Chasse* doit être considérée comme une pièce nationale. Ici les souvenirs se rattachent à tant d'idées douces! Il y a dans le caractère du monarque tant de noblesse, de loyauté, d'esprit chevaleresque, qu'il est impossible de voir représenter cet ouvrage sans émotion; il offre d'ailleurs le spectacle le plus touchant pour les hommes, la puissance qui se dépouille de son prestige et de sa majesté pour mieux faire éclater la justice et la bonté.

Ainsi de quatre pièces que l'on peut appeler historiques, et qui sont restées au théâtre français, une seule semblerait combattre mes principes; mais cette heureuse exception confirme la règle au lieu de la détruire; on ne trouve pas deux fois un si heureux sujet.

Si j'ai plus insisté sur ce nouveau genre, c'est qu'il paraît avoir pris faveur de nos jours; si je suis entré dans quelques développemens, c'est que je n'ai vu nulle part qu'on ait traité ce point de critique; et enfin c'est que je regarde cette nouvelle route comme devant nous éloigner, au lieu de nous rapprocher du vrai but de la comédie.

Telles sont quelques-unes des causes auxquelles il faut attribuer la décadence de l'art dramatique. Je pense qu'on pourrait en indiquer bien d'autres encore, tant il est vrai qu'il est bien plus facile de découvrir les causes du mal que de lui appliquer des remèdes salutaires. D. M.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1812.

L'OUVERTURE du Salon, retardée de quinze jours pour l'achèvement des travaux du grand escalier, a eu lieu dimanche dernier 1er novembre. Si l'on pouvait apprécier la richesse d'une exposition par le nombre des objets exposés, celle-ci surpasserait beaucoup toutes celles des années précédentes; mais dans les arts c'est la qualité sur-tout que l'on désire, et sous ce rapport il est difficile de ne pas se

livrer à des regrets. On remarque avec peine que MM. David, Guerin, Gerard et Girodet ne sont pas entrés cette fois dans la lice : leur absence fait sentir plus vivement encore tout le prix de leurs talens. Les deux derniers du moins n'ont pas voulu priver entièrement le public de la vue de leurs ouvrages; mais ils ne lui ont rien offert dans le grand genre historique.

Les portraits de M. Girodet, et sur-tout *sa tête de vierge*, suffiraient pour augmenter la réputation de tout autre peintre; mais on était en droit d'attendre quelque chose de plus important de l'auteur d'Attala et d'une scène du déluge. Les succès qu'il a obtenus depuis quelques années n'auraient-ils pas dû redoubler son émulation, au lieu de l'éteindre? Quand on aime comme lui son art et la gloire, quand on a un mérite comme le sien, n'est-on pas coupable de s'endormir ainsi sur ses lauriers? Voilà ce que j'entends dire autour de moi par les artistes et les vrais connaisseurs : ils se rappellent avec chagrin combien se fit attendre cette exposition, où l'on vit le tableau du déluge réaliser d'une manière si brillante les espérances qu'avait fait concevoir son Endimion. Ces reproches, loin de déplaire à M. Girodet, doivent lui prouver l'intérêt qu'il inspire, et l'exciter à se surpasser lui-même, s'il est possible.

On serait tenté d'adresser les mêmes observations à M. Gérard : le catalogue n'annonce sous son nom que deux portraits, qui ne sont pas même placés au moment où j'écris. On assure que des circonstances, indépendantes de sa volonté, l'ont empêché de terminer un grand tableau qu'il destinait à cette exposition. Espérons que nous serons plus heureux à l'exposition prochaine.

En attendant qu'il paraisse lui-même sur le champ de bataille, M. Gérard a envoyé un de ses élèves pour reconnaître le terrain. Le tableau de *Caïn après le meurtre d'Abel*, par M. Paulin Guerin, attire les regards du public; et ce début est pour lui d'un favorable augure. Qu'il se défie pourtant des louanges excessives qu'on ne manquera pas de faire pleuvoir sur lui. Son tableau est bien loin d'être exempt de défauts; mais ces défauts sont de nature à n'être aperçus que par les artistes.

Cette dernière réflexion peut s'appliquer également au tableau de M. Lethiers, représentant *Brutus qui condamne ses fils à la mort*. La dimension de la toile, l'importance du sujet, un certain accord qui décèle la main d'un peintre

exercé, donnent à cette composition un aspect imposant, qui suffit pour obtenir le suffrage de la multitude.

Quant à M. Gros, son *Charles-Quint visitant l'église de Saint-Denis* aura l'approbation du public et des artistes; déjà l'avis général est qu'il n'a rien fait de mieux depuis sa peste de Jaffa; c'est l'éloge le plus flatteur qu'il soit possible de lui adresser.

Dans une revue aussi rapide on doit me pardonner quelques omissions involontaires; mais je serais tout-à-fait inexcusable, si je passais sous silence les deux tableaux de M. Meynier, la *Zénobie* de M. Blondel, et l'*Arabe pleurant son coursier*, par M. Mozaisse.

On sera sans doute surpris, d'après ce léger aperçu, du petit nombre de bons tableaux d'histoire que nos artistes ont produits depuis deux ans; on ne le sera pas moins de leur fécondité prodigieuse dans des genres moins élevés. Les productions de cette classe sont trop nombreuses, pour que je puisse entrer ici dans de grands détails. La plupart sont dues à des peintres qui jouissent depuis longtems de la faveur publique, et leurs noms sont des recommandations bien plus puissantes que tous mes éloges. Citer MM. Taunay, Bidault, Swebach, Bertin, Menjaud, Groben, van Spaendonck, Vandael, Bessa, Bourgeois, Vanloo, Forbin, et Mlle Lescot, n'est-ce pas annoncer au public de nouvelles jouissances?

Il est d'autres artistes moins connus, et qui cependant méritent de l'être. On verra, je crois, avec le plus grand plaisir un tableau représentant *la prise d'un camp retranché*, et quelques *intérieurs d'écuries*, par M. Vernet fils; *les amours de Françoise de Rimini*, par M. Coupin; *une diligence* et *un manège*, par M. Duclaux, et un *grand paysage*, par M. Teerlinck.

Je n'ai point encore nommé MM. Carle Vernet, Omméganck et Kobel, et ce n'est pas un oubli de ma part: j'ai pensé qu'ils devaient être mis hors de ligne, et qu'ils méritaient une mention toute particulière.

Quand on aura vu les ouvrages des peintres que j'ai cités jusqu'ici, quelques portraits de MM. Gros, Robert Lefèvre, et Prudhon, et les miniatures de MM. Isabey, Augustin, Parant, Saint et Aubry, on connaîtra à-peu-près tout ce que la peinture a offert de plus intéressant à cette exposition.

Les graveurs ont été beaucoup moins féconds que les peintres. Les ouvrages les plus remarquables sont: *la*

Transfiguration, par M. R. Morghen, *l'eau forte de la bataille d'Austerlitz*, par M. Godefroy, et quelques sujets et portraits, par MM. Desnoyer, Massard et Pradier.

Je prie mes lecteurs de vouloir bien m'excuser, si je leur présente une nomenclature si longue et si aride; mais j'ai cru qu'ils ne seraient pas fâchés, en attendant un examen plus approfondi, d'avoir une idée générale des objets les plus dignes de fixer leurs regards. Je n'ai plus que peu de choses à ajouter, et je réclame encore un moment leur indulgence.

La sculpture, cet art si noble, et dont les productions sont si durables, était restée jusqu'à présent bien loin de la peinture. Elle n'a plus aujourd'hui que quelques efforts à faire, et elle sera en état de marcher de pair avec elle. On peut dire même qu'elle a mérité la palme à cette exposition, et qu'elle en est le principal ornement. Les élèves cette fois ont surpassé les maîtres, et rien ne prouve mieux les progrès de l'art que cette supériorité. *La statue en pied du général Lasalle* et *le buste de M. Ducis*, par M. Taunay, *une Hébé* et *une Femme couchée*, par M. Lemot, *l'Hyacinthe* de M. Callamard, *l'Ajax et la Vénus* de M. Dupaty, enfin *une figure d'Aristée* et *une statue en marbre représentant S. M. la reine de Westphalie*, par M. Bosio, paraissent réunir tous les suffrages; ce sont des ouvrages qui demandent à être vus et revus plusieurs fois pour être appréciés à leur juste valeur, et qui ne peuvent que gagner à être analysés.

J'ai dit, au commencement de mon article, que cette exposition était inférieure dans quelques parties à plusieurs de celles qui l'ont précédée; néanmoins, si l'on veut remarquer le grand nombre d'objets estimables qu'elle contient, si l'on pense en même tems que tout cela est le fruit de deux années de travail, on sera forcé de convenir qu'elle n'est pas indigne de l'attention publique, et qu'il serait impossible d'en former une semblable chez aucune autre nation.

Je me propose de rendre un compte détaillé des principaux ouvrages dans tous les genres, en ne dissimulant ni les beautés, ni les défauts. La vérité et l'intérêt des arts seront mes seuls guides; et si le public ne partage pas toujours mes opinions, j'espère du moins qu'il me saura gré de ma franchise. S. DELPECH.

VARIÉTÉS.

REVUE LITTÉRAIRE ET CRITIQUE,

OU OBSERVATIONS SUR LES LETTRES, LES ARTS, LES MŒURS ET LES USAGES.

Aux Rédacteurs du Mercure.

B..., département de l'Ain, le 1er novembre 1812.

MESSIEURS, l'article de votre Journal intitulé : *Chronique de Paris*, n'est pas celui qui est le moins goûté. Après s'être nourri d'une littérature saine et substantielle, on aime à trouver ces pages légères que l'esprit assaisonne, et qui contiennent une peinture vive et piquante des mœurs de la grande cité. Ces mœurs sont toujours les mêmes quant au fond ; mais les formes en sont aussi changeantes que les couleurs du caméléon. Celui qui veut les saisir et les fixer sur le papier, doit éprouver l'embarras d'un peintre faisant le portrait d'une coquette. L'artiste voit dans les yeux, dans le sourire de la belle, l'expression d'une aimable gaîté ; il prépare ses couleurs les plus fraîches : ce n'est plus cela. Elle prend un air boudeur ; il faut broyer du noir. Votre chroniqueur paraît se jouer de cette difficulté. Son œil observateur dérobe à la fantaisie ses traits les plus fugitifs, et sa main légère les reproduit avec finesse et vérité. Aussi ses articles intéressent toutes les classes de lecteurs. L'élégant petit maître qu'une fâcheuse nécessité éloigne de la capitale, cette patrie du suprême bon ton, les recherche avec empressement, afin de rester, dans ses manières comme dans ses habits, fidèle au *costume* du jour. L'oisif y trouve une lecture facile et qui promet un aliment à sa curiosité. Le philosophe même ne dédaigne pas l'apparente frivolité qui les caractérise, et se déride souvent en parcourant cette plaisante revue des folies humaines. Gardez-vous donc de supprimer la *Chronique de Paris*.

Les mœurs provinciales, sans avoir autant de mouvement et de variété, offrent aussi des traits de caractère dignes d'être remarqués. Me permettrez-vous d'en esquisser quelques-uns ? on aime les contrastes. Il en est de frappans entre Paris et la province, souvent même entre les usages de deux villes voisines.

J'arrivai dernièrement à ***, chef lieu de département. Cette ville

est heureusement située. Ses environs sont rians. Elle a deux promenades charmantes. L'une est de droit appelée *le Mail*, nom commun à presque toutes les promenades de province. L'autre, plantée sur un ancien bastion, se dessine en amphithéâtre. Sa forme circulaire, l'élégance de ses arbres, et sa double allée, lui donnent un aspect vraiment pittoresque. J'eus grand soin de m'y trouver à l'heure où ce qu'on appelle *le beau monde* a coutume de s'y rendre.

La réunion fut en effet des plus brillantes. Je fus frappé du grand nombre des jolies femmes, et sur-tout du luxe de leur toilette. Toutes étaient parées dans le dernier goût, quoiqu'à cent lieues du temple où la mode rend ses oracles. Ennuyé de me promener seul au milieu de cette foule inconnue, j'accostai un petit vieillard qui voulut bien écouter mes questions et me servir de *Cicerone*. Quelle est, lui demandai-je, cette dame aux yeux noirs, qui marche avec dignité, et dont le costume est aussi riche qu'élégant? C'est, me répondit-il en souriant, mademoiselle Suzon blanchisseuse. — Et cette jeune personne également remarquable par la fraîcheur de son teint et celle de sa parure? — Mademoiselle Claudine, ouvrière en linge. — Comment! — Oui, monsieur, ces demoiselles sont vêtues comme des princesses; elles prennent tous les matins leur café au lait et trouvent que *les tems sont durs*. — Je vous avoue que je les prenais pour des dames de la société. — Je le crois; à les voir on peut aisément s'y tromper. Mais pour éviter une semblable méprise, remarquez qu'on ne les salue point, tandis que les personnes qui forment les différentes sociétés de la ville ne passent point l'une à côté de l'autre sans se faire de profondes révérences, quoique bien souvent elles ne se soient jamais parlé. Il en résulte qu'on entre ici dans une promenade publique comme dans un salon, avec l'obligation de saluer tout le monde, tandis que d'autres, par un abus contraire, entrent dans un salon comme dans une promenade publique, sans saluer personne.

Je vis, en effet, mon petit vieillard ayant sans cesse le chapeau à la main, et s'inclinant à droite et à gauche. Quelle est, lui demandai-je encore, cette élégante qu'on ne salue point, qui cependant attire tous les regards, et dont la présence semble faire événement? Est-ce encore quelqu'ouvrière en grande tenue? — Non, c'est une Parisienne arrivée d'hier. Tous les yeux se portent sur elle; ceux des hommes pour admirer sa jolie figure, ceux des femmes pour observer dans le plus grand détail toutes les parties de son habillement. Elle est, sous ce rapport, *analysée* depuis les pieds jusqu'à la tête; et vous êtes sûr que demain plusieurs de ses robes seront cal-

portées de maison en maison comme un gage irrécusable des nouvelles décisions de la mode, hors desquelles *il n'est point de salut.*

Je terminai cette première promenade par une observation dont je demandai compte à mon obligeant *Cicerone.* Pourquoi, lui dis-je, cette séparation que je remarque entre les deux sexes ? Les femmes vont d'un côté et les hommes de l'autre. Cet usage est contraire aux lois de la galanterie française. Que parlez-vous de galanterie française, me répondit-il. Je ne sais si Paris en conserve des traces ; mais en province elle n'existe plus. De mon tems notre aimable courtoisie servait de modèle à toute l'Europe ; aujourd'hui, par un singulier retour, nos jeunes gens semblent vouloir imiter l'antique rusticité des peuples du nord. A ces mots, le petit vieillard me fit un salut et s'éloigna.

Le lendemain je revins au même lieu, à la même heure, jouir d'une belle soirée et avec le projet de suivre le cours de mes observations. Quelle fut ma surprise de trouver la promenade absolument déserte ! Je m'y rendis plusieurs jours de suite. Toujours la même solitude. Je n'y rencontrai que mon petit vieillard qui, m'ayant aperçu, m'aborda le premier. Vous êtes étonné, me dit-il, de ne trouver personne où vous avez vu, il y a si peu de tems, la foule se porter avec empressement. — Oui ; car il me semble que la beauté du tems invite à la promenade. — Sans doute : mais rappelez-vous que le jour où vous avez trouvé ici toute la ville était un *dimanche.* — Eh bien ? — Eh bien ! monsieur, sachez qu'en province on ne se promène que le *dimanche.* — Pourquoi cela ? — Parce qu'il est indécent de sortir en *négligé*, et qu'il en coûte trop pour se parer tous les jours. — Mais il faut bien prendre l'air. — On prend l'air à sa fenêtre. — Et l'exercice qui est si nécessaire à la santé ? — La santé n'est rien, la vanité est tout. Il faut briller ; c'est la manie du siècle. Si la plus stricte économie règne dans les ménages, c'est pour que la dame du logis puisse *s'endimancher.* Si les ouvriers travaillent encore pendant la semaine, ce n'est plus pour gagner du pain ; mais pour avoir de quoi *s'endimancher.* Ainsi, monsieur, si vous voulez trouver du monde à la promenade, *vous reviendrez dimanche.*

Je ne pus m'empêcher de rire à cette boutade. Rentré chez moi, je couchai sur le papier ce premier aperçu des mœurs provinciales. Si vous trouvez qu'il puisse amuser un instant vos lecteurs, je vous enverrai la suite de mes observations. Ne craignez pas une trop longue correspondance. Les Parisiens changent souvent de ridicules, ce qui rend la matière inépuisable. Les provinciaux tiennent volontiers à

ceux qu'ils ont : c'est un tort; car, à mon avis, les plus fâcheux sont ceux que l'on garde.

J'ai l'honneur de vous saluer.

L'Observateur provincial.

Réponse à l'observateur provincial.

Mon cher confrère des départemens, je vous louerais beaucoup si vous m'aviez moins loué : mais si je ripostais aux complimens que vous me prodiguez, nous apprêterions trop à rire à certains confrères de ce pays-ci, qui n'ont pas, comme vous et moi, pour unique but d'observer les mœurs et les usages de notre nation en philosophes désintéressés, de plaire et d'instruire si cela se peut. Ils veulent absolument faire rire aux dépens de qui il appartient; et ils en saisissent toutes les occasions, *per fas et nefas*. Or, il faut l'avouer, en nous voyant tous les deux nous encenser à brûle-pourpoint, ils trouveraient, pour leur petit commerce, une assez bonne aubaine. Ainsi trève de complimens entre nous. Qu'il vous suffise de savoir, cher confrère, qu'en nous offrant de tems en tems un tableau des mœurs de la province, tel que celui que vous avez tracé, j'ai lieu de croire que vous satisferez une grande partie de nos lecteurs.

Paris présente sans doute à l'observateur attentif un théâtre plus vaste et plus brillant que celui d'une ville de province. Les scènes y sont plus variées, et les personnages y ont plus de pompe et d'éclat; mais les passions et les caractères sont à-peu-près les mêmes partout. Vous trouverez partout des prétentions à l'esprit et au talent : par tout on a la manie de briller, de dominer, et l'on emploie à-peu-près les mêmes moyens pour réussir. Tout cela ne diffère que par l'importance de l'objet et du personnage; et souvent encore la différence n'est-elle qu'apparente. Si Paris a des charlatans en crédit, des intrigans titrés, de beaux esprits fêtés, d'orgueilleux et lourds pédans qui font imprimer et relier en veau leurs longues et ennuyeuses dissertations, des courtisanes en équipages, etc., etc.; ne voit-on pas tout cela en petit dans les villes de province? Ne sont-ce pas là comme ici les mêmes ressorts qui font mouvoir les acteurs, j'allais presque dire les marionnettes?

Braquez donc votre lorgnette sur toutes les parties du spectacle auquel vous assistez. Plongez vos regards dans toutes les loges, et peignez-nous, par exemple, l'homme

enorgueilli d'une préséance qu'il croit devoir à son mérite, auprès du modeste citoyen cachant ses vertus et ses talens aux yeux de l'envieuse ignorance qui lui en ferait un crime. Parlez-nous des assemblées du soir, des concerts et des théâtres d'amateurs, des prétentions d'une femme bel esprit, des talens d'une jeune fille qu'on veut marier, de la morgue d'un ancien possesseur de château, qui ne voit rien au-dessus de sa maison, de sa famille, de ses chiens, de ses chevaux, etc. Parlez-nous de ces conteurs qui répètent depuis trente ans, de la même manière, les mêmes anecdotes, et qui font toujours les délices de la société, etc.

Quel que soit enfin l'objet de vos observations, cher confrère, soyez persuadé que nous nous empresserons d'en faire jouir nos lecteurs.

J'ai l'honneur de vous saluer.

— Il se publie à Dresde un ouvrage en langue allemande, intitulé : *Les systèmes des médecins depuis Hippocrate jusqu'à Brown*. Cet ouvrage qui doit avoir un très-grand nombre de volumes, sera un vaste sujet de réflexions sur la destinée humaine. Que de systèmes long-tems en crédit qui ont fait place à des systèmes tout contraires, accueillis avec la même confiance et le même enthousiasme ! Que de méthodes discréditées depuis des siècles ont été tirées de l'oubli pour reparaître avec tout l'éclat et le succès de la nouveauté ! Tel homme, mort victime d'un système en médecine, aurait guéri sous le règne d'un système opposé. Quelques mois, quelques jours plus tôt ou plus tard, décident du sort de plusieurs milliers de malades.

Si tous les individus qui depuis Hippocrate ont eu la même maladie, une fluxion de poitrine, par exemple, soulevaient la terre qui les couvre et s'interrogeaient mutuellement sur le traitement qu'ils ont subi dans cette maladie, il pourrait s'établir entr'eux un dialogue curieux. Je suis mort, dirait l'un, faute d'une saignée ; et moi, répondrait l'autre, j'ai été sauvé parce qu'on ne saignait plus de mon tems. Ah! que j'ai joué de malheur ! ajouterait un troisième, on était revenu à la saignée à l'époque de ma maladie ; mais un vieux médecin s'est opiniâtré à me traiter d'après le système à la mode dans sa jeunesse, et il m'a tué.

Au reste, depuis Brown, on pourrait trouver beaucoup de systèmes opposés en médecine : par exemple, aujourd'hui un docteur vient de faire un livre pour prouver que

la *syphilis* n'existe pas. Il ressemble au sceptique Carnéade qui niait le mouvement. On marcha devant ce sophiste pour lui prouver que le mouvement existait. Nous avons beaucoup de belles dames en France qui pourraient combattre, *ex professo*, le système de notre docteur, avec le plus dangereux succès.

— *Le Joujou des jolies Femmes*. Quel est ce joujou? Est-ce un diable, un petit chien, un cachemire, etc? C'est un *Almanach chantant et amusant pour la présente année* (c'est-à-dire, l'année 1813).

Ce Joujou est tiré à 3000 exemplaires. Si chaque femme qui se croit jolie veut se le procurer, la fortune du libraire est faite. Il n'aura pas besoin de recourir aux petits subterfuges usités en librairie pour faire paraître des 2e, 3e, 4e. éditions d'ouvrages qui sont restés souvent dans la poussière des magasins. *Le Véritable Almanach de Liége*, qu'on tire pourtant à 25,000 exemplaires, n'aurait qu'un bien petit succès en comparaison du *Joujou des jolies Femmes*.

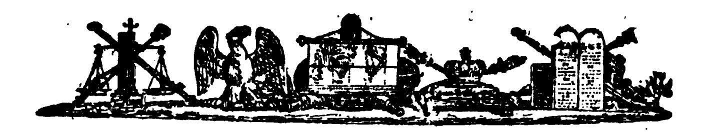
Nous devons au surplus annoncer au public qu'il jouira d'une immense quantité d'almanachs chantans et amusans, pour l'année 1813. Les titres en sont généralement choisis avec beaucoup de soin et de délicatesse.

— M. M**, qui a sans doute beaucoup à se plaindre des journalistes, s'était imaginé qu'il pourrait faire avec eux *la petite guerre* dans l'article *Chronique de Paris* du Mercure de France : mais les rédacteurs de ce journal rejetèrent tout ce qui leur parut, dans les articles qu'il leur adressa, ou trop injurieux, ou peu décent. M. M** n'a voulu rien perdre des précieux matériaux qu'il avait rassemblés. Il vient de publier les articles admis, ceux qui avaient été refusés; et il y a joint quelques articles nouveaux de même ton et de même force. Tout cela forme une brochure de 190 pages, qu'il a intitulée : *Chronique de Paris ou le Spectateur moderne*. Elle se vend chez l'auteur même, rue Cerutti, n° 2, et ne coûte que 4 francs. Pour cette modique somme, les amateurs pourront se procurer 50 pages qu'ils ont déjà lues dans le Mercure (c'est parce qu'il a fourni 50 pages à cette feuille que M. M** prend, sur le frontispice de sa brochure, le titre d'*ex-collaborateur du Mercure*); ils auront de plus 130 pages toutes neuves, remplies d'observations très-importantes sur M. Deghen, sur un poëte qui vend, dans les rues de Paris, de mauvais acrostiches, etc. etc.

Ce sont sans doute ces 130 pages, excessivement piquantes, que M. M** présente comme des modèles aux rédacteurs de tous les journaux, dont il s'est établi le juge souverain.

M. M** ne se contentera pas de donner cette première leçon aux journalistes. Il compte publier *un ouvrage spécialement consacré à faire connaître le* POUR ET LE CONTRE DES NOUVEAUTÉS *littéraires et des critiques dont elles sont l'objet*..... Il déclare *qu'il n'aime pas les* ANERIES DES MAÎTRES ALIBORONS MODERNES, *mais qu'il estime beaucoup les bons articles littéraires par-tout où il les trouve.* — Au reste, *il n'écrira jamais le* CONTRAIRE DE SA PENSÉE, *quand tous les journaux et même l'Académie en corps seraient contre lui.* — Tout ceci est pris textuellement dans la *profession de foi* qu'il a imprimée en tête de sa brochure.

Quoique l'ingrat M. M** ait un peu insulté le Mercure où l'on avait bien voulu recevoir 50 pages de sa façon, les rédacteurs m'ont permis d'annoncer son entreprise, dans la *Revue*, qui désormais remplacera la *Chronique*, et dont la rédaction m'a été confiée. Je déclare donc que je regarde l'entreprise de M. M** comme une des plus belles, des plus importantes, des plus utiles que jamais homme de lettres ait pu concevoir. Je crois qu'elle ne peut être mieux exécutée que par un littérateur profond, aussi juste qu'impartial, et qui sans doute a donné des preuves de sa supériorité dans l'art de la critique..... Que M. M** se garde bien de croire que *j'écris ici le* CONTRAIRE DE MA PENSÉE !..... Il voit que je commence déjà par m'approprier les beautés de son style. H. D.



POLITIQUE.

Le 24e Bulletin de la Grande-Armée est ainsi conçu.

Moscou, le 14 octobre 1812.

Le général baron Delzons s'est porté sur Dmitrow. Le roi de Naples est à l'avant-garde sur la Nara, en présence de l'ennemi qui est occupé à refaire son armée, en la complétant par des milices.

Le tems est encore beau. La première neige est tombée hier. Dans vingt jours il faudra être en quartiers d'hiver.

Les forces que la Russie avait en Moldavie ont rejoint le général Tormazow. Celles de Finlande ont débarqué à Riga. Elles sont sorties et ont attaqué le 10e corps. Elles ont été battues; 3000 hommes ont été faits prisonniers. On n'a pas encore la relation officielle de ce brillant combat qui fait tant d'honneur au général d'Yorck.

Tous nos blessés sont évacués sur Smolensk, Minsk et Mohilow. Un grand nombre sont rétablis et ont rejoint leurs corps.

Beaucoup de correspondances particulières entre Saint-Pétersbourg et Moscou font bien connaître la situation de cet empire. Le projet d'incendier Moscou ayant été tenu secret, la plupart des seigneurs et des particuliers n'avaient rien enlevé.

Les ingénieurs ont levé le plan de la ville, en marquant les maisons qui ont été sauvées de l'incendie. Il résulte que l'on n'est parvenu à sauver du feu que la dixième partie de la ville. Les neuf dixièmes n'existent plus.

A ce Bulletin se trouvent annexés diverses pièces et des rapports dont nous nous bornerons à donner le sommaire.

La première est une lettre de M. de Markoff, commandant la milice de Moscou, au comte de Rastopchin; elle est antérieure à la bataille de la Moskwa, et ne parle que des préparatifs faits au quartier-général russe pour cette bataille, et de l'espoir auquel on s'y livre. « Je vous manderai si elle a lieu, dit M. de Marcoff; cela dépend absolument de Napoléon. Nous attendons qu'il nous attaque. » Le 7 septembre, au matin, les Russes ne doutaient plus que l'Empereur ne voulût les attaquer. Quelques heures après, ils expédiaient imprudemment des courriers avec la nouvelle de leur victoire. A quatre heures ils étaient battus et marchaient précipitamment en retraite. Voilà le commentaire dont il nous est permis d'accompagner la lettre de M de Marcoff. La seconde partie de cette lettre contient des inculpations contre M. Barclay de Tolli,

et fait connaître la mésintelligence qui règne entre lui et le général en chef Kutusow.

La seconde pièce est une lettre adressée par le comte de Rastopchin à l'empereur Alexandre. Elle remonte à la date de décembre 1806, et elle est curieuse en ce qu'elle dévoile de quels conseils le cabinet russe est depuis longtems entouré, et à quelles suggestions il se livre.

Sire, le serment que j'ai prêté à V. M. lui garantit ma fidélité. Je remplis le devoir d'un chrétien, d'un sujet fidèle, en exposant à V. M. I. des considérations qui m'ont été suggérées par les circonstances présentes, la connaissance des hommes, et le zèle qui m'anime pour la gloire de la patrie et la conservation de la noblesse que V. M. elle-même a jugée être le seul appui du trône. Cet illustre corps, animé de l'esprit des *Pojarsky* et des *Minine*, sacrifie tout pour la patrie et s'enorgueillit de porter le nom russe. La milice étant formée, opposera une barrière insurmontable à l'ennemi du monde, et mettra fin à son désir d'entrer dans un pays protégé par Dieu, et que le pied d'aucun ennemi n'a osé fouler depuis cent ans.

Mais toutes ces mesures, tous ces armemens inouïs jusqu'à présent, s'évanouiront en un clin-d'œil, si le désir d'acquérir la prétendue liberté soulève le peuple pour la ruine des nobles, seul but de la populace dans tous les troubles et dans toutes les révolutions : cette classe d'hommes se livrerait aujourd'hui d'autant plus facilement à des excès, qu'elle a l'exemple des Français, et qu'elle y est préparée par ces funestes lumières, dont les conséquences inévitables sont la destruction des lois et des souverains.

Les mesures prises pour renvoyer les étrangers de l'Empire n'ont produit que du mal; car, de quarante personnes, une, à peine, s'est décidée à quitter un pays où tout étranger trouve considération et fortune. Si les Français ont prêté le serment de naturalisation, c'est par crainte et par avidité, et sans apporter aucun changement à leur manière de voir qui les porte à nuire à la Russie; ce qui est prouvé par leurs insinuations dans les corporations, qui n'attendent que Napoléon pour être libres. Sire, purifiez la Russie, et ne gardant que les prêtres, ordonnez de renvoyer au-delà des frontières une foule de scélérats dont la funeste influence corrompt l'âme et l'esprit de vos sujets égarés.

Mon devoir, mon serment, ma conscience, m'ordonnent de remplir une tâche sacrée en exposant à vos yeux la vérité telle que je vous l'ai présentée dans un tems où votre cœur rendait justice à mon sincère attachement.

Je vous conjure donc, Sire, au nom du Très-Haut, de songer au passé et au présent, à la trahison de Stopanoff, à la disposition des esprits, aux philosophes, aux Martinistes, et à l'élection d'un chef de la milice de Moscou. Paraissez pour quelques jours dans cette capitale, et que votre présence fasse renaître dans les cœurs cet amour presqu'éteint par les dissentions, l'oubli des lois et le mépris du ministère !

Je suis avec le plus profond respect,

Sire, de V. M. I.,

Le soumis et fidèle sujet, comte THÉODORE RASTOPCHIN.

Les autres pièces se composent de la correspondance du mécanicien Leppich, charlatan qui paraît avoir été chargé de la fabrication de l'aérostat infernal, c'est-à-dire, des matériaux incendiaires qui ont opéré la destruction de Moscou.

Viennent ensuite les rapports adressés au prince major-général sur les combats de Smolensk et sur la bataille de la Moskwa, par le maréchal duc d'Elchingen, le maréchal prince d'Eckmull, S. M. le roi de Naples, le prince vice-roi et le prince Poniatowski. Nous ne suivrons pas dans ces relations les mouvemens de tactique qu'ils indiquent avec autant d'exactitude que de clarté; ces détails se refusent à l'analyse; nous recueillerons seulement, comme de la bouche de ces illustres capitaines, les témoignages honorables qu'ils rendent à la conduite des officiers-généraux, officiers supérieurs, officiers et soldats de toutes armes! Nous citerons quelques traits.

A Krasnoi, dit le duc d'Elchingen, le 24e d'infanterie légère a attaqué avec une admirable audace; la cavalerie légère a fait sur l'infanterie russe plus de 40 charges; l'ennemi opposait une force inerte, une masse impénétrable, un feu très-vif, mais mal dirigé. A Smolensk, un bataillon du 46e régiment a attaqué 4000 hommes retranchés, couverts par 60 bouches à feu; c'est, dit le même duc, le fait d'armes le plus valeureux que j'ai vu depuis que je fais la guerre. Le prince d'Eckmull parle de la résolution du 127e qui voyait le feu pour la première fois, et sollicite un aigle pour prix et garant de la bravoure de ces conscrits déjà vieux soldats. C'est le 13e régiment léger, conduit par le général Dalton, qui a emporté le principal plateau de défense de Smolensk. Le général Friant a été dans cette occasion atteint d'une balle morte. Ce général, et les généraux Morand et Gudin, mort depuis à Valontina, ont soutenu dans cette occasion leur haute réputation.

Le duc d'Elchingen décrit l'affaire terrible de Valontina, que le bulletin où elle est mentionnée, a signalée comme un des beaux faits d'armes de la guerre. Les divisions Gudin et Razout, soutenues par celles Leduc et Marchand, ont été chargées de l'attaque de la position où l'ennemi a voulu obstinément arrêter son mouvement de retraite. L'attaque et la défense ont été terribles. Barclay de Tolly y commandait; il a eu la moitié de son armée engagée; dans le plus fort du combat, il n'y a eu que deux divisions françaises engagées.

Le roi de Naples paye un juste tribut à la mémoire des généraux Caulincourt et Montbrun, tués sous ses yeux à la bataille de la Moskwa; il nomme avec une haute distinction les généraux Bruyères, Latour-Maubourg, Saint-Germain, Nansouty, Dufour, Wathier, Grouchy, La Houssaye, et nombre d'officiers d'état-major; parmi ces derniers il faut remarquer le lieutenant Pérignon, qui dévoré par la fièvre, répond au roi qui le presse de se retirer : *Sire, je demande à Votre Majesté de rester auprès d'elle; on n'est point malade un jour de bataille.*

Le prince vice-roi dans sa relation nomme particulièrement les généraux Morand, Gérard, Goyon, Broussier, Delzons, Ornano, Grouchy.

Le prince Poniatowski rend compte de la part qu'ont prise à cette mémorable bataille le corps polonais et le 5e corps de la Grande-Armée. Il cite particulièrement le général Sébastiani, comme l'ayant autant aidé par ses conseils que par sa vigoureuse manière d'agir dans l'exécution.

Les journaux anglais nous font connaître et donnent beaucoup d'importance aux mouvemens des troupes russes vers Kalouga, aux renforts qu'elles reçoivent, aux levées qui s'opèrent; cependant ils sont forcés de publier l'ORDRE IMPÉRIAL suivant, donné en forme d'avis à Pétersbourg, le 20 septembre. Cet ordre donne des notions plus certaines que toutes les lettres des correspondans que les Anglais ont en Russie, à commencer par leur ambassadeur.

Extrait de la Gazette de Pétersbourg, du 20 septembre.

AVIS AU PUBLIC. — ORDRE IMPÉRIAL.

« Plusieurs mesures ont été adoptées à Pétersbourg pour emporter de cette ville les objets nécessaires. Ceci ne doit nullement être attribué à la crainte de voir en danger la métropole. L'ennemi ne peut se porter sur cette ville; et lorsque les levées actuelles de troupes seront arrivées, il ne pourra probablement pas se maintenir dans sa position. A l'égard de la route de Moscou, nous convenons qu'elle est occupée par l'ennemi, mais à peu de distance; et le général en chef observe tous ses mouvemens; il ne peut marcher sur cette ville, ni détacher une partie considérable de ses forces. D'après toutes ces circonstances, il est évident que cette ville n'est menacée d'aucun danger. Quant à la transportation des effets, ainsi qu'il est dit ci-dessus, elle se fait par pure précaution, avant que les rivières soient prises.

Le moment actuel n'offre aucun danger. Cependant nous pécherions contre Dieu, si nous prenions sur nous de décider des événemens à venir qui sont connus à lui seul. Nous avons, de notre côté, tout l'espoir d'empêcher l'ennemi, nonobstant qu'il ait pénétré dans l'intérieur de la Russie. Néanmoins, les mesures dictées par la prudence ne doivent pas exciter la crainte ni inspirer le découragement. Ces mesures sont prises pour la sûreté, et seulement pour prévenir tout danger qui pourrait menacer cette ville. Le gouvernement, en faisant publier cet avis à temps, et ayant déjà débarrassé la ville de tous les effets les plus difficiles à être transportés, a facilité les moyens de transporter ce que les habitans voudront emporter dans l'intérieur, avec un meilleur ordre et sans confusion. »

Voici sur l'état où la résistance de Burgos a mis les affaires d'Espagne, les réflexions des mêmes journaux anglais; le lecteur nous permettra de nous féliciter d'avoir constamment établi cette opinion, que lord Wellington abandonnant ses lignes, faisant une guerre offensive, se hasardant dans l'intérieur de l'Espagne, menaçant à-la-fois plusieurs points, compromettait sa sûreté, et les résultats de l'avantage de Salamanque. Les réflexions des Anglais justifient les nôtres, et l'événement est venu à l'appui.

« Outre la perte que nous avons déjà éprouvée devant Burgos, dit l'*Alfred*, perte qui, en tués et blessés, offre un total qui surpasse la force de la garnison, nous regrettons vivement qu'on laisse ainsi à l'armée du Nord le tems de se réorganiser et d'agir offensivement de nouveau. Lord Wellington paraît n'avoir pas reçu des renseignemens assez exacts sur la marche annoncée des renforts venant de France. Cependant, quand bien même on n'aurait pas ajouté aux forces physiques et numériques de cette armée, la concentration des forces françaises qui sont dans le nord de l'Espagne peut la mettre à même de s'opposer avec vigueur à la marche de l'armée alliée dans un pays qui offre tant de positions favorables à la défense. En admettant donc comme bien certain que la garnison de Burgos n'excède pas 2000 hommes, il est évident que lord Wellington aurait regardé comme suffisant le blocus de cette place, et continué de poursuivre l'ennemi, si des motifs d'une haute importance, et notamment les mouvemens de l'armée du midi, ne se fussent opposés à un tel plan d'opération. Comptant sur des renforts d'Angleterre, lord Wellington aura pu croire qu'il était imprudent de s'avancer avant leur

arrivée ; mais le siége de Burgos l'a malheureusement déjà privé des services de plus de 2000 hommes, nombre avoué, et chaque jour, perdu devant cette place, contribue à rendre les Français plus capables de résistance : lord Wellington, dans la position difficile où il s'est mis en marchant du nord au midi, et en revenant promptement du midi au nord, n'a donc que le choix des difficultés ; et personne ne s'aviserait de douter que sa détermination quelconque ne soit dictée par la réserve la plus convenable, et par le sentiment vrai de sa situation. »

Sur un autre point, des plaintes non moins fondées sont exprimées par un officier anglais renfermé dans Alicante, sous les ordres du général Maitland. Sa lettre est en date du 16 septembre.

« Je vous ai informé, dit-il, de la lenteur avec laquelle on nous a embarqués à Majorque ; maintenant je vais vous parler de nos opérations. Nous partîmes d'abord sur la côte de Catalogne, où l'amiral nous a empêchés *d'attaquer un moulin bien fortifié*, en nous prouvant, par les calculs les plus prudens, que cette attaque d'un moulin nous coûterait 5 à 600 hommes ; ensuite, qu'on ne pourrait pas s'y établir ; en troisième lieu, qu'après cette tentative importante pour la délivrance de la Catalogne, but annoncé de l'expédition, il faudrait se rembarquer. Nous remîmes donc à la voile, et nous arrivâmes ici : nous y avons d'abord perdu cinq jours à nous reconnaître, et à reconnaître le pays ; puis on nous a fait marcher vers Monforte, mais avec une telle célérité, que nous avons mis huit grandes heures à faire un trajet qui est au plus de 12 milles. Nous sommes restés dans cette place pendant deux jours. Le général trouva alors prudent de revenir à Alicante, laissant le front de son armée couvert par environ 200 hommes de cavalerie. L'ennemi occupait les villes voisines, et il levait des contributions et des vivres. Plusieurs de nos postes ont été enlevés en se retirant. Je ne pense pas qu'il entre dans le plan de Suchet de se porter sur cette ville ; probablement il enverra une ou deux de ses divisions pour nous y renfermer et nous affamer, attendu qu'il paraît certain que notre général ne veut rien tenter ; pendant ce tems l'armée de Suchet et celles du roi réunies s'organisent, et on nous annonce l'arrivée de celle d'Andalousie : il me semble cependant qu'il eût été possible d'agir autrement, et de faire beaucoup de mal à l'armée du centre pendant sa marche, si on eût agi avec vigueur

La dernière dépêche publiée est du général Souham, commandant par interim l'armée de Portugal; il annonce que l'armée anglaise se retire par Aranda, Valladolid, Palencia, laissant ses malades dans les hôpitaux; qu'il va la suivre et qu'il espère lui faire beaucoup de mal dans sa retraite. Des avis particuliers ajoutent qu'à son entrée à Burgos, l'armée a comblé de marques d'honneur et de satisfaction la brave garnison du château et son digne commandant. S....

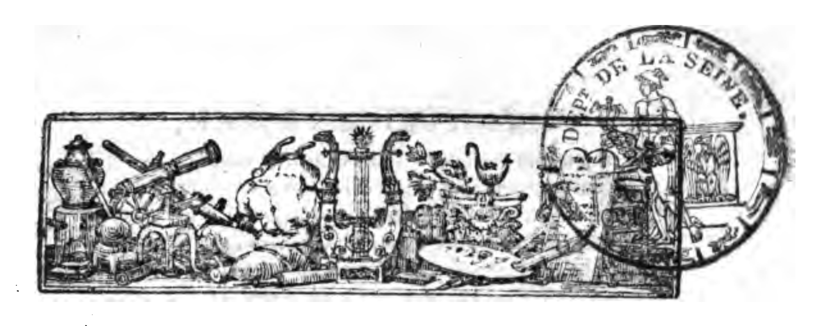
ANNONCES.

Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'Empire de Russie; par M. Damaze de Raymond, ancien chargé d'affaires près la république de Raguse, membre du collége électoral du département de Lot-et-Garonne, et de la société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. Deux vol. in-8° d'environ 1200 pages, ornés de 4 cartes; carte générale de la Russie, par M. Lapie; carte de la route de Berlin à Pétersbourg; plan de Pétersbourg; plan de Moscou. Prix, 15 fr. et 18 fr. 50 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Œuvres complètes de madame de Fontaines. (Contenant la Comtesse de Savoie, Histoire d'Aménophis.) Nouvelle édition, revue, corrigée et précédée d'une Notice littéraire. Un vol. grand in-18, beau papier. Prix, 1 fr. 80 c. Chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n° 80.

MUSIQUE. — *La Berceuse*, fantaisie et variations, pour le piano-forté; par Mme Beaucé, née Porro. Prix, 4 fr. 50 c. Chez Beaucé, libraire, rue J.-J. Rousseau, n° 14.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DXCI. — *Samedi 14 Novembre 1812.*

POÉSIE.

ÉPITRE A MON AMI G***.

QUAND parfois un docteur désenfle un hydropique,
Remet sur ses deux pieds un vieil apoplectique,
D'un corps presqu'épuisé raffermit les ressorts,
Ou d'une fièvre ardente apaise les transports,
J'applaudis aux succès du moderne Esculape
Et fais mon compliment à celui qui réchappe;
Mais pour un qu'on arrache aux portes du trépas,
Pour un que l'art guérit, combien n'en est-il pas
Qui saignés et purgés au gré de l'ordonnance
Vont maudire aux enfers la médicale engeance?

Ah! de la faculté si les doctes suppôts,
Qui mettent leur science à traiter tous les maux,
Savaient nous préserver des tristes maladies,
Leur art, dont on s'égaie en tant de comédies,
Au lieu d'être l'objet de brocards éternels,
Eût par toute la terre obtenu des autels.

Ce que je dis, G***, des docteurs galéniques,
Aux docteurs en morale aisément tu l'appliques:

T

Contre les passions une fois dans leur cours
Que peuvent leurs traités et leurs sages discours?
En vain à la luxure ils déclarent la guerre,
Flétrissent l'avarice et tancent la colère,
Peignent l'ambition livrée à ses tourmens,
Et sur la vanité lancent des traits mordans;
Damon qui sait par cœur les quatre Evangélistes,
Qui dans son cabinet a tous les moralistes,
Qui les met au-dessus du reste des auteurs
Et soutient que Voltaire a corrompu les mœurs,
Vient-il à découvrir une gente grisette,
Aussitôt il s'enflamme et bourse en main la guette.
Sa jeune Danaé, dans ces premiers momens,
Reçoit sermens, bijoux, meubles, ajustemens;
Rien ne coûte à l'ardeur qui lui tourne la tête;
Mais cette ardeur se passe, et las de sa conquête
Notre moraliseur recommence à chercher
Quelque tendron facile à faire trébucher.

Gercourt trouve Harpagon un fort vilain modèle;
Il rit quand il le voit souffler une chandelle;
Cependant Gercourt prête à trois pour cent par mois,
Et chez lui, sous la clef, tient le pain et le bois.

Dorlis, qu'un sot orgueil jette dans les bassesses,
Qui ne rêve qu'honneurs, dignités et richesses,
Qui fatigue les grands de son ambition,
Dorlis vante partout sa modération;
Dévoré de soucis, mon homme cite Horace,
Et dit qu'en philosophe il se tient à sa place.

Dans vingt autres portraits je pourrais faire voir
Sur nos penchans formés les leçons sans pouvoir.
Ce n'est pas lorsqu'un chêne, orgueilleux de son faîte,
Durci par les hivers résiste à la tempête,
Et qu'une écorce épaisse arme son tronc noueux,
Qu'on le peut redresser s'il est défectueux.
On ne corrige pas un ingrat, un avare;
Le mélodrame seul jouit du droit bizarre
De nous représenter des cruels, des brigands,
Qui prêchés comme il faut deviennent bienfaisans.

Cependant des auteurs enflés de leur faconde,
Se croyant appelés à réformer le monde,

Prétendent de nos jours, en dépit du bon sens,
Convertir les fripons par des raisonnemens.
Le vulgaire ébloui prend pour de la morale
Les traits sentencieux que leur faux zèle étale ;
Souvent il applaudit ce qu'il ne comprend pas,
Tandis que l'homme instruit, méprisant leur fatras,
Ne traite ces docteurs que comme des sophistes.
Qu'ils sont loin, cher G***, de nos vrais moralistes ;
La Bruyère, Boileau, Le Sage, Poquelin !
De leurs charmans écrits étudions la fin :
Les voit-on, s'arrogeant les saints droits de la chaire,
Vouloir des vicieux changer le caractère,
Rendre modeste un fat, honnête un procureur,
Ou faire d'un bigot un homme sans aigreur ?
Non, mais du cœur humain observateurs habiles,
Ils en ont pénétré les détours difficiles ;
Ils savent avec art dans de vivans portraits
De l'homme mettre en jeu les mobiles secrets,
Dévoiler ses travers, ses mœurs, ses petitesses,
Et tout ce que son cœur renferme de faiblesses.
Sur ces divers objets, pour plaire en instruisant,
Leur esprit enjoué répand un sel plaisant ;
Le vice en vain se masque ; atteint par leur férule,
Il paraît odieux et même ridicule.
Avec quel naturel leurs tableaux enchanteurs
De la scène du monde offrent tous les acteurs !
D'ineffaçables traits d'abord les font connaître :
Agissent-ils ? Voyez au milieu d'eux paraître
Les fripons exploitant avec dextérité
L'inépuisable fond de notre vanité,
Prospérant par l'audace et par la flatterie,
Et sur nos passions fondant leur industrie.
Brillans de vérité, de semblables écrits,
Chefs-d'œuvre de morale aux yeux des bons esprits,
De la société donnant la connaissance,
Hâtent les fruits du tems et de l'expérience.
Ces guides excellens, pour nous bien diriger,
Des faiblesses d'autrui nous montrent le danger :
Je vois le vaniteux que le flatteur caresse,
Le dévot dont Tartuffe absorbe la tendresse,
La coquette qui pille un galant Turcaret,
Et que plume à son tour un adroit freluquet ;

Partout des intrigans, des dupes, des surprises,
Et des prétentions source de nos sottises.

Les mœurs ont beau changer, l'homme ne change pas;
Il sera dans mille ans tel qu'il est dans Gil-Blas.
En tout tems on verra des docteurs à systêmes,
Des parvenus altiers, des auteurs pleins d'eux-mêmes,
Des administrateurs pillant les hôpitaux,
Des femmes sans honneur, des fats, des amis faux,
Des trahisons de cour, des tripots de coulisses,
En un mot les défauts, les sottises, les vices,
Que d'une habile main Le Sage sut tracer,
Mais que loin de la France il eut soin de placer.

Ce sont là des leçons propres à nous instruire;
Quant aux discours guindés que la morale inspire
A ** à ** laissons les pour regal,
A ceux aux yeux de qui Molière est immoral,
Despréaux sans chaleur, Racine sans génie,
Et qui dans *** vont chercher l'harmonie.

E. V.

ODE CONTRE LES ENNEMIS DE LEBRUN.

Lorsque le fils de Calliope
Préludait sur la lyre à ses accords touchans,
Les monstres, élancés des hauteurs du Rhodope,
Prêtaient l'oreille à ses accens.

Des Dieux accusant l'injustice,
Il raconte au désert ses pieuses douleurs.
Sa voix en sons plaintifs redemande Eurydice,
Et le lion verse des pleurs.

Sa fureur s'est évanouie :
Calme, près du poëte, enchaîné par sa voix,
Il s'abreuve à longs traits au torrent d'harmonie
Qui roule immense sous ses doigts.

Pour entendre son chant lyrique,
Le Rhodope a baissé son front majestueux,
Et du chêne sacré la feuille prophétique
A couronné le fils des Dieux.

Un monstre seul est insensible.
Ce monstre que Mégère a nourri dans ses bras,
L'inexorable Haine, aux pleurs inaccessible,
Orphée! a juré ton trépas.

Jadis, par tes plaintes touchantes,
Tu désarmas l'Erèbe, et Cerbère et Pluton:
Tout l'enfer tressaillit; mais le cœur des Bacchantes
Est moins sensible qu'Alecton.

Où courez-vous, troupe inhumaine?
Les poisons de Bacchus embrâsent votre sein.
Je vois le fer, je vois le flambeau de la Haine
Etinceler dans votre main.

O toi que leur fureur menace,
Echappe à leur vengeance, interromps tes accords,
Fuis, ou précipité des rochers de la Thrace
Tu vas descendre chez les morts.

Grands dieux! déjà son sang ruisselle,
Son sein est déchiré, ses flancs sont entr'ouverts.
Son front pâlit, il meurt; mais son ame immortelle
Rejoint Eurydice aux enfers.

O France! ainsi j'ai vu l'Envie
Déchirer ton Orphée, insulter à ses chants,
Dans les bras de la Gloire empoisonner sa vie,
Que respectait la faux du Tems.

La tombe ne peut le défendre:
Le monstre l'y poursuit, armé de son flambeau.
Là, d'un pied sacrilége il outrage la cendre
Que la Mort confie au tombeau.

Dis-nous, implacable furie,
Que peuvent contre lui tes efforts odieux?
Sa dépouille est à toi, mais non pas son Génie:
Il s'est élancé dans les cieux.

Pour ton supplice et sa vengeance,
C'est là que le front ceint de lauriers radieux,
D'une immense lumière il inonde la France,
Assis à la table des Dieux.

Cependant, ô lyre chérie,
Pour tribut à son ombre apporte tes douleurs.
Le tombeau d'un grand homme est souillé par l'envie :
Tu dois le laver de tes pleurs.

La nuit me prête ses ténèbres.
Tandis que tout se tait, et se livre au sommeil,
Triste, je marche seul sur ces couches funèbres
Où l'on ignore le réveil.

Lebrun! voilà ton noble asyle!
Ici la mort te venge, et te rend immortel.
Devant toi prosterné, je demeure immobile :
Ta tombe me semble un autel.

Semblable à l'éternelle flamme
Qu'allumaient pour Vesta des soins religieux,
Sur l'autel de la Mort je vois brûler ton ame,
Et je m'embrâse de ses feux.

Je vois des sphères éternelles
Descendre le *Vengeur* et ses mille guerriers.
A tes mânes émus leurs ombres fraternelles
Offrent des moissons de lauriers.

Le bronze a salué la terre
Où dort de la valeur le chantre harmonieux ;
La voix d'une autre Argo, rivale du tonnerre,
Fait gronder l'abyme des cieux.

« Ecoute mes chants de victoire ;
» Reconnais mes guerriers morts au champ de l'honneur ;
» Du gouffre où pour jamais s'abymait leur mémoire,
» Pindare a sauvé le *Vengeur*.

» Aux sons de ta lyre brillante,
» D'un Neptune inconnu j'ai traversé les flots,
» Et suivant de Jason la nef étincelante,
» Le ciel a reçu mes héros.

» Accepte sur la rive sombre
» Ces lauriers dont ta main couronna mes héros :
» Tu me donnas la gloire ; accompagne mon ombre
» Au sein de l'éternel repos.

» Jadis sur les gouffres de l'onde
» Tu peignis ce Génois (*), triomphateur des mers,
» Quand d'une main hardie il recula le monde ;
» Règne avec lui sur l'univers.

» Fermez-vous, lèvres criminelles,
» Qui versiez sur Lebrun l'injure et le mépris.
» La Gloire désormais de ses brillantes ailes
» Couvre et protége ses débris. »

A ces mots déployant ses voiles,
Le navire remonte, et tonne au haut des cieux,
Où, superbe, il s'assied sur le front des étoiles,
Grâce au génie audacieux.

J. M. BERNARD.

A M. FOURIER, *préfet du département de l'Isère, auteur de la préface historique de l'ouvrage sur l'Egypte, en lui présentant un de mes opuscules.*

LE Nil vous a vu sur sa rive,
Chercher la vérité craintive
Que cachaient des voiles jaloux.
Fier conquérant de l'immortelle,
Vous la ramenez parmi nous.
Chargé d'une moisson plus belle
Que l'or périlleux dont Jason
Ravit l'opulente toison,
Achevez votre heureux voyage (1);
Menez au port la vérité;
La lointaine postérité
Attend ce présent de notre âge.
Tandis que des vents secondé,
Vous lui léguez ce beau partage,
Sur qui son bonheur est fondé,
De mes vers recevez l'hommage.
Mais gardez-vous dans vos succès
De détourner sur mes essais

(*) Les Conquêtes de l'homme sur la nature, liv. V, ode 18.

(1) Il n'a paru encore que la première livraison du grand ouvrage sur l'Egypte.

Des instans dont la gloire est fière :
Je ne dessers point ses autels,
Et vous leur êtes nécessaire ;
Je cultive une fleur légère,
Et vous des lauriers immortels.

DALBAN.

ÉNIGME.

CHARMER est mon destin : jadis dans leur ivresse
On a vu mille amans se presser sur mes pas ;
Aristide et Caton, vantés pour leur sagesse,
N'auraient pu résister à mes divins appas.
Mon règne dure encore : au sein d'un vaste empire,
Tout le monde à présent m'applaudit et m'admire,
Et lorsque je parais, j'ai l'art, comme autrefois,
D'enchanter les guerriers, les princes et les rois.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE

JE suis pour les humains un objet très-utile,
Lecteur, et chaque jour ces êtres dédaigneux
Osent me comparer le plus bête d'entre eux.
Nous fûmes cependant formés du même argile :
Ainsi donc je pourrais, malgré leur vanité,
Revendiquer les droits de notre parenté.
Ma tête à bas, la scène change ;
Par une révolution
Qui doit paraître fort étrange,
J'offre à ton admiration
D'un état policé la plus parfaite image ;
L'art de mes habitans sert à guider tes pas,
Il donne de l'éclat aux fêtes, aux repas ;
Jadis certain produit extrait de leur ouvrage,
D'un jeune prince hébreu, connu par son courage,
Sans le secours du peuple eût causé le trépas.

Par le même.

CHARADE.

Le sage a dit que tout est vanité.
Jamais tel titre ou telle dignité,
Si des vertus il n'est la récompense,
S'il n'est le prix de la vaillance,
Ou d'offices rendus à la société,
N'eût dû, pour l'homme bréveté,
Valoir sur ses égaux la moindre préférence,
Moins encor lui donner de la fatuité.
Tout honneur qui n'est mérité,
Tout ce qui contredit la raison, l'équité,
Ne peut être qu'orgueil, erreur, inconséquence;
Et c'est de là que viennent tant d'abus.
De cette vérité la preuve est non douteuse.

Dans une famille nombreuse,
De noir; de brun, de roux, de gris, de blanc vêtus,
Que l'on vit autrefois et que l'on ne voit plus;
Où chacun d'eux faisait le beau serment d'instruire,
D'édifier, prêcher, chanter, écrire,
Deux ou trois fils aînés (soit dit sans penser mal)
Dédaignant le prénom vénéré, social
Qu'on doit aux mots si doux, ou de *père*, ou de *frère*,
Ont usurpé pour eux seuls mon premier,
(Qui latin ou français en effet est altier,)
Qu'apparemment ils ont cru nécessaire,
Pour n'être confondus avec tous leurs cadets,
Moins riches, il est vrai, mais tout aussi parfaits,
Ou du moins pouvant l'être, en vertus, en science.
Sans doute on ne croira jamais
Que les titres ou l'opulence
Soient des moyens par excellence,
Sans lesquels vers le bien on ne fait de progrès.
Permettez maintenant que je cite un adage
Qui dit: *Ne vous fiez pas trop à la couleur.*
On le lit sur chaque visage
Qui plus ou moins naïf, plus ou moins séducteur,
Dissimule ou trahit son esprit ou son cœur.
D'après cela réglez votre conduite,

Puisque mon dernier est, souvenez-vous en bien,
Le miroir de l'homme de bien,
Ou le masque de l'hypocrite ;
Car, pour connaître l'homme et juger son mérite,
Croyez-en peu ses yeux, sa voix et son maintien.
Cette vérité-là ne peut être trop dite.

Pour trouver mon entier indiquons un moyen.
Je le dois, il est tems. Vous serez à votre aise
En apprenant qu'il est au pays bien connu,
Qu'on dit de *fine fleur*, où, parfois, l'air *se pèse* ;
Du moins certain conteur ainsi l'a prétendu.
Or, il advint que, dans cette contrée,
Un quidam se rendit coupable d'un méfait
Qui de la justice offensée
Dut exciter le zèle et devenir l'objet.
La chose étant bien avérée,
Il fut saisi, jugé, puis amené chez moi,
Pour y subir le sort que lui devait la loi.
Lorsque la justice est sévère, prompte, leste,
L'ordre en est mieux et plus tôt rétabli.
Le quidam arrivant une heure avant midi,
Midi, précisément, fut son heure funeste ;
Et c'est de là qu'avec humeur,
(On lui pardonne) il dit : Oh ! *ville de malheur !*
Dès lors on me donna ce surnom qui me reste.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

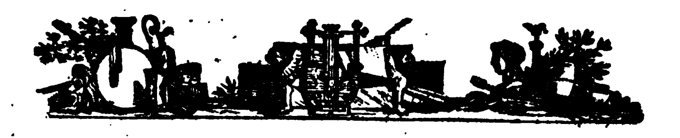
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *les Dents.*

Celui de l'Enigme est *Gris*, dans leqnel on trouve : *ris*, formant les trois cinquièmes du mot Paris.

Celui de la Charade est *Sinon.*



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Œuvres du comte Antoine Hamilton, nouvelle édition, ornée de 12 belles gravures, 3 vol. in-8°, et un demi-volume contenant la *suite des Facardins et de Zéneyde;* par M. de Lévis, auteur des *Voyages de Kang-Hi* et des *Maximes et réflexions morales et politiques.* — Prix, 30 fr. — La suite, par M. de Lévis, se vend aussi séparément 3 fr. 50 cent. — A Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Voici un nouveau service rendu par M. Renouard aux amis de notre littérature. Les Œuvres du comte Hamilton en sont sans doute une des productions les plus originales et les plus amusantes. Toutes les éditions en étaient épuisées, même celle qui parut en 1805 chez le libraire Colnet. M. Renouard, dans celle qu'il nous donne, n'a pas vu simplement une spéculation de librairie; il en a fait une entreprise plus honorable en se proposant de la rendre préférable à toutes les autres, et il y a pleinement réussi.

Cet habile éditeur nous rend, dans un *avis*, un compte très-judicieux de ces anciennes éditions. Il remarque qu'avant celle des Mémoires de Grammont donnée en Angleterre en 1772, les noms anglais qui se trouvent dans la seconde partie de ces Mémoires avaient toujours été défigurés, et il en cite des exemples. Je ne crois pas que le mal fût aussi grand qu'il paraît, du moins en France, et je suis persuadé qu'Hamilton lui-même avait ainsi défiguré ces noms pour les rendre plus faciles à retenir et à prononcer aux Français, dans un tems où ils s'occupaient fort peu de la langue anglaise; mais il n'en était pas moins utile de les rétablir aujourd'hui. M. Auger en avait donné l'exemple dans l'édition de Colnet; il y avait aussi profité des notes de la première

édition anglaise; et en cela il n'avait laissé à M. Renouard qu'un moyen de faire mieux que lui. Vingt ans après cette première édition (en 1792) les Anglais en donnèrent une autre avec des notes beaucoup plus étendues. Les éditeurs français de 1805 l'avaient négligée; celui de 1812 y a eu recours, et en a tiré avec discernement et sobriété des renseignemens très-utiles.

Une notice sur la vie et les ouvrages d'Hamilton était nécessaire à la tête d'une édition de ses œuvres. M. Auger en avait donné une, et c'est ici sur-tout qu'il eût été difficile de mieux faire. M. Renouard l'a senti; il a obtenu de M. Auger la permission de réimprimer sa notice, et le public doit leur en savoir gré à tous deux.

Sous un autre rapport, il était facile de surpasser les éditeurs de 1805. Je veux parler de la correction du texte. Les éditeurs s'étaient attachés, à ce qu'il paraît, à l'édition de 1776, très-défectueuse, sur-tout dans la partie des œuvres diverses. M. Renouard en a réparé toutes les omissions. A la vérité, les pièces qu'elles défiguraient ne sont pas d'une grande importance, et la gloire de l'auteur n'eût rien perdu à leur entière suppression; mais, du moment qu'on les conservait, il était bon de les donner telles que l'auteur les a écrites. Il paraît, au reste, que même pour *les Mémoires de Grammont*, les éditeurs de 1805 n'ont pas toujours suivi des guides fidèles. J'y lis au commencement du chapitre V, page 86, que le chevalier de Grammont était *à la guerre, égal dans les événemens de l'une et de l'autre fortune, d'un agrément inépuisable dans la bonne compagnie, plein d'expédiens et de conseils dans la mauvaise.* Je ne voudrais certainement pas jurer que le chevalier de Grammont ne se trouva jamais en mauvaise compagnie; mais j'avoue que j'aimerais mieux effacer ce mot *compagnie*, qui ne se trouve point dans l'édition de M. Renouard, et que je saurais plus de gré au chevalier d'avoir été plein d'expédiens et de conseils dans la mauvaise fortune.

On sait que le nouvel éditeur d'Hamilton est en possession de donner une grande perfection typographique aux ouvrages qu'il publie; ce mérite se trouve à un haut

degré dans les volumes que nous avons sous les yeux. Jusqu'à présent il n'avait été donné en France aux ouvrages d'Hamilton que dans les six petits volumes qu'ils occupent dans la collection du comte d'Artois. M. Renouard rend, à cet égard, aux éditeurs toute la justice qui leur est due; mais il censure en même tems la liberté ou plutôt la licence qu'ils ont prise de *corriger* et de rajeunir le style de l'auteur dans les *Mémoires de Grammont*. Une pareille hardiesse n'ôtera rien certainement au mérite typographique de ces volumes, mais elle en rendra la lecture impossible à tous les gens qui ont de la littérature et du goût.

Après avoir mis au jour ces avantages de la nouvelle édition d'Hamilton sur les anciennes, il est tems d'en venir à une addition qui lui donne un mérite tout particulier, et que l'on a sûrement remarquée en en lisant le titre; je veux parler de la suite donnée aux *Quatre Facardins* et à *Zéneyde*, par M. de Lévis, auteur des *Voyages de Kang-Hi* et d'un recueil de *Maximes et Réflexions morales et politiques*, dont quatre éditions ont suffisamment constaté le succès. Il était bon en effet d'en avoir obtenu de ce genre pour oser se présenter au public, comme continuateur d'Hamilton, sans s'exposer au reproche de témérité. Les continuateurs jusqu'à ce jour n'ont pas été très-heureux, et l'originalité naturelle d'Hamilton semble le rendre plus difficile à continuer qu'aucun autre. Ajoutez à cela les difficultés que présentait l'un des deux ouvrages qu'il a laissés imparfaits, qu'il a peut-être commencé avec l'intention de ne le jamais finir, et où par conséquent il a pu embrouiller les fils de l'intrigue, accumuler les énigmes et les événemens, emboiter, si l'on peut s'exprimer ainsi, les histoires les unes dans les autres, sans réflexion et sans scrupule, puisqu'il était résolu d'avance à ne jamais les dénouer. Je ne sais si mes lecteurs ont présent à l'esprit cet enchaînement de difficultés presque insurmontables. C'est d'abord le Facardin du Mont Atlas, aventurier beau comme le jour, qui par un fatal enchantement inspire de l'aversion à toutes les femmes, et qui amoureux lui-même de la plus belle des nymphes, ne doit parvenir à

l'épouser qu'après avoir trouvé une femme qui veuille de lui, un pied assez mignon pour chausser le soulier de la nymphe, et un coq qui puisse comme l'aigle s'élever jusque dans la moyenne région de l'air.

C'est un autre Facardin, véritable Hercule à la guerre comme en amour, dont on ignore l'origine. C'est un troisième Facardin, prince de Trébisonde, qui après avoir mis à fin la plus bizarre aventure avec Crystalline la Curieuse; se trouve en possession de deux rouets magiques que l'on croit avoir déjà vus au Mont Atlas, et qui, réunis à un troisième rouet, doivent filer des chemises pour Mousseline la Sérieuse, attendu que cette princesse n'en peut plus porter aucune depuis qu'un monstreux crocodile lui a volé celle avec laquelle elle prenait un bain. C'est un quatrième Facardin qu'il s'agit de découvrir ou de créer, car Hamilton n'en dit pas un mot quoiqu'il l'annonce dans son titre. Que dirai-je encore du lion parlant qui reproche au Facardin du Mont Atlas de lui avoir coupé la pate? du sauvage de la vieille, avec la défense de sanglier qui sort, quand il veut, de son gros orteil? du sot génie de Crystalline et des guerriers qu'il condamne à la quenouille, lorsqu'ils reculent devant une aventure qu'Hercule même n'eût osé tenter? de Fortimbras roi de Danemarck, et de sa bouche énorme dont il n'a pas encore pu découvrir la pareille dans l'univers? Voilà sans doute assez de problêmes à résoudre, et cependant ils ne sont rien auprès du dernier de tous; auprès de la nécessité où l'auteur a mis ses continuateurs de faire rire *Mousseline la Sérieuse*, à qui les choses du monde les plus grotesques et les plus plaisantes n'ont pu encore dérober un souris. C'est-là dis-je, la difficulté la plus grande de toutes, car rien n'est plus difficile que de faire rire des gens avertis. M. de Lévis l'a-t-il vaincue? il en doute lui-même; l'éditeur s'en flatte; c'est au public à décider. Nous ne dirons point à nos lecteurs de quel moyen le continuateur s'est servi pour dérider enfin la sérieuse Mousseline. Ce n'est sans doute que par une surprise qu'il a pu y parvenir; or, s'il faut pour constater le succès que le lecteur rie

avec la princesse, il est indispensable qu'il soit surpris comme elle l'a été.

On pourra nous demander encore si M. de Lévis a réellement deviné toutes les énigmes, résolu tous les problèmes, terminé toutes les aventures exposées ou commencées par son prédécesseur. Nous serons un peu plus hardis sur cet article. Si M. de Lévis n'a pas satisfait à toutes ces conditions, il en a du moins rempli très-heureusement le plus grand nombre, et nous croyons même que les lecteurs qui n'auront pas relu les *Quatre Facardins* avec cette attention scrupuleuse et un peu pénible que notre tâche de critique nous imposait, ne s'apercevront qu'à peine de ses omissions. Au reste (et ceci vaut mieux), il nous a paru que M. de Lévis avait très-bien saisi la manière et le style de son modèle, et que dans les morceaux où il a eu plus de liberté, tels que les *Mémoires de la princesse de Trébisonde* et la *suite de Zéneyde*, il a déployé une imagination très-heureuse. L'histoire de la mère des Quatre Facardins, prise en elle-même, est aussi ingénieuse que spirituellement racontée, et je crois que les amateurs donneront encore plus d'éloges aux amours de Zéneyde et du prince d'Arménie, où tout est de son invention.

En général, si M. de Lévis n'a pas absolument fermé la carrière aux auteurs qui voudraient résoudre le problême des *Facardins* (et nous connaissons quelqu'un qui s'en occupe), il n'en est pas moins vrai que sa continuation est un ouvrage très-agréable; et qu'après nous avoir montré un esprit profond dans ses *Maximes* et un grand talent d'observation dans les *Voyages de Kang-Hi*, il annonce ici cette fécondité d'imagination et ce style aisé, simple, naturel que l'on demande en général dans le genre du conte. Ce genre, dit M. de Lévis dans sa préface, a été trop rabaissé par La Harpe, et notre auteur pour le relever fait une observation bien simple : c'est qu'il n'y a guères que des hommes supérieurs qui y aient complètement réussi; et il cite Voltaire et Jean-Jacques parmi les écrivains français, et Swift parmi ceux qui honorent l'Angleterre. M. de Lévis donne aussi dans cette même préface une espèce de poétique du conte, ou du

moins il dénombre les facultés et les talens nécessaires pour y réussir. Ce morceau est plein d'idées fines et judicieuses, nous ne citerons que celle-ci sur l'usage du merveilleux : les détails, dit-il, doivent en être d'autant plus vrais et plus naturels que les fictions *s'écartent* davantage de l'ordre de la nature. Ce principe est de la plus grande vérité, et comme le dit fort bien M. de Lévis, il n'est pas applicable aux contes seulement, mais à toutes les compositions poétiques.

Je ne sais si l'extrême naturel dans le style, si l'extrême bonne-foi du conteur sont des choses aussi généralement nécessaires que notre auteur paraît le croire; elles le sont sans doute dans la manière d'Hamilton, mais l'exemple prouve qu'elles ne l'étaient pas dans la manière de Voltaire. M. de Lévis a fort bien observé que les contes du premier étaient d'un genre plus difficile, en ce qu'ils doivent amuser ou intéresser par eux-mêmes, au lieu que les autres s'appuyent sur un intérêt philosophique ou moral qui ajoute beaucoup à celui que le récit inspire pour les personnages. Peut-être aurait-il dû ajouter que la simplicité et la bonne-foi étaient encore des conditions dont pouvait s'affranchir le conteur dont le principal but n'est pas de faire un conte, et qui veut plutôt instruire qu'amuser.

Je pourrais aussi chercher chicane à M. de Lévis sur la manière dont il parle de Swift et de son Gulliver. Je veux bien croire que c'est l'espèce d'ingénuité qui y règne qui a fait traduire cet ouvrage dans toutes les langues, qui l'a fait lire même des enfans : mais la durée de son succès tient non pas simplement aux *pensées philosophiques dont il est semé*, comme dit M. de Lévis, mais à ce qu'il n'est en entier qu'un cours de philosophie morale la plus profonde et la plus sévère.

Mais ce n'est point ici le lieu de développer le caractère de Swift; l'un des plus élevés, des plus désolans et des plus instructifs que présente l'histoire littéraire. Il vaut mieux dire que M. de Lévis a donné des aperçus aussi nouveaux que solides sur ceux de Grammont et d'Hamilton, et que sa préface est en général aussi bien pensée que bien écrite.

Les gravures dont M. Renouard a orné cette édition, sont d'abord huit portraits par Saint-Aubin et M. Roger, dignes en tout de la réputation de ces artistes, et quatre sujets pris dans les *Contes*, par M. Moreau le jeune. Ils égalent ou surpassent tout ce que nous connaissons de ce célèbre dessinateur, qui a peut-être produit pour M. Renouard ses meilleurs ouvrages.

Ce serait perdre son tems que de relever les fautes d'impression dans la plupart des ouvrages qui sortent aujourd'hui de nos presses : mais elles sont si rares dans les éditions de M. Renouard, que c'est une sorte de curiosité que de les noter. Je dirai donc que dans le tom. II, pag. 334, lig. 2, au lieu de : « la nymphe me pria de me remettre *après* d'elle, » il faut lire : *auprès* d'elle ; et que dans le volume de M. de Lévis, pag. 5, lig. 11, je crains bien que l'auteur lui-même ne se soit trompé en donnant au père de Mousseline le nom de Fortimbras qui appartient au père de Sapinelle.

C. V.

Le Missionnaire, histoire indienne ; par miss Owenson : traduite de l'anglais par l'éditeur de *la Femme*, ou *Ida l'Athénienne*, roman du même auteur.—A Paris, chez *Nicolle*, libraire, rue de Seine, n° 12.

Presque tous les personnages de nos romans nationaux ou étrangers, sont allemands, français, italiens, anglais ou espagnols. L'Europe est la partie du monde que les romanciers ont le plus mise à contribution ; mais elle semble depuis quelque tems ne plus suffire à l'activité de leur imagination, ni à l'avidité dévorante de leurs lecteurs. C'est une mine appauvrie par une longue exploitation. On peut sur-tout, en ce sens, l'appeler la vieille Europe. En effet, quel ridicule national, quel trait caractéristique n'a pas été déjà saisi ? Dans quel roman le Français n'est-il pas indiscret et léger ; l'Allemand, taciturne et froid ; l'Anglais, fou de sens rassis ; l'Espagnol, fier et jaloux ; l'Italien, vindicatif ? Les différentes mœurs et institutions de ces peuples ont été pa-

reillement l'objet de peintures plus ou moins fidelles: mais enfin tout s'use, les sujets de romans comme le reste. Dailleurs ces traits originaux commencent eux-mêmes à s'effacer, et bientôt les nations de l'Europe ne différeront guère plus entre elles par le caractère que par l'habit. Il ne faut donc pas s'étonner que quelques écrivains aillent chercher dans d'autres climats des tableaux plus neufs et plus propres à réveiller notre curiosité. C'est ce qu'a fait avec succès miss Owenson, dans son roman d'*Ida*, et dans *le Missionnaire*. Elle avait peint dans le premier la Grèce moderne ; le second est une description de l'Inde, de son climat et de ses usages. Deux personnages animent cette dernière scène : un religieux de saint François et une prêtresse de Brahma ; l'un, né avec des passions vives et une ame ardente ; l'autre, jeune, belle, sensible, et le cœur plein des pieuses folies de l'amour mystique.

Mais voyons le portrait du père Athanase, tel que l'a tracé l'auteur lui-même.

« Jamais mortel n'offrit une plus parfaite image de ce » que l'homme était quand Dieu le créa à son image, et » avant que le péché eût effacé cette glorieuse empreinte. » La nature semblait avoir voulu s'honorer en lui et » donner la marque la plus éclatante de son pouvoir ; » rien ne saurait peindre l'expression pure et sublime » d'une physionomie qui paraissait appartenir à un être » au-dessus de l'humanité. Une dignité inexprimable, » un air de grandeur aspirant au ciel, donnaient, en le » contemplant, l'idée de la transfiguration d'un être » mortel en une substance céleste. De son œil d'aigle, » quand il se détachait de la terre, on voyait jaillir le » feu de l'inspiration ; mais s'il abaissait de nouveau ses » regards, la douceur de la miséricorde divine se répan- » dait sur tous ses traits. . . . . Cet ensemble présentait » un caractère où les attributs de la divinité se confon- » daient avec les affections de l'homme. »

Il y a loin de ce portrait à celui du capucin que des enfans trouvèrent, un jour d'hiver, transi et morfondu, et qu'ils firent approcher du feu, en lui disant : *Réchauffe-toi, pauvre bête ;* le prenant pour un animal que

la faim et le froid avaient chassé de la forêt voisine.
Mais il n'est pas de . . . capucin

Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Diderot est le premier, je crois, qui ait reconnu et proclamé les beautés poétiques de la barbe d'un capucin. Il en parlait, dit-on, avec enthousiasme, et nous avons vu depuis le froc et le capuchon de saint François ennoblis par la plume d'un écrivain célèbre, et les pinceaux de deux artistes distingués. Mais pour en revenir au roman de miss Owenson, ce n'est pas un enfant perdu de quelque obscure capucinière qu'elle a voulu peindre. Son missionnaire est un grand seigneur et d'une des premières maisons de Portugal. Il faut lire dans l'ouvrage par quel concours de circonstances il fut amené à préférer la solitude d'un cloître au tumulte de la cour, et le titre de nonce apostolique de l'Inde à celui de vice-roi auquel il aurait pu prétendre.

L'Inde est le pays où la religion chrétienne a eu le plus de peine à s'établir. Quelques gens en ont cru trouver la raison dans les rapports singuliers qui existent entre nos dogmes et quelques-uns de ceux de la religion de Brahma. C'est cette espèce d'identité, et, si j'ose le dire, cet air de famille qui, selon eux, aurait rendu plus difficile le rapprochement entre les deux cultes, comme on voit, entre parens, des dissensions plus vives, en raison du plus grand degré de consanguinité. Miss Owenson explique mieux encore l'éloignement des Indiens pour toute religion nouvelle par leur apathie, et l'horreur que leur inspire la *perte de Caste*. Dans une cérémonie publique où Athanase avait été admis à proclamer sa mission et à prêcher la parole divine, toute son éloquence vient échouer contre ce peu de paroles d'un vieux Brahmine : « Je mets mon cœur au pied de » Brahma ; je ne cherche qu'en lui la science. La dévo» tion seule peut nous rendre capables de voir les trois » mondes, le céleste, le terrestre et l'éthéré. Méditons » donc éternellement, et souvenons-nous que les devoirs » naturels des enfans de Brahma sont la paix, la modé-

» ration, la patience, la droiture et la sagesse. Gloire
» soit à Wishnow! »

Le missionnaire ne trouve pas plus de docilité dans le peuple et parmi les simples. « Dieu, lui disent-ils, a
» donné à chaque tribu sa foi, à chaque secte sa religion.
» Que chacun se conforme à sa volonté et vive en paix
» avec son prochain! »

Voltaire se moque, en quelque endroit, des missionnaires jésuites qui apprenaient en très-peu de tems à parler le pur hindou et à lire couramment le sanscrit. Je crois, en effet, avoir entendu dire que M. Anquetil Duperron, parti de France avec une assez grande connaissance de la langue de l'Inde, avait encore été plusieurs années dans le pays même pour s'y perfectionner; mais les Jésuites faisaient bien mieux encore, ils faisaient des miracles et guérissaient les vieilles femmes de la migraine. Quant au P. Athanase, en sa qualité de franciscain, et comme membre d'un ordre rival, il eût été bien fâché de faire des miracles de Jésuites; mais il voulut effacer l'éclat de leurs conversions; c'est ce qui lui fit entreprendre celle de la prêtresse de Cachemire, de la tendre et pieuse Luxima.

« C'est une disciple de l'école des Vedanti; la délica-
» tesse et l'ardeur de son imagination s'accommodent à
» merveille de cette doctrine d'une foi pure et fervente,
» et les dogmes sublimes et passionnés de l'amour reli-
» gieux ont une grâce particulière dans une bouche et
» sur des lèvres qui semblent consacrées à la tendresse
» humaine. Tout en elle ajoute au charme mystique
» répandu sur son caractère et sur sa personne. Ab-
» sorbée dans sa brillante erreur, dans les douces illu-
» sions de ses rêves religieux, elle croit être la plus
» pure incarnation du plus pur des esprits. Son ame
» élevée ne s'arrête à aucune des images sensibles qui
» l'environnent; elle est tout attachée au ciel qu'elle-
» même a créé; et sa beauté, son enthousiasme, ses
» grâces, son génie, contribuent à entretenir et à pro-
» pager les erreurs dont elle-même est victime. »

Luxima, telle que la représente miss Owenson, avec cette imagination tendre et flexible et ce goût pour la

spiritualité, ressemble assez à un personnage plus réel, qui a mérité de trouver place dans l'histoire du siècle de Louis XIV. Je veux parler de cette Mme Guyon, qui, par un autre trait de ressemblance, s'enfuit avec un Barnabite, son directeur, et compromit, par ses pieuses rêveries, l'illustre archevêque de Cambrai.

On demande comment un étranger, un missionnaire chrétien, peut avoir des communications aussi faciles et des entrevues aussi fréquentes avec une prêtresse de Brahma, et sur-tout d'une caste dont *toutes les femmes sont gardées dans la retraite de leurs Zenanas, avec une vigilance inconnue ailleurs*. L'auteur répond qu'une Brachmachira étant d'un ordre supérieur et obligée de faire ses dévotions au lever et au coucher du soleil, au confluent des rivières, elle peut être vue par ceux qu'aucun préjugé, aucune loi, n'empêchent de l'approcher. Je ne sais si cette réponse doit satisfaire la critique. On ne ferait pas ces remarques si le roman du *Missionnaire* ne se recommandait d'ailleurs par une grande fidélité de mœurs et une observation rigoureuse du costume. L'ouvrage de miss Owenson est presque autant un voyage dans l'Inde qu'un roman. Elle marche sans cesse appuyée sur Sonnerat, Bernier, Forster, Anquetil et quelques historiens. On pourrait même lui reprocher de citer trop souvent ses autorités. C'est un bagage d'érudition dont les romans, espèce de troupes légères en littérature, n'aiment pas à être chargés. On a fait justice en France de ceux qui ont voulu mêler à ce genre de composition des cours d'histoire, et qui nous apprenaient aussi par des notes à distinguer la vérité historique de la fiction.

On a fait à miss Owenson un autre reproche; celui de trop décrire. Ce reproche est fondé. Vers le tems où le luxe des descriptions s'introduisit dans la poésie, on vit des romanciers dérober aux poëtes quelques-unes des couleurs dont ceux-ci chargeaient leurs palettes. L'auteur du *Missionnaire* paraît être de cette école. Tous les arbres, tous les végétaux de l'Inde, l'assoca, le mangoustan, le cocotier, le melon d'eau, y sont décrits avec l'exactitude qu'on pourrait attendre d'un livre de botanique ou de la *Flora Indica*.

Il y a peut-être aussi une sorte d'affectation à citer des mots dont la connaissance de la langue indienne ou la lecture des voyages peuvent seules donner le sens; comme dans ces phrases que je choisis entre vingt autres.

« L'éclat des perles qui ornaient sa bouche n'avait pas » encore été terni par l'usage du *chunam*. »

« Avant que tu eusses ouvert la bouche, je te prenais » pour le dixième *avatar*: mais le châtiment avec son » noir aspect et ses yeux rouges attend les ames de ceux » qui t'écoutent. »

L'éditeur du *Missionnaire* fera sans doute disparaître dans une seconde édition quelques taches qui déparent la traduction.

« Ses regards semblaient *en cherche* d'un objet parti- » culier. »

« C'était le même qui avait *séduit de l'autel* du Dieu » qu'elle servait la plus célèbre de leurs femmes reli- » gieuses. »

« Il pressa de sa bouche, dans les bras de la mort, ces » lèvres que *dans la vie* il n'aurait osé toucher, etc. »

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1812.

MM. LETHIERS, PAULIN GUÉRIN ET GIRODET.

La nature nous a caché les bornes qu'elle a prescrites à l'esprit humain. Nous marchons pas à pas vers ce but, sans savoir jusqu'où nous pouvons aller, et ne connaissant que le point où nous sommes. Cependant (pour ne parler ici que des arts) en observant avec soin ce qui a été fait de mieux chez les différens peuples et dans différens siècles, en réunissant par la pensée toutes les qualités que nous trouvons éparses dans tous les plus beaux ouvrages connus, nous nous formons une idée du plus haut degré de perfection auquel il nous paraisse possible d'atteindre. Cette idée est la base de nos jugemens. Ainsi, quand nous examinons un tableau, nous le comparons, sans nous en apercevoir, non pas à un seul tableau, mais successivement à chacun des tableaux où chacune des par-

ties de l'art est traitée avec le plus de talent. C'est par cette comparaison tacite que le critique parvient à juger sainement un ouvrage, et à en apprécier avec assez d'exactitude et les qualités et les défauts ; mais le public ne doit pas oublier qu'il n'est pas nécessaire d'exceller dans toutes les parties pour mériter son estime, et qu'il suffit d'en posséder une seule à un degré éminent pour obtenir son admiration.

M. Lethiers.

N° 583. *Brutus condamnant ses fils à la mort.*

Je ne donnerai point la description de ce tableau : cette description, même en la supposant très-fidèle, serait insuffisante pour ceux qui ne l'ont pas vu, et ceux qui l'ont vu n'en ont pas besoin.

C'était une tâche difficile, sans doute, que d'avoir à remplir une toile d'une aussi grande dimension, et je ne m'étonne pas si l'auteur a long-tems médité son sujet avant d'en commencer l'exécution. Sa composition présente au premier coup-d'œil un ensemble satisfaisant. La scène principale est placée et éclairée de manière à attirer d'abord les regards. Les accessoires sont sacrifiés avec adresse ; et sous ce rapport je ne trouve qu'une seule chose à reprendre, je veux parler de ce groupe de Sénateurs que M. Lethiers a introduit derrière les deux consuls. N'est-ce pas manquer à toutes les convenances, lorsqu'on n'y est pas autorisé par l'histoire, que d'amener ainsi le sénat romain sur une place publique pour le rendre témoin d'une exécution ? La faute ne me semble pas moins grave, en ne considérant que l'art en lui-même : ces figures toutes vêtues de blanc, et placées dans la lumière, détruisent en partie l'effet de la figure de Brutus. C'est une idée digne d'éloges, que d'avoir supposé que l'un des fils avait déjà reçu la mort ; on ne sent que plus vivement combien il en va coûter à Brutus pour se priver de celui qui lui reste. Sa douleur concentrée, les efforts qu'il fait pour étouffer dans son ame le cri de la nature, forment aussi un heureux contraste avec les larmes que répand son collègue, plus faible ou plus sensible que lui.

On me demandera peut-être par quelle raison un sujet si pathétique en lui-même, et dans la composition duquel l'artiste a tâché de rassembler tout ce qui pouvait le rendre encore plus touchant, ne produit qu'une faible impression sur le spectateur. Ma réponse sera facile. En peinture

comme en poésie l'imagination doit créer, et le raisonnement vient ensuite rectifier les erreurs de l'imagination; dans l'ouvrage de M. Lethiers le raisonnement a presque tout fait, et l'imagination très-peu de chose. Il a combiné, calculé avec soin les ressorts qu'il devait faire agir pour émouvoir; mais il n'a pas éprouvé lui-même les émotions qu'il voulait faire éprouver aux autres. Il ne s'est pas pénétré fortement du sujet qu'il avait à représenter; il n'a point assisté par la pensée à cette scène déchirante, il ne l'a point vue; enfin, si je puis m'exprimer ainsi, il ne l'a pas peinte d'après nature. Tout est froid, compassé, dépourvu de mouvement et de vie; ces figures, il est vrai, sont bien dans l'attitude de supplians; mais je ne crois pas entendre leurs prières; je ne les vois pas s'agiter, se mouvoir en tous sens; il me semble qu'ils ont toujours été dans cette posture, et qu'ils ne la quitteront jamais: en un mot, mon esprit est satisfait, mais mon ame reste glacée.

Si de la composition je passe au coloris, je trouve également quelque chose à louer, et beaucoup à reprendre. La lumière est distribuée avec art, et le ton général est assez harmonieux. Malheureusement, pour obtenir cette harmonie, le peintre a été obligé de sacrifier deux qualités essentielles, l'éclat et la transparence. On dirait qu'il a choisi sur sa palette les teintes les plus ternes et les plus décolorées pour en former les tons de ses chairs et de ses draperies; les ombres sont lourdes et opaques, et ne se détachent pas du fond. Je sais que quelques artistes, qui tiennent encore aux vieux préjugés de l'école, sont convenus d'appeler cela une couleur historique. Qu'ils se donnent la peine de consulter les ouvrages des plus fameux coloristes, et ils n'y trouveront rien de semblable.

Le dessin n'est pas d'un meilleur choix que la couleur, et manque entièrement de grâce, d'élégance et de souplesse. Les figures sont en général lourdes et exagérées, les têtes petites et mesquines. On sent trop peu les différences d'âge, de rang et de caractère : jeunes gens, vieillards, sénateurs, licteurs, tout semble, à peu de chose près, copié d'après le même modèle. M. Lethiers, au lieu de chercher à être vrai, a mieux aimé paraître savant. Ignore-t-il donc que la véritable science consiste à connaître la belle nature, et à l'imiter avec fidélité? Si Michel-Ange s'est quelquefois écarté de cette imitation naïve, il n'a pas suivi en cela un système formé d'avance, mais il a été entraîné par la fougue de son génie. D'ailleurs cette

légère exagération est la source de ce grand caractère qu'on admire dans tous ses ouvrages, et suffit pour lui tenir lieu d'excuse. J'ai entendu dire à des peintres qui avaient vu son Jugement dernier, que les figures, quoique d'une moyenne proportion, leur avaient paru aussi grandes que nature; dans le tableau de M. Lethiers, les figures paraissent petites, quoique celles du premier plan aient à-peu-près six pieds, et que la grandeur de la toile soit bien loin d'égaler l'espace où Michel-Ange a peint son Jugement dernier.

Je pourrais relever encore quelques fautes de détails, mais je n'ai déjà que trop usé de rigueur dans l'examen de cet ouvrage. Cette rigueur m'a paru nécessaire envers un homme (1) à qui sa place et son mérite personnel doivent donner une grande influence sur les élèves, et dont les exemples ne peuvent manquer d'être contagieux.

M. Paulin Guérin.

N° 454. *Caïn après le meurtre d'Abel.*

Caïn fugitif, suivi de sa femme et de ses enfans, se trouve arrêté au bord d'un précipice. Le tonnerre qui éclate au-dessus de sa tête le remplit d'épouvante et réveille ses remords. Satan, qui l'a poussé au fratricide, s'attache à ses pas sous la forme d'un serpent. La massue ensanglantée rappelle son crime, et ses enfans pleurent dans les bras de leur mère, qui s'évanouit de fatigue et de douleur, en implorant la clémence divine.

Telle est l'explication que je trouve dans le catalogue, et à laquelle j'ajouterai seulement que la scène est éclairée par les derniers rayons d'un soleil couchant. Quel est l'homme tant soit peu initié dans les arts, qui ne s'aperçoive, en lisant cette description, que M. Paulin Guérin s'est tourmenté en tous sens pour produire un grand effet? ce tonnerre qui éclate sur la tête du coupable, ce précipice, ce serpent, cette massue ensanglantée, ce soleil prêt à se cacher derrière la vaste étendue des mers, tout cela ressemble beaucoup trop aux moyens employés tous les jours avec tant de succès par nos faiseurs de mélodrames. Ce luxe dans les accessoires est une véritable pauvreté; il prouve ordinairement l'impuissance de l'auteur, qui n'a pas su tirer ses ressources du fond même de son sujet. Au milieu de ce

(1) M. Lethiers est directeur de l'académie de France à Rome.

fracas inutile, propre tout au plus à éblouir un moment les yeux, mais incapable de plaire à l'esprit ni de toucher le cœur, je cherche en vain l'expression sombre et terrible du premier meurtrier, et les formes nobles et soutenues de l'homme nouvellement sorti des mains du créateur; le peintre n'a représenté que l'effroi d'un homme ordinaire; il n'a représenté que les formes flasques et communes d'une nature dégénérée. L'attitude me rappelle involontairement ces poses insignifiantes que l'on donne au modèle dans les ateliers; cette femme et ces deux enfans étendus à terre, forment un groupe à part, qui ne flatte pas la vue, et qui se lie mal avec la figure principale; enfin (et c'est un vice capital) cette composition n'a pas été conçue d'un seul jet.

J'ai blâmé tout-à-l'heure la pauvreté des formes de Caïn, et je ne demande pas à en être cru sur parole. J'engage les personnes qui voudront vérifier la justesse de mon observation, à regarder attentivement le bras qui est appuyé contre un tronc d'arbre, le contour du torse du côté du clair, le pied droit et la main qui est sur la tête: je suis convaincu qu'après cet examen aucune d'elles ne sera tentée de me contredire. La femme et les deux enfans, sans être d'un grand goût de dessin, sont d'une forme plus agréable, et le trait en est même assez gracieux.

Ceux qui savent que l'auteur est un jeune homme, et qu'il expose au Salon pour la première fois, me reprocheront la sévérité de ces réflexions. Mais ce jeune homme n'est plus un écolier; il connaît parfaitement la pratique de son art, et il fait preuve d'un assez beau talent, pour que mes critiques ne puissent lui nuire. Elles pourront, au contraire, lui être utiles; car elles prouveront au public la sincérité des éloges que je vais lui adresser. Je le féliciterai avant tout d'avoir su éviter ces formes de convention que je viens de blâmer dans le tableau de M. Lethiers. Toutes ses figures sont peintes et dessinées d'après nature, et l'imitation est portée assez loin pour faire concevoir les plus belles espérances. Il n'a plus maintenant qu'à acquérir ce goût pur et ce tact délicat qui lui manquent encore, et qui le mettront en état de voir les défauts de son modèle et de les rectifier. Je louerai aussi l'effet général de son tableau; la partie la plus lumineuse du ciel péche, il est vrai, par un ton faux et exagéré; la tête de l'aîné des deux enfans, éclairée par un reflet, pourrait être modelée avec moins de sécheresse; mais tout le reste est irréprochable, et quelques parties même se

font remarquer par l'étonnante vérité de la couleur. Au total, cette production a quelque chose de séduisant qui attire, et elle offre un assez grand nombre de beautés pour commencer la réputation de son auteur.

Les portraits que M. P. Guerin a exposés sous le n° 455, sont peints et dessinés agréablement; mais la couleur en est souvent factice, et dans cette partie ils sont bien inférieurs à son tableau.

M. Girodet.

N°s 1311, 1312. *Deux portraits de femme.*
N° 1314. *Etude de vierge.*

Après avoir parlé dans cet article du prix que l'on doit attacher à la pureté et à l'élégance du dessin, c'est une bonne fortune pour moi de pouvoir placer ici l'exemple à côté du précepte. Je ne parlerai pas des deux portraits de femme de M. Girodet : ce n'est pas qu'ils soient indignes de sa haute réputation; mais la teinte décolorée des chairs, une certaine aridité dans les détails, et le peu d'harmonie du fond avec les figures, pourraient rebuter quelques personnes, et je n'ignore pas qu'il faut plaire pour parvenir à persuader. Je choisirai plutôt cette admirable étude de vierge (n° 1314) que l'on croirait sortie de la main de Raphaël. Le mérite de ce tableau est d'un genre si simple et si vrai, qu'il doit être également senti par l'artiste et par celui qui ne l'est pas. L'artiste n'a qu'un avantage de plus; c'est de pouvoir suivre, pour ainsi dire, la main du peintre sur la toile, et se rendre compte des moyens qu'il a employés pour arriver à un si haut degré de perfection. Il admire tour-à-tour cette expression pleine de candeur, ce mélange heureux de grâce et de noblesse, ce trait pur et délicat qui se cache et qui pourtant se laisse apercevoir, ces formes détaillées d'une manière si ferme, si précise, et en même tems si moelleuse, ces cheveux et ces draperies arrangés avec tant de goût; en un mot, ce relief extraordinaire et cet accord parfait de toutes les parties qui complètent l'illusion, et qui répandent sur tout l'ouvrage un charme inexprimable. S'il rencontre par hasard quelques taches légères au milieu de tant de beautés; si la tête, par exemple, lui paraît se détacher sèchement sur un ciel trop clair, s'il désire plus de fraîcheur dans les carnations, et sur-tout plus de légèreté dans les ombres, qu'il jette encore une fois les yeux sur ce chef-d'œuvre, et la critique viendra expirer sur ses lèvres.

Je profite du peu d'espace qui me reste pour annoncer au public le recueil que M. Landon publie, tous les deux ans, à cette même époque. Ce recueil (1) qui fait suite aux annales du Musée contiendra, comme de coutume, les gravures au trait des principaux ouvrages de peinture et de sculpture exposés au salon, accompagnées d'une notice explicative des sujets, et d'un examen général.

La première livraison, qui paraît depuis quelques jours, contient six tableaux et une statue, savoir : *La rentrée de l'Empereur dans l'île de Lobau*, par M. Meynier. *Le Couronnement de Marie de Médicis*, par M. Monsiau. *L'assomption de la Vierge*, par M. Ansiaux. *Un sujet de la vie du Tasse*, par M. Ducis. *Une anecdote du règne de Henri II*, par Mme Auzou; *et la statue de Tronchet*, par M. Roland.

Ce recueil convient particulièrement aux étrangers et aux personnes éloignées de la capitale, qui sont dans l'impossibilité de visiter l'exposition. S. Delpech.

UNE SCÈNE DU DÉLUGE TRACÉE D'APRÈS LE POUSSIN.

L'Archange, ministre des jugemens rigoureux, était debout devant le trône de l'Eternel. Dès qu'il s'était approché, les chœurs des esprits célestes avaient cessé leurs chants : prosternés et voilés de leurs ailes, ils attendaient en silence les ordres de celui qui règne dans les cieux.

Depuis long-tems ils s'étonnaient de la patience de Dieu à souffrir les crimes de la terre. Les hommes n'employaient plus leur intelligence qu'à former de noirs projets, qu'à exécuter d'horribles attentats. Ils avaient élevé des autels au roi des enfers, courbaient avec joie leurs têtes sous un joug si honteux, et célébraient son nom dans des chants abominables, pleins d'impiété et de blasphême.

Le jour du châtiment était venu. Dieu fit entendre sa voix, et la destruction du genre humain fut prononcée. Un seul homme s'est garanti de la corruption générale ; il sera seul réservé dans ce désastre universel. Les tempêtes,

(1) Le prix de chaque volume des annales du Musée et des Salons de 1808, 1810 et 1812, contenant chacun 72 planches, et environ 150 pages de texte, est de 15 fr., et de 16 fr. franc de port. A Paris, au Bureau des Annales du Musée, rue de l'Université, n° 19.

les vagues qui s'élèveront au-dessus des plus hautes montagnes, respecteront l'édifice flottant où il lui est permis de se retirer avec sa famille.

L'ange s'incline profondément et va détacher son glaive suspendu à l'une des colonnes lumineuses qui soutiennent la demeure du Très-Haut. A peine sa main a-t-elle touché cette arme redoutable, que les élémens frémissent et témoignent tous ensemble leur effroi. Les enfers s'ébranlent, et cet effrayant prélude fait sourire l'archange prévaricateur : il conçoit l'horrible espérance de voir bientôt toute la nature se replonger dans le néant.

L'ange frappe le firmament, et tous les astres retentissent d'un bruit épouvantable. Les vents déploient toute leur fureur ; la foudre éclate de toutes parts ; les cataractes des cieux s'ouvrent, et les eaux tombent sur la terre comme des torrens. Les hommes qui jusqu'alors se reposaient si tranquillement sur leurs crimes, sont saisis de terreur à la vue des périls qu'il leur est impossible d'éviter.

Assise près du berceau de son fils, la douce et triste Mézala succombait sous le poids des douleurs qui remplissaient son ame. O nature, s'écriait-elle, quel est ton dessein en étalant cet appareil lugubre et menaçant ? le soleil a pris les livrées de la mort : les nuages qui s'amoncellent autour de son disque obscurci, s'étendent dans les cieux comme de longs crèpes funèbres. Il me semble entendre, dans les airs, mille voix terribles répéter ces mots : Malheur, malheur aux pécheurs ! voici le jour des vengeances.

J'ai péché, Seigneur ; je me suis écartée, je le confesse, des sentiers que vous avez tracés. Combien de fois ne m'avez-vous pas sollicitée de revenir à vous ! souvent en l'absence du tendre Samir, j'étais prête à écouter votre voix, à rentrer dans la maison de mon père, à lui montrer la malheureuse fille du juste Seth, portant dans ses bras le fruit de ses coupables amours, le sujet de sa honte, le fils chéri qui force son front à rougir, et qui remplit son cœur de toutes les douceurs de l'amour maternel !

Comme le tonnerre gronde ! les foudres qui s'élancent à travers ces affreux nuages, éblouissent mes yeux ! j'éprouve déjà toutes les angoisses qui précédent le trépas ! Dieu sévère ! je suis prête à remettre entre tes mains la vie que tu m'as prêtée, et dont j'ai profané l'usage ; mais ne rends pas ma fin plus douloureuse, en l'environnant de prodiges si effroyables ! n'enveloppe pas sur-tout mon fils dans la

punition que tu me prépares; et daigne épargner, s'il est possible, mon cher et fidèle Samir.

Ensuite elle tourna ses yeux humides vers le berceau de son fils. Repose, lui dit-elle, ange d'innocence, repose en paix! à ton réveil tu verras peut-être ta malheureuse mère frappée des traits d'un Dieu vengeur. Mais ton père s'approchera de ton lit: hâte-toi de lui sourire: tends lui les bras avec toutes les grâces que la nature t'a données. Il prendra soin de ton enfance; il remplacera ta mère près de toi... Hélas! c'est pour toi seul qu'elle regrette la vie.

Ainsi parlait la douce Mézala; mais, tandis qu'elle gémissait de sa faute, et qu'elle s'accusait d'avoir attiré sur la terre un si grand fléau, ceux dont les forfaits avaient excité le plus violemment l'indignation de l'Eternel, méconnaissaient la main qui les frappait, et cherchaient à expliquer par des causes naturelles les prodiges qui, malgré tous leurs vains raisonnemens, portaient la terreur dans leurs ames criminelles.

Cependant le désastre qui devait exterminer le genre humain, poursuivait, avec rapidité, le cours de ses ravages. La terre trembla dans toute son étendue: des montagnes s'écroulèrent: de vastes abîmes, d'où sortaient des feux, s'ouvrirent, et furent à l'instant comblés par les eaux: Mézala, saisie d'un juste effroi, prend son enfant dans ses bras, le presse fortement contre son cœur et veut fuir; mais les eaux remplissent déjà toute la partie basse de sa demeure. Elle aperçoit dans ce moment le tendre Samir: Il vient, à l'aide d'une barque légère, joindre sa bien-aimée.

Assise dans la barque près de son ami, Mézala sentit un rayon d'espérance luire au fond de son cœur. Un doux sourire vint se placer sur sa bouche, et embellit son visage pour la dernière fois. Elle se pencha sur son fils et lui donna un baiser. Ma bien-aimée, lui dit Samir qui la considérait avec attendrissement et satisfaction, le ciel a favorisé mon heureuse audace: il guidera lui-même cette barque fragile, et nous échapperons, avec notre enfant, au grand naufrage qui semble menacer tout l'univers. Si les vents et les flots ne nous repoussent pas avec trop de violence, nous aurons bientôt atteint cette montagne qui s'élève au-dessus des nuages; et là nous attendrons en sûreté la fin de cette horrible tempête.

Mézala écoutait la voix de son ami, mais ses yeux ont parcouru la vaste mer qui porte sa faible nacelle, et son cœur a repris tout son effroi. Les cités bâties dans les

vallées, sur le bord des fleuves, sont déjà ensevelies sous les eaux; et leurs malheureux habitans, livrés au plus violent désespoir, cherchent partout un refuge. Ils montent sur les cèdres qui couvrent les montagnes; mais les cèdres se brisent, et les précipitent dans la mer. Ils gravissent à travers les rochers; mais les vagues les poursuivent impitoyablement, dans tous les lieux où ils espéraient trouver un asile.

Elle voyait dans l'éloignement beaucoup de barques semblables à la sienne, qui toutes disparaissaient, après avoir flotté quelques instans sur les eaux. Les unes, poussées par un courant trop rapide, se précipitent du haut d'une cascade bouillonnante, abandonnent au fond des eaux les infortunés qui avaient mis en elles leur dernière espérance, et reparaissent brisées en mille parties. D'autres, persécutées par le vent qui a juré leur perte, sont bientôt renversées par ce redoutable ennemi, et voguent sur la mer immense, débarrassées du poids qu'elles portaient. Errantes, sans pilote et sans guide, elles offrent, aux nombreux nageurs qui se précipitent vers elles, un appât qui flatte et suspend leur désespoir, mais qui ne servira qu'à accélérer leur perte.

Une de ces barques où s'étaient entassées un trop grand nombre de personnes, passa près de la nacelle de Samir et s'engloutit au même instant. Hélas! s'écria Mézala, voilà le sort qui nous est destiné. Tous les malheureux qui luttent contre les flots, ceux que les arbres rejettent, ceux que les vagues enlèvent du sommet des rochers, se hâtent déjà de s'approcher de nous! C'est en vain, mon bien-aimé, que tu t'éloigneras d'eux, que tu les repousseras avec ta rame; le désespoir qui les anime luttera avec trop d'avantage contre la cruelle prudence qui te défend de les secourir.

Ayant parlé ainsi, Mézala répandit un torrent de larmes dont elle inonda son fils, qu'elle couvrait de baisers. Elle voyait la mort se présenter à chaque instant à ses yeux sous mille formes différentes; et sans chercher à s'armer d'un courage inutile, elle attendait en silence que le ciel disposât de son sort, et lui offrait humblement le tribut d'un cœur soumis et repentant.

Cependant, à travers tant de périls, Samir avait si habilement conduit sa barque, qu'il avait atteint la montagne où il espérait se retirer. Ravi d'un si heureux succès, il jette un doux regard sur Mézala et l'encourage par les plus tendres paroles. Puis s'élançant de la barque, il saute légè-

rement sur le rocher, tend les bras à sa bien-aimée, et reçoit d'elle l'objet de leur commune affection.

Aussitôt que cet enfant chéri est dans les bras de son père, un coup de vent repousse au loin la barque que Mézala ne songe point à diriger, et la livre de nouveau à la merci des flots. Elle tourne ses yeux vers la montagne, elle y voit tout ce qu'elle aime, elle se flatte qu'ils y sont en sûreté, et son cœur palpite de joie. Mais un revers si affreux plonge Samir dans le plus profond désespoir. Il dépose l'enfant sur le rocher pour aller à la nage au secours de sa bien-aimée; mais les eaux qui s'avancent avec furie, vont enlever cet enfant; il faut d'abord lui chercher un abri. Il gravit la montagne, et se retourne à chaque instant pour ne pas perdre de vue Mézala. Hélas! la barque qui la porte se remplit de tous les malheureux qu'il avait pris soin d'écarter, et s'engloutit bientôt après.

Les flots soutinrent un instant Mézala sur la surface des eaux, qui semblaient ne consentir qu'à regret à l'ensevelir dans leurs profonds abîmes; elle tourna les yeux vers Samir et vers son fils; les leva ensuite au ciel, pour le supplier d'oublier sa faute, et lui recommander des objets si tendrement aimés; jeta encore un regard sur la montagne, et disparut pour jamais.

Purifiée par ce terrible baptême, Mézala se présenta avec confiance devant le trône de l'Eternel, et alla se placer dans le séjour des bienheureux, auprès des ames qu'une erreur involontaire a éloignées un moment des sentiers de la justice. Elle vit bientôt arriver Samir, qui tenait encore son enfant dans ses bras. Les eaux n'avaient pas tardé à l'enlever du sommet de la montagne, mais il avait subi son destin sans laisser échapper un murmure; car, après avoir perdu sa bien-aimée, la vie n'avait plus pour lui aucun charme.

Mme Antoinette L. G*.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Feydeau.* — *La Vallée Suisse*, opéra en trois actes, musique de M. Weigel.

La jeune Femme colère, opéra en un acte, musique de M. Boyeldieu.

Ces deux opéras ont cela de particulier, que la musique en a été faite après leur réussite : en effet, *la Vallée Suisse* était primitivement un joli vaudeville en trois actes de MM. C.... et Sévrin, applaudi sous le nom de *Pauvre Jacques*; et tout Paris a vu au théâtre Louvois *la jeune Femme côlere* de MM. Etienne et Nanteuil. Ces deux ouvrages sont trop connus pour que nous en donnions ici une analyse nouvelle. Le succès mérité de Pauvre Jacques détermina M. Weigel, maître de chapelle de Sa Majesté l'Impératrice d'Autriche, à le mettre en musique. L'ouvrage, après avoir fait le voyage de Paris à Vienne, escorté de couplets spirituels, est revenu de Vienne à Paris embelli d'une musique germanique. Cette production de M. Weigel, qui n'était pas encore connu à Paris, n'embarrassera pas peu les hommes à système qui, parlant de ce qu'ils ignorent, répètent, après quelques hommes intéressés à propager cette opinion, que l'on ne fait en Allemagne que de la musique bruyante, et que les Allemands, sur-tout depuis Gluck, préfèrent l'harmonie à la mélodie; que diront-ils de cet ouvrage d'outre-Rhin? Déjà, sur l'annonce d'un opéra allemand, le timbalier de l'orchestre de Feydeau cherchait ses baguettes; le cymbalier faisait remettre à son instrument un anneau brisé en exécutant un opéra gracieux de Nicolo; on avait sur-tout donné la trombonne à nétoyer. Mais, ô disgrace ! on ouvre la partition, et l'on n'y trouve rien, absolument rien pour ces trois instrumens mélodieux; que penser d'une innovation aussi dangereuse? On ne fait pas de bruit à Vienne, et *Jérusalem Délivrée* a été applaudie à Paris. Serait-il donc vrai, comme le disait le marquis de Caraccioli, que les Français eussent l'oreille doublée de maroquin? Ce qui m'empêche de partager tout-à-fait cette opinion, c'est le succès que vient d'obtenir *la Vallée Suisse*. L'ouverture est gracieuse et pittoresque sans le moindre effort; on y remarque un effet piquant d'écho répété à l'octave par les instrumens à vent, et d'autant mieux placé, que le compositeur annonce ainsi que la scène

doit se passer dans un pays de montagnes. M. Weigel a mis beaucoup de musique dans ces trois actes : toujours elle est mélodieuse et imitative; point de bruit, du chant, toujours du chant, sur le théâtre et jusque dans l'orchestre. Mais on ne peut plaire à tout le monde; et je me trouvais placé à côté de M. Vacarmini, musicien très à la mode, et qui assurait gravement à ceux qui avaient la bonté de l'écouter, que cette musique n'avait pas de couleur, manquait de *vigueur*, et que la finale du second acte ne valait décidément rien, parce que, disait-il, on n'y trouve ni brusques changemens de tons, ni bruit des timbales; M. Vacarmini ne peut espérer de nous persuader qu'il y a plus de talent à faire du bruit qu'à être mélodieux.

La jeune Femme colère est une jolie comédie qui réunit des vers comiques à un but moral; sa réputation l'avait devancée en Russie. M. Boyeldieu qui se trouvait dans ce pays il y a quelques années, n'ayant pas de poëmes à sa disposition, imagina de transformer cette comédie en opéra-comique, et cette métamorphose n'a pas été moins heureuse que celle du vaudeville; les morceaux de musique ont été placés avec intelligence, ils ne nuisent ni à l'action, ni au dialogue : on retrouve dans ce nouvel opéra tout le charme de l'ancienne comédie, auquel se joint celui d'une musique que par la fraîcheur on croirait composée sous le ciel inspirant de Naples plutôt que sur les bords de la Néva.

Ces deux ouvrages sont parfaitement bien joués par MM. Gavaudan et Chénard, et M[mes] Regnault et Desbrosses; acteurs justement aimés du public pour leur talent et pour leur zèle.

Odéon. — Le succès d'*Héloïse* se soutient et s'affermit à chaque nouvelle représentation : ce drame continue de faire faire de bonnes recettes; on s'accorde à y trouver des scènes attachantes et sur-tout de beaux vers. Il faut féliciter le public du théâtre de l'Impératrice de s'être montré aussi sensible aux charmes d'une poésie élégante et qui rappelle les bons modèles. B.

On a vu l'an dernier, sur le théâtre d'Olivier, ancien hôtel des Fermes, un homme d'une force prodigieuse, désigné sous la dénomination d'*Hercule du Nord.* Cet homme, qui a été vu à l'amphithéâtre de l'Ecole de médecine, où il a démontré ses prodiges de force et de souplesse, en présence de la Faculté de médecine, a mérité cette dénomination : il est de moyenne stature, fortement et bien pris

dans toutes ses proportions ; le jeu de ses muscles est facile et bien senti, ils sont tous visibles ; le dessinateur instruit, l'anatomiste consommé peuvent facilement les reconnaître et en faire la description.

Il semble que la nature ait donné à la famille de cet homme le privilége d'une force spéciale ; car sa sœur, de plus petite taille que lui, et un autre frère, figurent dans ces exercices, et exécutent des choses tellement prodigieuses, qu'elles sembleraient impossibles si on les annonçait ici. C'est à l'ancien théâtre du Sr. Olivier, rue de Grenelle-Saint-Honoré, qu'il faut aller pour les voir et en juger. Ce spectacle a lieu tous les *Dimanches, Mardis* et *Jeudis*.

Cette famille vient d'associer à ses travaux M. Philibert, physicien, élève de M. Garnerin, avantageusement connu, lequel commence le spectacle par des expériences de physique expérimentale qui sont d'un grand intérêt.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

En vous remerciant de la place que vous avez bien voulu accorder dans votre Journal, à mes *Observations sur les principaux spectacles de Paris*, permettez-moi de relever deux fautes considérables qui se sont glissées dans l'impression des deux phrases suivantes : *Les échanges qu'ils font quelquefois ne me paraît pas heureux ; mais ces rôles sont exécutés le plus souvent avec une négligence extrême, et sur-tout par l'orchestre.* Il faut lire : *Les échanges qu'ils font quelquefois ne me paraissent pas heureux ; mais ils sont exécutés le plus souvent avec une négligence extrême, et sur-tout par l'orchestre.* La première faute est si évidente que j'aurais cru inutile d'en parler, si elle eût été seule ; la seconde l'est moins, et pourrait m'être imputée ; la mauvaise exécution de l'orchestre ne peut s'appliquer *aux rôles*, mais *aux meilleurs opéras comiques* désignés par le pronom *ils*.

Vous avez très-bien fait, Messieurs, de renvoyer l'insertion de mon article à la saison actuelle, bien plus favorable à l'examen des objets qui y sont traités que celle où j'eus l'honneur de vous l'adresser ; mais je crois cependant devoir faire observer l'époque de son envoi à vos lecteurs, qui seraient peut-être étonnés d'y trouver M. Saint-Prix et Mlle Devienne, dont la retraite est actuellement décidée. Mon silence sur la reprise des débuts de Mme Boulanger, et ma proposition de remettre *les Trois Fermiers* et *le Droit du Seigneur*, ne les surprendraient pas moins.

Veuillez, Messieurs, m'accorder l'insertion de ma lettre dans votre prochain Numéro, et recevoir l'assurance de ma haute considération.

MARTINE.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Toulon, a tenu sa séance publique le 19 juillet 1812, dans la grande salle de la Mairie, au milieu d'un public nombreux et choisi.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant :

Discours d'ouverture par M. Demore, président.

Compte rendu des travaux de la classe des sciences et arts, par M. Hermandez, secrétaire de la classe.

Compte rendu des travaux de la classe des lettres et beaux-arts, par M. Pons, vice-secrétaire.

Rapport sur un mémoire couronné, concernant le mal de mer, de M. Kerandren, D. M., par M. Pellicot.

Rapport sur les ouvrages de littérature envoyés au concours, par M. Viennet.

Traduction en vers d'un psaume de David, par M. Lescallier.

Notice sur feu M. Venissut, membre de l'Académie, par M. Legrand.

Epitre à M. le sénateur comte ***, par M. Viennet.

Fragment d'un poëme de Coluthus, intitulé : *l'Enlèvement d'Hélène,* traduit par M. Raynaud, professeur au collége.

Le Jugement de Salomon, par M. Demore.

Essai sur la langue italienne et sur le Rinaldo du Tasse, par M. Cavellier.

Epitre à Kotzbue, par M. Viennet.

L'académie, peu satisfaite des mémoires qui lui sont parvenus sur la question qu'elle avait proposée pour l'an 1812, a remis cette question au concours dans les termes suivans :

« Exposer quelle influence ont eue sur les sciences, les lettres et les » arts, les institutions créées en leur faveur, ainsi que les récom- » penses accordées à ceux qui les cultivent. »

Ce prix sera décerné en 1814.

L'académie rappelle qu'elle a proposé, pour 1813, la question suivante :

« Donner l'histoire du scorbut ; présenter sa description, ses va- » riétés, ses combinaisons, ses complications ; préciser et évaluer ses » causes ; indiquer son prognostic ; déterminer ses traitemens pro- » phylactique et curatif. »

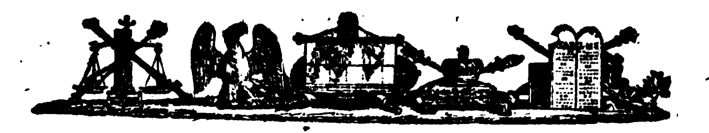
Ces deux prix consistent en une médaille d'or de 300 francs.

Elle accorde deux médailles de 100 fr. aux deux meilleurs ouvrages qui lui parviennent dans l'année.

Les mémoires lisiblement écrits, en latin ou français, doivent lui parvenir avant le 1er juin de chaque année. Les auteurs ne se feront point connaître ; ils mettront leur nom dans un billet cacheté, qui portera dessus une devise qui sera répétée en tête du mémoire.

Les mémoires pour les sciences seront adressés à M. Hermandez, secrétaire pour les sciences ; ceux pour les lettres, à M. Gosse, secrétaire pour les lettres.

On ne recevra rien que d'affranchi.



POLITIQUE.

Les Américains soutiennent avec vigueur la seconde guerre de l'indépendance. Les partis qui les ont jusqu'ici divisés disparaissent devant les grands intérêts de la patrie, et quelle que soit l'opinion politique de chacun, il n'y a qu'une manière d'envisager tout ce qui tient à l'honneur des armes, à la sûreté du pavillon, à l'inviolabilité du territoire. L'événement fâcheux arrivé à Détroit n'a répandu sur aucun point l'alarme et le découragement. Le général Hull, après avoir été conduit à Montréal, a été renvoyé sur parole à Washington, où sa conduite sera l'objet d'un examen sévère.

C'est le 2 novembre que le congrès a dû s'assembler. Les hommes raisonnables espèrent que M. Madisson sera réélu à une grande majorité. M. Clinton, son concurrent, est aussi un homme estimable, digne de toute la confiance de ses concitoyens; mais il n'a pas été éprouvé dans des circonstances si difficiles, et dans les différends avec les Anglais, où M. Madisson s'est distingué en montrant autant de prudence que de fermeté. Il a fait récemment une réponse très-remarquable à l'état de New-Jersey. La voici :

« Monsieur, lorsque les Etats-Unis ont pris et fixé leur rang parmi les nations de la terre, ils ont pris et fixé une souveraineté commune sur les mers, ainsi qu'une souveraineté exclusive dans les limites de leur territoire. L'un est aussi essentiel que l'autre à leur caractère comme nation indépendante. Quelque accommodans qu'ils aient pu être sur des points contentieux, ou avec quelle modération qu'ils aient enduré des injures accidentelles ou limitées, ils ne peuvent jamais se soumettre à souffrir des torts irréparables par leur nature, énormes par leur étendue et indéfinis par leur durée, et qui sont avoués et justifiés sur des principes qui feraient décheoir les Etats-Unis du rang de puissance indépendante. Aucune portion du peuple américain n'a eu une plus digne part à l'acquisition de ce haut rang et des bienfaits inestimables qui y sont attachés, que le peuple de New-Jersey. On ne peut donc rai-

sonnablement attendre d'aucun autre plus de zèle patriotique à maintenir, par l'épée, les droits incontestables et inaliénables qui ont été acquis par elle, et qu'il est reconnu impossible de maintenir autrement. »

Les corsaires américains commencent à inquiéter vivement le commerce anglais. Voici à cet égard une note authentique.

« Le 18 juin 1812, les Etats-Unis déclarèrent la guerre à l'Angleterre, et le 10 août on comptait 90 corsaires en croisière contre le commerce anglais. Avant le 12 septembre, les navires avaient capturé et envoyé dans les ports des Etats-Unis 145 navires anglais marchands, dont il y en avait plusieurs qui avaient des cargaisons estimées chacune au-delà de deux millions de francs, comme aussi une frégate de 49 pièces de canon, et une corvette de 20 pièces de canon. Le 16 septembre, on comptait 107 corsaires armés ou en armement, appartenant au seul Etat de Massachussets, et qui seraient tous en croisière avant la fin d'octobre. A cette même époque, le président des Etats-Unis avait déjà accordé 640 commissions de lettres de marque. »

L'amiral Warren est attendu sur la côte d'Amérique avec une escadre; tout se dispose pour le bien recevoir : « Vient-il, dit *le National intelligencer*, avec le même caractère que M. Jackson *de Copenhague*, pour négocier la paix? Vient-il demander la ruine de notre petite marine ainsi que l'abandon de nos matelots pressés, et du droit de naviguer sur l'Océan? Vient-il, suivant l'expression anglaise, déchaîner contre nous les chiens de la guerre? Vient-il nous proposer l'esclavage comme la seule condition à laquelle nous puissions obtenir la paix? Si cela est, le résultat peut être facilement prévu. » Quelques puissent être les propositions de sir Warein, ajoute la gazette de Boston, cela importe peu; la guerre sera continuée jusqu'à ce que le Canada soit conquis.

Depuis le commencement de la guerre les propriétés territoriales ont singulièrement accru de valeur; beaucoup de capitalistes sont déterminés par les circonstances à placer leurs fonds en terres; cette nouvelle direction donnée aux capitaux et à l'industrie peut être très-favorable aux Etats-Unis, augmenter leur force réelle et leur population.

Les derniers coups de vent qui ont régné sur les côtes d'Angleterre ont occasionné les plus grands dégâts dans la nuit du 26 à celle du 27; les vaisseaux de guerre ont résisté,

mais beaucoup de bâtimens de commerce ont péri, d'autres ont éprouvé de très-fortes avaries. Les convois revenant de la Baltique ont été séparés par des coups de vent, et on est inquiet du plus grand nombre des bâtimens qui les composaient.

Les nouvelles d'Espagne continuent à être pour les Anglais conformes à ce que nous avions cru pouvoir présager. On a reçu le 5, à Londres, la nouvelle de la levée de ce siége de Burgos, que tant de lettres particulières annonçaient devoir se rendre vers le 20 octobre. Les papiers ministériels sont tout-à-fait désappointés; ils n'osent élever la voix contre lord Wellington, mais ils insinuent que le gouvernement lui avait fourni tout ce qui lui était nécessaire, que toutes ses demandes avaient été accordées avec empressement, et même outre-passées, et ils laissent le lecteur tirer les conséquences de ces assertions. Voici à cet égard les réflexions du *Statesman*.

« Les lettres d'Espagne, dit-il, continuent à annoncer que l'armée de lord Wellington a beaucoup de malades. L'officier qui commande à Burgos est celui qui a fait échouer les différentes tentatives de sir Home Popham, et a fait prisonniers en différens endroits un grand nombre d'aspirans de marine et de matelots. Il paraît que l'armée de Portugal, forte de 30 mille hommes, suit lord Wellington dans son mouvemement de retraite de devant Burgos.

» Lord Wellington s'est déterminé à renoncer à une entreprise qu'il a regardée comme désespérée, et dans laquelle il n'eût pu réussir qu'en sacrifiant un grand nombre d'hommes précieux. Les gardes et le 91e régiment montagnards écossais, nouvellement débarqués à la Corogne, ne feront à peine que compenser les pertes récentes de notre armée. Si on avait voulu sérieusement, dit un de nos correspondans, soutenir le marquis de Wellington et la cause qu'il défend, il fallait lui envoyer 20 mille hommes immédiatement après la prise de Salamanque; un effort extraordinaire à cette époque aurait produit une grande économie d'hommes et d'argent, et on n'aurait pas laissé détériorer faute de secours une cause qui offrait alors un aspect aussi formidable. Que l'on compare, en effet, notre situation générale après l'affaire de Salamanque, et celle qui se présente aujourd'hui à nos réflexions. Après cette affaire on nous proclamait les maîtres et les libérateurs de l'Espagne. Lord Wellington a fait un mouvement vers le centre, dont le résultat a été de mettre aussi en mouvement

et de faire réunir toutes les forces françaises dans le midi. Pendant ce tems, l'armée qui avait sa retraite sur Burgos, se représentait en ligne; lord Wellington a été obligé de revenir sur ce point. Burgos et Pancorvo devaient être emportés; Burgos a tenu, et au lieu d'être forcé, Pancorvo a vu déboucher l'armée ennemie, qui inquiète lord Wellington dans sa retraite, tandis que les armées réunies du midi et du centre forment une masse imposante, libre de se porter où elle le jugera convenable. Voilà des résultats évidens qui frappent tous les esprits, et qui sont bien loin des espérances qu'on nous avait données.

» Malgré toutes les protestations de joie, de dévouement et de loyauté, l'armée espagnole nous rend très-peu de service, et le peuple ne montre pas beaucoup de chaleur pour sa propre cause; on voit qu'il désire un gouvernement et la fin de ses maux; mais il ne paraît pas l'attendre de nous et de notre alliance, et ne compte pas que nous puissions rester assez long-tems pour le protéger. »

Les ordres les plus pressans ont été envoyés à Portsmouth, Plymouth et autres dépôts de la marine, pour préparer immédiatement pour la mer tous vaisseaux de guerre en état de la tenir, et redoubler d'activité dans la presse des matelots, attendu qu'on avait reçu la nouvelle que plusieurs petites escadres françaises se trouvent dans ce moment prêtes à mettre en mer à Lorient, à Brest, au Havre, à Rochefort et à Bordeaux, et destinées pour la côte d'Amérique. Elles doivent sortir au moment où les vaisseaux de blocus seront forcés de s'éloigner de la côte par la violence des vents, ce qui a lieu ordinairement pendant cette saison de l'année.

On s'étonne de ne pas voir ici les Anglais mettre en ligne de compte la flotte de Toulon, celle de l'Escaut et celle du Texel, dont les mouvemens tiennent continuellement en haleine leurs escadres d'observation. Au surplus, l'état de leur marine qu'ils viennent de publier, va s'augmenter encore par un de ces procédés familiers à l'Angleterre et la conséquence ordinaire de son alliance; on assure qu'on attend à Portsmouth pour y être *en dépôt*, et *garantir du danger d'être prise*, la flotte russe de la Baltique. Cet acte parle-t-il assez haut? a-t-il besoin d'interprétation? et ne voit-on pas clairement que dans la guerre que l'Angleterre excite, entretient et soudoie, son but véritable, son but unique, est de se rendre maîtresse de la marine de toutes les nations, qu'elle entraîne au combat;

amis, ennemis, neutres ? tout est indifférent, tout est de bonne prise ; l'Angleterre ne se croira en sûreté qu'au moment où elle aura réduit toutes les puissances de l'Europe, non pas seulement à baisser pavillon devant elle, mais à n'en pas avoir un. Voilà le but unique de sa politique, et si la flotte russe entre dans ses ports, on sera bientôt à même d'apprécier cette insidieuse hospitalité.

Le *Moniteur* a publié le 25ᵉ Bulletin de la Grande-Armée ; il est ainsi conçu :

A Reilskoë, le 20 octobre 1812.

Tous les malades qui étaient aux hôpitaux de Moscou, ont été évacués dans les journées du 15, du 16, du 17 et du 18 sur Mojaisk et Smolensk. Les caissons d'artillerie, les munitions prises, et une grande quantité de choses curieuses, et des trophées ont été emballés et sont partis le 15. L'armée a reçu l'ordre de faire du biscuit pour vingt jours, et de se tenir prête à partir ; effectivement l'Empereur a quitté Moscou le 19. Le quartier-général était le même jour à Desna.

D'un côté, on a armé le Kremlin et on l'a fortifié : dans le même tems on l'a miné pour le faire sauter. Les uns croient que l'Empereur veut marcher sur Toula et Kalouga pour passer l'hiver dans ces provinces en occupant Moscou par une garnison dans le Kremlin.

Les autres croient que l'Empereur fera sauter le Kremlin et brûler les établissemens publics qui restent, et qu'il se rapprochera de cent lieues de la Pologne pour établir ses quartiers d'hiver dans un pays ami, et être à portée de recevoir tout ce qui existe dans les magasins de Dantzick, de Kowno, de Wilna et Minsk, pour se rétablir des fatigues de la guerre : ceux-ci font l'observation que Moscou est éloigné de Pétersbourg de 180 lieues de mauvaise route, tandis qu'il n'y a de Witepsk à Pétersbourg que 130 lieues ; qu'il y a de Moscou à Kiow 218 lieues, tandis qu'il n'y a de Smolensk à Kiow que 112 lieues, d'où l'on conclut que Moscou n'est pas une position militaire ; or, Moscou n'a plus d'importance politique, puisque cette ville est brûlée et ruinée pour cent ans.

L'ennemi montre beaucoup de Cosaques qui inquiètent la cavalerie : l'avant-garde de la cavalerie, placée en avant de Vinkovo, a été surprise par une horde de ces Cosaques ; ils étaient dans le camp avant qu'on pût être à cheval. Ils ont pris un parc du général Sébastiani de cent voitures de bagages, et fait une centaine de prisonniers. Le roi de Naples est monté à cheval avec les cuirassiers et les carabiniers, et apercevant une colonne d'infanterie légère de quatre

bataillons, que l'ennemi envoyait pour appuyer les Cosaques, il l'a chargée, rompue, et taillée en pièces. Le général Dezi, aide-de-camp du roi, officier brave, a été tué dans cette charge qui honore les carabiniers.

Le vice-roi est arrivé à Feminskoë. Toute l'armée est en marche.

Le maréchal duc de Trévise est resté à Moscou avec une garnison.

Le tems est très-beau, comme en France en octobre, peut-être un peu plus chaud; mais dans les premiers jours de novembre on aura des froids. Tout indique qu'il faut songer aux quartiers d'hiver. Notre cavalerie sur-tout en a besoin. L'infanterie s'est remise à Moscou, et elle est très-bien portante.

Tout annonçait depuis quelques jours à Varsovie et à Wilna le grand mouvement qui s'opère. Les lettres de ces deux villes, en date des premiers jours de novembre, le font regarder comme une preuve nouvelle de ce coup-d'œil rapide, de cette sûreté de combinaison, de cette vaste tactique qui rend l'Empereur présent par ses manœuvres aux lieux mêmes où il n'est pas, et rend la sécurité la plus entière aux pays que son éloignement paraissait laisser sans défense. Varsovie, Wilna, toute la ligne d'opérations et de communications sont couverts de troupes de renforts qui marchent vers leur destination. Le corps du maréchal duc de Castiglione a marché au secours du prince de Scharzenberg et du général Regnier, pressés par les armées russes du Danube et de la Volhinie réunies sur le Bug. Les incursions faites dans le duché de Varsovie se sont bornées à des courses de Cosaques; mais déjà le prince de Scharzenberg avec ses seules forces, en les ménageant avec habileté, et en changeant fréquemment de direction et de disposition, a regagné les hauteurs de Biesc. Tous les plans de l'ennemi ont été déjoués par la coopération et la valeur des Saxons et des Autrichiens, soutenus par le 7e corps aux ordres du général Regnier.

Voici, relativement au 25e bulletin, les réflexions qui viennent de paraître dans un de nos journaux les plus accrédités.

« Les mouvemens de la Grande-Armée indiqués dans le 25e Bulletin, étaient annoncés depuis quelques jours par les lettres particulières de Moscou. La marche rapide de l'armée sur cette ville et la brillante victoire de la Moskowa auraient dû assurer aux vainqueurs des quartiers d'hiver commodes, si la rage et le désespoir d'un ennemi barbare ne lui avaient suggéré l'affreuse résolution de dé-

truire, de ses propres mains, une des capitales de son Empire. Dès que Moscou était réduit en cendres, ce n'était plus qu'un avant-poste de l'armée française, dont l'occupation devait être subordonnée au plan général de la campagne. Or, quel doit être, à la fin du mois d'octobre, le principal et même le seul but d'un sage capitaine qui se trouve à la tête d'une immense armée au milieu de la Russie, si ce n'est celui de s'assurer des quartiers d'hiver avant que la mauvaise saison ne vienne le surprendre? Dans les premiers jours de novembre, l'hiver de Russie peut commencer d'un moment à l'autre; l'abondance des pluies ou des neiges rend les chemins impraticables jusqu'à l'époque des grandes gelées; le froid humide, bien plus redoutable que le froid sec, menace la santé des troupes. La prudence veut impérieusement qu'une armée, avant cette époque, ait pris des cantonnemens d'hiver tranquilles, commodes et étendus. Il ne suffit pas de rester dans l'inaction, il faut qu'une masse aussi considérable d'hommes et de chevaux s'éparpille sur une étendue de territoire capable de les nourrir; il leur faut des abris, des couchers; il faut enfin que ces quartiers soient couverts par une chaîne de postes qui empêchent tout parti ennemi d'y pénétrer et de troubler le repos des troupes. Ce ne sont même ni les plans militaires, ni les positions topographiques qui décident le choix d'un cantonnement d'hiver; la quantité des vivres et la facilité de recevoir de nouvelles ressources y ont souvent la plus grande part. Ce sont de semblables considérations qui, dans la campagne de 1807, décidèrent l'Empereur à quitter la Prusse-Orientale, et à ramener son armée victorieuse sur les bords fertiles de la Vistule, où elles passèrent l'hiver dans l'abondance, en couvrant, par leur position, le siége de Dantzick, et d'où elles s'élancèrent, au retour de l'été, pour aller dicter les lois de la paix à Friedland et à Tilsitt. Le plan de la campagne actuelle est tracé sur une échelle trop grande, pour qu'on puisse se permettre aucune supposition sur le choix des quartiers d'hiver que l'armée va prendre. Ira-t-elle occuper Kalouga et ses environs fertiles? Menacera-t-elle Kiovie et les derrières de l'armée de Tormasow? Couvrira-t-elle le siége de Riga? Ou restera-t-elle à Witepsk et Smolensk dans une position centrale, d'où elle pourra, au premier moment d'une saison favorable, se porter partout où l'appelle la victoire? Quelle que soit la position dont l'armée fera choix pour ses cantonnemens d'hiver,

soyons assurés que, dans leur repos comme dans leur activité, nos invincibles légions commanderont le respect aux hordes ennemies, et rendons grâces à cette prévoyance qui sait également précipiter la marche de la victoire et s'arrêter au point où l'ordonne la sagesse. Pensons avec plaisir que nos amis, nos frères, nos fils, rassemblés autour des drapeaux de la patrie, vont goûter quelques instans de repos. S'il fallait même acheter ce repos par de nouveaux combats, il est bon d'observer que le fruit de ces combats, quelque brillans qu'ils soient, ne peut ni ne doit être que la dispersion des colonnes ennemies, qui peut-être appuient ces bandes de Cosaques par lesquelles les positions sur la Nara ont été inquiétées. Tous les mouvemens que l'armée pourra faire n'auront pour but que de s'assurer des cantonnemens d'hiver aussi abondans et aussi tranquilles que possible. Ces mouvemens exigent nécessairement une grande ligne d'opérations; et Moscou étant à l'extrémité de la position qu'occupe l'armée, le quartier-général, foyer de tous les mouvemens, ne pouvait plus y rester. Dire que l'Empereur a quitté Moscou, c'est seulement dire que ce père des soldats se porte partout où de grandes opérations exigent sa présence. Ses regards ont commandé la victoire, ses regards veilleront encore à la sûreté de l'armée victorieuse. » S....

ANNONCES.

IIe, IIIe, IVe, Ve et VIe cahier de la cinquième souscription, ou 50, 51, 52, 53 et 54e de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun.

Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, quelquefois coloriée.

Les première, deuxième, troisième et quatrième souscriptions (formant 16 volumes in-8° avec 48 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les cinq souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune.

Le prix de l'abonnement pour la cinquième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers, et de 33 fr. rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis

et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Traduction nouvelle des Œuvres complètes de Tacite ; par M. Gallon de la Bastide. Trois vol. in-8°. Prix, 18 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue Helvétius, n° 12 ; Tardieu de Nesle et Compe, libraires, quai des Augustins, n° 37 ; Petit et Delaunay, libraires, au Palais-Royal.

Bibliothèque religieuse, morale, instructive, etc. ; avec de courtes réflexions philosophiques et bibliographiques, ou Répertoire analytique et raisonné des ouvrages sur la religion, la morale et l'éducation ; précédé d'observations critiques dont le but est d'éloigner des mains de la jeunesse les livres dangereux, et de lui inspirer un véritable amour pour ceux qui sont consacrés par les principes de la religion, de la morale et du goût. *Première livraison.* Douze livraisons, suivies d'une table alphabétique des ouvrages et des auteurs, formeront la souscription. Prix, 10 fr., franc de port dans tout l'Empire. Chez Beaucé, libraire, rue J.-J. Rousseau, n° 14.

Beautés de l'Histoire, ou *Tableau des vertus et des vices.* Ouvrage à l'usage des jeunes gens des deux sexes et des maisons d'éducation. *Nouvelle édition,* corrigée avec beaucoup de soin, et augmentée de 50 pages environ ; ornée de 4 vignettes représentant des sujets allégoriques, gravés avec soin d'après les dessins de M. Monnet. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 3 fr. 90 c. franc de port. Chez L. Duprat-Duverger, rue des Grands-Augustins, n° 21.

Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux ; par M. Lowth, professeur de poésie à l'Université d'Oxford, ensuite archidiacre de Winchester, et successivement évêque de Limerick, de S. David, d'Oxford et de Londres ; traduites pour la première fois du latin en français. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. A Lyon, chez Ballanche, père et fils ; à Paris, chez A. A. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55 ; chez Lenormant, rue de Seine, n° 8 ; et chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université, quai des Augustins.

Histoire de France pendant le dix-huitième siècle ; par Charles Lacretelle, membre de l'Institut, professeur d'histoire à l'Académie de Paris. *Troisième édition,* revue et corrigée ; 6 vol. in-8° de plus de 2400 pages, imprimés sur papier carré fin d'Auvergne, et caractères neufs. Prix, 30 fr., brochés ; et 37 fr. 50 cent. franc de

port. En papier vélin le prix est double. Chez Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10. On affranchit l'argent et la lettre d'avis.

Guide du Commerçant en gros et en détail; ouvrage essentiel aux tribunaux de commerce, qui y trouveront les avis du conseil d'état et les arrêts de la cour de cassation décidant les questions que l'exécution du Code de commerce a fait naître; utile aussi aux agens de change, courtiers de commerce, commissionnaires, fabricans, manufacturiers, entrepreneurs de diligences et voitures publiques, etc.; et généralement à toutes les personnes qui s'occupent du commerce; par M***, ancien avocat du barreau de Paris, auteur de différens ouvrages de législation et de jurisprudence. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 c. franc de port. A la librairie d'éducation et de jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Numéro 64 du *Monthly Repertory of english litterature, arts, sciences, etc., etc.*, vient de paraître. Ce journal, écrit en anglais, continue à nous faire connaître tout ce qui paraît de mieux en Angleterre en littérature, arts, sciences, etc. Ce N° contient les articles suivans : 1°. Revue des principes de religion les plus importans. 2°. Géographie d'Itacha, par Gell. 3°. Itinéraire de la Grèce, par le même. 4°. Sur la discipline militaire et sur les institutions de l'empire britannique, par le capitaine Pasley. 5°. Salmagundi, par Lambert. Ouvrage sur le même plan que le *Spectateur*. 6°. Narration d'une expédition à Candy, par Johnston. 7°. Transactions de la société des arts, manufactures, etc., etc. 8°. Remarques critiques sur Shakespeare. 9°. Origine des mots lusithania, gaul, celte, etc. 10°. Poésies et autres. Prix de la souscription, 35 fr. par an, y compris le port pour l'empire français; et 40 fr. pour l'étranger; pour six mois, 20 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port pour l'étranger.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis et adressés à M. Galignani, rédacteur, rue Vivienne, n° 17.

Almanach des Gourmands. VIIIe Année. Un vol. in-18. Prix, 3 fr., et 3 f. 60 c. franc de port. Chez J. Chaumerot, libraire, place Saint-André-des-Arcs, n° 11; et chez Chaumerot jeune, lib., Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

Falkenberg, ou l'Oncle, imité de l'Allemand de Mme Pichler, par Mme Isabelle de Montolieu. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

MUSIQUE. — *La Cosa rara.* — N° 1, air chanté par M. Crivelli : *Piu bianca.* Prix, 1 fr. 50 c. — N° 2, par Porto : *Lallia mia,* 1 fr. 50 c. — N° 3, par Mme Barilli : *Dolce mi parve,* 1 fr. 50 c. — N° 4, canon à trois voix, chanté par Mmes Barilli, Neri et Goria : *Per pieta non si,* 1 fr. 50. — N° 5, air chanté par Mme Barilli : *Cosola le pene,* 1 fr. 50 c. — N° 6, duo chanté par M. Porto et Mme Barilli : *Pace caro mio spero,* 1 fr. 50 c. — N° 7, canzanette chanté par Mlle Neri : *Viva la Regina,* 1 fr. 50 c. — Le tout avec accompagnement de piano ou harpe, et traduction française. Chez Carli, éditeur, marchand de musique, péristyle du théâtre Favart, côté de la rue Marivaux.

Il a paru depuis quelque tems une carte faite spécialement pour servir à l'intelligence des 14 premiers bulletins de la campagne de 1812. Cette carte, sur laquelle on a tracé les positions, les marches, les points de combats, et les quartiers généraux de la Grande-Armée, est destinée à présenter le tableau des opérations militaires relatives à la conquête et au rétablissement du royaume de Pologne. Les évènemens n'étant conduits que jusqu'à la bataille de Smolensk, on a disposé une seconde carte qui donnera la suite de la campagne, la marche des Français de Smolensk à Moscou, et la retraite des Russes derrière Kalouga, Toula et Kolomna. Ce travail est terminé et sera incessamment publié. Chez Lenormant, rue de Seine, n° 8; Magimel, rue de Thionville, près du Pont-Neuf; Delaunay, Palais-Royal, galeries de bois; Goujon, rue du Bac, près du Pont-Royal; Dezauche, rue des Noyers.

AVIS. — *Nouveaux poêles économiques* de l'invention de M. Ravelet, rue Contrescarpe, n° 12, près l'Estrapade; auteur de plusieurs objets relatifs à l'économie du combustible, au moyen desquels on échauffe les plus vastes ateliers, une maison entière, tout un appartement, et chaque étage en particulier.

Depuis l'augmentation progressive du bois, l'usage des poêles de faïence et autres s'est généralement répandu en France. Ces poêles, par le vice de leur construction, loin de diminuer la consommation du combustible, l'augmentent; tous ayant l'inconvénient de consommer, par la combustion, l'air intérieur des appartemens, et le vide n'étant remplacé que par celui qui y pénètre par les jointures des portes, il en résulte que la chaleur ne peut y être entretenue,

qu'en alimentant continuellement le foyer par de nouveaux combustibles, consommation qui surpasse celle d'un feu de cheminée.

La combustion du poêle que présente M. Ravelet n'est entretenuė dans le foyer que par un courant d'air extérieur; indépendamment du calorique qui en pénètre toute la circonférence, il lance particulièrement dans l'appartement, par seize bouches de chaleur, un courant d'air embrasé de six pouces de diamètre. Ce volume est dirigé à volonté dans toutes les pièces qui en dépendent par des soupapes de communication de l'une à l'autre, et forment un courant d'air rapide qui échauffe et renouvelle sans cesse celui de toutes les pièces où il circule, dont la surabondance est évacuée par un ventilateur placé à un des carreaux de celle la plus éloignée du foyer, moyen unique de se procurer une chaleur vive et salubre, qui rend une habitation saine et agréable, avantage incontestable qui doit mériter et obtenir l'assentiment de tous les gens éclairés.

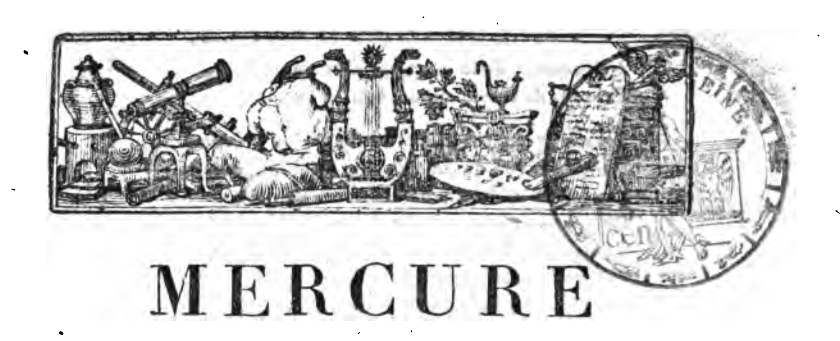
L'auteur se propose d'en établir de toutes dimensions, des simples pour les ateliers, d'autres vernis et dorés pour les appartemens; les foyers étant de fonte résistent à l'action d'un feu violent, sans qu'il soit à craindre aucun danger pour le feu. Etant placée au centre du poêle, ayant pour intermédiaire la colonne d'air froid qui s'élève dans toute sa circonférence, et à sa base le cendrier et le récipient d'air extérieur, l'inflammation est impossible.

Enfin, ces poêles chauffant à volonté avec du bois ou du charbon de terre, un décalitre de ce dernier combustible ou une bûche suffisent pour échauffer un appartement toute une journée; la chaleur étant portée à un degré convenable, il ne s'agit que de fermer la soupape du récipient d'air extérieur, celle du ventilateur et celle du tuyau qui dirige la fumée du foyer au-dehors.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 278, *ligne* 38, 50 pages, *lisez :* 60, et dans le reste de l'article, substituez 60, toutes les fois qu'il y a 50.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE
DE FRANCE.

N° DXCII. — *Samedi* 21 *Novembre* 1812.

POÉSIE.

LE SIÉGE DE PALMYRE, OU ZÉNOBIE.

FRAGMENT DU CHANT TROISIÈME.

Dénombrement de l'armée de l'Orient. Harangues d'Aurélien et de Zénobie à leurs armées.

Dès enfans du soleil l'étendard se déploie,
Et l'écho retentit des concerts de la joie.
Pour briser des Romains le glaive impatient,
Zénobie à son char entraîne l'Orient.
De l'Euphrate et des murs de Palmyre alarmée
Un sage qu'elle honore a conduit son armée,
Longin dont la valeur justifiait son choix,
Qui fit fleurir son sceptre et médite ses lois.
Son épée à la main, il avance avec elle;
D'un feu tranquille et doux son regard étincelle.
Sa démarche, son air, ses traits, ses cheveux blancs,
Son corps cicatrisé par la gloire et les ans,
Ce front toujours serein qui veille sur l'Empire,
Où siége le génie, où la vertu respire,

Y

Aux accents de la mort ont plus de majesté,
Et le fils de l'Asie aime à voir sa fierté.

Tel sur le mont fertile et couvert d'un bois sombre,
Dont un rayon du jour à peine éclaircit l'ombre,
Placé seul à l'écart, un cèdre révéré,
De pompeux souvenirs et d'honneurs entouré,
Tranquillement assis sur le torrent des âges,
S'élève dans la nue et brave les orages.
Les zéphirs à l'entour ne cessent de voler,
Et les hameaux voisins viennent le contempler.

Sans nuage, sans voile, et l'œil sur la vallée,
Où des peuples divers la foule rassemblée
Vient de Palmyre en deuil protéger les remparts,
Le soleil de ses feux couvre les étendards.
Un vent frais des palmiers ranime la verdure,
Et des ruisseaux au loin prolonge le murmure.
Les échos sont muets, les airs silencieux,
Les vallons enchantés, les bois harmonieux.
Tout-à-coup la terreur, sur le char du tonnerre,
Jusqu'en ses fondemens ouvre, ébranle la terre;
Vers le Nord alarmé l'horizon s'obscurcit,
Et de ces longs accens l'espace retentit :

Zélés adorateurs qui de la cité sainte
Protégez les autels et défendez l'enceinte,
Des droits de l'Orient invincibles soutiens,
Fidèles alliés, généreux citoyens,
Je suis toujours pour vous le Dieu de la lumière.
L'Europe des combats a r'ouvert la carrière :
A la voix de l'honneur, prêts à vous élancer,
Dans la lice avec elle entrez sans balancer;
Remplissez vos sermens. La fortune soumise
Aux enfans des héros qu'elle aime et favorise,
A suivi mes drapeaux, comblé tous vos désirs,
Et de Rome avec joie entendu les soupirs.
Mais le sort va changer. Rome reprend son lustre;
Je vois son glaive aux mains d'un Empereur illustre.
Pour mieux lui résister, soyez toujours unis,
Et vengez des forfaits trop long-tems impunis.
Déployez cet orgueil, ces traits de vive flamme,
Ces transports, cette ivresse et cette grandeur d'ame

Qui doivent à vos lois soumettre le Destin,
Et rendre avec mes fils le Désert libre enfin.
Un homme contre moi forme une ligue impie ;
Allez vaincre, il est tems que le crime s'expie.
Frappez des ennemis, sans cesse plus altiers,
Qui viennent embrâser mon temple et vos foyers.
L'Occident vous menace, et l'aigle vous assiége.
Peuples qu'a soulevés leur fureur sacrilége,
Songez à recueillir le fruit de vos exploits ;
Défendez vos autels, ma puissance et vos droits.

A ces mots, du soleil, et plus vive et plus belle,
Sur un ciel plus riant la lumière étincelle.
L'armée a ressenti l'ivrese du succès,
Et la joie à la peur ne laisse aucun accès.

De son Empire en deuil les phalanges serrées,
Fières de leur grand nom, de sa flamme enivrées,
Accompagnaient la reine, et dans leur noir transport,
Venaient jurer de vaincre ou de chercher la mort.

Sur un coursier fougueux, auprès de Zénobie,
La belle Arsinoë, l'honneur de l'Arabie,
Faite pour la victoire et les jeux des combats,
Du brave triomphant célébrait le trépas.
D'un dragon furieux les ailes déployées,
Avides de carnage et dans le sang noyées,
S'élançaient de son casque, et sur son bouclier,
De la guerre et des arts s'élevait le laurier.
Le feu qui de l'Empire annonce la durée,
Et brille dans les rangs d'une lueur sacrée,
Sur un autel couvert de fleurs et de rubis,
Fixait d'Arsinoë les regards éblouis.
Charmé de la revoir plus calme et plus altière,
L'astre immortel du jour écoutait sa prière.
D'amazones de Tyr, d'Emèse, de Sidon,
Des filles du soleil un rapide escadron,
Dans l'âge de l'amour, à son culte infidelle,
Pour voler sur ses pas, se rangeait auprès d'elle.

Compagnes de ma gloire, ô vous dont la valeur
D'un sexe délicat méprise la langueur,

Vous l'orgueil de l'armée, et le soutien d'un trône;
Qu'en tout tems dans nos murs votre épée environne,
Chères sœurs, écoutez : voilà ces vils Romains,
Qui toujours dans le sang viennent tremper leurs mains;
Les voilà; vengeons-nous, vengeons les pleurs du monde,
Et que d'un sang impur la terre au loin s'inonde.

Elle dit, et ses sœurs répètent ses accens;
La reine les appelle et reçoit leurs sermens.
Sur un char fastueux tranquillement assise,
Ivre de la fortune à son sceptre promise,
D'un peuple qui l'adore, et qu'elle rend heureux,
Comme l'astre du jour, elle reçoit les vœux.

Mais des Palmyréens, dans un morne silence,
Le pesant escadron autour d'elle s'avance.
Leurs coursiers irrités brillent d'un triple airain,
Et l'arc impatient éclate dans leur main.
Comme un serpent vomi de la nue enflammée,
A diriger son vol leur flèche accoutumée,
Par un bras vigoureux lancée avec effort,
Siffle et des airs tremblans précipite la mort.
Leur armure est d'airain, et placé sur leur tête,
Le fer de mille coups repousse la tempête.
Zabdas les commandait, Zabdas qui de Memphis,
De Thèbes, de Barca, d'Ammon, des Oasis,
A rangé les tribus sous les lois de Palmyre.
Elzar son fils, Eber célèbre par sa lyre,
Sous ses heureux drapeaux, au milieu des combats,
Comme pour une fête, avaient suivi ses pas.
Arbitre de leur sort, l'amitié les rassemble,
Et leurs vœux sont de vivre ou de mourir ensemble.

Les soldats triomphans sortis de l'Hyémen,
Des plaines d'Ocellis et des rives d'Aden,
L'élite des guerriers de l'heureuse contrée
Qui sur ses bords féconds voit la mer Erythrée,
Où luit du diamant l'éclat ambitieux,
Pour briller sur le trône ou les autels des Dieux,
Suivaient de Céthura la marche triomphale.
Le rubis, le saphir, l'émeraude, l'opale,
De la belle amazone entourent le bandeau;
Une agrafe en saphir relève son manteau,

Et la pourpre des rois orne et ceint son épée
Qui jamais dans le sang n'avait été trempée.

Les enfans de Sion, de Tyr, de Madian,
Des cités dont l'orgueil règne aux pieds du Liban,
Des bords grands autrefois que le Jourdain arrose,
Où du Génézareth l'onde obscure repose,
D'un pontife adoré viennent suivre les lois.
A l'ombre des autels. Jéthro le fils des rois,
Sans avoir éprouvé les malheurs de la vie,
Voyait ses derniers jours couler dignes d'envie.
Son peuple était heureux. Tel l'antique olivier
Près d'un temple détruit levant un front altier,
Au milieu des frimas conserve sa verdure,
Nourrit une huile d'or toujours brillante et pure,
De l'oiseau consterné réjouit les concerts,
Lui montre le printems et brave les hivers.

Les guerriers honorés sur les rives fécondes
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes,
Dans ces vastes déserts qu'orna la main des arts,
Où des siècles surpris les monumens épars
Des héros, des grands rois conservent la mémoire,
Et retracent encor les titres de leur gloire,
A la voix de la reine et des Dieux immortels,
Venaient de l'Orient défendre les autels.
Le neveu d'Odenat les appelle et les guide.
L'œil sur l'éclat du trône, ambitieux, perfide,
Mellarez foule aux pieds la crainte et les remords,
Et de la vertu même emprunte les dehors.

Dans le champ des palmiers les tentes sont dressées,
Et des retranchemens les lignes sont tracées.
La fureur des Romains élève les remparts,
Et sur les tours du camp place leurs étendards.
Bientôt la nuit des cieux va dérober la vue;
La pâle mort la suit et s'assied sur la nue.
A son aspect César exhorte ses soldats,
Et fixe au lendemain le signal des combats.

Romains, leur dit César, enfin le jour va luire,
Où vous allez marquer les bornes de l'Empire;
Du trône des Persans me frayer les chemins,
Vaincre l'Asie entière et régler ses destins.

Eh quoi ! de l'Occident les nations vaincues
Rampent sous les faisceaux dans la poudre abattues,
Et Sapor dans sa cour nous prépare des fers,
Et l'ennemi nous brave au fond de ses déserts !
Vous n'êtes point vengés et vous vivez encore!
Et sur le vil Persan, sur les fils de l'Aurore,
Vous n'avez point lancé l'épouvante et la mort!
Sur des lauriers flétris votre valeur s'endort !
Faut-il boire la honte, et la boire en silence ?
Ah ! mourons, s'il le faut, mais non pas sans vengeance.
Demain nous combattrons ; oui, demain avec vous,
Je veux faire éclater ma haine et mon courroux ;
Je veux voir notre affront vengé par la victoire :
Romains, j'en ai juré les siècles et la Gloire.

Zénobie à son tour appelle ses guerriers,
Et de son fiel ardent remplit leurs cœurs altiers.

Braves Palmyréens, amis, s'écria-t-elle,
Bientôt vous entendrez sonner l'heure immortelle,
Où des fils de l'Atlas, des Gaulois, des Germains,
De brigands inconnus, et d'esclaves Romains,
Je vais anéantir la horde sanguinaire.
Pourrai-je redouter leur glaive mercenaire,
Leur glaive tant de fois brisé par les Persans,
Dont vous seuls arrêtiez les drapeaux triomphans?
Aux décrets de César pourrai-je être asservie ?
Qu'ai-je après tout besoin du sceptre et de la vie,
Si je dois l'un et l'autre au seul nom de César,
Et si votre fortune est soumise à son char ?
Regardez sur ces monts couverts de mausolées
De nos divins aïeux les ombres consolées,
S'élever vers le ciel, accepter nos sermens,
Fouler aux pieds la mort et planer sur les tems,
Contemplez les remparts et les tours de Palmyre ;
Ces temples, ces tombeaux, ces murs, tout doit vous dire
Que le soleil lui-même a reçu notre foi ;
Soyez dignes de vous, soyez dignes de moi.
De vos premiers succès conservez la mémoire.
Si le sort à nos vœux refuse la victoire,
Dédaignant la lumière, en paix dans le cercueil,
D'un vainqueur insolent vous braverez l'orgueil.

Mais la nuit dans les airs règne, et les deux armées
De la soif des combats toujours plus enflammées,
Sans pouvoir se livrer aux erreurs du sommeil,
Respirent le carnage, attendent le soleil.

Tel dans le cirque immense où sa fureur captive
Tient du peuple romain l'assemblée attentive,
Cherchant son ennemi, le lion irrité
Sur l'arène un moment repose sa fierté,
Frémit de retenir l'ardeur qui le consume,
Et distille à longs flots sa bouillonnante écume.

SABATIER.

SUR LA MORT DE JOSÉPHINE H......,

AGÉE DE QUINZE MOIS.

Aimable fleur, si promptement flétrie,
Tu n'as fait que paraître au matin de la vie,
Et ta mère gémit de ne plus te revoir.
Aimable fleur, si promptement flétrie,
Tu ne connaîtras point les orages du soir.

J. M. BERNARD.

ÉNIGME.

Sans être bel esprit, je tiens certains bureaux
A Londres, à Cadix, à Manille, à Bordeaux.
Sur plus de mille objets ma puissance s'exerce,
Au besoin je pourrais en faire le commerce.
J'ai le plus grand respect pour les ambassadeurs
Et rançonne par fois messieurs les voyageurs.
De Thémis, l'an dernier, je reçus la balance,
Et déjà, cher lecteur, dans l'Empire de France,
Je vois avec orgueil des tribunaux, des cours,
Attacher à mon nom une grande importance.
Un sort aussi brillant durera-t-il toujours?
Non; la paix dont l'Europe invoque la présence,
Que redoute l'Anglais, ainsi que maint greffier,
Va me borner bientôt à mon premier métier.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE.

Sur mes neuf pieds, lecteur, je suis doux, violent,
Beau, vilain, gros, menu, triste, gai, froid, bouillant,
Hébreu, Grec, Espagnol, Arabe, Germanique,
Anglais, Français, Chinois, Egyptien, Gothique.
A sept réduit
Je fais du bruit,
Et quand la flamme
Sort de mon ame
Le jour, la nuit,
Chacun me fuit.

V. B. (d'Agen.)

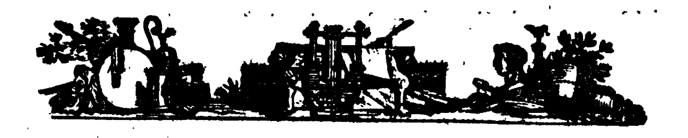
CHARADE.

Mon premier agite le cœur,
Et mon second le tranquillise;
Mon tout relève d'un auteur
La négligence ou la méprise.

---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Luis*.
Celui du Logogriphe est *Cruche*, dans lequel on trouve : *ruche*.
Celui de la Charade est *Domfront*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Pieces of Irish History illustrative, the condition of the catholics of Ireland, etc., ou Recueil de pièces concernant l'histoire d'Irlande, l'état des catholiques de cette île, l'origine, le développement du système politique des Irlandais-Unis, etc., etc.; par GUILLAUME JACQUES MAC-NEVEN et THOMAS ADDIS EMMER. In-8°. New-Yorck, 1807 (*).

LE gouvernement anglais qui, depuis six cents ans, torture l'Irlande, s'est toujours efforcé de dérober à la connaissance des autres peuples ses cruautés contre cette île martyrisée. Les moyens qu'il emploie sont de brûler les livres et les manuscrits dans lesquels on dévoile son administration tyrannique, d'inhumer tout vivans dans des cachots, ou d'envoyer à Botany-Bay les hommes dont il redoute l'influence à raison de leurs talens et de leur courage. De cette classe nombreuse quelques-uns ont échappé aux satellites du grand inquisiteur d'Angleterre, George III, et se sont réfugiés en France. Cependant sa majesté Britannique a *daigné très-gracieusement* accorder à d'autres la faculté de se déporter eux-mêmes, pour toujours, hors des terres qui lui sont soumises. Ils ont trouvé un asile dans les Etats-Unis. Parmi ces respectables Irlandais, on compte les auteurs de l'ouvrage que nous annonçons. Etablis à New-Yorck, ils ont, par leurs vertus et leurs talens,

(*) Cet article, qui nous avait été envoyé il y a plus de deux ans par M. G**, membre de l'Institut, s'était égaré dans nos cartons : mais, depuis cette époque, le sort des catholiques irlandais n'ayant point changé, il n'est pas trop tard pour annoncer un ouvrage où l'on révèle les crimes commis par le gouvernement anglais contre la malheureuse Irlande. (*Note des Rédacteurs.*)

conquis l'estime publique. Après avoir éprouvé cinq ans de captivité en Europe, la perte de leur fortune, la douloureuse séparation de leurs parens, de leurs amis, ils sont adoptés par une nouvelle patrie qui leur assure la liberté de révéler au monde leur conduite honorable et les malheurs du pays qui leur a donné le jour.

Plowden avait été envoyé en Irlande par son gouvernement pour recueillir des faits contre les catholiques et les Irlandais-Unis; mais devenu témoin des horreurs dont ils ont été les victimes, il s'est constitué leur défenseur. Quoiqu'en général les Anglais aient la *modestie* de se croire supérieurs en facultés corporelles et intellectuelles aux autres peuples, et même aux habitans de leurs propres colonies, plusieurs de leurs voyageurs, entr'autres Carr, ont récemment rendu un témoignage éclatant aux talens, à la valeur et aux qualités généreuses et libérales des Irlandais.

Cependant ce n'est pas d'Angleterre que pouvait sortir un ouvrage tel que celui de MM. Emmer et Mac-Neven: quoiqu'ils écrivent sans invective, sans jamais déroger à la dignité de l'histoire, les faits qu'ils exposent sont tels que les oppresseurs de l'Irlande y découvriraient de quoi former une accusation de haute-trahison; car ils trouvent plus facile de tuer les hommes véridiques que de les réfuter.

L'introduction présente un détail de la conduite très-étrange tenue par M. King, ministre américain à Londres, qui, de concert avec le cabinet de Saint-James, voulait fermer les portes de l'Amérique aux Irlandais, détenus comme prisonniers d'Etat. Quand on médite les principes sur lesquels repose la constitution des Américains, quand on se rappelle les services qu'ils ont reçus des Irlandais dans la guerre de la liberté, services attestés par les éloges de Washington, on a droit de s'étonner qu'un diplomate, sans l'aveu de son gouvernement, ait osé pactiser avec la tyrannie et encourir volontairement l'indignation publique qui pèse actuellement sur lui.

L'*Essai concernant l'Histoire d'Irlande*, par M. Em-

mer, qui fait partie de ce volume, trace en caractères de feu ce système d'émancipation qui ayant imprimé ses secousses à d'autres contrées que l'Irlande, menaçait l'Empire Britannique d'une révolution complète. Il est impossible d'envisager ce tableau sans éprouver cette sympathie qui fait partager les malheurs de l'Irlande et l'indignation la plus prononcée contre ses despotes impitoyables. L'auteur n'a pas cru, néanmoins, devoir détailler les évènemens tragiques, les incendies, les supplices dont il a été le témoin ; il laisse cette tâche à son compagnon d'infortune, qui rédige en ce moment l'histoire d'Irlande dans le cours des vingt dernières années.

La population actuelle de ce pays s'élève à plus de cinq millions. Les deux tiers des matelots de la marine anglaise et ses meilleurs soldats sont Irlandais ; par l'exubérance de cette intarissable fécondité de leur île, elle est pour l'Angleterre un magasin toujours rempli ; la fille approvisionne la mère-patrie, mère dénaturée qui, insensible aux bienfaits, punit l'Irlande de ses faveurs, déploie sur elle, sans relâche, ses rigueurs, ses cruautés, et la charge de fardeaux sous lesquels elle succombe. Et quel est le motif d'une telle barbarie? c'est que les trois-quarts des Irlandais étant catholiques, ils doivent partager le sort des esclaves, celui de travailler et souffrir. Telle est la manière dont on raisonne au Palais de Saint-James. Bigots orgueilleux et intolérans, quand aurez-vous le cœur sensible et l'excellent caractère de ceux que vous tenaillez? George III consentit, il y a quelques années, à se relâcher sur quelques-uns des réglemens qui écrasent les catholiques, mais ne croyez pas qu'il fut guidé par un sentiment d'humanité : cette mesure lui fut arrachée par la crainte de voir l'Irlande échapper de ses mains. A cette occasion, M. Mac-Neven remarque que la conscience de George peut bien pactiser avec la crainte, mais il est trop *saint* pour céder à la justice (*).

(*) Tout ceci était écrit avant la régence.

Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas d'y insérer le code épouvantable des lois contre les catholique (*Popery-Laws*), contenues dans l'ouvrage que nous annonçons. Ce morceau, très-curieux pour l'histoire, nous est présenté par deux écrivains protestans, non moins distingués par leurs talens que par leur modération et leur amour pour la vérité. Un Français pénétré des principes de la tolérance civile pour toutes les sociétés religieuses, qui la voit s'étendre sur presque tout le continent européen, est justement étonné que l'Angleterre en délire continue à outrager le catholicisme. C'est en rougissant que l'histoire enregistre dans ses fastes un trait de ce genre.

Citons un passage de la lettre circulaire écrite par Mac-Neven. « Nous avons vu les Irlandais déployer un » courage digne des tems héroïques, une fidélité propre » à illustrer toutes les autres vertus, la droiture d'intention, la prudence dans les entreprises qui promettait » les plus heureux succès, tandis que dans ce même » peuple d'autres déploient une telle sagacité dans l'art » de corrompre, une telle audace dans l'exécution des » crimes, qu'il ne leur reste plus rien à essayer dans ce » genre. A travers ces évènemens, le peuple Irlandais » s'est montré alternativement digne d'éloge et de blâme, » mais jamais lâche, ni bas, quelle que soit sa situation. » Il fait tout avec énergie ; par-tout on reconnaît que la » Providence l'a muni de tous les moyens propres à former un Etat indépendant, qui l'éléverait au plus haut » degré de prospérité, s'il pouvait enfin secouer la servitude qui enfante tous les vices et donner l'essor aux » qualités brillantes qui lui sont naturelles. »

FALKEMBERG, ou *l'Oncle*, imité de l'allemand; par Mme ISABELLE DE MONTOLIEU. — Deux vol. in-12. — Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire au Palais-Royal, galeries de bois.

MADAME de Montolieu prévient le public qu'elle a trouvé le sujet de ce roman dans l'almanach de Tubinge de 1810. Ce n'était qu'une simple nouvelle de Mme Pichler, auteur d'*Agathoclès*. L'auteur français a pensé que le fonds de cette nouvelle pouvait prêter à des développemens intéressans; et il a entrepris d'en faire la matière de deux volumes. C'est ce qu'il a exécuté, non pas peut-être avec tout le succès qu'on aurait droit d'attendre d'un ouvrage qui lui appartiendrait tout entier, mais de manière pourtant à n'avoir qu'à se féliciter de son entreprise.

Voyons le sujet de l'ouvrage. Dans le rapide examen que nous allons en faire, c'est l'auteur original seul que nous aurons à juger. Mme Pichler est seule ici responsable du plus ou moins de mérite qu'on peut trouver dans l'invention de sa fable; car il y a lieu de croire que le traducteur y est resté fidèle.

La jeune Mathilde, fille du comte de Retting, général au service de l'Autriche, est restée orpheline chez son oncle le comte de Woltau. Elle habite un antique château de la Germanie, avec cet oncle, franc égoïste, une femme coquette et altière, et deux petits cousins dont elle soigne l'éducation. La jeune comtesse est réduite à l'emploi de gouvernante et de demoiselle de compagnie. Douée d'une figure charmante, d'un esprit cultivé, de tous les talens agréables, elle passe ses plus belles années dans la bruyante société de buveurs grossiers, de chasseurs déterminés. Elle ne trouve pas un être qui sente son mérite, et qui réponde à sa pensée. Mais bientôt il va se présenter un homme qui remplira le vide de son cœur. Sera-ce un beau jeune homme, taillé sur le patron de tous les héros de romans? Non! on va le connaître.

Le comte de Woltau avait un oncle qu'on attendait

depuis long-tems. Il n'y avait qu'une voix sur son compte. C'était un franc vaurien, hargneux, indomptable, mauvais fils, mauvais mari, etc. Cependant on faisait, dans le château, les plus grands préparatifs pour le recevoir : il était riche et titré. Mathilde appréhendait beaucoup le séjour d'un tel hôte au château. Il arrive. Elle voit un homme très-grand, maigre, d'un figure noble. Un feu sombre animait ses grands yeux noirs. Tel était le comte de Falkemberg. Mathilde l'observe avec attention ; elle ne peut se défendre d'un sentiment d'intérêt mêlé d'une sorte de respect. Ce sentiment augmente, quoiqu'elle cherche à le combattre, quand elle a entendu le son de voix du comte, quand elle a pu remarquer en lui un esprit vif et brillant, et une raison éclairée. Elle le justifie dans son cœur de tous les torts dont il est accusé. Le comte ne lui paraît plus qu'un homme persécuté par l'envie. Il l'a d'ailleurs remarquée avec intérêt, il lui a donné des témoignages de la plus douce bienveillance. Elle l'aime enfin ; mais Falkemberg quitte le château, sans avoir prononcé le mot d'amour. Il la laisse seule dévorée d'ennuis et d'inquiétudes, et on n'entend plus parler de lui. Mathilde persécutée dans le château, où on veut la marier contre son penchant, en sort pour être placée comme demoiselle de compagnie chez une vieille comtesse à Vienne. Là elle trouve établie l'opinion qu'on avait à Woltau, sur le comte de Falkemberg. La pauvre Mathilde en souffre ; cependant elle persiste à croire qu'il est calomnié, ou du moins à l'espérer. En effet, elle apprend bientôt que les torts du comte ne sont qu'apparens, et qu'il est sensible et généreux. Elle se dérobe donc encore aux nouvelles persécutions qu'on lui fait éprouver pour le choix d'un époux ; et elle va se retirer dans le fond d'un village, où elle n'est pas plus à l'abri du même genre de tourment. Elle est enfin placée comme lectrice chez une dame française qui vit dans la solitude, en proie à des chagrins et à des remords. Cette femme est la coupable épouse de Falkemberg. Elle meurt ; et le comte, devenu libre, fait accepter sa main à Mathilde.

Faudra-t-il chicaner Mme de Montolieu, ou plutôt Mme Pichler, sur le titre de ce roman? Dirons-nous que, d'abord Falkemberg n'est point le principal personnage du roman, puisqu'il ne paraît qu'une ou deux fois en scène; que le nom de Mathilde aurait au moins dû figurer au titre de l'ouvrage; enfin, que ce second titre, *l'Oncle*, est vague et même déplacé? Car ce n'est pas en sa qualité d'oncle qu'il joue un rôle dans le roman; il n'est oncle que d'un homme qu'on voit paraître un instant au commencement de l'ouvrage, et dont on ne reparle plus dans la suite. Mais qu'importe le titre d'un roman dans lequel d'ailleurs on trouve de l'intérêt?

Un reproche plus grave qu'on pourrait faire à l'auteur original, c'est de n'avoir pas assez motivé la séduction de Mathilde. Est-il vraisemblable, en ne considérant pas même ce qu'il y a de contraire à la décence, qu'une jeune fille se prévienne à la première vue pour un homme de cinquante ans, qui est *maigre, basané*, dont *le regard est sombre*, et dont elle n'a entendu parler encore que sous les rapports les plus défavorables, lorsqu'elle sait d'ailleurs qu'il est marié? Cependant, il faut l'avouer, on ne peut se défendre d'un véritable intérêt en voyant les progrès de la passion de Mathilde. On partage le désir et l'espoir qu'elle nourrit, de trouver Falkemberg innocent. Cette gradation d'intérêt par laquelle le lecteur est conduit, est certainement ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage; et c'est probablement Mme de Montolieu qu'il faut féliciter de l'avoir aussi habilement ménagée.

Beaucoup de détails fins et naturels sur le caractère des personnages, quelques descriptions locales où l'on remarque de la grâce et de la vérité, rappellent de tems en tems le talent de l'auteur à qui l'on doit *Caroline de Lichtfield*, un de nos plus agréables romans.

Cet ouvrage, assez bien soigné pour l'impression, présente cependant quelques phrases si singulièrement conçues, et si peu du style ordinaire de Mme de Montolieu, que nous avons eu peine à l'en accuser. En effet, nous nous sommes assurés par un exemplaire

corrigé par elle, et qui nous est tombé entre les mains; et par une personne qui a lu son manuscrit, qu'elle n'en est pas coupable (1). H. D.

Chansons et poésies diverses de M. A. Desaugiers, convive du Caveau Moderne. — Tome II. — Dédié à M. le comte Muraire, conseiller-d'état, etc. — A Paris, chez *Poulet*, imprimeur, quai des Augustins, n° 9; *Bechet*, libraire, même quai, n° 63; et *Germain Mathiot*, même quai, n° 25.

Ce second volume des chansons et poésies de M. Desaugiers n'a paru que deux ans après le premier; et cet intervalle a semblé long à tous les amis de la franche et vive gaîté.

L'auteur n'a pas cru devoir faire une préface ou un avertissement pour s'excuser d'une lenteur dont on pourrait pourtant lui faire de justes reproches. Il sait que ses chansons seront toujours bien reçues dans quelque tems qu'elles se présentent; et il en est, dit-on, de sa per-

---

(1) Nous allons relever ici les fautes essentielles : elles disparaîtront sûrement dans une seconde édition.

1er vol. Pag. 20, lig. 12. Il (l'ambassadeur comte de Falkemberg) il portait dans sa main droite un *lièvre* qu'il chercha à cacher sous sa poche; *lisez :* il tenait un livre qu'il cacha dans sa poche.

N. B. Le comte de Falkemberg lisait beaucoup, ne chassait point, et sur-tout ne portait ni ne cachait des lièvres comme un braconnier.

Pag. 154, lig. 4. Toute cette phrase est défigurée, et voici ce que Mme de Montolieu disait : Quoique l'amitié de Mathilde pour cette aimable femme se fût encore augmentée par cet entretien.

Pag. 157, lig. 13. Sœur très-aimée; *lisez :* aînée.

Pag. 186, lig. 1. Connaître; *lisez :* fixer.

Pag. 219, lig. 11. Dégoût; *lisez :* éloignement.

2e vol. Pag. 19, lig. 2. Pardonner; *lisez :* surmonter.

Pag. 40, lig. 4. Mon plus sincère désir; *lisez :* ma plus sûre égide.

Pag. 92, lig. 16. Reçu au soir dans sa chambre particulièrement; *lisez :* reçu au soir par hasard avec Dorothée.

sonne comme de ses chansons; car s'il est un des convives les plus gais du Caveau Moderne, il passe aussi pour un des plus aimables convives dans les sociétés.

Ce qui caractérise le talent de M. Desaugiers dans un genre que des pédans chagrins ou des poëtes boursouflés affectent trop de dédaigner, c'est la verve, la gaîté vraie, et, si l'on peut le dire, la joie qui règne dans ses couplets; c'est l'heureuse originalité de ses refrains et de ses rimes inattendues. Soit que les sujets de ses chansons lui aient été donnés, soit qu'il les ait imaginés, il les entrevoit toujours sous un point de vue juste, philosophique. Il est peu de ces chansons où l'on n'aperçoive à travers les expressions les plus gaies, les plus folles en apparence, un fonds de raison digne de nos plus célèbres moralistes; il s'échappe même de tems en tems de sa plume, et peut-être malgré lui, des traits de sensibilité qui n'en paraissent que plus aimables. Voilà ce qui le distingue de ses maîtres, entr'autres de Collé, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de traits de ressemblance, que certainement il égale pour la *facture* du couplet, et qu'il surpasse quelquefois pour la franchise et la gaîté.

Il faut motiver le jugement que nous portons sur le genre de talent de M. Desaugiers; ce ne peut être que par des citations; mais ici se présente un inconvénient presqu'inévitable, quand on rend compte d'un recueil de poésies, c'est l'embarras du choix dans les morceaux qu'on veut citer; et cet embarras doit redoubler quand il s'agit des chansons de M. Desaugiers. L'auteur, au reste, l'éprouverait probablement lui-même, s'il lui fallait indiquer celle qui lui plaît davantage, celle qui a obtenu le plus de succès. N'importe! dussions-nous commettre des gaucheries, ne choisir que les chansons qui lui paraissent les plus faibles de son recueil, nous citerons d'après l'impression que nous avons éprouvée. Nous commencerons par quelques couplets d'une chanson où l'auteur paraît avoir fait sa profession de foi en morale. C'est celle qui a pour titre : *La Vie épicurienne*, sur l'air : *De la Chasse du Roi et le Fermier*.

Le jour,
Chantant l'amour,

Et souvent le faisant sans bruit
La nuit ;
Des yeux
Ou noirs ou bleus
Je fus toujours également
Amant.
Content
Et bien portant,
Lorsque ma bourse est aux abois,
Je bois :
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Agir en épicurien.

Je fuis,
Tant que je puis,
Des sots, des méchans les travers
Divers ;
Je plains
Les gens enclins
A croire que sur terre, rien
N'est bien.
Par goût
Content de tout,
Le monde, ma foi, tel qu'il est,
Me plaît.
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Penser en épicurien.

Loyal,
Toujours égal,
Je ne fus jamais à demi
Ami.
A qui
M'aime aujourd'hui
Puis-je être utile ? à son secours
Je cours :
Mon bien
Devient le sien ;
Je veux enfin qu'on soit chez moi
Chez soi...

J'espère que c'est bien,
Heim ?
Aimer en épicurien.

Aucun
Trouble importun
N'altère de mes heureux jours
Le cours.
Tout voir
Sans m'émouvoir,
Fut toujours la suprême loi
Pour moi.
J'attends
La faulx du Tems ;
Mais je ne l'attends, morbleu! qu'en
Trinquant.
J'espère que c'est bien,
Heim ?
Vieillir en épicurien.

Nous voudrions bien pouvoir citer encore la chanson : *Il faut rire ;* le *Portrait de mademoiselle Margot ; Paris en miniature,* vaudeville dans lequel l'auteur a passé en revue, par des rapprochemens très-piquans, les diverses conditions, les mœurs, les travers qui forment la physionomie de cette brillante capitale ; mais il serait trop facile de remplir un journal avec des citations, et nous ne voulons, ni ne devons commencer la seconde édition des chansons de M. Desaugiers. Nous ne résisterons point, cependant, au désir de faire connaître à nos lecteurs une partie des *Inconvéniens de la fortune.* Cette chanson est sur l'air : *Adieu paniers, etc.*

Depuis que j'ai touché le faîte
De la richesse et de l'honneur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu bonheur ! (*Bis.*)
Je bâille comme un grand seigneur...
Adieu bonheur !
Ma fortune est faite.

Toi dont la grâce gentillette,
En me ravissant la raison,

Sut charmer ma jeune saison,
Adieu Suzon ! (*Bis.*)
Je dois te fermer ma maison....
Adieu Suzon !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête
Au poids de l'or je suis traité;
J'entretiens seul la faculté :
Adieu santé ! (*Bis.*)
Hier trois docteurs m'ont visité.
Adieu santé !
Ma fortune est faite.

Vous qui veniez dans ma chambrette
Rire et boire avec vos tendrons,
Qui souvent en sortiez si ronds,
Adieu lurons ! (*Bis.*)
Quand je serai gueux, nous rirons...
Adieu lurons !
Ma fortune est faite.

Nous avons remarqué dans le recueil une chanson intitulée : *Vivent les grisettes*, très-jolie sans doute ; mais elle rappelle trop, peut-être, une pièce de vers sur le même sujet, insérée dans l'*Almanach des Muses de* 1785. Cette pièce, qui eut beaucoup de succès dans le tems, commence par ces vers :

Sur la toilette
De ma Lisette, etc.

Au reste, il est possible que M. Desaugiers n'en ait pas eu connaissance, et qu'il se soit rencontré, sans le savoir, avec M. Am. D. dans un sujet très-naturel qui pouvait fournir les mêmes idées à deux hommes d'esprit.

Nous invitons M. Desaugiers à mettre moins d'intervalle entre la publication de son second et de son troisième volumes, qu'il n'en a mis entre le premier et celui que nous annonçons.

H. D.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1812.

MM. PRUDHON, BLONDEL ET GROS.

Avant de commencer mon examen, je vais mettre sous les yeux du public une lettre qui m'a été écrite par un amateur au sujet de cette exposition. J'en ai retranché avec soin ce qu'elle contenait de désobligeant pour quelques artistes assez malheureux d'avoir exposé de mauvais ouvrages, et d'y avoir mis leurs noms, sans les affliger encore par une critique au moins inutile, et qui ne pourrait manquer de leur paraître injurieuse. Voici cette lettre :

« Monsieur, j'ai lu les deux articles que vous avez déjà publiés sur le Salon, et je les ai lus avec intérêt, parce qu'ils sont écrits avec franchise. Cette qualité n'est pas très-commune aujourd'hui, et c'est une de celles que j'estime le plus dans un critique. Mais ce n'est pas assez pour me satisfaire pleinement de ne rien dire qui ne soit vrai, j'exige que l'on dise tout ce qui est vrai, quand cela peut être utile. Vous n'avez rempli ce devoir qu'à moitié, Monsieur, et je vous en veux de votre pusillanimité. Eh quoi ! vous nous donnez un aperçu général de cette exposition, vous nous citez avec complaisance ce que vous avez cru digne de notre approbation, et vous ne nous parlez pas de cette quantité prodigieuse d'ouvrages réprouvés par le goût, qui salissent périodiquement les murs du sanctuaire des arts ! Et vous ne jetez pas feu et flamme, en voyant cette légion d'ouvriers usurper insolemment le titre d'artistes ! Et vous ne vous armez pas du fouet de la satire contre ces profanes qui ne viennent dans le temple que pour y débiter leurs marchandises comme dans un marché public ! N'est-il pas tems d'arrêter ce débordement de peinture qui menace de tout engloutir ? Je me rappelle une époque où le grand salon suffisait aux expositions publiques ; on ajouta ensuite une partie de la galerie d'Apollon, puis la galerie tout entière ; plus tard deux salles assez spacieuses furent un trop faible supplément, et le Muséum lui-même fut envahi. Qui peut prévoir jusqu'où cela peut aller ? Croyez-vous donc, Monsieur, que cette honteuse profusion soit capable de donner une haute idée de la

France aux étrangers qui viennent la visiter? La jalousie nationale ne les porte que trop à déprécier ce qui se fait chez nous, sans lui fournir encore un aliment aussi considérable. Qu'on les suppose, si l'on veut, dans les meilleures dispositions à notre égard, comment pourront-ils débrouiller cet immense cahos? Comment pourront-ils découvrir l'or au milieu de tant d'alliage? Aussi les voit-on souvent ricaner entr'eux, hausser les épaules, et témoigner hautement leur mépris, en passant devant ces longues files de tableaux et de portraits, misérables caricatures qui peuvent bien faire pâmer les amis des auteurs; ou les bons bourgeois et les honnêtes bourgeoises dont elles retracent l'image, mais que pour l'honneur des arts on devrait bannir à jamais de nos expositions. Ce qui me chagrine le plus, c'est lorsque ces signes d'improbation ont pour objet des tableaux destinés à reproduire à nos yeux les traits des personnages les plus dignes de notre admiration et de nos respects. Dans mon dépit je ne sais plus de quelle épithète gratifier l'excessive indulgence du juri qui remplit si mal le but de son institution, et je ne puis m'empêcher d'approuver cet édit fameux, par lequel il n'était permis qu'au seul Apelle de peindre le portrait d'Alexandre, et qu'au seul Lysippe de le jeter en bronze.

» Voilà, Monsieur, une partie des choses que vous auriez dû dire, et que je vous reproche de n'avoir point dites. Je suis néanmoins très-disposé à vous pardonner, si de votre côté vous consentez à publier mes observations; et pour vous prouver combien ma rancune est peu durable, je vous prie d'agréer d'avance les sentimens d'estime avec lesquels, etc. etc.

LE FRANC, *Amateur.* »

Je répondrai en peu de mots à l'auteur de cette lettre. Ses réflexions sont très-justes quant au fond, mais elles sont présentées sous une forme trop peu aimable. Il faut bien se garder de montrer ainsi la vérité toute nue: nos yeux sont trop faibles pour supporter l'éclat de sa lumière, et ce n'est qu'à travers une gaze légère qu'il nous est permis de la contempler. Cette sévérité est peut-être excusable dans un amateur qui jouit des arts, sans en connaître les difficultés; celui qui les a cultivés, est porté à plaindre les hommes imprudens qui se sont lancés dans cette carrière épineuse contre le vœu de la nature. Ce n'est donc point par pusilla-

nimité que j'ai gardé le silence. J'ai cru qu'il n'était pas généreux d'attaquer un ennemi à terre ; et c'est ainsi que j'en userai dans tout le cours de cet examen.

M. Prudhon.

N° 742. *Vénus et Adonis.*

Ce tableau est bien inférieur à la plupart de ceux que M. Prudhon a déjà exposés, et j'avais résolu de n'en point parler. Quelques élèves, il est vrai, parmi lesquels on distingue Mlle Mayer, suivent si servilement les traces de leur maître, que l'on confond souvent leurs tableaux avec les siens ; mais cette influence ne s'étend pas au-delà de son atelier, et n'est d'aucun danger pour l'école. Ce qui me détermine à rompre le silence, c'est que le public se laisse facilement séduire par les défauts mêmes que les connaisseurs remarquent dans cet ouvrage.

Quand on a lu les descriptions délicieuses que les poëtes anciens ont faites de la mère des amours, quand on a vu et étudié cette statue (*) admirable dans laquelle la sculpture a lutté avec tant de bonheur contre la poésie, peut-on reconnaître Vénus dans cette figure longue, grèle et tourmentée ? L'expression minaudière d'Adonis, et les caresses naïves qu'il prodigue à son amante, nous donnent-elles la moindre idée du feu divin qui devait consumer un mortel auprès de cette déesse, dont les seuls regards répandaient dans tout l'univers l'amour et la volupté ? L'histoire fabuleuse nous apprend que ce jeune chasseur ne craignait pas de s'arracher du sein du plaisir pour aller faire la guerre aux bêtes féroces ; il devait donc réunir la force à la beauté. M. Prudhon n'en a fait qu'un jeune homme maigre et épuisé par l'excès des jouissances. Son sujet n'est indiqué ni par l'expression, ni par le caractère de ses personnages, et sans ces trois amours et ces deux chiens qui servent à l'expliquer, il serait facile de s'y méprendre.

L'exécution n'est pas moins défectueuse. On s'aperçoit que l'artiste a tout fait de pratique et sans consulter la nature. On ne trouve nulle part ces détails heureux qu'offre le modèle le moins parfait ; on ne trouve nulle part ces teintes variées que produit le jeu de la lumière sur les corps. Le ton est faux, sans vigueur, et égal d'un bout à l'autre. Je le répète, M. Prudhon n'a rien fait d'après nature, et

(*) La Vénus de Médicis que possède le Musée.

s'il avait beaucoup d'imitateurs, nous ne tarderions pas à retomber dans l'état honteux où Boucher, plus qu'aucun autre, avait plongé notre école dans le siècle passé.

N° 743. *Portrait de S. M. le Roi de Rome.*

Ce tableau étant d'une petite proportion, les défauts sont beaucoup moins sensibles que dans le précédent. L'effet en est agréable, et je ne m'étonne pas du plaisir qu'il fait au public.

N° 744. *Portrait de M. V.*

M. Prudhon prouve, dans ce portrait, que lorsqu'il veut copier ce qu'il voit, il évite une grande partie des fautes que j'ai pris la liberté de lui reprocher. Il a très-bien saisi la physionomie de son modèle ; la couleur est brillante et vraie en même tems. Quelques détails sont rendus avec mollesse, mais l'ensemble a de la saillie et se détache très-bien du fond.

Ce portrait est un de ceux que l'on regarde le plus à cette exposition.

M. Blondel.

N° 101. *Zénobie trouvée mourante sur les bords de l'Araxe.*

Tout le monde connaît l'histoire de Radhamiste et de Zénobie, qui a fourni à Crébillon le sujet d'une de ses plus belles tragédies. M. Blondel n'a qu'à se louer d'avoir puisé à la même source, et le peintre n'a pas été moins bien inspiré que le poëte. Ce tableau n'a peut-être aucune de ces grandes qualités qui frappent au premier abord, qui élèvent l'ame et la remplissent d'enthousiasme ; mais on n'y trouve aucun de ces défauts qui choquent et qui empêchent quelquefois d'apprécier les beautés. Il plaît dès qu'on le voit ; après un nouvel examen il plaît encore. Cette impression douce et durable vient, suivant moi, du mérite égal avec lequel toutes les parties sont traitées. Chaque personnage est placé où il doit être, et dans l'attitude qui lui convient ; il exprime bien ce qu'il doit exprimer, et son expression est conforme à son âge et à son sexe. Une courte description mettra le lecteur en état de juger par lui-même.

Le corps de Zénobie occupe une grande partie du premier plan. A gauche, un berger d'un âge mûr pose une de ses mains sur le cœur de cette princesse, et de l'autre fait signe à ses compagnons qu'elle respire encore. Du côté

opposé, un autre berger, plus jeune, se penche avec intérêt vers elle, et laisse voir sur son visage la joie que lui cause une si heureuse nouvelle; il la transmet à un vieillard qui est au centre de la composition, et qui ne pouvant, à cause de son âge, prendre une part bien vive à l'action, réfléchit profondément sur l'aventure terrible dont il est le témoin. Près de lui, une femme paraît pénétrée de la pitié la plus tendre, tandis que l'enfant qu'elle porte ne fait aucune attention à ce qui se passe sous ses yeux.

Toutes ces figures sont généralement bien dessinées, bien peintes et d'une très-bonne couleur. Je critiquerai cependant la taille gigantesque du vieillard, et le bras droit du jeune homme, dont le raccourci est d'un effet désagréable. La figure de Zénobie devait être d'un caractère plus noble que les autres : la partie supérieure de son corps est d'un assez bon goût de dessin, mais on désirerait plus d'élégance dans le contour de la partie inférieure.

Ce jeune homme est de l'école de M. Regnault, et lui fait le plus grand honneur.

N° 102. *Homère malheureux demandant l'hospitalité.*

Ce tableau ne détruit pas l'idée avantageuse que celui dont je viens de parler fait concevoir de l'auteur; mais il ne l'augmente pas, et je me contente de le citer.

M. Gros.

N° 444. *Entrevue de LL. MM. l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche, en Moravie.*

J'ignore combien de ressources le peintre aurait pu trouver dans son art pour enrichir ce sujet peu compliqué, et remplir convenablement le vide que devaient laisser sur une toile aussi vaste ces trois figures isolées au milieu de la composition; mais je crois que M. Gros aurait pu le faire d'une manière plus heureuse. Ce groupe qu'il a placé à la gauche, sur un second plan, serait mieux dans un tableau de genre que dans un tableau d'histoire. Les attitudes des principaux personnages sont naturelles et nobles sans affectation; les têtes seulement n'ont pas assez de relief. Le manteau de l'Empereur d'Autriche me semble lourdement ajusté, et la fumée qui se trouve derrière la figure de l'Empereur des Français d'un ton beaucoup trop mat. On retrouve néanmoins dans quelques parties tout le talent de l'auteur; et l'on distingue sur-tout un jeune page, dont la couleur est d'une grande vérité et d'une harmonie parfaite.

M. Gros aurait réussi plus complètement, s'il n'avait été gêné par la simplicité même de son sujet, et la nécessité où il était de tout sacrifier à l'objet principal.

N° 446. *Portrait équestre de S. M. le roi de Naples.*

Cette figure, quoiqu'un peu roide, est posée avec dignité, et la forme générale en est élégante; on doit admirer surtout le beau caractère de la tête, et l'air martial que le peintre a su lui donner. On sentirait mieux le mérite de ce tableau, si la mauvaise tournure du cheval, la sécheresse avec laquelle la cuisse et la jambe sont découpées du côté du clair, et le peu d'accord de la figure entière avec le fond, n'affectaient pas aussi désagréablement l'œil du spectateur.

Il est assez singulier, qu'en examinant l'ouvrage d'un peintre regardé à juste titre comme coloriste, je n'aie trouvé occasion de le louer que sous le rapport du dessin.

N° 448. *Portrait en pied de Mme la comtesse de la Salle.*

Que cette composition est noble et touchante! Comme ce sujet s'explique sans effort! Je ne crois pas qu'il soit possible de rendre avec plus de talent la situation d'une femme sensible placée ainsi entre les deux objets de son affection, entre le portrait d'un époux qui n'est plus et un fils qui doit la consoler d'une perte aussi cruelle. On voit qu'elle a pleuré long-tems devant cette image chérie, et qu'elle s'en éloigne avec peine. Sa douleur vive, mais exprimée avec tant de grâce et de simplicité, pénètre l'ame, et la remplit d'une douce tristesse. Ah! sans doute, si celui qui en est l'objet pouvait être témoin d'une scène aussi attendrissante, quelque glorieux qu'ait été son trépas, il lui serait bien difficile de ne pas regretter la vie.

Je n'ai pas le courage de noter quelques taches dans un ouvrage dont l'ensemble est si beau, l'exécution presque parfaite, et qui n'inspire pas moins d'intérêt pour la personne de l'auteur que d'admiration pour son talent.

Je suis forcé de remettre à une autre fois l'examen du magnifique tableau de *Charles-Quint visitant l'église de Saint-Denis.*

S. Delpech.

LE BARON D'ADELSTAN,

OU LE POUVOIR DE L'AMOUR.

NOUVELLE.

Le jeune baron Sigismond d'Adelstan se promenait un matin dans sa chambre ; ses bras croisés, sa tête baissée, un léger froncement entre les deux sourcils, un air pensif et presque sérieux annonçaient qu'il réfléchissait..... La réflexion était si rare chez lui, qu'il devait en être étonné lui-même, et qu'il l'était en effet, quoiqu'il eût un motif bien suffisant pour s'expliquer cette nouveauté. Le baron Sigismond avait signé la veille son contrat de mariage avec une belle enfant de seize ans ; il est vrai qu'il n'y avait pas mis plus d'importance qu'il n'en mettait à toutes ses actions ; il avait écrit son nom au bas de cet acte solennel qui l'engageait pour la vie, comme il l'aurait mis au bas d'un billet-doux ou d'un rendez-vous de plaisir, et sans imaginer que cet engagement dût gêner le moins du monde sa liberté et fût une affaire sérieuse. On lui avait représenté qu'un jeune seigneur, le dernier de sa noble race, devait avoir une femme et un héritier ; il s'était soumis à cet usage. La jeune baronne Natalie d'Elmenhorst était fille du grand maréchal de la cour ; elle devait avoir une immense fortune ; il trouva que cette alliance réunissait toutes les convenances requises. Il l'avait vue quelquefois chez ses parens comme on voit un enfant, sans y faire attention : il savait bien qu'elle était belle ; mais ni sa sa figure, ni son caractère, ni sa parfaite éducation n'entrèrent pour rien dans le choix qu'il fit d'elle pour être la compagne de sa vie. Adelstan était, il est vrai, admirateur passionné des belles femmes, mais jamais il ne lui vint dans l'esprit que sa femme pût être belle pour lui, ni qu'il pût avoir le moindre amour pour elle : c'eût été *un ridicule* dont il n'eut pas même la pensée ; il était bien aise cependant que Natalie eût cet avantage, sa vanité en était flattée ; et il espérait que leurs enfans auraient aussi cette figure distinguée, à laquelle il avait dû trop de succès pour ne pas en sentir la valeur. Il s'était donc fait présenter chez le maréchal d'Elmenhorst, et après quelques visites, il lui avait demandé la main de sa fille, et l'avait obtenue au premier mot. Adelstan était aussi fils unique, riche, en pleine

jouissance de sa fortune, ses parens étant morts depuis long-tems; M. d'Elmenhorst n'en demanda pas davantage, et l'affaire fut aussitôt conclue. Il n'y eut pas la moindre difficulté sur les conditions : le grand maréchal crut avoir tout fait pour le bonheur de sa fille, en lui donnant un époux, noble, riche, et de plus, jeune et beau, et en établissant pour elle un beau douaire en cas de veuvage; même, par excès de prudence, il voulut aussi faire stipuler ce qu'elle aurait en cas de divorce. Il faut penser à tout, disait-il : ma fille est charmante, et saura, j'espère, fixer son époux; mais on le dit si léger, et les divorces sont à présent si fort à la mode, qu'il est bon d'y songer à l'avance. Adelstan n'en fut point surpris, il lui parut que cette clause diminuait de moitié le poids des chaînes du mariage.

Dans toute cette affaire ni Natalie, ni sa mère, l'aimable baronne d'Elmenhorst, n'avaient été consultées. Lorsque le grand maréchal vint leur en faire part, et leur dire que sa fille était engagée au baron d'Adelstan, l'impression qu'elles en reçurent fut différente; les joues de Natalie devinrent deux belles roses, celles de Mme d'Elmenhorst perdirent leur douce teinte; une nuance très-marquée de plaisir anima les yeux de la jeune fille, ceux de la maman se remplirent de larmes. Natalie, dit-elle en tremblant à sa fille, chère Natalie, espère-tu aimer un jour l'époux que ton père te destine ? Je l'aime déjà, maman, répondit naïvement la jeune fille; il est si beau et si aimable; sans doute qu'il m'aime aussi puisqu'il veut m'épouser, et... et j'obéirai à mon papa... avec plaisir.

Fort bien, petite, lui dit son père en lui pinçant la joue; mais une demoiselle de ton âge ne doit pas si vîte avouer qu'elle aime, et dire qu'elle se marie avec plaisir... Cela ne convient pas du tout.

Mon papa, dit Natalie en baissant les yeux, maman me demandait...... — Question aussi inutile que la réponse : Crois-moi, mon enfant, moins tu aimeras ton mari et plus tu seras heureuse. Je vous en conjure, madame, ne donnez pas à cette enfant vos idées romanesques. Il sortit en levant les épaules.

Mme d'Elmenhorst soupira profondément; passant ensuite un bras autour de sa fille, et la serrant contre son cœur avec un mouvement passionné, elle lui répéta sa question : Chère Natalie, tu aimes donc le baron d'Adelstan ? J'en suis surprise... tu le connais si peu !

Natalie était interdite; la leçon de son père, la réflexion

de sa mère repoussèrent au fond de son cœur sa confiance; elle ne savait plus ce qu'elle devait dire et penser; elle se jeta au cou de sa mère sans lui répondre, et ses larmes s'ouvrirent un passage. Mme d'Elmenhorst la consola, la calma, se fit expliquer peu-à-peu ce qu'elle éprouvait, et vit en effet avec étonnement que le cœur aimant de la jeune Natalie avait devancé l'ordre de son père, et s'était donné entièrement au bel Adelstan; et rien n'était plus naturel. Mme d'Elmenhorst avait élevé sa fille dans la plus profonde retraite, et sans autre maître qu'elle-même; le désir de perfectionner les talens de Natalie l'avait engagée à céder aux sollicitations de son époux, et à la conduire à la cour où il résidait habituellement. Il y avait peu de tems qu'elles y étaient arrivées lorsque le baron Sigismond se présenta chez elles; c'était le premier homme qui eût fait quelque attention à la jeune Natalie; la charmante figure du baron plaisait à ses yeux, et sa gaîté l'amusait. Sans faire précisément la cour à une petite fille dont il n'était point du tout amoureux, dans son projet de mariage il l'avait du moins distinguée des autres jeunes personnes; il lui adressait quelques propos flatteurs, il lui donnait des bouquets superbes; elle aimait les fleurs avec passion, et bientôt elle aima de même celui qui les lui présentait, et qu'elle trouvait l'être le plus aimable et le plus beau dont son imagination eût pu se former l'idée; et cet être si parfait à ses yeux la choisissait entre toutes les femmes pour être la sienne! Jamais encore elle n'avait pensé à ses richesses; la simplicité dans laquelle elle vivait à la campagne, avait éloigné cette idée: elle n'eut pas un instant celle qu'elles entrassent pour rien dans la recherche du baron, et elle en fut si flattée qu'elle aurait voulu tomber à ses pieds pour lui en témoigner sa reconnaissance; mais son père imposait silence à ses sentimens, et sa mère en paraissait surprise. Cependant Natalie avait une trop longue habitude de confiance avec cette excellente mère, pour lui cacher rien de ce qui se passait dans son ame; elle lui répéta donc, mais avec un peu plus de timidité, que son union future avec le baron d'Aldestan flattait tous les désirs de son cœur, qu'il le possédait en entier, et qu'elle était convaincue qu'elle serait la plus heureuse des femmes. Mme d'Elmenhorst soupira encore en silence; elle ne put prendre sur elle d'ôter à sa fille chérie une illusion si douce; elle connaissait les volontés impérieuses du grand maréchal, et savait qu'il serait inutile de vouloir lui ré-

sister; la répugnance ou seulement l'indifférence de sa fille lui auraient donné le courage de l'essayer; mais elle n'eut pas celui d'affliger sa Natalie : elle la voyait cependant avec une profonde douleur sur la route d'un malheur et d'un danger, qu'elle connaissait trop bien pour ne pas les redouter.

Ainsi que sa Natalie, Mme d'Elmenhorst avait été mariée uniquement par des convenances de fortune et sans être aimée d'un époux qui la connaissait à peine avant de l'épouser, et qui ne la regarda plus dès qu'elle fut sa femme, quoiqu'elle fût la plus belle personne de la cour et la plus digne d'être adorée. Son cœur extrêmement sensible s'attacha d'abord passionnément à cet ingrat mari; elle fit tout ce qui dépendait d'elle pour obtenir sa tendresse; mais plus elle lui en témoignait, plus il s'éloignait d'elle; il lui dit enfin positivement, et de la manière la plus cruelle, qu'elle lui donnait et se donnait à elle-même un ridicule complet par cet attachement conjugal, qui ne convenait qu'à des mœurs bourgeoises, et qui lui était insupportable. Elle eut la douleur de le voir offrir ses hommages à des femmes qui ne la valaient pas, et d'apprendre ainsi qu'il pouvait aimer; son amour en augmenta, car la jalousie est quelquefois un stimulant, mais les plaintes lui étaient interdites, et pendant quelques années elle avait été la plus malheureuse des femmes. Enfin comme on n'aime jamais éternellement seule, elle guérit de son amour inutile pour son mari; mais le remède fut pire que le mal. Un seigneur de la cour parfaitement aimable l'aimait depuis long-tems avec une passion que ses rigueurs n'avaient fait qu'augmenter; mais elle connaissait trop bien le tourment d'une passion non partagée pour ne pas le plaindre. *Si la pitié n'est pas de l'amour*, elle en est souvent comme le premier pas : ce premier pas l'entraîna rapidement à un sentiment plus tendre; son cœur si aimant, si sensible, trouvait enfin un cœur qui lui répondait; elle était aimée comme elle avait si long-tems désiré de l'être, sans avoir pu l'obtenir, et bientôt elle s'avoua à elle-même qu'elle partageait le sentiment qu'elle inspirait; ce fut, il est vrai, avec la résolution de le cacher avec soin à celui qui prenait chaque jour plus d'empire sur son ame; mais l'amour, au point où elle l'éprouvait, peut-il se cacher? Son amant le sut aussitôt qu'elle; il osa alors risquer un aveu que le respect avait retenu jusqu'alors; il écrivit des lettres brûlantes; Mme d'Elmenhorst répondit; elle voulait le ramener à la raison, et

chaque mot de ses réponses prouvait que la sienne était perdue; elle voulait lui ôter toute espérance, et sans le savoir elle la ranimait tellement qu'il se crut sûr de sa conquête; il écrivit de nouveau, elle répondit encore, et comme il arrive souvent, chaque lettre était plus faible et plus tendre que la précédente. Enfin celle où elle avouait son amour fut écrite, et celle où on lui en demandait la preuve fut reçue: alors le bandeau tomba de ses yeux, elle vit avec effroi l'abîme dans lequel elle allait se précipiter. Sa conscience, ses principes vertueux se réveillèrent avec force et l'emportèrent sur sa passion. La fuite était le seul moyen de prévenir sa perte, elle l'employa avec courage, et le jour même, sous le prétexte d'un santé dérangée, elle obtint de son mari la permission d'aller passer quelque tems dans une de ses terres assez éloignées: il y consentit, et voulut l'accompagner pour faire faire à son château long-tems négligé des réparations indispensables; Mme d'Elmenhorst aurait préféré d'être seule, mais elle fut bien aise que la présence continuelle de son mari la rappelât sans cesse à son devoir. Le grand maréchal, bientôt ennuyé de ce séjour et de sa triste compagne, revint à la ville, et n'insista pas pour la ramener avec lui. La solitude a ses dangers; Mme d'Elmenhorst l'éprouva pendant les premières semaines, et l'image de celui qu'elle voulait fuir l'obsédait tellement, qu'elle allait peut-être céder et essayer si sa présence réelle lui serait moins importune, lorsque, heureusement pour elle, elle s'aperçut qu'elle était dans un commencement de grossesse: cet espoir réalisé d'une maternité long-tems désirée, fut plus puissant que la raison et la vertu pour la guérir d'un sentiment coupable. Elle aurait pu dès ce moment retourner à la cour sans danger, mais elle craignait de revoir celui qui savait seul le secret de la faiblesse de son cœur; son état lui servit de prétexte pour prolonger son séjour à la campagne. Elle désirait avec ardeur une fille, sûre que, si c'était un fils, son époux ordonnerait son retour auprès de lui. Ses vœux furent comblés, elle donna le jour à Natalie; elle obtint facilement de l'élever où elle voudrait; alors elle n'eut plus rien à craindre. Toutes les facultés aimantes de cette tendre mère se concentrèrent sur sa fille; elle ne comprenait plus qu'elle eût pu aimer passionnément un autre objet: avare de son trésor, persuadée que le séjour de la campagne était utile à son enfant au physique et au moral, elle y fixa sa demeure, et pendant quinze ans ne vint à la ville que lorsque le baron la deman-

dait, ce qui était assez rare. Cette fois son séjour avait été plus long, parce qu'elle avait donné des maîtres à Natalie; mais cette dernière était si jeune que Mme d'Elmenhorst n'avait encore aucune crainte ni d'amour, ni de mariage; ce fut donc pour elle un coup de foudre lorsqu'elle apprit en même tems que le grand maréchal avait promis sa main, et que Natalie avait donné son cœur : elle avait trop de pénétration et un intérêt trop vif à la mettre en jeu, pour n'avoir pas observé que son futur gendre était le second volume de son mari, esclave de la mode, incapable d'aimer, et elle frémit en pensant que sa Natalie ne serait pas plus heureuse qu'elle, et sans cesse exposée à des dangers qu'elle n'aurait peut-être pas le courage de surmonter. Ne pouvant résister à la volonté de son mari et au vœu de sa fille, elle voulut du moins gagner un peu de tems et se donner celui de la prémunir autant qu'il dépendrait d'elle, en fortifiant sa raison et les principes vertueux qu'elle lui avait inculqués dès sa naissance; elle allégua la jeunesse et même l'enfance de sa fille, prolongée par la retraite, pour obtenir de la garder près d'elle encore une année. « Vous nous ferez de fréquentes visites à la campagne, dit-elle au jeune baron; là vous apprendrez mieux à vous connaître, à vous attacher l'un à l'autre, et à jeter ainsi les fondemens solides de votre bonheur domestique. »

Adelstan lui dit en souriant, qu'elle avait parfaitement raison, qu'il se soumettrait à tout ce qu'elle ordonnerait; et cette condescendance qui paraissait lui coûter si peu, fut une nouvelle preuve pour Mme d'Elmenhorst de son indifférence pour Natalie. Le grand maréchal ne parut pas très-content de ce retard, cependant il y consentit, parce que dans les règles ce n'était pas au père de l'épouse à presser le mariage, mais il voulut au moins exiger de sa femme qu'elle passerait cette année entière à la ville. La santé de Natalie en souffrirait, répondit-elle, au moins pendant l'été qu'elle a une si longue habitude de la campagne et d'un genre de vie si différent de la vie qu'on mène dans le grand monde; j'amènerai quelquefois ma fille pendant l'hiver pour lui en donner une idée. Mais soyez sûr, dit-elle avec sentiment, que deux jeunes cœurs sont bien plus près l'un de l'autre à la campagne, et que tout le tems de leur vie Adelstan et Natalie béniront les momens qu'ils auront passés ensemble au sein de la nature, et loin des distractions et du tourbillon de la cour. Natalie se jeta dans les bras de sa mère avec un mouvement passionné qui disait assez qu'elle était du même

avis. Adelstan ne savait trop que répondre, heureusement la compagnie invitée pour la fête des fiançailles commença à se rassembler, et interrompit cet entretien; le jeune baron en fut bien aise, et se promit bien que ses visites auprès d'une femme aussi raisonnable, aussi sentimentale, et d'une jeune fille aussi romanesque, seraient peu fréquentes. Il était à-présent sûr de sa dot, c'était l'essentiel, et il annonça d'avance qu'un grand bâtiment qu'il faisait élever dans sa terre pour recevoir sa jeune épouse, l'obligerait à y être souvent, et cette terre était éloignée d'Elmenhorst de plus de deux journées.

La compagnie se rassembla; le contrat fut signé, les anneaux s'échangèrent, et la fête la plus brillante consola le jeune époux des momens de contrainte et d'ennui qui l'avaient précédée; il en conta à toutes les jolies femmes, dit quelques mots à demi-tendres, en passant, à sa jeune épouse, dansa quelquefois de plus avec elle, et crut avoir parfaitement rempli ses devoirs de fiancé; peut-être même aurait-il oublié complétement le but de la fête, si une S et une N, liés amoureusement ensemble, et dans les festons de fleurs, et dans les transparens de l'illumination, ne lui avaient rappelé. Il revint chez lui, la fatigue l'endormit bientôt; des songes doux et légers lui retracèrent les plaisirs de la soirée; mais en s'habillant le lendemain, il se souvint qu'il devait faire une visite à sa jeune épouse, et à sa future et sentimentale belle-mère, qui lui parlerait de bonheur domestique, du charme de vivre ensemble dans les champs, d'apprendre à se connaître, à s'aimer. Tous ces mots étaient vides de sens pour lui: jamais il n'avait envisagé le mariage sous ce point de vue, et il en fut effrayé; déjà l'idée d'avoir un devoir à remplir dans la matinée lui parut insupportable, et Mme d'Elmenhorst la femme du monde la plus ridicule. Il avait fait à sa famille et à l'usage le sacrifice de sa liberté; il consentait à faire partager à Natalie d'Elmenhorst son nom, son rang, sa fortune, et il avait cru que cela devait suffire au bonheur d'une jeune personne élevée dans la retraite, et pour qui le monde et les plaisirs devaient avoir tout le piquant de la nouveauté.

Nous le laisserons dans les réflexions qui en furent la suite et qui retardèrent sa visite, et nous retournerons auprès de l'aimable baronne d'Elmenhorst et de son innocente Natalie. Cette intéressante jeune personne n'avait pas été contente de la journée de la veille; au défaut d'ex-

périence, son cœur l'avait avertie que son époux n'avait pas pour elle ce sentiment tendre et profond qu'elle était si près d'avoir pour lui; jusqu'à sa gaîté même lui disait qu'il l'aimait faiblement. Au moment de la signature de l'acte qui les unissait pour la vie, Natalie émue et tremblante à l'excès, avait eu peine à tracer son nom, et des larmes du plus doux attendrissement l'avaient effacé à demi; Adelstan au contraire avait signé en riant, et plaisanté sa jeune fiancée sur son émotion. Pendant la fête, toutes les jolies femmes avaient partagé avec elle ses attentions et ses hommages, et pas même un regard n'avait rassuré son cœur. Malgré la fatigue de la danse, elle dormit peu, et lorsqu'elle vint auprès de sa mère le lendemain matin, celle-ci eut bientôt découvert le sentiment qui l'agitait; mais elle n'eut garde de lui en parler, et de solliciter sa confiance, car elle n'aurait pu prendre sur elle de la rassurer; Natalie de son côté ne voulait pas affliger sa mère, et s'efforçait de paraître tranquille. Peut-être suis-je injuste avec Adelstan, pensait-elle, peut-être que chez les hommes l'amour se manifeste par la gaîté, et chez les femmes par l'attendrissement; mais les uns et les autres doivent éprouver au moins le même désir de voir l'objet qu'ils aiment; si Adelstan vient ce matin, et il viendra sans doute, avec quel plaisir je lui ferai réparation et combien j'en aurai à le revoir!

Mais les heures s'écoulaient, et Adelstan n'arrivait point; le moindre mouvement à la porte faisait tressaillir Natalie; il était plus de midi, et l'on n'avait pas même un message de sa part pour s'informer de sa santé; tant d'indifférence de la part de celui avec qui elle devait passer sa vie, blessa enfin son cœur au point de ne pouvoir plus le cacher à sa mère; elle se jeta dans ses bras toute en larmes. Oh! maman, lui dit-elle, il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais! Mme d'Elmenhorst ne trouva rien à lui répondre, elle garda le silence et la pressa contre son sein. — Partons, maman, dit encore Natalie, retournons à Elmenhorst, je ne puis plus supporter le séjour de la ville; ici tout m'oppresse, et je puis à peine respirer... Ah! partons, maman, personne ne s'apercevra de notre absence..... Elle aurait voulu monter en voiture à l'instant même, mais il fallait au moins en avertir son père. — Et Adelstan, ma fille, veux-tu partir sans le revoir? — Oui, ma mère, sans le revoir.

A la bonne heure, dit Mme d'Elmenhorst, partons, retournons dans notre retraite : si Adelstan t'aime, il nous y

suivra bientôt, il y reviendra souvent, et t'aimera toujours davantage; mais s'il n'y vient pas, si son cœur ne sent pas le prix du tien..... Natalie, sois tranquille, ton père n'exigera pas que tu formes un lien qui ne te rendrait pas heureuse; il te donnera ta liberté, et l'ingrat Adelstan sera bientôt oublié. Natalie secoua la tête et soupira profondément, elle sentait que l'oubli n'était pas si facile, que sa liberté ne serait plus le bonheur; et par une contradiction dont elle s'étonnait, et que l'amour seul peut expliquer, elle éprouvait avec une égale force et en même tems, un désir ardent de s'éloigner d'Adelstan, et celui d'être un jour la compagne de sa vie : Je suis si jeune encore, pensait-elle, si timide, si peu formée pour le monde, si fort au-dessous de lui, qu'il n'est pas étonnant que je ne sois pas aimée; mais je veux avec l'aide de maman tâcher d'acquérir tout ce qui me manque; et peut-être, quand je serai plus digne du bonheur qui m'attend, son amour sera ma récompense; à-présent moins il me verra insignifiante petite-fille, c'est le mieux. — Partons, partons, répéta-t-elle vivement. Elle court dans le cabinet de son père, et n'a pas de peine à obtenir son consentement; il a fiancé sa fille avec le jeune seigneur le mieux vu à la cour, le plus à la mode, le plus riche, et c'est tout ce qu'il demande : il pense d'après lui-même, qu'après avoir essayé des plaisirs de la ville, l'ennui la ramènera bientôt. — Vous ne la forcerez pas de rester à la campagne, dit-il à sa femme. — Rassurez-vous, lui répondit-elle, ce n'est pas moi qui forcerai jamais à rien ma chère Natalie. Elles se placent dans leur voiture, le postillon donne un coup de fouet; au moment même, Adelstan, vêtu avec toute la recherche et l'élégance possible, paraît à la porte de la cour; il salue les dames avec grâce; Natalie regarde sa mère, et prend le cordon pour arrêter, tend la main pour s'en servir, hésite; pendant ce tems-là le postillon continue de presser ses chevaux, et bientôt elles sont hors des remparts, et bien loin du bel et froid Adelstan.

Il crut d'abord qu'il n'était question que d'une promenade, et se félicitait d'avoir évité l'ennui de les accompagner; mais lorsqu'il apprit du grand maréchal que ces dames retournaient à Elmenhorst, il lui sembla qu'il retrouvait sa liberté et qu'il respirait plus librement. C'est une fantaisie de ma sentimentale épouse, lui dit le grand maréchal, elle veut prêcher sa fille toute à son aise sur ses nouveaux devoirs; et si vous n'y mettez ordre, mon cher Adelstan, elle va vous préparer la plus raisonnable, la plus vertueuse, et la

plus ennuyeuse des compagnes; mais au moins elle lui donne le goût de la retraite, et c'est assez commode. Adelstan se trouva trop heureux d'échapper à sa part des sermons sur les devoirs du mariage, et reprenant le cours de ses dissipations, il eut bientôt presque oublié et son engagement et sa belle épouse.

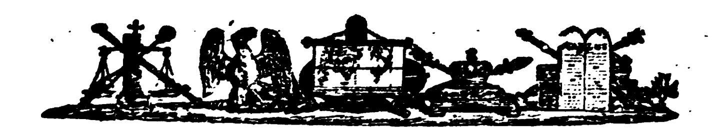
Au bout de quelques mois, son futur beau-père vint les lui rappeler en lui proposant une course à Elmenhorst. Vous serez grondé, lui dit-il en riant, mais je vous soutiendrai. Adelstan, qui redoutait des reproches, en proportion de ce qu'il sentait les mériter, dit au grand maréchal qu'il était désespéré de ne pouvoir l'accompagner cette fois à Elmenhorst, mais qu'il était absolument obligé de se rendre à sa terre de Forstheim, où l'architecte qui dirigeait les travaux de construction dans son château, demandait sa présence. Je vais, lui dit-il, faire arranger un pavillon délicieux pour y recevoir la belle Natalie; il ne faut pas moins que ce motif pour me priver du bonheur de lui rendre mes hommages.

Le baron d'Elmenhorst approuva cette excuse et se dispensa d'un voyage qui l'ennuyait autant que son gendre; ce qui obligea Adelstan de partir pour sa terre, ainsi qu'il l'avait dit, mais il n'était pas fâché d'y passer quelque tems. Son bâtiment n'était point un prétexte: un jeune architecte fort à la mode le dirigeait, il désirait de juger de son talent. Forstheim d'ailleurs avait assez d'attrait pour lui, c'était un bon pays de chasse, et le canton de l'Allemagne où l'on trouvait le plus de jolies paysannes: toutes les années il y faisait un séjour marqué par sa générosité et par les plaisirs et les fêtes. L'arrivée du jeune et galant seigneur mettait toutes les passions en mouvement, la coquetterie des jeunes filles, la vanité des mamans, l'avarice des pères, les craintes des amoureux. Adelstan avait l'art de tout concilier, de contenter tout le monde, et ne partait jamais sans avoir fait le bonheur de quelques jeunes couples. Du nombre de ceux qui désiraient sa présence était le jeune Verner, le fils de son intendant; il était passionnément amoureux de la jolie Lise, fille du chantre de la paroisse; mais le chantre était pauvre, et Verner le père, riche et fier comme le sont tous les intendans, ne voulait pas unir son fils à la belle et pauvre Lise. Le chantre, intimidé par ses menaces, avait cru prudent d'éloigner sa fille et l'avait menée chez un oncle, dans un autre village, avec l'espoir que l'absence éteindrait l'amour dans le cœur des jeunes gens: elle l'avait

au contraire augmenté; le jeune Verner dépérissait à vue d'œil, et son père craignant de le perdre, avait lui-même prié le chantre de faire revenir sa fille; il ne s'était point expliqué positivement sur le mariage, mais cette prière donnait de grandes espérances. Si notre seigneur pouvait arriver, pensait le jeune Verner, je suis sûr qu'il déciderait mon père à demander Lise. Que notre seigneur vienne seulement, disait le chantre à sa femme, et notre Lise sera bientôt Mme Verner gros comme le bras. En attendant, il alla la chercher, et ramena avec elle une de ses nièces qui avait une très-belle voix et à qui il voulait apprendre un peu de musique.

Ce n'était pas le seul avantage de Rose (ainsi s'appelait la jeune fille), elle était belle comme le jour et l'emportait pour la figure sur les plus jolies filles de Forstheim; elle était de plus la fille unique d'un meunier très-riche qui ne lui refusait rien, en sorte qu'elle était toujours mise avec une élégance villageoise qui ajoutait encore à ses charmes. Quoiqu'elle fût très-liée avec sa cousine Lise, nous n'affirmerons pas que cette dernière n'eut pas quelques craintes en amenant avec elle une compagne aussi dangereuse : c'était mettre la constance de son cher Verner à une terrible épreuve; mais il n'y succomba point, et Lise eut la satisfaction de voir que la femme véritablement aimée est toujours la plus belle aux yeux de son amant; la charmante Rose ne fut pour Verner que l'amie et la cousine de sa Lise, et il résista avec fermeté à son père, qui lui conseillait et lui ordonnait même de s'attacher plutôt à la belle et riche étrangère.

(*La suite au numéro prochain.*)



POLITIQUE.

Le *Moniteur* a publié les 26e et 27e Bulletins de la Grande-Armée.

26e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Borowsk, le 23 octobre 1812.

Après la bataille de la Moskwa, le général Kutusow prit position à une lieue en avant de Moscou ; il avait établi plusieurs redoutes pour défendre la ville ; il s'y tint, espérant sans doute en imposer jusqu'au dernier moment. Le 14 septembre, ayant vu l'armée française marcher à lui, il prit son parti et évacua la position en passant par Moscou. Il traversa cette ville avec son quartier-général à neuf heures du matin. Notre avant-garde la traversa à une heure après-midi.

Le commandant de l'arrière-garde russe fit demander qu'on le laissât défiler dans la ville sans tirer : on y consentit ; mais au Kremlin, la canaille armée par le gouverneur fit résistance et fut sur-le-champ dispersée. Dix mille soldats russes furent le lendemain, et les jours suivans, ramassés dans la ville où ils s'étaient éparpillés par l'appât du pillage ; c'étaient d'anciens et bons soldats : ils ont augmenté le nombre des prisonniers.

Les 15, 16 et 17 septembre, le général d'arrière-garde russe dit que l'on ne tirerait plus, et que l'on ne devait plus se battre, et parla beaucoup de paix. Il se porta sur la route de Kolomna, et notre avant-garde se plaça à cinq lieues de Moscou, au pont de la Moskwa. Pendant ce tems, l'armée russe quitta la route de Kolomna, et prit celle de Kalouga par la traverse. Elle fit ainsi la moitié du tour de la ville, à six lieues de distance. Le vent y portait des tourbillons de flamme et de fumée. Cette marche, au dire des officiers russes, était sombre et religieuse. La consternation était dans les ames : on assure qu'officiers et soldats étaient si pénétrés, que le plus profond silence régnait dans toute l'armée comme dans la prière.

On s'aperçut bientôt de la marche de l'ennemi. Le duc d'Istrie se porta à Desna avec un corps d'observation.

Le roi de Naples suivit l'ennemi d'abord sur Podol, et ensuite se porta sur ses derrières, menaçant de lui couper la route de Kalouga. Quoique le roi n'eût avec lui que l'avant-garde, l'ennemi ne se donna que le tems d'évacuer les retranchemens qu'il avait faits, et se porta six lieues en arrière, après un combat glorieux pour l'avant-garde. Le prince Poniatowski prit position derrière la Nara, au confluent de l'Istia.

Le général Lauriston ayant dû aller au quartier-général russe le 5 octobre, les communications se rétablirent entre nos avant-poste

et ceux de l'ennemi, qui convinrent entr'eux de ne pas s'attaquer sans se prévenir trois heures d'avance ; mais le 18, à sept heures du matin, 4000 Cosaques sortirent d'un bois situé à demi-portée de canon du général Sébastiani. formant l'extrême gauche de l'avant-garde, qui n'avait été ni occupé ni éclairé ce jour-là. Ils firent un houra sur cette cavalerie légère dans le tems qu'elle était à pied à la distribution de farine. Cette cavalerie légère ne put se former qu'à un quart de lieue plus loin. Cependant l'ennemi pénétrant par cette trouée, un parc de 12 pièces de canon et de 20 caissons du général Sébastiani fut pris dans un ravin. avec des voitures de bagages au nombre de 30, en tout 65 voitures, au lieu de 100 que l'on avait portées dans le dernier Bulletin.

Dans le même tems, la cavalerie régulière de l'ennemi et deux colonnes d'infanterie pénétraient dans la trouée. Elles espéraient gagner le bois et le défilé de Voronosvo avant nous ; mais le roi de Naples était là : il était à cheval. Il marcha et enfonça la cavalerie de ligne russe dans dix ou douze charges différentes. Il aperçut la division de six bataillons ennemis commandés par le lieutenant-général Muller, la chargea et l'enfonça. Cette division a été massacrée. Le lieutenant-général Muller a été tué.

Pendant que ceci se passait, le prince Poniatowski repoussait une division russe avec succès. Le général polonais Fischer a été tué d'un boulet.

L'ennemi a non-seulement éprouvé une perte supérieure à la nôtre, mais il a la honte d'avoir violé une trève d'avant-garde, ce qu'on ne vit presque jamais. Notre perte se monte à 800 hommes tués, blessés ou pris. Celle de l'ennemi est double. Plusieurs officiers russes ont été pris ; deux de leurs généraux ont été tués. Le roi de Naples dans cette journée a montré ce que peuvent la présence d'esprit, la valeur et l'habitude de la guerre. En général, dans toute la campagne, ce prince s'est montré digne du rang suprême où il est.

Cependant l'Empereur voulant obliger l'ennemi à évacuer son camp retranché et le rejeter à plusieurs marches en arrière, pour pouvoir tranquillement se porter sur les pays choisis pour ses quartiers d'hiver, et nécessaires à occuper actuellement pour l'exécution de ses projets ultérieurs, avait ordonné, le 17, par le général Lauriston à son avant-garde, de se placer derrière le défilé de Winkowo, afin que ses mouvemens ne pussent pas être aperçus. Depuis que Moscou avait cessé d'exister, l'Empereur avait projeté ou d'abandonner cet amas de décombres, ou d'occuper seulement le Kremlin avec 3000 hommes ; mais le Kremlin, après quinze jours de travaux, ne fut pas jugé assez fort pour être abandonné pendant vingt ou trente jours à ses propres forces. Il aurait affaibli et gêné l'armée dans ses mouvemens, sans donner un grand avantage. Si l'on eût voulu garder Moscou contre les mendians et les pillards, il fallait 20 mille hommes. Moscou est aujourd'hui un vrai cloaque malsain et impur. Une population de 200,000 ames errant dans les bois voisins, mourant de faim, vient sur ces décombres chercher quelques débris et quelques légumes des jardins pour vivre. Il parut inutile de compromettre

quoi que ce soit pour un objet qui n'était d'aucune importance militaire, et qui est aujourd'hui devenu sans importance politique.

Tous les magasins qui étaient dans la ville ayant été découverts avec soin, les autres évacués, l'Empereur fit miner le Kremlin. Le duc de Trévise le fit sauter le 23 à deux heures du matin; l'arsenal, les casernes, les magasins, tout a été détruit. Cette ancienne citadelle, qui date de la fondation de la monarchie, ce premier palais des czars, ont été! Le duc de Trévise s'est mis en marche pour Vereia. L'aide-de-camp de l'Empereur de Russie Winzingerode ayant voulu percer, le 22, à la tête de 500 Cosaques, fut repoussé et fait prisonnier avec un jeune officier russe, nommé Nariskin.

Le quartier-général fut porté le 19 au château de Troitskoe; il y séjourna le 20. Le 21, il était à Ignatiew; le 22 à Pominskoi, toute l'armée ayant fait deux marches de flanc, et le 21 à Borowsk.

L'Empereur compte se mettre en marche le 24 pour gagner la Dwina, et prendre une position qui le rapproche de 80 lieues de Pétersbourg et de Wilna, double avantage, c'est-à-dire plus près de 20 marches des moyens et du but.

De 4000 maisons de pierre qui existaient à Moscou, il n'en restait plus que 200. On a dit qu'il en restait le quart, parce qu'on y a compris 800 églises; encore une partie en est endommagée. De 8000 maisons de bois, il en restait à-peu-près 500. On proposa à l'Empereur de faire brûler le reste de la ville pour servir les Russes comme ils le veulent, et d'étendre cette mesure autour de Moscou. Il y a 2000 villages et autant de maisons de campagne ou de châteaux. On proposa de former quatre colonnes de 2000 hommes chacune, et de les charger d'incendier tout à 20 lieues à la ronde. Cela apprendra aux Russes, disait-on, à faire la guerre en règle et non en Tartares. S'ils brûlent un village, une maison, il faut leur répondre en leur en brûlant cent.

L'Empereur s'est refusé à ces mesures qui auraient tant agravé les malheurs de cette population. Sur 9,000 propriétaires dont on aurait brûlé les châteaux, cent peut-être sont des sectateurs du Marat de la Russie; mais 8,900 sont de braves gens, déjà trop victimes de l'intrigue de quelques misérables. Pour punir cent coupables, on en aurait ruiné 8,900 Il faut ajouter que l'on aurait mis absolument sans ressources 200,000 pauvres serfs innocens de tout cela. L'Empereur s'est donc contenté d'ordonner la destruction des citadelle et établissemens militaires, selon les usages de la guerre, sans rien faire perdre aux particuliers déjà trop malheureux par les suites de cette guerre.

Les habitans de la Russie ne reviennent pas du tems qu'il fait depuis vingt jours. C'est le soleil et les belles journées du voyage de Fontainebleau. L'armée est dans un pays extrêmement riche, et qui peut se comparer aux meilleurs de la France et d'Allemagne.

27e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Vereia, le 27 octobre 1812.

Le 22, le prince Poniatowski se porta sur Vereia. Le 23, l'armée allait suivre ce mouvement, lorsque, dans l'après-midi, on apprit

que l'ennemi avait quitté son camp retranché, et se portait sur la petite ville de Maloiaroslavetz. On jugea nécessaire de marcher à lui pour l'en chasser.

Le vice-roi reçut l'ordre de s'y porter. La division Delzons arriva le 23, à six heures du soir, sur la rive gauche, s'empara du pont, et le fit rétablir.

Dans la nuit du 23 au 24, deux divisions russes arrivèrent dans la ville, et s'emparèrent des hauteurs sur la rive droite, qui sont extrêmement favorables.

Le 24, à la pointe du jour, le combat s'engagea. Pendant ce tems, l'armée ennemie parut toute entière, et vint prendre position derrière la ville : les divisions Delzons, Broussier et Pino, et la garde italienne, furent successivement engagées. Ce combat fait le plus grand honneur au vice-roi et au 4e corps d'armée. L'ennemi engagea les deux tiers de son armée pour soutenir la position : ce fut en vain ; la ville fut enlevée, ainsi que les hauteurs. La retraite de l'ennemi fut si précipitée, qu'il fut obligé de jeter 20 pièces de canon dans la rivière.

Vers le soir, le maréchal prince d'Eckmuhl déboucha avec son corps ; et toute l'armée se trouva en bataille avec son artillerie, le 25, sur la position que l'ennemi occupait la veille.

L'Empereur porta son quartier-général, le 24, au village de Ghorodnia. A sept heures du matin, 6000 Cosaques, qui s'étaient glissés dans les bois, firent un *houra* général sur les derrières de la position, et enlevèrent six pièces de canon qui étaient parquées. Le duc d'Istrie se porta au galop avec toute la Garde à cheval : cette horde fut sabrée, ramenée, et jetée dans la rivière ; on lui reprit l'artillerie qu'elle avait prise, et plusieurs voitures qui lui appartenaient ; 600 de ces Cosaques ont été tués, blessés ou pris ; 30 hommes de la Garde ont été blessés, et trois tués. Le général de division comte Rapp a eu un cheval tué sous lui : l'intrépidité dont ce général a donné tant de preuves, se montre dans toutes les occasions. Au commencement de la charge, les officiers de Cosaques appelaient la Garde, qu'ils reconnaissaient, *muscadins de Paris*. Le major des dragons, Lefort, s'était fait remarquer. A huit heures, l'ordre était rétabli.

L'Empereur se porta à Maloiaroslavetz, reconnut la position de l'ennemi, et ordonna l'attaque pour le lendemain ; mais, dans la nuit, l'ennemi a battu en retraite. Le prince d'Eckmuhl l'a poursuivi pendant six lieues ; l'Empereur alors l'a laissé aller, et a ordonné le mouvement sur Vereia.

Le 26, le quartier-général était à Borowsk, et le 27 à Vereia. Le prince d'Eckmuhl est ce soir à Borowsk ; le maréchal duc d'Elchingen à Mojaisk.

Le tems est superbe, les chemins sont beaux ; c'est le reste de l'automne : ce tems durera encore huit jours, et à cette époque nous serons rendus dans nos nouvelles positions.

Dans le combat de Maloiaroslavetz, la garde italienne s'est distinguée. Elle a pris la position et s'y est maintenue. Le général baron Delzons, officier distingué, a été tué de trois balles. Notre perte est de 1500 hommes tués ou blessés ; celle des ennemis est de 6 à 7000. On a trouvé sur le champ de bataille 1700 Russes, parmi lesquels

1100 recrues habillées de vestes grises, ayant à peine deux mois de service.

L'ancienne infanterie russe est détruite; l'armée russe n'a quelque consistance que par les nombreux renforts de Cosaques récemment arrivés du Don. Des gens instruits assurent qu'il n'y a dans l'infanterie russe que le premier rang composé de soldats, et que les deuxième et troisième rangs sont remplis par des recrues et des milices, que, malgré la parole qu'on leur avait donnée, on y a incorporées. Les Russes ont eu trois généraux tués. Le général comte Pino a été légèrement blessé.

On a reçu des lettres de beaucoup postérieures à la date de ce dernier bulletin. L'une d'elles est du 3 novembre. L'armée avait alors dépassé Viasma, et touchait aux lieux assignés pour prendre ses quartiers d'hiver. Un de nos journaux a publié sur ce grand et salutaire mouvement, sur cette concentration prévue par tous les militaires, cette sorte de rapprochement désiré par tous les bons esprits, des réflexions auxquelles il est difficile de rien ajouter, tant elles offrent de sagacité, de précision, et tant elles paraissent s'appuyer sur des notions exactes, et sur des renseignemens certains. L'auteur de ces réflexions suit le mouvement de l'armée sur Smolensk.

» Le prince vice-roi, dit-il, qui a battu et dispersé un grand corps d'armée russe, est venu rejoindre le centre de l'armée, ne devant pas se livrer à la poursuite de l'ennemi sans s'éloigner trop de la ligne générale d'opérations. On s'attend à voir toute l'armée cantonnée entre Smolensk, Witepsk et Minsk, dans la première quinzaine de novembre. Ce pays fertile et salubre doit offrir à l'armée des quartiers d'hiver abondans et tranquilles; la cavalerie sur-tout y trouvera des fourrages. Le tems sec facilite les mouvemens des troupes, et les entretient en bonne santé.

» Les plans ultérieurs, et le but de la nouvelle campagne à laquelle on va se préparer, ne peuvent ni ne doivent être devinés; mais déjà nous apercevons que la marche de l'armée, de Moscou sur Smolensk et Witepsk, est bien moins un mouvement rétrograde qu'un mouvement latéral par lequel le quartier-général s'est rapproché de Pétersbourg de près de 40 lieues. Si les yeux des Russes n'ont pu être dessillés par l'incendie et la destruction de leur première capitale; si la faction de la guerre, déterminée à tout risquer, ne peut être abaissée que par la soumission ou la destruction de la seconde capitale de l'Empire; si, en un mot, la paix ne peut être signée qu'à Pétersbourg, il est évident que la concentration de la Grande-Armée aux en-

virons de Smolensk et de Witepsk était la condition préliminaire de toute opération dirigée vers ce but. L'armée ne pouvait marcher de Moscou sur Pétersbourg par la route de Twer, sans perdre toute communication avec ses magasins et avec les corps détachés ; il fallait absolument comprendre, dans la ligne d'opérations, Witepsk, la route de Weliki-Luki, et celle de Pleskow ; il était donc bien plus simple de rapprocher toutes les forces de ces deux routes qui conduisent par le plus court chemin à Pétersbourg, et par lesquelles on peut en même tems menacer Riga et Revel. Loin de nous la téméraire présomption de vouloir prédire ce que fera la Grande-Armée ! nous voulons seulement indiquer une partie de ce que le mouvement sur Smolensk l'a mise à même de pouvoir faire, selon les circonstances et la conduite de l'ennemi. Qui ne sait si des sentimens d'humanité ne se ranimeront pas dans le cœur des hommes d'Etat de la Russie ? en voyant l'orage qui a foudroyé Moscou se rapprocher de nouveau de Pétersbourg, ne feront-ils pas la réflexion que, si l'expédition de Moscou a dissipé les vains prestiges qui représentaient l'Empire russe comme invulnérable et même inaccessible, l'expédition de Pétersbourg pourrait enlever à la Russie jusqu'aux moyens de se relever de sa chute, et de se replacer au rang des nations civilisées ? Au surplus, quelle que soit la destination de la Grande-Armée, qu'elle veuille menacer Pétersbourg et les côtes de la Baltique, ou qu'elle se porte sur Kiovie et l'Ukraine, elle est dans une position centrale d'où elle commande les trois routes principales de l'intérieur de la Russie ; elle est revenue de Moscou avec tous les moyens qui l'y avaient conduite. Si on considère le personnel, nous dirons que le nombre de blessés et de malades est extrêmement petit ; on n'en a évacué de Moscou sur Smolensk que deux à trois mille. Si on considère le matériel, nous savons que l'artillerie est abondamment fournie, et que, pour faire sauter le Kremlin, on n'a employé qu'une partie des 200,000 quintaux de poudre que les Russes y avaient abandonnés. Enfin, les dispositions morales de la troupe sont excellentes : la vue des trophées qu'elle emporte de l'antique capitale des czars ; l'idée d'avoir traversé en vainqueurs un pays lointain, immense, et dont on regardait l'invasion comme impossible ; le noble orgueil d'avoir presque atteint les limites de l'Europe, et d'avoir fait entendre aux peuples de l'Asie le bruit des armes françaises ; enfin, la confiance justement illimitée qu'inspire ce

génie unique dans l'histoire militaire, ce grand capitaine qui fait mouvoir à des distances étonnantes une masse d'hommes si énorme, avec la même précision qu'on mettrait à faire manœuvrer une brigade : tout concourt à entretenir chez le soldat comme chez l'officier ce sentiment réuni de persévérance et d'enthousiasme qui a, de tout tems, distingué les armées françaises. L'ennemi, au contraire, ne voit autour de lui que des motifs de désolation et d'abattement ; ses villes en cendres, tristes monumens de ses propres fureurs, ses campagnes désertes, ses manufactures détruites au berceau, toutes les barrières de son Empire franchies, et une armée victorieuse se mouvant librement dans le centre de son territoire cultivé, et n'abandonnant les inutiles décombres de Moscou que pour menacer ce qui reste en Russie de villes dignes d'être conquises. »

Une lettre fort intéressante, datée de Wilna le 7 novembre, doit trouver ici sa place.

« Les dernières nouvelles que nous avons reçues de l'Empereur sont du 3 de ce mois. S. M. jouissait de la meilleure santé ; le tems continuait à être superbe, et l'armée opérait son mouvement dans l'ordre le plus parfait, depuis la vigoureuse leçon que l'ennemi avait reçue à Maloiarostavetz. Cette brillante affaire fait le plus grand honneur au corps du vice-roi d'Italie. Ce prince s'y est montré le digne élève du grand capitaine sous lequel il a appris l'art de la guerre, et y a déployé tout ce que peuvent la valeur d'un jeune guerrier et l'expérience consommée d'un vieux général. Les Russes, infiniment supérieurs en nombre, sont revenus dix fois à la charge, et dix fois ils ont été repoussés du champ de bataille, après l'avoir couvert de morts et de blessés. Le prince animant, enflammant tout par sa présence, a fait ses dispositions avec calme, et les a exécutées avec vigueur. Un cheval a été blessé sous lui. Quand, après la retraite de l'ennemi, S. A. I. a passé en revue ses divisions, les troupes ont fait éclater le plus vif enthousiasme, et des acclamations unanimes ont retenti sur toute la ligne.

» Nous avons aussi reçu hier des nouvelles très-satisfaisantes de l'aile droite. Le prince de Schwartzenberg ayant reçu ses renforts, s'est porté en avant le 28 octobre. Le 29, il a repassé le Bug avec toute son armée, et s'est mis à la poursuite des Russes, qui se retiraient avec précipitation. Il était, le 3, à Bielsk.

» Le 10e corps, commandé par le duc de Bellune, s'est

porté sur l'Oula, où il est en communication avec le 2ᵉ. Le duc de Reggio, qui est tout-à-fait rétabli de ses blessures, est reparti d'ici pour se rendre à l'armée.

» La réserve, commandée par le général Loison, et qui se trouvait à Tilsitt, s'est mise en marche depuis quelques jours. Nous voyons d'ailleurs passer ici, sans discontinuer, une nuée de troupes françaises et allemandes qui se portent en avant. Enfin, sous tous les rapports, l'aspect des affaires est extrêmement favorable. Par les soins d'une administration vigilante et éclairée, la triple ligne de nos magasins est abondamment pourvue; les approvisionnemens de tout genre sont assurés, et l'armée pourra passer l'hiver dans le repos et dans l'abondance. Le mouvement de concentration qui s'opère est un événement heureux, et il aura les suites les plus importantes. En s'éloignant de Moscou, l'armée a fait le premier pas vers Pétersbourg.»

La lettre ci-dessus fait mention d'un mouvement du maréchal duc de Bellune pour se mettre en communication avec le 2ᵉ corps. Ce mouvement et les nouveaux combats livrés par le maréchal Gouvion Saint-Cyr, à Polotsk, ne peuvent encore être connus par la voie des bulletins; mais des détails authentiques en sont transmis par la voie de la Prusse. Les voici tels que les donne une lettre de Kœnisberg, citée par le Journal de Hambourg; elle est en date du 1ᵉʳ novembre.

« Le comte de Wittgenstein, y est-il dit, ayant été rejoint par les divisions ennemies, venues de Finlande, se crut en état d'inquiéter les troupes françaises, et se décida à les attaquer sous les murs de Polotsk.

» M. le maréchal Saint-Cyr se porta sur ce point, et y soutint avec une partie de son corps tous les efforts du corps de Wittgenstein. On se battit avec un acharnement égal de part et d'autre, pendant les journées des 18 et 19.

» L'ennemi ayant alors essayé de passer la Duna, tomba dans la colonne du général Wrede, qui accourait avec les Bavarois.

» La journée du 20 ne fut pas moins funeste aux Russes.

» Dans ces diverses affaires, ils ont laissé les deux champs de bataille couverts de morts, et au moment du départ du courrier, on avait déjà réuni 1800 prisonniers; parmi lesquels beaucoup d'officiers, et entr'autres un capitaine de vaisseau anglais, devenu colonel au service de Russie.

» On attend des nouvelles ultérieures du corps de Witt-

genstein, qui, dans sa retraite, a dû rencontrer le 9ᵉ corps français, commandé par M. le duc de Bellune, que les derniers avis plaçaient sur les flancs de l'ennemi. »

Le général Decaën, commandant en chef l'armée de Catalogne, a adressé au ministre de la guerre un rapport dans lequel il fait le détail de sa marche sur Vicq, point central de la réunion des insurgés de Catalogne sous les ordres de Lasey. Les divisions Eupert et Lamarque ont soutenu des combats glorieux, et surmonté des difficultés de terrain qui paraissaient insurmontables. Le général Decaën est entré à Vicq, y a réuni son corps d'armée, et y prépare tous les moyens de subsistances nécessaires pour agir ultérieurement en conformité des dispositions que montrera l'ennemi.

Les papiers anglais font connaître la position des armées respectives dans le reste de la péninsule. La levée du siége de Burgos a dérangé tous les calculs et neutralisé le plan général de lord Wellington. Cet événement fait en Angleterre la plus forte sensation; on accuse les ministres de lenteur et d'insuffisance; les papiers ministériels protestent que le gouvernement a fait pour lord Wellington tout ce qu'il devait et tout ce qu'il pouvait faire; on s'accuse, on dénonce, on parle d'enquête, de jugemens militaires; le *Star* établit que lord Wellington ne pourra jamais lutter contre les généraux français, s'il n'a pas sur son armée un pouvoir illimité, et en demandant pour ce général les honneurs et les attributs de la dictature en Espagne, il ne craint pas de dire qu'il faut renoncer à la *vieille moralité* des principes constitutionels. Nous ne pouvons que féliciter les Anglais d'être en si beau chemin : traçons toutefois d'après eux-mêmes les positions des divers corps dont on regarde l'engagement comme prochain.

Le général Wellington a laissé Santorelde et Castanos devant l'armée commandée par le général Souham avec ordre de la tenir en échec, et avec son corps d'armée qui était occupé au siége de Burgos, il a pris la route de Madrid probablement pour se réunir au général Hill, qui est arrivé à Aranjuez. Les généraux Skerrel et Cook, venant de Séville avec leurs brigades respectives, se sont aussi mis en marche pour le joindre. Vers ces forces marchent en ce moment les troupes réunies du maréchal duc de Dalmatie et du roi, qui ont laissé un corps d'observation devant Alicante. Tel est l'état des affaires, dit le *Star*, et pour de bons et loyaux Anglais on voit qu'il est impossible d'être

tout-à-fait sans alarmes sur les résultats de cette nouvelle entreprise de lord Wellington.

Les nouvelles de Prusse, d'Autriche, de Saxe et de Bavière, ne parlent que des mesures prises par ces divers gouvernemens pour la restauration de leurs finances, le maintien de la tranquillité, et la marche des renforts qu'ils envoient à leurs corps attachés à la Grande-Armée ; le meilleur esprit règne dans toute l'Allemagne, et l'enthousiasme des Polonais semble s'accroître à mesure qu'ils approchent du moment où ils recueilleront le prix de leur patriotisme et de leur dévoûment.

Dans l'intérieur, toutes les nouvelles des départemens s'accordent à dire que les levées de la conscription ont été très-faciles, et les enrôlemens volontaires plus nombreux que jamais. Par-tout les préparatifs se font pour la célébration de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur, et de cette victoire fameuse d'Austerlitz, répétée à Friedland, à Smolensk, à Mojaisk, à Moscou, pour la sécurité de l'Europe, pour l'indépendance des nations, non moins que pour la gloire de la France et de son auguste monarque. S.....

ANNONCES.

Réclamation.

Messieurs, j'apprends que plusieurs personnes au suffrage desquelles j'attache beaucoup de prix, daignent se souvenir de moi pour m'attribuer *la Chronique de Paris*, 1 volume in-8°. Je ne l'ai point faite, je ne l'ai point lue, et je n'en connais point l'auteur.

Veuillez, Messieurs, agréer, etc. V. D. M....T.

(*) On pourra voir, dans l'avant-dernier N°, si M. M** est fondé à prendre le titre d'*ex-Collaborateur du Mercure*.

Almanach des Dames pour l'année 1813. Un vol. in-16, sur papier vélin, orné de 9 jolies gravures. Prix, broché, 5 fr. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

Prix dans les différentes reliures. — En papier avec étui, 7 fr. — Relié en veau doré, 7 fr. — En marroquin très-élégant, 9 fr. — Avec étui en papier marroquin, 9 fr. 75 c. — *Idem*, doublé en tabis, 10 fr. — En soie, étui en papier glacé, 10 fr. — En papier glacé, étui *idem*, 10 fr. — En papier fond d'or et d'argent, 12 fr. — En marroquin tabis, étui en marroquin, médaillon, 15 fr. — En soie, doublé de tabis, étui en soie, 15 fr. — En moire, étui en moire, couleurs diverses, 18 fr. — En velours, très-élégant, avec étui en soie, 20 fr.

A M. le Rédacteur du Mercure de France.

Paris, ce 12 novembre 1812.

MONSIEUR, j'apprends qu'il va paraître une traduction du Traité du docteur Lowth *de sacrâ hebræorum poesi.*

Il y a six ans que j'ai aussi entrepris cet ouvrage. Je l'ai annoncé, et j'en ai même inséré un fragment dans le *Théâtre Classique* (pages 138—140), publié en 1807.

M. Campenon en a également cité un long passage dans les notes de son poëme de *l'Enfant Prodigue*, pages 278—289, première édition, publiée en 1811.

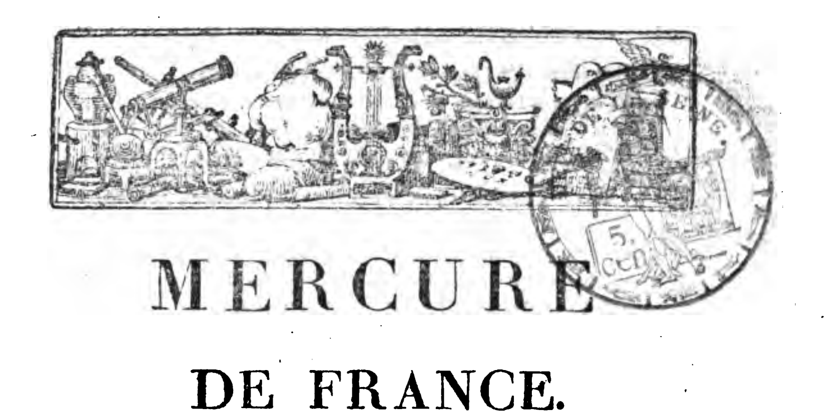
Diverses circonstances indépendantes de ma volonté ont long-tems suspendu ce travail; mais enfin il est terminé. L'impression même en est achevée, et dans quelques semaines il sera livré au public.

Bien que les deux traductions doivent paraître à peu de distance l'une de l'autre, je n'en crois pas moins cette déclaration nécessaire pour empêcher qu'on ne me soupçonne d'avoir profité, en quoi que ce soit, du travail de mon concurrent.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer ma lettre dans votre Journal, et de recevoir l'assurance de mes sentimens les plus distingués.

ROGER.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DXCIII. — *Samedi 28 Novembre 1812.*

POÉSIE.

ODE SUR L'EMBRASEMENT DE MOSCOU.

Ainsi ce conquérant que le Dieu des armées
Environna de sa terreur,
Dans les champs chaldéens messager de fureur,
Délivrait de Juda les tribus opprimées,
A l'Euphrate vaincu parlait en souverain,
Et sur ses rives alarmées
Brisait les gonds de fer et les portes d'airain.

Vers les glaces du Pôle et la Zone lointaine
En proie à d'éternels frimas,
Aux lieux où le Taurus, qui borne ces climats,
Voit de ses rocs neigeux mourir la longue chaîne,
Une autre Babylone élève ses remparts,
Et du désert superbe reine,
Porte jusques aux cieux l'antique honneur des Czars.

De marais, de glaçons, sans cesse environnée,
Assise aux rivages du Nord,
Elle semble enchaîner l'inconstance du sort:

Des rayons de l'orgueil sa tête est couronnée,
Et bravant tous les droits, du bout de l'univers,
A la Pologne abandonnée,
D'une main dédaigneuse, elle jette des fers.

« Je veux perdre ton nom, et sous son trône en poudre,
» Ensevelir ton dernier roi :
» Terre des Jagellons, tu fléchis sous ma loi !
» A venger tes enfans qui pourra se résoudre ?
» Les peuples du Midi redoutent mes guerriers ;
» Je règne, et les feux de la foudre
» N'oseraient, sur mon front, atteindre à mes lauriers ! »

Elle dit. Cependant des colonnes d'Alcide,
S'élance un Roi libérateur ;
Sa main brise le joug d'un fier dominateur ;
Le *soleil d'Austerlitz* voit leur fuite rapide,
Et les fleuves du nord, témoins de leurs revers,
Chargés d'un tribut homicide,
De cadavres, sans nombre, ensanglantent les mers.

Et toi qui te fiais au destin des batailles,
Quelle pâleur couvre ton front !
En vain de tes guerriers tu déplores l'affront ;
Leur ingrate frayeur a trahi tes murailles.
Le conquérant s'approche à pas précipités,
Le fer menace tes entrailles,
Et ton orgueil descend du trône des cités.

Telle, du Dieu du jour fidèle avant-courrière,
Vénus, au visage riant,
Dissipe les vapeurs qui couvrent l'Orient,
Marque à la sombre nuit la fin de sa carrière,
Et reine d'un moment, éclipsée à nos yeux,
Rend le sceptre de la lumière
Au soleil qui s'avance et s'empare des cieux.

Que vois-je ? Du Très-Haut la colère allumée,
Contre un peuple profanateur,
De ces coupables murs foudroyant la hauteur,
Répand-elle, à grands flots, une pluie enflammée ?
Vient-il renouveler d'antiques châtimens,
Et de Gomorrhe consumée,
Sous la cendre du ciel cacher les fondemens ?

Non, non : un Scythe même, artisan d'imposture,
Et fléau des champs paternels,
Evoque des cachots les pâles criminels,
Qu'attendait, sous les cieux, une infâme torture.
Le monstre, sans frémir, guide ces furieux,
Et sourd au cri de la nature,
Livre au feu dévorant les murs de ses aïeux !

Complices de son crime et de sa perfidie,
Sur ces infortunés remparts,
Les vents impétueux fondent de toutes parts,
Et leur souffle ennemi féconde l'incendie.
Français, des champs voisins, dans le calme des nuits,
Voyez-vous la flamme agrandie
Rouler, vaste océan, sur ces palais détruits ?

Courez ; accomplissez, en ce jour déplorable,
Les destins qui vous sont promis ;
De leur propres fureurs sauvez vos ennemis ;
Offrez à leur défaite un pardon honorable,
Et gravez sur l'airain, rougi de votre sang,
Cette devise mémorable :
Combattre le superbe, et venger l'innocent !

Mais contre un scélérat et sa lâche industrie (1),
Que peuvent vos bras triomphans ?
Les mères, les époux, les vieillards, les enfans,
De la flamme homicide éprouvent la furie,
Et, dans l'asile même ouvert à la valeur,
Les défenseurs de la patrie (2)
Expirent, consumés sur le lit de douleur.

Le traître, osant nommer son forfait légitime,
Contemple, avec ravissement,
Des murs qu'il embrasa le spectacle fumant !
Erostrate nouveau, qu'un fol espoir anime,
Il rêve, en son orgueil, des destins immortels,
Et dans l'ivresse de son crime,
Voit les siècles, en chœur, lui dresser des autels !

---

(1) Enlèvement des pompes.
(2) Incendie des hôpitaux.

Ah! si ce trait affreux transmis à la mémoire,
Jouit de l'immortalité,
Mésérable! du moins le dévorant Léthé
D'un lâche incendiaire engloutira la gloire:
Tu mourras tout entier, jouet du tems rongeur,
Et la déesse de l'histoire
Gardera, sur ton nom, un silence vengeur.

Et moi, moi dont la lyre, amante du courage,
Se plaît à chanter les guerriers,
Qui toucherais les cieux, si leurs nobles lauriers
Ceignaient mon jeune front d'un belliqueux ombrage,
Je n'irai point mêler un traître à des héros,
Et des Dieux souillant le langage,
De ton barbare nom fatiguer les échos.

Me. LALANNE.

A JULIE. — ÉLÉGIE.

VIENS près de moi, sous cet ombrage frais,
Te reposer, ô mon aimable amie!
Vois comme le zéphir traversant la prairie
Agite mollement ces feuillages épais.
Ce ruisseau dans son cours si pur et si paisible,
Invite à soupirer sur ses bords enchantés;
Le murmure léger de ses flots argentés
A l'attendrissement dispose un cœur sensible.

Qu'il est doux d'être assis au fond de ces forêts!
Ici le sentiment naît de la rêverie,
Et du charme touchant de la mélancolie
L'homme sensible et tendre y nourrit ses regrets.
Que ne puis-je en ces lieux passer toute ma vie,
Y vieillir, y mourir auprès de ma Julie?
La pressant sur mon cœur à mes derniers momens,
J'exhalerais ma vie en ses embrassemens,
Comme on voit sur le sein de la jeune bergère
Sécher la tendre fleur qu'offrit une main chère.
Julie inconsolable, en longs habits de deuil,
Viendrait en gémissant pleurer sur mon cercueil,
Et les cheveux épars, les yeux baignés de larmes,
Invoquerait la mort et meurtrirait ses charmes.

Mais que fais-je? Est-ce à moi de venir t'attrister?
Ce jour a lui pour nous, sachons en profiter.
Cueillons dans sa fraîcheur la rose épanouie,
Et songeons que le soir elle sera flétrie.
Viens, et sans accuser ni les Dieux, ni le sort,
Serrons plus près nos nœuds en attendant la mort.

TALAIRAT.

ÉNIGME.

Je suis, lecteur, l'un des agens divers
Dont la constante antipathie
Maintient, dit-on, de ce vaste univers
La perpétuelle harmonie.
Si l'on me voit en opposition
Presque toujours avec mes frères,
Je suis encore en contradiction
Avec moi-même, et j'ai des qualités contraires;
Par exemple, c'est moi qui toujours mène au port,
Et c'est par moi qu'on rencontre la mort
Au moment d'arriver. Je suis un corps solide
Sous les pôles, je suis ailleurs un corps fluide,
Opaque quelquefois, plus souvent transparent,
Froid de son naturel, et chaud par accident.
M'entend-on murmurer? je le fais avec grâce;
Mais si l'aquilon vient à rider ma surface,
S'il entraîne avec lui l'orage *inondateur;*
S'il me force à sortir de mon lit en fureur,
On n'en peut calculer les suites,
Je ne connais plus de limites;
Je donne, sans ménagement,
Dans l'excès du débordement.
En me voyant Grégoire fuit;
Ma présence le désespère;
Et parler de moi devant lui
Suffit pour le mettre en colère.

S........

LOGOGRIPHE

QUAND la sagesse m'accompagne,
Je suis la plus digne compagne
De celles qu'on nomme *beautés*.
J'ai cinq pieds : si vous transportez
Mon second au rang du troisième,
Et ce troisième en place du deuxième,
Je deviens un objet de dépravation,
De mépris et de haine,
Et, plus encor, de dégradation,
Dont on a peine
A proférer le nom.

S........

CHARADE.

UN peuple docte et peu guerrier
Habite mon vaste dernier;
Mon premier par son éloquence,
Illustra le barreau de France;
Mon tout est un pays aussi
Qui se trouve fort loin d'ici.

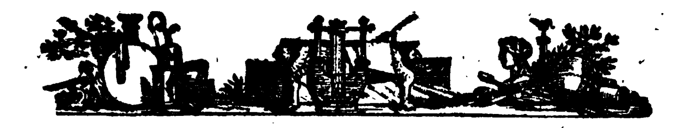
V. B. (d'Agen.)

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Douane*.

Celui du Logogriphe est *Caractère*, dans lequel on trouve : *cratère*.

Celui de la Charade est *Mercure*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Leçons sur la Poésie sacrée des Hébreux; par M. Lowth, professeur de poésie à l'Université d'Oxford, ensuite archidiacre de Winchester, et successivement évêque de Limerick, de Saint-David, d'Oxford et de Londres; traduites pour la première fois du latin en français. — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. — A Lyon, chez *Ballanche* père et fils; à Paris, chez *A.-A. Renouard*, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; *Lenormant*, rue de Seine, n° 8; et *Brunot-Labbe*, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins.

Le traité du docteur Lowth sur la poésie des Hébreux est depuis long-tems mis au rang des bons livres. Cet ouvrage, sorti pour la première fois des presses britanniques en 1753, a été réimprimé plusieurs fois en Angleterre. Il l'a été aussi en Allemagne dès 1758, par les soins de Jean-David Michaelis, avec des notes savantes; cette édition offre même une particularité remarquable.

Lorsque Michaelis publia le premier volume de son édition, il croyait que l'auteur anglais était mort depuis deux ans, et tout en lui donnant fréquemment de grands éloges, il réfutait quelques-unes de ses opinions. Trois ans s'écoulèrent, Michaelis publia en 1761 son second volume. Il avoue lui-même l'erreur qu'il a commise en annonçant la mort de Lowth; et supposant que ce docte anglais se trouve au nombre des lecteurs de l'édition germanique de son traité, il s'écrie : O mon lecteur illustre, Lowth, pardonne les notes que j'ai osé faire à ton ouvrage, et vois-y comme le jugement de la postérité, de cette postérité qui ne donne rien à l'amitié, ni aux passions. Les louanges qu'on accorde pendant la vie des auteurs, à leurs ouvrages, doivent être suspectes; tu ne peux soupçonner d'adulation celles que je donne à tes

leçons, te croyant mort, et différant quelquefois d'opinions avec toi, etc.

H. Blair, W. Jones, Ch. Saxius, Laharpe, etc. ont fait l'éloge des Leçons de Lowth. Il ne s'agit donc pas de juger l'ouvrage du docteur anglais, mais de le faire connaître à nos lecteurs.

Il est divisé en trente-quatre leçons. Les deux premières peuvent être considérées comme une introduction. La leçon première traite *du but et de l'utilité de la poésie.*

« On suppose d'ordinaire que la poésie a en vue ou de » plaire, ou d'instruire; ou bien qu'elle veut produire » ces deux effets tout à-la-fois. Nous préférerions qu'on » eût établi en principe que l'utilité est toujours la fin » dernière qu'elle se propose; que l'agrément est la voie » et le moyen dont elle se sert pour y parvenir; qu'en » un mot elle instruit à l'aide du plaisir. Telle est, en » effet, la différence qui semble distinguer le poëte et » le philosophe. Leur dessein est le même; mais le » moyen dont ils font choix pour l'exécuter est différent. » Tous deux veulent instruire; mais celui-ci croira avoir » parfaitement rempli sa tâche, si ses leçons ont été » claires, simples et précises; celui-là, s'il y a mis de » l'agrément, un certain charme, s'il a été orné et » élégant. L'un appelle exclusivement du jugement des » passions au tribunal de la raison: l'autre invoque bien » le secours de la raison, mais en s'appliquant à ranger » en même tems les passions à son parti. L'un nous » conduit à la vérité et à la vertu par le chemin *le plus* » *direct et le plus abrégé;* l'autre y mène aussi, mais par » une route plus agréable où il aime à s'arrêter, et dont » il se plaît à suivre les détours. Enfin, il appartient au » philosophe d'exposer à nos regards cette vérité, cette » vertu, avec tant de clarté que nous ne puissions les » méconnaître: le propre du poëte est de les revêtir » d'une parure qui nous les rende aimables et qui nous » engage à nous y attacher.»

Dans la seconde leçon Lowth développe l'importance du sujet qu'il a choisi, et expose le plan de son travail.

« Nous suivrons, dit-il, la route que le sujet lui-

» même semble nous tracer. Dans toute composition » poétique, il y a trois points principaux à considérer ; » d'abord le sujet et la manière de le traiter : quelle en » est la disposition, l'ordre et la forme générale, suivant » la différence des genres ; en second lieu, l'élocution ou » le style, ce qui comprend l'élévation, la vivacité, les » ornemens des pensées, la beauté et la variété des » figures et des images, enfin, la force, la pompe, l'élé- » gance des expressions ; et en troisième lieu l'harmonie » et la mesure de la versification, qui non-seulement » ont pour but le charme de l'oreille, mais qui encore » ont tant de pouvoir pour peindre les objets avec éner- » gie, et exciter dans l'ame toute sorte de mouvement. »

C'est dans la troisième leçon que Lowth entre véritablement en matière. Cette troisième leçon forme seule toute la première partie, consacrée à prouver que la poésie des Hébreux était assujétie à un mètre quelconque. L'auteur convient qu'à cet égard les opinions sont partagées, et que même l'on en est réduit aux conjectures ; mais il remarque que souvent les poëtes hébreux ont suivi un certain ordre, l'ordre de l'alphabet dans la lettre initiale de chaque verset ou strophe ; et que les phrases ou portions de phrases sont circonscrites dans des espaces si réguliers, que souvent le nombre des mots et quelquefois même celui des syllabes d'une période est égal au nombre des mots ou des syllabes de l'autre.

Mais une autre observation plus importante et plus décisive, c'est le privilége qu'ont les poëtes seuls d'alonger ou de raccourcir quelques mots ; c'est en quelque sorte un dédommagement de la gêne que leur impose la mesure. La timide langue française même n'a pas refusé cette licence à ses poëtes ; cette faculté était aussi accordée aux poëtes hébreux.

En croyant pouvoir affirmer que la poésie des Hébreux était une poésie métrique, en allant même jusqu'à y trouver deux sortes de vers, Lowth convient que pour ce qui concerne la mesure réelle de ces vers, leur rhythme, leur prosodie nous sont et nous seront toujours inconnus. C'est ainsi que dans les langues qui nous sont étrangères, ou du moins peu familières, nous

distinguons la poésie de la prose, sans toutefois pouvoir dire quelles sont, dans ces langues, le caractère, les lois particulières du discours mesuré.

La seconde partie de l'ouvrage de Lowth comprend quatorze leçons; c'est la plus importante; c'est aussi celle où l'auteur montre tout son savoir et son talent. Lowth y parle successivement des différentes figures qu'on rencontre dans les poëtes hébreux. C'est un excellent traité de rhétorique; mais on doit sur-tout remarquer la leçon XIII[e] sur la prosopopée.

L'auteur distingue deux espèces de prosopopée.

« Dans l'une, on personnifie des êtres d'imagination » ou privés de raison et de sentiment; dans l'autre, on » attribue à un personnage réel un discours vraisem- » blable et qui ait de la convenance. La première, placée » à propos et employée avec habileté, produit le plus » grand effet : nulle part elle n'en produit davantage que » chez les poëtes hébreux, quoiqu'en aucune langue on » n'en ait jamais fait un usage si fréquent et si hardi.

» . . . .

» On trouve dans les livres saints beaucoup de ces » créations sublimes, et qui doivent la singulière énergie » qui les distingue à la hardiesse même de la fiction » qu'elles présentent. Telle est, dans Habacuc (1), la » prosopopée de la peste marchant devant le Seigneur » au jour de ses vengeances; dans Job (2) celle de la » mort et de la destruction qui affirment que le nom seul » de la sagesse a frappé leurs oreilles; dans Isaïe (3) » enfin, pour ne pas accumuler les exemples, cette hor- » rible peinture de l'enfer élargissant ses gouffres dé- » vorans, et ouvrant l'immensité de sa gueule insa- » tiable. . . . .

» L'autre espèce de prosopopée consiste à mettre dans » la bouche d'un personnage réel un discours conve- » nable; comme la première espèce est très-propre à » embellir le sujet et à exciter l'admiration par la nou-

(1) Habacuc, III, 5.

(2) Job, XXVIII, 22.

(3) Isaïe, V, 14.

» veauté, la variété et la hardiesse qui l'accompagnent;
» de même celle-ci, par l'apparence de vérité qu'elle
» présente, a beaucoup de clarté, de force et d'effet.....
» Si l'on veut se faire une idée de l'effet du prix et de
» l'éclat singulier que la prosopopée répand sur l'ode
» hébraïque, qu'on ouvre les prophéties d'Isaïe, le plus
» divin des poëtes, et l'on y trouvera réunis, dans une
» composition de peu d'étendue, des modèles de toutes
» les espèces de prosopopées et de tous les genres de
» sublime. »

Ici Lowth indique par des remarques pleines de goût les beautés les plus remarquables du quatorzième chapitre d'Isaïe, et après les avoir expliquées à ses auditeurs, il termine et récapitule ainsi sa leçon:

« Quelles images! comme elles sont variées, multi-
» pliées, sublimes! Avec quelle force elles s'élèvent!
» Quelle richesse de figures, d'expression, de pensées,
» accumulée en un seul passage! Nous entendons tour-
» à-tour les Juifs, les cèdres du Liban, les ombres des
» monarques, le roi de Babylone, ceux qui rencon-
» trent son cadavre, enfin le Seigneur lui-même: nous
» les voyons remplir chacun, comme dans un drame,
» le rôle qui leur convient: sous nos yeux se continue
» une action soutenue, ou plutôt se forme une chaîne
» variée d'actions différentes, mérite essentiel dans l'ode
» même la plus sublime, et dont ce poëme d'Isaïe, l'un
» des plus beaux monumens que nous ait transmis l'an-
» tiquité, nous offre le plus parfait modèle. Les person-
» nages y sont en grand nombre, sans que cependant il
» en résulte de confusion: les fictions sont hardies sans
» être forcées. Par-tout respire un génie indépendant,
» sublime et vraiment divin. Rien n'est oublié pour met-
» tre le comble à la sublimité de cette composition
» achevée; et s'il faut dire notre sentiment avec fran-
» chise, la poésie des Grecs et des Latins ne peut rien
» présenter qui l'égale ou qui s'en rapproche. »

La troisième partie de l'ouvrage de Lowth comprend dix-sept leçons, dans lesquelles l'auteur examine et développe quelles sont les différentes espèces de poëmes hébreux, et les caractères qui leur sont particuliers. Il

parle longuement de la poésie prophétique qui fut longtems particulière aux Hébreux; les lamentations de Jérémie sont des modèles d'élégies ; les Proverbes de Salomon, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique et le livre de la Sagesse sont des poëmes didactiques; les caractères distinctifs de l'ode et de l'idylle se retrouvent dans plusieurs compositions hébraïques, etc. Les poëtes profanes les plus célèbres, Sophocle, Pindare, Virgile sont comparés aux poëtes hébreux.

Nous regrettons de ne pouvoir parler longuement de cette troisième partie; mais ce serait donner beaucoup d'étendue à un article qui en a déjà assez. Il nous suffira de dire que Lowth, dans cette dernière partie, fait preuve de goût, non moins que d'érudition.

Nous ne ferons aussi qu'indiquer à nos lecteurs un petit poëme de Lowth que le traducteur a cru devoir mettre à la suite des *Leçons sur la poésie des Hébreux*. Ce petit poëme, qui a pour sujet la *généalogie de J. C. représentée sur la fenêtre orientale de la chapelle du collége de Winchester*, est estimé des connaisseurs.

Il nous reste à parler du travail du traducteur; c'est pour mettre nos lecteurs à portée de le juger que nous en avons fait de fréquentes et longues citations. Cette traduction a, à un très-haut degré, le mérite de l'exactitude. Nous avons, dans la première de nos citations, mis en italique deux mots qui nous ont paru impropres, et qui font un tel disparate avec le reste de l'ouvrage, que nous ne pouvons en attribuer l'admission qu'à une erreur de copiste.

« L'un (le philosophe) nous conduit à la vérité et à » la vertu par le chemin *le plus direct et le plus abré-* » *gé*, etc. » Le texte latin dit : *Proxima et compendiaria semita*. Il eût été mieux de dire : *Le chemin le plus simple et le plus court*. Au reste, on ne trouve pas une seconde faute de ce genre dans les deux volumes; le style du traducteur est clair, facile, élégant, harmonieux, et décèle un homme exercé à écrire ; nulle part on n'aperçoit de ces tournures embarrassées si fréquentes dans les traductions. Le style de Lowth a de la pompe, et quelquefois de la redondance : ces deux caractères

sont conservés dans la traduction, mais sans qu'il en résulte la moindre obscurité.

Dans une préface de quelques pages écrites d'un ton modeste et qui n'a rien d'affecté, le traducteur se montre philologue instruit. Il va au-devant du reproche qu'on pourrait être tenté de lui faire de n'avoir pas traduit toutes les notes de Michaelis. Quant à nous, loin de lui en faire un crime, nous l'en félicitons au contraire. La plus grande partie de ces notes ne peut avoir de l'intérêt que pour les personnes versées dans la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et des autres langues de l'Orient: ce n'est pas dans une traduction française que les Orientalistes iraient les chercher, et beaucoup de lecteurs n'y auraient vu qu'un pédantesque étalage d'une érudition d'emprunt. A. J. Q. B.

La Mort d'Abel, poëme en cinq chants, traduit en vers français, et suivi du poëme du *Jugement dernier*; par J. L. Boucharlat. — Un vol. in-18. — Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. — A Paris, chez *Bechet*, libraire, quai des Augustins, n° 63; et chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, nos 243 et 244.

L'Auteur de cette traduction en vers, est aussi auteur d'un ouvrage de mathématiques, et professe, dit-on, avec distinction, cette science dans un des lycées de l'Empire. La malignité ne manquerait pas, à propos d'un ouvrage de poésie, d'exalter sur-tout l'ouvrage de mathématiques et de vanter le géomètre aux dépens du poëte; car c'est-là un de ses moyens favoris. Un homme se présente-t-il avec deux titres, différens mais à-peu-près égaux, à la célébrité? Il s'agit d'abord de les lui contester tous deux. Mais comment fait-on alors? Ceux qui sont juges compétens dans une partie ne le sont pas dans l'autre. Tel ouvrage est du ressort des lettres; tel autre du ressort des sciences. On convient dans ce cas de louer un des deux : c'est ordinairement celui sur lequel on est le moins en état de prononcer, et l'on cri-

tique impitoyablement celui dont on est juge naturel. Il s'ensuit qu'un auteur ainsi jugé par ses pairs, et toujours avec les formes de la justice, a quelquefois à se plaindre d'un véritable déni de justice. C'est, je crois, d'Alembert qui se trouva un jour dans une société où l'on examinait les titres sur lesquels se fonde la gloire de Voltaire dans les sciences et dans les lettres. Tous admiraient la beauté, l'étendue de son génie, et cette facilité brillante qui lui a marqué une place honorable dans les différens genres qu'il a embrassés. Cependant, disait un légiste, je crois que dans les matières de jurisprudence qu'il a traitées, il est resté au-dessous de ses autres productions. Un théologien trouvait que ses connaissances en théologie n'étaient que superficielles. Et moi, leur dit malignement d'Alembert, je crois que les mathématiques sont sa partie faible. Ce même d'Alembert, en racontant cette anecdote ou vraie ou controuvée, ne pensait pas combien sa gloire, comme écrivain, aurait à souffrir de sa gloire comme géomètre, quelle arme on se ferait de l'une contre l'autre, et qu'enfin un jour l'ignorance, devenue plus présomptueuse, après avoir essayé de le dépouiller de ses titres littéraires, lui contesterait jusqu'à ses succès dans les sciences.

Pour nous qui, dans M. Boucharlat, ne considérons que le poëte, et ne prétendons examiner ici que sa traduction en vers, nous croyons devoir déclarer que si nous en disons du bien, c'est sans aucune intention de décrier son ouvrage de mathématiques; de même qu'il ne faudrait rien conclure en faveur de celui-ci, des critiques que nous pourrions hasarder sur le poëme. Seulement nous ferons observer que ce sont deux mérites différens dont la réunion est rare; que le talent des vers se concilie difficilement avec l'étude des sciences exactes, et qu'il n'est donné qu'à peu de gens d'être, comme Leibnitz, géomètre et poëte.

Pauci quos æquus amavit
Jupiter.

Nous avons plusieurs ouvrages en prose, soit originaux, soit traduits de langues étrangères, auxquels il

ne semble manquer que les formes de la versification pour être des poëmes. Cependant les tentatives qu'on a faites pour les mettre en vers ont été jusqu'à présent sans succès. Collardeau, l'un des plus habiles versificateurs du dernier siècle, a fait cette épreuve sur le *Temple de Gnide*, et l'on préfère encore à la mollesse et à l'élégance froide de ses vers, la prose abrupte et saccadée, mais pleine de vie, de Montesquieu. Il n'a pu même parvenir, dans la traduction en vers de quelques nuits d'Young, à faire oublier la version en prose du premier traducteur.

Mettre en vers la prose d'un écrivain original, est un ouvrage presque mécanique et que refuse d'animer le feu de l'inspiration. Il faut peut-être, pour bien écrire en vers, penser en vers, et, comme on l'a dit, je crois, que la pensée sorte toute armée de la tête du poëte. Nous nous garderons bien de confondre avec ce travail dont la facilité apparente peut séduire, mais qui décèle une certaine stérilité d'idées, la traduction d'après un original en langue étrangère. Ici la difficulté de rendre les idées force le traducteur de se les approprier; ce travail devient une espèce de création, et pour rappeler encore ici Collardeau, quelques pages dans lesquelles il a lutté avec Pope en le traduisant, ont plus fait pour sa réputation qu'un volume dans lequel il s'est traîné sur la prose de Montesquieu et de Le Tourneur.

La traduction française et en prose de la *Mort d'Abel*, a eu un avantage dont bien peu de traductions pourraient se glorifier; celui de faire connaître et apprécier l'ouvrage original à presque toutes les nations de l'Europe. Gessner, qui écrivait en allemand, vit sur-tout l'Allemagne déchaînée contre son poëme. Les critiques de ce pays le jugèrent moins en littérateurs qu'en théologiens, et accusèrent presque l'auteur d'hérésie. En France, on fut moins rigoureux sur la doctrine et plus juste envers l'ouvrage. Quoiqu'à cette époque de notre littérature, le bel esprit, la recherche et l'afféterie n'eussent que trop d'empire, on fut sensible aux beautés simples et touchantes de la mort d'Abel, et les suffrages qu'elle obtint parmi nous, déterminèrent ceux de l'Europe littéraire.

Cependant le succès du poëme de Gessner n'avait pas empêché d'y reconnaître de grands défauts. « Les principaux, dit M. Boucharlat, sont les longueurs et les » répétitions. » En convenant, avec le nouveau traducteur, de la justesse de ces reproches, on trouvera peut-être qu'il a usé bien largement du droit de réduire son original, et que l'opération qu'il lui a fait subir est une sorte de mutilation. Nous ne craignons pas d'avancer que dans la traduction en vers, le poëme de Gessner est réduit à plus de moitié. Cela peut-il s'appeler traduire? Et l'ouvrage dans lequel on peut sans scrupule faire de pareilles suppressions, est-il digne, en effet, de la réputation dont il jouit? Quoi qu'il en soit, nous ne prétendons pas demander à M. Boucharlat un compte rigoureux des passages qu'il a supprimés.

Nous pensons, comme lui, que « Gessner n'est pas au » rang de ces auteurs classiques qu'on ne peut traduire » qu'avec une extrême circonspection; » et nous ne demandons pas mieux que de le voir justifié par le succès.

Continuons de donner une idée des changemens qu'a faits M. Boucharlat au poëme de Gessner. « Le per» sonnage de Caïn, dit-il, ne m'a pas paru se mouvoir » par des ressorts assez dramatiques; j'ai cherché à le » rendre plus sombre et plus dominé par la jalousie; et » pour le faire contraster davantage avec Abel, j'ai » donné une grande expansion au sentiment de l'amour » fraternel qui anime ce dernier. »

Nous ne savons jusqu'à quel point il faut féliciter M. Boucharlat, d'avoir ainsi rembruni le caractère de Caïn, qui, dans la Bible et dans le poëme allemand, est peint de couleurs déjà assez fortes. M. Boucharlat a peut-être trop cédé au plaisir de le représenter, comme un autre Oreste, poursuivi par les furies et victime de cette fatalité, qui n'a commencé que long-tems après, à être un des dogmes de la mythologie, et ne pouvait entrer dans les idées religieuses des premiers hommes. On sait d'ailleurs qu'Abel et Caïn, l'un, conducteur de troupeaux; l'autre, adonné au labourage, caractérisent, le premier, les peuples pasteurs; le second, les peuples agricoles; et sont en quelque sorte les deux types de ces

premières professions du genre humain. Ce sont donc deux caractères donnés dont Gessner avait assez bien conservé les traits primitifs, et dont M. Bouchariat a peut-être altéré la ressemblance. Mais on ne peut que l'applaudir d'avoir rendu Adam *moins discoureur*, et abrégé les *interminables conversations des anges*.

Quelques citations acheveront de donner à nos lecteurs une idée de la nouvelle traduction en vers. Nous choisissons le passage du quatrième chant où Caïn se réveille après ce songe terrible qui lui a fait voir ses enfans réduits à l'esclavage par les enfans d'Abel.

Tel qu'un affreux lion, dormant sur la bruyère,
D'un corps lourd et nerveux presse l'herbe légère,
Et jusqu'en son sommeil imprimant la terreur,
Des craintes du trépas glace le voyageur;
Mais le fer meurtrier d'une flèche imprudente
Du monstre a-t-il ouvert la poitrine *mouvante*,
De longs rugissemens il fait retentir l'air;
L'œil ardent, il s'élance, et plus prompt que l'éclair,
Terrible, et *tous les crins* hérissés par la rage,
Il s'abreuve de sang, se repait de carnage,
Et toujours plus féroce, *atteint de coups mortels*
L'enfant qui s'enfuyait dans les bras maternels.

Ces vers, comme on voit, ne manquent pas d'un certain mérite de facture. On pourrait y désirer plus de nerf et une expression plus poétique. L'épithète de *mouvante* est impropre, et ne peut signifier que ce qui a la puissance de mouvoir. *Tous les crins: tous*, cheville: il fallait dire: *les crins*, et plus poétiquement encore: *le crin*.

Des coursiers attentifs *le crin* s'est hérissé.

Atteint de coups mortels, rend bien faiblement l'image de l'original: « déchire un enfant. »

Mais poursuivons:

Tel s'éveille Caïn, la prunelle enflammée:
Par un feu dévorant son ame est consumée.
Du pied frappant la terre, il s'écrie: ouvre-toi!
Dans tes antres profonds, abyme, engloutis-moi.

J'implore le trépas. O ciel impitoyable !
Tu m'accables toujours d'une vie exécrable,
Et pour me préparer un supplice nouveau
De l'horrible avenir tu lèves le rideau !
Jour affreux ! quoi ! la mort, prévenant ma misère,
Ne m'a pas moissonné dans les flancs d'une mère.
Que maudits soient les lieux où déchirant son sein
De cruelles douleurs la surprirent *soudain !*
Que la contagion et la famine affreuse
Désolent à jamais cette terre odieuse !

« Ainsi se leva Caïn, dit le traducteur en prose, les » yeux étincelans et le visage pâle de fureur. Il frappa » du pied contre terre : Ouvre-toi, ô terre, s'écria-t-il, » ouvre-toi et engloutis-moi dans tes abymes ! Je n'é- » prouve que des malheurs, et pour comble d'horreurs » le vengeur tout-puissant écarte lui-même le rideau, » pour me faire voir les profondeurs de l'avenir. Mau- » dite soit l'heure à laquelle ma mère, en m'enfantant, » a donné la première preuve de sa triste fécondité ! » Maudite soit la région où elles a senti les premières » douleurs de l'enfantement ! Périsse tout ce qui y est » né ! Que celui qui veut y semer, perde ses peines et » sa semence. »

M. Boucharlat n'a rien ajouté, ce me semble, à la force de ce tableau. Il en a, au contraire, affaibli quelques traits.

Que maudits soient les lieux où déchirant son sein
De cruelles douleurs la surprirent soudain,

est un bien faible équivalent de : « Maudite soit l'heure » à laquelle ma mère, en m'enfantant, a donné la pre- » mière preuve de sa triste fécondité ! »

Qu'en faut-il conclure ? que M. Boucharlat, avec le talent pour les vers dont il vient de faire preuve, trouverait sans doute à l'exercer bien plus heureusement sur un sujet de son invention ; mais que ses traductions de Gessner et d'Young ne peuvent guères être considérées que comme des études qui, dans aucun cas, ne peuvent être perdues pour les ouvrages en vers qu'il pourra publier par la suite.

DE LA POÉSIE CHEZ LES DIVERSES NATIONS.

FRAGMENT (*).

Il n'y a point d'ordre chronologique pour la poésie, et dans les siècles ténébreux qui précèdent les siècles historiques, on voit croître et briller le génie le plus parfait qui ait jamais existé. Le *Crescit eundo* de Virgile ne saurait être la devise de l'esprit humain, puisqu'une imagination vive et sage peut résider au milieu de l'ignorance, de la barbarie, puisque les sentimens suppléent aux notions, puisque très-souvent il procède du plus composé au plus simple, et que la nature l'emporte quelquefois sur l'art. L'exemple d'Homère, la rudesse des mœurs de ses contemporains ne prouveraient-ils pas que la poésie est plus dans le cœur que dans l'entendement, plus dans l'abondance, la vivacité des sensations que dans la politesse des manières ? Par-tout les modèles ont devancé les règles. Il y eut de grands poëtes avant que l'on n'écrivît des *arts poétiques*, et de sublimes orateurs avant qu'Aristote n'eût écrit chez les Grecs le premier traité de rhétorique. « Homère, dit Quintilien, avait pratiqué les règles de l'éloquence, que les rhéteurs, ses disciples, donnèrent ensuite. » Cette vérité pourrait s'étendre à toutes les sciences dont s'enorgueillit notre âge. Avant qu'on inventât la morale, on en connaissait tous les devoirs. « Aristide, remarque éloquemment J.-J. Rousseau, avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie..... Avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. » Puisqu'on applique le raisonnement à l'étude des vertus, convenons, en réfléchissant sur la vie de la plupart des écrivains moralistes, que c'est la science au-dehors, et l'ignorance au-dedans.

L'esprit humain, pour en revenir à notre sujet, ne suit pas les lois que nous lui prescrivons si arbitrairement.

(*) Ce morceau est extrait de la seconde édition du *Tableau historique des nations*, par M. Jondot; édition à laquelle l'auteur travaille encore. Il n'a presque laissé subsister de cet ouvrage que le titre, le plan et une partie de l'introduction.

Quel phénomène ! la poésie ne fut parfaite que dans l'enfance des sociétés ; l'immense trésor de connaissances acquises depuis une longue succession de siècles n'a pu encore nous dédommager de cette perfection étonnante, qui manque aux productions des âges postérieurs. Les chefs-d'œuvre littéraires des Romains ne sont que de magnifiques reflets de l'antique poésie d'Homère, et l'on n'a pu atteindre à la hauteur de ce premier modèle. Dans cette même antiquité, David et Salomon étalaient les images les plus riches, les plus sublimes dont le type semble être perdu. Le goût, cette règle assurée du beau, ne résulte donc pas essentiellement de la civilisation des peuples, puisque le chantre de la colère d'Achille eut cette règle, et qu'il vécut néanmoins comme les Grecs des siècles héroïques, ayant sous les yeux le spectacle de la barbarie de ses compatriotes ? et cependant il vint à bout d'immortaliser ces héros grossiers, et de les ennoblir par le moyen de son magique pinceau. La civilisation toute entière était concentrée dans l'esprit de cet homme admirable.

La douce flamme de la poésie pénètre aussi bien l'ame des nations ignorantes que celle des nations éclairées et polies. Vers le neuvième siècle de l'ère chrétienne, *le siècle de fer*, au fond du nord, dans la patrie de ces Danois si féroces, alors la terreur de l'Europe, florissait une littérature barbare, et paraissait *l'Edda*, ou mythologie islandaise. Les Scaldes composaient, sous les livrées affreuses du brigandage, des odes pleines de verve et de feu. Sur leur Parnasse ensanglanté on n'entend que le cliquetis des épées, le choc des boucliers et des lances, et leur farouche génie bondit et s'irrite au milieu du tumulte des batailles et du fracas des élémens. Les vents frémissent perpétuellement sur leurs lyres sauvages. Ces poëtes se traînent sur la tombe couverte de mousse, ou dans l'épaisseur des forêts, ou sur des rochers arides, et de ces divers théâtres de mélancolie, errent en imagination sur les nuages. Ils s'appesantissent sur les mêmes idées, et se plongent dans un vague indéfini ; chez eux la vivacité du sentiment supplée à la disette des expressions.

Dans cette poétique de tristesse et de carnage, on démêle pourtant des traits de douceur et d'harmonie. La muse des Scaldes, ordinairement si rauque, qui fait du *walla hala* une espèce de taverne où les guerriers, après le trépas, s'enivrent de bière dans le crâne de leurs ennemis à la table du dieu Odin, cette muse accoutumée à

nager avec délice dans le sang, trouve aussi le secret de chanter avec grâce les charmes d'une jeune vierge, et trace des peintures assez aimables, assez riantes de la beauté. Le Danemarck civilisé n'a rien produit qui approche de leurs singuliers chefs-d'œuvre.

La vérité la moins équivoque, c'est que le génie, dans ces âges, manque de récompense, et ne jouit que d'une admiration stérile. Homère va mendier de porte en porte; il meurt, et sept villes se disputent la gloire de lui avoir donné le jour. Son exemple nous prouve qu'il est plus facile d'honorer un grand homme après sa mort que de son vivant. Excepté dans un très-petit nombre de siècles privilégiés, presque tous les favoris des muses, avant d'exhaler leur dernier soupir, auraient pu s'écrier avec la même douleur que Camoëns à l'hôpital : « A-t-on jamais » entendu dire que sur un pauvre lit, sur un vrai théâtre » de misère, la fortune ait présenté d'aussi grands revers? »

Il est facile de s'en convaincre, le génie poétique se trouve indépendant des sciences, de la civilisation, et se rencontre dans les longues et ténébreuses avenues qui précèdent les siècles littéraires. Homère, source intarissable d'idées poétiques, à laquelle puisèrent Eschyle, Sophocle, Euripide, appartient évidemment à la Grèce grossière et sauvage. Le monotone mais sublime barde Ossian, que l'on n'a pas rougi, dans les derniers tems, de comparer à l'auteur de l'Iliade, appartient également à une nation agreste, et bornée à un système social peu différent de celui des peuplades américaines. Les héros grecs d'Homère valaient-ils mieux que les Scandinaves et les montagnards écossais? On découvre dans les premiers, mêmes mouvemens de colère, de sensibilité, de férocité, mêmes caprices, mêmes passions, en un mot, que dans les seconds. Si les Scandinaves ne respirent que les combats, s'ils sont implacables dans leurs vengeances, les Grecs, en Aulide, souillent l'autel de Diane du pur sang d'Iphigénie, et immolent les prisonniers sur la tombe de leurs parens et de leurs amis. Au tems d'Homère, les mœurs étaient aussi féroces qu'à l'époque du siége de Troie, et les progrès des lumières avaient été arrêtés par l'invasion des Héraclides. La fureur forme la base de la poésie primitive des peuples, preuve que les conceptions sublimes de l'épopée peuvent être senties et appréciées dans l'absence de toute civilisation.

Oui, l'histoire nous démontre cette vérité : l'arbre des

sciences et des lettres fleurit au milieu des plus violentes secousses des révolutions. Dans le premier des siècles littéraires, celui de Périclès, les progrès de l'esprit humain augmentèrent avec l'infortune des peuples, et les Grecs se firent entr'eux une guerre de cannibales. Les massacres de Corcyre, de Mycalesse, de Mytilène, de Mélos, de Platée, le massacre des Eginètes à Tyrée, l'assassinat des ambassadeurs de Sparte par les Athéniens, se commirent dans le même âge où les lettres brillèrent de l'éclat le plus vif. Les prisonniers de guerre étaient égorgés par ces mêmes Athéniens si ingénieux, si policés, si délicats dans leurs discours, et qui s'attendrissaient à la représentation des malheurs d'*Œdipe à Colone*, et d'*Iphigénie en Aulide*. Il y a donc visiblement deux espèces de barbarie, comme l'a très-bien avancé un des rédacteurs du *Journal de l'Empire :* la barbarie ignorante ou sauvage, et la barbarie savante ou civilisée.

La poésie, dans le premier de ces états même, ouvre un canal aux sciences, met en mouvement les facultés intellectuelles, et souvent les sciences obstruent ce canal. Elles se piquent d'approfondir toute chose, et n'effleurent que les surfaces. A peine ont-elles pris un certain essor qu'elles dédaignent la source où elles ont puisé leurs connaissances. Alors la poésie ne prouve rien aux yeux d'un géomètre, et le philosophe la méprise comme un art inutile. Le *divin Platon*, qui dut tant à la poésie, ne se fait aucun scrupule de bannir tous les enfans d'Apollon de sa république idéale.

Quand la science se montre avec orgueil, et s'empare du sceptre littéraire, la poésie disparaît. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le siècle d'Alexandre et sur notre dix-huitième siècle, pour comprendre cette nouvelle vérité. Quelquefois la philosophie se lançant avec une ardeur poétique dans les espaces imaginaires, s'ouvrant un labyrinthe où elle s'égare, veut, à l'exemple de Lucrèce, emboucher la trompette épique, afin d'immortaliser des systèmes non moins ridicules que désastreux; mais la philosophie qui monte sur la cime éclatante du Parnasse, avec un tel attirail, fatigue les oreilles, et ne dit rien au cœur. C'est un lieu qui lui est interdit, à moins qu'elle ne renonce à sa dialectique et à ses rêveries; des abstractions ne sauraient ni revêtir un corps, ni se reproduire sous des formes agréables. L'auteur *de la Nature des choses* n'est réellement poëte que dans sa belle invocation à Vénus, et dans

les épisodes où s'éloignant de ses *atômes*, de son *monde corpusculaire*, de son *grand tout*, de ses *corps générateurs*, il rentre dans l'aimable fiction, ou bien lorsqu'il nous décrit les scènes visibles de la nature, qu'il nous peint les terribles phénomènes de l'univers, et qu'il nous rattache à notre propre cœur par le tableau des misères de l'homme. Sort-il un moment de son école d'impiété pour considérer la voûte des cieux, et s'approcher du sanctuaire de la divinité qu'il outrage? Ce n'est plus un disciple ennuyeux d'Epicure, c'est le rival d'Homère et de Pindare. Ailleurs, c'est un assez mauvais physicien, un pitoyable raisonneur, un insensé qui place son Epicure sur le trône de l'Eternel, en s'écriant: « Ce fut un dieu, oui, un dieu, » illustre Memmius...... *Deus ille fuit, deus, inclute » Memmi.* » Quelles fleurs la poésie pourrait-elle cueillir au milieu du *vide*, de la *théorie des sensations, des causes finales, et des molécules homogènes?*

L'esprit humain eut toujours une certaine puissance productrice, et fit sentir, dans tous les âges, son influence énergique. Les sciences elles-mêmes, pour être cultivées avec succès, n'attendent pas non plus la civilisation. Jamais la nature ne brisa le moule d'où sortirent tant de chefs-d'œuvre, depuis l'origine des sociétés. Dans les dixième et onzième siècles, appelés *les siècles obscurs*, siècles d'ordinaire l'effroi des hommes qui se piquent de penser, quelle foule de poëtes, de philosophes et de beaux-esprits parmi les Arabes et les Occidentaux! Alfarabi, surnommé l'Aristote de son siècle, Avicennes son disciple, poëte, médecin, astronome, géomètre et physicien, Saint-Bernard, Abailard, Héloïse, n'ont-ils pas répandu une vive lumière à travers les épaisses ténèbres dont nous supposons tous les peuples environnés? Dans la grande période des *quidités*, des *endités* et de *la science subtile*, saint Thomas d'Aquin fit paraître la *Somme théologique*, ouvrage qui, nous sommes forcés de l'avouer, renferme tout le fond de la science métaphysique des modernes. On se divisait alors pour des questions pointilleuses de scholastique : on se divise aujourd'hui pour des questions non moins ridicules, et qui tiennent à des systèmes autrement dangereux que *le formel* et *le virtuel*. Les talens trop *volatilisés* des écrivains du moyen âge allaient se dissiper dans les subtilités de la dialectique.

Les champs de la poésie n'étaient pas plus incultes que de nos jours; mais, fatigués, rebutés de la pauvreté de

leur langue maternelle, les poëtes, émules d'Horace et de Virgile, couraient se perdre dans les rayons de la gloire de ces grands maîtres, comme vont encore s'y perdre tant de poëtes latins dont les vers sont lus par un si petit nombre d'amateurs. La poésie était étouffée en France sous la barbarie du langage. L'instrument propre à orner la pensée n'était nullement dégrossi. L'imagination vive et naïve des poëtes s'émoussait et s'obscurcissait dans un jargon dur, inintelligible, et chargé des débris de plusieurs langues septentrionales. On a besoin de raffraichir le vieux coloris de quelques hommes éminemment poëtes, pour retrouver leur verve et leur génie. Il n'en fut pas de même chez les Grecs. Leur langue, dès l'origine, fut poétique, sonore, flexible, musicale, et prit tous les caractères de la régularité, de la politesse, quoique les mœurs fussent âpres et grossières. Elle s'était enrichie, en Asie, de figures brillantes et de tours heureux. La langue française ne commença à devenir vraiment poétique, n'acquit de flexibilité, de clarté, et ne fut définitivement fixée que sur la fin du règne de Louis XIII, c'est-à-dire, après plus de sept cents ans de barbarie. JONDOT.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1812.

MM. GROS, REVOIL, VERMAY, MENJAUD ET COUPIN.

Je n'ai encore publié que quelques articles sur le Salon, et déjà l'on se plaint de ma sévérité. Il est vrai que j'ai dit sans détour tout ce que je pensais; mais je ne crois pas m'être écarté des règles que prescrit la décence. L'envie de nuire n'a pas guidé ma plume; je n'ai caché ni le bien ni le mal, et c'est le seul moyen d'apprécier chaque chose à sa juste valeur.

Il faut en convenir, la critique n'a jamais été aussi en horreur qu'elle l'est aujourd'hui; jamais les auteurs et les artistes n'ont eu les oreilles aussi délicates : la moindre observation leur paraît une injure, et les éloges les plus flatteurs suffisent à peine pour les satisfaire. A quelle cause doit-on attribuer cet accroissement d'amour propre? à l'indulgence même des critiques. Cette proposition a quelque chose de paradoxal, et demande à être développée. Parmi

les hommes chargés de rendre compte dans les journaux des ouvrages soumis au public, il en est un grand nombre, sans doute, qui ont les connaissances requises pour bien juger; mais tous n'ont pas le courage d'énoncer librement leur opinion; tous ne savent pas résister à l'influence de l'amitié, aux sollicitations dont on les accable, et à tant d'autres considérations qu'il serait inutile de détailler ici. Aussi voit-on chaque jour un peintre médiocre, un apprenti poëte loués du même ton dont on louerait Raphaël ou Michel-Ange, Racine ou le grand Corneille. Que résulte-t-il de cette funeste complaisance? l'homme de mérite ne peut plus se contenter d'une approbation devenue banale; il faut chercher de nouvelles formules pour lui plaire, et si par malheur on laisse échapper quelques reproches au milieu des témoignages d'estime les moins équivoques, il ne peut s'empêcher de crier à l'injustice et à la malveillance. Ainsi la critique ayant perdu toute mesure, n'a plus aucun but d'utilité.

Que doit faire cependant celui qui se propose de remplir dignement cette carrière? marcher droit devant lui sans s'inquiéter des vaines clameurs dont il est l'objet. Si ses opinions sont dictées par l'amour de la vérité, s'il ne cède à aucune influence étrangère, il finira par obtenir l'estime de ceux même qui ont cru d'abord avoir à se plaindre de lui, et ses éloges mesurés auront plus de prix à leurs yeux que les flatteries outrées dont ils partagent l'honneur avec tant d'autres. Telles sont les réflexions que j'ai faites en commençant; telle est la ligne de conduite que je me suis tracée, et dont je ne m'écarterai jamais.

M. Gros.

N° 445. *Charles-Quint venant visiter l'église de Saint-Denis, où il est reçu par François Ier accompagné de ses fils et des premiers de sa cour.*

Depuis une dixaine d'années quelques jeunes gens désespérant d'atteindre à toute la hauteur de l'art, et ne voulant pas perdre entièrement le fruit de leurs études, se sont créé un genre de peinture qui tient le milieu entre le genre historique et le genre proprement dit. Dans cette vue ils ont fait main-basse sur tous les grands personnages des siècles passés, ont compulsé toutes les anciennes chroniques de la chevalerie, ont étudié minutieusement les usages et les costumes du bon vieux tems; et tout fiers de leur nouvelle érudition se sont mis à l'ouvrage, en cher-

chant à imiter dans l'exécution la manière précieuse dont les peintres flamands nous ont laissé de si beaux exemples. Cette innovation a fait fortune, et l'on a vu des tableaux de ce genre se vendre plus cher qu'un beau tableau d'histoire. L'homme éclairé n'est pas la dupe de ces succès éphémères; mais il s'en afflige, parce qu'il craint de voir le goût du beau et du grand s'éteindre parmi nous. Qu'il se rassure : nos artistes, enhardis par un premier triomphe, commencent déjà à sortir de la sphère étroite où ils auraient dû se renfermer, et le public, témoin de leur impuissance, ne tardera pas à revenir de son engouement, et à restituer son estime au genre plus noble qu'il avait un moment dédaigné.

Le sujet de *Charles-Quint visitant l'église de Saint-Denis* aurait pu tenter quelqu'un de ces jeunes novateurs, et je regrette vivement que cela ne soit pas arrivé. La comparaison qu'on aurait pu faire des deux ouvrages aurait prouvé mieux que tous les discours combien le peintre d'histoire a de supériorité sur tous les autres. Au surplus, cette opposition n'est pas nécessaire pour faire sentir toutes les beautés du tableau dont je m'occupe en ce moment. Quelque favorable que soit l'opinion qu'on ait conçue du talent de M. Gros, on est forcé de convenir qu'il s'est élevé cette fois au-dessus de lui-même. Jamais il n'avait réuni, à un si haut degré, l'éclat à l'harmonie, la vigueur et la solidité du ton à la transparence. La lumière répandue avec profusion sur les principaux personnages, circule néanmoins d'un bout à l'autre de la composition, sans qu'on s'aperçoive des sacrifices que l'effet général a exigés. Le ton des chairs et des draperies est riche, brillant et varié, sans cesser d'être vrai. Toutes ces figures placées sur un escalier et disposées en amphithéâtre se dégradent avec un art extraordinaire, et rappellent le beau coloris des peintres vénitiens. La tribune qui occupe le haut de la composition ne produit pas un effet moins heureux : une fenêtre, des bougies allumées, et une partie du trésor que l'on voit sur le dernier plan, sont les moyens, dangereux pour tout autre, dont M. Gros s'est servi avec succès pour faire ressortir les personnages dans l'ombre dont cette tribune est remplie.

En voilà assez pour donner une idée du mérite dont il a fait preuve comme coloriste; j'ose assurer qu'on ne le trouvera inférieur dans aucune des autres parties de l'art. On lui avait reproché jusqu'ici trop peu de sagesse dans

l'ordonnance, un dessin souvent gigantesque et des expressions exagérées. Le genre des tableaux qu'il avait exécutés rendait ces défauts en partie excusables ; mais ils auraient été tout-à-fait insupportables dans un sujet qui exigeait précisément toutes les qualités contraires. Il a senti lui-même l'écueil, et il a su l'éviter. Sa composition est aussi simple qu'il soit possible de le désirer ; toutes les figures sont posées avec goût, et dessinées avec une finesse et une élégance, qui font reconnaître l'école (1) où l'auteur a puisé les premières leçons de son art. Les têtes ont un beau caractère, et ce qui n'est pas moins rare, le caractère qui leur convient : on reconnaît François Ier à son air ouvert et plein de franchise ; sa politesse affectueuse contraste très-bien avec la contenance réservée de Charles-Quint, qui devait en effet se trouver un peu embarrassé auprès d'un ennemi puissant, dont la loyauté connue n'excusait pas tout-à-fait l'imprudence de sa démarche. Le caractère de Henri II et de son frère n'est pas exprimé avec moins de talent. Je louerai aussi le mouvement qui règne parmi les spectateurs, la variété de leurs attitudes, et leurs expressions si bien en rapport avec la scène dont ils sont les témoins. On retrouve avec plaisir parmi eux la Joconde et la belle Feronnière, dont le pinceau de Léonard de Vinci nous a conservé les traits avec une si admirable perfection.

On s'attend peut-être maintenant à me voir détailler les fautes que j'ai remarquées dans cet ouvrage. Je ne puis que répéter ce qu'on a déjà dit sur la ressemblance des trois prêtres qui remplissent la droite de la composition, et sur la négligence avec laquelle les terrains sont exécutés. C'est là que se borne ma critique, et je partage l'opinion générale qui donne le prix à ce tableau sur tous ceux de cette exposition (2).

M. Revoil.

N° 762. *Le Tournoi.*

M. Revoil avait exposé au dernier Salon un ouvrage qui fit la plus agréable sensation sur le public. Un dessin assez

---

(1) M. Gros est élève de M. David.

(2) On doit penser que je ne parle que des tableaux composés de plusieurs figures. L'étude de vierge de M. Girodet est un trop bel ouvrage dans son genre pour être placée en seconde ligne.

correct, l'extrême fini de l'exécution, la vérité des costumes, l'importance des personnages, enfin une certaine finesse dans l'expression séduisirent tout le monde, et fermèrent les yeux sur les défauts. Ces défauts venaient en partie de l'inexpérience de l'auteur; on pouvait l'en avertir sans le blesser. Instruit de ce qui lui restait à acquérir, il eût dirigé ses études vers ce but, et ses efforts eussent été sans doute couronnés d'un nouveau succès. L'encens dont on l'a enivré a produit un effet tout contraire. Il a voulu entreprendre ce qui était au-dessus de ses forces, et sa témérité n'a pas été heureuse. Ce léger échec ne doit pas le décourager, mais seulement lui inspirer plus de réserve pour l'avenir. Je ne puis m'empêcher d'avouer que ces figures jetées çà et là sur le premier plan ne remplissent pas l'espace d'une manière convenable, que les chevaux sont lourds et manquent de souplesse, que l'attitude des deux chevaliers n'a rien d'héroïque, que la tête du fils de Renaud est d'un caractère commun, enfin que ces grandes tribunes d'un ton gris, qui forment le fond du tableau, nuisent à l'effet plutôt qu'elles ne l'augmentent; mais qu'on examine avec soin les détails, et l'on trouvera une vigueur et une transparence dans les ombres, un éclat dans les lumières, et en général une fermeté d'exécution, que M. Revoil n'avait pas portée aussi loin dans son premier essai. Plusieurs parties, et entr'autres la tête du héraut qui sonne du cor, sont très-bien peintes, et indiquent des progrès sensibles dans le coloris. Je suis convaincu que l'auteur prendra sa revanche avec avantage, si, à l'exemple des peintres flamands dont il cherche l'exécution, il veut se renfermer dans un cadre plus étroit, et ne pas s'attaquer à des sujets qui réclament un pinceau plus vigoureux que le sien.

M. Vermay.

N° 943. *La découverte du droit romain.*

A la prise d'Amalfi, dans la Pouille, au milieu des scènes d'horreur que présente une ville livrée au pillage, l'empereur Lothaire II aperçoit un soldat qui, à l'aide de son épée, déchire la riche couverture d'un manuscrit; il jette les yeux sur le texte, et découvrant les Pandectes de Justinien, il écarte vivement le barbare du livre précieux qui allait être à jamais perdu. L'Empereur en fit don aux Pisans, en récompense des services qu'ils lui avaient rendus

dans cette guerre, et ordonna que les lois romaines seraient désormais les lois de l'Empire.

On voit par cette description que M. Vermay a été encore plus audacieux que M. Revoil. La scène qu'il a eu dessein d'exposer à nos regards était entièrement du domaine de l'histoire. Il fallait même un peintre consommé pour rendre le caractère un peu sauvage de ces tems d'ignorance et de barbarie, sans trop s'éloigner de ce style grandiose qui sait tout ennoblir; pour exprimer avec toute l'énergie possible le tumulte affreux qui doit régner dans une ville livrée au pillage; pour peindre cette soldatesque effrénée dont la soif de l'or augmente la férocité, et qui dans sa fureur immole indistinctement et le pauvre et le riche, et les femmes, et les enfans et les vieillards; enfin, ce qui est le comble de l'art, pour donner à la figure de Lothaire l'air de noblesse et de dignité convenable à un souverain assez grand pour préférer à tous les trésors que la victoire a mis en sa puissance, un recueil de lois, qu'il espère faire servir au bonheur et à la civilisation de son empire. On ne trouve rien de tout cela dans l'ouvrage de M. Vermay. L'invention, le dessin, le coloris, les expressions, les caractères, les ajustemens, la manière même de peindre, tout est d'une faiblesse extrême. Les deux principales figures paraissent exécutées par un élève qui n'a pas encore surmonté les premières difficultés de l'art. L'auteur a cependant prouvé qu'il n'en était pas à son apprentissage. Je le prie de croire que ces observations m'ont été inspirées par la crainte de voir s'éteindre un talent qui s'était annoncé sous de si heureux auspices.

Son tableau de *Diane de Poitiers* (n° 944) est la preuve qu'il n'y a rien de désespéré. Cette scène d'un genre plus simple est agréablement disposée, l'effet est bien entendu et l'exécution satisfaisante. Seulement les figures sont d'une nature trop grêle et manquent toutes de derrière de tête : c'est un défaut dans lequel M. Vermay tombe presque toujours, et dont il est nécessaire de le prévenir.

M. Menjaud.

N° 639. *Fénélon rendant la liberté à une famille protestante détenue depuis long-tems pour cause de religion.*

On ne pouvait trouver un sujet plus intéressant et plus digne d'être reproduit par la peinture. La manière dont il est rendu annonce un artiste exercé, qui possède à un degré à-peu-près égal toutes les parties de son art. Quelques per-

sonnes d'un goût délicat pensent qu'il aurait pu exprimer avec plus de force la reconnaissance de ces malheureuses victimes envers leur libérateur, et tirer sur-tout un plus grand parti de ce vieillard aveugle qu'il a si heureusement introduit dans sa composition; elles blâment aussi le ton fade et décoloré de la tête de Fénélon, et la manière molle dont les formes en sont accusées. J'ajouterai qu'on pourrait désirer dans toutes les autres têtes une imitation plus précise et plus étudiée de la nature, moins de maigreur dans le caractère des mains, et des draperies d'un style moins commun.

M. Menjaud nous a appris lui-même à être difficiles; et ces remarques ne tendent pas à atténuer le mérite qui existe réellement dans son ouvrage, mais à indiquer ce qu'il était en état de faire pour approcher plus près de la perfection.

N° 640. *Racine lisant à Louis XIV les Vies des Hommes illustres de Plutarque.*

N° 641. *Un marchand de salades s'introduit dans une cuisine et profite du sommeil de la cuisinière pour voler un verre de vin.*

Ces deux jolis tableaux sont d'une moyenne dimension, l'effet et l'exécution en sont très-agréables. Je louerai dans le premier la tête de Racine : on sait que ce grand homme, lisant au roi la traduction d'Amiot, substituait des tours de phrase nouveaux à ceux qui avaient vieilli; M. Menjaud a très-bien rendu l'air réfléchi que ce travail devait lui donner. Je remarquerai dans le second la figure entière du marchand de salades, dont la forme, l'expression et la couleur sont d'une très-grande vérité.

M. Coupin (de la Couperie.)

N° 227. *Les Amours funestes de Françoise de Rimini.*

Il est inutile de décrire le sujet de ce tableau : il est assez connu même de ceux qui n'ont pas lu le poëme du Dante, dont il est un des plus beaux ornemens.

M. Coupin, je crois, ne s'était encore montré à aucune exposition. Il ne pouvait débuter avec plus d'éclat, et je serais bien trompé si ce premier succès n'était pas suivi de plusieurs autres. Son talent est établi sur de trop bons principes pour ne pas aller toujours en augmentant. Le choix des attitudes et des formes, la fermeté du dessin, le jet heureux des draperies qui couvrent le nu sans le cacher, la vigueur et la précision du modeler, tout, jusqu'à l'élé-

gance des accessoires, annonce une excellente école et un goût épuré. On aurait peu de choses à reprendre dans cet ouvrage, si les deux têtes principales répondaient à tout le reste. Celle de Françoise de Rimini est d'un petit caractère; la forme de celle du jeune homme est lourde, et le menton rejeté en arrière détruit la pureté de l'ensemble; toutes les deux sont exécútées avec sécheresse et d'une faible couleur. Malgré ces fautes, qui échapperont à la vue du plus grand nombre, ce tableau est un de ceux du même genre où il y ait le plus à louer et le moins à critiquer.

S. Delpech.

P. S. Je dois rectifier une erreur qui s'est glissée dans l'article du 14 novembre : les figures du *Jugement dernier* de Michel-Ange sont d'une proportion bien au-dessus de la nature, mais elles paraissent plus grandes encore par le grand caractère que le peintre a su leur donner.

LE BARON D'ADELSTAN,

OU LE POUVOIR DE L'AMOUR.

(SUITE.)

Les choses en étaient là, quand Edmond, le jeune architecte, reçut une lettre du baron d'Adelstan qui lui annonçait son arrivée; il en fit part aux vassaux, et tout fut en mouvement pour la réception du seigneur du château. Edmond, qui avait beaucoup de goût et de talent, arrangea une fête charmante, et composa une espèce d'intermède, où Lise et Rose jouaient les premiers rôles. Tout réussit à merveille; le baron entendit de loin une musique champêtre dans les avenues de son château qui formaient des bosquets; une illumination cachée dans les feuillages, laissait voir, de tous côtés, des groupes de jeunes filles et de jeunes garçons, tous vêtus de blanc, dansant sous les arbres au son de quelques clarinettes et de flageolets qu'on n'apercevait pas; ils ressemblaient aux ombres heureuses dans les Champs-Elysées. Adelstan ne savait pas si ce n'était point un rêve. Edmond s'approche, l'aide à descendre de sa chaise de poste, le conduit dans une cour ombragée de beaux tilleuls; dans le fond s'élevait la façade élégante du pavillon neuf, ornée de lignes de lampions, et sur le portail on voyait en transparent le chiffre d'Adels-

tan et de Natalie. Cette porte s'ouvre, deux jeunes filles s'avancent, mises comme deux nymphes de la fable; leur vêtement léger, et dessiné d'après les beaux modèles de l'antique, marquait leurs formes enchanteresses; les cheveux blonds de Lise et les beaux cheveux noirs de Rose descendaient en boucles jusqu'à leur ceinture; elles se tenaient embrassées d'une main, et de l'autre balançaient une chaîne des plus belles fleurs. Il était impossible de voir sans un vif intérêt ces deux charmantes figures; l'émotion du baron était extrême; c'était Hébé, c'était Vénus, l'imagination la plus poétique ne pouvait pas aller au-delà de la beauté de Rose. Elles s'avancèrent d'un pas léger, chantèrent en partie un couplet sur l'arrivée du baron; ensuite Rose, avec une voix mélodieuse qui l'emportait sur toutes celles qu'Adelstan eût jamais entendues, et avec une aimable timidité, qui l'embellissait encore, chanta seule le dernier couplet qui faisait allusion au mariage prochain du jeune seigneur; en le finissant, elle et sa cousine l'enchaînèrent avec leur guirlande de fleurs, comme un emblême du lien qu'il allait former. Où suis-je? s'écriait Adelstan dans son ravissement; de quel charme suis-je environné! Filles célestes, êtes-vous des sylphides, des déesses? Vous n'êtes pas, vous ne pouvez être des mortelles. Lise sourit; monseigneur, lui dit-elle, vous êtes au milieu de vos sujets qui vous révèrent et vous aiment. Ne reconnaissez-vous pas Lise, monseigneur? dit le jeune Werner en s'avançant, elle est revenue à Forstheim, Dieu soit béni! et belle comme vous le voyez.

Ah! oui, c'est Lise, dit Adelstan; et cette belle enfant, je crois aussi la connaître, mais j'ai oublié son nom.

C'est ma cousine Rose, monseigneur, dit Lise, la fille de mon oncle le meunier des Roches.

Et j'ai vu souvent monseigneur, ajouta Rose avec timidité, lorsqu'il chassait du côté du moulin et qu'il entrait chez mon père.

Tu étais bien enfant, lui dit Adelstan, mais cependant j'étais sûr de t'avoir déjà rencontrée, et à présent, Rose, je ne t'oublierai plus de ma vie, ni ton nom qui te va si bien, ni tes traits, ni ta charmante voix. Il la pria de chanter encore, elle répéta le même couplet. C'est bien dommage, dit-elle quand elle eut fini, que la fiancée de notre seigneur ne soit pas aussi de la fête.

Vous avez raison, dit le baron, mais je vais choisir parmi ces jeunes beautés celle qui représentera ce soir la

belle Natalie d'Elmenhorst. Lise, je ne veux pas t'enlever à Verner, il m'en saurait trop mauvais gré : mais ta cousine, la charmante Rose, engage-la, je te prie, d'être pour ce soir ma danseuse et ma fiancée; elle est étrangère; et de cette manière il n'y aura pas de jalousie; à moins que votre cœur n'ait déjà fait un choix. Je le croirai, si vous me refusez, ma belle enfant, ajouta-t-il en lui présentant la main. Rose y plaça la sienne en rougissant et baissant les yeux, et il commença à walser avec elle, et ne la quitta plus de la soirée; souvent il l'appelait *sa chère Natalie*, et lui disait qu'elle lui ressemblait beaucoup, à l'exception cependant qu'elle avait les cheveux noirs, et le teint plus foncé et plus animé que M[lle] d'Elmenhorst, qui était blonde, très-blanche, et assez pâle. Rose était aussi plus grande et plus élégante, elle dansait avec grâce, mesure et légèreté; Adelstan en était enchanté. Aucun des villageois n'osa demander celle qui représentait la fiancée de leur seigneur, en sorte qu'à l'exception d'une walse avec Lise, à qui il parla sans cesse de sa cousine, il dansa ou causa tout le soir avec elle.

Peu-à-peu elle perdit cette timidité qu'elle avait d'abord, sans cependant sortir des bornes du respect et de la plus sévère décence. Il voulut l'embrasser à la fin d'une danse, en lui disant qu'en qualité de sa future elle ne pouvait lui refuser un baiser; elle le refusa cependant avec une fermeté et une douceur qui lui en imposèrent; il n'osa pas insister, et fatigué de son voyage, il se retira, emportant avec lui l'image de Rose, qui se mêla dans ses songes avec celle de Natalie. Il apprit le lendemain de son valet-de-chambre, qu'elle n'avait plus voulu danser depuis qu'il s'était retiré, et qu'elle avait quitté la fête bientôt après, et même avant sa cousine; il en fut singulièrement ému, et pendant son déjeûné avec Edmond, il ne fut question que de la belle Rose, dont le jeune architecte paraissait aussi fort enchanté. Je suis persuadé, disait Edmond, que si Rose était vêtue comme la comtesse d'Elmenhorst, elle serait tout aussi belle. Mille fois plus, s'écriait Adelstan, et même dans son costume de village, elle ne trouvera rien qui l'efface; ce corsage noir marque si bien sa belle taille, s'assortit si bien avec la couleur de ses cheveux! J'ai toujours préféré les brunes, ajoutait-il vivement, et sous ce rapport encore, Rose l'emporte mille fois sur Natalie, à qui d'ailleurs elle ressemble extrêmement, à ce qu'il me semble au moins; j'ai peu regardé la petite d'Elmenhorst.

— En revanche vous avez beaucoup regardé Rose, dit Edmond avec une nuance de dépit.

— Je l'avoue, mon cher Edmond; ainsi que vous, je trouve cette jeune fille ravissante, et puisque nous sommes du même avis sur sa beauté, voulez-vous que nous allions ensemble lui faire une visite? Soyons rivaux de bon accord.

—Rivaux! monsieur le baron, je ne me donnerai pas les airs d'être le vôtre. Quoique Rose ait représenté hier votre fiancée, ce n'est pas Rose qu'il m'est défendu d'aimer, et sûrement elle ne s'attend pas à la visite de son seigneur, de l'époux de la comtesse d'Elmenhorst.

— Elle l'aura cependant, je veux demander à son oncle la musique de vos couplets; elle est vraiment charmante, et ferait honneur à un habile compositeur. Il prit Edmond sous le bras, et ils allèrent chez M. Bolman: c'était le nom du chantre. On comprend qu'il fut extrêmement flatté, lorsque le baron, grand connaisseur et musicien lui-même, lui demanda l'air qu'il avait composé pour la fête, et lui dit qu'il voulait le faire connaître à la cour; il courut au jardin où étaient les deux cousines pour qu'elles vinssent le chanter au clavecin. Il faut aussi, disait-il, que son excellence entende l'accompagnement. Adelstan et Edmond le suivirent et trouvèrent Lise et Rose travaillant ensemble sous un feuillage, dans leurs simples habits villageois, le grand chapeau de paille sur la tête, moins belles peut-être que la veille, mais cent fois plus jolies.

Elles se levèrent avec embarras en voyant entrer le baron: Monseigneur, dirent-elles en baissant les yeux.

— Vous croyez peut-être que sa visite est pour vous, petites filles, dit le chantre: eh bien! vous vous trompez, c'est pour moi, c'est ma musique; je vous le disais bien qu'il était charmant mon air, et qu'il ferait du bruit. Monseigneur veut le chanter au prince, rien que cela, mesdemoiselles, et qui sait si la princesse ne lui fera pas l'honneur de le chanter elle-même! je ne sais ce que je donnerais pour l'entendre. Allons, venez le chanter en partie, je vous accompagnerai; monseigneur verra ce que c'est, il ne peut s'en faire une idée.

Adelstan ne songeait plus du tout au prétexte de sa visite, ses regards étaient attachés sur Rose; un corset blanc serré assez négligemment dessinait ses formes charmantes; ses bras, dont chaque mouvement était une grâce, n'étaient recouverts que dans le haut, par une manche de chemise bouffante; de longues tresses de cheveux noirs

se jouaient autour, et en faisaient ressortir la blancheur. Embarrassée des regards ardens du baron, elle se détourna et baissa sur ses yeux son grand chapeau de paille.

—Allez-vous cueillir un bouquet pour votre fiancé, belle Rose? lui dit Edmond.

—Rose n'a point de fiancé, M. Edmond; lui répondit-elle, aujourd'hui je ne suis plus Natalie.

—Je venais vous prier de l'être encore, lui dit Adelstan, et de vouloir bien la représenter pendant tout mon séjour ici; ce rôle ne vous engage qu'à recevoir des fleurs, et ma visite le matin, et à danser avec moi quand les jeunes gens danseront; n'y consentez-vous pas? M. Bolman, parlez pour moi, dites à votre nièce de se prêter à cette innocente plaisanterie.

—Allons, Rose, ne fais pas l'enfant, dit le chantre, tu es bien heureuse de représenter une baronne et de danser avec monseigneur.

—Et sur-tout d'être la nièce d'un aussi bon compositeur, dit Adelstan. Bolman se rengorgea; Rose devint comme la fleur dont elle portait le nom..... Eh bien! vous serez donc ma Natalie quelques jours encore, je vous le demande en grace, c'est presque comme si j'avais son portrait.

Je voudrais savoir, dit Rose à demi-voix, si Mlle d'Elmenhorst serait contente qu'une simple paysanne osât la représenter.

—Elle en serait flattée si elle pouvait vous voir. Ne doit-elle pas l'être de ce que je choisis pour me la rappeler la plus jolie personne que j'aie rencontrée, et qui réellement lui ressemble un peu? Allons, c'est arrangé; venez ma chère future, dit-il en passant le joli bras de Rose sous le sien, venez m'enchanter encore par une voix que Natalie envierait si elle pouvait l'entendre.

—Ah! sans doute, dit Rose, elle chante bien mieux qu'une pauvre jeune fille qui ne sait rien, qui n'a rien appris.

—Ses talens ne sont pas encore développés, dit Adelstan, et la nature a bien plus fait pour toi, que ne peut faire l'art pour Natalie.

Ils arrivèrent au clavecin de maître Bolman, qui s'y plaça et joua mieux qu'on n'aurait pu l'attendre d'un virtuose de village; il est vrai que les voix réunies des deux jeunes filles, si fraîches, si justes, si harmonieuses, ajou-

taient beaucoup au charme de la composition. Voici les couplets qu'elles répétèrent.

Premier couplet à deux voix.

Seigneur chéri, dans ton village
Tous les vœux hâtaient ton retour;
Nos cœurs te présentent l'hommage
D'un doux respect, d'un tendre amour.
Quand pour nous tu quittes la ville
Tu vois les heureux que tu fais;
Jouis, dans ce champêtre asile,
De leur bonheur, de tes bienfaits.

Rose seule.

Chez les grands le bonheur est rare,
Et d'eux tout semble s'éloigner;
Le doux hymen qui se prépare
Près de toi saura le fixer.
Toujours avec ta Natalie,
Uni par un lien de fleurs,
Jusqu'à la fin de votre vie,
Vous trouverez le vrai bonheur.

En chœur.

Noble Adelstan, charmante Natalie,
Pour vous l'hymen se couronne de fleurs;
Jusqu'à la fin de la plus longue vie
Vous saurez fixer le bonheur.

Ces Messieurs restèrent avec les deux cousines pendant que Bolman mettait au net la copie qui devait être montrée à la cour, et la visite fut longue. En partant, Adelstan réclama encore son droit de futur pour obtenir un baiser de la belle Rose; elle s'y refusa avec la même fermeté que la veille; mais elle mit de plus une nuance amicale et sérieuse faite pour imposer au plus téméraire, et qui eut cet effet sur le baron. Il ne pouvait comprendre d'où lui venait cette timidité, lui si vif, si entreprenant, qu'il avait ordinairement obtenu avant même que de demander, et surtout avec les jeunes villageoises; mais celle-ci avait dans sa manière une telle décence et une réserve si naturelle, qu'elle le forçait au respect.

De retour au château, ils ne parlèrent que de la charmante Rose; elle avait dit à Edmond, lorsqu'elle était arri-

vée à Forstheim, qu'elle n'y resterait tout au plus qu'une quinzaine de jours, et il y en avait déjà huit qu'elle y était; il le dit au baron qui en parut consterné, il n'avait pas imaginé qu'elle pût partir avant lui; encore quelques jours et peut-être ne la reverra-t-il jamais. Il fut rêveur toute la journée, et put à peine se prêter à examiner avec l'architecte les réparations que celui-ci avait dirigées; il les regardait d'un air distrait, occupé, sans les approuver ni les blâmer: lorsqu'on lui montra l'appartement de la future baronne d'Adelstan, il soupira en pensant que là finirait le rôle de la belle Rose, et que ce n'était pas elle qui l'occuperait. Edmond le regardait d'un air étonné, personne cependant ne devait l'être moins que lui; s'il avait cherché au fond de son cœur, il y aurait trouvé la même image, la même pensée que dans celui d'Adelstan, ou du moins tout le prouvait.

Le lendemain était la fête de la Pentecôte; ils résolurent d'aller à l'église où les jeunes cousines se trouveraient sûrement. En sortant le matin, le baron fut agréablement surpris de trouver toute la façade de son château ornée de guirlandes de fleurs; il savait que c'était l'usage dans ce village de décorer ainsi la veille de la Pentecôte les maisons des personnes qui intéressent le plus vivement. Il admirait le goût et la grâce de cet arrangement, lorsque quelques éclats de rire l'attirèrent dans un cabinet de feuillage; il y trouva Lise, Rose et Verner tenant encore le reste des fleurs; pour le coup les deux jeunes filles furent embrassées avant même qu'elles eussent pu songer à se défendre. Verner ne put pas être jaloux du baiser donné à Lise, il ne fut que pour la forme; Rose eut le dernier: Adelstan ne put le poser sur ses lèvres ainsi qu'il en avait le désir, elle se détourna; il ne put qu'effleurer sa joue, mais ce moment fut plus doux pour lui que tous les baisers qu'il avait donnés et reçus en sa vie.

Tu as donc pensé à ton fiancé ce matin, chère Rose, lui dit-il en lui serrant la main.

C'était mon devoir, répondit-elle en souriant; mais pourquoi *mon Adelstan* ne me nomme-t-il pas *sa Natalie?* Je la représente, il doit me donner ce nom, dit-elle en souriant.

Ton Adelstan! répéta-t-il avec passion, ah! oui, ton Adelstan; à toi, à toi seule, ma Rose chérie; et il pressa avec ardeur la main qu'il tenait dans les siennes; il crut sentir qu'elle était aussi légèrement serrée par celle de la

belle Rose : elle gardait le silence, mais ce silence même et son embarras lui disaient bien des choses. Combien de fois, avec moins d'encouragement, il avait obtenu l'aveu positif et la preuve d'un amour qu'on voulait lui cacher; à-présent aussi ému, aussi déconcerté que Rose elle-même, il n'ose rien exprimer parce qu'il sent trop vivement et qu'il craint d'offenser....... une petite villageoise...... qu'il ne peut s'empêcher de respecter. Ses sens, ou la vanité avaient jusqu'alors été seuls en jeu quand il croyait aimer; pour la première fois de sa vie un sentiment vrai remplit son cœur, l'occupe en entier et le rend timide. La cloche sonna et les avertit que le service divin allait commencer; ils entrèrent dans le temple. Rose et Lise se placèrent au milieu de leurs compagnes, Adelstan dans sa tribune seigneuriale; ses yeux ne quittèrent pas Rose, qui n'y faisait en apparence nulle attention; elle écoutait le prédicateur, ou ses yeux étaient baissés sur son livre de prière. Lorsqu'on chanta les cantiques, sa voix se fit distinguer par sa brillante étendue et son harmonie; Adelstan croyait être au ciel; pour la première fois de sa vie aussi, il aurait voulu que le service se prolongeât, et prier avec Rose, chanter avec Rose; Rose enflammait son cœur d'une dévotion qu'il ne connaissait point encore. En sortant de l'église, il les joignit de nouveau, et dit à Lise qu'elle devrait conduire l'après-dîner sa cousine dans les beaux jardins du comte de Salm, dont la terre touchait à la sienne; ils étaient célèbres par les ornemens, les grottes, les fabriques et les jets d'eau. La proposition n'était pas désintéressée; il avait promis à la comtesse de Salm de dîner chez elle; il voulait par ce moyen se donner l'espérance de revoir Rose pendant cette journée, qu'il regardait comme perdue. On s'était réjoui au château de Salm de voir le gai, le brillant Adelstan, de l'entendre parler de la ville, de la cour, des plaisirs, avec cette légèreté, cette grâce qui le caractérisaient et en faisaient un convive très-agréable; mais cette fois leur attente fut trompée; sérieux, distrait, répondant à peine aux questions qu'on lui faisait, il ne pensait qu'à l'espoir de s'échapper en sortant de table et de trouver sa belle Rose dans le parc de son ami. Chacun fut frappé de son changement, on en fit honneur à sa jolie future; on le plaisanta, on lui assura qu'il fallait, ou qu'il fût passionnément amoureux d'elle, ou au désespoir de se marier; qu'il n'avait qu'à choisir entre ces deux alternatives. Quelques jeunes gens prétendirent qu'il était déjà sous la férule de sa rigou-

reuse et sentimentale belle-mère, et qu'elle l'avait déjà rendu raisonnable. Mais on eut beau faire, on ne put parvenir à l'égayer, il ne songeait qu'à Rose, et le reste de l'univers était nul pour lui.

Après le repas, la compagnie se répandit dans les jardins. Le baron recherchait tous les sites qui ordinairement attirent la curiosité des campagnards, il espérait y trouver les jolies cousines; pendant long-tems il les chercha inutilement; enfin il vit sortir d'une grotte, d'abord les parens de Lise, puis Lise elle-même avec son Verner, puis enfin Rose, qui parut la dernière avec un air assez rêveur, et regardant aussi de tous côtés. Adelstan courut à elle, lui offrit son bras, et lorsqu'ils furent tous les deux un peu revenus de l'émotion que leur avait causée cette rencontre, il lui parla des différentes beautés du parc, et fut surpris de son bon goût et de la justesse de ses observations, exprimées cependant avec une naïveté villageoise qui les rendait encore plus piquantes. Ce fut avec un vrai chagrin qu'il vit s'approcher d'eux quelques personnes de la compagnie du château; il aurait voulu pouvoir dérober Rose à tous les regards, et se repentait mortellement de l'avoir engagée à venir; il redoutait pour elle l'admiration familière des jeunes hommes, l'air de hauteur des femmes; il se rappelait qu'en pareille occasion lui-même avait souvent donné l'exemple de ce ton léger avec les jeunes et jolies paysannes; il sentait qu'il lui serait impossible de supporter que Rose ne fût pas traitée avec respect. Son trouble se peignait sur sa physionomie, Rose retira son bras, le pria d'aller rejoindre ses amis, et s'appuyant sur sa cousine, elle l'entraîna en courant d'un autre côté; Adelstan en fut quitte pour quelques plaisanteries sur les jolies nymphes bocagères qu'il avait rencontrées, et qui le fuyaient si rapidement.

C'était un antique usage à Forstheim de donner une fête le troisième jour après la Pentecôte; des jeunes filles se disputaient le prix de la course, et les jeunes garçons celui de l'arc. Lorsque le seigneur y était, c'était lui qui distribuait les prix, et toute la noblesse du voisinage y était invitée. On ne voulut pas manquer cette occasion de s'amuser, et l'on pria le baron de rendre la fête de cette année aussi brillante qu'il lui serait possible, en l'honneur de son prochain mariage. Il ne put s'y refuser, mais ses craintes sur Rose recommencèrent; il avait cependant aussi le désir de la voir se distinguer et briller à la course, à la danse, et d'avoir peut-être à la couronner comme la reine de la

fête : il revint plus tôt chez lui pour en faire les préparatifs avec le jeune architecte.

Adelstan ne le trouva pas au château, et l'envoya chercher; Edmond se fit attendre, et en entrant chez le baron il s'excusa sur la peine qu'il avait eue à s'arracher de chez Bolman et à quitter la belle Rose, qu'il avait laissée avec bien du regret. Personne ne doit mieux que vous me comprendre et me pardonner, M. le baron; à ma place vous auriez fait comme moi. Adelstan fut obligé d'en convenir, ainsi que de sa jalousie; il trouvait Edmond trop heureux d'avoir passé ainsi quelques heures avec Rose, et il aurait bien voulu en effet être à sa place.

Le jour suivant il ne vit point Rose : au moment où il allait sortir pour l'inviter lui-même à la fête du lendemain, plusieurs visites du voisinage arrivèrent; à peine put-il prendre sur lui de les recevoir avec politesse et de dissimuler sa mauvaise humeur; mais ne voulant pas au moins qu'Edmond fût plus heureux que lui, il le pria de rester et d'expliquer aux visiteurs ses plans d'architecture pour le nouveau pavillon qu'il faisait élever; il s'aperçut bien que le jeune homme en était fort contrarié, mais il l'était lui-même bien plus encore. Les importuns s'aperçoivent rarement de l'importunité qu'ils causent; ceux-ci restèrent si tard, qu'il fut impossible de penser à voir Rose; il fallut renvoyer au lendemain, et la peur de quelque obstacle fit qu'il y alla dès qu'il fut levé. Il eut le bonheur de la trouver seule dans le jardin; elle était assise sous un arbre, ses deux mains jointes et ses yeux élevés au ciel; elle paraissait faire sa dévotion du matin. Il l'observa long-tems sans être aperçu; au bout de quelques instans elle plia les genoux et articula à demi-voix sa prière; Adelstan crut entendre prononcer son nom. Emu, transporté, il s'approcha de l'ange qui semblait intercéder pour lui, et lui adressa la parole.

Pour qui donc priez-vous si ardemment? chère Rose, lui dit-il en saisissant une de ses mains. Effrayée, interdite, elle se leva et retira sa main en rougissant. Ah! si tu voulais prier aussi pour moi, continua-t-il, j'ai tant de choses à demander au ciel, et les prières d'un ange innocent et pur comme toi, doivent être exaucées.

Rose avait les yeux baissés, elle les releva, et le regardant avec sérénité, elle lui dit : Pourquoi, monsieur, ne vous avouerai-je pas la vérité? dans ce moment je priais pour vous.

Adelstan ne put s'empêcher de la serrer dans ses bras : Tu souhaites donc mon bonheur ? lui dit-il à demi-voix.

De tout mon cœur, répondit-elle vivement émue ; je ne souhaite rien plus au monde que de vous voir heureux avec votre fiancée, et je priais aussi pour elle.

A ce mot, les douces illusions d'Adelstan s'évanouirent ; dans ce moment Natalie était bien loin de sa pensée ; il ne voyait que Rose, il n'attendait de bonheur que d'elle ; et il eut du dépit de ce que c'était elle qui lui rappelait sa future épouse.

Tu ne connais pas Mlle d'Elmenhorst, lui dit-il, comment peux-tu prier pour elle ?

— Comme je prie pour vous ; elle doit être votre compagne, puis-je former pour vous quelques vœux qu'elle ne partage pas, puisque c'est d'elle que vous tiendrez le bonheur ? deux cœurs unis n'en font qu'un.

Oui, fille charmante, s'écria le baron en s'approchant tout près d'elle ; oui, tu dis vrai, deux cœurs unis n'en font qu'un, et l'amour seul peut rendre heureux..... Mais nous autres gens de cour, nous ne nous marions pas par amour.

— Il est donc bien inutile que je prie pour votre bonheur, car bien certainement vous ne pouvez pas être heureux, puisque vous n'aimez pas.

— Ah ! Rose, Rose, nous aimons aussi, nous aimons passionnément.

— Je ne vous entends pas, monsieur, qui donc aimez-vous ?

Toi, Rose, allait-il dire, mais le maintien de cette jeune fille avait quelque chose de si pur, de si candide, tout respirait en elle une telle vertu, une telle innocence, que cet aveu resta suspendu sur ses lèvres, et qu'il n'osa l'articuler : Nous aimons, dit-il seulement, ce que notre cœur nous ordonne d'aimer, celle vers qui on se sent irrésistiblement entraîné, et rarement, très-rarement c'est la personne avec qui nous sommes forcés de nous unir, et que nous connaissons à peine.

— Ah ! mon Dieu, que les femmes de condition sont malheureuses ! dit Rose d'un air touché ; que je les plains !

— Plusieurs d'entr'elles font comme nous, elles aiment ailleurs.

— Est-ce que votre future fera de même ?

— J'en doute, elle est trop sévérement élevée, sa mère ne la perd pas de vue un instant. Mais, de grace, laissons-

là pour le moment; parlons de toi, chère Rose : tu dis que l'amour est le premier des bonheurs, qui est-ce qui te l'a appris? tu as donc un amoureux?

— Non, hélas! non, je vous le jure, dit-elle avec embarras.

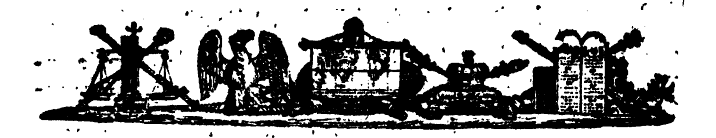
— Et cependant tu connais si bien l'amour; d'un seul mot tu viens de le définir. C'est, m'as-tu dit, l'union de deux cœurs qui n'en font qu'un; c'est l'unique moyen de bonheur; n'as-tu pas dit ainsi, Rose? Je te le demande encore, qui t'a appris à le connaître si bien?

— Lise et Werner, dit-elle en souriant; et s'échappant avec la légèreté d'un oiseau, elle courut les joindre, à la porte du jardin, où ils entraient.

Adelstan la suivit; il invita les deux cousines pour les courses de l'après-midi et pour la collation au château, et rentra chez lui dans un trouble inconcevable.

Il s'enfonça seul dans son parc, et réfléchit sur sa situation; il ne put se dissimuler à lui-même qu'il était passionnément amoureux de la charmante villageoise, et que ce sentiment n'avait aucun rapport avec tout ce qu'il avait éprouvé jusqu'alors: au désir ardent de la posséder, de passer sa vie entière avec elle, se joignait tout aussi vivement une crainte extrême de la rendre malheureuse, et l'horreur d'abuser de l'ascendant qu'il prenait sur elle, pour l'entraîner à sa perte; il voyait, il sentait qu'elle l'aimait aussi en dépit d'elle-même, et il ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'en affliger. Son propre cœur, ses désirs, ses espérances, étaient une énigme pour lui; il ne savait ce qu'il devait souhaiter. Le plus sage aurait été sans doute de s'éloigner de cet objet si dangereux; mais c'était déjà trop tard, il n'avait plus la force de quitter Rose; il lui semblait que le jour où il se séparerait d'elle, serait le dernier de sa vie. Il rentra fatigué de ses pensées, n'ayant rien conclu, rien décidé sur son sort, et uniquement occupé de celle qu'il aurait dû oublier, et oubliant celle qui aurait dû l'occuper.

(La suite au numéro prochain.)



POLITIQUE.

Les Américains ont continué de livrer de petits combats sur les frontières du Canada aux Anglais et à leurs sauvages alliés. Ces engagemens n'ont pas été sérieux ni décisifs ; mais ils confirment ce qu'annoncent les lettres d'Halifax et de New-Yorck, que tous les efforts de l'amiral anglais Warren pour amener une conciliation seront inutiles. Vous apprendrez, porte une lettre du théâtre de la guerre, vous apprendrez bientôt de notre part des traits de courage dignes d'éloges ; nous sommes déterminés à ne pas perdre un pouce de terrain, tant qu'il nous restera un souffle de vie, de la poudre et du plomb. Le général Blomfield a réuni ses forces à Plattsbourg : les Américains paraissent espérer des secours de la France, et les Anglais, au nombre des conjectures qu'ils font sur la nature de nos rapports avec les Américains, pensent que ces derniers demandent au gouvernement français 12 vaisseaux de ligne et 36 frégates, qui seraient montés par des Américains, et employés pour combattre la marine anglaise dans les parages de l'Amérique du nord. Dans celle du midi, on parle d'un rapprochement entre les partis de Buenos-Ayres et de Monte-Vidéo ; le siége de Monte-Vidéo n'a pas été continué, et on croit à un accommodement. La junte de Buenos-Ayres a fait, à cet égard, des ouvertures pacifiques à Monte-Vidéo.

Le parlement britannique a dû se réunir le 24 de ce mois ; c'est le 30 que le prince-régent prononcera un discours sur le trône ; et qu'ensuite, si l'on en croit le bruit public à Londres, M. Vansittar viendra répondre aux adresses des deux chambres, en proposant encore une augmentation de la taxe sur les revenus. Le ministre aura à parler des affaires de la Sicile, et de l'empiétement sans cesse renaissant de lord Bentinck, de la maladie sérieuse du prince héréditaire, de la situation précaire de la famille régnante sicilienne. Il aura à entretenir le parlement de la santé du roi, toujours la même, et toujours alarmante, soit que les accès soient fréquens, soit qu'un long intervalle les sépare ; il aura à rendre compte sur-tout de la

conduite de lord Wellington, de la retraite de l'armée anglaise de devant Burgos, et enfin de la rentrée des Français à Madrid.

L'avant-garde des Français est, en effet, entrée à Madrid le 1er novembre à dix heures du soir; elle se composait de 15 mille hommes; le corps entier du maréchal Soult est de près de 60 mille; le maréchal duc d'Albufera continuant à observer les mouvemens de l'armée de Maitland; tandis qu'au nord, lord Wellington est placé dans la nécessité, ou de s'arrêter devant l'armée de Portugal qui le poursuit, ou de se réunir à Hill, qui s'est dirigé sur Aranjuez, ou de rentrer dans les lignes du Portugal; Ces faits résultent du rapport même de sa seigneurie à lord Bathurst. Dans ce rapport, lord Wellington retrace succinctement les événemens du siége de Burgos; il rend un éloquent hommage à la bravoure du commandant de la place, à la fidélité héroïque du soldat français. « Mais, dit-il, dans la matinée du 21, je reçus une lettre de sir Rowland Hill, en date du 17, par laquelle il m'informait de l'intention que l'ennemi avait de se reporter vers le Tage, qui était déjà guéable en plusieurs endroits pour les individus, et paraissait devoir l'être pour une armée.

» Le château de Chinchilla s'était rendu le 9 de ce mois.

» On croyait que les forces que l'ennemi avait dans Valence ne montaient pas à moins de 70,000 hommes, dont on s'attendait qu'une grande partie serait disponible et employée hors de ce royaume.

» J'avais ordonné au lieutenant-général sir R. Hill de se retirer de sa position par le Tage; il croyait ne pouvoir pas s'y maintenir avec avantage; et il était nécessaire que je fusse près de lui, afin que le corps que je commande ne fût pas isolé, d'après les mouvemens qu'il pourrait se trouver dans la nécessité de faire: en conséquence, je levai le siége de Burgos dans la nuit du 20, et je fis rétrograder toute l'armée vers le Douro.

» Je regrettai vivement le sacrifice que j'étais ainsi obligé de faire. V. S. sait que jamais je ne me suis flatté grandement de réussir dans le siége de Burgos, quoique je considérasse le succès comme pouvant être obtenu dans un délai raisonnable, même avec les moyens qui étaient en mon pouvoir. Si l'attaque faite sur la première ligne le 22, ou celle du 29 eussent réussi, je crois que nous eussions pris la place; malgré l'habileté avec laquelle le gouverneur a dirigé la défense, et la bravoure avec laquelle elle a été

accomplie par la garnison. Nos moyens étaient bornés; mais il me semblait que, si nous réussissions, il en résulterait un grand avantage pour la cause, et le succès définitif de la campagne aurait été certain. »

Le lecteur conçoit facilement quels sentimens ont dû exciter en Angleterre les rapports de lord Wellington qui, quelques semaines auparavant, assignait peu de jours à la reddition de Burgos, et qui, le 3 novembre, est contraint d'annoncer que le 1er, les Français sont entrés dans Madrid. Les journaux anglais ne tarissent pas sur cette matière; ceux de l'opposition renouvellent leurs plaintes sur la politique du cabinet, et ses tristes résultats en Espagne. Les journaux livrés au parti Wellesley prétendent que si lord Wellington a cessé d'être heureux, c'est qu'il a manqué de renforts, de subsides et d'autorité. Les journaux ministériels, au contraire, soutiennent qu'il n'a manqué de rien, et qu'on a été constamment au devant de ses vœux. Ecoutons celui de ces journaux qui paraît envisager cette affaire avec le plus de raison et d'impartialité.

« Nous croirions, dit-il, nous mal acquitter de notre devoir, si nous ne disions pas avec franchise ce que le contenu des rapports de lord Wellington a excité en nous de sentimens douloureux. L'évacuation de Madrid, le retour triomphal des Français dans cette capitale, hélas! hélas! était-ce là ce que nous faisait espérer Salamanque? était-ce à ce résultat que nous devions nous attendre? quelles sont donc les résolutions qui ont pu conduire à un résultat si funeste? Elles n'ont jamais pu être adoptées par le brave et loyal Wellington que d'après une nécessité absolue. Son principal devoir, il faut en convenir, était de conserver l'armée d'où dépend le sort de la cause commune; on lui a refusé le plaisir de se livrer à de plus doux sentimens. Une misérable économie, plus funeste qu'aucune espèce de prodigalité, l'a empêché de profiter de ses avantages. Après la bataille de Salamanque, et lorsque tout le mécanisme du gouvernement militaire français en Espagne paraissait démonté, de nombreux renforts devaient être envoyés pour mettre ce mécanisme hors d'état de se rétablir jamais; mais les ministres ont donné du tems à l'ennemi pour cela, et on voit avec quelle activité, avec quel bonheur il a su en profiter. Il n'avait besoin que de troupes, et on lui en a donné. Ses plans sont de nature à se plier à toutes les circonstances; de la situation la plus critique, on l'a vu passer à la position la plus favorable; il

était détruit ; il menace, il attaque, il rentre en vainqueur dans la capitale du royaume. Soult, forcé d'évacuer l'Andalousie, a tiré parti même de cette situation, et sa retraite est devenue une marche savante, dont nous n'avions pu calculer la célérité. Il a tiré de son cerveau fertile le plan de la réoccupation de Madrid. Nous voyons actuellement pourquoi il passait jusqu'à quatre revues par jour, trouvant toujours quelque chose à dire ; c'est par de tels soins qu'il a maintenu formidable une armée que nous avons trop peu redoutée. De son côté, l'armée de Portugal, repliée jusque sur les bords de l'Ebre, y a doublé de nombre par les renforts arrivés de France ; car il est cruel de l'avouer, nous avons vu la France soutenir dans le Nord une guerre terrible, en conduisant sa grande armée à huit cents lieues de sa capitale, ne pas hésiter cependant à envoyer des renforts à ses généraux en Espagne quand le sort des armes le leur a rendu nécessaire. Nous devions suivre cet exemple ; mais nos ministres trouvent qu'il est impossible ou inutile de remplacer les braves qui sont morts en remportant la victoire ; et, de cette manière, c'est le vainqueur qui, en peu de tems, prend la place du vaincu. »

D'autres journaux remarquant certains passages du rapport de lord Wellington, celui où il parle du sacrifice qu'il a fait au salut de son armée en levant le siége de Burgos, celui où il dit que ses moyens étaient bornés, accusent les ministres d'impéritie, d'imprévoyance, de jalousie contre le noble lord. D'autres, et celui que nous allons citer est de ce nombre, examinent les résultats possibles des mouvemens que n'a pu éviter lord Wellington, après s'être si imprudemment compromis au centre de l'Espagne, contre les forces françaises du nord et du midi.

« A la date de sa dernière dépêche, dit *le Times*, c'est-à-dire, le 3 novembre, lord Wellington était à Rueda, et attendait le général Hill qui devait le joindre à Arevalo ce jour-là même ou le lendemain. Hill dans sa marche a-t-il été attaqué? nous n'en savons rien; mais nous devons présumer que le 4 de ce mois, l'ennemi qui s'était étendu sur la rive opposée du Douro depuis Toro jusqu'à Valladolid., aura renoncé à l'idée de passer ce fleuve, ou que, s'il a voulu le passer, il aura rencontré des forces imposantes. Mais ce n'est pas cet ennemi seul que lord Wellington a à combattre ; c'est peu que l'armée de Portugal en-deçà ou au-delà

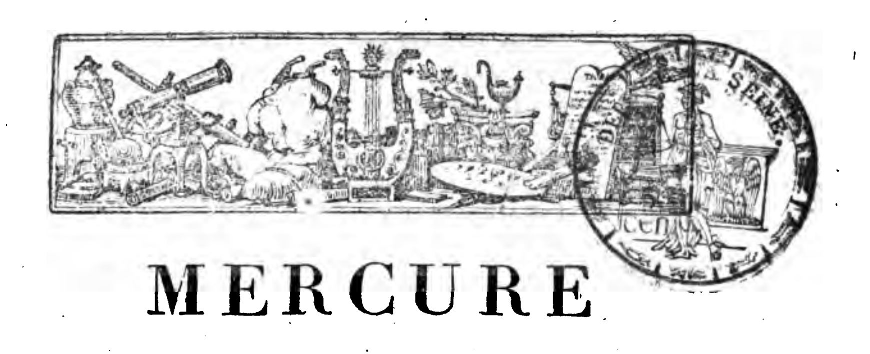
du Douro. Un ennemi plus nombreux et plus formidable s'est avancé du midi. L'armée française réunie à Valence comptait plus de 70,000 hommes. La plus grande partie de ces forces est susceptible d'être mise en mouvement hors de cette province, et déjà son avant-garde est entrée à Madrid le 1er de ce mois : nous apprendrons bientôt qu'elle sera partie en forces pour se porter au nord ou à l'ouest de la capitale, pour combattre lord Wellington. Il ne faut pas perdre de vue non plus que Cadix est à découvert, que les Anglais, qui seuls l'ont défendu, en sont retirés. Sans doute ils seront remplacés par d'autres troupes venues d'Alicante, point sur lequel on n'a rien pu entreprendre contre les forces de Suchet, restées en présence de cette place. Cadix est un point trop important pour être abandonné pendant le plus court espace de tems *à des arrangemens éventuels*. Autrement, au lieu d'un long siége, nous apprendrions bientôt que la place aurait été emportée par un coup de main à la suite d'un mouvement rapide tenté de Madrid, et exécuté à la manière française. »

Les rapports officiels français sur la retraite de lord Wellington ont paru dans *le Moniteur*. Pendant sa retraite, l'ennemi a perdu au moins 7000 hommes tués, blessés, pris ou désertés. Le fort de Burgos, de son aveu, lui coûte plus de 3000 hommes; il en a perdu aussi de son aveu plus de 6000 à Salamanque; il n'a reçu que 1600 hommes de renfort; la plupart de ses blessés ont péri dans les évacuations de Burgos sur Salamanque. On voit quel affaiblissement a dû éprouver cette armée continuellement harcelée dans sa retraite par la cavalerie de l'armée de Portugal et par cette armée elle-même, soutenue de celle du nord. Tous les ponts détruits par l'ennemi dans sa retraite ont été rétablis. L'armée de Portugal a pris position sur le Douro, ayant sa droite à Toro, et sa gauche vers Tudela. Quatre divisions anglaises se trouvaient en face de Tordesillas. Lord Wellington paraît avoir cherché à opérer sa jonction avec le général Hill, que des lettres particulières ont déjà annoncé avoir été attaqué par le maréchal Soult et complètement battu.

L'Empereur est arrivé le 8 de ce mois à Smolensk. L'armée a continué son mouvement vers les quartiers d'hiver qui lui sont assignés. Les lettres particulières donnent pour certain que la saison est plus favorable qu'on n'eût osé l'espérer. Pendant que la Grande-Armée se rap-

proche ainsi du corps du prince de Scharzenberg, du maréchal Gouvion-Saint-Cyr et du maréchal duc de Bellune, ces corps ont manœuvré dans une direction qui lie leurs opérations à celles du corps principal. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, secondé par le général bavarois Wrede, après avoir soutenu pendant les journées des 18, 19 et 20 octobre tous les efforts du corps de Wigenstein, grossi de celui arrivé de Finlande et des troupes aux ordres des généraux Steneill et Lewis, après avoir remporté un avantage signalé au défilé de Polosk, et maintenu ses positions sur la Duna, s'est réuni au corps du maréchal duc de Bellune, qui n'est pas encore entré en ligne dans cette campagne. Le prince de Scharzenberg de son côté a repris l'offensive et a repassé le Bug pour se porter en avant. Tandis que par ce double mouvement la concentration de toutes nos forces et la liaison des corps qui étaient si éloignés l'un de l'autre s'établissent, les routes du duché de Varsovie et de la Lithuanie sont couvertes des bataillons qui vont rejoindre leurs régimens, des détachemens qui se rendent à leurs corps, des troupes de la Confédération qui vont porter au complet les contingens effectifs de leurs souverains; 10,000 Bavarois sont en marche; les renforts saxons et autrichiens se sont mis en mouvement; 25,000 hommes ont augmenté les troupes du duché de Varsovie. Quinze régimens français ont récemment passé à Dantzick. Le passage par Posen continue sans interruption; le service des vivres est assuré, et les communications n'ont pas été sérieusement interrompues dans la partie du duché de Varsovie qui a été un moment alarmée par les irruptions des Cosaques. Les forces sorties de la Gallicie ne leur ont permis de faire aucun progrès. On attend les détails officiels des combats de Polosk et des mouvemens par lesquels l'armée a assuré sa marche et la liberté de ses convois dans sa direction sur Smolensk. S....

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE
DE FRANCE.

N° DXCIV. — *Samedi 5 Décembre* 1812.

POÉSIE.

AUX MANES DE G. LE GOUVÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, etc.

Tu n'es plus, doux chantre d'Abel,
Non, tu n'es plus, et pour toujours, ô ciel!
L'implacable Atropos te condamne au silence!
Tu parlais, la douce éloquence
Coulait de tes lèvres de miel;
Jamais ton cœur ne connut la vengeance,
Tu ne trempas jamais tes pinceaux dans le fiel.
Qu'ils étaient doux les accens de ta lyre,
Quand d'un sexe adoré tu chantais les vertus!
Ses élans généreux, tu les as bien connus,
Nul autre mieux que toi ne pouvait les décrire,
J'en atteste les pleurs qu'empressé de te lire
Tout bon Français a répandus.
Dans tes vers pleins de feu Lucain allait revivre,
Delille souriait à tes heureux essais;
Prenant le ton du jour, pour nuire à son succès,
Brébeuf et Marmontel insultaient à ton livre,

Ee

Mais la Parque se rit de nos vastes projets ;
A l'étude, au bonheur, tel ici bas se livre,
Qui demain doit leur être enlevé pour jamais :
Ainsi le veut la destinée humaine.
Qui pourrait oublier tes charmans *Souvenirs*,
Enfans d'une fertile veine,
Et ta *Discipline romaine* (*),
Et du cruel Néron les infâmes plaisirs ?
Ah ! que tu nous fais bien détester ses maximes !
Le lâche ! à tant d'innocentes victimes
Il a donné la mort...et ne sait pas mourir !
Le trône était vacant, Etéocle à son frère
Injustement veut le ravir ;
Enflammés à ta voix d'une ardeur trop guerrière,
Ils courent s'égorger... Hélas ! qu'allez-vous faire ?
Pour vos précieux jours vous me voyez frémir,
Princes ; au lieu de vous haïr,
Aimez-vous, partagez le sceptre héréditaire.
De ses sujets n'était-il pas le père,
Ce bon Henri que vous assassinez ?
Pour le crime étiez-vous donc nés,
Français ?.. Mais je m'égare ; un châtiment sévère,
En retombant sur quelques forcenés,
D'un parricide absout la nation entière.
Dans ces jours de démence où le plus prompt trépas
Etait le prix honteux de la douleur fidèle,
D'un frère, d'un ami, l'on n'osait plus, hélas !
Accompagner la dépouille mortelle.
Poëte courageux, tu traces les devoirs
Qu'impose la nature et prescrit la décence ;
Le fils, dès-lors, en longs vêtemens noirs,
Suit au champ du repos l'auteur de sa naissance.
Dans ton livre respire, en style harmonieux,
Une douce philosophie ;
Mais dis-moi par quel charme heureux,
En plaçant la mort sous les yeux,
Tu fais aimer encor la vie....
Que dis-je ? Pour qui t'a connu,
Cher Le Gouvé, peut-elle encore avoir des charmes ?

(*) Tragédie de M. Le Gouvé.

Dans la nuit du trépas te voilà descendu !...
A cet affreux penser je sens couler mes larmes....
Ah ! pour t'offrir l'hommage qui t'est dû,
Près de ton urne funéraire,
Dans un paisible asyle à tout mortel fermé,
Je vais te consacrer une fleur printanière,
Et chaque jour, par tes leçons formé,
Dans son calice parfumé,
J'irai respirer seul ton ame toute entière.

M. BOINVILLERS, *correspondant de l'Institut.*

TRIOLETS IMPROMPTU, *faits au mariage de M.* JOSEPH C*** *et de Mlle* EUGÉNIE DE B***.

POUR fêter l'Hymen et l'Amour,
Muses, soyez de la partie;
Venez dans ce charmant séjour
Pour fêter l'Hymen et l'Amour;
Vous verrez unir en ce jour
JOSEPH et sa douce EUGÉNIE :
Pour fêter l'Hymen et l'Amour,
Muses, soyez de la partie.

En hymen ainsi qu'en amour
On doit chercher la sympathie.
Amans, payez-vous de retour
En hymen ainsi qu'en amour.
JOSEPH retrouvera toujour'
Dans son épouse son amie :
En hymen ainsi qu'en amour
On doit chercher la sympathie.

Le jour d'hymen est un beau jour
D'où naît le bonheur de la vie.
Pour deux amans, ivres d'amour,
Le jour d'hymen est un beau jour.
Que JOSEPH redise toujour'
Dans les bras de son EUGÉNIE :
Le jour d'hymen est un beau jour
D'où naît le bonheur de la vie.

Par trois amis, membres du Salon de Béziers *et de la Société épicurienne de* Lignan *et* Bastid.

là pour le moment; parlons de toi, chère Rose : tu dis que l'amour est le premier des bonheurs, qui est-ce qui te l'a appris? tu as donc un amoureux?.

— Non, hélas! non, je vous le jure, dit-elle avec embarras.

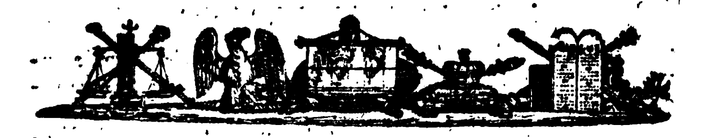
— Et cependant tu connais si bien l'amour; d'un seul mot tu viens de le définir. C'est, m'as-tu dit, l'union de deux cœurs qui n'en font qu'un; c'est l'unique moyen de bonheur; n'as-tu pas dit ainsi, Rose? Je te le demande encore, qui t'a appris à le connaître si bien?

— Lise et Werner, dit-elle en souriant; et s'échappant avec la légèreté d'un oiseau, elle courut les joindre, à la porte du jardin, où ils entraient.

Adelstan la suivit; il invita les deux cousines pour les courses de l'après-midi et pour la collation au château, et rentra chez lui dans un trouble inconcevable.

Il s'enfonça seul dans son parc, et réfléchit sur sa situation; il ne put se dissimuler à lui-même qu'il était passionnément amoureux de la charmante villageoise, et que ce sentiment n'avait aucun rapport avec tout ce qu'il avait éprouvé jusqu'alors: au désir ardent de la posséder, de passer sa vie entière avec elle, se joignait tout aussi vivement une crainte extrême de la rendre malheureuse, et l'horreur d'abuser de l'ascendant qu'il prenait sur elle, pour l'entraîner à sa perte; il voyait, il sentait qu'elle l'aimait aussi en dépit d'elle-même, et il ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'en affliger. Son propre cœur, ses désirs, ses espérances, étaient une énigme pour lui; il ne savait ce qu'il devait souhaiter. Le plus sage aurait été sans doute de s'éloigner de cet objet si dangereux; mais c'était déjà trop tard, il n'avait plus la force de quitter Rose; il lui semblait que le jour où il se séparerait d'elle, serait le dernier de sa vie. Il rentra fatigué de ses pensées, n'ayant rien conclu, rien décidé sur son sort, et uniquement occupé de celle qu'il aurait dû oublier, et oubliant celle qui aurait dû l'occuper.

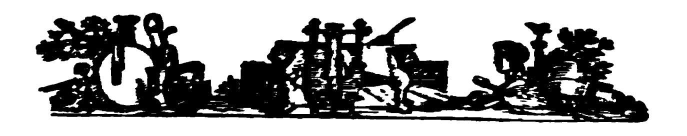
(La suite au numéro prochain.)



POLITIQUE.

Les Américains ont continué de livrer de petits combats sur les frontières du Canada aux Anglais et à leurs sauvages alliés. Ces engagemens n'ont pas été sérieux ni décisifs; mais ils confirment ce qu'annoncent les lettres d'Halifax et de New-Yorck, que tous les efforts de l'amiral anglais Warren pour amener une conciliation seront inutiles. Vous apprendrez, porte une lettre du théâtre de la guerre, vous apprendrez bientôt de notre part des traits de courage dignes d'éloges; nous sommes déterminés à ne pas perdre un pouce de terrain, tant qu'il nous restera un souffle de vie, de la poudre et du plomb. Le général Blomfield a réuni ses forces à Plattsbourg: les Américains paraissent espérer des secours de la France, et les Anglais, au nombre des conjectures qu'ils font sur la nature de nos rapports avec les Américains, pensent que ces derniers demandent au gouvernement français 12 vaisseaux de ligne et 36 frégates, qui seraient montés par des Américains, et employés pour combattre la marine anglaise dans les parages de l'Amérique du nord. Dans celle du midi, on parle d'un rapprochement entre les partis de Buenos-Ayres et de Monte-Vidéo; le siége de Monte-Vidéo n'a pas été continué, et on croit à un accommodement. La junte de Buenos-Ayres a fait, à cet égard, des ouvertures pacifiques à Monte-Vidéo.

Le parlement britannique a dû se réunir le 24 de ce mois; c'est le 30 que le prince-régent prononcera un discours sur le trône; et qu'ensuite, si l'on en croit le bruit public à Londres, M. Vansittar viendra répondre aux adresses des deux chambres, en proposant encore une augmentation de la taxe sur les revenus. Le ministre aura à parler des affaires de la Sicile, et de l'empiétement sans cesse renaissant de lord Bentinck, de la maladie sérieuse du prince héréditaire, de la situation précaire de la famille régnante sicilienne. Il aura à entretenir le parlement de la santé du roi, toujours la même, et toujours alarmante, soit que les accès soient fréquens, soit qu'un long intervalle les sépare; il aura à rendre compte sur-tout de la



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Histoire littéraire de l'Italie; par P. L. Ginguené. — *Seconde partie.* — Tomes IV et V.

(premier article.)

Les trois premiers volumes de l'*Histoire littéraire de l'Italie*, par M. Ginguené, ont été accueillis de la manière la plus honorable et la plus encourageante dont puisse l'être le début d'un travail sérieux, difficile et de longue haleine; ils en ont fait vivement souhaiter la continuation et l'achèvement. Un tel souhait était d'autant plus naturel et mieux motivé, que l'ouvrage qui en est l'objet appartient à un genre dans lequel notre littérature n'a eu à montrer jusqu'ici que des productions où l'érudition est accumulée sans esprit, sans plan et presque sans critique, ou bien des productions plus ou moins ingénieuses, mais aussi plus ou moins dénuées de recherches, de faits et de résultats. M. Ginguené a publié la seconde livraison de cet important ouvrage, composée de deux forts volumes, qui renferment l'histoire de l'épopée italienne dans le seizième siècle, et forment ainsi la première portion de l'histoire générale de la littérature de ce beau siècle. D'après cette simple indication, on voit que ces deux nouveaux volumes ne sont pas moins intéressans par leur objet que les trois premiers auxquels ils font suite. — Quant au talent, à l'exactitude et au soin avec lesquels ils sont traités, il est facile de s'assurer qu'ils ne le cèdent en rien aux trois autres : peut-être même serait-on tenté de leur donner quelque préférence; et une telle préférence équivaudrait à tous les éloges.

Avant d'en venir à l'analyse de ces deux volumes, il ne sera, je crois, pas inutile de présenter quelques observations générales, au moyen desquelles on saisira peut-être mieux les traits les plus saillans et le brillant

ensemble de cette nouvelle partie du travail de M. Ginguené.

Et d'abord il semble qu'elle offrait quelques difficultés de plus que la première. Dans celle-ci, en effet, l'historien avait à traiter de productions généralement admirées sur parole, mais dans le fait peu connues, et mal appréciées. Aussi n'est-il que bien peu de lecteurs qui, dans les trois premiers volumes de l'*Histoire littéraire de l'Italie*, n'aient trouvé une infinité de choses neuves plus ou moins importantes, plus ou moins piquantes, et n'aient attribué avec reconnaissance à l'historien leur instruction sur ces mêmes choses. Il n'en est pas tout-à-fait de même des deux volumes dont il s'agit maintenant : ils roulent précisément sur la partie la plus classique, la plus brillante, et la plus connue de la poésie italienne. Un homme qui prétend au titre, je ne dis pas d'homme lettré, mais d'homme bien élevé, peut bien n'avoir lu ni le Tasse, ni l'Arioste ; mais ce serait, en quelque manière, lui faire injure que de supposer qu'il ne les ait pas lus. On peut bien aussi (et certes le cas n'est pas rare !) les avoir lus, et les avoir mal compris, mal sentis ; mais on n'en prend pas moins, pour en parler, le ton de l'admiration : car c'est une partie de la destinée des chefs-d'œuvre des beaux arts d'avoir à subir beaucoup d'éloges de convention, et l'enthousiasme factice de beaucoup de sots. Ainsi, l'historien de la littérature, quand il entreprend de parler de choses que tout le monde est censé savoir, de faire découvrir dans une production célèbre des défauts ou des beautés dont chacun prétend avoir été affecté, court toujours le hasard de heurter par son jugement une opinion établie d'avance, et le hasard plus défavorable encore auprès des gens à demi-instruits de paraître n'avoir rien dit de nouveau. Il ne serait donc pas impossible qu'au premier aperçu, l'histoire de l'épopée des Italiens parût moins instructive et moins piquante que celle des premières périodes de leur littérature. Mais ce jugement serait on ne peut plus mal fondé ; et il suffirait, pour le démentir, de l'indication même la plus sommaire du contenu des deux volumes dont il s'agit. L'Arioste et le Tasse, qui en for-

ment les deux articles principaux, sont sans doute beaucoup plus généralement lus et appréciés en France et en Europe que le Dante; et même que Pétrarque, qui forment les deux plus grands articles de la première partie. Celle-ci aurait donc, sous ce rapport, l'avantage d'être plus curieuse et plus importante que la première. Mais ce n'est pas d'après un aperçu si général, qu'il faudrait établir un parallèle entre les deux portions du travail de M. Ginguené. En effet, dans la portion nouvelle de ce travail, on voit figurer, à côté des noms et des ouvrages de l'Arioste et du Tasse, plusieurs noms et plusieurs ouvrages à tous égards bien supérieurs à ceux du second ordre qui se présentent dans la période antécédente. Le génie poétique du Dante et de Pétrarque est sans proportion avec celui de leurs contemporains : ces deux poëtes sont, pour ainsi dire, seuls dans leur siècle. Il n'en est pas de même de l'Arioste et du Tasse. Quelque grands qu'ils soient l'un et l'autre, ils ont eu pour prédécesseurs et pour contemporains des hommes qu'ils ont surpassés, sans doute, mais non éclipsés; des hommes même d'un génie assez original pour avoir échappé à la redoutable chance de leur être comparés. Or, la plupart de ces hommes sont généralement encore moins connus, ou plus mal appréciés que le Dante lui-même : la portion de l'ouvrage de M. Ginguené, où il est question d'eux et de leurs productions, est donc réellement aussi neuve et d'ailleurs d'un plus grand intérêt que la précédente, dans toutes ses parties secondaires. Quant aux articles des deux derniers volumes, qui en forment la partie fondamentale, mais aussi la plus fréquemment traitée, on verra que M. Ginguené a su y répandre un jour et un intérêt nouveaux par la manière dont il les a considérés, et dont il y a rattaché les autres branches de son sujet.

La première chose qui se présente à remarquer dans la suite du travail de M. Ginguené, c'est le changement qu'il a fait à son plan. Dans les trois premiers volumes, il avait suivi l'ordre chronologique; dans le quatrième et le cinquième il a adopté un ordre méthodique qu'il doit suivre jusqu'à la fin de son travail. C'est donc par

genres qu'à dater du seizième siècle, il traite de la littérature italienne, mais toutefois en encadrant dans des périodes d'un siècle les tableaux de ces divers genres, et des groupes qu'ils forment entr'eux dans chacune de ces périodes. — Un tel changement était provoqué par la nature même du sujet. Dans la première période de la littérature italienne les genres n'étaient ni assez nombreux, ni assez distincts, pour exiger une distribution méthodique. Dès le seizième siècle, ils sont à-la-fois trop multipliés et trop fixés, pour que l'historien puisse sans obscurité et sans embarras n'avoir égard qu'à la série chronologique des auteurs et des ouvrages. Quant au plan que M. Ginguené a préféré entre tous ceux qui se présentaient, il a, comme tout ce qui tient aux divisions méthodiques, ses avantages et ses inconvéniens. Ce qu'il me semble avoir de moins heureux se réduit à deux points.

D'abord, d'après ce plan, l'historien de la littérature, quand il en vient à ces génies privilégiés, auxquels il est donné de se distinguer dans des genres très-divers, et de réunir des facultés qui semblent opposées entre elles, tant l'assemblage en est rare! est obligé d'isoler, de séparer, pour ainsi dire violemment, ces diverses facultés, et d'en distribuer les produits dans des cadres distincts. Cependant c'est cet ensemble même, c'est cette combinaison merveilleuse de talens supérieurs et divers qui caractérise essentiellement ces heureux génies, qui les constitue ce qu'ils sont. Quelque grand que soit l'Arioste dans le genre d'épopée qu'il s'est formé, on n'aurait certainement pas une idée assez haute ni assez étendue de son génie, si l'on n'envisageait en lui que le poëte épique. Cela est encore bien plus vrai et plus important par rapport au Tasse, qui, de quelque manière que l'on veuille envisager les écarts de son goût dans le style épique, n'en est pas moins peut-être le plus remarquable de tous les poëtes italiens, par la variété et l'éminence des facultés dont se compose son talent. Il semble donc que ranger ses compositions sous des titres méthodiques qui les isolent les unes des autres, ce soit, en quelque façon, *disperser* arbitrairement *les membres du*

grand *poëte*. Je sais bien que l'on peut réunir par la pensée ces membres épars, et en recomposer, pour ainsi dire, le corps qu'en avait fait la nature : mais ne semble-t-il pas qu'en prenant cette peine, on fasse précisément ce que l'on s'attendait le plus à trouver fait par l'historien ?

L'autre inconvénient que me paraît présenter le plan de M. Ginguené tient à la subordination des époques ou périodes littéraires à des périodes chronologiques quelconques. Cette subordination est certainement trop artificielle, pour ne pas nuire au moins quelquefois au développement naturel des faits et des choses. Les périodes de l'esprit humain ne sauraient jamais s'arrondir dans les divisions de tems inventées pour les besoins de la société. C'est de quoi les deux volumes de M. Ginguené me paraissent offrir un exemple assez frappant. En traitant de l'épopée héroï-comique du seizième siècle, il n'y a point compris, et d'après son plan, n'a point dû y comprendre la *Secchia rapita* du Tassoni, puisque ce poëme n'a été composé que dans le premier quart du dix-septième siècle. Cependant, il appartient indubitablement à la même période dans laquelle toutes les branches de l'épopée italienne se sont élevées à la maturité et à la perfection, et au même mouvement d'esprit qui caractérise cette période. Enfin, il me semble que l'histoire, l'analyse, et l'examen critique de cet ouvrage manquent au tableau de l'époque de l'Arioste et du Tasse, pour que ce tableau soit entier.

Mais ces doutes ne méritent pas d'être poussés plus loin. Je le répète, dans l'histoire des arts et des sciences, comme dans les sciences mêmes, une méthode quelconque est indispensable, et aucune n'est absolument bonne. C'est au talent, c'est au jugement de quiconque en fait usage à n'en saisir fortement que le côté avantageux, et à en racheter les inconvéniens par les résultats. Or, cette obligation, on ne saurait refuser à M. Ginguené la justice de reconnaître qu'il y a habilement satisfait dans l'ensemble de son ouvrage.

Maintenant, pour me rapprocher de l'objet particulier de ces observations, il suffit de remarquer que s'il est

dans la littérature italienne un genre qui ait besoin d'être traité avec méthode, c'est sans contredit l'épopée, celui de tous dans lequel le génie italien s'est manifesté avec le plus de variété et le plus d'éclat, sur-tout dans le seizième siècle. La seule bibliographie des épopées de tout genre que possède l'Italie formerait un volume, et il serait impossible d'en faire connaître les plus marquantes sans les diviser en classes.

Les littérateurs italiens admettent généralement trois espèces principales d'épopée : l'épopée héroïque, l'épopée romanesque et l'épopée héroï-comique. Quant à cette dernière, il n'y a jamais eu de difficulté ; il ne saurait même y en avoir ; car ce genre sera toujours assez nettement caractérisé par son opposition à l'épopée sérieuse, soit romanesque, soit héroïque. Il n'en est pas de même de ces deux dernières quand on veut les distinguer entr'elles : les motifs de cette distinction sont certainement moins évidens et moins naturels que dans le premier cas : aussi ont-ils été sujets à bien des discussions. J'ignore si l'Arioste, quand il composa son *Roland furieux*, connaissait ou non la poétique d'Aristote : mais il connaissait, il avait même profondément étudié plusieurs des ouvrages anciens conformes à cette poétique, et ceux aussi d'après lesquels cette poétique a été composée. Quoi qu'il en soit, il ne se mit nullement en peine des règles observées dans ces poëmes : il n'écouta que l'inspiration de son génie, et ne suivit que l'impulsion de son siècle. Cependant la poétique d'Aristote avait déjà dès-lors beaucoup d'autorité, bien que personne ne fût encore en état de saisir parfaitement l'esprit de cet ouvrage (ou plutôt de cet extrait de l'ouvrage) d'Aristote, et d'y discerner ce qui est fondé sur la nature immuable des choses et de l'esprit humain, de ce qui n'est que relatif à la manière particulière dont les Grecs avaient conçu la poésie, en raison de leur système religieux, politique et social. Mais le public italien n'en prit pas moins facilement son parti relativement au *Roland furieux* ; et comme pour concilier l'autorité d'Aristote avec le succès de l'Arioste, on s'accorda presque généralement à déclarer que la théorie du philosophe grec n'était

point applicable au genre d'épopée adopté par le poëte italien, sans en excepter le point capital de cette théorie, c'est-à-dire les règles de l'unité : on reconnut enfin dès-lors un genre d'épopée sérieuse plus libre et plus mixte, plus vaste et plus hardi que l'ancienne épopée des Grecs, et l'on désigna ce nouveau genre par le nom très-convenable d'épopée romanesque. Ce qui achevait de rendre l'admission de ce nouveau genre spécieuse et plausible, c'était que de toutes les productions épiques antérieures au *Roland furieux* les seules où il y eût de l'intérêt et du génie, s'y trouvaient naturellement comprises.

Quand le Tasse vint, et qu'il eut conçu le projet de son poëme, il trouva la division de l'épopée sérieuse, en épopée romanesque et en épopée héroïque proprement dite, assez généralement établie ; et cette distinction répugnait à ses idées et les gênait. D'un côté, il sentait vivement tout ce qu'un poëme épique peut gagner, sous le rapport de l'art, à l'unité d'action, et il était bien décidé, autant par la nature de son esprit, que par le dessein formel de ne pas suivre la trace de l'Arioste, à donner à son poëme ce genre de mérite. D'un autre côté, il craignait les conséquences que l'on pouvait tirer contre lui de l'exemple et du succès prodigieux de l'Arioste. Ce fut alors que, raisonnant sur la nature et sur les règles du poëme épique, il s'étudia à démontrer qu'il n'existe aucune différence essentielle et fondamentale entre l'épopée romanesque telle que l'avait traitée l'Arioste, et l'épopée héroïque telle que lui-même la concevait. Il soutint que la distinction admise entre ces deux genres n'était fondée sur aucun principe, qu'elle tenait uniquement à des choses accidentelles, accessoires et secondaires. Enfin il concluait de tous ses raisonnemens que la règle de l'unité est appliquable au poëme romanesque, aussi bien qu'au poëme héroïque, et que la violation de cette règle était une licence que le succès pouvait faire excuser, mais ne devait jamais être donnée ni prise pour une loi poétique. Il exposa cette opinion dans l'un de ses trois discours sur le poëme épique ; discours très-remarquables, où, tout en parais-

sant s'être asservi aux idées d'Aristote, il jette sur l'art poétique une foule d'aperçus qui sont la preuve d'une grande finesse de raisonnement, d'une originalité d'esprit peu commune, et d'un goût noble, pur et sévère, auquel on conçoit à peine qu'il ait jamais pu manquer dans la pratique.

La *Jérusalem délivrée* parut, et personne n'ignore avec quel acharnement elle fut attaquée par des hommes dont les uns ne voulaient qu'affliger son auteur, et dont les autres, de bonne-foi idolâtres de l'Arioste, s'indignaient qu'on osât lui comparer le Tasse. Les partisans de celui-ci se trouvèrent réduits, pour le défendre sur certains points, à recourir à la distinction usitée entre le poëme romanesque et le poëme héroïque proprement dit, et de reconnaître pour chacun des règles particulières. Le Tasse lui-même, sans démentir expressément sa première opinion, chose qu'il s'était rendue fort difficile, parut implicitement y avoir renoncé. Depuis lors, la question en est restée au même point : on a continué, en Italie, à regarder le poëme héroïque et le poëme romanesque comme constituant deux genres d'épopée distincts : il semble même que le désir de concilier la gloire du Tasse et celle de l'Arioste, que l'intention de supprimer des parallèles rarement faits sans une prédilection anticipée et dont le résultat est par cela seul suspect, aient contribué à accréditer cette distinction et à la rendre plus générale.

Si je suis entré dans ces considérations, ce n'est pas simplement pour annoncer que M. Ginguené s'est conformé dans son histoire de l'épopée italienne à la distinction établie, c'est pour mieux faire sentir que cette distinction est un point essentiel dans son ouvrage : qu'elle a dû entrer pour quelque chose dans ses jugemens et dans ses analyses ; enfin qu'elle a dû lui fournir les bases de son plan pour toute cette grande portion de son travail. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait mis un soin particulier à l'établir, à l'éclaircir par des exemples, à la suivre dans toutes ses conséquences. Les littérateurs italiens se sont, en général, contentés d'admettre comme un fait qui n'a pas besoin de preuve la distinction dont il

s'agit. M. Ginguené en a fait un principe qu'il ne recuse point la tâche de justifier par des applications directes, nombreuses et, dans plusieurs cas, d'une grande importance.

Les tomes IV et V de l'*Histoire littéraire de l'Italie* peuvent donc être conçus comme divisés en autant de grandes sections que l'historien admet de genres distincts d'épopée; c'est-à-dire en trois. Dans la première, il traite de l'épopée romanesque, et c'est la plus longue des trois : elle forme tout le quatrième volume et les deux premiers chapitres du cinquième; la seconde est composée de quatre grands chapitres qui occupent près de 400 pages du cinquième volume. L'épopée héroï-comique est traitée dans un chapitre unique qui termine ce dernier volume.

On voit, par ce seul énoncé, que M. Ginguené a donné peu de place au genre héroï-comique, non qu'il n'ait pas senti l'importance et l'agrément de ce genre pour lequel les Italiens ont du goût, et dans lequel ils ont fait preuve de génie, autant peut-être que dans aucun autre, mais parce que les limites chronologiques de cette portion de son ouvrage excluaient les productions les plus marquantes en ce genre. En attendant qu'il en vienne à celles-ci, il n'en a pas moins envisagé l'épopée burlesque d'une manière générale et intéressante; il en a distingué les principales espèces, et fait connaître les poëmes les plus remarquables qui s'y rapportent dans la littérature italienne du seizième siècle. Je n'essayerai point de donner une idée plus détaillée de cette partie de son travail; mais je reviendrai sur l'épopée romanesque et sur l'épopée héroïque, et je tâcherai d'indiquer la suite des vues de M. Ginguené sur chacune de ces deux grandes branches de la poésie italienne.

(*La suite au numéro prochain.*)

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1812.

Mlles MAYER ET GODEFROI, Mme MONGEZ, MM. MEYNIER ET STEUBE.

Au Rédacteur des articles sur le Salon.

MONSIEUR, vous avez eu la complaisance de publier la lettre que je vous ai écrite, et je vous en remercie; mais vous me reprochez de mettre trop d'amertume dans mes expressions; vous les tronquez, vous les mutilez dans l'intention de les adoucir; vous allez même jusqu'à supprimer les remontrances énergiques que j'adressais à certains individus qui ne pouvaient que gagner à être avertis de leur nullité; en vérité, cela n'est pas bien, cela est tout-à-fait mal. Ignorez-vous donc en quoi consiste le devoir d'un véritable critique? Ne savez-vous pas que l'intérêt des arts doit être l'unique but de ses travaux? Ne savez-vous pas qu'il doit ressentir pour les mauvais ouvrages cette haine vigoureuse que les mauvaises actions inspirent aux gens de bien? *Vous plaignez*, dites-vous, *les hommes imprudens qui se sont lancés dans la carrière des arts contre le vœu de la nature*; et c'est précisément parce que vous les plaignez, qu'il fallait leur montrer le précipice où les entraîne leur imprudence. Vous vous taisez; ils interprêteront votre silence en leur faveur: vous les jugez indignes de la critique; ils croiront ne pas l'avoir méritée. L'espoir soutiendra leur courage; une première tentative sera suivie d'une seconde, celle-ci de plusieurs autres; loin de se laisser abattre, ils consumeront en efforts impuissans une bonne partie de leur existence, et trouveront enfin la misère et le mépris au lieu de l'aisance et de l'estime publique sur lesquelles ils avaient compté. Alors, mais trop tard, ils reconnaîtront leur erreur, et dans leur désespoir ils accuseront la faiblesse des critiques, qui, pour leur épargner un moment de chagrin, ont contribué à les plonger dans une éternelle infortune. C'est ainsi qu'on voit souvent dans la société des hommes honteux de leur ignorance, ou victimes de leurs vices, maudire les parens trop faciles qui n'ont pas eu le courage de réprimer leur paresse ou leur mauvais penchant.

Si ce tableau, tout sombre qu'il est, vous paraît conforme à la vérité, cessez donc, Monsieur, de nous vanter votre générosité, et ne persistez plus dans votre silence. Mais ce n'est pas seulement envers les hommes qu'il faut vous armer de rigueur : vous allez bientôt nous entretenir des ouvrages des femmes artistes; et je sais qu'on a coutume de se montrer bien peu sévère à leur égard. Tous les journaux, à cette époque, célèbrent à l'envi leurs triomphes,

> Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
> Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme. PIRON.

Du courage, morbleu, du courage! point de lâche condescendance; point de complimens couleur de rose. Cette quantité d'artistes en jupon est une véritable calamité. Ce n'est pas qu'une femme ne puisse chercher à acquérir quelques talens agréables; mais qu'elle s'en fasse une profession, c'est ce qu'il m'est impossible d'approuver. Une femme peintre d'histoire! est-il rien au monde de plus déplacé et de plus ridicule? Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis du Chrisale des *Femmes savantes*, qui prétend qu'une femme en sait toujours assez,

> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Mais je voudrais du moins qu'on ne découvrît pas aux yeux d'une jeune fille ce que le pourpoint et le haut-de-chausse doivent toujours tenir caché. Je ne voudrais pas qu'on prît tant de soin pour lui apprendre en quoi consistent les belles proportions du corps humain, pour l'instruire de la forme et des fonctions de chacun des muscles qui le composent, pour lui faire connaître enfin et le fémur, et le sacrum, et le pubis, et tant d'autres belles choses dont l'étude ne me semble rien moins qu'édifiante. Que dirai-je de ces amphithéâtres où nos demoiselles artistes viennent chaque année jouir du charmant spectacle d'un cadavre dépouillé de son épiderme, et découpé avec toute la grâce et toute la dextérité possibles par le scalpel du démonstrateur? Il faut en convenir, Monsieur, ce Molière était bien loin du haut degré de civilisation où nous sommes parvenus, lui qui voulant jeter du ridicule sur le personnage de Thomas Diafoirus, lui a fait adresser à sa future une proposition qui nous paraîtrait si simple et si naturelle aujourd'hui. Plaisanterie à part, ne pensez-vous pas comme moi, qu'une

femme doit borner ses prétentions à peindre quelques bouquets de fleurs, ou à tracer sur la toile les traits des parens qui lui sont chers? Aller plus loin, n'est-ce pas se montrer rebelle à la nature? N'est-ce pas violer toutes les lois de la pudeur?

Vous me direz peut-être que je prêche dans le désert, et que mes sermons ne convertiront personne; j'y consens. Mais si mes réflexions sont justes, je ne me repentirai pas de les avoir faites. Il en est une encore que je veux vous communiquer. De toutes les femmes qui cultivent la peinture, les plus célèbres sont celles qui nous retracent le plus fidèlement la manière des peintres dont elles reçoivent les leçons. Cette imitation est quelquefois si exacte qu'il est facile de s'y tromper : le catalogue porte le nom de l'élève; mais l'ouvrage décèle la main du maître. Un peu d'aide fait grand bien, dit le proverbe, et c'est ici le cas d'en faire l'application.

Je ne vous citerai pas pour exemple le tableau de Mlle Mayer (N° 631), représentant *une jeune Naïade qui veut éloigner d'elle une troupe d'amours* J'y ai bien retrouvé ce dessin vague, cette grace affectée, cette mollesse de pinceau, ce ton rose et égal par-tout, que vous avez si justement critiqué dans le tableau *des amours de Vénus et Adonis* de M. Prudhon. Mais sa manière est trop facile à copier pour pouvoir tirer de cette ressemblance aucune preuve à l'appui de mon opinion.

J'en trouverai plutôt dans le *portrait de S. M la reine Hortense avec les princes ses enfans*, par Mlle Godefroi (N° 418). Des artistes m'ont dit que la figure de la reine était trop longue, celle de l'aîné des deux enfans d'un caractère de forme au-dessus de son âge, le ton des chairs faible et même un peu factice. Moi qui ne suis qu'un amateur, j'ai été frappé de la grace des attitudes, de la facilité de l'exécution, de la vigueur de quelques draperies, et de l'harmonie qui règne dans l'ensemble; mais en même tems j'ai cru remarquer dans tout cela quelque chose de mâle qui m'a paru suspect; mes soupçons ont été changés en certitude quand j'ai su qu'un peintre distingué avait pris au premier aspect cet ouvrage pour une production de M. Gérard lui-même.

La retouche se fait moins sentir dans le tableau où sont représentés *les enfans de son Exc. monseigneur le duc de Rovigo* (N° 419). Cependant, si l'on compare les deux mains de la jeune fille qui porte un panier de fleurs, on

sera tenté de croire qu'elles n'ont pas été exécutées par la même personne : la main gauche est d'une couleur violette et d'un dessin peiné qui contrastent sensiblement avec le ton et la forme de la main droite, dont le raccourci offrait pourtant de plus grandes difficultés. Ce tableau, dont Mlle Godefroi peut certainement réclamer une forte part, est beaucoup inférieur au premier. On voit malgré cela qu'elle est en état d'obtenir des succès, même quand elle sera entièrement livrée à ses propres forces.

Je ne sais si vous êtes de mon avis, monsieur, ou si vous pensez, comme certaines personnes, que les femmes n'ayant pas assez de force dans le caractère pour se créer une manière à elles, doivent copier plus servilement celle de leurs maîtres. Dans cette dernière hypothèse, je vous proposerai une question à résoudre. Si les femmes ont trop peu de force dans le caractère pour se créer une manière à elles, cette faiblesse d'organisation ne doit-elle pas aussi les empêcher d'arriver à cette vigueur de talent qui semble être l'apanage exclusif des hommes? Avant de me répondre, examinez, je vous prie, le tableau de *Persée et Andromède*, par Mme Mongez (N° 658); quelle fermeté et quelle précision dans le contour de ces deux figures! Peut-on pousser plus loin la connaissance de la forme? Peut-on exprimer les détails intérieurs avec plus de délicatesse et en même tems avec plus d'énergie? Cette main droite de Persée qui reparaît derrière le corps d'Andromède, ce bout de draperie placé si adroitement entre les cuisses du héros pour rompre l'angle désagréable qu'elles offriraient à la vue, ne sont-ce pas là de ces finesses de l'art qui n'appartiennent qu'à un peintre consommé? On m'objectera peut-être que M. David (car chacun le nomme, en voyant le tableau de Mme Mongez) aurait disposé son groupe avec plus d'art, qu'il aurait donné à la figure d'Andromède une grâce moins affectée, et à celle de Persée une attitude plus naturelle; mais cette figure même de Persée, qui devrait fléchir sous le poids dont elle est chargée, et qui cependant se soulève sur la pointe des pieds, n'est pas contraire au goût que ce grand peintre a montré dans d'autres ouvrages. Elle a quelque chose d'exagéré, qui rappelle cet officier des guides que tout le monde a blâmé dans le beau tableau de la distribution des aigles. Enfin, je puis être dans l'erreur, mais je crois reconnaître par-tout le cachet de celui que vous appelez, avec tant de raison, le restaurateur de la peinture en France. Si je me

trompe, Mme Mongez doit être regardée comme un des artistes les plus distingués de notre école.

Je pourrais vous mettre sous les yeux beaucoup d'autres exemples, si je ne craignais de lasser votre complaisance. Ma lettre est déjà beaucoup trop longue, et je m'aperçois que je vais sur vos brisées. Pardonnez-moi mon indiscrétion, Monsieur, ou si vous voulez m'en punir, changez, tronquez, supprimez tout à votre aise, je ne m'en plaindrais pas, et je n'en conserverai pas moins les sentimens d'estime que je vous ai voués et avec lesquels, etc., etc.

LE FRANC, *amateur.*

J'ai craint de chagriner mon véridique correspondant, et je n'ai rien changé à sa lettre. Mais malgré le désir que j'ai de lui être agréable, je ne puis approuver les doutes qu'il exprime. On s'est si souvent trompé en formant de semblables conjectures, que le plus sage est de croire aveuglément tout ce qui est écrit sur le Catalogue, et de juger les ouvrages sans s'inquiéter du nom des auteurs. Au surplus, je partage en grande partie les opinions qu'il a émises sur le mérite des tableaux de Mme Mongez, et de Mlles Mayer et Godefroi, et je lui sais gré de la peine qu'il a pris soin de m'épargner.

Je profite de l'espace qui me reste pour entretenir le public de MM. Meynier et Steube, dont je suis honteux de n'avoir pas encore parlé.

M. MEYNIER.

N° 645. *Rentrée de l'Empereur dans l'île de Lobau, après la bataille d'Essling, le 22 mai 1809.*

« L'Empereur, après avoir passé le Danube, trouve sur » le bord de ce fleuve un groupe de soldats dont on faisait » le pansement. Ils en étaient inquiets; aussitôt qu'ils » l'aperçoivent, ils s'échappent des mains des chirurgiens, » oublient tout-à-coup leurs blessures, et transportés de » joie ils l'appellent leur père, leur ange tutélaire, leur » vengeur. »

Rien ne démontre mieux l'état florissant des arts chez un peuple, que de voir des hommes d'un talent fait s'enflammer d'une noble émulation, et chercher par de nouveaux efforts à augmenter leurs droits à l'estime publique. M. Meynier était regardé depuis long-tems comme un des plus grands praticiens de l'école française. Il n'avait pas encore paru avec autant d'avantage qu'à cette exposition.

Sa manière de dessiner est un peu lourde, et n'a pas toute la naïveté et toute la grâce désirables, mais elle a une force et un aplomb qui ne sont pas à dédaigner; si son coloris manque de cette fraîcheur si admirée dans les tableaux de l'école vénitienne et de l'école flamande, il compense ce défaut par une vigueur de ton peu commune; on reconnaît partout un pinceau large, facile, et qui se joue des difficultés. Le fonds de ce tableau qui représente le Danube et une partie de ses rives, est peut-être un des plus beaux et des plus vrais qu'on ait encore vus dans un tableau d'histoire.

Parmi les fautes que la critique remarque dans ce tableau, il en est quelques-unes qu'un peu de réflexion ou des conseils auraient pu faire aisément disparaître. Je mettrai dans cette classe la disposition des figures rangées par étages depuis le premier plan jusqu'au dernier, la proportion trop ramassée de la figure de l'Empereur, et l'attitude de ce porte-enseigne dont on cherche en vain la partie inférieure. Il en est d'autres qui tiennent au genre même du talent de l'auteur. M. Meynier, si je ne me trompe, n'a pas mis assez de timidité dans ses premières études. Il a dessiné trop tôt avec cette assurance qui ne convient qu'à un maître déjà formé. Au lieu d'apprendre à connaître et à imiter fidèlement les détails délicats qu'on trouve dans la nature, et qui sont diversement sentis suivant les divers mouvemens du corps, ou suivant l'âge et la constitution des individus, il s'est contenté de se former une idée générale de l'ensemble des formes, et de la place que chaque partie doit occuper dans cet ensemble. Delà cette uniformité de caractère que l'on rencontre dans tous ses ouvrages et notamment dans celui-ci. Toutes les figures nues semblent avoir été jetées dans le même moule, et l'on ne voit même pas que le peintre ait eu intention de les varier; plusieurs têtes ont l'air d'appartenir à des personnes de la même famille; leur expression n'est guère plus variée que leur forme, et elle est portée à-peu-près dans toutes au même degré. C'est un vice très-grave que je ne crois pas que M. Meynier puisse éviter entièrement; mais il pourrait l'atténuer, du moins, et ajouter ainsi un nouveau prix à ses productions.

N° 646. *Dédicace de l'église de Saint-Denis, en présence de l'empereur Charlemagne.*

Ce tableau mérite en partie les mêmes éloges et les mêmes critiques que le précédent. On lui donne cepen-

dant assez généralement la préférence ; ce que j'attribue à la composition qui est moins confuse, et qui offre des lignes plus agréables à la vue. Il est malheureux que M. Meynier n'ait pas mis plus d'art à accorder le style des figures du fond avec celui des figures du premier plan. Ces dernières ont le caractère qui conviendrait à un sujet tiré de l'histoire du règne de Louis XIV ou même de Louis XV, et ne donnent pas la moindre idée de l'époque à laquelle vivait Charlemagne. Je dois faire remarquer comme une des plus belles parties de ce tableau une figure vêtue de noir et placée à droite, qui est d'une couleur très-brillante.

M. Steube.

N° 860. *Pierre-le-Grand.*

« Séparé de sa suite, traversant le lac de Ladoga, dans » un bateau, ce prince fut surpris par une tempête très- » violente. Au milieu du danger le plus imminent, voyant » les pêcheurs effrayés, il saisit le gouvernail, et leur dit : » Vous ne périrez pas, Pierre est avec vous. »

J'ai déjà parlé d'un élève (1) de M. Gérard, et j'ai mêlé assez d'éloges aux critiques pour lui faire sentir qu'il n'a qu'à se louer d'avoir eu un tel maître. M. Steube n'a pas moins bien profité de ses leçons. Il est jeune, m'a-t-on dit, et il annonce les plus heureuses dispositions ; il ne lui reste plus qu'à les cultiver par l'étude. Le dessin est la partie la plus faible de son talent. Les attitudes des deux pêcheurs et leurs ajustemens ont peu de caractère ; la tête du plus jeune est d'une forme lourde et coiffée sans goût ; son bras et sa main droite, la main avec laquelle Pierre-le-Grand saisit le gouvernail, offrent des incorrections choquantes. Ces fautes sont celles d'un élève et sollicitent l'indulgence. D'ailleurs ne disparaissent-elles pas, dès qu'on jette les yeux sur cette belle figure de Pierre-le-Grand ? Quel feu brille dans ses regards ! quelle noble assurance dans toute son attitude ! on dirait qu'il commande aux flots courroucés qui menacent de l'engloutir. Ce bras qu'il étend vers les pêcheurs épouvantés, et dont il paraît les couvrir comme d'une égide, indique bien l'empire que l'homme de génie exerce sur le vulgaire. Le peintre a été inspiré quand il a conçu cette figure ; il a été inspiré en l'exécutant ; elle est peinte d'un bout à l'autre

(1) M. Paulin Guérin.

avec une vigueur et un enthousiasme que l'on louerait même dans un artiste déjà en réputation. Le reste n'est pas, à beaucoup près, de la même force ; cependant le ton de la mer et le mouvement des vagues sont très-bien rendus, et le tout ensemble mérite d'obtenir les suffrages de ceux qui jugent un ouvrage moins par les défauts que par les beautés qu'il renferme. S. DELPECH.

P. S. M. Landon vient de faire paraître une nouvelle livraison du Salon de 1812 (2), qui contient la gravure de Virgile lisant son Enéide, en présence d'Auguste et d'Octavie, par M. de Boisfremont ; Sapho, rappelée à la vie par le charme de la musique, par M. Ducis ; Fénélon rend la liberté à une famille protestante, par M. Menjaud ; trait de bonté de S. M. l'Impératrice, par M. Lafond ; les princes français viennent présenter leurs hommages à S. M. le roi de Rome, par M. Roujet ; promenade philosophique de Pythagore, par M. Peyron ; Démocrite reçoit la visite d'Hippocrate, par M. Peyron.

LE BARON D'ADELSTAN,

OU LE POUVOIR DE L'AMOUR.

(SUITE.)

PENDANT le dîner, Edmond, le jeune architecte, ne parla que de Rose ; on aurait dit que son ame était le miroir de celle d'Adelstan ; il parla avec enthousiasme de sa figure, de ses grâces ; il parlait qu'elle remporterait le prix de la course : sa taille est si svelte, sa démarche si légère ! il croyait la voir effleurer à peine l'arène, et, comme un oiseau, devancer ses compagnes. Le baron feignait d'en douter, mais seulement pour être contredit, et pour prolonger l'entretien sur le seul objet qui pût fixer son attention ; mais à la fin Edmond mit une telle vivacité dans ses éloges, qu'Adelstan prit de l'humeur, et se leva brusquement en lui imposant silence.

Peu après, les équipages des châteaux voisins se firent

(2) Chaque volume des Annales du Musée et des Salons de 1808, de 1810 et 1812, est de 15 fr. A Paris, au Bureau des Annales du Musée, rue de l'Université, n° 19.

entendre dans les cours, et lorsque la société fut arrivée on se rendit à la place désignée pour la course, où les jeunes villageoises étaient déjà rassemblées. Rose brillait au milieu d'elles et attira l'attention générale par sa figure distinguée et par son joli costume. Sa jupe était d'une étoffe assez fine de laine noire, bordée de rubans rouges; elle atteignait le plus joli pied du monde renfermé dans un soulier noir très-léger, rattaché en sandales avec des rubans rouges, autour d'une jambe remarquable par sa finesse. Un corsage noir serrait sa taille, il était lacé devant avec une tresse d'argent sur un fond écarlate; un beau bouquet, envoyé par Adelstan, le décorait encore. Sa chemise de toile, très-fine et toute plissée, remontait jusqu'au cou, où elle était garnie d'une double fraise de dentelles. Un joli chapeau de paille, orné de rubans rouges, et placé un peu en arrière, laissait voir son beau visage, et ses cheveux bruns qui retombaient sur son front. Elle l'emportait sur toutes les jeunes filles, mais elle était si bonne, si amicale, que fort peu d'entr'elles éprouvaient de l'envie; elles étaient, au contraire, fières d'avoir une aussi belle compagne, et se disaient l'une à l'autre avec un air de satisfaction : Rose est bien la plus jolie. Verner seul assurait que c'était Lise, qui était aussi fort bien. Son mariage avait été décidé le matin, et le bonheur l'embellissait. Adelstan avait voulu la doter, mais le jeune Verner l'avait absolument refusé; jusqu'alors on souriait quand le jeune seigneur dotait une jolie fille, et ce sourire aurait déplu à Verner puisqu'il était question de Lise. Sa délicatesse eut sa récompense; une marraine de Lise avait appris son inclination, levé les obstacles, et la dot qu'elle donna à Lise ne coûta rien à sa réputation et satisfit l'avare intendant.

La course commença. Rose, légère comme le zéphire, semblait toucher à peine la terre; le cœur d'Adelstan la suivait encore lorsque ses yeux l'eurent perdue de vue, et bientôt après le nom de *Rose*, répété de tous côtés avec le cri de victoire, lui apprit que c'était elle qui l'avait remportée. Le prix était une couronne de fleurs, que le seigneur posait sur la tête de la jeune Atalante, et une belle pièce d'étoffe de soie; des mouchoirs et des rubans étaient destinés à celles qui avaient le plus approché du but.

Rose fut ramenée en triomphe au milieu des acclamations auprès d'un trône de mousse orné de fleurs, où on devait placer la reine de la fête. Adelstan tenait déjà la

couronne, et son cœur battait en pensant qu'il la poserait sur la tête charmante de Rose, sur ses beaux cheveux bruns, dont il voulait lui demander une boucle en récompense. Il la voit s'approcher, et son émotion redouble; elle tenait d'une main une jeune paysanne de quatorze à quinze ans, l'une des plus pauvres du village, qui n'avait rien de remarquable qu'un air d'innocence et de gaîté, et qui sachant courir comme on court à quatorze ans, avait été le plus près du but après Rose; celle-ci tenait dans l'autre main son beau bouquet, que la vitesse de la course avait détaché de son sein. Voilà, dit-elle en présentant à Adelstan la pauvre petite Mariette, toute rouge et confuse: voilà celle que vous devez couronner; un instant elle m'avait presque devancée, et bien certainement elle serait arrivée avant moi, mais mon bouquet est malheureusement tombé à ses pieds; il a arrêté sa course, peu s'en faut qu'il ne l'ait fait tomber; vous voyez comme les fleurs sont fanées, et pendant ce tems là, moi qui n'avais nul empêchement, je suis arrivée au but une minute au plus avant elle; mais je ne puis prendre avantage d'un accident dont je suis la cause: je déclare que Mariette est la reine de la fête, et que le prix lui appartient. Tout le monde aurait voulu voir la belle Rose sur le trône de mousse, avec la couronne de fleurs; les jeunes filles n'étaient point jalouses de l'étrangère, et plusieurs l'étaient de la petite Mariette, qui dans sa joie ne cessait de baiser le bras et la main de Rose. On proposa de lui donner la pièce d'étoffe et de couronner Rose. Un cri d'acclamation le demanda. Adelstan insista; elle fut ferme dans son refus, et consentit seulement de s'asseoir à côté de la petite reine, qui, toute honteuse de l'être, n'osait pas se placer seule sur le trône. Rose lui ôta son chapeau, et Adelstan posa la couronne sur la tête de la petite paysanne un peu à contre-cœur; il dit ensuite à Rose: Vous m'avez privé du plaisir que j'aurais eu à vous couronner, vous me devez un dédommagement, et je vous en dois un pour le prix que vous avez cédé et qui vous était dû. Chère Rose, ne me refusez pas cette marque de souvenir. Il ôta l'agrafe de sa chemise, c'était un camée représentant un petit chien avec le mot *fidélité* gravé autour. Rose la prit en rougissant, et la cacha dans les plis de son mouchoir.

Les jeunes garçons du village s'exercèrent ensuite à l'arc; puis il y eut un bal champêtre où toute la société prit part. La petite reine ne dansait pas assez bien pour ouvrir le bal

avec le baron, comme c'était l'usage : ce fut Rose qui prit sa place, et qui dansa avec tant de grâce, qu'elle excita généralement l'admiration et l'envie. Les jeunes baronnes ne furent point fâchées quand, après quelques danses, la noblesse se sépara des villageois et vint continuer le bal dans un salon richement décoré : Adelstan fut obligé de les suivre, mais ce fut avec bien du regret ; il vit Edmond qui se glissait au bal champêtre, et il aurait bien voulu oser en faire autant ; mais au bout de quelques momens il eut le plaisir de voir Rose au milieu d'un groupe de spectateurs au bas de la salle ; elle avait les yeux fixés sur lui, et il ne regarda plus qu'elle. Lise, Verner, Edmond, vinrent tour-à-tour la presser de retourner à la danse, mais elle les refusa et resta dans la salle, comme spectatrice jusqu'à la fin du bal : alors Adelstan s'approcha d'elle : Combien je vous remercie, Rose, lui dit-il, d'être restée ici ! il m'aurait été bien cruel de penser que vous dansiez là bas, et que je ne pouvais danser avec vous.

— Ah ! lui répondit-elle avec un ton d'amitié naïve qui l'enchanta, j'aimais bien mieux vous voir danser que de danser moi-même. Tout le monde se retira ; le baron resta seul avec l'architecte, qui était extrêmement triste et distrait. Adelstan le pressa de lui en dire la raison. Edmond, avec beaucoup d'embarras, lui avoua que Mlle Rose l'avait vivement blessé, en refusant de danser avec lui, et en quittant même la danse avec l'air de l'éviter.

— Vous aimez donc beaucoup cette jeune fille ? dit Adelstan.

— Passionnément, je l'avoue ; au point même que je pourrais me résoudre à l'épouser si j'avais l'espérance d'être aimé, mais elle ne m'en donne aucune, et me traite avec une rigueur extrême.

— Peut-être est-ce une ruse pour vous attirer ?

— Non, non, Rose n'est point coquette. Cependant cette idée me donne un peu d'espoir. Il quitta le baron, et le laissa avec l'espoir aussi d'être aimé ; mais à quoi lui servait-il ? il n'osait s'avouer à lui-même ce qu'il ferait de l'amour de Rose, mais cette seule idée, *je suis aimé*, le rendait plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie. Il la vit à-peu-près tous les jours, peu d'instans, il est vrai, mais assez pour s'enflammer tous les jours davantage. Elle avait une retenue extrême avec Edmond, à peine répondait-elle à tout ce qu'il lui disait de flatteur ; elle évitait toutes les occasions d'être avec lui, et témoignait, au contraire, au

baron tant d'égards et d'amitié, un respect si tendre; tant de plaisir à le voir, qu'il ne lui fut plus possible de douter de ses sentimens. Ah! pensait-il avec ravissement, c'est peut-être la première femme qui m'ait aimé sincèrement, et cependant il résistait encore à lui faire un aveu, qui peut-être effaroucherait sa vertu, car il ne pouvait même prononcer le mot de mariage avec elle. Ce fut Edmond qui en amena le moment; il revint un soir de chez le chantre dans une grande émotion. Mon sort dépend de vous, M. le baron, dit-il en entrant et tombant presque aux pieds d'Adelstan.

— De moi, mon cher Edmond! que voulez-vous dire? expliquez-vous.

— Je viens d'offrir à Rose mon cœur et ma main.

— Dieu! les a-t-elle acceptés?

— Non pas précisément, mais elle ne m'a pas ôté toute espérance: Je consulterai le baron d'Adelstan, m'a-t-elle dit avec un ton sérieux, et je ferai ce qu'il me conseillera; je suis reconnaissante comme je dois l'être, et je vous assure de ma sincère estime.

— De son estime! quel mot glacé, et vous pouvez vous en contenter?

— Rose est si modeste, peut-être n'ose-t-elle pas exprimer ce qu'elle sent; cette estime doit la conduire à l'amitié, et l'amitié à l'amour. Qui l'aimera jamais comme je l'aime! Je veux en faire ma compagne, quoi qu'elle ne soit qu'une villageoise. M. le baron, si vous daignez lui parler pour moi, je serai, je l'espère, le plus heureux des hommes.

— Parler pour vous, Edmond! et si moi-même j'aimais Rose, si je l'aimais comme vous?

— Comme moi! c'est impossible: vous ne pouvez pas comme moi lui offrir votre main, et Rose a trop de vertu pour qu'on puisse l'obtenir autrement. Plus vous l'aimez, M. le baron, et plus j'ose espérer votre intercession.

Adelstan rougit, il sentit le reproche que lui adressait l'architecte; mais, tâchant de se remettre, je ne veux pas, lui dit-il, être en votre chemin, mais dispensez-moi d'intercéder pour vous.

— J'ai prévenu Rose que je vous demanderais cette faveur.

— Et que vous a-t-elle répondu?

— Elle était confuse, mais elle a répété qu'elle voulait elle-même vous demander votre avis.

— Je ne vous promets rien, Edmond, nous verrons demain.

Ils se séparèrent pour la nuit, et ne fermèrent pas l'œil ni l'un ni l'autre; Adelstan ne savait à quoi se résoudre, l'amour et la raison se livraient un violent combat dans son cœur. Enfin la raison l'emporta, il se promit de plaider pour Edmond. Ce jeune homme était bien né; sa fortune déjà très-honnête devait s'augmenter par son talent, dans lequel il se distinguait; cet établissement était à tous égards très-avantageux pour la fille d'un meunier, qui méritait tout par elle-même, mais qui par sa naissance obscure ne pouvait prétendre à rien. Et lui que pouvait-il lui offrir? Sa main était engagée, et quand il eût été libre, oserait-il, pourrait-il braver à ce point tous les préjugés? d'un autre côté, pouvait-il, oserait-il demander à Rose le sacrifice de son honneur, de sa réputation, d'un mariage convenable? Mais, si elle n'aime pas Edmond, et si elle t'aime, lui disait l'amour, exigeras-tu d'elle de former un lien qui la rendrait malheureuse, et de repousser celui qui peut la rendre heureuse, quoiqu'il ne soit pas sanctionné par les lois de l'église?

Dès qu'il fut levé, il sortit par une porte de derrière et se glissa dans le jardin du chantre; il savait que Rose avait l'habitude d'y venir tous les matins faire sa première prière; elle lui avait dit qu'elle se sentait plus de dévotion quand elle adorait Dieu en plein air, au milieu de ses œuvres. En effet il la vit de loin à genoux devant le même banc où il l'avait déjà entretenue; cette fois ses regards n'étaient pas fixés vers les cieux, son mouchoir couvrait ses yeux, et quand elle se releva, elle les essuya à plusieurs reprises; puis elle s'assit avec un air triste et pensif; alors il s'approcha et se plaça près d'elle.

Priais-tu encore pour moi, chère Rose? lui dit-il, mais je crois qu'aujourd'hui c'est pour toi-même. Tu as pleuré, Rose, qu'est-ce qui peut te chagriner?

— Il faut que je parte d'ici, monsieur, je vais retourner au moulin des Roches, et..... je regrette beaucoup, beaucoup ma cousine Lise,.... Verner..... et.....

— Et l'heureux Edmond peut-être? mais vous ne serez pas long-tems séparés; il vous aime avec passion, Rose, peut-on vous aimer autrement? et il veut unir son sort au vôtre, il veut vous épouser.

— J'ai peine à croire qu'il le veuille sérieusement; un homme comme lui ne voudrait pas d'une simple villageoise;

qu'est-ce qu'il ferait de moi à la ville? Jamais je ne pourrais m'accoutumer à ce genre de vie et à un état si fort au-dessus du mien.

— Ta beauté et ton amabilité honoreraient tous les états, dit le baron vivement; l'architecte Edmond serait trop heureux d'obtenir ta main; c'est très-sérieusement qu'il la demande et qu'il m'a chargé d'intercéder pour lui.

— Désirez-vous que je l'épouse? demanda Rose avec un profond soupir, en levant sur lui ses beaux yeux mouillés de larmes.

Alors Adelstan ne fut plus le maître de lui-même, il crut lire dans ce regard si tendre et si doux, tout ce qu'elle sentait pour lui; il saisit sa main, la pressa contre sa poitrine en s'écriant : Moi désirer que tu donnes à un autre ta main et ton cœur! Rose, Rose, peux-tu le croire? Ce cœur m'appartient, je le mérite par l'excès de mon amour; non, non, nul autre que moi ne doit le posséder.

— Nul autre, répéta Rose à demi-voix et fondant en larmes. Elle cacha son trouble et sa rougeur sur l'épaule d'Adelstan.

Il était au comble du bonheur et du ravissement : tu m'aimes, tu m'aimes, ô délice inexprimable! et il pressait sur son cœur, sur ses lèvres la main de Rose. Confuse de l'aveu qui lui était échappé, elle gardait le silence, mais elle laissait sa main dans celle de son amant, elle restait appuyée contre lui, et serrait aussi une des mains d'Adelstan sur son cœur. Il ne désirait rien de plus, et s'il avait pu réfléchir, il se serait demandé si c'était bien Adelstan qui, dans les bras d'une jeune et jolie femme, d'une simple villageoise, se contente de sentir qu'il est aimé, et se trouve par cela seulement le plus heureux des mortels. Il oubliait Natalie, Edmond, sa baronnie, ses seize quartiers, et n'était plus que l'amant aimé de la belle Rose; elle oubliait aussi son moulin, ses parens, sa résolution de s'éloigner, et sentait qu'elle adorait Adelstan, lorsque l'arrivée subite d'Edmond vint les tirer de cette espèce de délire : ils étaient placés de manière qu'il ne put les voir. Rose se leva avec précipitation dès qu'elle l'aperçut, et s'échappa à travers les arbres; Adelstan aurait bien voulu aussi l'éviter, mais il n'y eut pas moyen; l'impatient Edmond vint au-devant de lui, il voulait connaître son sort, et il apprit bientôt qu'il n'avait rien à espérer. Le trouble du baron, l'air de bonheur répandu sur tous ses traits, fit soupçonner la vérité au jeune homme; il vit clairement qu'Adelstan avait parlé

pour lui-même, et qu'il n'était pas traité aussi cruellement que lui. La perte de la bonne opinion qu'il avait de Rose lui fut encore plus sensible que celle de ses espérances; il voyait avec une extrême douleur cette aimable jeune fille, qu'il avait cru jusqu'alors si modeste et si vertueuse, préférer une passion déréglée, qui ne pouvait avoir un but honnête, à ses vues légitimes. Il lui était impossible d'être témoin de son déshonneur, et tout de suite il demanda au baron la permission de partir, et ne lui cacha pas les motifs qu'il avait de s'éloigner. Je ne pense plus à Rose puisqu'elle ne peut pas m'aimer, lui dit-il, mais si j'ai deviné juste, je la plains de toute mon ame, et je vous plains aussi, monsieur, vous vous préparez des remords bien cruels.

Adelstan rougit, se défendit, assura Edmond qu'il n'avait aucune intention d'abuser du penchant de Rose, mais en même tems il consentit avec une joie secrète au départ de son rival. Edmond qui avait résolu de se mettre en route dès le lendemain, voulait le même soir prendre congé de Rose, et tâcher de l'arrêter sur le bord du précipice où il la voyait près de tomber. Il eut en effet avec elle un moment d'entretien, où elle acheva de lui ôter tout espoir pour lui-même, en lui confiant son amour pour le baron; mais il la quitta plus rassuré sur elle, certain de son amitié, de son estime, et se décida, à ce qu'il dit au baron, à voyager, pour effacer par une longue absence l'impression qu'elle avait faite sur son cœur.

Débarrassé de ce surveillant importun, Adelstan espéra de voir plus librement Rose et de l'engager à différer son départ. Lise, toute occupée des préparatifs de son mariage, la laissait souvent seule. Pendant le jour elle ne quittait point sa tante, qui était malade, et ne sortait pas de sa chambre; mais le matin, avant que celle-ci fût réveillée, Rose faisait sa promenade ordinaire dans le jardin, et Adelstan ne manquait pas de s'y trouver. Peu-à-peu l'innocente fille se familiarisa avec l'idée d'un amour partagé, qui ne coûtait rien à sa vertu, car le baron était encore aussi respectueux que tendre; il aimait trop véritablement pour ne pas craindre d'offenser ou d'alarmer l'objet de son adoration, mais il espérait bien cependant obtenir une fois de sa tendresse de se donner entièrement à lui. Ah! Rose, lui dit-il un matin, tu ressembles si fort à Natalie, pourquoi n'es-tu pas en effet Natalie d'Elmenhorst? avec quel transport je tiendrais mes engagemens?

Natalie! s'écria-t-elle; oh mon Dieu! je l'avais oubliée.

Hélas! non, je ne suis pas cette heureuse Natalie, vous me le rappelez. Je ne veux plus rester ici, et vous, monsieur, vous devez retourner auprès d'elle; Rose à son tour doit être oubliée, et vous ne la reverrez jamais. Adieu, cher Adelstan, soyez heureux, je prierai Dieu tous les jours pour votre bonheur et pour celui de votre Natalie. (Elle se leva et voulut s'éloigner.)

— Mon bonheur, dis-tu, il n'en est point pour moi sans Rose; ne t'éloignes pas de moi si tu veux que je vive, Rose, je te demande à genoux de rester quelques jours encore.

— Quelques jours; et qu'en arrivera-t-il? ne faudra-t-il pas toujours nous séparer?

— Non, non jamais, si tu le veux, Rose, écoute l'amour, écoute celui qui t'adore; je ne veux point épouser Natalie; elle me connaît à peine, et ne peut me regretter. Libre alors de vivre où je voudrai, je me fixerai ici. Je te donnerai ma parole de ne jamais me marier, je formerai avec toi ce qu'on appelle un mariage de conscience; tu vivras au château comme la gouvernante de ma maison, mais tu y seras la maîtresse absolue, et de tout ce que je possède, et de moi-même. Dis, Rose, que tu consens à me rendre le plus heureux des hommes, et dès demain Natalie d'Elmenhorst n'aura plus aucun droit sur moi, je serai tout à ma Rose.

Elle avait jusqu'alors écouté en silence, sans avoir l'air de comprendre quelle espèce de liaison il lui proposait.

Un mariage de conscience! dit-elle enfin, lorsqu'il eut cessé de parler; je ne comprends pas trop ce que c'est, mais ma conscience à moi me dit que je ne puis l'accepter. Dieu connaît mon cœur, il sait combien je vous aime, et que ce cœur sera déchiré en me séparant de vous; mais je suis sûre que je causerais la mort de ma mère, si je consentais à ce que vous me proposez. Vivre avec vous sans être votre femme! Non, non jamais, plutôt mourir que d'avoir à rougir devant Dieu, devant vous, devant moi-même! Plutôt mourir que d'affliger mes bons parens! et plus que jamais je sens qu'il faut que je m'éloigne.

Adelstan s'était bien attendu à beaucoup de résistance, et ne se laissa point décourager; il employa toute l'éloquence de l'amour. Rose fut attendrie, mais inflexible; elle répéta qu'elle voulait partir, s'éloigner de lui, et qu'il devait tâcher de l'oublier et de tenir ses engagemens avec Natalie: tout ce que je puis faire, lui dit-elle, est de vous promettre de ne jamais me marier, et cela ne m'est pas difficile, car

jamais je n'en aimerai d'autre que vous. Mais ne m'avez-vous pas dit et répété que les gens de votre rang n'avaient pas besoin d'amour pour se marier?

— Quand je te disais cela, Rose, je ne connaissais pas encore le véritable amour; depuis que j'ai senti combien je t'aimais, il me serait impossible d'épouser une autre que toi. Si un préjugé que je ne puis vaincre me défend de t'offrir ma main, un sentiment bien plus puissant encore m'empêche de la donner à une autre femme, et je suis décidé, malgré tes refus, à rompre avec Natalie; je ne veux ni la tromper, ni la rendre malheureuse: votre fausse ressemblance me rappellerait sans cesse ma Rose, et me rendrait trop infortuné.

Pauvre Natalie! dit Rose en soupirant, j'ai troublé son bonheur sans faire le mien. Plût au ciel, Adelstan, que jamais nous ne nous fussions rencontrés! mais vous m'oublierez bientôt dans le fracas du monde, et vous pourrez alors vous unir à Natalie. Laissez-moi partir, demain je retournerai chez ma mère, je lui confierai ma folie, elle aura pitié de moi, et mes larmes couleront avec moins d'amertume dans son sein maternel. En disant cela elle s'éloigna précipitamment. Adelstan courut après elle en la conjurant de le revoir encore au moins une fois.

— Eh bien! demain pour la dernière fois, lui cria-t-elle.

Adelstan ne se coucha pas même cette nuit-là, il la passa à se promener dans sa chambre; combattu par des sentimens opposés qui l'entraînaient avec une égale violence, il voulait offrir sa main à Rose, mais le mépris de tous ses parens, de toute la noblesse l'effrayait et le retenait. Il prit enfin la résolution définitive de l'épouser dans toutes les formes, mais en secret, s'il ne pouvait la gagner autrement. Dans sa dernière entrevue il renouvela sa proposition de la veille, en lui offrant une promesse de mariage dans le cas où elle deviendrait mère. Tout fut inutile; elle mit dans ses refus une tendresse, une douceur et une fermeté inexprimables, en le suppliant de ne pas abuser de l'empire qu'il avait sur elle: ne soyez pas courroucé contre moi, lui disait-elle, je pourrais tout vous sacrifier, je donnerais ma vie pour vous avec délice, mais non pas ma vertu et la vie de ma mère.

Cruelle fille! n'as-tu pas mille vertus à opposer à cette ombre de vertu dont tu me parles? la compassion, la fidélité, la constance ne sont-elles pas aussi des vertus? Si tu l'exiges, nous cacherons notre liaison à ta mère, elle ne

pourra pas même la soupçonner, tu resteras chez elle; je te verrai plus rarement, mais au moins nous ne serons pas séparés tout-à-fait.

— Ma mère a toujours lu dans mon cœur et su toutes mes pensées, comment pourrais-je lui cacher celles qui m'occuperaient sans cesse, mon amour et mes remords ?

— Eh bien! Rose, je veux les calmer. Seras-tu contente d'un mariage secret? Toi seule et tes parens vous saurez que tu es ma femme.

— Et cela me suffira, s'écria-t-elle: que le monde pense de moi ce qu'il voudra; pourvu que mon Adelstan et mes parens sachent que je suis innocente, je serai heureuse. Adelstan, tu as vaincu; je suis à toi, lui dit-elle en lui tendant la main; mon ami, mon amant, mon époux adoré, reçois les sermens de ton heureuse Rose; je ne réserve que le consentement de ma mère, et demain j'irai le lui demander.

— Je t'accompagnerai, Rose, je veux aussi parler à ta mère.

Elle s'y opposa absolument. Vous ne pouvez lui parler, lui dit-elle, que vous ne soyez libre de tout engagement; alors venez demander l'heureuse Rose à son père.

Adelstan éperdu d'amour et de joie se jeta à ses pieds, dans ses bras, lui jura mille fois tendresse et fidélité éternelle. Rose répondait de même, lorsqu'ils aperçurent à l'entrée du jardin le valet-de-chambre du baron qui le cherchait; ce dernier l'appela, et il apprit de lui que le grand maréchal d'Elmenhorst venait d'arriver au château, et désirait le voir le plus tôt possible, ne pouvant s'arrêter longtems. Va lui dire que je te suis, dit Adelstan en le renvoyant. Un effroi mortel s'empara de Rose. O Dieu! lui dit-elle, il vient vous chercher, vous ne pourrez lui résister, et vous êtes perdu pour moi.

— Rien au monde ne peut plus nous séparer, s'écria Adelstan; je regarde au contraire l'arrivée du grand maréchal comme un bonheur; elle hâte le moment de ma délivrance, le moment où je pourrai te dire que je ne suis plus qu'à toi seule. Il la conjura de le recevoir encore une fois après le départ de M. d'Elmenhorst, et se hâta d'aller le joindre.

Le grand maréchal vint avec amitié à la rencontre de son futur gendre; mais il lui dit en l'abordant que sa femme et sa fille étaient très-fâchées contre lui, et blessées au vif de n'avoir point encore eu sa visite. Vous connaissez, lui

dit-il, les idées chimériques et romanesques de Mme d'Elmenhorst; elle s'y est abandonnée plus que jamais dans sa retraite; elle s'imagine que, pour qu'un mariage soit heureux, il doit être fondé sur un amour passionné; elle soutient que puisque vous et Natalie ne vous aimez point, votre union projetée doit être rompue; elle a voulu l'exiger de moi, mais je ne l'ai pas écoutée : passez-lui ses rêveries et fiez-vous à moi. Il faut que je parte à l'instant avec le prince qui fait un voyage, il m'a permis de m'écarter un peu de la route pour voir mon futur gendre; je voulais, baron, vous donner en passant cet avis. Partez demain pour Elmenhorst, apaisez l'orage, jouez le sentimental avec la maman, faites la cour à ma petite Natalie; elle est d'honneur assez jolie pour que votre rôle ne soit pas difficile; tout s'arrangera au mieux à mon retour, si vous savez flatter la ridicule manie de ma femme.

—Elle n'est point ridicule, M. le maréchal, répondit Adelstan avec un air sérieux; Mme d'Elmenhorst a bien raison, un hymen sans amour ne saurait être heureux; j'en suis parfaitement convaincu; je pense donc comme elle qu'il vaut mieux que je me retire; Mlle Natalie, qui peut prétendre avec justice à être aimée, ne doit pas être malheureuse avec moi.

Que diable me chantes-tu là, lui dit le maréchal qui crut l'avoir offensé? Je crois entendre ma sentimentale épouse. Nous savons toi et moi que la liberté réciproque en mariage rend plus heureux que l'amour; qui te parle d'en avoir pour Natalie? je te demande seulement de le laisser croire à sa mère jusqu'après la noce. Je veux bien que tu la rendes heureuse, ma petite Natalie, mais non pas à la manière de Mme d'Elmenhorst. On aime sa femme, on est poli, complaisant, généreux; on ne la gêne point; mais on n'en est pas amoureux, cela n'est pas dans la nature. Je sais cela, moi. Mme d'Elmenhorst était belle, aimable, je l'aurais adorée si elle eût été la femme d'un autre; voilà ce que jamais je n'ai pu lui faire comprendre. A présent que toutes ses prétentions d'amour conjugal portent sur sa fille, c'est à toi de lui faire entendre raison; mais commence par la tromper. Que diable! à ton âge est-il si difficile de feindre de l'amour pour une beauté de dix-sept ans? Tu l'as feint plus de cent fois en ta vie; tâche d'oublier que tu dois l'épouser.

Adelstan essaya inutilement de l'interrompre; le maréchal semblait avoir pris à tache de ne pas lui laisser dire

un mot. Oh ! comme à présent le jeune homme corrigé par l'amour avait horreur de ces principes relâchés, de cette légèreté coupable qui sape tous les fondemens de la morale, et fait du plus doux, du plus fort des liens, un arrangement de convenance soumis aux caprices de la mode ! il rougissait intérieurement d'avoir donné une fois dans le même travers, et se promettait bien de l'expier auprès de sa Rose chérie ; mais il sentit qu'un courtisan vieilli dans de tels principes, et chez qui ils étaient devenus une seconde nature, ne voudrait ni l'entendre, ni le comprendre, et qu'il était inutile et même dangereux de lui confier son secret. Il résolut donc d'écrire le lendemain à Mme d'Elmenhorst, de lui avouer, sans nommer l'objet de son amour, que son cœur était engagé, et qu'il ne pouvait plus l'offrir à Natalie ; il était bien sûr qu'elle lui rendrait sa liberté. Il laissa donc repartir le maréchal, qui ne cessa de lui répéter d'aller faire sa paix à Elmenhorst, qu'un joli garçon comme lui, persuadait tout ce qu'il voulait aux femmes, et qu'à son retour il lui donnait sa parole de conclure son mariage.

A peine Adelstan l'eut-il accompagné jusqu'à sa voiture, qu'il se hâta de retourner au jardin où il espérait trouver encore sa Rose ; mais elle n'y était plus ; Lise lui dit qu'elle était dans sa chambre occupée à empaqueter ses effets. Il n'osa pas y entrer ; mais il pria Lise d'aller lui dire qu'il était là. Au bout d'un moment elle descendit ; il vit à ses yeux qu'elle avait pleuré ; elle s'avançait avec embarras : Sois tranquille, chère enfant, lui dit-il, le maréchal est reparti ; je ne suis pas libre encore, mais demain Mme d'Elmenhorst saura par moi que je ne ferai pas le bonheur de sa fille, que je ne puis l'aimer. — Et la meilleure des mères aussi, dit Rose en rougissant, saura demain par moi que le généreux Adelstan veut faire le bonheur de sa fille. Oh ! mon Adelstan, dit-elle avec une dignité qui l'élevait au-dessus de sa condition, vous me rendez la plus fortunée des femmes ! Je devrais peut-être refuser un aussi grand sacrifice, mais je n'en ai pas la force ; et je sens là, dit-elle en mettant la main sur son cœur, que je puis aussi faire votre bonheur ; je le ferai, je veux que mon Adelstan bénisse toute sa vie le jour qui l'unira à sa Rose. Adelstan la regardait avec admiration ; elle lui paraissait un être surnaturel ; son amour, aussi vif qu'il était innocent et pur, semblait avoir élevé son ame. En général, cette jeune fille était fort au-dessus de son état ; ni sa cousine Lise, ni aucune de leurs compagnes ne pouvaient lui être compa-

rées; avec une éducation soignée, elle aurait même été supérieure à la plupart des femmes; la nature l'avait douée d'une aptitude extraordinaire pour saisir avec promptitude, même les idées qui auraient dû lui être les plus étrangères; elle jugeait sainement de tout, montrait du tact, s'exprimait avec délicatesse. A la grande surprise d'Adelstan, son esprit lui parut même plus cultivé qu'il n'aurait pu l'imaginer; elle avait quelque teinture des sciences qu'on apprend aux jeunes demoiselles; lorsque le baron lui en témoignait son étonnement, elle lui répondait que sa mère ayant été nourrice de la fille d'un seigneur qu'elle lui nomma, elle allait souvent au château d'Oberstein, comme sœur de lait de la jeune comtesse; elle assistait quelquefois à ses leçons, et lisait quelques-uns de ses livres d'étude. C'est ainsi, disait-elle en rougissant, que j'ai appris quelque chose; à présent combien je regrette de n'avoir pas plus d'instruction! mais vous serez mon maître, mes progrès seront rapides; je veux tâcher, autant qu'il dépend de moi, de me rendre digne du sort que vous me destinez.

Le moment de se séparer arriva; Rose voulait donner à sa tante malade cette dernière soirée; elle s'arracha d'auprès d'Adelstan, et ce fut avec beaucoup de peine qu'elle obtint de lui qu'il la laisserait partir seule. Natalie ne vous a pas encore rendu votre parole, lui dit-elle; je n'ai pas encore le consentement de mes parens pour me donner à vous, et jusqu'à ce que ces deux conditions soient remplies, il vaut mieux que nous soyons séparés. Il faut aussi, mon cher Adelstan, vous laisser le tems de réfléchir loin de moi aux sacrifices que vous voulez me faire; peut-être, lui dit-elle en retenant avec effort ses larmes, peut-être que lorsque vous ne verrez plus la pauvre Rose, vous penserez à ce qu'elle est, à ce que vous êtes, au tort que vous allez vous faire à vous-même, en vous unissant avec elle. Adelstan, si jamais le repentir et les regrets venaient se placer entre nous, oh! tu retrouverais bientôt ta liberté; Rose mourrait désespérée. Au nom du ciel, pour vous, pour moi-même, réfléchissez encore si vous m'aimez assez pour surmonter tous les obstacles et tout ce qui nous sépare.

Il la rassura de la manière la plus tendre et la plus positive; il sentait bien cependant qu'il fallait du courage pour braver à ce point tous les préjugés du monde, mais il le trouvait dans son amour et dans celui de Rose. Son projet actuel était de l'épouser dès qu'il serait libre de ses enga-

gemens, de partir d'abord après avec elle pour quelque pays éloigné, d'y passer quelques années, de s'expatrier même entièrement s'il le fallait; mais il se flattait encore que, même dans sa patrie, le mérite et les grâces de Rose lui feraient pardonner sa naissance.

Ils se séparèrent avec peine, mais sûrs l'un de l'autre; ils convinrent que Rose lui écrirait et lui enverrait ses lettres par son jeune frère, qui l'aimait tendrement, et qui ferait tout pour elle; ils se feraient part mutuellement, elle de la réponse de ses parens, et lui de celle de M[me] d'Elmenhorst; et quand tout serait décidé, Augustin, le frère de Rose, viendrait le chercher: et alors, lui dit-elle avec tendresse, nous nous réunirons pour ne plus nous quitter qu'à la mort. Il scella sur ses lèvres cette douce promesse.

(La suite au numéro prochain.)

(La suite au numéro prochain.)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice* (Odéon). — *Les Epouseurs* ou *la jeune Fille*, comédie en trois actes et en prose, a été représentée, la semaine dernière, sur le théâtre de l'Odéon; elle a été fort applaudie.

Une jeune villageoise revient dans son pays, après la mort d'une vieille tante qui l'a élevée avec soin. Elle est aussitôt demandée en mariage par un riche fermier, par un jeune peintre, par le vieil intendant du seigneur du château, et finit par épouser le seigneur même, à qui elle avait autrefois sauvé la vie, et qui gardait le plus tendre souvenir de ses attraits et de sa bonté.

L'intrigue de cette pièce est un peu romanesque, mais le dialogue est spirituel: on y trouve des situations comiques; et lorsqu'un auteur parvient à faire rire le public pendant trois actes, il faudrait que celui-ci fût bien ingrat pour ne pas lui en témoigner sa reconnaissance. Je ne dois pas oublier de dire que la pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble.

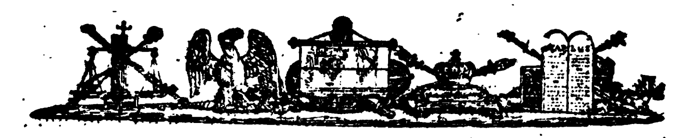
Théâtre du Vaudeville. — *Le Menuet du Bœuf* et *Gaspard l'avisé.*

La première de ces deux nouveautés a déjà presque disparu de la scène; la seconde, graces au jeu de Joly et à

quelques jolis couplets, y reparaît souvent, et est bien accueillie. Une aventure arrivée au fameux Haydn a fourni le sujet du Menuet du Bœuf. On raconte qu'un boucher, grand amateur de musique, voulut avoir un nouveau menuet de ce célèbre compositeur, pour ouvrir le bal des noces de sa fille; il s'adresse à Haydn qui, frappé d'un aussi singulier hommage, compose un menuet pour le boucher : celui-ci en récompense lui offre le plus gras de ses bœufs.

Toute anecdote ne peut pas fournir un sujet de vaudeville; la scène met les choses trop en évidence : ce *boucher mélomane* qui embrasse sans cesse Haydn, ce bœuf que l'on amène aux yeux de tout le monde, peuvent tant bien que mal figurer dans un récit; mais on ne s'attendait pas à rencontrer des objets de cette espèce sur la scène du Vaudeville. Je ne conseille pas à cet aimable enfant de changer son galoubet contre un cornet à bouquin. Les auteurs, pour rendre hommage à Haydn, ont substitué les andanté de ses plus belles symphonies aux airs accoutumés du vaudeville; la grande musique ne réussit pas mieux aux acteurs du Vaudeville que les grands vers qu'on leur a fait débiter, il y a quelques années, lorsqu'on a essayé de leur faire jouer la tragédie.

Gaspard l'avisé est encore un vaudeville fait sur une anecdote; mais ici, au lieu d'un grand homme, c'est un Normand qui en est le héros. La pièce pourrait s'intituler *Joly tout seul;* car c'est lui qui a fait le succès de l'ouvrage et qui le soutient. Cette bagatelle qui ne manque pas d'esprit, est de trois auteurs accoutumés aux succès.



POLITIQUE.

Le *Moniteur* a publié le 28e Bulletin ; il est ainsi conçu :

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Le quartier-général impérial était le 1er novembre à Viasma, et le 9 à Smolensk. Le tems a été très-beau jusqu'au 6 ; mais le 7, l'hiver a commencé, la terre s'est couverte de neige. Les chemins sont devenus très-glissans et très-difficiles pour les chevaux de trait. Nous en avons beaucoup perdu par le froid et les fatigues ; les bivouacs de la nuit leur nuisent beaucoup.

Depuis le combat de Maloïaroslavetz, l'avant-garde n'avait pas vu l'ennemi, si ce n'est les Cosaques, qui, comme les Arabes, rodent sur les flancs et voltigent pour inquiéter.

Le 2, à deux heures après-midi, 12.000 hommes d'infanterie russe, couverts par une nuée de Cosaques, coupèrent la route à une lieue de Viasma, entre le prince d'Eckmulh et le vice-roi. Le prince d'Eckmulh et le vice-roi firent marcher sur cette colonne, la chassèrent du chemin, la culbutèrent dans les bois, lui prirent un général-major avec bon nombre de prisonniers, et lui enlevèrent six pièces de canon ; depuis on n'a plus vu l'infanterie russe, mais seulement des Cosaques.

Depuis le mauvais tems du 6, nous avons perdu plus de 3000 chevaux de trait, et près de cent de nos caissons ont été détruits.

Le général Wittgenstein ayant été renforcé par les divisions russes de Finlande et par un grand nombre de troupes de milice, a attaqué, le 18 octobre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ; il a été repoussé par ce maréchal, et par le général de Wrede, qui lui ont fait trois mille prisonniers, et ont couvert le champ de bataille de ses morts.

Le 20, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ayant appris que le maréchal duc de Bellune, avec le 9e corps, marchait pour le renforcer, repassa la Dwina, et se porta à sa rencontre pour, sa jonction opérée avec lui, battre Wittgenstein, et lui faire repasser la Dwina. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fait le plus grand éloge de ses troupes. La division suisse s'est fait remarquer par son sang-froid et sa bravoure. Le colonel Guéhéneuc, du 26e régiment d'infanterie légère, a été blessé. Le maréchal Saint-Cyr a eu une balle au pied. Le maréchal duc de Reggio est venu le remplacer, et a repris le commandement du 2e corps.

La santé de l'Empereur n'a jamais été meilleure.

On a reçu des nouvelles du quartier-général postérieures à ce Bulletin. L'Empereur est parti de Smolensk, se dirigeant sur Orchsa. Le tems était beau ; le froid de 4 à 5 degrés.

Au Bulletin sont joints les rapports du maréchal Gouvion-Saint-Cyr et du général bavarois de Wrede sur les affaires glorieuses des 18, 19, 20 octobre devant Polotsk; le 2ᵉ corps et les Bavarois y ont déployé, devant un ennemi très-supérieur en nombre, la plus haute valeur, et les Russes un acharnement qui a rendu leur perte très-considérable. Après cette affaire, le corps du duc de Bellune a fait sa jonction avec celui du comte Gouvion-Saint-Cyr. Le maréchal duc de Reggio est venu prendre le commandement du 2ᵉ corps, et au moment où le rapport était écrit, l'armée se mettait en mouvement pour reprendre l'offensive sur la droite de la Dwina et pousser vivement l'armée russe.

Le prince de Scharzenberg a de nouveau obtenu sur l'ennemi un brillant avantage. Son avant-garde est entrée à Slonim au moment où l'ennemi, qui ne se croyait pas suivi de si près, sortait de cette ville. Le général Reynier a arrêté sa marche pour faire face à un corps russe de 20 mille hommes, coupé de l'armée de Tschittchakoff. De son côté, le prince Scharzenberg se porta sur ce corps avec deux divisions. On manœuvra le 16 et le 17; le 18, les deux corps en vinrent aux mains. Les Russes ont été complétement défaits; 3 ou 4000 hommes ont été tués, 3000 ont été faits prisonniers; 40 caissons attelés et chargés de munitions, 3 ambulances, et une énorme quantité de bagages ont été le fruit de cette journée. Les débris des corps battus sont hors d'état de se réunir à l'armée principale. La ville de Minsk est occupée par les troupes françaises et polonaises. Toutes les positions se trouvent ainsi prises pour lier le mouvement des corps de droite et de gauche à celui que la grande armée fait de Smolensk sur Wilna, pour réunir et appuyer ces divers corps l'un par l'autre, et pour leur assigner les quartiers où ils pourront prendre le repos que tant d'honorables travaux leur ont si bien mérité.

Tous les Etats de la confédération ont fait marcher les renforts nécessaires pour porter sur tous les points leurs contingens au complet. Le passage des corps de cavalerie et d'infanterie se succèdent avec rapidité, en même tems que les transports de munitions. Pendant que les colonnes confédérées traversent l'Allemagne pour se porter au-delà de la Vistule, de nombreux transports de prisonniers russes traversent ce même fleuve, et se dirigent sur la Saxe d'où ils sont conduits en Silésie, qui paraît être le pays où sera formé leur dépôt central.

Le rapport de lord Wellington sur la levée du siége de Burgos et sur sa retraite dans la direction de Salamanque, ont appris au lecteur que les troupes françaises aux ordres du maréchal Soult étaient rentrées à Madrid. C'est dans la nuit du 1er au 2 novembre que l'occupation de la capitale a eu lieu. Les troupes impériales y ont reçu de la part des habitans l'accueil le plus favorable. Les Anglais, pour perdre dans cette ville les partisans qu'ils avaient pu y avoir, n'ont eu besoin que d'y séjourner; et pour faire sentir le prix du gouvernement paternel du roi, il a suffi de connaître les premiers actes de l'autorité qui un moment a réuni les pouvoirs, et exécuté les ordres de la régence de Cadix. On attend sur l'entrée des Français à Madrid un rapport officiel; celui que l'on va lire présente l'ensemble des opérations de l'armée de Portugal depuis la retraite de lord Wellington. Ce rapport est adressé au ministre de la guerre par M. le général Souham, commandant provisoirement l'armée. Il est daté de Tordésillas, le 1er novembre; en voici la substance :

« L'armée de M. le général Souham s'est mise à la poursuite de lord Wellington dans la nuit du 21 au 22; elle est entrée à Burgos le 22. Le 23, elle a suivi les traces de l'armée anglaise. La cavalerie légère, aux ordres du général Shée, a rencontré son arrière-garde, et l'a mise en pleine déroute. L'armée anglaise, pressée si vivement, a senti alors la nécessité de soutenir la retraite d'une de ses colonnes qui suivait la route de Castroneriz, et qui allait se trouver débordée. Son arrière-garde a été renforcée de toute sa cavalerie, et elle a ralenti son mouvement à la hauteur de Celada. J'ai donné de suite l'ordre à la brigade de cavalerie de l'armée du nord, de se porter en avant et de charger l'ennemi, qui, malgré la supériorité du nombre, a été culbuté aussitôt qu'attaqué, et a abandonné le champ de bataille qu'il a laissé couvert de morts et de blessés. La cavalerie de l'armée du nord s'est couverte de gloire dans cette journée. On a continué de poursuivre vivement l'ennemi, auquel on a fait quelques centaines de prisonniers. La nuit seule a suspendu nos succès.

» L'armée a pris position le soir à Villa-Drigo. Le lendemain, à la pointe du jour, elle s'est remise en marche. Le grand nombre de prisonniers faits à l'ennemi, et celui de ses déserteurs, prouvaient assez que sa retraite se faisait avec une précipitation qui entraînait le désordre. Il a cherché alors à arrêter notre marche victorieuse par tous les

obstacles que la nature du pays pouvait nous présenter. Le pont de Torquemada, défendu un instant par son artillerie, a été bientôt en notre pouvoir, malgré le désavantage qu'offrait la position. Après une canonnade de peu de durée, l'ennemi a été obligé de se retirer précipitamment sur Duenas. L'avant-garde l'a poursuivi jusqu'à Banos. Le quartier-général a été transféré à Magaz, et la droite de l'armée, sous les ordres de M. le général Foy, a été dirigée de Torquemada sur Palencia.

» Le 25 au matin, M. le général Maucune a poussé une reconnaissance sur la route de Duenas, et a emporté cette position.

» Pendant que l'on forçait ainsi l'armée anglaise à abandonner honteusement la belle position de Duenas, la droite de l'armée, commandée par M. le général Foy, s'emparait de Palencia. L'ennemi y a été poussé avec une telle vigueur par la 1re division, que dans sa fuite il a été forcé d'abandonner le pont de Palencia, sans avoir eu le tems de le détruire, malgré les préparatifs qui avaient été faits.

» Forcée sur tous les points, l'arrière-garde de l'armée ennemie s'est retirée pendant la nuit, et le 26, les ponts étant réparés, l'armée française a continué sa marche. Le quartier-général a été établi à Duenas.

» Le 27 au matin, j'ai reconnu la position occupée par l'ennemi à Cabezon, où la Pisuerga le séparait encore de nous; et pour rendre inutiles ses dispositions, j'ai donné l'ordre à l'armée de se diriger sur Valladolid et Simancas, par la rive droite de la Pisuerga, en laissant toutefois les 5e et 6e divisions vis-à-vis Cabezon, pour observer les mouvemens de l'ennemi. La droite de l'armée a occupé Zaratan; les 3e et 4e divisions se sont portées en avant de Cigalès, près du gué de la Pisuerga; le reste de l'armée à Cigalès. Le 28, M. le général Foy s'est emparé de Simancas, et est entré dans Tordésillas le 29. Le pont de Simancas sur la Pisuerga, et celui de Tordésillas sur le Duero, avaient été rompus à l'approche des troupes françaises. La tête du pont de Tordésillas était encore occupée par les Anglais. Il fallait les chasser de cette position pour pouvoir réparer la coupure avec célérité. Soixante braves de la 1re division et quelques sapeurs, ayant à leur tête le capitaine Guingret du 6e léger, se jettent à la nage, le sabre aux dents, et parviennent à l'autre rive, malgré le feu très-vif de l'ennemi, qui, surpris d'une action si hardie, fuit épouvanté, laissant quelques prisonniers en notre pou-

voir. Cette entreprise nous a rendus maîtres de la tête du pont.

» L'ennemi, informé de la marche de l'armée sur le Duero, a senti combien il devenait dangereux pour lui de rester plus long-tems sur la rive droite de ce fleuve, et s'est hâté, pendant qu'il en était encore tems, d'abandonner ses positions. Il a continué sa retraite le 29, après avoir fait sauter successivement les deux ponts de Cabezon et de Valladolid. L'armée française est entrée le 29 dans Valladolid, et le quartier-général est arrivé le 30 à Tordésillas.

» La perte de l'ennemi, dans ces différens combats, est de 2000 prisonniers, tous Anglais ou Portugais, et en grande partie de cavalerie. Dans ce nombre on compte un colonel, un major, deux lieutenans-colonels et vingt-cinq officiers. L'armée anglaise a perdu 600 chevaux. Sa perte en tués et blessés, peut être évaluée, sans exagération, à 2500 hommes. Le général espagnol Alava a été blessé dangereusement. Notre perte est de 300 hommes tués ou blessés. »

M. le général Souham, à la suite de ce rapport, nomme, comme l'ayant secondé de tous ses moyens, M. le général Caffarelli, commandant l'armée du Nord, et rend hommage à la belle conduite des généraux Maucune, Foy la Martinière, Clauzel et Tirlet. Il sollicite auprès du ministre les faveurs de S. M. pour les braves qui se sont distingués, et les mentionne dans un état particulier.

De son côté, le général Caffarelli a mis sous les yeux du ministre le journal de ce mémorable siége de Burgos, qui a fait si complétement échouer le plan de campagne de lord Wellington, et couvre de gloire le général Dubreton et les braves officiers qui l'ont si vaillamment secondé.

Au moment où nous terminons cette analyse des publications officielles, le *Moniteur* a publié la note suivante :

« La jonction des trois armées du Portugal, du centre et du midi, s'est opérée le 10 novembre dernier à Alba de Tormès. Les trois armées réunies, sous les ordres de S. M. C., ont dû passer le Tormès dans les journées du 13 et du 14; l'armée du Portugal entre Salamanque et Alba, l'armée du centre à Alba même, et l'armée du midi entre Alba et Puente de Congostro. On n'a encore rien reçu de positif sur la direction que les Anglais ont prise dans leur retraite. »

En attendant des détails ultérieurs qui ne peuvent tarder sur l'entrée des Français à Madrid, et sur le parti qu'aura pris lord Wellington ou de combattre ou de rentrer en

Portugal, jetons les yeux sur une circonstance dont nous avons à nous féliciter d'avoir prévu et indiqué les suites inévitables.

Lord Wellington a été nommé généralissime des armées anglaises et espagnoles; lorsque sa seigneurie a été revêtue par la régence de Cadix de ce titre éminent, nous avons cru devoir signaler cet acte comme d'une haute imprudence de la part de nos ennemis, et comme le signal d'une division entre les Anglais et les Espagnols, qui ne pouvait manquer d'éclater à la première occasion. Nos conjectures se sont promptement réalisées. Le général Ballasteros commandait la 4ᵉ armée espagnole; il était gouverneur du royaume d'Andalousie, lorsque cet Espagnol, fidèle au caractère de sa nation, a reçu l'ordre de servir sous le commandement de lord Wellington. L'orgueil national lui a dicté une lettre qui en porte bien le caractère : il rappelle qu'il fut un des premiers moteurs de l'insurrection, qu'il s'est signalé dans cette guerre, et qu'il a mérité d'être distingué des Français eux-mêmes.

« Après la conduite que j'ai tenue, dit-il, *je ne serais pas né en Arragon* si je consentais à servir sous les ordres d'un officier anglais; l'armée que je commande est brave et disciplinée; la faire passer sous un commandement étranger serait pour sa gloire une tache qu'elle n'a pas méritée. » Ballasteros termine sa lettre par déclarer qu'il ne recevra d'ordres que de la régence et non des Anglais.

La régence, engagée avec les Anglais, n'a pu passer un tel acte sous silence; Ballasteros a été destitué de son commandement et exilé à Ceuta : son armée a vu avec douleur la disgrâce de son chef. Le général qui commandait une de ses divisions, Mérino, a suivi l'exemple de Ballasteros, et a refusé de recevoir immédiatement les ordres du général Wellington. On conçoit que les papiers ministériels donnent à cette conduite tous les noms qui peuvent la faire regarder comme déshonorante; ils parlent des principes irrécusables de la subordination et de la discipline : mais les généraux espagnols parlent de l'honneur de leurs armes et de l'indépendance de leur patrie; et ce qu'on voit clairement exprimé dans leur conduite, c'est que forcés de se soumettre à l'autorité reconnue par la France, ou à subir le joug de la protection, c'est-à-dire, de la domination anglaise, ce n'est pas aux Anglais qu'ils donneront la préférence. Dans de telles circonstances et avec de telles dispositions de la part de leurs alliés *forcés*, on conçoit combien

la position des Anglais est embarrassante, sur-tout depuis la réunion complète des forces impériales sous les ordres du roi. Les écrivains anglais les plus dévoués à lord Wellington et à sa famille, ne voient pour lui d'autre parti à prendre que de se retirer en Portugal, et déjà l'un de ces écrivains a prononcé le nom de ces fameuses lignes de Torres-Vedraz qui ont seules garanti l'armée anglaise de Lisbonne dans la dernière campagne.

« Rien ne peut égaler (dit l'un des journaux anglais qui ont le mieux suivi et jugé les opérations militaires en Espagne,) la sensation pénible que produit sur le public l'état de nos affaires dans la péninsule ; toutes les circonlocutions du *Morning-Post* et du *Courrier*, non plus que la servile adulation du *Times* envers la famille Wellesley, ne peuvent détourner l'attention du peuple de ce sujet désastreux. Il est hors de doute que Ballasteros s'est dirigé d'après un principe qui anime les généraux espagnols les plus populaires, et ceux qui ont le mieux servi la cause de l'insurrection. Comment cela pourrait-il être autrement? jugeons d'après nous-mêmes. Supposons qu'une force auxiliaire espagnole soit venue en Angleterre pour nous aider à chasser un ennemi qui nous aurait envahis, nos Wellesley, nos Chatam, nos Burkards verraient-il de bon œil Mina, ou tout autre chef espagnol, commander en chef une armée anglaise? De quel œil nos messieurs des gardes se verraient-ils obligés d'obéir à un chef espagnol ; et à plus forte raison, quelle insulte n'est-ce pas faire à la nation espagnole que de mettre un général anglais à la tête de son armée, d'une armée et d'une nation dont l'orgueil et le point d'honneur sont le mobile principal, et sont passés en proverbe? Nous regretions que les flatteries du *Times* nous obligent à être aussi francs : mais aussi pourquoi les éditeurs de cette feuille prodiguent-ils tant de flatteries à lord Wellington, et l'érigent-ils en divinité protectrice des Espagnols? On voit quel culte veulent rendre les chefs espagnols à cette divinité. Notre intention n'est certainement pas de déprécier les talens, le mérite et les services de lord Wellington ; mais n'a-t-il pas été récompensé de la manière la plus brillante? et si l'ambition de sa famille veut embrasser la cause de la péninsule, toute chancelante qu'elle est dans ce moment, il est de notre devoir d'exposer les maux que cette *ambition de famille* peut attirer sur l'Angleterre.

» Nous sommes à même de dévoiler aux yeux de la nation le véritable sens de l'élévation de lord Wellington au

grade de généralissime des armées espagnoles, mesure certainement destructive de la bonne intelligence qu'il était de notre intérêt de perpétuer entre les deux nations, et dont l'adoption aura pour la cause commune des résultats funestes.

» Pendant le ministère de sir Henri Wellesley, notre ambassadeur à Cadix reçut ordre de témoigner le désir qu'éprouvait le gouvernement britannique de voir nommer un commandant en chef de toute l'armée espagnole, et on insinua clairement que l'on s'attendait à voir lord Wellington nommé à ce poste éminent.

» Depuis cette époque jusqu'à la fin de juillet dernier, la régence refusa d'examiner cette question; mais vers ce tems-là, sir Henri Wellesley lui adressa une remontrance conçue dans les termes les plus forts, qui la détermina à renvoyer la question devant les cortès. De nouvelles difficultés se sont élevées dans cette assemblée. Sir Henri fut obligé d'avoir recours à des *argumens britanniques* du plus grand poids, et ce ne fut qu'alors qu'il put obtenir que cet objet fût mis en délibération. Enfin, après beaucoup de manœuvres, le 19 septembre dernier, à la suite d'une discussion non interrompue de deux jours et de deux nuits, à huis clos, on obtint un décret qui conférait à lord Wellington le commandement en chef des armées, et qui, vu l'état actuel du pays, n'était rien moins que de le nommer régent du royaume. Mais revenons à la situation présente des affaires. L'armée française reprend une attitude imposante; elle menace d'occuper de nouveau tout le territoire dont nous n'avons eu qu'une possession éphémère; cette circonstance ne détacherait-elle pas de nous tout ce qui s'était soumis à notre domination dans l'espoir que nous resterions maîtres du pays, et les opérations de Joseph ne confirmeront-elles pas le peuple dans cette opinion? A quoi sert de disputer sur les mots? Joseph se considère à bon droit comme le véritable, le légitime souverain de l'Espagne; il a 130 milles baïonettes pour appuyer ses droits, et nous ne voyons pas en ce moment que nous puissions être en état de le détrôner. En tout cas, détruire l'harmonie existante entre les deux armées, n'est pas le meilleur moyen d'atteindre à ce but. Nous craignons beaucoup que l'exemple de Ballasteros ne soit suivi par d'autres officiers qui comme lui commandent les armées nationales d'Espagne, et qui ont beaucoup d'influence et de popularité. »

Il n'est pas un lecteur qui n'ait fait ces réflexions; mais

on conviendra qu'elles sont ici réunies et appuyées de détails qui leur donnent beaucoup d'intérêt et de poids. Nous avons dès long-tems exprimé l'idée que lord Wellington s'était compromis en sortant de Portugal et en entrant en Espagne. Il a été compromis d'une manière bien plus grave lorsqu'il a reçu, en quelque sorte, la dictature, dans les affaires d'une nation dont la sienne paraissait n'être que la protectrice et l'alliée. Peut-être sous peu l'Angleterre reconnaitra-t-elle la justesse de cette expression du *Statesman,* lorsqu'il attribue à une *ambition de famille* et non à une saine politique l'élévation démesurée donnée au pouvoir de Wellington. Elle reconnaîtra sans doute aussi la justesse des conseils du même écrivain, lorsqu'il s'écrie très-patriotiquement : Plus d'expédition qui rappelle celle de Walcheren ! plus de retraite sur la Corogne ! Les fastes militaires anglais devront en effet garder long-tems le souvenir de la honteuse tentative sur l'Escaut, et de cette marche mémorable de l'Empereur dans laquelle l'armée anglaise fut rejetée sur ses vaisseaux après sa défaite, et la mort de son général.

Le parlement est assemblé. Les objets qui doivent l'occuper dans cette session importante, seront la conduite de la guerre dans la péninsule, la conduite des relations politiques dans le nord, les causes premières et la gestion subséquente de la guerre avec l'Amérique, la question de l'émancipation des catholiques. Voilà sans doute de dignes objets de discussions, et un champ vaste à exploiter pour les orateurs de l'opposition. Nous analyserons ces importans débats avec tout le soin qu'ils devront mériter.

Le ministre de l'intérieur a publié le programme de la fête anniversaire du couronnement et de la bataille d'Austerlitz ; elle aura lieu dimanche 6. La veille tous les spectacles seront ouverts *gratis*. Le 6, un *Te Deum* solennel sera chanté dans l'église métropolitaine. S. M. l'Impératrice recevra au Palais des Tuileries, où elle vient fixer sa résidence d'hiver, les hommages des princes grands dignitaires et des premiers corps de l'Etat. Il y aura audience diplomatique et grande audience. Le soir spectacle sur le théâtre de la cour, et cercle après le spectacle.

S.....

ANNONCES.

Première livraison du NOUVEAU DUHAMEL, ou *Traité des Arbres et Arbustes que l'on cultive en France*, rédigé par J.-L.-A. Loiseleur Deslongchamps, docteur-médecin de la Faculté de Paris, et membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères; avec des figures d'après les dessins de MM. P.-J. Redouté et P. Bessa.

Cet ouvrage, aussi utile qu'agréable, a été imprimé sur trois papiers différens. Le premier, sur beau carré, format in-folio, avec les planches en noir, dont le prix est à 9 fr. par livraison.

Le second, sur carré vélin, même format, avec les planches imprimées en couleur, dont le prix est de 25 fr.

Et enfin le troisième, sur nom de Jésus vélin, figures imprimées en couleur, 40 fr. par livraison.

La partie typographique est extrêmement soignée et en caractères neufs.

La *cinquante-neuvième livraison* qui termine le tome cinq a été publiée le 1er juillet 1812. Il en reste vingt-une à publier.

Les lettres de demande et l'envoi de l'argent doivent être affranchis et adressés à M. Etienne Michel, éditeur, rue de Turenne; ou à M. Arthus-Bertrand, libraire-éditeur, rue Hautefeuille, n° 23.

AVIS. — Le *Traité des Arbres Fruitiers*, de Duhamel, ayant été refondu dans celui des *Arbres et Arbustes* du même auteur, les éditeurs croient devoir prévenir MM. les Souscripteurs que chacun de ces deux Traités en particulier sera aussi complet que possible. Les espèces et variétés de chaque genre seront complètement décrites et réunies en un seul et même article.

Le *Traité des Arbres Fruitiers* se vendra séparément, et il formera deux volumes in-folio du même format que l'ouvrage entier dont il est extrait et dont il fait partie. Le premier volume comprend douze livraisons du même prix que celles du *Nouveau Duhamel*, et l'on recevra des souscriptions.

Pour MM. les nouveaux Souscripteurs.

Les personnes qui voudront souscrire au *Traité des Arbres et Arbustes*, auront la facilité de retirer une livraison chaque mois, comme si l'ouvrage était à son commencement. On ne leur demande d'autre engagement que celui de faire connaître les personnes qui seront chargées de recevoir et de payer les livraisons qui leur seront destinées.

Si parmi MM. les nouveaux Souscripteurs il en est qui désirent acquérir de suite tout ce qui aura paru, les éditeurs prendront des arrangemens avec eux et leur donneront toutes les facilités dont ils conviendront de gré à gré pour l'acquit du total.

L'ouvrage entier, ainsi qu'il a déjà été annoncé, sera terminé au septième volume.

La *cinquante-neuvième livraison*, qui a paru le 1er juillet 1812, a terminé le cinquième volume. Vingt livraisons à publier termineront l'ouvrage.

Les Enfans. Contes à l'usage de la jeunesse ; par Mme Pauline Guizot, née Meulan. Deux vol. in-12. ornés de douze figures d'après les dessins de Lafite, Koehn et Calmé, gravées par Couché père, etc. Prix, 8 fr., et 9 fr. 75 c. franc de port. Chez J. Klosterman fils, libraire, rue du Jardinet, n° 13. quartier Saint-André-des-Arcs ; et Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.

Le Cabinet du Petit Naturaliste, par Mme D***. Vol. in-18 avec quatorze gravures représentant plus de cent cinquante sujets en taille-douce. Prix, avec les figures en noir, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 cent. franc de port, et avec les planches coloriées, 2 fr. 50 c., et 2 fr. 90 c. franc de port. A la librairie d'Education et de Jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

Les Jeux des Quatre Saisons, ou les Amusemens du jeune Age ; par Mme D***. Vol. in-18 orné de seize sujets en taille-douce. Prix, avec les figures en noir, 1 fr. 50 c. et 1 fr. 90 c. franc de port, et avec les planches soigneusement coloriées, 2 fr., et 2 fr. 40 c. franc de port. Chez le même.

Chansonnier Français, ou *Etrennes des Dames,* pour 1813, dans lequel on trouve des chansons et couplets de MM. Antignac, Armand-Gouffé, Brazier, Capelle, de Chazet, Coupart, Désaugiers, Ducray-Duminil, Dupaty, Gentil, Jacquelin, Maxime de Redon, Menestrier, Millevoye, Moreau, Philippon-de-la-Magdelaine, de Piis, de Rougemont, Servières, Sewrin, etc., etc. — Xme Année.

Chansonnier des Demoiselles ; par les mêmes auteurs. — IXme Année. — Ces deux recueils, format in-18, ornés de jolies gravures, se vendent à Paris, chez Caillot, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 19.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année ; de 24 fr. pour six mois ; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE

DE FRANCE.

N° DXCVII. — *Samedi 26 Décembre 1812.*

AVIS.

Nous avons reconnu qu'il était presque impossible de consacrer dans le *Mercure*, un espace suffisant à la *Littérature étrangère* : notre intention est donc de séparer cette partie, d'en composer *une Feuille périodique* entièrement distincte.

Ce nouveau Journal formera une espèce d'appendice du Mercure de France ; il le complétera, en fera *le Répertoire des Littératures de tous les pays*.

Il aura pour titre :

MERCURE ÉTRANGER, ou *Annales de la Littérature étrangère*.

Donner aux Français une connaissance, aussi complète qu'il sera possible, de la littérature de tous les pays, et sur-tout de celle de nos voisins les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Anglais, tel sera le principal objet de cette nouvelle Feuille périodique. On ne peut plus, aujourd'hui, prétendre au titre d'homme de lettres, si l'on ne possède *la statistique littéraire* non-seulement de la France, mais de l'Europe.

Chaque numéro du *Mercure étranger* contiendra :

1°. Des *Mélanges* ou morceaux de poésie et de prose, traduits soit des langues *espagnole, portugaise, italienne, russe, suédoise, hollandaise, anglaise,* soit même de l'*arabe,* du *persan,* du *grec moderne,* enfin des langues orientales. Nous donnerons, parfois, le texte même de quelques morceaux écrits dans l'une ou l'autre des langues étrangères de l'Europe, avec la traduction en regard.

Nous aurons soin d'insérer fréquemment, peut-être même dans tous les numéros du *Mercure étranger*, la traduction de quelque

Conte ou *Nouvelle*. On sait que les Allemands et les Anglais cultivent avec succès ce genre de littérature.

2°. De courtes *Analyses* des principaux Ouvrages qui paraissent dans les pays étrangers ; le prix de ces Ouvrages, et les moyens de se les procurer.

3°. Une *Gazette littéraire* ou *Extrait des Journaux étrangers*, contenant des Notices biographiques, des Anecdotes, des Nouvelles dramatiques, les Séances des Académies, les Programmes des prix proposés, etc., etc.

M. *Langlès*, membre de l'Institut, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, a bien voulu se charger de la partie de littérature orientale que contiendra le *Mercure étranger* ; MM. *Vanderbourg*, *Sévelinges*, *Durdent*, des traductions de l'allemand, de l'anglais, etc. ; M. *Ginguené*, membre de l'Institut, de la partie italienne.

Il paraîtra, à la fin de chaque mois, un numéro du *Mercure étranger*, composé de quatre feuilles d'impression, de même format que le Mercure.

Quoique nous regardions le Mercure étranger comme un supplément presque nécessaire du Mercure de France, nos Abonnés ne sont point tenus de souscrire à ce nouveau Journal.

L'abonnement au *Mercure de France* continuera d'être de 48 francs par an ; mais pour six mois, il sera de 25 fr.; pour trois mois de 13 fr.

Les abonnés au *Mercure de France* qui voudront aussi souscrire au *Mercure étranger*, paieront, en sus, pour cette dernière souscription, 18 fr. pour un an et 10 fr. pour six mois.

Pour les personnes qui, sans s'abonner au *Mercure de France*, voudront souscrire au *Mercure étranger*, l'abonnement sera de 20 fr. pour l'année, et de 11 fr. pour six mois.

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

POÉSIE.

Epithalames pour le mariage de Madame CHANTAL FABRE DE L'AUDE *avec M.* JEAN GALLINI.

(*Les deux pièces de vers ci-après sont de deux jeunes italiens qui ne sont jamais venus en France, et c'est leur début dans la littérature française.*)

A vous, amans, qui redoutez l'Hymen,
Faisons savoir que le Dieu de Cythère
Vient d'abjurer sa haine pour son frère;
Et que tous deux se sont touché la main,
En promettant de n'être plus en guerre.
Écoutez-moi, vous apprendrez comment
S'est opéré ce grand évènement:
Un couple heureux, à qui tout doit promettre
De doux instans et des jours immortels,
Au Dieu d'Hymen brûlant de se soumettre,
Vint l'autre jour embrasser ses autels;
L'Amour le voit, il frémit, il soupire,
Il tremble, il craint que ce couple charmant,
En s'unissant, n'échappe à son empire;
Pour éviter un semblable accident,
Avec l'Hymen il se réconcilie;
Et tous les deux ils ont fait le serment
D'abandonner la Discorde ennemie.

Gloire, bonheur aux Epoux fortunés,
Par qui ces Dieux pour jamais enchaînés,
Fiers de leur choix, vont prouver à la terre
Qu'à vivre unis ils étaient destinés,
Dès qu'ils auraient rencontré l'art de plaire.
Gloire aux Epoux dont les nobles attraits
Sont les garans de l'éternelle paix
Qui pour toujours va régner à Cythère!

En témoignage de l'affection la plus sincère d'un parent.

MATTHIEU PELOSO.

STANCES.

Viens, cygne brillant d'Aonie !
Sous le beau ciel qu'ont illustré
Et tes malheurs et ton génie,
Fais entendre l'hymne sacré !

Sors du tombeau ; reprends ta lyre,
Renais pour embellir ce jour ;
Et plein de ton noble délire,
Célèbre et l'Hymen et l'Amour.

Jamais ce dieu dans son ivresse,
A l'ombre de ses saints autels,
N'offrit sa coupe enchanteresse
A de plus aimables mortels !

Les Ris, les Grâces les couronnent ;
Le Plaisir se fixe près d'eux ;
Des vertus qui les environnent
Le pur éclat charme les yeux.

Que la plus belle destinée
Soit le prix de ce nœud flatteur,
Et qu'au flambeau de l'Hyménée
S'allume celui du bonheur !

Heureux Epoux ! tendres, fidèles,
Comblés des plus douces faveurs,
A l'Amour vous coupez les ailes,
Pour l'enchaîner avec des fleurs.

En témoignage de l'affection la plus sincère d'un parent.

Louis Ghiara.

L'HOMME UNIVERSEL.

IMITATION DE MARTIAL.

Declamas belle, etc..... Lib. 2, Ep. 7.

A t'entendre, mon cher Maxime,
Ton talent est universel.
Homme docte et spirituel,
Beau parleur et penseur sublime,

Poëte, légiste, orateur,
Astronome, commentateur,
Tu crois que, rempli de génie,
Ton cerveau, vaste réservoir,
Est une autre Encyclopédie,
Où loge tout l'humain savoir.
Danseur brillant, chanteur habile,
En traits fins, en bons mots fécond,
D'une allure toujours mobile,
On te voit contrefaire Gille,
Ou le philosophe profond.
Est-ce tout ?... Non : que je t'admire !
A la paume, au jeu, dans un bal,
Tenant le compas ou la lyre,
Tu prétends n'avoir point d'égal.
Faut-il qu'enfin je te le dise ?
J'y consens : mais retiens-le bien !
Ta jactance n'est que sottise ;
Voulant être tout... tu n'es rien.

DE KÉRIVALANT.

ÉNIGME.

En examinant qui je suis,
Moi-même, lecteur, je m'étonne
Et des résultats que je donne,
Et des effets que je produis.
Lorsque je m'adresse à l'enfance,
Je ne suis pas de grande conséquence ;
Mais il en est tout autrement
Quand je m'adresse à quelqu'être important.

Celui qui me reçoit, recevant une injure,
Il faut, selon les lois de la religion,
Que non-seulement il m'endure ;
Mais, loin de se venger d'un si sanglant affront,
Qu'il se dispose, sans murmure,
A me recevoir moi second,
Ce qui n'est pas conforme à la loi de nature.
Mais, ce qui met le comble à la bizarrerie
Du sort fâcheux qui le poursuit,

C'est que d'après les lois de la chevalerie,
Et celles de l'honneur, il se trouve réduit
A laver dans le sang une telle infamie :
Or, s'il succombe, il perd la vie,
Et s'il a le bonheur
De demeurer vainqueur,
Pour éviter la déplorable suite
De sa victoire, il faut que par la fuite
Il se dérobe à l'échafaud;
Sans quoi la loi d'Etat veut, sans miséricorde,
Qu'il meure (autrefois par la corde)
Et maintenant par le fer du bourreau.

S.........

LOGOGRIPHE

Chez les Juifs, sur neuf pieds, on me voyait jadis.
En perdant le second, je me trouve à Paris.

V. B. (d'Agen.)

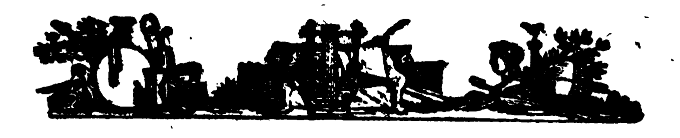
CHARADE.

Te préserve le ciel de mon premier, lecteur!
Tu ne pourrais le voir sans frissonner d'horreur,
Lorsque vengeant les lois et punissant le crime
Il arrose ses pieds du sang de sa victime.
Aux champs de Marengo le général Mélas,
Et dans Lodoïska le comte Boleslas,
Te montrent mon dernier. Détestant la mollesse,
Mon tout chérit les arts, la guerre et la sagesse.

V. B. (d'Agen.)

Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Souris*.
Celui du Logogriphe est *le Nil*, dans lequel on trouve : *lis*.
Celui de la Charade est *Carrare*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Dicuili liber de Mensura orbis terræ, ex duobus Codd. Mss. Bibliothecæ imperialis, nunc primùm in lucem editus à Car. Athan. Walckenaer. — Parisiis, ex typis Firmini Didot. M. D. CCC. VII.

La Bibliothèque impériale, si riche en manuscrits de tous genres, en possède plusieurs qui contiennent les ouvrages inédits d'une foule d'auteurs du moyen âge. On ne saurait trop en désirer la publication, parce que leur lecture est le meilleur moyen de faire connaître l'esprit, les mœurs et le caractère des siècles qui les ont vu naître. Le traité de Dicuil, sur la mesure de la terre, appartient à cet âge de barbarie qui avait suivi l'invasion des peuples du Nord et la chute de l'Empire romain. Malgré son zèle et ses efforts, Charlemagne put à peine arrêter le torrent, rétablir les écoles, encourager les savans et les attirer dans ses Etats par l'appât des récompenses. Après sa mort l'histoire littéraire de la France eut deux siècles d'interrègne à compter. Jusqu'à nos jours le traité de Dicuil était resté inédit, et c'est d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale qu'on a publié l'édition que nous annonçons.

M. Walckenaer, savant recommandable par ses travaux sur la géographie, est l'éditeur de l'ouvrage de Dicuil, et son nom seul est un préjugé bien favorable en faveur du mérite du traité qu'il nous fait connaître. On est assuré d'avance qu'il a mis tous ses soins pour prévenir l'altération du texte; cependant son travail a fait naître une critique dans laquelle on lui a prodigué d'injustes reproches, au moment où il recevait pour récompense de son zèle les éloges des savans.

Si l'on considère les peines que cet éditeur a prises, on restera convaincu que ces éloges sont bien mérités. En effet, pour obtenir le texte latin dans toute sa pureté,

il a été obligé de collationner deux manuscrits, d'en recueillir les variantes, et de diviser l'ouvrage par chapitres, ce que l'auteur n'avait pas fait, quoique son intention eût été de le faire. On ne saurait croire combien un travail de ce genre est long et fastidieux.

Le style de Dicuil se ressent de l'époque où cet auteur a écrit; aussi y rencontre-t-on des solécismes et des fautes de syntaxe. Quelques personnes, ignorant sans doute qu'on doit publier les manuscrits sans aucune altération, ont voulu rendre M. Walckenaer responsable de ces fautes; mais corriger les fautes grammaticales d'un manuscrit, c'est faire ce que l'auteur aurait dû faire lui-même, et c'est, par conséquent, se mettre en quelque sorte à sa place. Que dans des notes l'éditeur indique la bonne leçon, il n'y a rien à dire; mais corriger, je le répète, est un droit qui ne lui appartient pas. Au surplus, M. Walckenaer n'a point encore publié le commentaire grammatical qu'il a composé pour Dicuil; cette première édition, même, qui a été faite pour que les savans prissent connaissance du texte, ne doit être considérée que comme le présage d'une seconde, dont la prompte publication est à désirer.

Je dois encore ajouter ici que plusieurs de ces fautes qui ont été relevées avec tant d'amertume par M. Bredow et autres, ne sont ou que des phrases peu élégantes, à la vérité, mais qui ne blessent point les lois de la grammaire, ou que des tournures familières aux auteurs contemporains de Dicuil, comme on peut s'en convaincre en lisant leurs ouvrages. C'est ce que M. Walckenaer n'a point ignoré, car dans les *grammaticalia* qui terminent son édition, il a eu soin d'indiquer les corrections à faire aux fautes d'orthographe, de syntaxe et de langage; mais il n'a pas touché aux tournures particulières, qui sont le cachet du siècle où Dicuil a vécu.

Au reproche d'ignorer la langue latine, on en a joint d'autres plus graves encore, que je m'abstiendrai de caractériser. On a dit même que M. Walckenaer ayant appris qu'un savant d'Allemagne préparait une édition de Dicuil, a voulu le prévenir et s'est hâté d'en donner

une qui est incorrecte. Je dois à la vérité d'affirmer qu'il est de notoriété publique que notre géographe français avait copié plusieurs fois le manuscrit de Dicuil pour le publier, bien long-tems avant d'avoir entendu parler de M. Bredow et de ses projets.

J'ai cru qu'il était nécessaire de disculper un des savans les plus distingués dont la France s'honore. Le caractère bien connu de M. Walckenaer, son aménité et son zèle pour les sciences lui ont fait un grand nombre d'amis qui ont pris sa défense avec plus de chaleur que lui-même ; mais les personnes qui ne le connaissent que par ses importans travaux, auraient pu le mettre dans le petit nombre d'hommes qui valent moins que leurs ouvrages, si l'on ne prenait soin de réfuter des reproches qui sont sans fondement. D'ailleurs l'ouvrage de Dicuil n'étant guère susceptible d'une analyse raisonnée, je me suis occupé plus particulièrement de son éditeur. Pour remplir maintenant le reste de ma tâche, il me suffira de rapporter quelques détails sur la vie et sur le sort qu'ont eu les écrits d'un géographe exhumé, en quelque sorte, neuf siècles après sa mort.

Dicuil vivait au commencement du neuvième siècle, et c'est en 825 qu'il a publié son livre *De Mensurâ orbis terræ*. Les vers suivans en sont la preuve.

Post octingentos vigenti quinque peractos
Summi annos Domini terræ, ethræ, carceris atri,
Semine triticeo sub ruris pulvere tecto,
Nocte bobus requies largitur fine laboris.

Cet écrivain qui était Irlandais, a composé une description de sa patrie, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque d'Oxford. En tête de ce manuscrit on lit cette phrase : *Nomen hujus collectoris Dicul Hybernus sive Scotus natione;* mais cela ne doit pas faire croire qu'il fût écossais, car Usserius et d'autres savans ont prouvé que l'île appelée par les Romains *Hibernia*, avait reçu, dans le moyen âge, le nom de *Scotia* qui est celui de l'Ecosse. On ignore les circonstances de la vie de cet ancien géographe ; le vénérable Bède en parle dans son Histoire Ecclésiastique, mais c'est seulement pour dire

qu'il vivait avec cinq ou six frères dans un monastère appelé *Bosanhamm* ou *Bosham*.

L'ouvrage de Dicuil n'était pas entièrement inconnu lorsque M. Walckenaer a publié son édition. Welser en avait fait deux copies, l'une pour le cardinal Baronius, et l'autre pour Paul Merula. Saumaise, qui a beaucoup travaillé sur la géographie ancienne, cite souvent Dicuil dans son commentaire sur Solin; Hardouin en fait aussi mention dans ses recherches sur Pline; Ducange en rapporte des fragmens dans sa *Constantinopolis Christiana*; enfin Tannerus dans la Bibliothèque Britannique, Schœpflin dans une lettre à Scheybe, et M. Jacques Morelli, bibliothécaire de Venise, parlent avec assez d'étendue du géographe irlandais.

Le livre de la mesure de la terre est curieux et utile, en ce qu'il contient les résultats des opérations faites par ordre de Théodose, pour déterminer la position géographique des provinces de l'Empire romain. Le reste de l'ouvrage renferme des extraits de Pline, de Solin, de Servius, d'Orose, de Priscien et d'Isidore.

Dicuil est crédule, ainsi qu'on l'était de son tems; il croit à l'existence d'une foule de monstres, et décrit le phénix comme si cet oiseau existait réellement. Il rapporte tous les contes dont Pline et Solin ont rempli leurs ouvrages, et il suffit qu'un fait soit extraordinaire, pour qu'il lui donne la préférence sur ceux qui rentrent dans l'ordre des faits naturels.

Cependant, si l'on considère que cet écrivain a vécu dans un monastère situé dans un lieu presque sauvage, qu'il manquait de livres pour étudier, il sera plus excusable que Pline, qui, dans un siècle poli et éclairé, a montré ou une philosophie souvent audacieuse ou une crédulité inconcevable.

Doit-on s'étonner qu'un homme, dont les travaux et la vie solitaire ont nécessairement exalté l'imagination, ait adopté sans examen les récits merveilleux des auteurs anciens? Les vies des Anachorètes contiennent la description d'une foule de monstres qui n'existèrent jamais, ou du moins qui n'existèrent que dans la tête de ceux qui crurent les voir, et qui en donnèrent la description.

Dicuil devait connaître les histoires de ces ermites des premiers siècles du christianisme, où sans cesse il est parlé d'égipans, de satires, de dryades, etc.; de semblables récits, se trouvant dans Pline et dans Solin, paraissaient dignes de toute confiance à un moine du neuvième siècle, qui devait avoir une foi robuste, et croire à tous ces prodiges insensés ou à ces faits extraordinaires.

M. Walckenaer a joint à son édition les vers des officiers que Théodose chargea de mesurer les provinces de l'Empire; car ces géographes, qui, sans doute, aimaient la poésie, dressèrent en vers le procès-verbal de leurs opérations. Au reste, ce sont des vers techniques qui valent bien ceux du Père Buffier. Il ne faut pas plus y chercher la belle poésie de l'Enéide qu'on ne cherche celle de Racine dans la *Pratique de la mémoire artificielle* ou dans l'*Histoire de France* en rimes.

Les vers techniques ont l'avantage de se graver dans la mémoire plus facilement que la prose, et Voltaire, qui l'avait éprouvé, en a fait quelques-uns de ce genre; ils sont sans contredit les meilleurs que nous ayons en français. On les trouve en tête des *Annales de l'Empire;* il faut les lire pour voir comment l'auteur de Brutus et de Zaïre, après avoir lutté contre Racine, lutte encore contre le Père Buffier.

Parmi les observations qui ont été fournies au savant éditeur par MM. Visconti, Hase, Pittarelli, Boissonade, etc. je joindrai les notes suivantes, qui n'auront sans doute pas l'importance de celles que des littérateurs célèbres ont bien voulu lui communiquer; mais elles prouveront à M. Walckenaer que j'ai lu le traité de Dicuil avec la même attention et le même intérêt.

P. 35, lin. 8. *Ut nullæ unquam anchoræ ad profondi illius fundamenta potuerunt pervenire.* Il faut lire *potuerint* comme dans le manuscrit. La conjonction *ut*, dans la signification qu'elle a ici, gouverne toujours le subjonctif.

P. 37, lin. ult. *Indè aliud incredibile scripsit.* Le manuscrit porte *idem aliud.*

P. 40, lin. penult., parlant du phénix. *Sic dicta*,

quod sit in toto orbe singularem et unicam. Il me semble qu'on n'aurait pas dû changer la leçon du manuscrit qui porte, *singularis et unica.* Le verbe *sum* se construit toujours avec le nominatif. Je pourrais considérablement augmenter le nombre de mes remarques, si la longueur de cet article ne m'imposait la loi de le terminer.

J'avais eu le dessein de parler une seconde fois des *Epistolæ Parisienses*, ouvrage curieux, et qui souvent devient un libelle, où plusieurs savans estimables sont attaqués avec trop peu de modération; mais l'auteur, à qui sans injustice on ne peut contester une vaste érudition, vient de terminer ses jours. Il ne m'appartient pas de troubler sa cendre; la postérité va commencer pour lui, et j'ose croire qu'elle lui rendra la justice qu'il mérite. Je n'imiterai point ces écrivains qui, après avoir prêché le respect dû aux tombeaux, donnent eux-mêmes l'exemple de le violer.

J. B. B. Roquefort.

Galerie théatrale, ou *Collection gravée et imprimée en couleur, des portraits en pied des principaux acteurs des trois premiers théâtres de la capitale*, depuis leur origine, c'est-à-dire vers la fin du seizième siècle, dans les rôles les plus importans de leur emploi, avec une notice sur la tradition successive de leur rôle (1).

L'Art théâtral est un de ceux qui contribuent le plus à nos plaisirs et à répandre les richesses de notre littérature dramatique. C'est incontestablement chez nous qu'il a été et qu'il est encore cultivé avec le plus de

(1) Cet Ouvrage, in-4° sur Nom-de-Jésus vélin, paraît par livraisons, de mois en mois, à commencer du 1er novembre 1812. Chaque livraison est composée de trois figures imprimées en couleur, avec notice formant une feuille et demie, imprimée sur Nom-de-Jésus vélin et par les soins de Gillé fils, imprimeur.

Le prix de chaque livraison est de 12 francs, et 13 francs franc de port pour les départemens. On ne paie rien en souscrivant, mais

succès. Les étrangers qui viennent à Paris, et qui sont le moins disposés à reconnaître la supériorité de notre théâtre, conviennent sans difficulté de la supériorité de nos acteurs. Nous avons vu récemment un de ces étrangers, personnage assez ridicule, à la vérité, pour qui l'urbanité française et cette sorte de coquetterie nationale qui nous distingue, avaient épuisé tous les moyens de plaire, dont nous avons laissé représenter les drames tudesques, à côté des sublimes compositions de Corneille et de Molière; nous l'avons vu, dis-je, à peine retourné dans son pays, déchirer dans une plate satire la ville hospitalière qui l'avait accueilli, médire sans grâce de nos usages, fronder lourdement nos ridicules, mais juste seulement envers nos comédiens, leur accorder le degré d'estime qu'ils méritent. Peut-être est-ce une justice qu'il se rendait à lui-même : peut-être pensait-il qu'il ne fallait pas moins que de pareils talens pour faire réussir ses pièces, dont quelques-unes sont sujètes, dans sa patrie, à des revers fâcheux. Un autre homme de la même nation, mais qui joint à plus de connaissances et d'érudition un plus noble caractère, part aussi de Paris pour l'Allemagne, ouvre un cours de littérature, dans lequel il immole sans pitié à Shakespear et à Calderon, Corneille, Molière et Racine; mais sa fureur dénigrante s'arrête et tombe devant Talma.

Comment l'art théâtral pourrait-il être chez nous sans éclat? C'est le plus encouragé. Y a-t-il une branche d'industrie dont nous soyons plus fiers? Les produits de nos manufactures les plus renommées sont moins vantés par nous, que le jeu de nos acteurs. Qu'on nous dis-

les épreuves sont distribuées aux souscripteurs suivant la date de leur inscription; les lettres et l'argent doivent être affranchis.

On souscrit à Paris, chez l'éditeur, rue des Fossés-Montmartre, près la place des Victoires, n° 3; Roland, place des Victoires, n° 10; Bance, rue Saint-Denis, n° 214; veuve Filhol, rue de l'Odéon, n° 35; Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n° 17; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 43; Bossange et Masson, rue de Tournon, n° 6; Gillé fils, imprimeur, rue Saint-Jean-de-Beauvais, n° 18.

pute quelque portion de gloire nationale, on ne nous trouvera que trop disposés à ces concessions dont les étrangers sont si habiles à se prévaloir. Nous ne sommes intraitables que sur l'art du comédien, dans lequel nous prétendons exceller. De là cet enthousiasme pour les artistes qui s'y distinguent, et qui leur donne quelquefois à eux-mêmes une idée exagérée de leur art; de là cette admiration, quelquefois irréfléchie, pour les talens supérieurs, admiration qu'on aurait de la peine à justifier, quand même on nous accorderait, ce qui bien souvent nous manque, et le sentiment le plus vif des beautés en ce genre, et le goût le plus sûr pour les discerner.

On trouve dans les notices, d'ailleurs très-ingénieuses, de la Galerie théâtrale, des traits de cette admiration passionnée pour quelques-uns de nos acteurs vivans. Il eût été bon peut-être d'en modérer davantage l'expression, et de parler plus souvent le langage calme de la raison et de la critique. Du reste, on ne peut qu'applaudir au projet de cette entreprise. Les avantages qu'elle présente nous paraissent très-bien développés dans un Prospectus, dont nous extrairons les passages qui peuvent donner une idée générale du plan et de l'esprit dans lequel il est exécuté.

« Maintenant, dit ce Prospectus, que la justesse des » costumes, ce point trop long-tems négligé de l'art, » est parvenue à une perfection à laquelle on ne peut » plus rien ajouter, quoi de plus curieux que de faire » voir, en opposant leur simplicité sévère à la singula- » rité fastueuse de ceux qui ont d'abord paru sur la » scène, par quelle progression de lumières et par quels » efforts successifs on est arrivé à cette réforme com- » mandée inutilement par le goût et par la vérité?

» De quels secours l'imitation exactement tracée des » costumes actuels ne sera-t-elle pas désormais et pour » l'artiste qui doit les employer, et pour l'artiste qui veut » les peindre? Elle sera encore d'une ressource heu- » reuse pour les théâtres des départemens, ainsi que » pour les personnes qui cherchent, dans l'étude de cet » art, une amusante distraction? »

Les deux livraisons de la Galerie théâtrale qui ont déjà paru, contiennent, savoir :

La première, Talma, rôle de Titus (dans Brutus); Mlle Mars, rôle de Betty (Jeunesse de Henri V); Mme Gonthier, rôle de Perrette, (Fanfan et Colas).

La seconde, Grandménil, rôle d'Harpagon (l'Avare); Mlle Duchesnois, rôle d'Alzire; Derivis, rôle de Zethas (opéra des Amazones).

Ces différens portraits joignent au mérite de la ressemblance, celui de l'expression particulière au rôle dans lequel chacun des acteurs est représenté. Talma est bien tel que nous l'avons vu dans cette pièce de Brutus, où, secondé du grand acteur tragique dont nous avons eu depuis à regretter la perte, il produisait de si beaux effets. On est cependant étonné que les auteurs de la Galerie théâtrale n'aient pas choisi de préférence, pour le peindre, un de ces rôles où il a fait admirer encore plus de profondeur et de talent; mais il faut observer d'abord qu'il entre dans leur plan de représenter chacun de nos acteurs célèbres dans plus d'un rôle. Quant à celui de Titus, ce qui a déterminé leur choix en cette occasion, c'est que la pièce de Brutus est la première dans laquelle Talma ait osé paraître sur la scène française avec un habit vraiment romain, et mérité, à meilleur titre que Le Kain, d'être appelé,

Du costume oublié zélé réformateur,

comme on le voit dans un quatrain médiocre, au bas du portrait de cet acteur.

Il était difficile de choisir pour Mlle Mars un rôle plus analogue à ses moyens, et dans lequel elle eût obtenu plus de succès, que celui de Betty dans la charmante comédie de la Jeunesse de Henri V. « Heureux, dit la » notice, l'auteur qui sait créer de pareilles situations, » et qui peut trouver de pareils acteurs pour les rendre! »

Sans entrer dans un plus grand détail sur le mérite particulier de chacune de ces notices, nous dirons qu'on trouve dans toutes des vues fines sur l'art en général, et sur le jeu des acteurs, avec une appréciation très-juste de leurs talens. La notice sur Mme Gonthier renferme

de plus un badinage ingénieux et qu'on lira avec plaisir. C'est une lettre de Monvel, en style paysan, et par laquelle il la félicite du succès qu'elle a obtenu dans le rôle d'Alix, des Trois Fermiers.

Nous pensons que c'en est assez pour recommander aux amis de l'art théâtral cette intéressante collection, la première qui paraisse être entreprise dans des vues vraiment utiles, et exécutée d'une manière digne de l'objet qu'elle se propose. L***.

Contes de Wieland et du baron de Ramdohr, traduits de l'allemand par M***; suivis de deux contes russes et d'une anecdote historique. — Deux vol. in-12. — Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 40 c. franc de port. — A Paris, chez *F. Schoell*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

Il en est des bons conteurs comme des bons plaisans, ils sont rares et même très-rares. Pour être un bon conteur, il faut avoir un caractère à soi et mettre dans ses récits tout le naturel, toute la franchise des sentimens que l'on veut faire éprouver. Un conte est un petit tableau dont toute affectation doit être bannie. Il ne faut pas y mettre l'esprit à la place de la gaîté, mais il faut qu'il y vienne tout seul, comme l'interprète d'un caractère aimable qui s'amuse lui-même de ce qu'il raconte, rit avec nous des leçons qu'il nous donne, nous amuse de ce qui l'amuse lui-même, et nous instruit quelquefois sans avoir l'air de s'en douter.

Ces réflexions m'ont été inspirées par le recueil que j'annonce au public. Trois contes de Wieland, quatre du baron de Ramdohr, une anecdote historique, deux contes russes et un petit poëme intitulé : *le Premier Printems*, par le comte de Stolberg, composent ces deux petits volumes. Sur les trois contes du célèbre Wieland, un seul est de son invention; les deux autres sont d'anciens fabliaux qu'il *s*'est appropriés pour en faire deux petits poëmes racontés avec autant de grâce que de facilité. *Pervonte*, un des plus jolis contes que je connaisse,

est tiré d'un ancien recueil napolitain. Rien de plus comique et de plus original que le caractère de ce personnage qui, du dernier degré de l'abjection, de la misère, de la laideur et de la stupidité, arrive à être l'époux d'une belle princesse, le possesseur d'un palais magnifique, à réunir la force d'Hercule à la beauté d'Antinoüs, et ce qui n'est pas moins étrange, à être un homme de beaucoup d'esprit. Ce conte, en passant par les mains de Wieland, n'a rien perdu de son originalité primitive; l'auteur allemand, sans en atténuer la couleur générale, a su en élaguer avec goût des plaisanteries plus bouffonnes que piquantes, et cet ouvrage, fait d'abord pour amuser le peuple et les petits enfans de Naples, est aujourd'hui raconté de manière à amuser les petits enfans et la bonne compagnie de toute l'Europe.

La Mule sans frein est un fabliau que Wieland a tiré du recueil publié par Legrand d'Aussy. Les détails en sont très-intéressans; le caractère du sénéchal est très-comique. Les exploits du brave Gauvain qui part pour chercher la bride merveilleuse de la mule, le sang froid avec lequel il triomphe de toutes les séductions employées pour lui faire abandonner son entreprise, tout est peint dans ce petit conte avec une gaîté vive et piquante. Ce sont des extravagances, il est vrai, mais des extravagances dans le genre d'Hamilton.

Le seul de ces contes qui soit de l'invention de Wieland est une satyre un peu forte et sûrement fort injuste contre l'ambition des femmes.

« Il y avait à Samarcande un jeune tailleur nommé Hann, qui s'était approprié, pour son usage, une jeune et belle personne nommé Gulpenhé; il en avait fait sa femme et l'aimait comme ses yeux. Ceux de Gulpenhé étaient noirs et bien fendus, sa taille svelte et légère; ses cheveux doux comme de la soie, ses bras et son sein étaient sans défauts; elle avait à peine vingt ans, et l'honnête Hann concluait de là que sa femme était un ange. »

La conclusion était fort naturelle. Un soir à souper, les deux époux se jurent un amour éternel et font serment de ne point se survivre l'un à l'autre. A peine ce serment

est-il achevé que la belle Gulpenhé avale un petit os, elle suffoque, elle meurt et on l'enterre.

Un homme touché des larmes du pauvre tailleur, la rappelle à la vie. Ce n'était pas un médecin, mais un saint homme, le prophète Aïssa; car dans ce tems-là les médecins ne ressuscitaient personne.

Au moment où elle sortait de sa tombe, le jeune prince de Samarcande l'aperçoit, sans autre parure que celle de ses charmes; il en devient éperdûment amoureux et l'emmène dans son sérail, ne sachant pas qu'elle est la femme du pauvre Hann, secret qu'elle a grand soin de garder.

Cependant le pauvre Hann qui sait bien que sa femme est ressuscitée, et qui l'a quittée pour aller lui chercher des vêtemens, revient en grande hâte et ne la trouve plus.

Il apprend qu'elle est renfermée dans le sérail du prince, dont elle est l'esclave favorite; il la revendique comme sa propriété, et le prince consent à la lui rendre si elle veut le reconnaître comme son époux; mais la belle Gulpenhé, bien loin d'avouer que Hann est son mari, le dénonce comme un brigand qui l'a volée, dépouillée de ses vêtemens et abandonnée à son malheureux sort.

Hann est consterné; il n'a pas la force de se défendre, et convaincu par son silence, il est sur le point d'être empalé, lorsque le prophète Aïssa, qui avait ressuscité la coupable, vient sauver l'innocent. L'ingrate Gulpenhé est punie comme elle le mérite, et meurt cette fois tout de bon.

Telle est l'analyse très-imparfaite de ce conte. On voit bien que la satire qu'il renferme est d'une injustice criante; est-ce qu'il y a des femmes ambitieuses? mais une gaîté aimable en émousse la pointe et la fait pardonner.

De tous les genres, le conte est celui qui varie le plus souvent ses couleurs et ses formes, suivant le caractère du conteur. Les poëtes épiques, les poëtes tragiques, les historiens, etc., semblent avoir tous le même caractère et sont obligés de se soumettre à l'influence du genre qu'ils ont adopté. Le conteur ne suit que l'impulsion

des sentimens dont il est affecté ; il peut être tour-à-tour sérieux et plaisant, peindre des ridicules, jouer avec les grelots de la Folie et déployer avec éloquence de grandes vérités morales. Rien ne ressemble moins aux contes choisis par Wieland que ceux inventés par le baron de Ramdohr. Si ces derniers ne brillent pas par des évènemens romanesques et des aventures extraordinaires, ils offrent un esprit d'observation très-rare et une connaissance approfondie du cœur humain. On y trouve une originalité piquante et une grâce toute française.

La plus étendue de ces charmantes productions est intitulée : *L'Auteur à Pyrmont*. C'est une excellente critique du genre de vie que les Allemands mènent aux eaux. La petite intrigue, autour de laquelle tournent tous les originaux qui entrent dans la composition de ce tableau, est simple, naturelle et très-comique. Ce conte est une galerie de portraits d'après nature et de main de maître. On est transporté sur le lieu de la scène, on vit au milieu de toutes ces petites prétentions que le baron de Ramdohr peint quelquefois avec le pinceau de La Bruyère, et toujours avec autant de grâce que de gaîté.

Dans *le Mari Sigisbé*, l'auteur développe une rare connaissance du cœur humain. Un jeune homme doué d'une imagination vive, d'un cœur sensible et vertueux, épouse une jeune personne qu'il aime depuis son enfance, dont il est tendrement aimé, et qui réunit tous les agrémens et toutes les vertus de son sexe. Cependant ils ne peuvent vivre long-tems ensemble. Leur union, qui n'est troublée que par des nuages très-légers en apparence, leur devient par degrés insupportable. Pour chercher le bonheur, ils sont obligés de se séparer, quoiqu'il leur soit impossible de vivre heureux l'un sans l'autre. Quelques années après cette séparation, le hasard les réunit ; leur tendresse ne s'est point démentie ; mais ils sentent que pour conserver leur bonheur, ils doivent conserver leur mutuelle indépendance. Le mari et la femme ont chacun leur maison, ne se voient que dans des momens dérobés, et sont forcés d'avoir l'un pour l'autre les égards que se doivent deux êtres qui

ne sont enchaînés que par leur propre volonté, et qui conservent le pouvoir de se séparer encore quand ils cesseront d'être heureux ensemble.

Cette idée peut paraître bizarre ; heureusement elle n'entre pas dans la tête de toutes les femmes et de tous les maris ; mais il faut voir dans ce petit roman, par quels degrés les deux époux sont entraînés à cette résolution ; il faut suivre avec le baron de Ramdohr tous les mouvemens de leurs cœurs, toutes les nuances délicates de leurs sentimens, toutes les inconséquences de leurs passions, pour regarder cette mesure, non-seulement comme vraisemblable, mais comme absolument nécessaire à leur repos. Le caractère du mari et celui de la femme sont peints avec une telle habileté que l'on a peine à se figurer que ce conte ne soit qu'un conte. On invente bien des événemens, des situations, mais on n'invente pas des sentimens, qui, pour n'être pas ceux de tout le monde, n'en sont pas moins dans la nature. En un mot, on croirait que l'auteur a vu quelque part ce qu'il nous met si bien sous les yeux.

La Signora Avveduta est un conte dont le fond est trop léger pour être susceptible d'analyse. L'idée en est ingénieuse et piquante, et le style réunit tous les agrémens du genre.

Usbek est une allégorie dont la morale est d'un ordre plus relevé. Le jeune Usbek était fort ignorant. Une fée bienfaisante prend pitié de lui, et le conduit dans un jardin où se trouvent rassemblées une multitude de fleurs qui représentent toutes les sciences. « Cueille ces fleurs, lui dit la fée, et lorsque tu voudras posséder une science, suce la fleur qui en porte le nom, et tu l'apprendras sans peine. » Usbek cueillit toutes ces fleurs, et n'oublia que l'humble violette qu'il n'avait point aperçue.

Bientôt il devient l'homme le plus instruit de l'Asie, mais *il sait trop bien qu'il sait tant de choses*. Son orgueil le rend insupportable à tout le monde ; il se fait plus d'ennemis que d'admirateurs, et son savoir prodigieux le rend le plus malheureux de tous les hommes.

Enfin, après une suite d'aventures où son caractère se développe avec beaucoup d'art et d'intérêt, il retrouve

dans une femme, dont il est vivement épris, cette même fée à qui il doit tant de connaissances. La majesté régnait sur son front, le souris de la bonté se jouait sur ses lèvres; des grâces naissaient de tous ses mouvemens; elle tenait à la main une violette.

« Prends cette fleur, dit-elle, que tu laissas autrefois dans mon parterre; elle est le symbole du plus précieux des arts, de la première des sciences, *de l'art de savoir, sans prétendre à briller*...... La véritable gloire, mais non une vaine renommée, est l'aiguillon naturel des talens supérieurs et leur plus belle récompense. Que cette violette soit en même tems l'emblème de notre union. Elle dit, et Usbek se précipita dans ses bras. »

Les deux contes russes ne sont, à proprement parler, que d'anciennes ballades. Ils ont le mérite de l'antiquité. Ce sont de vieilles médailles dont chaque jour augmente le prix; mais le morceau qui termine ce recueil sera apprécié de tout le monde. Rien de plus frais et de plus gracieux que ce tableau du premier printems par le comte de Stolberg. Aux charmes de la poésie descriptive, il joint tout l'intérêt de la poésie dramatique, deux genres qui, je crois, ne devraient jamais marcher l'un sans l'autre. L'auteur nous présente Adam et Eve éprouvant, pour la première fois, toutes les rigueurs de l'hiver, et voyant renaître par degrés la verdure et les fleurs. Les sentimens les plus purs règnent dans ce petit morceau, dont je ne puis m'empêcher de citer le début.

« Allons, mes enfans! fermez bien les volets; mettez du bois dans le poêle: n'entendez-vous pas mugir le vent du nord-ouest et la neige glacée battre les fenêtres? La bougie pétille, et le serin s'agite dans son sommeil inquiet. Pauvre petit! si nous habitions ta patrie, nous te rendrions la liberté, et ton ramage nous réjouirait sous les arbres toujours verds qui y fleurissent. Contente-toi de l'indigente hospitalité de cet appartement et des branches soufreteuses de cet oranger. Il est étranger ici comme toi. Prends patience, petit oiseau! Et nous aussi, nous sommes étrangers sur ce globe. Les ailes de Psyché sont liées; elle ne peut prendre l'essor. Chante-lui le retour du printems. Entretiens-la d'espé-

rances ; entends-tu bien ? d'espérances ; car tu n'as point de souvenirs de ton pays natal. Des hommes dégénérés ont transplanté dans celui-ci ta race moins dégénérée. Dors en paix, petit oiseau, et que ton réveil soit agréable......

» Eh bien ! êtes-vous tous rassemblés ? êtes-vous tous là, garçons et filles, et la mère et la tante ? n'avez-vous rien oublié ? rien n'interrompra-t-il votre ouvrage et ne troublera-t-il mon récit ? Vous souriez ? allons ! je commence........ »

Il ne me reste plus à parler que du littérateur estimable qui, au milieu des travaux littéraires les plus importans et des recherches les plus laborieuses, a bien voulu consacrer quelques-uns de ses loisirs à faire passer dans notre langue ces aimables productions. S'il m'était permis de le nommer, tous mes lecteurs l'accuseraient d'avoir embelli ses modèles. A. S.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1812.

M. Gérard.

Plus j'avance dans cet examen, plus je vois qu'il est bien difficile à un critique de dire la vérité sans se faire un grand nombre d'ennemis. Avec quelqu'impartialité qu'il rende compte d'un ouvrage, quelques ménagemens qu'il emploie pour énoncer son opinion, quelqu'énergie qu'il mette dans ses éloges, l'auteur le trouve toujours trop sévère quand il blâme, et trop réservé quand il approuve. A l'entendre pourtant ce n'est qu'envers lui seul qu'on a exercé une censure aussi injuste ; tous les autres ont été traités avec indulgence, ou loués outre mesure. Avec quelle sagacité il découvre leurs moindres fautes ! Avec quelle adresse il les exagère et les amplifie ! Avec quel art il sait diminuer le prix des beautés dont il ne peut nier l'existence ! Par combien de bons mots, de railleries piquantes, de sarcasmes amers, il se venge sur ses confrères innocens des injustices dont il prétend avoir été l'objet ! Ce serait un recueil vraiment curieux et récréatif que celui où l'on trouverait réunis tous les jugemens que les auteurs portent

mutuellement de leurs productions. Si un tel recueil existait, les critiques n'inspireraient plus une si grande terreur; loin de les accabler d'injures, comme on le fait aujourd'hui, on vanterait par-tout leur douceur, leur tolérance, leur aménité; et l'on serait forcé de convenir que ce sont les meilleures gens du monde. Au fait, on les peint beaucoup plus méchans qu'ils ne le sont : rarement ils emploient toutes leurs forces pour frapper leur ennemi; ils ne lui portent que des coups affaiblis à dessein; souvent même ils appliquent un baume salutaire sur les blessures légères qu'ils ont faites. On ne se doute pas des précautions qu'ils sont obligés de prendre; on ne se forme pas une idée des positions embarrassantes où ils se trouvent quelquefois. Je citerai pour exemple celle où je me trouve moi-même en ce moment. M. Gérard jouit depuis douze à quinze ans de la réputation la plus brillante, et sous plusieurs rapports la plus méritée; son talent fait l'admiration du public, et toute l'Europe retentit de ses louanges. Comment oserai-je mêler quelques observations à ce concert unanime auquel son oreille est depuis si long-tems accoutumée? Par quel moyen lui persuaderai-je que l'intérêt des arts et son propre intérêt m'ont engagé à rompre le silence? Je le sens bien, ce serait tenter une chose impossible : quelque raison que je puisse lui donner, il ne manquera pas d'attribuer ma démarche à la méchanceté, à l'envie de nuire, peut-être même à un parti dont il me supposera l'agent; n'importe : j'aurai dit la vérité, j'aurai pour moi l'opinion de ceux qui me connaissent et la mienne; il ne m'en faut pas davantage.

Le portrait de Mlle Brognard est le premier tableau que M. Gérard ait exposé aux regards du public. On voyait à la même exposition un portrait de famille par M. David, et cette concurrence si difficile à soutenir ne tourna pas au désavantage de l'élève. On trouva dans son ouvrage une grâce, une simplicité, une pureté de goût, une finesse d'exécution qu'aucun peintre n'avait portées aussi loin depuis Léonard de Vinci et Raphaël; et si l'on en excepte quelques personnes qui tenaient encore à l'ancienne école, tout le monde fut enchanté, ravi. L'enthousiasme redoubla, quand, vers les derniers jours de l'exposition, l'on vit tout-à-coup paraître *le Bélisaire*. Ce tableau n'était pas remarquable par la grandeur du style ni par la noblesse des formes; mais le sujet était bien conçu, il était intéressant et pathétique; on fut frappé de la vérité du dessin,

de la justesse des expressions, de la beauté de l'effet, de la force du coloris, et de l'harmonie admirable qui régnait dans toutes les parties ; on n'eut qu'un seul regret, ce fut d'en être sitôt privé. Enfin l'école française put se glorifier de posséder un grand peintre de plus.

Un succès si peu contesté devait faire rechercher cet ouvrage ; cependant l'auteur fut forcé de l'abandonner pour un prix extrêmement modique. Loin de se rebuter, il tenta de nouveaux efforts, et c'est à cette persévérance que nous devons le tableau charmant de *Psyché et l'Amour*. J'étais élève quand M. Gérard le termina, et j'eus le bonheur de le voir de près dans son atelier. Je ne saurais rendre l'impression délicieuse qu'il fit sur moi. Je ne pouvais me lasser de le voir et d'en parler ; je craignais toujours que les autres n'eussent pas aperçu les beautés que j'y avais aperçues moi-même ; je faisais remarquer à tous ceux que je connaissais l'aspect séduisant de l'ensemble, et la perfection avec laquelle les détails étaient exprimés ; je leur vantais la modestie que le peintre avait donnée à l'expression de l'Amour, qui semblait craindre de flétrir l'innocence de cette jeune vierge en la touchant, et qui osait à peine déposer un baiser sur son front ; je louais l'expression non moins naïve de Psyché dont le cœur ingénu s'ouvrait au premier sentiment ; je louais cette draperie transparente ajustée avec tant de délicatesse, ces jolis pieds posés si élégamment sur un gazon émaillé de fleurs, ce paysage mystérieux, ce ciel pur et serein, si bien en rapport avec le sujet ; enfin ce je ne sais quoi dont parle Montesquieu dans ses *Essais sur le goût*, qualité qu'on ne peut définir, mais qui ajoute tant de charme aux plus belles productions. Ce tableau, malgré son mérite, ne jouit pas d'abord de toute l'estime qu'il méritait. On prétendit que c'était un pastiche des anciens maîtres d'Italie ; comme on a prétendu ensuite que le *tableau des Sabines* était une imitation servile des statues antiques, et le *Marcus Sextus* une copie d'une gravure anglaise représentant *le comte Ugolin*. Il essuya encore un grand nombre de critiques dont quelques-unes seulement étaient justes, et je me rappelle avoir rompu plus d'une lance en son honneur. J'ai eu occasion de le revoir depuis, et je le regarde comme le chef-d'œuvre de son auteur.

Les portraits que M. Gérard exposa vers la même époque, obtinrent une approbation unanime. Ceux de madame la comtesse Regnault (de Saint-Jean-d'Angely) et de madame

Fulchiron lui acquirent une telle réputation dans ce genre, qu'une personne riche ne voulut plus se faire peindre que de sa main. Cette quantité de portraits qu'il eut à exécuter fut plus utile à sa fortune qu'à son talent. Il abandonna peu à peu la manière pure et étudiée qu'on avait admirée dans ses premiers ouvrages, pour une manière plus lâche et plus expéditive. Le public, qui juge moins sur le mérite que sur la réputation, ne s'aperçut pas de ce changement; mais les artistes le remarquèrent avec peine. Le tableau des *Trois âges* vint encore augmenter leurs regrets : ils n'y reconnurent plus du tout l'auteur de *Bélisaire* et de *Psyché*, et cette production leur parut réunir, à quelques-unes des qualités de l'école moderne, une partie des vices de l'ancienne école. Ils furent d'autant plus affligés de la fausse direction que prenait le talent de M. Gérard, que ses défauts étaient extrêmement séduisans, et que les élèves semblaient assez disposés à s'écarter de la route que M. David leur avait ouverte.

L'opinion des artistes commençait déjà à circuler dans le monde lorsque *la Bataille d'Austerlitz* parut. Je n'ai pas besoin de rappeler le succès prodigieux qu'obtint cet ouvrage, et les éloges sans nombre qu'il valut à l'auteur. Il me suffira de dire qu'il fut préféré par beaucoup de personnes au tableau de *la Distribution des Aigles* de M. David. Quant à moi, je ne puis approuver cette préférence, et je ne conçois pas qu'on ait pu seulement établir une comparaison. *La Bataille d'Austerlitz* offrait peut-être moins de fautes saillantes, mais elle offrait aussi de moins grandes beautés; la scène était bien disposée, l'espace convenablement rempli; on ne remarquait rien de gauche ni dans l'ordonnance, ni dans le dessin, ni dans l'effet, ni dans la couleur; mais, si l'on excepte la figure du général Rapp, qui avait un assez beau mouvement, on n'y trouvait point cette noblesse dans les attitudes, cette élégance de formes, cette fermeté d'exécution, cette élévation de style et cet aspect héroïque si admirables dans le tableau de M. David. En un mot, si l'on avait pu réduire tout-à-coup les deux ouvrages à une petite dimension, le premier n'aurait paru qu'un beau tableau de genre, et le second serait toujours resté un beau tableau d'histoire. L'eau forte que M. Godefroy a gravée et et qui est exposée dans la galerie d'Apollon, nous donne cette réduction de *la Bataille d'Austerlitz* : on peut aller la consulter, et pour peu qu'on ne manque pas entièrement de goût, on sera forcé de convenir que la plus grande par-

tie des figures, sur-tout celles qui sont étendues à terre au milieu de la composition, et les prisonniers qui occupent la droite, sont du caractère le plus commun. Que conclure de ces réflexions? Que M. Gérard a entièrement perdu son talent? Non, sans doute. M. Gérard est toujours un des plus grands peintres de notre école; il a toujours un talent supérieur : mais, je le répète, son talent a pris une fausse direction, il n'est plus ce qu'il était autrefois.

Avant de passer à l'examen des deux portraits qu'il a exposés cette année, je crois devoir prier mes lecteurs, afin que je puisse m'exprimer avec plus de liberté, d'oublier un moment qu'ils représentent des personnes augustes dont l'image elle-même doit nous inspirer les plus profonds respects, et de ne les considérer que sous le rapport de l'art.

N° 414. *Portrait de S. M. le Roi de Rome.*

L'attitude de cet enfant est agréable et naturelle; les chairs et les draperies sont exécutées d'un pinceau facile et moelleux, et l'aspect général est très-flatteur; mais ce tableau ne gagne pas à être analysé. Je trouve d'abord que l'œil droit n'est pas parfaitement d'ensemble avec l'œil gauche; sa direction semblerait indiquer que la tête est dans une position moins verticale; le contour des bras est mou, celui des mains incorrect et heurté; le coloris est fade et trop égal; le trait sèchement prononcé des yeux et de la bouche choque d'autant plus que tout le reste est modelé d'une manière vague et incertaine; on voit que les tons largement placés sur la toile ont été fondus par le travail du pinceau et non par le moyen de tons intermédiaires; la forme est exprimée en masse, et l'on cherche en vain ces finesses de détails et ces plans presque insensibles que l'on observe dans les têtes de femmes et dans celles des enfans. Certainement M. Gérard pouvait approcher plus près de la perfection : il n'avait besoin d'imiter personne pour cela, il suffisait qu'il ressemblât à lui-même.

N° 413. *Portrait en pied de S. M. l'Impératrice et Reine.*

Ce tableau est trop éloigné de l'œil pour que l'on puisse découvrir les défauts avec autant de facilité que dans le précédent; cependant ils n'échappent pas tous à la vue. Il en est un qui frappe tout le monde, c'est la longueur exagérée de la figure entière, qui paraît plus longue encore qu'elle ne l'est véritablement à cause du coussin de velours sur lequel elle est élevée; le cou manque de souplesse et la poitrine est un peu étroite; la manche qui couvre l'épaule gauche a trop d'ampleur comparativement à celle de l'autre

côté, et nuit à la grâce de l'ensemble; le bras droit est faiblement dessiné et modelé plus faiblement encore; les plans n'en sont pas accusés avec assez de précision; les mains et principalement la main gauche sont maigres de forme; les pieds n'ont pas l'épaisseur qu'ils devraient avoir; la couleur des chairs est grise et peu variée; et la robe pourrait être ajustée avec plus d'art. Voilà ce qui m'a paru défectueux; je dirai avec la même franchise ce qui m'a paru digne d'être loué. La pose est élégante et naturelle, elle a une certaine majesté qui commande le respect; la tête est noble et gracieuse à-la-fois; l'effet ne pouvait être mieux calculé; la lumière placée sur le haut de la figure se dégrade d'une manière admirable; le manteau impérial et tous les accessoires sont disposés avec un goût, avec une adresse qui n'appartiennent qu'à M. Gérard; ils sont peints avec une vigueur de ton et une vérité que l'on peut regarder comme le dernier degré où l'art puisse atteindre; le rideau vert sur-tout qui sert de fond au tableau est une des choses les plus extraordinaires que l'on ait jamais exécutées dans ce genre; enfin l'harmonie générale répand sur l'ensemble un charme auquel il est difficile de ne pas céder, et comme ouvrage de l'art ce serait sans aucune comparaison le plus beau portrait de cette exposition, si celui de Mme la comtesse de la Salle ne s'y trouvait pas. C'est beaucoup sans doute; mais ce n'est pas assez pour M. Gérard : avec un talent comme le sien on ne doit prétendre qu'au premier rang.

S. Delpech.

AVIS D'UN PÈRE PROSCRIT A SA FILLE (*).

Mon enfant, si mes caresses, si mes soins ont pu, dans ta première enfance, te consoler quelquefois, si ton cœur en a gardé le souvenir, puissent ces conseils, dictés

(*) Ce morceau du célèbre et infortuné Condorcet, fut adressé à sa fille, alors âgée de cinq ans. Il n'est connu que de sa famille et de quelques amis. M. Fayolle, dont le zèle littéraire est digne d'éloge, a publié cette année deux discours inédits de Condorcet, l'un sur l'astronomie et le calcul des probabilités, l'autre sur les sciences mathématiques. (Voyez le *Magasin Encyclopédique* de 1812, août et octobre.)

par ma tendresse, être reçus de la tienne avec une douce confiance, et contribuer à ton bonheur!

I. Dans quelque situation que tu sois quand tu liras ces lignes, que je trace loin de toi, indifférent à ma destinée, mais occupé de la tienne et de celle de ta mère, songe que rien ne t'en garantit la durée.

Prends l'habitude du travail, non-seulement pour te suffire à toi-même sans un service étranger, mais pour que ce travail puisse pourvoir à tes besoins, et que tu puisses être réduite à la pauvreté sans l'être à la dépendance.

Quand cette même ressource ne te deviendrait jamais nécessaire, elle te servira du moins à te préserver de la crainte, à soutenir ton courage, à te faire envisager d'un œil plus ferme les revers de fortune qui pourront te menacer.

Tu sentiras que tu peux absolument te passer de richesses, tu les estimeras moins : tu seras plus à l'abri des malheurs auxquels on s'expose pour en acquérir ou par la peur de les perdre.

Choisis un genre de travail où la main ne soit pas occupée seule, où l'esprit s'exerce sans trop de fatigue ; un travail qui dédommage de ce qu'il coûte, par le plaisir qu'il procure : sans cela, le dégoût qu'il te causerait, si jamais il devenait nécessaire, te le rendrait presque aussi insupportable que la dépendance : il ne t'en affranchirait que pour te livrer à l'ennui. Peut-être n'aurais-tu pas le courage d'embrasser une ressource qui t'offrirait le malheur pour prix de l'indépendance.

II. Pour les personnes dont un travail nécessaire ne remplit pas tous les momens, dont l'esprit a quelque activité, le besoin d'être réveillées par des sensations ou des idées nouvelles devient un des plus impérieux. Si tu ne peux exister seule, si tu as besoin des autres pour échapper à l'ennui, tu te trouveras nécessairement soumise à leurs goûts, à leurs volontés, au hasard, qui peut éloigner de toi ces moyens de remplir le vide de ton tems, puisqu'ils ne dépendent pas de toi-même.

Ils s'épuisent aisément, semblables aux joujoux de ton enfance, qui perdaient au bout de quelques jours le pouvoir de t'amuser.

Bientôt à force d'en changer, et par l'habitude seule de les voir se succéder, on n'en trouve plus qui aient le

charme de la nouveauté, et cette nouveauté même cesse d'être un plaisir.

Rien n'est donc plus nécessaire à ton bonheur que de t'assurer des moyens dépendans de toi seule pour remplir le vide du tems, écarter l'ennui, calmer les inquiétudes, te distraire d'un sentiment pénible.

Ces moyens; l'exercice des arts, le travail de l'esprit, peuvent seuls te les donner. Songe de bonne heure à en acquérir l'habitude.

Si tu n'as point porté les arts à un certain degré de perfection, si ton esprit ne s'est point formé, étendu, fortifié par des études méthodiques, tu compterais en vain sur ces ressources; la fatigue, le dégoût de ta propre médiocrité, l'emporteraient bientôt sur le plaisir.

Emploie donc une partie de ta jeunesse à t'assurer pour ta vie entière ce trésor précieux. La tendresse de ta mère, sa raison supérieure, sauront t'en rendre l'acquisition plus facile. Aie le courage de surmonter les difficultés, les dégoûts momentanés, les petites répugnances qu'elle ne pourra t'éviter.

Le bonheur est un bien que nous vend la nature,
Il n'est point ici bas de moisson sans culture.

Ne crois pas que le talent, que la facilité, ces dons de la nature, qui tiennent plus peut-être à notre organisation première qu'à notre éducation ou aux efforts de notre volonté, soient nécessaires pour arriver à ce moyen de bonheur.

Si ces dons te sont refusés, cherche dans les occupations moins brillantes un but d'utilité qui les relève à tes yeux, dont le charme t'en dérobe l'insipidité.

Si ta main ne peut reproduire sur la toile ni la beauté, ni les passions, tu pourras du moins rendre des insectes ou des fleurs avec l'exactitude rigoureuse d'un naturaliste.

Vers quelque objet que ton goût t'ait portée, s'il t'a trompée sur ton talent, tu trouveras une semblable ressource.

Mais que la nature t'ait maltraitée ou qu'elle t'ait favorisée, n'oublie point que tu dois avoir pour but ce plaisir de l'occupation, qui se renouvelle tous les jours, dont l'indépendance est le fruit, qui préserve de l'ennui, qui prévient ce dégoût vague de l'existence, cette humeur sans objet, ces malheurs d'une vie paisible et fortunée. Je ne te dirai point d'éviter que l'amour-propre vienne y mêler ses plaisirs

et ses chagrins : mais qu'il n'y domine point, que ses jouissances ne soient pas à tes yeux le prix de tes efforts, que ses peines ne te dégoûtent point de les répéter, que les unes et les autres soyent à tes yeux un tribut inévitable que la sagesse même doit payer à la faiblesse humaine.

III. L'habitude des actions de bonté, celle des affections tendres, est la source de bonheur la plus pure, la plus inépuisable.

Elle produit un sentiment de paix, une sorte de volupté douce, qui répand du charme sur toutes les occupations, et même sur la simple existence.

Prends de bonne heure l'habitude de la bienfaisance, mais d'une bienfaisance éclairée par la raison, dirigée par la justice.

Ne donne point pour te délivrer du spectacle de la misère ou de la douleur, mais pour te consoler par le plaisir de les avoir soulagées.

Ne te borne pas à donner de l'argent; sache aussi donner tes soins, ton tems, tes lumières, et ces affections consolatrices souvent plus précieuses que des secours.

Alors ta bienfaisance ne sera plus bornée comme ta fortune : elle en deviendra indépendante; elle sera pour toi une occupation comme une jouissance.

Apprends sur-tout à l'exercer avec cette délicatesse, avec ce respect pour le malheur, qui double le bienfait et ennoblit le bienfaiteur à ses propres yeux. N'oublie jamais que celui qui reçoit est par la nature l'égal de celui qui donne; que tout secours qui entraîne de la dépendance n'est plus un don, mais un marché, et que, s'il humilie, il devient une offense.

Jouis des sentimens des personnes que tu aimeras : mais sur-tout jouis des tiens. Occupe-toi de leur bonheur, et le tien en sera la récompense. Cette espèce d'oubli de soi-même dans toutes les affections tendres en augmente la douceur et diminue les peines de la sensibilité. Si l'on y mêle de la personnalité, on est trop souvent mécontent des autres. L'ame se dessèche, se flétrit, s'aigrit même. On perd le plaisir d'aimer; celui d'être aimé est corrompu par l'inquiétude, par les douleurs secrètes, que trop de facilité à se blesser reproduit sans cesse.

Ne te borne point à ces sentimens profonds qui pourront t'attacher à un petit nombre d'individus; laisse germer dans ton cœur de douces affections pour les personnes que,

les événemens, les habitudes de la vie, tes goûts, tes occupations, rapprocheront de toi.

Que celles qui t'auront engagé leurs services, ou que tu emploieras, aient part à ces sentimens de préférence qui tiennent le milieu entre l'amitié et cette simple bienveillance par laquelle la nature nous a liés à tous les êtres de notre espèce.

Ces sentimens délassent et calment l'ame, que des affections trop vives fatiguent et troublent quelquefois. En défendant d'affections trop exclusives, ils préservent des fautes et des maux où leur excès pourrait exposer. Le sort peut nous ravir nos amis, nos parens; ce que nous avons de plus cher; nous pouvons être condamnés à leur survivre, à gémir de leur indifférence ou de leur injustice; nous ne pouvons les remplacer par d'autres objets; notre ame même s'y refuse : alors ces sentimens, en quelque sorte secondaires, n'en remplissent pas le vide, mais empêchent d'en sentir toute l'horreur. Ils ne dédommagent pas, ils ne consolent même pas; mais ils émoussent la pointe de la douleur, ils adoucissent les regrets, ils aident le tems à les changer en cette tristesse habituelle et paisible qui devient presque un plaisir pour les ames devenues inaccessibles à ceux des sentimens plus heureux.

Cette douce sensibilité, qui peut être une source de bonheur, a pour origine première ce sentiment naturel qui nous fait partager la douleur de tout être sensible. Conserve donc ce sentiment dans toute sa pureté, dans toute sa force : qu'il ne se borne point aux souffrances des hommes, que ton humanité s'étende même sur les animaux. Ne rends point malheureux ceux qui t'appartiendront; ne dédaigne point de t'occuper de leur bien-être; ne sois pas insensible à leur naïve et sincère reconnaissance; ne cause à aucun des douleurs inutiles : c'est une véritable injustice, c'est un outrage à la nature, dont elle nous punit par la dureté de cœur que l'habitude de cette cruauté ne peut manquer de produire. Le défaut de prévoyance des animaux est la seule excuse de cette loi barbare qui les condamne à se servir mutuellement de nourriture. Interprêtes fidèles de la nature, n'allons pas au-delà de ce que cette excuse peut nous permettre.

Je ne te donnerai point l'inutile précepte d'éviter les passions, de te défier d'une sensibilité trop vive; mais je te dirai d'être sincère avec toi-même, de ne point t'exa-

gérer ta sensibilité, soit par vanité, soit pour flatter ton imagination (soit pour allumer celle d'un autre).

Crains le faux enthousiasme des passions : celui-là ne dédommage jamais ni de leurs dangers ni de leurs malheurs. On peut n'être pas maître de ne pas écouter son cœur, mais on l'est toujours de ne pas l'exciter; et c'est le seul conseil utile et praticable que la raison puisse donner à la sensibilité.

IV. Mon enfant, un des plus sûrs moyens de bonheur est d'avoir su conserver l'estime de soi-même, de pouvoir regarder sa vie entière sans honte et sans remords, sans y voir une action vile, ni un tort ou un mal fait à autrui, et qu'on n'ait pas réparé.

Rappelle-toi les impressions pénibles que des torts légers, que de petites fautes t'ont fait éprouver; et juge par-là des sentimens douloureux qui suivent des torts plus graves, des fautes vraiment honteuses.

Conserve soigneusement cette estime précieuse, sans laquelle tu ne saurais entendre raconter les mauvaises actions sans rougir, les actions vertueuses sans te sentir humiliée.

Alors un sentiment doux et pur s'étend sur toute l'existence; il répand un charme consolateur sur ces momens où l'ame, qu'aucune impression vive ne remplit, qu'aucune idée n'occupe, s'abandonne à une molle rêverie, et laisse les souvenirs du passé errer paisiblement devant elle.

Qu'alors, au milieu de tes peines, tu les sentes s'adoucir par la mémoire d'une action généreuse, par l'image d'un malheur dont tu auras essuyé les larmes.

Mais ne laisse point souiller ce sentiment par l'orgueil. Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui : sens que tu es bonne, sans examiner si les autres le sont autant que toi.

Tu acheterais trop cher ces tristes plaisirs de la vanité : ils flétriraient ces plaisirs plus purs dont la nature a fait la récompense des bonnes actions.

Si tu n'as point de reproches à te faire, tu pourras être sincère avec les autres comme avec toi-même. N'ayant rien à cacher, tu ne craindras point d'être forcée, tantôt d'employer la ressource humiliante du mensonge, tantôt d'affecter dans d'hypocrites discours des sentimens et des principes qui condamnent ta propre conduite.

Tu ne connaîtras point cette impression habituelle d'une crainte honteuse, supplice des cœurs corrompus. Tu jouiras

de cette noble sécurité, de ce sentiment de sa propre dignité, partage des ames qui peuvent avouer tous leurs mouvemens comme toutes leurs actions.

Mais si tu n'as pas pu éviter les reproches de la conscience, ne t'abandonne pas au découragement ; songe aux moyens de réparer ou d'expier tes fautes ; fais que le souvenir ne puisse s'en présenter à toi qu'avec celui des actions qui les compensent, et qui en ont obtenu le pardon au jugement sévère de ta conscience.

Ne prends point l'habitude de la dissimulation ; aie plutôt le courage d'avouer tes torts. Le sentiment de ce courage te soutiendra au milieu de tes regrets ou de tes remords. Tu n'y ajouteras point le sentiment si pénible de ta propre faiblesse, et l'humiliation qui poursuit le mensonge.

Les mauvaises actions sont moins fatales par elles-mêmes au bonheur et à la vertu, que par les vices dont elles font contracter l'habitude aux ames faibles et corrompues. Les remords, dans une ame forte, franche et sensible, inspirent les bonnes actions, les habitudes vertueuses, qui doivent en adoucir l'amertume. Alors ils ne se réveillent qu'entourés des consolations qui en émoussent la pointe, et l'on jouit de son repentir comme de ses vertus.

Sans doute les plaisirs d'une ame régénérée sont moins purs, sont moins doux que ceux de l'innocence ; mais c'est alors le seul bonheur que nous puissions encore trouver dans notre conscience, et presque le seul auquel la faiblesse de notre nature et surtout les vices de nos institutions nous permettent d'atteindre.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence !

V. Si tu veux que la société répande sur ton ame plus de plaisirs ou de consolations que de chagrins ou d'amertumes, sois indulgente, et préserve-toi de la personnalité comme d'un poison qui en corrompt toutes les douceurs.

L'indulgence n'est pas cette facilité qui, née de l'indifférence ou de l'étourderie, ne pardonne tout que parce qu'elle n'aperçoit ou ne sent rien. J'entends cette indulgence fondée sur la justice, sur la raison, sur la connaissance de sa propre faiblesse, sur cette disposition heureuse qui porte à plaindre les hommes plutôt qu'à les condamner.

Par-là tu sauras faire servir à ton bonheur cette foule

d'êtres bons, mais faibles, sans défauts rebutans, mais sans qualités brillantes, qui peuvent distraire s'ils ne peuvent occuper, qu'on rencontre avec plaisir et qu'on quitte sans peine, que l'on ne compte point dans l'ensemble de sa vie, mais qui peuvent en remplir quelques vides, en abréger quelques momens.

Par-là tu verras encore ces êtres supérieurs par leurs talens ou par leur ame, se rapprocher de toi avec plus de confiance.

Plus ils sont en droit de croire qu'ils peuvent se passer d'indulgence, plus ils en éprouvent le besoin. Accoutumés à se juger avec sévérité, la douceur d'autrui les attire; et ils pardonnent d'autant moins le défaut d'indulgence, qu'indulgens eux-mêmes, ils sont portés à voir dans le caractère opposé plus d'orgueil que de délicatesse, plus de prétention que de supériorité réelle, plus de dureté que de véritable vertu.

Tes devoirs, tes intérêts les plus importans, tes sentimens les plus chers, ne te permettront pas toujours de n'avoir pour société habituelle que ceux avec qui tu aurais choisi de vivre. Alors ce qui ne t'aurait rien coûté, si, plus raisonnable et plus juste, tu avais pris l'heureuse habitude de l'indulgence, exigera de toi des sacrifices journaliers et pénibles : ce qui avec cette habitude n'eût été qu'une légère contrainte, deviendrait sans elle un véritable malheur.

Enfin, elle est également utile et quand les autres ont besoin de nous et quand nous-mêmes avons besoin d'eux: elle rend plus facile et plus doux le bien que nous pouvons leur faire : elle rend moins difficile à obtenir et moins pénible à recevoir celui que nous pouvons en attendre. Mais veux-tu prendre l'habitude de l'indulgence? Avant de juger un autre avec sévérité, avant de t'irriter contre ses défauts, de te révolter contre ce qu'il vient de dire ou de faire, consulte la justice : ne crains point de faire un retour sur tes propres fautes; interroge ta raison; écoute sur-tout la bonté naturelle, que tu trouveras sans doute au fond de ton cœur : car, si tu ne l'y trouvais pas, tous ces conseils seraient inutiles; mon expérience et ma tendresse ne pourraient rien pour ton bonheur.

La personnalité dont je voudrais te préserver n'est pas cette disposition constante à nous occuper sans distraction, sans relâche, de nos intérêts personnels, à leur sacrifier les intérêts, les droits, le bonheur des autres; cet égoïsme

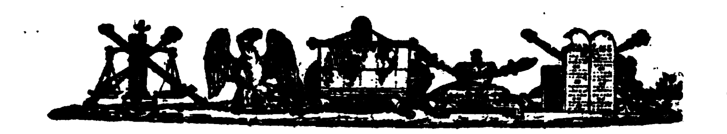
est incompatible avec toute espèce de vertu et même de sentiment honnête ; je serais trop malheureux, si je pouvais croire avoir besoin de t'en préserver.

Je parle de cette personnalité qui, dans les détails de la vie, nous fait tout rapporter aux intérêts de notre santé, de notre commodité, de nos goûts, de notre bien-être, qui nous tient en quelque sorte toujours en présence de nous-mêmes ; qui se nourrit de petits sacrifices qu'elle impose aux autres, sans en sentir l'injustice et presque sans le savoir ; qui trouve naturel et juste tout ce qui lui convient, injuste et bizarre tout ce qui la blesse ; qui crie au caprice et à la tyrannie, si un autre, en la ménageant, s'occupe un peu de lui-même.

Ce défaut éloigne la bienveillance, afflige et refroidit l'amitié. On est mécontent des autres, dont jamais l'abnégation d'eux-mêmes ne peut être assez complète. On est mécontent de soi, parce qu'une humeur vague et sans objet devient un sentiment constant et pénible dont on n'a plus la force de se délivrer.

Si tu veux éviter ce malheur, fais que le sentiment de l'égalité et celui de la justice deviennent une habitude de ton ame. N'attends, n'exige jamais des autres qu'un peu au-dessous de ce que tu ferais pour eux. Si tu leur fais des sacrifices, apprécie-les d'après ce qu'ils te coûtent réellement, et non d'après l'idée que ce sont des sacrifices : cherches-en le dédommagement dans ta raison, qui t'en assure la réciprocité, dans ton cœur, qui te dira que même tu n'en aurais pas besoin.

Tu trouveras alors que dans ces détails de la société, il est plus doux, plus commode, si j'ose le dire, de vivre pour autrui, et que c'est alors seulement que véritablement on vit pour soi.



POLITIQUE.

L'ÉVÈNEMENT le plus inattendu et le plus heureux vient de répandre la joie la plus vive dans toutes les classes d'habitans de cette capitale. La nouvelle s'est répandue de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair; de toutes parts on n'entendait prononcer que ces mots : *l'Empereur est arrivé.* Il est en effet descendu au palais des Tuileries le 18 de ce mois, à onze heures du soir.

Le 5 décembre, il avait réuni au quartier-général de Smorgony, le roi de Naples, le vice-roi, le prince de Neuchâtel, et les maréchaux ducs d'Elchingen, de Dantzick, de Trévise, le prince d'Ekcmull et le duc d'Istrie. Il leur fit connaître qu'il avait nommé le roi de Naples son lieutenant-général pour commander l'armée pendant la rigoureuse saison.

S. M. passant à Wilna, accorda un travail de plusieurs heures à M. le duc de Bassano.

S. M. voyagea incognito, dans un seul traîneau, avec et sous le nom du duc de Vicence. Elle visita les fortifications de Praga, parcourut Varsovie, et y passa plusieurs heures inconnue. Deux heures avant son départ, elle fit chercher le comte Potocki et le ministre des finances du grand-duché, qu'elle entretint long-tems.

S. M. arriva le 14, à une heure après minuit, à Dresde, et descendit chez le comte Serra, son ministre; elle s'entretint long-tems avec le roi de Saxe, et repartit immédiatement, prenant la route de Leipsick et de Mayence.

Aussitôt après son arrivée au palais des Tuileries, S. M. a reçu les princes grands dignitaires, les ministres et les grands officiers.

S. Exc. M. le duc de Cadore a été présenté par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire, au serment qu'il a prêté entre les mains de S. M., en qualité de ministre secrétaire-d'état *par interim*, à la place de M. le comte Daru, qui reste jusqu'à nouvel ordre à l'armée, faisant les fonctions d'intendant général.

S. M. a chargé l'évêque de Nantes, un de ses aumôniers,

de l'administration de sa chapelle en l'absence du grand aumônier.

Dans la matinée du dimanche, une foule immense s'était portée sur la terrasse du palais, épiant le moment où elle pourrait apercevoir l'Empereur à la fenêtre de son cabinet. S. M. en effet a paru à cette fenêtre, et la foule a fait retentir l'air des acclamations réitérées de *vive l'Empereur!*

A l'issue de la messe, à midi, l'Empereur étant sur son trône, entouré des princes grands-dignitaires, des cardinaux, des ministres, des grands-officiers, des grands-aigles de la Légion-d'honneur et des officiers de service près S. M., a reçu le Sénat qui a été conduit à cette audience par un maître et un aide des cérémonies, introduit par S. Ex. le grand-maître, et présenté par S. A. S. le prince vice-grand-électeur : S. Ex. M. le comte de Lacépède, président, a porté la parole en ces termes :

« Sire, le Sénat s'empresse de présenter au pied du trône de V. M. I. et R., l'hommage de ses félicitations sur l'heureuse arrivée de V. M. au milieu de ses peuples.

» L'absence de V. M., Sire, est toujours une calamité nationale; sa présence est un bienfait qui remplit de joie et de confiance tout le peuple français.

» V. M. I. et R. a posé toutes les bases de l'organisation de son vaste Empire; mais il lui reste encore bien des objets à consolider ou à terminer, et le moindre retard dans le complément de nos institutions est un malheur national.

» Pendant que V. M., Sire, était à 800 lieues de sa capitale, à la tête de ses armées victorieuses, des hommes échappés des prisons où votre clémence impériale les avait soustraits à la mort, méritée par leurs crimes passés, ont voulu troubler l'ordre public dans cette grande cité. Ils ont porté la peine de leurs nouveaux attentats.

» Heureuse la France, Sire, que sa constitution monarchique met à l'abri des effets funestes des discordes civiles, des haines sanglantes que les partis enfantent, et des désordres horribles que les révolutions entraînent!

» Le Sénat, premier conseil de l'Empereur, et dont l'autorité n'existe que lorsque le monarque la réclame et la met en mouvement, est établi pour la conservation de cette monarchie, et de l'hérédité de votre trône dans notre quatrième dynastie.

» La France et la postérité le trouveront dans toutes les circonstances fidèle à ce devoir sacré, et tous ses membres seront toujours

prêts à périr pour la défense de ce palladium de la sûreté et de la prospérité nationales.

» Dans les commencemens de nos anciennes dynasties, Sire, on vit plus d'une fois le monarque ordonner qu'un serment solennel liât d'avance les Français de tous les rangs à l'héritier du trône ; et quelquefois, lorsque l'âge du jeune prince le permit, une couronne fut placée sur sa tête, comme le gage de son autorité future et le symbole de la perpétuité du Gouvernement.

» L'affection que toute la nation a pour le roi de Rome, prouve, Sire, et l'attachement des Français pour le sang de V. M., et ce sentiment intérieur qui rassure chaque citoyen, et qui lui montre dans cet auguste enfant la sûreté des siens, la sauvegarde de sa fortune, et un obstacle invincible à ces divisions intestines, ces agitations civiles et ces bouleversemens politiques, les plus grands des fléaux qui puissent affliger les peuples.

» Sire, V. M. a arboré les Aigles françaises sur les tours de Moscou. L'ennemi n'a pu arrêter ses succès et contrarier ses projets, qu'en ayant recours aux affreuses ressources des gouvernemens despotiques, en créant des déserts sur toutes ses frontières, en portant l'incendie dans ses provinces, en livrant aux flammes sa capitale, le centre de ses richesses et le produit de tant de siècles.

» Ils connaissaient mal le cœur de V. M., Sire, ceux qui ont renouvelé cette tactique barbare de leurs sauvages ancêtres. Elle eût volontiers renoncé à des trophées qui devaient coûter tant de sang et de maux à l'humanité.

» L'empressement avec lequel on voit arriver de tous les départemens de l'Empire, sous les drapeaux de V. M., les nombreux soldats appelés par le sénatus-consulte de septembre dernier, est un exemple de tout ce que V. M. doit attendre du zèle, du patriotisme et de l'ardeur belliqueuse des Français, pour arracher à l'influence de nos ennemis les diverses portions du Continent, et pour conquérir une paix honorable et solide.

» Que V. M. I. et R., Sire, agrée le tribut de la reconnaissance, de l'amour et de l'inviolable fidélité du Sénat et du Peuple français. »

S. M. a répondu en ces termes :

« Sénateurs, ce que vous me dites m'est fort agréable. J'ai à cœur » la gloire et la puissance de la France ; mais mes premières pensées » sont pour tout ce qui peut perpétuer la tranquillité intérieure, et » mettre à jamais mes peuples à l'abri des déchiremens des factions » et des horreurs de l'anarchie. C'est sur ces ennemis du bonheur

» des peuples que j'ai fondé, avec la volonté et l'amour des Français,
» ce trône auquel sont attachés désormais les destinées de la patrie.

» Des soldats timides et lâches perdent l'indépendance des nations,
» mais des magistrats pusillanimes détruisent l'empire des lois, les
» droits du trône et l'ordre social lui-même.

» La plus belle mort serait celle d'un soldat qui périt au champ
» d'honneur, si la mort d'un magistrat périssant en défendant le sou-
» verain, le trône et les lois n'était plus glorieuse encore.

» Lorsque j'ai entrepris la régénération de la France, j'ai demandé
» à la Providence un nombre d'années déterminé. On détruit dans
» un moment, mais on ne peut réédifier sans le secours du tems. Le
» plus grand besoin de l'Etat est celui de magistrats courageux.

» Nos pères avaient pour cri de ralliement : *Le roi est mort, vive
» le roi!* Ce peu de mots contient les principaux avantages de la
» monarchie. Je crois avoir bien étudié l'esprit que mes peuples
» ont montré dans les différens siècles ; j'ai réfléchi à ce qui a été
» fait aux différentes époques de notre histoire ; j'y penserai encore.

» La guerre que je soutiens contre la Russie est une guerre poli-
» tique. Je l'ai faite sans animosité ; j'eusse voulu lui épargner les
» maux qu'elle-même s'est faits. J'aurais pu armer la plus grande
» partie de sa population contre elle-même, en proclamant la liberté
» des esclaves ; un grand nombre de villages me l'ont demandé,
» mais lorsque j'ai connu l'abrutissement de cette classe nombreuse
» du peuple russe, je me suis refusé à cette mesure qui aurait voué à
» la mort et aux plus horribles supplices bien des familles. Mon
» armée a essuyé des pertes, mais c'est par la rigueur prématurée de
» la saison.

» J'agrée les sentimens que vous m'exprimez. »

Après cette audience, le Conseil-d'Etat, conduit et introduit dans les mêmes formes, a été présenté à S. M. par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire.

S. Exc. M. le comte Defermon, ministre-d'état, président de la section des finances, a parlé en ces termes :

« Sire, le premier besoin qu'éprouvent avec tous vos fidèles sujets les membres de votre Conseil-d'Etat, est d'apporter aux pieds du trône de V. M. leurs félicitations sur son heureux retour, et de lui exprimer les sentimens de reconnaissance dont ils ont été pénétrés en apprenant que V. M. venait combler par sa présence les vœux et les espérances de ses peuples.

» Tandis que, pendant l'absence de V. M., nous nous occupions

des travaux qu'elle a daigné nous confier, et que tous nos instans étaient consacrés à l'exécution de ses ordres pour le bonheur et la prospérité de l'Empire, nous étions loin de penser qu'aucun Français pût méconnaître les principes sacrés et conservateurs qui nous ont tirés de l'anarchie et doivent à jamais nous en garantir.

» Sire, nous avons vu avec la plus profonde douleur l'attentat commis par un homme en délire, qui par un premier crime constaté, avait déjà mérité une peine que V. M. avait eu la générosité de lui remettre; mais sa tentative n'a servi qu'à prouver à nos anciens ennemis l'inutilité de pareils complots, et à mettre dans un nouveau jour le sincère attachement de tous les fonctionnaires de l'Empire pour la constitution que V. M. lui a donnée. Toutes les parties de l'Empire ont donné la preuve de leur attachement, et tous vos sujets ont rivalisé avec les fonctionnaires publics, de respect pour les principes, et d'attachement à votre personne sacrée et à son auguste dynastie.

» Dieu qui protége la France, la préservera long-tems du plus grand des malheurs; mais dans cette circonstance, tous les cœurs se rallieraient autour du prince qui est l'objet de nos vœux et de nos espérances, et chaque Français renouvellerait à ses pieds ses sermens de fidélité et d'amour pour l'Empereur que la constitution appelle à succéder.

» Nous avons été sensibles aux récits que renferme le dernier Bulletin de la Grande-Armée : quelle admiration ne doit pas inspirer le développement du plus auguste caractère pendant ces mois de périls et de gloire, où les peines du cœur n'ont rien pu ôter à la force de l'esprit?

» Quel sentiment ne doit pas faire naître chez une nation vraiment généreuse le tableau fidèle de ses pertes imprévues, en voyant que le génie tutélaire de la France a su en prévenir les effets et en faire l'occasion d'une gloire nouvelle? V. M. parut-elle jamais mieux à la hauteur de ses destinées que dans ces momens où la fortune semblait essayer, en armant les élémens, de rappeler qu'elle peut être inconstante?

» Que nos ennemis s'applaudissent, s'ils le veulent, des pertes matérielles que nous ont occasionnées la rigueur de la saison et l'âpreté du climat; mais qu'ils calculent nos forces, qu'ils sachent qu'il n'est point d'efforts et de sacrifices dont, à l'exemple de V. M., la nation française ne soit capable pour réaliser ses glorieux projets.

» Nous ne pouvons, Sire, offrir à V. M., comme tout votre Empire, en reconnaissance de ses travaux et de ses soins paternels, que l'expression de nos sentimens de respect, d'admiration et d'amour

Nous osons espérer que V. M. daignera accueillir cet hommage avec la même bonté dont elle n'a cessé d'honorer la fidélité et le dévoûment de son Conseil-d'Etat. »

S. M. a répondu en ces termes :

« Conseillers-d'Etat, toutes les fois que j'entre en France, mon » cœur éprouve une bien vive satisfaction. Si le peuple montre tant » d'amour pour mon fils, c'est qu'il est convaincu par sentiment des » bienfaits de la monarchie.

» C'est à l'idéologie, à cette ténébreuse métaphysique qui, en » recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur ses bases » fonder la législation des peuples, au lieu d'approprier les lois à la » connaissance du cœur humain et aux leçons de l'histoire, qu'il faut » attribuer tous les malheurs qu'a éprouvés notre belle France. Ces » erreurs devaient et ont effectivement amené le régime des hommes » de sang. En effet, qui a proclamé le principe d'insurrection comme » un devoir? qui a adulé le peuple en le proclamant à une souverai- » neté qu'il était incapable d'exercer? qui a détruit la sainteté et le » respect des lois, en les faisant dépendre, non des principes sacrés » de la justice, de la nature des choses et de la justice civile, mais » seulement de la volonté d'une assemblée composée d'hommes étran- » gers à la connaissance des lois civiles, criminelles, administratives, » politiques et militaires? Lorsqu'on est appelé à régénérer un Etat, » ce sont des principes constamment opposés qu'il faut suivre. L'his- » toire peint le cœur humain; c'est dans l'histoire qu'il faut chercher » les avantages et les inconvéniens des différentes législations. Voilà » les principes que le Conseil-d'Etat d'un grand Empire ne doit jamais » perdre de vue : il doit y joindre un courage à toute épreuve, et à » l'exemple des présidens Harlay et Molé, être prêt à périr en défen- » dant le souverain, le trône et les lois.

» J'apprécie les preuves d'attachement que le Conseil-d'Etat m'a » donnés dans toutes les circonstances. J'agrée ses sentimens. »

S. M. a tenu le 21 décembre, de midi à six heures du soir, un conseil pour des recours en grâce, et un conseil d'administration intérieure; le 22, conseil d'administration des finances, et le 23 conseil des ministres.

Le 23, S. M. a rendu deux décrets, dont l'un destitue M. le comte Frochot de ses fonctions de conseiller-d'état et préfet du département de la Seine, et l'autre nomme à la place de préfet de ce département M. Chabrol, préfet du département de Montenotte.

Le *Moniteur*, qui vient de publier ces décrets, les a fait précéder de toutes les pièces et déclarations relatives à l'affaire de M. le comte Frochot et à la conduite de ce magistrat dans la matinée du 23 octobre. Ces pièces occupent deux feuilles du *Moniteur*, nous ne pouvons que les indiquer ici. Elles offrent : 1° la déclaration de M. Frochot sur ce qui lui est personnellement relatif dans les évènemens du 23 ; 2° la déclaration du commandant Soulier relativement à ce qui s'est passé à l'Hôtel-de-Ville ; 3° les interrogatoires subis par ce dernier devant M. Desmarets et M. Delon, rapporteurs de la commission militaire ; 4° la déclaration de MM. Saulnier, secrétaire général du ministre de la police, et Cluis, secrétaire particulier du ministre ; 5° la déclaration de l'inspecteur médecin des prisons d'Etat ; 6° la déclaration de M. Boubin, chef de division au département de la Seine ; 7° la lettre du prétendu général Mallet au commandant Soulier ; 8° la lettre de M. le comte Frochot au ministre de la police générale, lettre contenant les développemens et éclaircissemens sur sa déclaration première.

La section de législation qui, d'après l'ordre de S. M., a pris connaissance des informations et pièces relatives à la sédition du 23 octobre dernier, ainsi que de la déclaration et de la lettre du comte Frochot, préfet de la Seine, des 23 et 30 octobre dernier ;

Et qui a délibéré sur la conduite dudit comte Frochot, et le parti qu'il convient de prendre à son égard ;

Est d'avis, à l'unanimité, qu'il est évident que le comte Frochot n'a pas été complice de ladite sédition ; mais qu'il n'a pas montré la présence d'esprit, le courage et le dévouement que la circonstance exigeait de sa part, et qu'ayant totalement oublié les obligations que les constitutions de l'Empire, ses fonctions et son serment lui imposaient envers le prince impérial, l'intérêt public exige qu'il ne conserve pas la place de préfet du département de la Seine.

Suivent les avis de toutes les sections du Conseil-d'Etat qui, réunis par ordre de S. M., ont délibéré séparément sur cette affaire, et voté unanimement pour la destitution de M. le comte Frochot, en spécifiant bien qu'il ne peut être accusé de complicité avec les conspirateurs, mais qu'il a manqué de résolution et d'énergie dans cette circonstance, et méconnu les devoirs que ses fonctions lui imposaient envers le prince impérial, et ses sermens à la constitution de la monarchie héréditaire.

Le même jour S. M. a nommé le général Belliard, colonel-général des cuirassiers, à la place du général Gouvion-St.-Cyr, nommé maréchal de l'Empire. S....

ANNONCES.

Nouveaux appareils pour la direction des aérostats, ou Essai sur cette direction ; par M. Luzarche. Brochure in-8°, avec figures. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 65 c. franc de port. Chez Delaunay, lib., Palais-Royal, n° 243 ; Béchet, libraire, quai des Augustins, n° 63 ; Ferra aîné, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11 ; et chez Lamy, libraire, quai des Augustins, n° 21.

Du Théâtre de la Porte Saint-Martin, de pièces d'un nouveau genre, et de la pantomime ; par M. Lablée, ancien avocat, de l'Académie de Lyon, etc. Brochure in-8°. Prix, 75 cent., et 1 fr. franc de port. Chez P. Blanchard, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 249 ; Vente, libraire, boulevard des Italiens, n° 7, près la rue Favart ; Gardy, libraire, boulevard du Temple, n° 3, vis-à-vis le théâtre de la Gaîté ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Tableau méthodique des Espèces minérales, seconde partie contenant : la Distribution méthodique des espèces minérales, extraite du tableau cristallographique publié par M. Haüy, leurs synonymies française, allemande, italienne, espagnole et anglaise, avec l'indication de leurs gisemens ; auxquelles on a joint la description abrégée de la collection des minéraux du Muséum d'histoire naturelle et celle des espèces et des variétés observées depuis 1806 jusqu'en 1812. Par J. A. H. Lucas, adjoint à son père, garde des galeries du Muséum d'histoire naturelle et agent de l'Institut impérial de France ; membre de plusieurs Sociétés savantes. Imprimé avec l'approbation de l'assemblée administrative des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. Un gros vol. in-8°. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n° 80, près le Collége de Justice.

L'ouvrage complet, 2 vol. in-8°, 16 fr., et 18 fr. 50 c. franc de port.

Les Repaires du Crime, ou Histoires des Brigands fameux en Espagne, en Italie, en Angleterre, et dans les principales contrées

de l'Europe. Ouvrage contenant d'intéressans détails sur leur manière de vivre, leurs ruses, leurs forfaits, leurs victimes, la découverte des cavernes, des souterrains et des châteaux-forts qui leur servaient de retraite, etc. etc. etc.; imitation libre de l'anglais et de l'allemand, par le rédacteur du *Petit Conteur de poche*. Un vol. in-18, orné d'une jolie gravure. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Longchamps, libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, n° 3; et Ledendu, libr., passage Feydeau.

Les Chevaliers de la Table Ronde, poëme; par M. Creuzé de Lesser. *Seconde édition*. Un fort vol. in-18. Chez Delaunay, libr., Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Nous avons parlé de cette aimable production à laquelle l'auteur a fait de nombreuses corrections et des changemens considérables. Cette réimpression n'aura pas moins de succès, elle se distingue par un grand nombre de vers heureux et faciles. Nous en rendrons compte incessamment.

Jean Second, traduction libre en vers des Odes, des Baisers, du Ier livre des Elégies et des trois Elégies solennelles, avec le texte latin en regard, et orné du portrait de Jean Second; par Michel Loraux, inspecteur de la librairie. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Michaud frères, libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le Nouveau Bouquet de Famille, ou Recueil de complimens à offrir dans différentes circonstances, telles que fêtes, premier jour de l'an, mariages, etc.; suivi de quelques pièces fugitives; par L. C. Grégoire. Un vol. in-12, orné d'une gravure. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Laurens aîné, imprim.-libraire, quai des Augustins, n° 19.

MUSIQUE. — Dix-sept variations pour le piano, sur une danse cosaque, favorite; par Gelinek. Prix, 3 fr. Chez Carli, éditeur, marchand de musique, cordes de Naples et librairie italienne, péristyle du Théâtre-Favart, côté de la rue Marivaux.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.

TABLE

DU TOME CINQUANTE-TROISIÈME.

POÉSIE.

ELOGE de Goffin, *ou* les Mines de Beaujonc; par M. *Mollevault*. Page 3
La duchesse de la Vallière. Cantate; par M. *Davrigny*. 49
Elégie à M. l'abbé Charraing; par M. *L. J. H.* 97
Epître à un Professeur aimable; par feu Mme *de Montanclos*. 100
Romance; par M. *Eusèbe Salverte*. 102
L'Amour fugitif. Imitation du Tasse; par Mlle *Sophie de C....* 145
Le Clair de Lune; par M. *Bourgeat*. 148
Le Jeu du Diable; par Mme *Gorré*. 149
A M. Delille, par M. *de Valori*. 193
Combat de Tancrède et d'Argant; par M. *Fornier de Saint-Lary*. 241
Elégies de Properce; par M. *Denne-Baron*. 246
Epître à mon ami; par M. *F. V.* 289
Ode contre les ennemis de Le Brun; par M. *J. M. Bernard*. 292
A M. Fourier; par M. *Dalban*. 295
Le Siége de Palmyre. Fragment; par M. *Sabatier*. 337
Sur la mort de Joséphine H...; par M. *J. M. Bernard*. 343
Ode sur l'embrasement de Moscou; par M. *Lalanne*. 385
A Julie. Elégie; par M. *Talairat*. 388
Aux mânes de Le Gouvé; par M. *Boinvilliers*. 433
Triolets. Impromptu. 435
A Eglé; par M. *Eusèbe Salverte*. 436
Epître à M. Lafond; par M. *Pelissier du Bugue*. 481
Traduction d'un sonnet du Tasse; par M. *Fayolle*. 484

Les adieux d'un troubadour ; par M. *de Valori.* 485
Episode d'Ugolin ; par M. *Terrasson.* 529
Epithalames pour le mariage de Mme Chantal Fabre de l'Aude avec M. Jean Gallini ; par M. *Mathieu Peloso.* 579
Stances ; par M. *L. Ghiara.* 580
L'Homme universel. Imitation de Martial ; par M. *de Kérivalant.* 581
Enigmes, 8, 51, 103, 150, 193, 248, 296, 343, 389, 436, 486, 533, 581.
Logogriphes, 8, 51, 103, 151, 196, 249, 296, 344, 390, 436, 486, 533, 582.
Charades, 9, 52, 104, 151, 199, 249, 297, 344, 390, 437, 487, 533, 582.

SCIENCES ET ARTS.

Dictionnaire des sciences médicales ; tom. I et II. (Extrait.) 152
Mémoire historique et physique sur les chutes de pierres, etc. ; par M. *Bigot de Morogues.* (Extrait.) 200

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyage dans l'Amérique méridionale ; par M. *Helms.* (Extr.) 10
Œuvres de Le Brun. (Suite.) 14, 53
Amélie et Joséphine. Nouvelle ; par Mme *de Montolieu.* 25, 79
Essai sur le Journalisme. (Extrait.) 70
Tableau de la mer Baltique ; par *J. P. Catteau-Calleville.* (Extrait.) 105
Correspondance littéraire ; par le baron *de Grimm.* 2e édit. (Extrait.) 113, 211
Maximes et Réflexions ; par M. *de Lévis.* (Extrait.) 119, 161
Mémoires du comte de Grammont. (Extrait.) 127
Traduction de quelques odes de Pindare ; par M. *Catteau-Calleville.* 169
Observations sur les spectacles ; par M. *Martine.* 173
Annales de l'éducation ; par *F. Guizot.* (Extrait.) 205
Beaux-Arts. — Salon de 1812 ; par M. *Delpech.* 222, 269, 310, 447, 554, 598
Voyage à Genève, etc. ; par M. *Lesckevin.* (Extrait.) 250

Cours d'études; par M. *Pfluguer*. (Extrait.) 256
Réflexions sur la comédie et les causes de sa décadence; par M. *D. M.* 258
Œuvres du comte Hamilton. (Extrait.) 299
Le Missionnaire ; par miss *Owenson*. (Extrait.) 305
Une scène du déluge, d'après Le Poussin; par Mme *Antoinette Le Groing*. 316
Pieces of Irish History, etc. (Extrait.) 345
Falkemberg, *ou* l'Oncle ; par Mme *de Montolieu*. (Extrait.) 349
Chansons et poésies diverses ; par M. *Desaugiers*. (Extrait.) 352
Le Baron d'Adelstan. Nouvelle; par Mme *Isabelle de Montolieu*. 363, 415, 454, 502
Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux ; par M. *Lowth*. (Extrait.) 391
La Mort d'Abel ; par M. *Boucharlat*. (Extrait.) 397
De la poésie chez les diverses nations. Fragment; par M. *Jondot*. 403
Histoire littéraire de l'Italie ; par M. *P. L. Ginguené*. (Extrait.) 438, 488
Almanach des Dames. (Extrait.) 499
Précis de la Géographie universelle ; par M. *Malte-Brun*. (Extrait.) 535
Les Nuits Romaines. (Extrait.) 539
Les Enfans. Contes ; par Mme *Pauline Guizot*, née Meulan. (Extrait.) 546
Dicuili liber de Mensura orbis terræ, ex duobus Codd. Mss. Bibliothecæ imperialis, nunc primùm in lucem editus à Car. Athan. Walckenaer. (Extrait.) 583
Galerie théâtrale ; par M. *L****. (Extrait.) 588
Contes de Wieland et du baron de Ramdohr ; par M. *A. S.* (Extrait.) 592
Avis d'un père proscrit à sa fille ; par *Condorcet*. 603

VARIÉTÉS.

Spectacles. 36, 132, 226, 321, 468, 563
Institut impérial de France. 134, 181
Sociétés savantes et littéraires. 181, 324, 565
Nécrologie. 134
Revue littéraire et critique. 273, 513
Aux Rédacteurs. 328